

RAYMOND CAHEN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
ANCIEN PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS
AGRÉGÉ DES LETTRES

LE
RYTHME POÉTIQUE
DANS LES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
68, RUE MAZARINE

1910

LE RYTHME POÉTIQUE
DANS LES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

RAYMOND CAHEN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
ANCIEN PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS
AGRÉGÉ DES LETTRES

LE
RYTHME POÉTIQUE
DANS LES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

68, RUE MAZARINE

1910

A

MONSIEUR LOUIS HAVET

HOMMAGE

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

PRÉFACE

Le présent ouvrage comprend une théorie générale du rythme poétique, et une application de cette théorie à l'hexamètre dactylique latin pris dans les Métamorphoses d'Ovide. La théorie et l'application sont inséparables : on ne comprendrait pas la seconde sans la première, et l'on n'admettrait pas la première sans la seconde. L'application occupe, il est vrai, plus de pages que la théorie ; mais cela est naturel, puisque c'est elle qui renferme l'exposé des faits. Si les traits propres au latin sont ainsi plus apparents que les traits communs à toutes les langues, je ne songe point à m'en plaindre. Les faits décrits ne sont-ils pas, dans toute œuvre scientifique, plus importants que les considérations auxquelles ils donnent lieu ?

Pour mieux distinguer les faits des explications que j'y ai ajoutées, j'ai séparé, dans la partie du livre qui intéresse particulièrement les Métamorphoses, la *Description* (Partie II) de l'*Explication* (Partie III). Les lecteurs qui n'admettraient point l'explication des faits pourront ainsi tirer parti de leur description. L'*Introduction* (Partie I) et la *Conclusion* (Partie IV) contiennent la théorie proprement dite.

La Deuxième Partie comprend elle-même deux chapitres :

dans l'un, je présente l'essai d'une notation conventionnelle propre à traduire les éléments du rythme poétique : dans l'autre, je réunis en un Dictionnaire, rédigé avec le secours de cette notation, tous les faits que je me suis proposé d'étudier. J'aurais pu faire l'un et l'autre beaucoup plus courts, en me bornant à énoncer les règles principales de la notation, et à proposer un choix d'exemples. J'ai pensé qu'il convenait d'exposer la notation en détail, et que le Dictionnaire perdrait presque toute son utilité si j'en retirais un seul exemple.

Le langage conventionnel par lequel j'ai essayé de traduire les caractères rythmiques en les isolant des autres caractères du discours, a d'abord l'avantage de la brièveté. Les deux membres

Stabat nuda Ætas | et spicea sarta gerebat

deviennent grâce à lui

$O^{10} = {}^{13}O$

et il n'exige pas plus de signes pour représenter vingt vers qu'un seul. Mais ce langage est plus qu'un moyen d'expression commode, c'est un instrument de recherche indispensable. Les vers lus ou entendus nous présentent les éléments du rythme (syllabes longues et brèves, temps marqués, coupes du vers) mélangés à d'autres : quand nous voulons observer les premiers, ceux-ci ne nous apportent qu'embarras et confusion, et nous cherchons à nous en défaire. Nous sentons combien notre tâche serait plus facile, si, au lieu des mots du poème, nous percevions des substituts qui en contiennent les seuls caractères rythmiques : le langage conventionnel dont je me suis servi n'est autre chose qu'un choix de ces substituts, comprenant les plus commodes et les plus simples. A l'usage, on les reconnaît non seulement utiles, mais nécessaires. Les faits rythmiques, même pris à part, sont com-

plexes et variés : nous nous rendons compte qu'il serait impossible de les étudier sans les avoir isolés et simplifiés au moyen de signes convenables. L'idée de cette notation se trouve peut-être ailleurs, je l'ignore ; mais l'application et les détails m'appartiennent. Ils se laissent, de plus, transporter facilement à d'autres vers que l'hexamètre, à d'autres langues que le latin. Voilà pourquoi j'ai donné à cette partie de mon travail toute l'étendue nécessaire pour en exposer les détails. D'ailleurs, je n'ai fait usage du langage conventionnel que là où il est indispensable, dans la Description.

En cherchant à traduire en signes certains exemples, j'ai eu à résoudre des problèmes de prosodie ou de grammaire étrangers à mon sujet : par exemple, la répartition des sons entre deux membres quand le premier se termine par une syllabe élidée, l'étude des rapports entre deux propositions dont l'une est incluse tout entière ou partiellement dans une autre. Le lecteur voudra bien se souvenir que j'ai dû les traiter comme des accessoires, et y négliger tout ce qui ne m'était pas nécessaire.

J'arrive au Dictionnaire complet des faits rythmiques. Ces faits reparaissent dans la Partie III ou Explication : groupés et dénombrés, ils en composent les statistiques ; isolés et examinés de près, ils composent ce que j'ai appelé l'étude particulière ou étude des exemples pris à part. J'ai pensé que les statistiques manqueraient d'autorité, si je ne mettais pas le lecteur en état de vérifier un à un tous les éléments sur lesquels elles reposent, et que le commentaire des passages traités isolément ne serait pas convaincant, si le lecteur ne pouvait y en ajouter d'autres, choisis par lui-même en toute liberté, soit parmi les plus remarquables, soit même parmi les plus vulgaires. Une dernière raison m'invitait à mettre dans le Dictionnaire le plus de faits possible. Il y a des exemples dont l'appréciation demeure incertaine, et incertaine par conséquent la place qu'on leur assignera dans les statistiques. Cette incertitude ne

vient pas de la méthode d'estimation des faits rythmiques, que je crois rigoureuse, ni des motifs de décision, qui ne font jamais défaut, mais de la difficulté de reconnaître entre ces motifs les plus importants, car ils sont parfois à peu près équivalents, jamais tout à fait à mon avis. Ces passages où deux observateurs peuvent percevoir deux rythmes différents, sont rares chez Ovide, comme chez tous les bons écrivains. Toutefois, plus ils seront confondus au milieu d'une grande masse de faits certains, moins ils apporteront de différence dans les statistiques dressées par les deux lecteurs que je suppose.

Des trois autres parties du livre : Introduction, Explication, Conclusion, la première est la seule où se présente une question de méthode. Il s'agit de l'emploi des instruments enregistreurs, inutile à mon sens, pour contrôler les relations que notre oreille perçoit entre la durée des repos du discours et l'étendue des membres. Je ne puis ici qu'annoncer le débat : je l'exposerai au moment où les objets en auront été définis.

Il n'existe pas, à ma connaissance, d'ouvrage où les éléments rythmiques des Métamorphoses soient réunis en grand nombre, classés et expliqués. On trouvera quelques faits, sans aucune tentative d'explication, dans le programme de M. SCHMIDT : *De Ovidii versibus hexametris* (Cleve, 1856) ; *Cap. I, De caesuris hexametri*, pp. 3-19 ; des faits un peu plus nombreux et des essais d'explication dans ceux de K. F. LÜDKE : *Ueber rhythmische Malerei in Ovid's Metamorphosen* (Stralsund, 1878 et 1879) ; *Cap. II, von der Versgliederung* (1878, pp. 18-31) et *Cap. V, Stellung und Verhältniss der Sätze zu den Versen* (1879, pp. 11-22) ; là même, les faits ne sont point analysés, mais classés suivant des caractères superficiels, et expliqués par un effort de description, que l'auteur prête au poète, et qu'il ne précise guère. Il faut mentionner aussi les remarques isolées qui peuvent se trouver dans les éditions commentées des Métamorphoses, à propos des coupes du vers. Je ne connais que l'édition de la collection WEIDMANN : *Die Metam. des P. Ov.*

Naso : Band I : Buch I-VII, erklärt von M. HAUPT ; 7^{te} Auflage von H. J. MÜLLER (Berlin, Weidmann, 1885. La 8^e édition, revue par R. EHWALD, a paru en 1903). — Band II : Buch VIII-XV, erklärt von O. KORN ; 3^{te} Auflage von R. EHWALD (ib., ib., 1898)¹.

Je me suis conformé au texte de MM. Müller et Ehwald, excluant de mon étude les vers, peu nombreux, qu'ils ont mis entre crochets comme interpolés, et ceux, plus rares encore, où ils supposent une lacune. Quant aux signes de ponctuation, ils n'ont rien à voir avec les principes du rythme. Dans les passages que je cite, je les distribue à mon gré, et aussi peu nombreux que possible. Une page de latin ou de français bien écrite est intelligible sans ponctuation ; c'est le lecteur qui la ponctue suivant sa commodité.

Je remercie vivement les personnes qui ont bien voulu prendre connaissance de cet ouvrage, en tout ou en partie, à différentes époques de la rédaction : mes maîtres, MM. Albert Cahen, inspecteur de l'Académie de Paris, Lanson et Plessis, professeurs à la Faculté des Lettres de Paris ; mon ami M. A. Giffard, professeur à la Faculté de Droit de Montpellier ; leurs encouragements ne m'ont pas été moins précieux que leurs conseils. Je dois un témoignage particulier de gratitude à M. Louis Havet, qui a répondu avec tant de complaisance à mes nombreuses consultations, et qui m'a permis de lui dédier mon travail. Il convient que je reconnaisse à M. Havet la propriété de deux des principes qui y sont appliqués, l'un pour l'analyse du rythme, l'autre pour la traduction des éléments

1. Le rapport du repos de sens aux coupes du vers hexamètre a été étudié chez les poètes de l'époque républicaine jusqu'à Catulle inclus par FRANC. SYLLA. *Qua ratione poetae ueteres Romani in hexametro sensus interstitium collocauerint*. Breslau, Diss. inaug. 1906. Cet ouvrage ne m'est connu que par le bref compte rendu de Gleditsch dans Bursians Jahresbericht (1909) Bd. 144, p. 148. D'après son titre, son étendue, et les termes du compte rendu, il ne paraît prétendre, ni à une estimation précise des repos de sens, ni à une description complète des éléments rythmiques de chaque poème.

rythmiques en langage conventionnel. Le premier, c'est l'idée de la division binaire des membres ; le second, c'est la distinction des grands et des petits chiffres et la disposition de ceux-ci à droite ou à gauche de ceux-là. Je tiens enfin à rappeler ici ce que je dois à la Fondation Thiers, à son très bienveillant et très respecté directeur, M. E. Boutroux.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

PRINCIPES GÉNÉRAUX

- A) LES ÉLÉMENTS DU RYTHME POÉTIQUE (p. 1). — a) Objet du présent travail (p. 1). — b) Distinction du repos du discours et du repos du vers (p. 6). — c) « Fait de versification », « effet de versification », « rythme poétique » (p. 13). — d) Exclusion des repos situés à l'intérieur des propositions (p. 16). — e) Qu'est ce que l'« importance » des repos? (p. 21).
- B) LES REPOS DU VERS : MESURE ET CLASSEMENT (p. 25).
- C) LES REPOS DU DISCOURS : MESURE ET CLASSEMENT. REPOS EXCLUS DE L'ÉTUDE (p. 31). — a) Repos du discours comparé au repos du vers (p. 31). — b) Repos logique et repos rythmique (p. 34). — c) Mesure des repos : relation de la durée du repos à la longueur des membres (p. 39). — d) Détermination de la longueur des membres (p. 79). — e) Triple nature du repos ; étendue totale, étendue relative, ordre des membres (p. 85). — f) Repos indéterminés (p. 101). — g) Repos exclus de l'étude (p. 108).
- D) LES FAITS DE VERSIFICATION : MESURE ET CLASSEMENT (p. 123). — a) Application aux faits de versification des connaissances acquises quant à leurs éléments composants (p. 123). — b) Classement des faits de versification (p. 137).
- E) CONCLUSION. — LE PROBLÈME DU RYTHME POÉTIQUE BRIÈVEMENT RÉSUMÉ. POURQUOI IL EST ÉTUDIÉ DANS LES MÉTAMORPHOSES. DIVISION DU LIVRE (p. 139).

A) LES ÉLÉMENTS DU RYTHME POÉTIQUE : LE REPOS DU DISCOURS ET LE REPOS DU VERS.

a) *Objet du présent travail.*

Le problème que nous avons essayé de résoudre dans les pages qui suivent s'est présenté d'abord à nous, et nous le présenterons d'abord au lecteur sous sa forme la plus simple.

Prenons un ouvrage écrit en langue latine et en vers, par exemple un poème en hexamètres dactyliques, tel que les *Métamorphoses* d'Ovide. Observons-y les repos entre propositions, c'est-à-dire les repos les plus importants du sens et de la voix. Nous constatons que toutes les coupes du vers, ou du moins la plupart d'entre elles, reçoivent quelques-uns de ces repos. On en trouve à la fin du vers, aux coupes principales, penthémimère, hephthémimère, trihémimère, à d'autres places encore. Il suffit de lire un petit nombre de vers latins pour remarquer cette variété dans la distribution des repos. Nous n'avons pas besoin d'en apporter ici des preuves nombreuses ; mais il est utile de mettre dès maintenant sous les yeux du lecteur quelques-uns des faits sur lesquels nous devons retenir son attention. Voici donc un passage des *Métamorphoses*, pris à peu près au hasard : le récit de l'enlèvement de Proserpine, au livre V (vv. 385-408). Nous y avons signalé les repos entre propositions au moyen d'un trait vertical.

- 385 Haud procul Hennaeis lacus est a moenibus altae
 Nomine Pergus aquae ; | non illo plura Caystros
 Carmina cycnorum labentibus audit in undis. |
 Silua coronat aquas cingens latus omne, | suisque
 Frondebis ut uelo Phoebeos submouet ignes ; |
390 Frigora dant rami, uarios humus umida flores : |
 Perpetuum uer est. | Quo dum Proserpina luco
 Ludit, | et aut uiolas aut candida lilia carpit, |
 Dumque puellari studio calathosque sinumque
 Implet, | et aequales certat superare legendo, |
395 Paene simul uisa est dilectaque raptaque Diti, |
 Usque adeo est properatus amor. | Dea territa maesto
 Et matrem et comites sed matrem saepius ore
 Clamat ; | et ut summa uestem lanariat ab ora, |
 Collecti flores tunicis cecidere remissis, |
400 Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis, |
 Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem. |
 Raptor agit currus, | et nomine quemque uocando
 Exhortatur equos, | quorum per colla iubasque

405 Excudit obscura tinctas ferrugine habenas, |
 Perque lacus altos et olentia sulphure fertur
 Stagna Palicorum rupta feruentia terra, |
 Et qua Bacchiadae, bimari gens orta Corintho,
 Inter inaequales posuerunt moenia portus.

(Metam., V, 385-408).

Dans ces vers, les repos entre propositions se rencontrent tantôt à la fin du vers (vv. 387, 389, 390, etc.), tantôt à la coupe penthémimère (vv. 386, 391, 402, etc.), tantôt à l'hephtémimère (v. 396), tantôt après le premier trochée (vv. 392, 394, etc.), tantôt après le cinquième (v. 388). Le but que nous nous proposons est de découvrir la loi qui règle la répartition des repos entre propositions parmi les coupes du vers. Il s'agit, non seulement d'observer ces repos tous ensemble, mais d'en distinguer les différentes espèces; il ne suffit pas de déterminer la règle et de signaler les exceptions, il faut encore justifier l'une et les autres.

La place qui appartient dans la poésie latine à l'hexamètre dactylique est occupée dans la poésie française par l'alexandrin. L'alexandrin pour les Français, comme l'hexamètre pour les Latins, est le vers le plus usité; il est surtout le plus complet, le plus riche en combinaisons rythmiques, et celui qui se laisse le moins aisément associer à des rythmes étrangers (nous voulons désigner par ces mots l'addition de la musique à la poésie). A cause de cette ressemblance, nous avons songé dès le premier moment à rapprocher les deux vers, à observer si le problème posé à propos de l'hexamètre se présentait aussi à propos de l'alexandrin. On remarque sans peine dans l'alexandrin la distribution variée des repos que nous avons signalée dans l'hexamètre, et il y aurait assurément lieu de rechercher là aussi si cette variété est produite par le caprice du poète ou réglée par une loi. Voici, en parallèle avec les hexamètres cités tout à l'heure, un nombre à peu près égal d'alexandrins. Nous y avons distingué les repos entre propo-

sitions par le même signe | ; nous laissons au lecteur le soin de comparer les repos des deux passages et la variété de leur distribution dans le vers.

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps, |
 Et regardait mourir la garde. — | C'est alors, |
 Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
 La Déroute, géante à la face effarée, |
 5 Qui pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
 Changeant subitement les drapeaux en haillons,
 A de certains moments, spectre fait de fumée,
 Se lève grandissante au milieu des armées ; |
 La Déroute apparut au soldat | qui s'émeut, |
 10 Et se tordant les bras, cria | Sauve qui peut ! |
 Sauve qui peut ! | affront, horreur ! | toutes les bouches
 Criaient ; | à travers champs, fous, éperdus, farouches, |
 Comme si quelque souffle avait passé sur eux, |
 Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
 15 Roulant dans les forêts, se cachant dans les seigles,
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens ces vétérans, ô deuil !
 Tremblaient, | hurlaient, | pleuraient, | couraient. — | En un
 [clin d'œil, |
 Comme s'envole au vent une paille enflammée, |
 20 S'évanouit ce bruit | qui fut la Grande Armée, |
 Et cette plaine, hélas ! | où l'on rêve aujourd'hui, |
 Vit fuir | ceux devant qui l'univers avait fui. |
 Quarante ans sont passés, | et ce coin de la terre,
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
 25 Ce champ sinistre, | où Dieu mêla tant de néants, |
 Tremble encor d'avoir vu la fuite des Géants. |

(V. Hugo. Châtiments. V, XIII [L'Expiation], II [à la fin]).

Bien que l'objet de notre enquête soit l'hexamètre, et l'hexamètre seul, la ressemblance que nous venons de reconnaître entre ce vers et l'alexandrin nous sera par la suite très précieuse. Parmi les faits que nous aurons à observer, il y en a beaucoup qui ne dépendent en rien des caractères propres au

- 385 Haud procul Hennaëis lacus est a moenibus altae
Nomine Pergus aquae ; | non illo plura Caystros
Carmina cynorum labentibus audit in undis. |
Silua coronat aquas cingens latus omne, | suisque
Frondebis ut uelo Phoebeos submouet ignes ; |
- 390 Frigora dant rami, uarios humus umida flores :
Perpetuum uer est. | Quo dum Proserpina luco
Ludit, | et aut uiolas aut candida lilia carpit, |
Dumque puellari studio calathosque sinumque
Implet, | et aequales certat superare legendo, |
- 395 Paene simul uisa est dilectaque raptaque Diti, |
Usque adeo est properatus amor. | Dea territa maesto
Et matrem et comites sed matrem saepius ore
Clamat ; | et ut summa uestem laniarat ab ora, |
Collecti flores tunicis cecidere remissis, |
- 400 Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis, |
Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem. |
Raptor agit currus, | et nomine quemque uocando
Exhortatur equos, | quorum per colla iubasque
Excutit obscura tinctas ferrugine habenas, |
- 405 Perque lacus altos et olentia sulphure fertur
Stagna Palicorum rupta feruentia terra, |
Et qua Bacchiadae, bimari gens orta Corinθο,
Inter inaequales posuerunt moenia portus. |

vers latin. Si par exemple j'observe la coupe finale du vers hexamètre

Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem |

pour en comparer l'importance à celle des coupes intérieures, je puis et je dois conduire cette recherche sans considérer si la structure métrique du vers latin repose sur la division des syllabes en longues et brèves, si les pieds qui composent le vers en question contiennent tel ou tel nombre de longues et de brèves. Quand je me pose la même question pour un alexandrin tel que le suivant

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps |

je la résous par la même méthode générale, sans tenir compte ni de l'égalité des syllabes, qui est le principe fondamental de la métrique française, ni du nombre des syllabes qui entrent dans la composition de l'alexandrin. Pourvu que je borne mon observation à ce seul fait, l'achèvement au point | du groupe rythmique *Haec quoque... dolorem* | ou du groupe rythmique *Le reste... sur leurs corps* |, c'est en réalité un seul et même fait qui dans les deux vers se présente à moi. Voici l'avantage que me procure cette identité. J'observe le vers hexamètre, et j'y remarque le caractère principal de la coupe finale, qui est de surpasser en importance l'une quelconque des coupes intérieures. Ceci fait, je puis tourner les yeux vers l'alexandrin et y chercher, sans aucune faute de logique, une confirmation à l'appui du caractère observé dans l'hexamètre. Si j'y constate la même supériorité de la coupe finale, l'observation faite à propos de l'hexamètre me paraît, et très légitimement, deux fois plus certaine, appuyée d'une double preuve. Aussi ai-je cru utile d'observer aussi longtemps que possible l'alexandrin en même temps que l'hexamètre, en associant les exemples français aux exemples latins et en pré-

sentant chaque remarque avec ses deux preuves, l'une française, l'autre latine.

Ces lois du rythme qui sont communes au français et au latin peuvent être découvertes dans d'autres langues encore et méritent d'être appelées générales. Elles occupent la plus grande partie de notre Introduction et en justifient le sous-titre : Principes généraux. Elles sont d'ailleurs pour la plupart bien connues et depuis longtemps admises, et nous n'en avons rappelé que ce qui nous était nécessaire. Le lecteur distinguera sans peine de ce domaine public ce que nous osons appeler notre bien propre ; c'est l'application de ces lois au problème posé.

Dès qu'il s'agit d'étudier le détail des faits, pour les décrire et les expliquer, il devient impossible d'embrasser dans la même observation le latin et le français. Le moment venu de distinguer les différentes sortes de repos entre propositions, de dénombrer et de comparer les coupes de l'hexamètre, je suis obligé de laisser de côté la métrique et la langue françaises, et d'ailleurs elles ne peuvent plus m'apporter aucun secours. Aussi le vers alexandrin et les exemples français ne figurent-ils que dans l'Introduction ; là même ils ne sont qu'un accessoire, et les difficultés particulières au vers français ne sont même pas signalées. Dans tout le reste du travail, il n'est question que du vers hexamètre et de la langue latine, qui sont l'unique objet de notre recherche.

b) *Distinction du discours et du vers.*

Dès la première observation, on reconnaît dans les faits soumis à l'étude les trois caractères suivants : 1° Complexité ; 2° Indépendance réciproque des éléments composants ; 3° Indépendance du composé par rapport aux composants.

1° *Complexité.* — Ce caractère se manifeste dans l'exposé même du problème. Il s'agit d'étudier la rencontre des repos

entre propositions et des coupes du vers. Nous avons donc à observer à la fois ces deux éléments. Si au lieu de considérer « la rencontre » en général, nous considérons telle ou telle rencontre en particulier, c'est-à-dire l'un quelconque des points marqués | dans le passage en hexamètres ou dans le passage en alexandrins, partout et toujours l'impression rythmique d'ensemble se résout en deux impressions associées : le repos entre propositions et la coupe du vers. Ainsi, au vers 386 d'Ovide, le repos | comprend les deux repos suivants : d'abord celui qui sépare la proposition *Haud procul Hennaëis...* *Nomine Pergus aquae* de la proposition *non illo plura Caystros... audit in undis* (repos entre propositions), ensuite celui qui sépare le premier hémistiche du second, c'est-à-dire la coupe penthémimère (coupe du vers). De même au vers 9 de V. Hugo, le repos | comprend les deux repos suivants : d'abord celui qui sépare les deux propositions *La Déroute apparut au soldat* et *qui s'émeut* (repos entre propositions), ensuite celui qui sépare les neuf premières syllabes du vers des trois suivantes (repos du vers). De même, tous les repos à étudier sont des repos complexes, composés de deux repos distincts.

Les termes que nous avons employés jusqu'ici pour désigner ces deux repos ne sont pas satisfaisants. Ils ne mettent pas assez en lumière, et la parenté qui leur vient de leur association, et la différence qui leur vient de leur nature. Il faut en trouver d'autres qui aient plus de symétrie. Désormais, au lieu de « coupe » du vers, nous dirons « repos » du vers ; les mots « coupe » et « repos » sont donc synonymes ; d'ailleurs nous les définirons l'un et l'autre par la suite en même temps que l'objet qu'ils désignent. Au lieu de « repos entre propositions », nous dirons « repos du discours », du moins toutes les fois qu'il ne sera pas nécessaire de distinguer les repos entre propositions des repos intérieurs à la proposition, qui seront laissés en dehors de l'étude. En opposant ainsi le *discours* au *vers*, nous donnons au mot *discours* un sens à la fois plus général et

plus restreint que le sens ordinaire ; plus général que dans l'expression « prononcer un discours », plus restreint que dans les expressions « les dix parties du discours », « le discours parlé et le discours écrit ». Ainsi défini, le *discours* désigne le groupe logique et rythmique formé par les mots ; le *vers* désigne le groupe rythmique formé par les pieds (en latin) ou par les syllabes en nombre fixe (en français). Le *discours* est l'objet de la science appelée grammaire, le *vers* est l'objet de la science appelée métrique.

2° *Indépendance réciproque des éléments composants.* — Le discours et le vers, le repos du discours et le repos du vers, sont choses non seulement différentes, mais indépendantes. Nous pouvons isoler l'un de l'autre le vers et le discours, les deux éléments qui, réunis, composent le poème, et observer l'un d'entre eux tout comme si l'autre n'existait pas.

Adressons-nous à un homme ignorant, qui ne connaît rien à la poésie, ou à un homme instruit, mais capable d'oublier pour un moment ce qu'il en connaît. Diction-leur les vers de V. Hugo. Ils les écriront à la suite les uns des autres, comme de la prose : « *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps et regardait mourir la garde...*, etc. » Et en effet, ces mots seront pour eux de la prose. Mais en tant que prose, cette prose est parfaite et complète ; ces phrases, en tant que phrases, n'ont rien perdu à perdre leur caractère poétique : elles ont gardé un sens et un rythme qui leur appartiennent. La même expérience se ferait aussi aisément sur les hexamètres d'Ovide.

Voici maintenant la contre-épreuve. Adressons-nous à un métricien expert, et lisons-lui les vers de V. Hugo, en lui demandant quels sont ces vers et quel en est le nombre. Il nous dira : ce sont des alexandrins ; il y en a tant. Si nous nous arrêtons après avoir lu le premier vers et une partie du second :

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde...

il nous dira : c'est un alexandrin, plus les neuf premières syllabes d'un second alexandrin. Si nous lui demandons de traduire cette définition en symboles, il représentera chaque syllabe par un signe convenu, le même pour toutes, et il écrira par exemple ceci :

a a a a a a a a a a a
a a a a a a a a a

En considérant ces signes, et les objets qu'ils représentent, nous n'y retrouvons plus le discours dont il était question tout à l'heure. Les phrases, avec leur rythme propre et leur sens, ont disparu. Mais le reste, les vers, se suffit à lui-même ; ces signes nous disent tout ce qu'il faut pour distinguer les vers les uns des autres, en déterminer la structure métrique, les définir par opposition à d'autres vers. On peut opérer dans les hexamètres la même dissociation du discours et du vers ; on obtient de même un ensemble de faits métriques, dont tout discours est exclu, et qui malgré cela demeure complet. On se trouve ainsi traduire chaque vers au moyen de signes qui conviennent également à tous, quels que soient les mots qui les composent. Les vers d'Ovide 385-386

Haud procul Hennaëis lacus est a moenibus altae
Nomine Pergus aquae

et 390-391

Frigora dant rami, uarios humus umida flores ;
Perpetuum uer est

sont traduits l'un et l'autre par les signes suivants :

⊥ ∪ ∪ ⊥ ∪ ∪ ⊥ ∪ ∪ ⊥ ∪ ∪ ⊥ ∪
⊥ ∪ ∪ ⊥ ∪ ∪ ⊥

L'indépendance réciproque du discours et du vers se manifeste non seulement dans les membres qui les composent, hémistiches pour celui-ci, propositions pour celui-là, mais encore dans les repos qui séparent un membre de l'autre. Et les repos sont pour nous plus intéressants que les membres. Prenons l'un quelconque des repos désignés dans Ovide ou dans V. Hugo par un trait | . Il comprend, nous l'avons indiqué, un repos du discours et un repos du vers. Chacun de ces repos peut être isolé de l'autre, défini et mesuré sans même que l'autre soit mentionné.

Soient les deux exemples cités plus haut, le v. 9 de V. Hugo et le v. 386 d'Ovide.

La Déroute apparut au soldat | qui s'émeut,

Pour définir le repos du discours, je dirai : c'est le repos qui sépare la proposition principale *La Déroute apparut au soldat* de la proposition subordonnée relative *qui s'émeut*, s'il me plaît de considérer le caractère syntactique des propositions qui entourent le repos ; si je veux en considérer le caractère rythmique, comme il me faudra le faire dans toute la suite de cette étude, je dirai : c'est le repos qui sépare le membre de période *La Déroute apparut au soldat* du membre *qui s'émeut*. Pour apprécier l'importance de ce repos, je le compare non pas au repos du vers qui se rencontre avec lui, mais aux repos du discours qui se trouvent près de lui, par exemple au repos qui suit le membre *qui s'émeut*. Pour mesurer exactement l'importance du repos en question, j'observe non pas la nature du vers, ou sa division en parties inégales, mais les membres du discours qui prennent place avant le repos ou après lui. Ainsi j'ai pris une connaissance complète de ce repos sans faire allusion au vers alexandrin. De même, — ou inversement, — le repos du vers sera défini, apprécié, mesuré au moyen de caractères qui tous relèvent de la métrique. Dé-

fini, car je l'appellerai le repos qui suit la neuvième syllabe du vers : — apprécié, car je le comparerai à d'autres repos définis par le même procédé : repos à la fin du vers, repos après la sixième syllabe, etc. ; — mesuré enfin, car pour opérer cette mesure, j'observerai la structure rythmique du vers alexandrin : je trouverai là, et là seulement, toutes les données nécessaires. En faisant ces différentes opérations, j'ai le droit et même le devoir de négliger le discours, je peux et je dois chasser de ma mémoire les mots qui occupent le vers où se trouve le repos étudié.

L'indépendance réciproque des deux sortes de repos est un de ces caractères qui ne se trouvent pas seulement dans telle ou telle langue, mais dans toutes. Après l'avoir observée dans le français, nous la reconnaissons facilement dans le latin. Ainsi au vers 386 d'Ovide

Haud procul Hennaëis lacus est a moenibus altae
386 Nomine Pergus aquae | non illo plura Caystros
 Carmina cynorum labentibus audit in undis

le repos du discours est le repos qui sépare la proposition ou le membre *Haud procul...* de la proposition ou du membre *non illo...*, le repos du vers est la coupe penthémimère, c'est-à-dire le repos qui se trouve après la première moitié du troisième dactyle ; le repos du discours se mesure en observant le rythme du discours, et le repos du vers en observant le rythme du vers.

Ainsi le discours et le vers sont deux mondes distincts. Sans doute, la poésie présente en même temps à notre oreille un repos du vers et un repos du discours ; mais cette rencontre ne les confond point ; il ne nous faut même pas un effort pour les distinguer ; au moment même où nous les percevons, nous reconnaissons deux impressions de nature différente.

3^e *Indépendance du composé par rapport aux composants.*
— Il n'en est pas moins vrai que ces deux impressions sont

perçues en même temps, et que leur rencontre en produit une troisième qui n'est ni l'une ni l'autre, et qui est celle que nous voulons étudier.

Prenons l'ensemble des faits rythmiques que l'oreille recueille à la fin du vers 1 de V. Hugo :

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps |
Et regardait mourir la garde

et dégageons-en les éléments. Nous y remarquons un repos du discours, celui qui sépare la proposition *Le reste...* de la proposition *Et regardait...*, et un repos du vers, celui qui termine l'alexandrin. Mais en outre nous comparons ces deux repos, nous écartons ce qui les distingue l'un de l'autre, nous retenons et nous rapprochons leurs caractères communs. Il se forme ainsi une impression mixte, qui emprunte au repos du discours et au repos du vers, mais qui ne se confond ni avec l'un ni avec l'autre ; nous y reconnaissons ce qui appartient au discours et ce qui appartient au vers, mais nous ne la confondons ni avec le repos du discours isolé, ni avec le repos du vers isolé. Ce qui forme le caractère propre de cette impression nouvelle, ce n'est pas qu'il s'y trouve des éléments de discours ou des éléments de vers, mais qu'il s'y trouve des uns et des autres réunis, et pour ainsi dire en état de comparaison. Les trois impressions, deux simples et une complexe, que nous venons de distinguer dans l'alexandrin se rencontrent naturellement aussi dans l'hexamètre. Soit le vers 390 d'Ovide :

Frigora dant rami, uarios humus umida flores |
Perpetuum uer est.

on trouve d'abord le repos du discours, qui se rapporte aux propositions ou aux membres *Frigora dant...* et *Perpetuum uer est*, ensuite le repos du vers, qui est le repos final de

l'hexamètre, enfin la rencontre de ces deux repos en une appréciation comparative.

Ainsi, nous ne nous proposons de décrire au complet ni les repos du discours, ni les repos du vers : il ne sera question de ces repos que pour distinguer et pour apprécier exactement ceux de leurs caractères qui se prêtent à une comparaison. Ces caractères, cette comparaison surtout, tels seront les seuls objets de notre examen.

c) « *fait de versification* » ; « *effet de versification* » ;
« *rythme poétique* ».

Après avoir défini ces repos complexes, composés de discours et de vers, nous devons maintenant leur donner un nom, et indiquer brièvement pourquoi ils méritent d'être étudiés.

Les repos du vers, les coupes telles que la coupe finale, la penthémimère, etc., sont du domaine de la métrique. Les repos du discours appartiennent à la grammaire, si du moins l'on rattache à la grammaire les sciences appelées stylistique et rhétorique. Les repos formés par le rapprochement du discours et du vers n'appartiennent ni à la métrique ni à la grammaire ; ils sont pour ainsi dire intermédiaires entre l'une et l'autre. Nous les attribuons à une science distincte, que nous appelons *versification*, faute d'un nom meilleur ; les faits qui appartiennent à cette science seront appelés alors « *faits de versification* » ; tel est le nom que nous donnerons par la suite aux repos que nous nous proposons d'étudier. Il est possible d'ailleurs, que le domaine de la versification comprenne encore d'autres faits que ceux-là : nous nous dispenserons de les rechercher.

Parmi les faits de versification, il en est qui provoquent chez le lecteur ou l'auditeur une sorte de surprise, qui re-

tiennent plus que les autres son attention. Tels sont, par exemple, dans le passage d'Ovide, les vers 388, 391, 392. Une très brève et très facile analyse nous apprend ce qu'ils ont de remarquable. Le vers 388 contient un repos entre propositions à une place où l'on ne trouve pas d'ordinaire des repos du discours aussi importants, c'est-à-dire très près de la fin du vers ; par suite de cette disposition, la proposition *suisque...* dépasse les limites du vers et se prolonge dans le suivant. Le vers 391 est divisé par un repos de sens très important, un des plus importants de tout le passage ; or les repos de ce genre se trouvent d'ordinaire à la fin des vers, et non pas à l'intérieur : c'est là ce qui nous frappe. Enfin le vers 392 contient une anomalie comparable à celle du vers 388, mais inverse ; le repos entre propositions se trouve ici encore à une place insolite, mais près du début du vers, et non pas près de la fin ; ce n'est pas la seconde proposition qui empiète sur le vers suivant, mais la première qui empiète sur le précédent. Tous ces vers sont remarquables non par leur structure métrique, par leur constitution en tant que vers, non par l'agencement des propositions prises en elles-mêmes, mais par la combinaison de ces deux éléments : c'est la disposition du discours par rapport au vers, la rencontre d'un certain repos du discours avec un certain repos du vers, qui retient notre attention.

Le passage de V. Hugo contient des faits de versification semblables de tout point à ceux que nous venons d'observer chez Ovide. Ils tranchent également sur l'ensemble, et pour la même raison. Ainsi, le vers français 2, à l'intérieur duquel se trouve une très forte pause du sens, rappelle par là le vers latin 391 ; il est même plus surprenant, parce que cette pause très forte se trouve à une place où l'on n'en trouve d'ordinaire, non seulement que de plus faibles, mais même aucune ; l'anomalie du vers 391 est compliquée ici de celle du vers 388. De même, le vers français 12 est analogue au vers latin 392 : ils

se distinguent tous deux par un repos de sens placé très près du début. Ainsi les faits notables du vers français, comme ceux du vers latin, sont constitués par la relation du discours et du vers, et non par l'un ou l'autre pris à part.

Ces faits anormaux, qui sont les plus remarquables pour qui lit des vers, sont aussi les plus instructifs pour qui veut en connaître la structure ; ce sont eux surtout qui nous permettront de dégager la loi qui règle la répartition des repos du discours entre les repos du vers. Ils se distinguent ainsi des autres, et par la surprise qu'ils éveillent, et par le profit que l'on tire de leur étude. Nous en formerons, pour le moment du moins, une catégorie distincte, et nous leur donnerons un nom distinct. On les appelle d'ordinaire *effets de rythme* ou *effets de versification*. C'est le second de ces deux noms que nous acceptons et que nous emploierons désormais, car il rappelle le nom choisi pour désigner les *faits de versification*. Le mot de « faits » s'applique ainsi en général à l'ensemble des rencontres du discours et du vers, en particulier à celles d'entre elles qui n'éveillent point l'attention. Le mot d' « effets » s'applique seulement aux faits notables qui se distinguent par une certaine anomalie et aussi par leur rareté.

En effet, tous les vers ne contiennent pas, tant s'en faut, des effets de versification. S'ils étaient tous remarquables, aucun ne le serait. Il faut que les vers notables se détachent sur un ensemble de vers à constitution normale. Tels sont par exemple les vers 399 à 401 dans Ovide et 20 à 25 dans V. Hugo. Encore l'exemple n'est-il pas tout à fait typique, car ces vers se rendent remarquables par l'absence même de toute anomalie. Mais il suffit à faire comprendre la différence des « faits » et des « effets ». En quoi consiste d'ailleurs l'impression de régularité et de calme, de rythme *attendu*, que nous donnent ces deux passages ? Elle est produite par la même cause qui, dans les vers à « effets » cités tout à l'heure, provoquait en nous la surprise et l'agitation ; elle réside dans la disposition

des repos du discours par rapport à ceux du vers. En effet, les repos du discours les plus importants se trouvent tous à la coupe finale du vers, qui de toutes est naturellement la plus importante. Entre le vers et le discours, il y a accord, harmonie.

Les rythmes anormaux ou surprenants, mêlés aux rythmes normaux et réguliers, constituent le *rythme poétique*. Ce nom est peu satisfaisant ; les mots qui le composent manquent l'un et l'autre de précision. Mais quiconque a jamais lu des vers connaît l'importance de la chose qu'ils désignent. Le rythme poétique, c'est l'ensemble des moyens d'ordre rythmique dont le poète dispose pour diriger, éveiller, calmer l'attention de son auditeur, et qui contribuent plus que tout à rendre la poésie plus expressive que la prose. Mais puisque le rythme poétique consiste dans l'agencement réciproque des repos du discours et des coupes du vers, en étudiant cet agencement nous étudierons le rythme poétique lui-même. Le problème qui s'offre à nous a donc vraiment de l'importance, et mérite notre attention.

d) *Exclusion des repos situés à l'intérieur des propositions.*

Il nous faut maintenant, pour achever de définir l'objet de notre étude, rappeler au lecteur la distinction faite plus haut (p. 3) entre deux sortes de repos du discours : les repos entre propositions et les repos à l'intérieur des propositions. Ces noms suffisent à faire connaître la différence qui les distingue. Au vers 388 d'Ovide :

Silua coronat aquas | cingens latus omne | suisque
Frondibus...

le repos | est un repos entre propositions ; il sépare la proposition *Silua...* de la proposition *suisque...* ; le repos | est situé

à l'intérieur de la première proposition ; il en sépare l'une de l'autre les deux parties, celle qui dépend de l'indicatif *coronat* et celle qui dépend du participe *cingens*. Au vers 1 de V. Hugo

Le reste de l'armée | hésitait sur leurs corps |
Et regardait...

le repos | est de même un repos entre propositions ; le repos |, qui se trouve entre le sujet et son verbe, est un repos à l'intérieur d'une proposition. Jusqu'ici, nous n'avons appelé l'attention du lecteur que sur les repos du premier genre ; ce sont les seuls qui, dans les passages d'Ovide et de V. Hugo choisis comme exemples, aient été distingués par le signe |, les seuls, dans lesquels nous ayons observé le rythme poétique et ses éléments. Par la suite, ils seront encore seuls mentionnés, et la liste que nous aurons à dresser des faits de versification n'en contiendra pas d'autres. Ainsi, les repos à l'intérieur des propositions sont complètement exclus de notre étude. Comment se justifie cette exclusion ? par la nécessité. En principe, elle est illégitime ; en fait, elle est indispensable.

Comparons l'un à l'autre un repos entre propositions | et un repos à l'intérieur d'une proposition | :

Silua coronat aquas | cingens latus omne | suisque
Frondeb...

nous trouvons dans l'un et dans l'autre un fait de versification, et un fait de même nature. Le fait de versification est composé d'un repos du discours et d'un repos du vers : les repos | et | contiennent tous deux ces deux éléments : d'une part, le repos entre les deux propositions ou membres *Silua... | suisque...* (repos du discours) avec la coupe au cinquième trochée (repos du vers), d'autre part, le repos entre les deux parties de propositions ou membres *Silua... | cingens...* (repos du discours) avec la coupe penthémimère (repos du vers). La coupe au

cinquième trochée du repos | et la coupe penthémimère du repos ; ne diffèrent que par leur importance, nullement par leur nature ; il est d'ailleurs évident que la différence entre les propositions et les parties de propositions n'intéresse que le discours, et n'en peut créer aucune entre les deux repos du vers. Quant au repos du discours, ce qui nous intéresse en lui, ce qui constitue le fait de versification, ce n'est pas (nous l'avons indiqué tout à l'heure) le repos tout entier, mais seulement la partie du repos qui peut être comparée avec le repos du vers. En quoi consistent ces éléments communs au discours et au vers, nous aurons à l'expliquer bientôt ; mais il suffit de lire quelques alexandrins ou quelques hexamètres pour observer qu'ils sont au nombre des faits appelés rythmiques, et que l'oreille seule est apte à les percevoir et à les apprécier. Quand nous voulons ramener le repos du discours à la mesure du repos du vers, nous négligeons le sens des mots, tout ce qui dans leur contenu s'adresse à l'intelligence, au sens logique, et nous considérons uniquement les sons qu'ils envoient à l'oreille. Cette différence entre les éléments rythmiques et les éléments logiques du discours sera, le moment venu, précisée et confirmée ; mais, en faisant appel à l'instinct du lecteur, à une expérience sommaire, nous pouvons affirmer dès maintenant qu'elle existe, et que les premiers seuls font partie du fait de versification.

Ceci étant admis, il reste à apprécier le caractère qui distingue l'un de l'autre les deux repos choisis comme exemples :

Silua coronat aquas cingens latus omne

et

*Silua coronat aquas cingens latus omne | suisque
Frondibus...*

dont l'un | sépare deux propositions complètes, et l'autre | deux parties d'une même proposition. Ce caractère est-il

d'ordre logique ou d'ordre rythmique ? D'ordre logique assurément. C'est l'intelligence qui reconnaît une proposition complète d'une partie de proposition, un indicatif d'un participe. Quand il s'agit du rythme, nous ne parlons plus de propositions, mais de membres ; il n'est plus question d'indicatif ni de participe, mais de longues et de brèves, d'amphibraque (◡ ◡) et de spondée (— —). Or, les caractères rythmiques du repos du discours sont les seuls qui entrent dans le fait de versification, les caractères logiques en sont exclus. Aussi, la présence ou l'absence d'un repos entre propositions, qui est un caractère logique, ne crée-t-elle entre deux faits de versification donnés aucune différence. L'expérience confirme cette conclusion. En observant le repos | et le repos ‖, on constate qu'ils diffèrent par l'importance du repos du vers, par l'importance du repos du discours, par le rapport de ces deux éléments, mais non point par la nature des parties composantes ou de leur combinaison. Ces deux faits de versification ont donc la même nature, et le même droit à figurer dans notre enquête.

Si nous avons admis l'un, et exclus l'autre, c'est par nécessité. Les faits de versification, les rencontres du discours et du vers qui se trouvent dans un poème de quelque étendue, les *Métamorphoses* d'Ovide, ou les pièces de la *Légende des Siècles* écrites en alexandrins, sont en si grand nombre que l'on ne peut les étudier tous. Il y a fait de versification toutes les fois que se présente un repos du discours, quelle que soit l'importance et la nature logique de ce repos. Il y a repos du discours après chaque mot, à condition de refuser le nom de mot aux conjonctions telles que *et*, aux adverbes tels que *tam*, du moins dans leur emploi ordinaire. Ainsi, dans le seul hexamètre 388, on trouve 7 faits de versification, autant que de mots :

Silua ‖ coronat ‖ aquas ‖ cingens ‖ latus ‖ omne ‖ suisque ‖

Il est vrai que ce vers ne contient aucun long mot, et que les

mots, donc les repos du discours, y sont peut-être plus nombreux que dans la moyenne des hexamètres d'Ovide. Même en tenant compte de ce caractère exceptionnel, l'exemple cité suffit à prouver qu'il est impossible de réunir dans la même étude tous les faits de versification des Métamorphoses. Nous n'avons pas besoin d'indiquer, même par un calcul approximatif, combien il s'en trouve, soit dans un livre entier, soit dans l'ensemble du poème.

Ainsi, nous devons limiter notre observation à un certain nombre de faits et même au plus petit nombre. Faut-il craindre d'aboutir à des conclusions incertaines, qui s'appliquent aux seuls faits observés, et non point aux faits exclus ? Non, puisque les uns et les autres sont formés des mêmes éléments. En énonçant la loi qui régit les premiers, nous pourrions avancer qu'elle s'applique aussi aux seconds, et qu'il serait facile d'en démontrer la valeur générale. Quant au principe que nous proposons au lecteur pour déterminer le choix des faits à étudier, il est pour ainsi dire étranger à la nature propre de ces faits, puisque le fait de versification est perçu par l'oreille, tandis que la distinction entre proposition et partie de proposition est appréciée par le sens logique. C'est là non pas un inconvénient, mais un avantage ; nous choisissons en quelque sorte au hasard : par là nous sommes assurés de ne pas exclure telle espèce de faits au bénéfice de telle autre, mais au contraire d'admettre dans la même proportion ou à peu près les faits de toutes les espèces. La distinction des repos entre propositions et des repos dans la proposition offre d'autres avantages. D'abord, elle est facile à faire, et dans la plupart des cas on reconnaît sans peine à laquelle des deux classes appartient le repos. Il y a cependant un certain nombre d'exemples qui sont à la frontière de notre travail, et que l'on peut hésiter à placer en deçà ou au delà ; ils sont énumérés plus loin (section C, paragraphe g). Nous nous sommes efforcés de les classer suivant leur vraie nature, sans toutefois l'examiner

trop longuement ; l'étude détaillée de ces faits appartient à la grammaire, et non pas à la versification : elle est donc en dehors de notre domaine. Enfin, après l'exclusion des repos à l'intérieur des propositions, la quantité des exemples admis se trouve assez restreinte pour rendre l'observation possible, assez grande encore pour la rendre profitable. On peut en juger d'après le vers cité comme exemple *Silua coronat...*, où, par l'exclusion proposée, le nombre des repos est réduit de 7 à 1. Si l'on admet que la structure syntactique de ce vers est conforme à celle de la plupart des autres, on peut en conclure dès maintenant que les Métamorphoses renferment à peu près autant de repos entre propositions que de vers¹. Il sera possible dès lors de donner place dans notre étude à tous les repos, c'est-à-dire de les définir tous, de les présenter tous à l'attention du lecteur. D'autre part, les faits ainsi réunis seront encore assez nombreux pour que les conclusions que nous en tirerons paraissent solidement établies.

e) *Qu'est-ce que l' « importance » des repos ?*

Nous avons observé que le fait de versification se compose de deux éléments distincts, le repos du discours et le repos du vers, et se constitue par leur rencontre, leur rapprochement. Cette définition n'est pas encore parfaitement claire ; il y reste un point obscur. Le voici : comment se fait cette rencontre, ce rapprochement ? Quelles sont, dans le discours et dans le vers, les impressions de même nature que l'oreille peut réunir et comparer en leur appliquant une mesure commune ? Nous allons l'indiquer brièvement. Cela fait, nous aurons obtenu pour l'objet étudié, le « fait de versification », une définition

1. La proportion véritable est bien en effet celle-là ; 13 500 repos entre propositions pour 11 935 vers, soit 1,12 repos pour 1 vers.

sommaire, mais complète. Il restera à observer les détails, à définir chaque fait de versification de manière à le distinguer de tous les autres. Pour acquérir cette connaissance plus approfondie, nous devons séparer de nouveau les deux éléments composants, le repos du discours et le repos du vers, et les étudier l'un après l'autre.

Revenons aux « effets de versification ». En les observant, nous avons recueilli une notion précieuse, celle de l'« importance » des repos. Les effets de versification consistent dans la rencontre de repos du vers très importants avec des repos du discours peu importants, ou dans l'anomalie inverse. Grâce à cette notion d'importance, nous pouvons définir avec plus de précision l'objet de notre étude. Observer la rencontre des repos du discours avec les repos du vers, c'est observer la rencontre des repos du discours de telle ou telle importance avec les repos du vers de telle ou telle importance.

D'ailleurs, l'importance des repos du discours ou du vers dépend de leur durée ; le second mot est plus concret et plus précis. Dans l'ordre du discours, le repos final de l'hexamètre 392 après *carpit* est plus important que le repos à l'intérieur du même vers, après *ludit*, parce qu'il est plus long. Il en est de même dans l'ordre du vers, si l'on compare par exemple le repos final du vers et le repos à l'hémistiche. On peut se représenter à volonté cette durée comme perçue par l'oreille ou par l'esprit : l'un et l'autre vont de pair, l'un ne saurait démentir l'autre. La durée d'un certain repos du discours ne dépend nullement, répétons-le ici, de la durée du repos du vers avec lequel il se rencontre ; elle n'est, à parler proprement, ni augmentée ni diminuée par elle ; de même, le repos du vers se détermine en dehors du repos du discours.

Ainsi pour définir les rencontres des repos du discours et des repos du vers dont il a été question plus haut sous le nom d'effets de versification, il faut d'abord mesurer séparément la durée du repos du discours et celle du repos du vers ; ensuite on

rapprochera ces deux données, et on comparera l'importance du premier appréciée par rapport aux autres repos du discours avec l'importance du second appréciée par rapport aux autres repos du vers. Soit par exemple l'effet de versification qui se trouve à l'intérieur du vers 2 de V. Hugo. Il se compose de deux repos, l'un du vers, l'autre du discours. Le premier, c'est le repos après la neuvième syllabe du vers alexandrin ; en observant la structure rythmique de ce vers, nous voyons que le repos en question a telle durée, et, si on le compare aux autres repos du vers, telle importance. Le second, c'est le repos qui sépare la phrase « ... *la garde.* » de la phrase « *C'est alors...* » ; en observant la structure rythmique du passage, et en comparant ce repos aux autres, nous en déterminons l'importance, c'est-à-dire la durée. Voilà pour les deux repos isolés. Rapprochons-les maintenant : une fois réunis, ils forment une de ces combinaisons du discours et du vers, infiniment nombreuses et variées, que nous nous proposons d'étudier. Comparons-les enfin : nous découvrons alors que le repos du vers a une très courte durée, et le repos du discours une très longue : c'est ce contraste qui produit l'effet de versification. Dans le passage des *Métamorphoses*, le repos à l'intérieur du vers 396 est tout à fait semblable au repos à l'intérieur du vers 2. Les deux composantes y sont : pour le vers, la coupe hephthémimère ; pour le discours, le repos qui sépare la phrase ... *properatus amor* de la phrase *Dea territa maesto...* ; leur rapprochement fait découvrir le même contraste.

Quant aux endroits où il y a non point contraste, mais conformité du discours et du vers, les deux repos ayant tous deux une faible ou une forte durée, ils sont de même nature que les autres, et définis comme eux par la détermination et le rapprochement de leurs deux composantes.

En mesurant et en classant par ordre de durée les différents repos du discours et du vers, nous arriverons donc à définir,

non seulement les « effets » rares et anormaux, mais tous les « faits » de la versification. Plus le classement des repos du discours et du vers sera précis et rigoureux, propre à retenir tous les cas et toutes leurs différences, plus seront rigoureusement définis et classés les faits de versification.

Cette remarque nous permet de prévoir dès maintenant ce que doit contenir la suite de cette Introduction, et d'en indiquer le plan. Nous avons d'abord à étudier séparément le repos du discours et le repos du vers : notre but est d'obtenir, pour chacun des repos de l'un et de l'autre système rythmique, sa définition, c'est-à-dire la mesure de sa durée ; grâce à cette mesure, nous pouvons rapprocher le repos étudié des repos identiques, et le distinguer des repos différents, si faible que soit la différence. La structure du vers étant plus simple que celle du discours, c'est le vers qui sera examiné d'abord (Deuxième partie de l'Introduction) ; le discours viendra ensuite (Troisième partie). Dans la Quatrième partie, nous appliquerons aux faits de versification la connaissance plus précise que nous posséderons de leurs éléments composants. Nous l'emploierons à définir, c'est-à-dire à mesurer, chaque fait de versification en particulier. Cette définition exacte sera profitable, non seulement à notre intelligence, qui ne peut se satisfaire avant de l'avoir acquise, mais encore à notre sensibilité, qui est intéressée dans ces faits, puisqu'elle en reçoit des impressions de calme ou de surprise. Soient par exemple le repos à la penthémimère de l'hexamètre 386, et le repos à la penthémimère de l'hexamètre 391. Dans le moment présent, notre intelligence reconnaît que ces deux faits de versification sont différents, mais elle ignore en quoi et de combien ils diffèrent ; notre sensibilité perçoit deux impressions de surprise différentes, la seconde beaucoup plus intense que la première ; mais nous ne saisissons encore avec précision ni l'origine ni l'intensité de la différence entre les deux impressions perçues. Il reste donc à acquérir pour ces deux faits une mesure plus

exacte, dans l'ordre de la connaissance scientifique, une appréciation plus délicate, dans l'ordre de l'intuition et du sentiment. Nous obtiendrons aisément l'une et l'autre. Les exemples observés nous montreront, de plus, que la connaissance obtenue par analyse et l'appréciation rapide du sentiment sont toujours et tout à fait d'accord. Nous terminerons l'Introduction par un court résumé (Cinquième partie).

B) LES REPOS DU VERS; MESURE ET CLASSEMENT.

Les remarques théoriques qui vont suivre s'appliquent à la versification latine, et non à la versification française, car c'est la première seule qui forme l'objet de notre travail¹; toute-

1. Aussi n'y trouvera-t-on nulle part une étude du rythme de l'alexandrin semblable à celle qu'il me faut maintenant entreprendre de l'hexamètre. J'ai négligé de parti pris tous les caractères de l'alexandrin qui n'ont pas d'équivalent dans l'hexamètre. Parmi ces caractères, j'en signalerai deux à titre d'exemple : les temps marqués et la rime.

Les temps marqués que nous percevons dans l'alexandrin :

Comme s'envole au vent une paille enflammée

n'ont rien de commun avec ceux que l'on percevait, sinon par l'oreille, au moins par la pensée, dans l'hexamètre :

Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis,

Les premiers dépendent à la fois du discours et du vers ; ils ont dans le vers une existence, une place, et une importance constantes, dans le discours une existence, une place, et une importance variables. Les seconds appartiennent au vers pris à part de tout discours : ils ont une existence, une place et une importance constantes, déterminées par les seules lois du vers. Quand on cherche dans l'alexandrin un élément purement métrique, semblable par sa simplicité et sa constance aux temps marqués de l'hexamètre, on n'en trouve d'autre que les douze unités syllabiques, à grouper ensemble et à subdiviser suivant les subdivisions mathématiques du nombre 12. Comme la définition d'un vers doit reposer sur des caractères purement métriques, l'hexamètre et l'alexandrin sont l'un et l'autre légitimement définis, le premier en raison des temps marqués (les mots *hexamètre dactylique* n'indiquent autre chose que le nombre, la place et l'écartement des temps marqués), le second en raison des unités syllabiques. Aussi l'analyse rythmique du vers hexamètre, pris indépendamment des mots qu'il contient, doit-elle être éta-

fois, comme les principes généraux du rythme sont les mêmes pour tous les peuples, les vers français cités plus haut nous fourniront encore par la suite d'utiles exemples.

Le vers des Métamorphoses est un hexamètre : c'est-à-dire qu'il est composé de six unités métriques, ou pieds. Cet hexamètre est dactylique, et ce dernier mot nous indique la composition des pieds, évalués en syllabes longues et brèves. Mais comme nous n'aurons pas l'occasion de comparer l'hexamètre dactylique à d'autres vers, la composition des unités métriques ne nous intéresse pas, laissons-la de côté. Quant aux unités prosodiques, ou syllabes brèves et longues, la définition du vers n'en mentionne pas le nombre ; c'est donc là une donnée accessoire ; la preuve en est que dans l'hexamètre dactylique, comme dans tous les vers qui forment une unité rythmique distincte, la quantité de la dernière syllabe est indéterminée ; et l'on pourrait citer bien d'autres preuves analogues. L'unité du pied, la relation des syllabes qui s'y trouvent, se manifestent en ce qu'elles composent deux parties de valeur différente : l'une forte et l'autre faible. La partie forte est celle qui porte le temps marqué : on appelle ainsi une durée indéterminée pendant laquelle l'attention se concentre, la voix appuie davantage. Dans le dactyle, le nombre des brèves qui composent la partie forte et la partie faible est d'ailleurs le même ; nous remplacerons donc, le cas échéant, ces expressions par celles de demi-pied fort et de demi-pied faible. Le

blie d'après les temps marqués ; si l'on voulait tenter une analyse semblable pour l'alexandrin, il faudrait l'établir d'après les unités syllabiques. Les temps marqués de l'alexandrin sont voisins par leur nature complexe, non pas des temps marqués de l'hexamètre, mais des coupes, soit de l'hexamètre, soit de l'alexandrin.

Les alexandrins sont associés en combinaisons strophiques, distiques, quatrains, etc., par l'effet des rimes plates, croisées, etc. La présence et la variété des rimes produit des différences dans l'importance des repos qui terminent les alexandrins. Si je néglige ces différences, ce n'est pas que je les ignore, c'est qu'elles ne se trouvent pas dans l'hexamètre. L'hexamètre se traite *κατὰ στίχον*, et tous les hexamètres se terminent par des repos de même importance.

rythme du vers résulte de la succession des temps marqués, qui portent toujours sur la même partie du pied, et reviennent à intervalles réguliers. Si je me bats la mesure du vers dactylique, j'entends donc six appuis de la voix, alternant avec autant de relâchements. Peu importe que je batte la mesure à voix haute ou en moi-même, pour l'oreille ou pour l'attention : car l'effort de l'attention contient déjà en germe l'impression auditive. Peu importe même que je batte réellement la mesure d'un vers donné, ou que je me contente d'évoquer sommairement le souvenir des battements passés. Si je représente chaque temps marqué, c'est-à-dire chaque impression auditive par une noire ♩, le rythme du vers hexamètre, composé de six impressions identiques, sera représenté par une suite de six noires :



Mais, lorsque nous percevons un nombre quelconque d'impressions identiques, nous faisons effort pour les diviser en plusieurs groupes, afin d'assurer à l'ensemble une structure plus complexe, et une unité plus solide. Ces groupes sont distingués les uns des autres par des pauses de plus longue durée. La constitution des groupes, la distribution des pauses, se produisent suivant des règles immuables et simples. Voici l'expérience qui les fait connaître. Imaginons un appareil propre à émettre une série de sons identiques, séparés par des intervalles égaux ; l'expérimentateur ne la perçoit pas telle qu'elle est : les sons se présentent à lui avec différentes intensités, et les intervalles avec différentes durées. La plus forte pause se prononce à la fin de la série ; une autre, la plus importante après celle-ci, prend place exactement au milieu. (WUNDT, *Völkerpsychologie*. vol. I [*Die Sprache*], Partie II, chap. 7 [*Rhythmus und Tonmodulation im Satze*], pp. 380 et suiv.). Appliquons ces principes à la suite des temps marqués du vers hexamètre : la pause de premier rang ||| prend place à

la fin, et la pause de second rang || au milieu, entre les deux groupes de chacun trois temps marqués :



Un autre principe nous permet d'y indiquer des pauses de troisième rang. Dans une suite de sons identiques, nous associons le plus souvent deux sons consécutifs :  etc., le groupement binaire est le plus fréquent, parce qu'il est le plus simple. Mais nous percevons aussi des groupes de trois impressions  : ces groupements ternaires sont, il est vrai, beaucoup plus rares (Ib., p. 390). Considérons en particulier la série de six temps marqués ; le nombre des sons y est peu considérable ; il est le premier multiple commun de 2 et de 3, et nous le ramenons aisément à l'un ou à l'autre de ces nombres. On peut admettre, que dans un ensemble aussi simple la tendance au groupement ternaire se fait jour, tout en demeurant moins importante que la tendance au groupement binaire. Elle détermine alors deux pauses de moindre durée ou de troisième rang, qui divisent les six unités en 3 groupes de 2 : $2 + 2 + 2$



L'ouvrage de Wundt ne contient aucune expérience à l'appui de cette vue. Mais la lecture des poètes latins en démontre la vérité. Le vers hexamètre latin se laisse diviser en trois parties

Tota fremit | uocesque refert | iteratque quod audit
(Ov., Mét., XII, 47.)

comme l'alexandrin français :

Toujours aimer | toujours souffrir | toujours mourir

Cette division ternaire est d'ailleurs beaucoup plus rare dans l'un et dans l'autre que la division binaire.

Indiquons par une barre pointillée | les pauses très faibles à l'intérieur des groupes binaires et ternaires, et donnons maintenant le tableau complet des pauses de différentes durées que nous percevons dans la série des six temps marqués du vers hexamètre.



Les six pauses sont ainsi classées en quatre catégories. Si l'on néglige la pause finale, qui peut être considérée à certains égards comme en dehors de la série, le nombre des pauses se réduit à cinq, et celui des catégories ou degrés d'importance à trois. La série se trouve alors conforme à la loi rythmique dite des trois accents, suivant laquelle nous ne pouvons distinguer dans un ensemble de faits rythmiques quelconques, sons, pauses ou accents, que trois degrés d'intensité différents.

Dans la réalité, le vers hexamètre ne se compose pas seulement d'une série de six syllabes longues sur lesquelles porte le temps marqué ; les demi-pieds forts sont séparés par des demi-pieds faibles de composition variable (une longue ou deux brèves), et le tout est rythmé par la succession des temps marqués. Représentons-nous donc le vers tout entier dans sa complexité, demi-pieds forts et demi-pieds faibles compris : entre chaque syllabe et sa voisine peut se trouver une pause de l'attention et de la voix. Appliquons à l'ensemble de ces repos les principes de classement fondés sur le groupement rythmique des temps marqués :



Le repos final du vers, le plus important, forme à lui seul la classe I. La classe II se compose des repos qui déterminent

le groupement des six temps marqués en $3 + 3$. Ce sont les coupes après le troisième demi-pied fort, après le troisième trochée, après le troisième dactyle ou spondée. La classe III comprend les repos du système ternaire, qui divisent les temps marqués en $2 + 2 + 2$, ou $2 + 4$, ou $4 + 2$. Ce sont, au second pied, les coupes après le deuxième demi-pied fort, après le deuxième trochée, après le deuxième dactyle ou spondée ; au quatrième pied, les coupes après le quatrième demi-pied fort, après le quatrième trochée, après le quatrième dactyle ou spondée. La classe IV comprend les autres repos, qui divisent les temps marqués en deux groupes inégaux $1 + 5$ ou $5 + 1$, c'est-à-dire les coupes du premier pied (après le premier demi-pied fort, le premier trochée, le premier dactyle ou spondée) et celles du cinquième (après le cinquième demi-pied fort, le cinquième trochée, le cinquième dactyle ou spondée). Les coupes des trois premières classes sont les seules où l'oreille prévoit, suivant les principes du rythme, un repos de quelque durée : nous les appellerons à l'occasion coupes fortes, et les autres coupes faibles.

En observant non plus la théorie, mais les faits, on trouve de nouvelles preuves à l'appui du classement proposé. Dans le vers hexamètre des *Métamorphoses*, les repos de sens se trouvent le plus souvent à la fin du vers (classe I), ensuite aux coupes de la classe II, enfin aux coupes de la classe III¹.

Un autre caractère bien connu, propre à l'hexamètre dactylique latin, et qui ne se trouve pas dans le vers grec analogue, c'est la tendance à placer les repos de sens importants après le demi-pied fort. Ainsi presque tous les repos de la classe II se trouvent à la penthémimère, très peu après le troisième trochée ou le troisième dactyle. Il n'y a d'exception à cet usage que pour la coupe dite bucolique, après le quatrième pied. C'est là un fait métrique, et non rythmique, qui ne

1. V. les nombres donnés, Partie III, chapitre I, section B.

peut modifier en rien le classement proposé plus haut. Selon la théorie rythmique, la coupe après le troisième trochée a la même importance que la penthémimère ; on trouvera donc les repos entre propositions qui appartiennent à la première classés auprès de ceux de la seconde, non pas cependant confondus avec eux.

C) LES REPOS DU DISCOURS : MESURE ET CLASSEMENT.

REPOS EXCLUS DE L'ÉTUDE.

a) *Repos du discours comparé au repos du vers.*

Nous devons maintenant chercher à définir les repos du discours, qui, se rencontrant avec les repos du vers et entrant en comparaison avec eux, constituent les faits de versification. Le discours est beaucoup plus complexe que le vers, et cela pour deux raisons. D'abord, le vers ne contient que des éléments rythmiques : les temps marqués et leur succession régulière, les syllabes brèves ou longues et leur groupement en dactyles ou en spondées, sont perçus par l'oreille et par elle seule. Le discours au contraire contient à la fois des éléments rythmiques, qui s'adressent à l'oreille, et des éléments logiques, qui s'adressent à l'intelligence. Les premiers, ce sont les syllabes elles-mêmes, qui se succèdent brèves ou longues comme dans le vers ; les seconds, ce sont les idées contenues dans ces syllabes, les formes de syntaxe et de style qui traduisent les rapports de ces idées. Quant à la seconde différence, elle résulte de la première. Prenons les six temps marqués qui composent le rythme du vers : ils sont identiques et séparés par des intervalles réguliers, ils ne manifestent aucune tendance propre à former tels ou tels groupements ; aussi leur imposons-nous notre rythme intérieur, le plus commode pour nous, le plus simple et le plus régulier : groupement

des unités par 3 ou 2, pause principale après la dernière, pause secondaire après la troisième, etc. Au contraire, les syllabes longues et brèves du discours, qui sont en même temps des signes d'idées, diffèrent les unes des autres, et s'associent selon les rapports des idées qu'elles contiennent : elles se présentent ainsi à nous avec une organisation propre qu'il nous faut bien accepter : les syllabes groupées en mots, ceux-ci en parties de phrases, celles-ci en phrases¹.

La place des pauses qui se trouvent dans la succession des longues et des brèves du discours n'est plus déterminée par nous : elle s'impose à nous, et résulte de l'association logique des mots. Ainsi, dans les alexandrins 1-2 : *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps | Et regardait mourir la garde*, nous trouvons toute marquée la pause entre les deux phrases ou les deux groupes d'idées ; de même dans les hexamètres 390-391 : *Frigora dant rami, uarios humus umida flores | Perpetuum uer est*. Il n'y a pas de raison pour que les groupes de mots ou d'idées, qui contiennent des impressions extérieures indépendantes de nous, se conforment à notre commodité, à la simplicité régulière de notre rythme intérieur. Les phrases et les parties de phrases ne sont pas toujours divisées en groupes égaux, et le repos principal des phrases ou parties de phrases ne se trouve pas toujours au milieu, comme dans la série des six temps marqués du vers. La phrase française citée tout à l'heure a une deuxième partie un peu plus courte que la première, et le repos principal un peu plus près de la fin que du début ; la phrase latine a la deuxième partie beaucoup plus courte encore que la première, et le repos principal beaucoup plus près de la fin. Si nous prenons maintenant des phrases complexes, où se trouvent plusieurs repos importants, nous y trouvons la même irrégularité que dans les

1. Sur la variété des repos du discours, v. WUNDT, *Völkerpsychologie*, vol. I (*Die Sprache*), 2^e édition, partie II, chap. VII, p. 392 : « [Die Pausen des Satzes]... sind in erster Linie von der Satzgliederung abhängig. »

phrases simples : le repos le plus important ne se trouve pas toujours au milieu. Soit la phrase qui occupe les hexamètres 391-396 (*quo dum Proserpina... properatus amor*) ; le repos principal est après *legendo*, entre les subordonnées et la principale, et partage l'ensemble en deux parties inégales ; pour faire une division régulière, il devrait être à peu près à la fin du vers 393 : or, nous ne trouvons près de cet endroit, au début du vers 394, qu'un repos très médiocre (après *Implet*).

Le discours a plus de variété que le vers, non seulement pour la place des repos, mais encore pour leur durée. Dans le vers, on compte quatre classes ou quatre durées de pauses, trois seulement si l'on néglige la pause finale. Dans une seule phrase du discours, on peut compter plus de quatre pauses, toutes différentes. Ainsi, la phrase *quo dum Proserpina* en contient cinq (...*ludit*|;...*carpit*|;...*implet*|;...*legendo*|;...*Diti* |.) dont aucune n'est pour la durée exactement semblable aux autres : et encore, nous laissons de côté les repos très courts à l'intérieur des propositions. La différence du vers et du discours s'accuse plus nettement encore si l'on considère la suite des vers, et la suite des phrases. Un hexamètre donné, abstraction faite des mots qui le composent, ne diffère en rien du précédent ni du suivant : les pauses s'y trouvent à la même place ; elles y ont la même durée ; aussi un groupe d'hexamètres, si étendu qu'il soit, ne contient-il que quatre durées de pauses différentes. Au contraire, les pauses d'une phrase donnée ne reproduisent pas celles de la précédente ; tout au moins, une pareille rencontre est exceptionnelle. La phrase *dea territa... iactura dolorem*, qui fait suite à la phrase *quo dum Proserpina...* contient quatre pauses entre propositions (...*clamat*|;...*ora*|;...*remissis*|;...*annis* |;) abstraction faite de celle qui la termine : aucune ne reproduit exactement à l'oreille du lecteur aucune des cinq pauses citées plus haut. A mesure que s'accroît le nombre et la longueur des phrases,

le nombre des pauses de durée différente, et dont chacune forme une classe distincte, grandit lui aussi sans limite. C'est ainsi qu'à la monotonie du vers s'oppose l'infinie variété du discours.

b) *Repos logique et repos rythmique.*

Mais le discours et le vers étant si différents, pourrions-nous atteindre notre but, c'est-à-dire une définition rigoureuse des faits de versification ? Cette définition suppose d'abord, que nous comparons les pauses du vers et les pauses du discours ; or, les premières sont des pauses du rythme perçues par l'oreille ; les secondes sont à la fois des pauses du rythme et des pauses du sens, perçues à la fois par l'intelligence et par l'oreille. Il est impossible de rapprocher des éléments aussi disparates ; une telle comparaison ne peut produire des résultats certains, faire apparaître des nuances faciles à apprécier et à noter. Pour obtenir la clarté et la simplicité, il faut délimiter dans le discours le domaine du rythme et le domaine du sens, y faire apparaître des faits rythmiques en tout semblables à ceux du vers. Voilà un premier obstacle, qui vient de la complexité des repos du discours ; en voici un autre, qui vient de leur variété. Chaque fait de versification contient un repos du vers et un repos du discours, et ne peut être défini nettement, que si le premier est distingué des autres repos du vers, et le second des autres repos du discours. Le classement des repos du vers est facile, parce qu'ils sont peu nombreux ; les repos du discours sont très nombreux au contraire, et nous ignorons encore le moyen d'en noter et d'en classer les multiples nuances. Ainsi, pour poursuivre le rapprochement du discours et du vers sur lequel reposent les faits de versification, il faut mettre à part les repos rythmiques du discours, et classer ces repos. Les deux difficultés seront résolues en même temps.

Il suffit d'une très sommaire analyse pour distinguer dans le repos du discours les éléments logiques et les éléments rythmiques. Reprenons, pour les observer de plus près, les deux exemples cités plus haut (p. 32), et d'abord la phrase française : *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps | Et regardait mourir la garde*. Entre les deux parties, il y a un repos, une certaine durée pendant laquelle nous nous reposons : voilà le repos dans son ensemble. Nous, c'est-à-dire à la fois notre oreille qui perçoit les mots du discours, et notre intelligence qui perçoit les idées contenues dans ces mots : l'une et l'autre se fatiguent à percevoir les parties du discours et se reposent dans les intervalles. Si je me représente un acteur qui déclame ces vers, et non un auditeur qui les écoute, il me faudra parler de la voix et non plus seulement de l'oreille ; mais cette considération n'apporte aucun éclaircissement, et il est permis de la négliger. Voilà un commencement d'analyse du repos. Achéons-la, en observant comment l'intelligence et l'oreille interprètent, mesurent la durée du repos, chacune dans son domaine et selon ses moyens.

Soit A la phrase qui précède le repos et B celle qui le suit. Appréciée par l'intelligence, la durée du repos est la durée nécessaire pour prendre en quelque sorte possession du groupe d'idées A, du groupe d'idées B, et de leurs rapports. Cette durée dépend de l'effort qu'exige une telle opération, et cet effort lui-même dépend de la grandeur et de l'indépendance des deux groupes, ou bien, pour employer un terme plus vague, mais plus exact, de leur teneur en contenu logique. En effet, l'intérêt que nous éprouvons pour une certaine notion, et l'effort d'attention que nous faisons pour la saisir, n'est pas toujours en proportion de son volume. Supposons le récit d'un meurtre divisé en trois parties : la préparation, l'acte lui-même, ses conséquences : il est très possible que la deuxième partie soit la plus courte, et cependant la plus propre à retenir l'attention. De même, la distance que l'esprit perçoit entre deux notions

n'est pas toujours en rapport avec leur ressemblance, la dépendance réciproque qui paraît résulter de leur nature. Le passage tiré de l'Expiation présente au vers 2 un exemple notable de ce désaccord. Les mots *C'est alors* ont des relations de sens très étroites avec ceux qui suivent. Cependant le lecteur perçoit entre les uns et les autres une distance logique très sensible, et le poète les a séparés en les disposant dans des vers différents. C'est que les mots *C'est alors* se rattachent aussi aux phrases précédentes ; ils servent de transition entre elles et la suite du récit, et c'est par là qu'ils nous intéressent le plus. Ainsi le terme le plus vague, celui de « distance logique », est le plus convenable pour traduire le rapport des deux groupes d'idées A et B, et le repos logique est cette distance même entre les notions, saisie et appréciée par l'intelligence.

Observons maintenant le jeu de notre faculté auditive, et nous verrons apparaître, bien distinct et isolé, le repos rythmique. Pour l'oreille, les phrases A et B ne sont point des groupes d'idées, mais des groupes de sons. La perception des sons exige de l'oreille un effort, comme la perception des idées exige un effort de l'intelligence. Le repos qui sépare A et B est employé à réparer cet effort, et se mesure à son intensité. Interprété par l'oreille, ce repos peut être défini la durée qui nous est nécessaire pour nous reposer d'avoir recueilli les impressions auditives du groupe A et pour nous préparer à recueillir celles du groupe B. Cette durée dépend de la quantité d'impressions auditives contenues dans les deux groupes ou de leur distance auditive, si l'on veut un terme qui corresponde exactement au terme de distance logique employé tout à l'heure. Tel est le repos de l'oreille, ou repos rythmique. Les mots *auditif* et *rythmique* peuvent être employés par nous l'un pour l'autre ; ils sont pour nous équivalents. En effet, les impressions rythmiques sont celles qui déterminent la durée des repos, c'est-à-dire qui nous font mesurer l'écoulement (ῥυθμός) du temps. Comme toute notre attention se porte sur la durée

des repos, nous négligeons toutes les impressions auditives qui ne sont pas rythmiques. Les sons qui composent les groupes A et B peuvent être, non seulement recueillis par l'oreille, mais aussi prononcés par la voix. Si nous nous les représentons ainsi, nous devons modifier la définition du repos rythmique. Nous appellerons ainsi la durée nécessaire pour nous reposer d'avoir émis les sons du groupe A, et nous préparer à émettre ceux du groupe B.

La distinction du repos logique et du repos rythmique est aussi aisée dans une phrase latine que dans une phrase française. Soit une phrase composée de deux propositions, telle que *Frigora dant rami, uarios humus umida flores : | Perpetuum uer est* (vv. 390-1). Le repos qui sépare les deux parties est perçu à la fois par l'intelligence (repos logique) et par l'oreille (repos rythmique). Le premier, c'est la portion de temps vide qui s'écoule entre les deux parties de la description, la première plus concrète et plus détaillée, la seconde plus abstraite et plus générale, et qui nous permet de les embrasser toutes deux, de les rattacher l'une à l'autre. Le second, c'est la portion de temps vide qui s'écoule entre le premier groupe de sons et le second, d'une part les syllabes *Frigora... flores*, d'autre part les syllabes *Perpetuum... est*; pendant ce temps, l'oreille se repose d'avoir perçu les premières, et se prépare à percevoir les secondes.

Le repos qui sépare deux portions de discours se résout donc à l'analyse en deux repos distincts : le repos rythmique entre les deux groupes de sons, et le repos logique entre les deux groupes d'idées. Le premier est perçu et apprécié par l'oreille, le second par l'intelligence ; ils sont donc indépendants l'un de l'autre, et nous pouvons considérer à part l'un ou l'autre ; il ne, nous est pas difficile en effet de distinguer le jeu de nos différentes facultés, et de séparer les impressions qui appartiennent à chacune d'elles. Cette séparation se fait d'ailleurs sans produire dans les impressions dissociées ni dommage ni lacune.

Les impressions rythmiques, mises à part, demeurent complètes, et se suffisent à elles-mêmes ; de même les impressions logiques. Les premières s'adressent à l'oreille seule, et en sont appréciées dans tous leurs caractères sans aucune intervention de l'intelligence ; les secondes s'adressent à l'intelligence seule, et n'exigent aucun effort du sens rythmique. Ainsi, les repos rythmiques, quel que soit leur nombre, isolés ou réunis, sont perçus, comparés, mesurés, tout comme si les repos logiques n'existaient pas ; de même, l'appréciation des repos logiques est indépendante de toute considération de rythme.

Ceci posé, rappelons-nous notre but, qui est de définir les faits de versification, de comparer un repos du discours donné avec un repos du vers donné. Pour que la comparaison puisse se faire, il faut, on l'a vu, que le repos du vers et le repos du discours soient de même nature. Cette condition est remplie, maintenant que nous pouvons isoler le repos rythmique dans le discours. En effet le repos rythmique du discours est perçu et apprécié par l'oreille comme le repos du vers. Le vers contient une succession d'impressions auditives (temps marqués) séparées par des pauses ; le discours, réduit à ses éléments rythmiques, ne contient lui aussi que des impressions auditives (syllabes) séparées par des pauses. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours notre faculté de percevoir les sons que nous trouvons soit en action soit au repos. Au lieu de définir les faits de versification comme les rencontres des repos du vers et des repos du discours, nous nommerons ainsi les rencontres des repos du vers (rythmiques par définition) et des repos rythmiques du discours. Cette nouvelle définition montre mieux, que les faits de versification sont composés de deux éléments homogènes et facilement comparables.

Quant aux éléments logiques du discours, aux idées contenues dans les mots, ils interviendront eux aussi en leur temps. Soit une certaine rencontre du discours et du vers. J'observe le repos du vers, et je constate à quelle classe il appartient ;

j'observe de même le repos du discours, et j'en mesure la durée. J'obtiens ces deux données sans sortir du domaine rythmique. Réunies, elles suffisent à définir un fait de versification, à le distinguer de tous ceux qui ne lui ressemblent pas exactement, et même à déterminer s'il y a conformité entre les repos du discours et du vers, tous deux courts ou tous deux longs, ou bien s'il y a disparte. Mais ensuite il reste à expliquer pourquoi les deux repos sont concordants ici et discordants ailleurs. L'explication ne peut se trouver qu'en observant le sens des mots, les idées, les sentiments, les objets qu'ils représentent. Ainsi, pour définir et classer les faits de versification, nous n'avons besoin que des éléments rythmiques du discours ; c'est seulement pour les expliquer, que nous aurons à tenir compte du contenu logique.

*c) Mesure des repos : relation de la durée du repos
à la longueur des membres.*

La définition précise des faits de versification, la distinction des différentes rencontres du discours et du vers supposent, on l'a vu, une dernière condition : c'est que les repos du discours puissent être mesurés avec précision, et distingués selon leurs multiples nuances. On va voir comment elle se trouve remplie. Désormais, nous appellerons simplement repos du discours ce que nous avons appelé jusqu'ici repos rythmique du discours.

Représentons-nous le repos qui sépare deux groupes d'impressions auditives, A et B. Ce repos a une durée suffisante pour que notre oreille se repose d'avoir perçu les impressions du groupe A, et se prépare à percevoir les impressions du groupe B. Le repos est d'autant plus long que les impressions auditives des deux groupes sont plus nombreuses : ainsi la durée du repos est en proportion de la longueur des mem-

bres, ou plus brièvement, la mesure des membres nous fournit la mesure des repos, et se confond avec elle. Ce principe¹ découle de la loi suivant laquelle il y a proportion entre le repos et l'effort. Il est en lui-même très vraisemblable, et des expériences très simples en démontrent la vérité. Soient trois membres A, A¹, A² de longueur croissante :

A : Le reste |

A¹ : Le reste de l'armée ||

A² : Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps |||

Le repos après A² est plus long que le repos après A¹, et celui-ci plus long que le repos après A. On pourrait citer un très grand nombre d'exemples semblables, et l'expérience est aussi concluante pour le latin que pour le français. Par exemple :

A : Frigora |

A¹ : Frigora dant rami ||

A² : Frigora dant rami, uarios humus umida flores |||

Voilà pour le rapport de la pause avec le membre qui la précède. Mais le membre qui la suit en détermine aussi pour sa part la durée. Si nous prenons des couples de membres AB, AB¹, qui ont le même premier membre A, nous observons que la durée de la pause qui les sépare varie avec la longueur du second membre, et en proportion de cette longueur :

AB : Le reste de l'armée | hésitait

AB¹ : Le reste de l'armée || hésitait sur leurs corps

AB : Frigora dant | rami

AB¹ : Frigora dant || rami et humus umida

1. Nous l'avons trouvé énoncé dans J. MINOR, *Neuhochdeutsche Metrik* ; Strassburg, Trübner ; 2^e édition, 1901 ; p. 197 et suiv. Les exemples suivants sont imités des exemples allemands cités dans ce passage.

Le repos entre A et B¹ est plus long que le repos entre A et B.

La durée totale du repos se compose ainsi de deux durées qui s'ajoutent sans dépendre aucunement l'une de l'autre, puisque l'une dépend du premier membre et l'autre du second. Il serait donc possible, à ce qu'il semble, de les considérer séparément, et il y aurait même quelque avantage à le faire.

Soit le premier des deux couples AB¹ :

Le reste de l'armée ||^a hésitait sur leurs corps |||^b

J'appelle *a* le repos qui suit le premier membre, et *b* le repos qui suit le second. Je conviens de ne considérer dans le repos *a* que la première partie, celle qui correspond au premier membre A. Le second membre B¹ ne m'échappe pas pour cela, je le retrouve inclus dans le repos *b*, dont la durée dépend de la longueur totale A + B¹. Mais pour ce repos lui aussi, je fais abstraction du membre suivant et de la partie du repos qui en dépend, et ainsi de suite. La mesure des repos *a* et *b* ainsi simplifiés demeure rigoureuse, puisqu'elle est fournie par les membres qui les précèdent; elle est plus simple que celle des repos complets, puisqu'elle dépend de ces membres seuls, et que nous avons à mesurer un seul membre et non pas deux. Ainsi, les repos *a* et *b*, et tous les repos d'un poème donné, les Métamorphoses par exemple, peuvent être considérés sous deux aspects : comme repos simples en relation avec le membre qui les précède, et comme repos doubles, en relation avec les deux membres qu'ils séparent. Les deux interprétations peuvent être également adoptées, à condition d'appliquer la même à tous les repos. Nous avons choisi la seconde, bien qu'elle demande plus de temps et d'effort.

Elle est, en effet, la plus exacte, et, malgré les apparences, la plus simple. Les raisons de notre choix paraîtront plus solides par la suite. Mais il convient de les indiquer dès maintenant.

Dans l'analyse qui précède, nous nous sommes arrêtés, afin d'exposer plus clairement des faits complexes, aux impressions rythmiques les plus apparentes, les premières perçues soit dans les repos, soit dans les membres. Observons la portion de discours citée tout à l'heure :

Le reste de l'armée |^a hésitait sur leurs corps.

les membres du discours : *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps*, et *Le reste de l'armée* apparaissent d'abord comme des groupes rythmiques indissolubles, ou plus exactement, compacts, et indépendants de ceux qui les entourent. A ce moment, nous avons déjà connaissance du repos *a*, et nous en apprécions la durée en la rapportant aux membres perçus. Il importe peu que nous fassions cette appréciation au moyen du membre le plus long *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps*, ou au moyen du membre le plus court *Le reste de l'armée*, puisqu'ils y sont tous deux également convenables, et que tous les repos nous présentent à la fois l'un et l'autre. Ces impressions des repos et des membres une fois recueillies, d'autres se manifestent à nous. Nous observons les membres du discours non plus séparément, mais par couples, en comparant leurs longueurs. Ces couples se forment d'ailleurs aussi bien en subdivisant un membre donné :

Le reste de l'armée |^a hésitait sur leurs corps

qu'en l'associant à un membre voisin :

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps |^b
Et regardait...

Pendant cette période de comparaison, les repos, aussi bien que les membres, nous font parvenir des impressions nouvelles : ils entrent en relation avec les membres tels que nous les interprétons maintenant, c'est-à-dire assemblés en couples.

Alors se forment en nous de nouvelles appréciations des repos et de leur durée. Nous percevons alors en quelque sorte de nouveaux repos et de nouvelles durées, qui dépendent non plus des membres isolés, comme les premiers repos et les premières durées, mais des membres réunis.

Les repos perçus pendant la période de comparaison des membres méritent autant que les autres de trouver leur place dans notre étude, et ils en auront une dans cette Introduction même (v. plus loin le paragraphe *e*). Pour le moment, il nous suffit de signaler leur existence, et de remarquer que, par définition, ils supposent et exigent l'observation de deux membres réunis. Ainsi, pour apprécier au point *a* le repos qui dépend de la comparaison des membres, il est indispensable de posséder à la fois le membre précédent : *Le reste de l'armée* et le membre suivant : *hésitait sur leurs corps*. Mais cette remarque nous est utile dès maintenant, alors que notre attention est encore fixée sur les repos du premier genre, ceux qui dépendent des membres pris à part. Nous avons à décider s'il faut déterminer la durée du repos *a* en considérant le membre le plus court *Le reste de l'armée* ou le membre le plus long : *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps*. Pour le présent, les deux déterminations se valent ; pour l'avenir, la seconde vaut mieux. Elle est la plus exacte, non pas qu'elle permette de déterminer plus exactement la durée du repos, mais parce qu'elle se présente au moment où nos impressions rythmiques sont le plus nombreuses et le plus complexes, pendant la période d'association et de comparaison des membres. Si l'on met le repos observé en rapport avec un seul des membres qui l'entourent, on arrête, pour ainsi dire, notre faculté rythmique en plein travail, à mi-chemin du but. Elle est aussi la plus simple. Si nous voulons acquérir une connaissance complète du repos *a*, nous devons par la suite observer ensemble les deux membres qui l'entourent : autant les réunir dès maintenant. En rapportant le repos *a* (celui qui dépend

des membres pris à part) au membre le plus long *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps*, et non au membre le plus court *Le reste de l'armée*, nous lui donnons la même mesure que nous appliquerons ensuite aux repos qui dépendent des membres réunis : *Le reste de l'armée | hésitait sur leurs corps*. Ainsi, pour observer le repos *a* sous tous ses aspects, nous considérerons toujours le même groupe de syllabes, les 12 syllabes des mots qui occupent le vers 1 de V. Hugo ; nous percevrons successivement des impressions rythmiques différentes, mais à propos des mêmes objets.

L'appréciation comparative des membres, et l'observation plus pénétrante qu'elle nous oblige à faire du repos, ne se pratiquent pas dès le premier contact entre notre oreille et le discours, mais à l'époque tardive où notre activité rythmique est en plein travail. C'est là un avenir qu'il nous a fallu annoncer, et que nous décrirons plus tard, quand il sera venu. Nous devons maintenant retourner au présent, c'est-à-dire au premier moment où l'oreille perçoit les membres isolément, et ne les compare point. A ce moment, si nous observons un repos quelconque : *Le reste de l'armée | hésitait sur leurs corps*, nous pouvons le rapporter soit à l'un des membres qui l'entourent : *Le reste de l'armée |* soit aux deux : *Le reste de l'armée | hésitait sur leurs corps*, et nous avons décidé que la deuxième conception devait être préférée. Mais alors même que nous réunissons ainsi deux membres consécutifs, c'est pour en former par addition un membre nouveau, compact et isolé. Tel est le groupe syllabique que nous avons à examiner pour parvenir à notre but. Ce but, c'est, on s'en souvient, de déterminer par une mesure précise la durée du repos.

Il a été établi que cette durée est en proportion de la longueur des membres. Ainsi, pour mesurer la première, nous n'avons qu'à mesurer la seconde : la même mesure s'appliquera aux deux données : les membres et le repos. Mais qu'est-ce que

la longueur des membres, et comment opérer cette mesure ?

Prenons un groupe de mots : *Le reste de l'armée* ; sa longueur, c'est le total du temps ou la somme des efforts que ces mots nous coûtent à percevoir ou à prononcer. Chacune des six syllabes différentes représente pour nous une durée différente, un effort différent. Il faut donc, pour connaître la durée totale du membre, connaître les six durées distinctes qui le composent. Si le groupe est plus long, et contient par exemple douze syllabes différentes : *Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps*, ce sont douze durées différentes qu'il me faut mesurer. Pour mesurer tous les membres possibles, je devrais pouvoir apprécier et comparer toutes les syllabes différentes de la langue française. Comme elles sont très nombreuses, et ne diffèrent que par des durées très petites, cette perception comparative suppose une délicatesse d'oreille et une force d'attention que personne ne possède. Cette opération que je cherche à faire, comparer les membres et les repos, est celle même que doivent faire le poète et l'orateur pour composer des discours à rythme marqué, et le lecteur pour les percevoir. Mais tandis que j'observe à loisir chaque groupe de membres, ils doivent en apercevoir à l'instant et par instinct les rapports rythmiques. Il est donc plus difficile encore de composer ou d'entendre, que d'étudier par analyse, un discours où toutes les syllabes distinctes seraient distinctement perçues : à la vérité, un tel discours ne permet aucun rythme, ni oratoire ni poétique.

Mais l'expérience nous apprend que l'inégalité des syllabes est propre au discours familier ; dans le discours solennel au contraire, la voix de l'orateur tend à égaliser plus ou moins toutes les syllabes. Nous appelons discours familier la conversation ordinaire ou le discours scientifique, dans lesquels nous nous proposons seulement de faire connaître des faits. Notre oreille y reconnaît facilement la différence de durée des syllabes. Je rencontre un de mes amis ; il me demande l'heure ;

je lui réponds : *il est deux heures*. En prononçant cette phrase, je m'aperçois que les syllabes *il* et *deux* n'ont pas la même durée, et n'exigent pas, pour être prononcées, le même effort. L'inégalité des syllabes empêche, on l'a vu tout à l'heure, la perception du rythme ; mais ce défaut n'est pas choquant dans le discours familier, car nous n'y cherchons aucun rythme. Passons maintenant au discours solennel ; j'appelle ainsi, faute d'un terme plus juste, tout discours dont l'objet prémédité est non seulement de faire connaître des faits, mais de faire naître une émotion quelle qu'elle soit. Je répète la même phrase : *il est deux heures*. Mais cette fois je la suppose prononcée dans des circonstances émouvantes, par exemple par un chef d'armée devant les envoyés d'une ville qu'il assiège : *Il est deux heures : demain à la même heure votre ville sera réduite en cendres*. J'observe que mon débit s'est modifié ; la différence des syllabes *il* et *deux* s'est atténuée, parce que la première a gagné en importance. On peut faire beaucoup d'expériences du même genre ; elles aboutissent toutes à la même conclusion, que voici : le discours solennel n'est point prononcé avec le débit ordinaire, mais « déclamé » ; à y bien regarder, le caractère propre de la « déclarnation » n'est pas le « chant », ni l'accent pathétique, mais la tendance à donner à toutes les syllabes la même valeur. Cette tendance est naturellement plus ou moins sensible, elle varie avec la « solennité » même du discours. Elle n'apparaît guère dans une conversation, lors même que le ton s'y élève ; mais elle se manifeste dans le débit oratoire, dans la voix d'un orateur qui s'adresse à un grand nombre de personnes, et plus encore dans le débit artistique, lorsqu'un lecteur, même inexpérimenté, déclame une prose harmonieuse. Pour démontrer cette équivalence des syllabes, on peut invoquer, au même titre que l'expérience, les lois de la versification. Elles ne sont pas arbitraires, en effet, elles représentent l'instinct des poètes et de ceux qui les écoutent. Or deux vers français sont égaux

lorsqu'ils ont le même nombre de syllabes, quelle que soit la nature de ces syllabes. Le vers :

La Déroute apparut au soldat qui s'émeut

est égal en durée à celui-ci :

Et se tordant les bras cria : sauve qui peut.

Chaque syllabe, sauf celles qui sont élidées, est donc égale à sa voisine, et vaut comme elle une unité de durée.

La langue latine obéit au même principe de simplification nécessaire que la langue française : dans le discours solennel, toutes les différentes syllabes sont ramenées à l'équivalence. Mais, en latin, la simplification est moins complète qu'en français : le français attribue la même durée à toutes les syllabes : le latin distinguait deux types de durée : la syllabe brève (◡) et la syllabe longue (—); à la vérité, comme la longue a une durée exactement double de la brève, l'un des types se ramène à l'autre. Pour la langue latine, nous ne pouvons plus recourir à l'expérience, observer les tons divers de la conversation, le débit des orateurs et des comédiens. Mais il nous reste le témoignage indirect de la versification. Les vers latins sont composés uniquement de longues et de brèves ; toutes les longues ont la même durée, toutes les brèves ont la même durée, et toutes les longues ont une durée double de la brève. Nous apprenons même, que dans la prose artistique des Latins, la tendance à l'uniformité des syllabes se manifestait aussi bien que dans la poésie : car les Latins ont formulé des règles pour le rythme de la prose, qui manquent aux Français, et qui nous renseignent à cet égard. Il semble même que dans la prose latine toutes les syllabes pouvaient être réputées égales, comme elles le sont en français. En effet, nous trouvons aussi les parties de la période,

membra et incisa, mesurées selon le nombre de syllabes qu'ils contenaient¹.

La simplification qui ramène toutes les syllabes à un seul type de durée (système français), ou à deux types en relation simple (système latin), rend possible dans le discours solennel, la perception du rythme. Qu'est-ce que percevoir le rythme? C'est comparer entre eux, quant à l'étendue, les groupes de mots du discours, apprécier si leur égalité ou leur différence est conforme à la nature des idées qu'ils contiennent. En même temps que l'étendue des membres, l'oreille compare la durée des repos qui les séparent; ces deux données se présentent ensemble, et se mesurent l'une par l'autre. Or dans le discours solennel, on trouve remplie la condition nécessaire et suffisante pour que la comparaison des membres se fasse aisément: c'est qu'ils soient composés d'éléments rythmiques de même durée. En français, tous les membres sont composés de syllabes qui toutes valent une unité de durée: aussi j'observe sur-le-champ si un membre contient le même nombre d'unités qu'un autre membre, ou de combien d'unités il en diffère. En latin, même si l'on tient compte de la distinction des syllabes en longues et en brèves, l'appréciation de l'oreille ne devait pas être plus difficile. Les membres et les repos que nous étudions, c'est-à-dire ceux des *Métamorphoses* d'Ovide et, pour comparaison, ceux d'un court passage de Victor Hugo, appartiennent au discours solennel par excellence, au discours poétique: les syllabes qui les composent sont uniformes, et ils se trouvent pour ainsi dire tout prêts à être comparés et à former un rythme.

Les éléments rythmiques du discours solennel, membres et repos, qui sont déjà clairement distingués à la lecture ou à l'audition, se prêtent aussi bien à une étude plus approfondie.

1. V. IWAN VON MÜLLER, *Handbuch der Altertumswissenschaft: Rhetorik*³ (1901), p. 50.

die, qui les isole les uns des autres, attribuée à chacun d'eux une notation convenable, et les classe par ordre d'importance. Dans le discours solennel nous trouvons donc remplie la seconde des deux conditions que nous avons déclarées indispensables (v. p. 39) pour l'étude des faits de versification : c'est-à-dire que nous y pouvons faire le classement rigoureux et complet de tous les repos du discours, avant de comparer ces repos avec ceux du vers.

Rappelons brièvement les observations faites tout à l'heure. D'abord, la durée des repos est exactement¹ proportionnelle à

1. Faut-il entendre l'adverbe « exactement » au sens le plus précis ? Y a-t-il, dans la relation perçue entre les repos et les membres une rigueur mathématique ? Comment répondre à cette question, et devons-nous y répondre ?

Soient A et B les membres, a le repos :

$$A \overset{a}{|} B$$

Tout d'abord, le lecteur ou l'auditeur, le poète créateur du rythme, perçoivent sans doute une durée de repos isolée a , une longueur de membres isolée $A + B$; mais ils n'ont un motif, et un moyen de les mesurer, qu'en les comparant à d'autres repos, à d'autres membres. Soient donc les membres et le repos $A \overset{a}{|} B$ perçus et comparés avec les membres et le repos $A' \overset{a'}{|} B'$. J'admets que chacune des syllabes ou durées de brève contenue dans les membres A' et B' a la même valeur que chacune des syllabes ou durées de brève contenue dans les membres A et B . Est-ce que le poète et son auditeur traitent les durées a et a' , les longueurs $A + B$ et $A' + B'$ comme des objets d'appréciation mathématique, et se demandent si la relation

$$\frac{a'}{a}$$

est mathématiquement égale à la relation

$$\frac{A' + B'}{A + B}$$

Nullement. Pour que le rythme soit établi par l'un, discerné par l'autre, il suffit qu'ils reconnaissent quelle est la plus longue des deux durées a et a' , la plus grande des deux longueurs $A + B$ et $A' + B'$, et qu'à la plus grande longueur de membres correspond la plus longue durée de repos. Pour le poète et pour le lecteur, les repos et les membres sont à apprécier non isolément, mais par comparaison, et le résultat de la comparaison est non pas la reconnaissance d'une identité, ou la mesure d'une différence, à la manière des mathématiciens, mais un classement par ordre de longueur ou de durée. N'ayant pas d'autre but que

la longueur des membres ; et la mesure des repos se confond avec la mesure des membres. Ensuite, tous les membres sont composés d'unités de durée identique. Ainsi, nous pouvons mesurer et noter la durée d'un repos a en mesurant et en notant la longueur totale des membres A et B qui l'entourent : $A|{}^aB$. Quant à la longueur des membres AB, nous l'obtenons en comptant les unités de durée qu'ils contiennent, et cette longueur se traduit par un nombre x . Chaque repos est représenté par un nombre $a=x$, $b=y$, $c=z$, etc., et nous classons les repos en classant les nombres qui les représentent. Ce classement numérique est le plus parfait de tous, il n'y en a pas de plus exact et de plus complet. On reconnaît à première vue, en effet, si un nombre est identique à un autre, et de combien il en diffère. Un repos a correspondant à 15 unités de durée, est immédiatement classé avec les repos de 15 unités, et mis à part de tous les autres ; il est supérieur aux repos de 14 unités et inférieur aux repos de 16 d'une quantité définie, qui est 1.

d'exposer les opérations par lesquelles le rythme est produit et recueilli, je n'ai pas à répondre à une question que ne se posent ni le poète ni l'auditeur.

D'ailleurs, cette même question : y a-t-il une relation mathématiquement exacte entre les deux durées de repos a et a' et les deux longueurs de membres $A+B$ et $A'+B'$, peut être posée et résolue. Mais elle n'appartient pas à la rythmique ; elle relève de la phonétique expérimentale ; on la résoudrait, non par l'observation directe, mais au moyen d'instruments enregistreurs.

Pour revenir aux objets qui m'intéressent, et dont il va être question, lorsque je représente la longueur de membres $A+B$ et la durée de repos correspondante a par le même nombre n , la longueur de membres $A'+B'$ et la durée de repos correspondante a' par le même nombre n' , je ne préjuge pas que la durée des repos soit exactement (au sens mathématique) proportionnelle à la longueur des membres, que la relation

$$\frac{a'}{a}$$

soit mathématiquement égale à la relation

$$\frac{A'+B'}{A+B}$$

je prétends seulement que la durée de repos a et la longueur de membres $A+B$ ont le même indice de classement n par rapport l'une à la durée a' , l'autre à la longueur $A'+B'$, qui ont pour indice de classement commun n' .

De plus, la série des nombres est illimitée, et nous pouvons classer au moyen de nombres une quantité illimitée de repos.

Voici quelques exemples. Prenons dans l'Expiation les repos à la fin des vers 1, 4, 9. Les membres qui déterminent la durée du premier commencent à *Le reste* et finissent à *la garde* ; ils contiennent $12 + 9$ soit 21 unités de durée (syllabes) ; la durée du repos pourra donc être représentée par le nombre 21. Pour le repos du vers 4, le premier membre comprend le vers 4, et le second les vers 5, 6, 7, 8, soit au total $12 + 48 = 60$; le nombre qui correspond à ce repos est 60. Quant au repos final du vers 9, les deux membres qui en déterminent la durée comprennent, l'un le vers 9, l'autre le vers 10, et les deux réunis contiennent $12 + 12 = 24$ syllabes. De ces trois repos, le second est le plus long, il est supérieur au troisième de 36 unités de durée, et celui-ci est supérieur au premier de 3 unités.

Pour mesurer les phrases latines, nous pouvons hésiter entre deux systèmes différents : traiter toutes les syllabes comme équivalentes, et prendre comme unité de durée la syllabe, ou distinguer entre les longues et les brèves, et prendre comme unité de durée la syllabe brève. Nous savons en effet (v. ci-dessus p. 47) que les rythmiciens latins ont admis l'un et l'autre. Si l'on prend la brève comme unité, on représentera la durée des repos par le nombre de brèves contenu dans les deux membres, en comptant 1 longue pour 2 brèves. C'est ce dernier procédé que nous emploierons. Il est le plus exact et le plus commode. Le plus exact d'abord. Il faut songer en effet que nous n'avons pas à traiter des périodes quelconques, mais des périodes en vers : comme la distinction des longues et des brèves se manifeste dans l'agencement des vers latins, cette distinction devait être présente de quelque manière à l'oreille de ceux qui les entendaient réciter. Le plus commode ensuite : nous aurons par la suite à trouver un symbole numérique qui nous permette d'indiquer à la fois

la longueur d'une phrase donnée et la partie du vers qu'elle occupe ; or la phrase peut être mesurée en durées de brève ou en syllabes, mais le vers ne peut être mesuré qu'en durées de brève ; donc le nombre en question, propre à représenter à la fois une portion de discours et une portion de vers, devra contenir des durées de brève et non des syllabes. Ceci admis, le latin nous permet aussi bien que le français de traduire par des nombres la durée des repos et la longueur des membres. Le repos à l'hémistiche du vers 386 d'Ovide correspond aux deux phrases qui remplissent exactement les trois vers 385, 386, 387 ; un hexamètre dactylique latin contient 23 durées de brève, en comptant la dernière syllabe comme brève ; la durée du repos serait donc représentée par le nombre $23 \times 3 = 69$. Le repos au cinquième trochée du vers 388 a une durée de 19 unités pour le premier membre, $4 + 23 = 27$ pour le second, au total $27 + 19 = 46$.

Ainsi se trouvent établis des nombres qui nous serviront par la suite à représenter et à désigner les repos du discours : le nombre 21 représentera le repos à la fin du vers 1 de V. Hugo, le nombre 24, le repos à la fin du vers 9. Pour le vers et la langue latine, nous obtenons naturellement des nombres plus forts, puisque l'hexamètre contient presque deux fois plus d'unités rythmiques que l'alexandrin ; mais ils ont le même emploi : le nombre 69 représente le repos du discours à la penthémimère du vers 386, et le nombre 46 le repos au cinquième trochée du vers 388.

Au moment où nous trouvons pour la première fois en présence le nombre et le repos, il est utile de préciser comment le nombre « représente » le repos, ce qu'il nous apprend du repos, et ce qu'il nous en laisse ignorer.

D'abord, le nombre ne nous permet pas de déterminer la durée réelle du repos. Soit le repos final du vers 1 de V. Hugo :

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps |
Et regardait mourir la garde.

Nous savons que la durée de ce repos est de 21 unités, mais nous ignorons de quelles unités il s'agit : secondes, cinquièmes de secondes, dixièmes de secondes, etc. Même incertitude pour le nombre 46, qui correspond au repos à l'intérieur du vers 388 d'Ovide :

Silua coronat aquas cingens latus omne | suisque
Frondibus ut uelo Phoebeos submouet ignes.

Cette remarque est évidente. Nous aurons d'ailleurs à la reprendre plus loin (même paragraphe) avec plus de détails, afin d'examiner le prétendu manque de précision que l'on peut, en apparence, reprocher à la représentation des repos au moyen de nombres, et de décider, si l'ignorance où nous demeurons de la durée réelle des repos nous empêche de les comparer entre eux.

Observons maintenant le rapport entre le repos et les membres correspondants. Le même nombre sert à traduire la durée du repos et la longueur des membres, ou bien, pour rapprocher plus encore les deux termes à comparer, le même nombre mesure les unités de durée contenues dans le repos, et les unités de durée contenues dans les membres. De cette identité, nous concluons qu'il y a entre les unes et les autres une certaine relation, mais cette relation elle-même nous est inconnue. Supposons qu'en récitant les vers de V. Hugo, je donne à chaque syllabe une durée moyenne de 1 quart de seconde, le quart de seconde sera l'unité de durée des membres, et les membres cités plus haut : *Le reste... la garde* auront une durée de 21 quarts de seconde. Mais pour le repos qui les sépare, rien ne nous permet de supposer que l'unité de durée soit aussi le quart de seconde, qu'elle soit égale à l'unité de durée des membres, ou à la moitié de cette unité, ou au tiers. De même pour les vers latins cités ensuite : si l'on attribue à chaque unité de durée des membres ou brève (·) une durée réelle de 1 huitième de seconde, il ne s'ensuit pas que le repos en question ait une durée de 46

huitièmes de seconde. La durée réelle des membres étant de 21 quarts de seconde, ou bien de 46 huitièmes de seconde, la durée réelle des repos est pour nous 21 x et 48 x . Quant à rechercher quelle est la relation de ces deux données, nous n'essaierons pas de le faire : d'abord, cette précision nous est inutile ; ensuite, on l'obtiendrait plus sûrement au moyen d'instruments convenables que par une observation sans contrôle. Les nombres ne sont donc pas autre chose que des indices de comparaison. Étant donnés deux repos, et les nombres qui leur correspondent, nous pouvons affirmer seulement, que la relation des deux nombres entre eux, celle des deux durées de repos, et celle des membres qui les déterminent, sont une seule et même relation. En réalité, cette conclusion ne nous laisse rien à désirer. Notre but est d'observer la rencontre des repos du discours avec les repos du vers. Pour l'atteindre, la connaissance complète, et pour ainsi dire absolue, des repos du discours nous est inutile ; nous pouvons nous contenter d'une connaissance comparative, qui nous permette de rapprocher les repos de même durée, et de séparer les repos de durée différente.

Les rapports entre les repos, les membres et les nombres, seront encore plus précisément déterminés, si nous les traduisons en langage mathématique. Prenons les repos à la fin des vers 1 et 9 de V. Hugo. Le nombre des unités de durée contenues dans les membres, est de 21 pour le premier et de 24 pour le second. Appelons r la durée réelle du premier repos et m celle de ses membres ; r' la durée réelle du second et m' celle de ses membres. Des observations que nous venons de faire, il résulte que les égalités :

$$r = m \left(\text{ou } \frac{m}{2} \text{ ou } \frac{m}{3} \text{ etc.} \right)$$

$$r' = m' \left(\text{ou } \frac{m'}{2} \text{ ou } \frac{m'}{3} \text{ etc.} \right)$$

sont pour nous des hypothèses, dont nous n'avons ni le besoin ni le moyen de contrôler l'exactitude. Sont vraies au contraire, et toujours vraies, bien que certaines expériences paraissent, on va le voir, les démentir, les relations suivantes :

$$\frac{r}{r'} = \frac{m}{m'} = \frac{21^1}{24}.$$

Quant aux mots qui conviennent pour exprimer ces rapports, le plus exact est celui de proportion : la durée du repos est en proportion de la longueur, ou de la durée, des membres, en proportion du nombre d'unités de durée, syllabes ou brèves, contenues dans ceux-ci. Il est permis, pour abrégér, de dire que la durée du repos r est de 21 unités, en sous-entendant qu'il s'agit des unités de durée propres au repos, et non pas des unités de durée propres aux membres. Mais il n'est pas permis de dire que la durée du repos est égale à celle des membres, que la durée du repos r est de 21 syllabes, ou bien que la durée du repos au cinquième trochée du vers 388 d'Ovide est de 46 durées de brève.

Les repos du discours peuvent être définis et classés avec une précision littéralement mathématique, grâce aux nombres qui les représentent. Les repos du vers, eux aussi, nous l'avons observé plus haut, se laissent répartir, sans aucune incertitude, en quatre classes ou durées distinctes. Nous avons donc le moyen de définir et de classer aussi exactement que possible les faits de versification, qui sont l'objet propre de notre étude. En revanche, toute incertitude dans le classement des repos du vers, ou des repos du discours, se ferait sentir aussi dans le classement des faits de versification. Il importe donc que la loi de proportion, que nous avons établie dans

1. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin, pour percevoir et étudier le rythme, que l'égalité de ces relations soit mathématiquement rigoureuse (v. ci-dessus, p. 49, n. 1).

le discours entre les repos et les membres, soit vraie pour tous les repos sans exception. Il importe aussi que la représentation des repos au moyen de nombres, sans laquelle tout classement devient impossible, soit toujours légitime. Or, si l'on observe, non pas des repos isolés, mais des portions de discours étendues, on trouve, à ce qu'il semble tout d'abord, des repos dont la durée n'est pas exactement proportionnelle à celle de leurs membres : ce seraient donc là autant d'exceptions à la loi de proportion exposée plus haut. D'autres repos paraissent être inexactement représentés par les nombres qui leur correspondent : les uns sont plus distincts pour l'oreille, que leurs nombres ne le sont pour l'œil et pour l'esprit ; les autres le sont moins. Nous avons maintenant à expliquer ces faits exceptionnels, et à écarter les objections qu'ils contiennent : les unes ne sont qu'apparentes ; les autres sont vraies, mais faciles à éviter. Nous signalerons d'abord celles qui s'opposent à la loi de proportion, ensuite celles qui s'opposent à la traduction des repos en nombres.

Observons par exemple les vers 9 et 10 de V. Hugo. Si je me les récite à voix haute ou basse, en m'abandonnant au sens et au mouvement du passage, ils prennent, traduits par ma voix, l'aspect rythmique suivant :

La Déroute apparut au soldat qui s'émeut |^a
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

A la fin du premier vers se trouve un repos *a* d'une certaine durée. Cette durée est déterminée par la longueur des deux membres qui entourent ce repos. Le premier membre comprend le vers 9 en entier de *La Déroute... à... qui s'émeut* ; le second comprend le vers 10 en entier, de *Et se tordant... à... Sauve qui peut*. Dans l'intérieur de ces deux membres, j'ai marqué sans doute des repos secondaires ; mais il n'en est aucun qui puisse être comparé, même de loin, au repos *a* ; ils ne compromettent donc en rien l'unité des membres, qui ap-

paraît solide et compacte. Je récite ces vers de nouveau, et plusieurs fois de suite. La monotonie même de cet exercice me pousse à varier mon débit. Les repos et les membres prennent alors un aspect nouveau :

La Déroute |^b apparut au soldat qui s'émeut |^{a—n}
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Je laisse de côté pour un instant, et les membres, et le repos désigné par la lettre *b* ; je porte toute mon attention sur le repos à la fin du vers 9. Je remarque alors qu'il est devenu plus court que tout à l'heure ; il est maintenant diminué d'une quantité *n* ; aussi peut-il être appelé non pas *a*, mais *a—n*. Ainsi le même repos, observé en deux moments différents, s'est présenté à moi avec deux durées différentes.

Cette variation du repos risque de détruire la loi de proportion qui rattache la durée du repos à la longueur des membres. Si la durée du repos est en proportion de la longueur des membres, il est impossible que la même longueur des membres corresponde à deux durées de repos différentes. Nous avons observé une variation dans la durée du repos, qui de *a* est devenu *a—n*. Pour contrôler la loi de proportion, il faut maintenant observer les membres qui déterminent le repos en question. S'ils n'ont pas changé, si les membres de l'ancien repos *a* et du nouveau repos *a—n* sont les mêmes, la loi de proportion est fausse ; elle est juste au contraire, si les membres du nouveau repos *a—n* sont différents des anciens membres, et plus courts. En réalité, les membres se sont abrégés en même temps que le repos, ainsi que l'exige la loi. Il me suffit, pour m'en convaincre, d'écouter attentivement les vers au moment où je les déclame pour la dernière fois, ou bien, la récitation une fois achevée, de jeter les yeux sur la deuxième notation graphique (v. ci-dessus), qui reproduit l'aspect qu'ils offrent maintenant à l'oreille. J'y remarque les deux faits que voici : 1° Il s'est formé un repos nouveau *b* dans l'in-

térieur du premier membre, après les mots *La Déroute* ; ce repos a une durée égale, ou à peu près égale, à celle du repos $a - n$, peu importe ; en tout cas, il peut être comparé avec lui ; les deux repos forment, dans le groupe de mots *La Déroute... Sauve qui peut*, deux divisions de même importance, de même ordre. 2° Les membres ont changé en même temps que les repos. Auparavant, les deux vers étaient divisés en deux membres, un pour chaque vers ; maintenant ils en comprennent trois : deux pour le vers 9 : *La Déroute* | et *apparat... qui s'émeut* |, un pour le vers 10. Les membres qui déterminent la durée du repos $a - n$ sont : le second *apparat... qui s'émeut*, et le troisième *Et se tordant... Sauve qui peut*. Si l'on compare ces membres avec ceux du repos a , qui s'étendaient aux vers 9 et 10 tout entiers, on reconnaît aisément qu'ils ont une longueur moindre, puisqu'ils ne comprennent pas les mots *La Déroute*. Ainsi la longueur des membres a diminué en même temps que la durée du repos ; tandis que le repos a devenait $a - n$, les membres *La Déroute... Sauve qui peut* (soit 24 unités de durée) devenaient *apparat... Sauve qui peut* (soit 21 unités).

Le changement de durée que je viens d'observer dans le repos n'est donc pas contraire à la loi de proportion entre le repos et les membres. J'ai provoqué ce changement par une expérience personnelle, en récitant deux fois le même vers et en faisant varier mon propre débit. On peut le provoquer aussi en faisant réciter le même vers à des personnes différentes. Si l'on tentait l'expérience, on remarquerait sans doute que la plupart d'entre elles donnent aux vers de V. Hugo l'aspect noté page 56 ; quelques-unes seulement s'en écartent en réduisant le repos a à $a - n$, et en distinguant trois membres et non deux. Mais, que les deux épreuves rythmiques à comparer soient fournies par un seul ou par deux récitants, cette différence ne change pas la nature des faits : la variation du repos est toujours la même, et s'explique de la même façon.

D'ailleurs, nous sommes encore loin d'en posséder l'explication complète. Toute différence dans le rythme, c'est-à-dire dans la forme, est produite par une différence dans l'interprétation des idées, et a pour objet de rendre cette différence sensible à ceux qui nous écoutent. Si j'entends deux récitants prononcer successivement les vers de V. Hugo que j'ai pris comme exemples, sans donner aux repos la même durée, ni aux membres la même longueur, c'est qu'ils apprécient différemment le contenu et l'importance relative des mots qui composent les membres, et qui sont séparés par les repos. Distinguons l'interprétation du premier récitant de celle du second, — ou, ce qui revient au même, les deux interprétations que je donne du même passage en le récitant moi-même deux fois de suite. La première a pour effet de grouper les mots en deux membres égaux, séparés par un long repos, mais ne contenant en eux-mêmes aucun repos notable :

La Déroute apparut au soldat qui s'émeut |
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Ainsi, les notions logiques contenues dans ces vers sont divisées en deux groupes : or ce nombre de deux est le plus petit possible, car il n'y a pas d'ensemble dans lequel nous ne puissions distinguer deux parties. Voilà pour le rythme ; observons maintenant la structure logique des vers ainsi présentés. Ils contiennent un sujet (*La Déroute*) et deux actions de ce sujet (*apparaître, crier*). Or le sujet est réuni à la première action, et confondu avec les détails de celle-ci. Il en résulte que l'idée du sujet s'efface derrière celle des actions, derrière les verbes. Dans chacun des membres, l'idée dominante est celle du verbe, et cette idée domine ainsi tout l'ensemble formé par les membres. En résumé, quand je prononce les vers en question tels qu'ils viennent d'être notés, je mets dans leur agencement rythmique et logique autant de simplicité et de clarté qu'il est possible.

Opposons maintenant à cette première interprétation la seconde, que voici :

La Déroute | apparut au soldat qui s'émeut |
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Les deux repos signalés par un trait vertical |, ayant une importance à peu près égale, divisent les deux vers en trois parties bien distinctes. Tout à l'heure, nous y trouvions une simplicité parfaite ; maintenant nous y trouvons une complexité relative, puisque le nombre des membres est de trois, et que de plus ces membres sont inégaux. Il y a un autre motif de complexité ou de disparate. Le premier membre contient le sujet *La Déroute*, mis à part ; les deux autres contiennent chacun une des actions du sujet, un verbe avec ses compléments ; ainsi, les deux principes d'organisation distingués plus haut, sujet, action, sont employés tous deux dans la seconde interprétation des vers pris comme exemples, tandis que dans la première un seul d'entre eux s'imposait à l'attention.

Toutes ces différences se ramènent à une seule cause : c'est la grande importance que prend, dans la division en trois membres, le sujet *La Déroute*. Cette importance ne paraît pas inexplicable à l'auditeur, car les six vers qui précèdent (3 à 8) contiennent une description de la Déroute personnifiée ; au début du vers 9, non seulement la Déroute est peinte dans notre imagination en traits précis (*pâle, spectre, grandissante*), mais notre sensibilité même est émue par cette image, qui nous cause de la terreur ; il est donc naturel qu'elle nous rende attentifs, et que nous nous arrêtions longuement à la contempler. Lorsque le récitant prononce une forte pause après les mots *La Déroute*, il tient compte de cet intérêt d'émotion et de description qui s'attache à leur contenu. Au contraire, s'il diminue beaucoup cette pause (division des vers en deux membres seulement), c'est que pour lui l'imagination et la

sensibilité ne sont que faiblement émues, ou bien que leur émotion, excitée par les vers qui précèdent, est maintenant calmée. Désormais il nous est peut-être permis, en effet, d'être attentifs surtout aux actions du sujet décrit tout à l'heure. Aux vers 9-10, un seul trait s'adresse à notre imagination et à notre sensibilité : *Et se tordant les bras*, et il est moins frappant que ceux des vers 4, 5, et 8, d'autant moins qu'il vient après eux. Au contraire, notre intelligence, qui a pour fonction d'apprécier les actions contenues dans les verbes *apparut* et *cria* est vivement intéressée par elles : elles sont non seulement nouvelles, mais importantes : car elles annoncent la suite et même le dénouement du drame. Dans un récit, dans une description, dans un exposé quel qu'il soit, l'intelligence trouve toujours de quoi s'exercer, car ils ont toujours pour objet de nous faire connaître (et au besoin décider) une certaine chose ; or l'intelligence est notre instrument de connaissance, c'est-à-dire indirectement d'action ; au contraire, la sensibilité et l'imagination ne s'exercent que par surcroît, pour notre plaisir ou notre souffrance, et non pour notre utilité : les détails qui s'adressent à elles pourraient toujours être effacés sans que l'ensemble disparût. Nous en trouvons la preuve dans ce récit même : il ne perdrait rien de sa clarté, si l'on y supprimait les vers 3 à 8, qui contiennent la description proprement dite.

Ainsi, le récitant qui dans les vers 9-10 de V. Hugo distingue un repos important et deux membres, et celui qui dans les mêmes vers distingue deux repos importants et trois membres, ne se représentent pas de la même façon les notions contenues dans ces vers ; c'est la différence de leurs conceptions qui explique la différence de leurs débits ; à chaque conception différente correspond un débit différent. Voici en quoi consiste la différence des deux conceptions et des deux débits. Le premier récitant s'efforce de présenter au lecteur un ensemble simple et bien ordonné ; il se propose surtout d'être

bien compris, et s'adresse à l'intelligence toute seule ; le second ne craint ni la variété dans le détail, ni la complexité dans l'ordonnance ; il s'adresse moins à l'intelligence qu'à la sensibilité et à l'imagination, il vise à émouvoir plutôt qu'à instruire. Le premier s'attache à ce que les objets décrits contiennent d'instructif, le second à ce qu'ils contiennent de frappant, d'expressif. Aussi peut-on appeler la conception et le débit du premier *explicatifs*, la conception et le débit du second *expressifs*. Dans le cas présent, c'est la première qui se rapproche le plus de la division syntactique de la période : en effet, elle distingue autant de membres qu'il y a de propositions, et détermine les membres suivant les limites des propositions. Il en est presque toujours ainsi, et cet accord n'est pas surprenant. La conception explicative vise à la simplicité et à la clarté : or le langage est disposé pour être rapidement compris ; elle s'adresse surtout à l'intelligence : or le langage, chez l'homme civilisé, est avant tout une œuvre logique.

La rencontre de deux conceptions ou de deux débits, l'un explicatif, l'autre expressif, l'hésitation permise ou du moins possible entre les deux, ne se présente pas seulement en cet endroit du poème de V. Hugo, mais en beaucoup d'autres, dans toutes les œuvres littéraires de toutes les langues (et même dans tous les arts). Le passage des *Métamorphoses* que nous avons choisi comme exemple contient un grand nombre de vers que l'on pourrait rapprocher des vers 9-10 de V. Hugo. Citons seulement les vers 395-396 :

Paene simul | *b* uisa est dilectaque raptaque Diti | ^a
 Usque adeo est properatus amor.

Si je conserve le mouvement naturel du récit, c'est-à-dire si je cherche seulement à le rendre intelligible, je les diviserai en deux membres seulement, séparés par le repos *a*. Si je veux mettre en lumière le caractère particulier des actions décrites, leur rapidité, j'ajouterai au repos *a* un autre repos de durée

comparable *b* après les mots *Paene simul*, qui contiennent la notion de rapidité, et je distinguerai trois membres au lieu de deux. Dans les vers de V. Hugo et dans ceux d'Ovide, la difficulté qui nous rend hésitants est la même. Elle ne réside pas, nous le reconnaissons maintenant, dans la relation des repos aux membres, qui est toujours semblable à elle-même, mais dans la distribution des repos, dans la limitation des membres qui leur correspondent. Le problème peut être énoncé plus brièvement encore : il s'agit de choisir, dans chaque période, entre le débit explicatif et le débit expressif. C'est celui que nous aurons à résoudre toutes les fois qu'il se posera dans les Métamorphoses. Nous nous proposons, en effet, d'y classer les faits de versification : or chaque fait de versification contient un repos du discours, dont il nous faut mesurer la durée en mesurant la longueur de ses membres. Le problème ainsi posé est résolu par nous après une étude attentive et réfléchie ; mais toute personne qui lit ou déclame des vers, doit résoudre un problème semblable avec moins de temps et d'effort, en embrassant par une intuition rapide le caractère et les détails du récit. Il faut donc, — et cette condition est remplie par tous les bons écrivains, — que le doute puisse être résolu sans une trop longue incertitude. Quand le récit ne contient aucun détail particulièrement émouvant ou pittoresque, le récitant n'hésite même pas : il prend d'instinct le ton explicatif. Quand l'émotion devient plus intense, ou la description plus attachante, alors se produit presque toujours, dans l'esprit du récitant, un conflit entre le débit explicatif et le débit expressif : les détails tendent à faire oublier l'ensemble du récit, et les sentiments éprouvés à faire oublier les objets qui les produisent. Mais presque toujours aussi il se trouve de bonnes raisons pour préférer l'une des deux conceptions à l'autre ; c'est ainsi que dans les vers de V. Hugo et d'Ovide que nous avons cités, il nous paraît évident que l'explication logique du récit surpasse en importance le pittoresque des

détails ; dans d'autres passages, il aurait été nécessaire de préférer ceux-ci à celle-là. Le choix entre les deux conceptions et les deux débits est donc rarement impossible, ou même difficile. Quand cette anomalie se produit, il faut en accuser tantôt le récitant, tantôt l'auteur : le récitant, si, trop sensible ou trop indifférent au détail expressif, il néglige des motifs de décision qui existent vraiment ; l'auteur, s'il n'a pas su exprimer avec netteté les sentiments et les objets qu'il voulait décrire ; quelquefois, ils ne sont coupables ni l'un ni l'autre : il y a des passages où l'incertitude dans la conception logique et rythmique a été préméditée par l'auteur, et doit être transmise telle quelle par le récitant : mais ces effets d'hésitation, de suspension, semblent être très rares. En mesurant les repos du discours dans les *Métamorphoses* d'Ovide, nous avons dû, pour notre part, attribuer à chaque repos une certaine longueur de membres, et une seule. Dans les périodes très fréquentes où la conception explicative et la conception expressive entrent en concurrence, nous avons déterminé les membres suivant la conception qui nous a paru la meilleure. Dans les passages où les deux conceptions sont équivalentes, il nous a fallu prendre parti pour l'une des deux, tout en reconnaissant que l'autre eût pu être préférée ; mais ces passages sont si peu nombreux, que si on les réunit avec les autres, ils se confondent parmi eux et disparaissent.

Quand on cherche dans un poème donné les repos dont la durée varie suivant les récitants, pour observer si les membres varient en même temps que les repos, c'est-à-dire pour éprouver la loi de proportion, suivant laquelle la durée des repos est dépendante de la longueur des membres, on trouve des exemples différents de ceux que nous venons d'étudier. Ils forment une classe nouvelle, dont nous avons à parler maintenant. Dans les passages du premier genre, le repos augmentant ou diminuant, nous voyons augmenter ou diminuer le nombre d'unités de durée contenues dans les membres (syl-

labes ou durées de brève). Dans les passages du second genre, ce nombre demeure immuable malgré la variation du repos. Ainsi, pour l'œil du lecteur qui observe dans les vers écrits les limites des membres, il y a changement dans le repos sans que les membres aient changé, c'est-à-dire que la loi de proportion proposée tout à l'heure paraît fausse. Mais, à l'audition, on reconnaît sans peine que les membres ont varié en même temps que le repos, et en quoi consiste leur variation.

Prenons comme exemple, dans le passage cité de l'Expiation, le repos à la seconde syllabe du vers 22. Si l'on observe les variations possibles du débit en ce point, on voit qu'il est permis d'attribuer à ce repos deux durées : l'une plus courte a

[Et cette plaine hélas, où l'on rêve aujourd'hui |||]
Vit fuir | ^{a} ceux devant qui l'univers avait fui.

l'autre plus longue $a + n$

[Et cette plaine hélas, où l'on rêve aujourd'hui |||]
Vit fuir | ^{$a + n$} ceux devant qui l'univers avait fui.

On trouverait un exemple tout pareil dans le passage des Métamorphoses, au vers 401 :

[Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis |||]
Haec quoque | ^{$a (+n)$} uirgineum mouit iactura dolorem.

Mais nous nous bornerons à observer l'exemple français, et à résoudre la difficulté qu'il contient : tout ce que nous en dirons convient également à l'exemple latin. La difficulté est la suivante : les repos a et $a + n$ ont une durée différente ; cependant leurs membres ont la même longueur, puisqu'ils comprennent, pour les deux repos, l'ensemble du vers 22, depuis le début *Vit fuir...* jusqu'à la fin *...avait fui* ; la durée du repos n'est donc pas proportionnelle à la longueur des membres, puisque deux longueurs différentes peuvent corres-

pondre à la même durée de repos. Quand on observe non point les vers écrits, mais les vers déclamés, les deux récitations successives que nous avons supposées, et non point les deux figures par lesquelles nous les avons traduites aux yeux, on constate que les membres ont en réalité changé de l'une à l'autre, tout comme les repos. Le premier récitant, qui s'est arrêté peu de temps en a , a déclamé plus rapidement l'ensemble du vers ; le second, qui a allongé le repos a en $a + n$, a débité le vers d'un mouvement plus lent. Ainsi les membres du repos $a + n$ ont duré en réalité plus longtemps que ceux du repos a . Ils contiennent le même nombre d'unités de durée (syllabes), soit 12, mais leurs unités ont une durée plus longue. Telle est la variation des membres qui accompagne celle des repos, et la détermine. La loi de proportion des repos aux membres s'applique donc exactement dans le vers étudié, puisque les repos n'y peuvent être modifiés sans que les membres le soient aussi, et de la même manière. D'ailleurs, les deux aspects rythmiques des vers 21 et 22 ne diffèrent pas seulement par la rapidité du débit ; l'auditeur y remarque aussi des différences d'intonation, qui les lui rendent plus nettement distincts ; il nous suffit de signaler ces nuances du débit sans nous y arrêter ; elles n'appartiennent pas aux caractères rythmiques du discours, et nous ne pouvons les examiner sans nous éloigner beaucoup de notre sujet.

Représentons-nous maintenant, comme nous l'avons fait en étudiant les vers 9-10 (*La Déroute...* etc.), un lecteur qui compare plusieurs récitations des mêmes vers, produites soit par lui-même soit par d'autres, afin de distinguer et de retenir la plus convenable. C'est précisément la tâche que nous devons accomplir à propos des Métamorphoses, en y déterminant la durée des repos et la longueur des membres. La différence qu'il constate entre elles, aux vers 21 et 22, qui nous occupent en ce moment, ne réside pas dans la relation des repos aux membres : la durée des premiers est toujours

rigoureusement proportionnelle à la longueur des seconds, et nous pouvons désormais considérer cette loi comme certaine. Les deux récitations diffèrent par la longueur des membres pris à part et par la durée des repos pris à part, et l'hésitation du lecteur vient de ce qu'il lui faut choisir entre l'une ou l'autre longueur, l'une ou l'autre durée. Pour se décider, il examinera, outre les deux récitations elles-mêmes, les états d'esprit qu'elles supposent, et il découvrira bientôt, d'une part la conception que nous avons nommée explicative, d'autre part la conception expressive.

La première se rencontre chez celui des deux récitants qui donne au repos qui suit les mots *Vit fuir* | ... la plus courte durée a , et à chacune des 12 unités qui composent les membres *Vit fuir... avait fui* la plus courte durée x . C'est celui qui donne aux mots des vers 21-22 et aux idées qu'ils contiennent la moins grande quantité d'attention, et qui les tient le moins longtemps présents à la pensée de son auditeur. Il n'y trouve en effet d'intéressant, que le fait principal, l'idée de la fuite, avec l'indication du lieu où il se passe (*cette plaine*) : ainsi complété, ce fait contient le dénouement du récit qui remplit les vers précédents ; il est indispensable, mais il suffit à satisfaire l'esprit. L'ensemble de faits rythmiques et logiques que nous venons de décrire répond donc à la conception explicative. Si le second récitant augmente la durée du repos et celle des unités de durée contenues dans les membres, de telle façon que l'une devient $a + n$, et l'autre $x + n$, c'est qu'il veut retenir plus longtemps attentifs au contenu des vers 21 et 22 et lui-même et l'auditeur. Et ce surcroît d'attention vient de ce qu'il s'intéresse, non seulement à l'idée générale, mais au détail, non seulement à la valeur logique du fait, mais à sa valeur pathétique. Le pathétique du passage est contenu surtout dans la mention du sujet *ceux devant qui l'univers avait fui*, qui n'intéresse d'ailleurs nullement notre intelligence, puisque nous savons depuis long-

temps quelles sont les personnes ainsi désignées : l'émotion résulte du contraste entre la gloire d'autrefois et la défaite d'aujourd'hui. Cette mise en lumière du détail, cette manifestation du pathétique, sont les caractères propres de la conception que nous avons appelée plus haut expressive. Aux vers 9-10 elle se traduisait dans le rythme par l'abrégement du repos après *qui s'émeut* |, soit a , en $a - n$; aux vers 21-22 elle produit au contraire l'allongement du repos a , après *Vit fuir* |, en $a - n$.

En poursuivant la comparaison des deux passages, nous y remarquons une différence bien plus considérable que celle-là. C'est la suivante. Au vers 9, les repos a et $a - n$ ayant une durée différente, leurs membres ont une longueur différente, et comprennent un nombre de syllabes différent. En effet, les membres du repos a s'étendent sur les vers 9 et 10 tout entiers, soit sur un espace de 24 syllabes :

La Déroute apparut au soldat qui s'émeut |^a
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Les membres du repos $a - n$ commencent à *apparut...* et finissent à ... *qui s'émeut* ; ils ne mesurent que 21 syllabes :

[La Déroute] | apparut au soldat qui s'émeut |^{a - n}
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Au vers 22, les repos a et $a + n$ ayant une durée différente, leurs membres ont une longueur différente, mais ils contiennent le même nombre de syllabes, soit les 12 syllabes du vers 22 :

[Et cette plaine hélas où l'on rêve aujourd'hui ||]
Vit fuir |^{a, a + n} ceux devant qui l'univers avait fui.

Or, après avoir mis en lumière la relation rigoureuse qui existe entre les repos et les membres, nous en avons conclu que la durée des repos pouvait être mesurée et représentée par le nombre d'unités rythmiques (c'est-à-dire dans le cas présent

de syllabes) que contiennent leurs membres. Appliquons cette conclusion aux exemples ci-dessus. Les repos a et $a - n$ du vers 9, qui n'ont pas la même durée, seront représentés par des nombres différents : a par le nombre 24, $a - n$ par le nombre 21 ; la différence des nombres traduit exactement celle des durées. Au contraire, les repos a et $a + n$ du vers 22, bien qu'ayant une durée différente, seront représentés par le même nombre 12. Il y a là une inexactitude évidente. Mais nous reconnaissons maintenant que la difficulté réside, non point dans la relation qui s'établit entre les repos et les membres, mais dans la représentation des durées de repos au moyen des nombres qui mesurent les unités de durée contenues dans les membres. Or, nous avons distingué plus haut (p. 56) entre les objections qui s'opposent à la loi de proportion des repos aux membres, et celles qui s'opposent au procédé de représentation numérique des repos. Nous venons d'examiner et, semble-t-il, de résoudre les premières. Il faut maintenant nous occuper des secondes¹.

1. Tout en déclarant certaine la loi de proportion régulière entre les repos et les membres, je tiens à indiquer qu'il lui manque, en apparence du moins, une dernière confirmation. C'est celle que l'on obtiendrait en enregistrant les repos et les membres au moyen d'un instrument, dont le témoignage confirmerait celui de l'oreille. Au vers 9, j'observe que les membres du repos $a - n$ ne comprennent pas les mots *La Déroute* ; au vers 22, que les unités contenues dans les membres du repos $a + n$ sont chacune plus longue que celles des membres du repos a . Je ne doute pas un instant que mon observation ne soit correcte. Malgré cette assurance du sens rythmique, on peut cependant concevoir, du moins si l'on prend une observation isolée, que je sois induit en erreur par le désir que j'ai de constater entre les membres la même relation qui existe entre les repos. Cette dernière chance d'erreur disparaîtrait, si j'ajoutais à ma propre observation celle d'un instrument, témoin auquel rien n'échappe et que rien ne peut séduire.

Cet instrument devrait être disposé de manière à reproduire les membres au moyen d'une suite de signes, dont la longueur varierait suivant la longueur du membre, et la forme suivant le nombre et la nature des syllabes qui le composent ; le repos qui sépare les membres serait représenté par un blanc d'autant plus long que le repos lui-même est plus long. Ces indications peuvent être fournies, semble-t-il, par un appareil du même genre que le phonographe, c'est-à-dire comprenant une surface vibrante pour la réception des sons, un style pour leur transmission, un cylindre enregistreur pour leur notation. Au moyen des blancs et des

Elles ont été déjà brièvement indiquées au même endroit.

traits dessinés sur le cylindre, on constatera les différentes durées données au même repos par les différents récitants, et l'on observera, si les traits qui composent les membres grandissent ou diminuent (en nombre ou en dimension) en même temps que les blancs des repos et dans la même proportion. Pour intervenir le moins possible dans l'expérience, l'observateur devra obtenir les repos à composer, non pas en répétant lui-même à différentes reprises les vers pris comme exemples, mais en s'adressant à plusieurs récitants, dont chacun lira une fois les vers devant l'appareil. Les récitants devront être en assez grand nombre, et bons juges de la beauté poétique. Cette dernière condition n'est remplie, ni par ceux qui lisent trop rarement des vers, car ils ne s'intéressent qu'à la mention pure et simple des faits (abus de la conception explicative), ni par ceux qui en déclament trop souvent et par métier, car ils forcent toutes les indications du poète (abus de la conception expressive).

Supposons que l'expérience ait été faite sur les vers de V. Hugo cités plus haut 9-10 et 21-22, et qu'elle ait confirmé la loi de proportion. Dans ce cas, l'appareil nous a donné les indications que voici. Prenons d'abord les vers 9-10.

La Déroute |^b apparut au soldat qui s'émeut |^{a, a-n}
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut.

Le blanc qui correspond au repos a est plus long que le blanc qui correspond au repos $a-n$; la suite des signes qui correspond aux membres du repos a est plus longue que celle qui correspond aux membres du repos $a-n$; elle comprend en plus les signes des deux mots *La Déroute*, qui, dans le cas du repos $a-n$, se trouvent distingués des suivants par un blanc b qui égale en longueur, ou à peu près, le blanc $a-n$. Observons maintenant la notation des vers 21-22 :

[Et cette plaine hélas où l'on rêve aujourd'hui |||]
Vit fuir |^{a, a+n} ceux devant qui l'univers avait fui.

Le repos a est désigné par un blanc plus court que le repos $a+n$, les membres du repos a par une suite de signes moins allongée que celle qui représente les membres du repos $a+n$; d'ailleurs les deux suites comprennent les mêmes signes, mais ceux de la seconde ont une plus grande dimension ; remarquons en outre que le repos ||| est dans toutes les expériences plus long que le repos étudié a ou $a+n$; mais il grandit en même temps que lui : il est plus long quand l'autre est $a+n$, plus court quand il est a .

J'ai cru pouvoir, sans grand dommage, me dispenser de comparer les repos et les membres au moyen de l'appareil enregistreur qui vient d'être décrit. Pour produire cet appareil, il m'aurait fallu entreprendre des travaux de phonétique expérimentale, qui demandent une longue préparation, et qui sont étrangers, on le reconnaîtra, à la donnée proprement philologique du présent travail. D'ailleurs, la vérification par instruments eût été indispensable si, au témoignage de l'oreille, la loi de proportion établie plus haut entre les repos et les membres eût présenté le moindre doute, la moindre exception. Mais elle se manifeste avec une complète certitude. Toutes les fois que j'ai comparé entre eux des repos, soit les mêmes repos dans plusieurs épreuves récitées du même passage, soit des repos différents, j'ai toujours observé que les repos les plus longs avaient les membres les plus longs, et les repos les plus courts les membres les plus courts. Toutes les fois que j'ai con-

La représentation numérique des repos paraît présenter tantôt

sulté d'autres observateurs, leur appréciation s'est trouvée d'accord avec la mienne. Si dans cette expérience souvent répétée il y a toujours une illusion, cette illusion tenace devient, pour le lecteur et pour le poète, la vérité même. Quant aux passages qui paraissent, à un examen superficiel et pour un instant, faire exception à la loi, ils appartiennent tous à l'un des deux types que nous avons signalés, et ils se ramènent tous aisément à la règle commune. Aussi m'a-t-il semblé que la loi de proportion pouvait être donnée comme certaine même sans avoir recouru à une expérience automatique, je veux dire dans laquelle les faits à étudier seraient produits et enregistrés sans que l'expérimentateur intervînt. De plus, l'objet principal de mon étude est la langue latine, et non la langue française, Ovide et non V. Hugo ; si, dans l'examen de la loi de proportion, j'ai donné plus de place aux exemples français qu'aux exemples latins, c'est qu'ayant les uns et les autres la même structure rythmique, les premiers nous paraissent à nous Français plus simples et plus convaincants. Or l'épreuve mécanique de la loi de proportion est possible pour le français, mais non pour le latin ; une des conditions de cette épreuve, serait de réunir un nombre assez grand de récitants bien préparés à leur tâche : on ne trouverait sans doute pas assez de récitants pénétrés du rythme et du sens des hexamètres pour donner à l'expérience toute sa valeur. Puisqu'elle ne pouvait être entièrement satisfaisante, elle ne valait plus, croyons-nous, la peine d'être tentée.

Quand on essaye de préjuger, même en songeant à la langue française, les bénéfices que procurerait l'emploi d'un instrument, on les trouve médiocres. Sur la loi de proportion même, la variation simultanée et de même sens des repos et des membres, le témoignage de l'instrument s'ajoutera à celui de l'oreille ; à parler précisément, il ne saurait lui apporter aucune confirmation, ni, en cas de désaccord, prévaloir contre lui : car la poésie est faite pour être perçue par l'oreille, et non par instrument. Ce que l'instrument nous donnera, et lui seul, c'est le moyen de comparer nos perceptions avec la réalité ; mais la réalité ne compte, ni pour le poète qui dispose le rythme poétique, ni pour le lecteur qui en apprécie l'arrangement. Grâce à l'appareil, le savant qui s'occupe de la science du langage apprendra, par exemple, si la différence des repos est toujours exactement proportionnelle (il s'agit ici d'une exactitude mathématique) à la différence des membres, dans quelle mesure la durée d'un certain repos et la longueur de ses membres peut varier suivant les récitants, quelles sont les différences des repos ou des membres trop faibles pour que notre oreille les perçoive. Mais aucune de ces questions n'intéresse celui qui veut seulement apprécier l'art du poète et distinguer les lois du rythme.

En résumé, si je me suis dispensé d'étudier le repos du discours au moyen d'instruments enregistreurs, c'est moins parce que cette étude m'éloignait de mon sujet, en me faisant passer du latin au français, et de la philologie à la phonétique expérimentale, que parce qu'elle m'était inutile. Les instruments nous donnent la réalité telle qu'elle est, les sens la réalité telle que nous la percevons. Or je ne m'occupe que de cette réalité intérieure, la seule que connaissent le poète et son auditoire. D'ailleurs, je ne nie pas qu'un linguiste ou un psychologue ne puisse être curieux des précisions que j'ai signalées tout à l'heure. J'essayerai peut-être de les obtenir, mais plus tard, en leur temps et lieu.

un manque, tantôt un excès d'exactitude. Nous observerons successivement l'un et l'autre défaut.

Le manque de précision se manifeste dans le second des deux passages cités plus haut, et dans tous les exemples du même genre.

Et cette plaine hélas ! où l'on rêve aujourd'hui
Vit fuir | $a, a + n$ ceux devant qui l'univers avait fui

Le repos | peut avoir deux durées différentes : l'une a si l'on emploie dans ce vers le débit explicatif, l'autre $a + n$ si l'on emploie le débit expressif, qui a pour effet de ralentir la prononciation des mots contenus dans les membres. Mais, pour l'un et l'autre repos, ces membres sont les mêmes : ils comprennent toute l'étendue du vers 22, car le passage du débit explicatif au débit expressif se fait sans modifier la répartition des mots entre les groupes logiques qui composent les vers 21 et 22. Si l'on représente les repos a et $a + n$ par le nombre des syllabes contenues dans les membres, ces repos, ayant les mêmes membres, seront représentés par le même nombre 12. Voilà le manque de précision que l'on peut signaler dans la représentation numérique des repos ; il consiste à traduire par le même indice deux repos dont la durée réelle n'est pas la même. Cette inexactitude se constate dans tous les passages où le récitant peut hésiter entre deux déclamations, deux rapidités de débit différentes.

A la vérité, il était facile de la prévoir. Par sa nature même, la représentation numérique ne prétend ni ne se prête à indiquer la durée réelle du repos. Elle annonce le nombre d'unités de durée contenues dans les membres ou — ce qui pour l'instant revient au même — dans les repos. Mais, nous l'avons déjà remarqué (p. 53), elle ne détermine pas la valeur de chacune de ces unités. Or, cette dernière donnée est indispensable pour apprécier la durée réelle du repos, c'est-à-dire sa durée en secondes ou fractions de secondes. D'autre part,

si nous possédions la donnée qui nous manque, nous ne songerions pas à traduire par la représentation numérique la durée réelle ; nous la désignerions, non point par des nombres de syllabes, mais par des nombres de secondes. Pour désigner le repos *a* par exemple, nous ne dirions pas : C'est un repos dont les membres contiennent 12 syllabes, mais : C'est un repos dont les membres durent 12 secondes ou 12 demi-secondes, etc.

La valeur exacte du nombre fourni par la représentation numérique pour désigner le repos est celle d'un indice de comparaison entre le repos et d'autres ; ainsi limitée, elle est réelle et durable. Observons par exemple le repos | du vers 22 par rapport à d'autres repos du même vers. Les mots qui suivent ce repos

[Vit fuir |] ceux devant qui l'univers | avait fui

se divisent en trois groupes logiques à peu près également importants et indépendants l'un de l'autre : le complément (qui comprend le pronom conjonctif et son antécédent), puis le sujet, enfin le verbe. Entre chaque groupe et le suivant prend place un repos ; il y a ainsi deux repos qui ont à peu près la même durée, l'un après *qui*, l'autre après *l'univers*. Ce dernier, que je désigne par le signe |, a pour premier membre le sujet *l'univers* et pour second membre le verbe *avait fui*. Les deux membres réunis contiennent 6 syllabes et le nombre fourni par la représentation numérique pour représenter le repos | est 6. Comparons-le au repos | ; celui-ci est représenté par le nombre 12 : le rapprochement des deux nombres nous apprend que le repos | est double du repos |, à supposer bien entendu que le débit ne change point au cours du vers, que toutes les syllabes y soient déclamées et perçues comme équivalentes. Cette condition étant remplie, quand le débit se fait plus rapide (débit explicatif) ou plus lent (débit expressif), la durée de chacun des repos change, mais le rapport des deux durées

reste le même ; le repos | est tantôt a , tantôt $a + n$, le repos | est tantôt b , tantôt $b + n'$, mais la relation $\frac{a}{b}$ est la même que la relation $\frac{a + n}{b + n'}$, soit $\frac{12}{6}$. Ainsi, les nombres 12 et 6 ne nous indiquent pas la durée réelle des repos | et |, mais ils nous indiquent le rapport des deux durées entre elles. Nous savons grâce à eux que le premier repos est double du second. Appelons durée comparée du repos la durée du repos prise en comparaison avec les repos voisins, nous dirons que la représentation numérique nous apprend, sinon la durée réelle du repos, du moins sa durée comparée.

Mais, pour parvenir au but que nous voulons atteindre, il nous suffit de connaître la durée comparée du repos, l'indice de comparaison qu'assigne à chaque repos la représentation numérique ; nous n'avons pas besoin de déterminer la durée réelle. Nous nous proposons, en effet, d'étudier le fait de versification, de comparer l'un à l'autre les deux éléments qui le composent : le repos du discours et le repos du vers. Comment se fera cette comparaison ? En appréciant l'importance du repos du discours et du repos du vers, c'est-à-dire leur longueur ou leur brièveté, en décidant s'il y a entre eux conformité ou disparate, et en justifiant l'une ou l'autre. Or l'importance d'un repos donné se détermine, non pas en observant le repos en lui-même, mais en le comparant avec d'autres. Prenons les repos du vers : l'importance de la coupe finale du vers lui vient de ce qu'elle est supérieure en durée à toutes les autres ; la brièveté de la coupe au premier dactyle lui vient de ce qu'elle est dépassée en durée par les coupes des trois premières classes ; dans un système rythmique où plusieurs vers seraient réunis, la coupe finale d'un vers donné paraîtrait moins importante, parce qu'il pourrait se trouver des coupes d'une durée plus grande ; dans un vers disparate, comprenant par exemple un dactyle suivi de trochées, la coupe après le premier dactyle gagnerait peut-être en importance,

parce qu'il pourrait se trouver des coupes de durée moindre. Il en est de même pour les repos du discours ; un repos dont les membres mesurent 12 syllabes, ou un repos qui dure 4 secondes, ne sont par eux-mêmes ni importants ni médiocres, ni longs ni courts. Un repos de 4 secondes paraîtra très long dans un passage où le débit est très rapide, et très court dans un passage où le débit est très lent ; un repos correspondant à des membres de 12 syllabes paraîtra court si on le compare à un repos de 24, et long si on le compare à un repos de 6. La longueur ou la brièveté d'un repos résulte donc de sa relation avec d'autres repos : or cette relation nous est indiquée par le rapprochement des nombres de syllabes qui traduisent la durée comparée, sans recourir aux nombres de secondes qui traduisent la durée réelle.

Essayons, en effet, de nous représenter par avance comment pourra se faire l'appréciation comparative des repos du discours, comment nous déterminerons, par la suite, la longueur ou la brièveté d'un repos donné. Nous pouvons le comparer soit à l'ensemble des repos du discours contenus dans le poème, soit à un certain repos en particulier. Voici pour la première comparaison. Elle a pour objet de décider si le repos est long ou court, c'est-à-dire ou relativement long, ou relativement court. Or, après une lecture attentive du poème étudié, nous savons quelle est la longueur moyenne des groupes de mots, périodes et parties de période ; grâce à cette appréciation instinctive, et grâce à la relation qui existe entre la longueur des membres et la durée des repos, nous pouvons reconnaître, en observant le nombre des syllabes contenues dans les membres du repos, si le repos est parmi les repos moyens, ou les plus longs, ou les plus courts, du passage où il se trouve. Quelle que soit la rapidité du débit, c'est-à-dire la durée réelle des repos dans le passage considéré, un repos dont les membres mesurent 5 unités sera toujours parmi les plus courts, un repos de 50 unités toujours parmi les plus longs, un repos de

24 toujours parmi les moyens. S'il nous paraît utile de distinguer par des limites précises les différentes catégories de repos, longs, moyens, ou courts, et les subdivisions de ces catégories, de manière à attribuer sans hésitation le repos observé à l'une ou à l'autre, nous y parviendrons en définissant par rapport au vers, qui contient un nombre fixe de syllabes, le type du repos long, moyen, ou court ; le repos long sera, par exemple, celui dont les membres contiennent tant de vers ou de parties de vers. Comme la durée des repos, une fois représentée par la longueur des membres, se trouve avoir la même mesure d'évaluation que le vers, c'est-à-dire le nombre des syllabes composantes, il est facile de reconnaître à quelle catégorie appartient le repos observé.

Supposons maintenant que l'on veuille apprécier la durée d'un repos par rapport à un autre repos déterminé. L'indice numérique qui représente chacun d'eux par la longueur de ses membres permet cette appréciation. Les repos qui ont le même indice ont certainement, dans le passage où ils se trouvent et par rapport aux repos voisins, la même longueur ou la même brièveté, et les repos différents ont entre eux la même différence que les nombres qui leur correspondent. D'ailleurs, étant libres de choisir les repos à comparer, nous pourrions les chercher dans des passages où toutes les circonstances logiques et rythmiques, et par suite, autant qu'on peut le supposer, la rapidité du débit, sont aussi semblables que possible. Nous reconnâtrions alors à la fois par la durée réelle et par la durée comparée l'égalité ou la différence des repos. Mais cette parfaite ressemblance, et cette considération de la durée réelle, ne sont nullement nécessaires. La longueur ou la brièveté du repos se détermine en effet par une appréciation comparative, et cette appréciation peut et doit être faite au moyen de la durée comparée toute seule, c'est-à-dire des nombres qui traduisent la durée des repos par l'intermédiaire des longueurs de membres.

Pour donner plus de clarté à cette discussion, nous avons supposé qu'il s'agissait d'étudier le vers français, et nous avons évalué les repos en syllabes. Mais en réalité, nous aurons à considérer le vers latin, et à évaluer les repos suivant l'unité de durée sur laquelle est fondée la métrique latine, c'est-à-dire la durée de brève (v)¹.

Ces remarques suffisent, semble-t-il, à écarter la première des deux objections que l'on peut tirer de la disparate entre la représentation numérique des repos et leur durée telle qu'elle parvient à l'oreille. Nous avons écarté le prétendu manque de précision, par l'effet duquel nous attribuons le même indice numérique à des repos de durée différente. Il reste à considérer l'excès de précision qui fait attribuer des indices numériques différents à des repos entre lesquels l'oreille ne distingue pas. Cette deuxième objection se résout beaucoup plus facilement que la première.

Voici quelle est la difficulté. En traduisant les repos par des nombres, nous sommes amenés à distinguer par exemple les repos de 50 unités des repos de 49, les repos de 10 unités des repos de 11, tandis que notre oreille ne fait pas réellement des distinctions aussi subtiles. L'objection serait valable, si nous devions jamais opposer les repos notés 49 aux repos notés 50, les repos notés 10 aux repos notés 11, pour les comparer entre eux, et observer s'ils occupent dans le vers des places semblables ou différentes. Mais il est inutile de poser ce problème, dont la solution est évidente ; car il est évident que ces repos sont attribués en même proportion ou à peu près aux différentes coupes du vers. Les comparaisons se feront toujours entre des repos très dissemblables. Dans ce cas, deux procédés sont applicables : 1^o comparer les repos deux à deux, soit les repos 50 aux repos 10 : alors il sera en-

1. Et aussi suivant le nombre des temps marqués contenus dans les membres ; on verra plus tard pourquoi, et dans quelles circonstances (voy. Partie II, chap. 1, section B, paragraphe d).

tendu que chacun d'eux est pris à titre d'exemple, et représente tous les repos d'une durée à peu près semblable; 2° comparer des groupes de repos, par exemple les repos 49, 50, 51, etc., réunis sans distinction, aux repos 9, 10, 11, etc. Nous pourrions employer les deux procédés; dans l'un comme dans l'autre se trouve corrigé le défaut signalé, qui consiste à attribuer des symboles numériques différents à des repos réellement identiques. L'indistinction des repos voisins ne se fait sentir, à la vérité, que dans le second procédé, lorsqu'il s'agit de délimiter les groupes de repos à réunir. On verra par la suite, que les difficultés de ce genre se résolvent toujours aisément. Nous avons déjà indiqué plus haut (p. 76) le moyen de les résoudre. Il consiste à rapporter la longueur des membres à celle du vers; par exemple, on laissera en dehors du groupe à définir les repos dont les membres mesurent plus de 1, 2, 3, 4, etc. fois la longueur du vers ou d'une division simple du vers.

Il nous faut, pour conclure cette partie, rappeler quel en est l'objet. Nous nous sommes proposé d'obtenir pour les repos du discours une définition précise et un classement rigoureux, afin de pouvoir définir et classer les faits de versification dans la composition desquels entrent ces repos. Or rien ne se laisse plus exactement définir et plus exactement classer que des nombres. Nous avons donc cherché à représenter par des nombres les repos du discours et leurs différentes durées. La relation qui existe entre la durée du repos et la longueur de ses membres nous permet d'obtenir les nombres cherchés; de plus, comme nous n'avons jamais à tenir compte de la durée réelle du repos, mais seulement de sa valeur relative, nous pourrions désormais considérer le nombre comme un équivalent exact du repos qu'il représente. Cependant nous n'avons pas encore achevé d'étudier le repos du discours en lui-même, indépendamment du repos du vers. Cette étude comprend encore quatre parties. Nous avons d'abord à indiquer com-

ment se détermine, pour un repos donné, la longueur des membres qui nous fournissent l'indice numérique de ce repos; ensuite à faire connaître dans le repos des aspects nouveaux, une complexité que nous avons négligée jusqu'ici; puis à signaler les repos dont la durée ne correspond pas à une longueur de membres précisément définie; enfin à définir les repos auxquels nous n'avons pu donner place dans notre travail. Ces études terminées, il sera temps de réunir le repos du discours et le repos du vers, et de recomposer, pour ainsi dire, le fait de versification.

d) Détermination de la longueur des membres.

Nous avons maintenant à déterminer pour chaque repos la longueur des membres, puisque c'est de cette longueur, mesurée en unités de durée, que dépend la durée du repos. Représentons-nous un groupe de propositions, ou période, contenant par exemple cinq propositions. Dans cet ensemble rythmique, nous ne retenons que les repos entre propositions, puisque les autres sont en dehors de notre étude. Nous pouvons le traduire par la figure suivante :

A *a* B *b* C *c* D *d* E

dans laquelle les grandes lettres désignent les propositions, et les petites les repos. Quelle est la condition nécessaire pour que nous connaissions, par une observation facile et indiscutable, la durée de chaque repos? Il faut que les propositions qui les séparent demeurent toujours isolées. Alors, un membre comprendra toujours une seule proposition. Les membres qui déterminent la durée du premier repos *a* seront les deux premières propositions A et B; pour le second repos *b* les deux membres seront B et C, etc. Les limites de deux propositions sont faciles à distinguer pour toute personne qui

a une connaissance même médiocre de la langue employée : c'est un fait d'ordre syntactique, sur lequel, presque toujours, tous les observateurs sont d'accord. Donc, si chaque membre d'un repos coïncide toujours avec une seule proposition, rien de plus aisé que de mesurer la durée des repos.

Il n'en est pas ainsi, malheureusement. Voici deux exemples, l'un français, l'autre latin, qui le prouveront.

En un clin d'œil |^a
 Comme s'envole au vent une paille enflammée |^b
 S'évanouit ce bruit |^c qui fut la Grande Armée |^d
 Et cette plaine hélas |^e où l'on rêve aujourd'hui |^f
 Vit fuir |^g ceux devant qui l'univers avait fui.
(vv. 18-22.)

Négligeons le détail ; admettons que les repos *a* — *g* soient tous au même titre des repos entre propositions, que les membres A — H soient tous des propositions complètes et autonomes. Il s'en faut que les membres de chaque repos contiennent chacun une seule proposition. Pour le repos *a*, le premier membre comprend la proposition A, le second les propositions B, C, D. Pour le repos *b*, le premier membre est B, le second C + D. Pour le repos *d*, le premier membre est A + B + C + D, le second E + F + G + H, et ainsi de suite. La période latine nous présente la même tendance des propositions à se grouper en unités plus étendues.

Quo dum Proserpina luco
 Ludit |^a et aut uiolas aut candida lilia carpit |^b
 Dumque puellari studio calathosque sinumque
 Implet |^c et aequales certat superare legendo |^d
 Paene simul uisa est dilectaque raptaque Diti |^e
 Usque adeo est properatus amor.
(vv. 391-396.)

Le repos *a* a pour membres A et B; *b* a pour membres d'une part A + B, d'autre part C + D, et *d* l'ensemble des 6 propositions, 4 pour le premier membre, A + B + C + D et 2 pour le second, E + F.

Ces exemples nous montrent que les propositions ou les parties, quelles qu'elles soient, qui composent une période ne sont pas constamment indépendantes: elles sont tantôt indépendantes, tantôt réunies et confondues. Si l'on isole les propositions *S'évanouit ce bruit* | ^c *qui fut la grande armée*: elles se trouvent opposées l'une à l'autre, elles forment deux groupes logiques et rythmiques distincts, qui sont les deux membres du repos *c*. Si l'on tient compte de la proposition précédente *Comme s'envole au vent une paille enflammée*, les deux groupes tout à l'heure distincts n'en forment plus qu'un, et cette unité nouvelle est aussi solide, aussi compacte, pour ainsi dire, que l'étaient tout à l'heure chacune des deux parties qui maintenant s'y trouvent réunies. Appliquées au repos *c*, elles en contiennent les deux membres; mais considérées par rapport au repos *b* elles contiennent le second membre seul, le premier étant formé par la proposition *Comme s'envole, etc.* Cette propriété qu'ont les parties de la période de s'associer ou de se dissocier suivant que l'esprit et l'oreille en embrassent tel ou tel nombre, on peut l'exprimer en disant que la période est un organisme non point distinct, mais continu.

S'il en est ainsi, il faut connaître autre chose que la division syntactique des propositions, pour déterminer la longueur des membres, et la durée des repos. Étant données deux propositions qui appartiennent à une période, on ignore, en effet, si elles doivent être considérées comme des tous ou comme des parties, isolées, ou annexées, soit l'une soit l'autre, à leurs voisines. Revenons à la période schématique:

$$A \ a \ B \ b \ C \ c \ D \ d \ E.$$

Le repos *a* peut avoir comme second membre soit B, soit

$B + C$, soit $B + C + D$, soit $B + C + D + E$. Le premier membre du repos b peut être B ou $A + B$, le second C , ou $C + D$, ou $C + D + E$, etc. Nous n'avons aucun moyen de connaître au préalable le groupement des propositions, d'où dépend et la longueur des membres et la durée des repos : il faut prendre chaque période à part, et en faire l'examen. Cet examen doit porter, non point sur la forme syntactique de la période, mais sur son contenu logique : une proposition s'associe avec la précédente ou avec la suivante selon la nature des idées qu'elles contiennent.

Il y a cependant un caractère général de simplicité qui se manifeste dans presque toutes les périodes. Si nombreux que soient les éléments qui les composent, ils se ramènent par fusion progressive à deux membres principaux, et deux seulement ; ceux-ci sont eux-mêmes subdivisés en deux sous-membres, et ainsi de suite. La période française et la période latine citées plus haut sont toutes deux construites sur ce modèle, le plus simple et le plus satisfaisant pour l'esprit. Dans la première (citée p. 80), le premier membre comprend les propositions ABCD, le second, les propositions EFGH ; le premier se subdivise en A et BCD, le second, en EF et GH ; la subdivision BCD enfin se résout aussi en deux éléments : B et CD. Dans la seconde (citée même p.), les deux membres principaux sont ABCD et EF ; le premier est subdivisé en AB et CD. Ainsi la période est non seulement un organisme continu, mais un organisme simple, ou plus précisément *binaire*. Pour traduire ce caractère en une formule où les repos soient mentionnés, nous dirons que, dans chaque période ou partie de période (sauf exceptions), un des repos, et un seul, a une importance prédominante : ainsi, dans la période de Hugo, *d* par rapport à tous les autres, *a* par rapport à *bc*, *f* par rapport à *eg*. D'ailleurs, dans l'ensemble d'un discours ou d'un poème, la période ne diffère en rien, quant à la structure logique, des propositions dont elle est composée, ou des

alinéas ou chapitres qu'elle sert à composer. Aussi la division binaire se montre-t-elle, non seulement dans les périodes, mais dans les parties de périodes et les groupes de périodes. Par exemple, la proposition *Comme s'envole au vent une paille enflammée* se divise nettement en deux parties ; les deux périodes *C'est alors...* et *Sauve qui peut, affront, horreur...*, étant réunies, composent un alinéa ; de même les deux suivantes : *En un clin d'œil...*, et *Quaranté ans sont passés...* ; s'il y avait dans les vers cités de Hugo ou d'Ovide des groupes de trois périodes, on y saisirait probablement une division en une et deux, ou deux et une.

Le principe de l'organisation binaire n'est pas sans exception. On trouve parfois des groupes de trois éléments indépendants et équivalents, qu'il n'y a pas lieu de ramener à deux. Soit le vers

Tota ^Afremit | ^Ba uocesque refert | ^Cb iteratque quod audit.
(XII, 47.)

Ce serait méconnaître la volonté du poète, que de simplifier un ensemble qu'il a voulu faire complexe, en rattachant une des trois propositions à sa voisine. Elles sont équivalentes par le sens, car toutes trois contiennent des idées de même nature ; par la syntaxe, car la même conjonction les relie l'une à l'autre ; par l'étendue enfin, car elles renferment toutes trois deux temps marqués. Ici donc la division du groupe est assurément ternaire, et non binaire. Comme la proposition B est à égale distance de A et de C, distincte de l'une et de l'autre, nous pouvons l'associer successivement à l'une et à l'autre : ainsi les membres du repos *a* sont A et B, ceux du repos *b* sont B et C.

On trouve, soit en latin soit en français, peu de groupes où la division ternaire soit aussi manifeste. On en trouve un plus grand nombre, où il est permis d'hésiter entre la division ternaire et la division binaire, entre l'indépendance des trois

parties et leur réduction à deux. Suivant que l'on admet l'une ou l'autre, on attribue aux deux repos des membres de longueur différente, c'est-à-dire une durée différente. Soit le groupe $A^a B^b C$; les grandes lettres représentent, comme plus haut, les membres, et les petites les repos. La division adoptée est ternaire; alors a a pour membres A et B, b a pour membres B et C. La division adoptée est binaire: alors ces deux estimations des repos deviennent inconciliables; si les membres de a sont A et B, ceux de b sont AB et C; si les membres de b sont B et C, ceux de a sont A et BC.

En essayant de déterminer la durée des repos entre propositions dans les Métamorphoses, c'est-à-dire la longueur des membres, nous avons dû assez souvent choisir entre le groupement binaire et le groupement ternaire. Nous avons alors décidé d'admettre presque toujours le premier, et très rarement le second; nous n'avons reconnu légitime la division ternaire, que lorsque les trois parties présentent l'équivalence logique, syntactique et rythmique qui se rencontre dans le vers-type proposé plus haut. Maintenant, le calcul de tous les repos achevé, cette rigueur nous paraît trop grande. Prenons les vers

En un clin d'œil |
B
 Comme s'envole au vent une paille enflammée |
C
 S'évanouit ce bruit qui fut la Grande Armée |.

Nous les aurions auparavant réduits au binaire $A + BC$; il nous semble maintenant que l'équivalence des membres est assez sensible pour autoriser la division ternaire $A + B + C$. Toutefois, même en donnant à la division ternaire toute la place qui lui revient, les exemples en sont assez peu nombreux, et il y aurait peu de corrections à faire, pour rendre exact à cet égard notre calcul des repos.

e) *triple nature du repos : étendue totale, étendue relative, ordre des membres.*

Nous avons déjà observé (p. 42) que les repos du discours ne sont pas simples, mais contiennent chacun en lui-même plusieurs repos distincts. Soit par exemple le repos qui prend place après la première proposition de la période comprise dans les vers IX, 85-86 des *Métamorphoses* :

Nec satis hoc fuerat, |^a rigidum fera dextera cornu
Dum tenet infregit truncaque a fronte reuellit.

La durée du repos *a* est déterminée par la relation des membres qu'il sépare, le premier comprenant les mots *Nec satis hoc fuerat*, le second les mots *rigidum fera... fronte reuellit*. Mais il y a plusieurs relations possibles entre ces membres, et comme chacune d'elles détermine pour sa part, indépendamment des autres, une certaine appréciation de la durée du repos, le même repos *a* se trouve contenir plusieurs durées, qui ont chacune leur détermination et leur mesure propre, et qu'il faut traiter comme autant de repos distincts. Or, dans l'exposé qui précède, nous n'avons considéré qu'une seule des relations qui existent entre les membres : leur aptitude à se réunir pour composer par adhésion un groupe unique ; nous avons ajouté les unes aux autres les unités rythmiques comprises dans les membres, et nous les avons estimées en un seul nombre. Aussi n'avons-nous fait apparaître qu'une seule durée du repos, celle qui se manifeste quand on embrasse les deux membres d'une seule vue, et qui se mesure à la longueur totale de ces deux membres réunis. Mais le moment est venu de compléter notre observation du repos, en signalant deux nouvelles relations entre les membres, et deux nouvelles durées de repos, qui correspondent à ces relations.

cette étendue. Quand ce repos nous est exactement connu, la première période d'observation rythmique, celle que nous avons appelée période d'appréciation collective, prend fin.

Alors commence l'appréciation comparative des membres, qui nous fait connaître entre eux des relations nouvelles. Chaque relation découverte entre les membres se réfléchit, pour ainsi dire, sur le repos *a*, auquel elle apporte une nouvelle estimation, une nouvelle durée, une nouvelle nature. D'abord, nous comparons la longueur du premier membre à celle du second, nous observons lequel est le plus long, et de combien : dans le cas présent, le premier membre comprend 1 hémistiche d'hexamètre, et le second 3. D'après la relation ainsi obtenue, nous déterminons la durée du repos qui sépare les membres comparés : cette détermination nous révèle au point *a* une seconde durée de repos, un second repos, celui qui correspond à l'étendue des membres comparés l'un avec l'autre, ou pour abrégé, à leur étendue relative. Enfin, pour achever l'examen des caractères rythmiques du groupe, nous observons dans quel ordre se succèdent les deux membres inégaux qui le composent, et nous constatons que le plus court précède l'autre. Ce nouveau caractère des membres, l'ordre de leur succession, entraîne une nouvelle détermination de la durée *a* ; nous possédons alors en *a* un troisième et dernier repos, celui qui dépend de la disposition ou de l'ordre des membres. Une fois achevée l'estimation de ce repos, le rythme du groupe formé par les membres *Nec satis... fuerat et rigidum... reuellit* nous est connu dans son entier, et l'observation rythmique ne peut se poursuivre qu'en embrassant des membres nouveaux, et des repos autres que ceux du point *a*.

A tous les points d'arrêt du discours se laissent distinguer trois repos qui se présentent dans la même succession : le repos qui correspond à l'étendue totale des membres, le repos qui correspond à l'étendue relative des membres, le repos qui correspond à l'ordre des membres. Nous aurons souvent

à mentionner ces repos, et nous avons besoin de les désigner par des noms plus courts. Nous choisissons les suivants : repos de l'étendue totale, repos de l'étendue relative, repos de l'ordre des membres.

La durée du premier repos grandit ou diminue en même temps que le nombre d'unités rythmiques compris dans les membres réunis. C'est là un fait acquis (p. 39 et suiv.). Il reste à définir la relation qui existe entre les deux autres repos et les membres qu'ils séparent, à indiquer suivant quelle loi la longueur variable des uns fait varier la durée des autres.

1° *Repos de l'étendue relative.*

Quand un des membres est très étendu et l'autre très court, ils nous apparaissent comme étroitement dépendants l'un de l'autre, et le repos qui les sépare est de faible durée. Plus est grande la différence d'étendue entre les membres, plus est sensible leur attraction réciproque, plus est courte la durée du repos ; au contraire, lorsque les deux membres sont égaux ou voisins de l'égalité, leur attraction se relâche, et le repos s'allonge. Ce sont là d'ailleurs des faits bien apparents, faciles à observer¹. En voici un exemple, pris dans le passage de V. Hugo :

Le reste de l'armée |^a hésitait sur leurs corps
(v. 1.)

La Déroute |^b géante à la face effarée.
(v. 4.)

Les repos de l'étendue totale aux points *a* et *b* ont la même durée, puisque l'étendue totale de leurs membres est la même, soit 12 syllabes. Cette identité nous permet de mieux apprécier les repos de l'étendue relative, car c'est à eux que nous

1. A la vérité, nous n'avons vu mentionner nulle part cette loi de proportion entre la durée du repos et la grandeur relative des membres. Mais nous l'avons mise plus d'une fois à l'épreuve, et à chaque exemple elle nous a paru plus certaine. D'ailleurs le fait qu'elle exprime, la cohésion des membres croissante avec leur inégalité, s'explique facilement : nous le montrerons tout à l'heure.

devrons imputer toute la différence des impressions rythmiques perçues en *a* et en *b*. Or le repos *a* est plus long que le repos *b* ; quand on observe l'étendue relative des membres, on aperçoit la cause de cette différence : c'est que les membres du repos *a* sont égaux ($6 + 6$ syllabes), et les membres du repos *b* inégaux ($4 + 8$ syllabes). L'effet de l'inégalité des membres est d'ailleurs aussi manifeste en latin qu'en français. Soient les vers 390 et 395 du passage cité des *Métamorphoses* :

Fri'gora dant' rami' |^a uarios' humus u'mida flo'res
 Pae'ne simul' |^b uisa est' dilec'taque rap'taque Di'ti

Les repos de l'étendue totale *a* et *b* ont, comme dans les exemples précédents, la même durée. Mais les repos de l'étendue relative diffèrent, et le repos *a* est encore ici plus long que le repos *b*. La cause en est, que les membres du premier repos sont plus près de l'égalité que ceux du second ; au vers 390, les 23 unités de durée que contient le vers (la dernière syllabe étant toujours comptée comme brève) se répartissent en $10 + 13$, au vers 395 en $6 + 17$.

Toutefois, l'estimation des membres, soit quant à leur étendue totale, soit quant à leur étendue relative, se fait moins simplement en latin qu'en français. Le vers français contient une seule sorte d'unités rythmiques, la même qui sert à mesurer la période de prose, c'est-à-dire la syllabe. Le vers latin contient deux sortes d'unités rythmiques : la durée de brève, qui s'applique aussi à la prose, et le temps marqué, qui est propre à la poésie. Les groupes de mots qui remplissent les vers de V. Hugo ne peuvent être estimés qu'en syllabes ; les groupes de mots des *Métamorphoses* peuvent être mesurés, soit d'après le nombre des durées de brèves, soit d'après le nombre des temps marqués. Nous avons indiqué plus haut, pour les membres des vers 390 et 395 le résultat de la première estimation. Voici celui de la seconde : au vers 390, les deux membres sont exactement égaux, contenant chacun 3 temps marqués ; au

vers 395, ils sont inégaux, mais leur relation est simple, celle de 2 à 4. Il faut remarquer d'ailleurs, que l'estimation en temps marqués rend beaucoup plus sensible la ressemblance des exemples latins avec les exemples français (vers 1 et 4 de V. Hugo, p. 88) dont nous les avons rapprochés. En outre, les deux estimations, durées de brève ou temps marqués, dont nous pouvons disposer pour apprécier l'étendue relative des membres, se prêtent aussi bien l'une que l'autre à la mesure de l'étendue totale. Par exemple, au vers 390, les deux membres réunis peuvent être estimés soit à 23 durées de brève, soit à 6 temps marqués. Dans la suite de notre travail, quand nous aurons soit à décrire, soit à classer suivant leur durée, les repos entre propositions des Métamorphoses, il nous faudra choisir entre les deux procédés d'estimation des membres, puisque c'est la longueur des membres qui détermine la durée des repos. Nous avons préféré la mesure par temps marqués à la mesure par durées de brève. Les raisons de notre choix ne peuvent trouver place dans cette Introduction, car elles sont fondées sur des caractères propres à la langue latine, et l'Introduction doit contenir surtout des remarques générales, c'est-à-dire qui s'appliquent à la fois au latin et au français. Nous reprendrons la comparaison des temps marqués et des durées de brève quand se présenteront à notre observation les repos les plus longs de l'étendue relative, ceux des groupes à membres égaux (v. partie II, chapitre 1, section B, paragraphe d). Mais en bien d'autres endroits, et chaque fois qu'il s'agira de définir une certaine catégorie de repos, le lecteur pourra reconnaître combien la considération des temps marqués est plus légitime que celle des durées de brève, à la fois plus commode et plus conforme à la nature vraie des faits rythmiques¹. D'ailleurs, au début du présent chapitre, quand nous

1. Il se rendra compte aussi que la différence des deux procédés d'estimation, et la nécessité de choisir entre eux, ne s'impose guère à l'observateur qu'à propos des repos de l'étendue relative.

avons étudié les repos du vers et le rythme de l'hexamètre. (v. p. 25 et suiv.), la prédominance des temps marqués sur les durées de brève s'est déjà manifestée à nous ; ce n'est pas en effet le nombre des durées de brève qui détermine le rythme du vers, mais le nombre des pieds, c'est-à-dire des temps marqués.

Revenons maintenant aux repos de l'étendue relative, et aux différences de durée qu'ils présentent. L'attraction réciproque des membres inégaux, et la brièveté du repos qui les sépare, s'expliquent aisément. Un groupe d'éléments logiques et rythmiques très peu nombreux n'occupe pas assez longtemps notre esprit ; nous cherchons à employer la part d'attention qui reste disponible, en leur annexant des éléments empruntés aux groupes voisins. Voici la même explication en d'autres termes. Quand nous percevons une série d'impressions auditives identiques, nous les rythmons à volonté, et nous plaçons le repos principal au milieu de la série (v. ci-dessus, p. 27). Mais le discours nous présente des séries d'impressions auditives différentes, qui nous parviennent toutes rythmées (v. ci-dessus, p. 32). Certaines séries ont le repos principal près du début ou près de la fin : par exemple, dans le groupe

La Déroute |^a géante à la face effarée

le repos principal *a* est beaucoup plus rapproché du début que de la fin, et notre oreille le perçoit à la place où il se trouve réellement. Mais au moment même où se fait cette perception, l'image de la série idéale, divisée en deux parties égales par le repos principal *x*, est présente en nous sous la forme suivante :

La Déroute géante |^x à la face effarée

Nous comparons les deux séries l'une avec l'autre, les repos réels aux repos idéaux, les membres réels aux membres idéaux, et c'est cette comparaison, cet effort instinctif pour

rapprocher la réalité perçue du modèle conçu par nous, qui détermine la durée du repos réel a . Le membre le plus court, qui dans l'exemple choisi est le premier, nous paraît trop court de toute la longueur qui lui manque pour s'étendre jusqu'au repos idéal x : nous inclinons à le compléter en lui annexant les syllabes nécessaires pour l'égaliser en longueur au premier membre de la série idéale, c'est-à-dire les syllabes comprises entre a et x , celles du mot *géante*. Au contraire, le membre le plus long du groupe réellement perçu, c'est à-dire le second, nous paraît trop long, et nous opérons par la pensée la réduction nécessaire pour le ramener à la mesure du second membre de la série idéale, en lui retirant les syllabes comprises entre les repos a et x , celles précisément dont nous avons besoin pour compléter le premier membre trop court. Il existe donc en nous deux tendances qui ont le même effet, celui d'unir l'un à l'autre le membre le plus court et la première partie ax du membre le plus long : la première agit directement, en attirant vers le premier membre le mot compris entre les points a et x , la deuxième agit indirectement, en repoussant ce mot hors des limites du membre auquel il appartient. Cette double action, qui s'exerce pour ainsi dire à travers le repos a , et attire l'un vers l'autre les groupes rythmiques qui entourent ce repos, a pour effet naturel d'en diminuer la durée. Le repos est d'autant plus court, au jugement de notre oreille, que l'attraction des parties voisines est plus forte, et cette attraction est d'autant plus forte que l'inégalité des membres est plus grande, qu'ils sont plus éloignés de l'égalité parfaite que nous formons entre les membres de la série idéale. Voilà pourquoi le repos qui dépend de l'étendue relative des membres est d'autant plus long qu'ils sont plus exactement égaux, d'autant plus court qu'ils sont plus sensiblement inégaux¹.

1. La loi de proportion entre l'étendue relative des membres et la durée du repos pourrait, semble-t-il, être éprouvée et confirmée, en la transportant à des im-

2° *Repos de l'ordre des membres.*

Ce n'est pas seulement l'inégalité des membres, c'est aussi la place des membres inégaux, qui détermine pour notre oreille la durée du repos. Quand le plus petit des deux membres précède l'autre :

La Déroute, | géante à la face effarée

(v. 4.)

le rythme du groupe est dit ascendant ; quand il le suit :

Jetant shakos, manteaux, fusils |, jetant les aigles

(v. 16.)

descendant. Le rythme ascendant rapproche les membres, et abrège le repos qui les sépare ; le rythme descendant disjoint les membres, et allonge le repos. C'est ce que prouvent, entre autres, les exemples suivants, où les membres, ayant la même longueur totale et la même relation, ne diffèrent que par leur place :

Je sens |^a qu'à sa douleur je pourrais consentir

(Racine, Bérénice, III, 4.)

pressions plus simples que les longueurs de membres, et en recourant à un instrument. Soient deux battements identiques A et B séparés par le repos a.



Supposons que l'on répète plusieurs fois les deux battements en augmentant de plus en plus la force du premier A, qui devient A', A'', etc.; le repos a et le second battement B demeurent sans changement. Si la loi énoncée est vraie, le repos a paraîtra d'autant plus court que le battement modifié sera devenu plus fort. L'expérience peut se faire aussi en faisant varier la force de l'autre battement B, tandis que le repos a et le premier battement A ne sont pas modifiés.

Quant à l'instrument, ce pourrait être celui auquel il est fait allusion plus haut p. 27, en le modifiant de façon à le faire produire des battements de force variable. Cet instrument est le « Taktirapparat » (voy. WUNDT, *Völkerpsychologie*; vol. I, *Die Sprache*, Partie 2, p. 378, et WUNDT, *Grundzüge der Physiologischen Psychologie*, t. III⁵, p. 37). On pourrait employer aussi le « Zeitsinnapparat » (voy. WUNDT, *Grundzüge...*, p. 502). Si nous proposons de faire appel à ces instruments, c'est qu'ils n'ont rien de commun avec ceux dont nous avons plus haut (p. 69, n. 1) décliné le contrôle ; les premiers sont des instruments producteurs d'impressions rythmiques ; et les seconds des instruments enregistreurs.

Je vous ai demandé des oreilles |^b des yeux
(Id., id., II, 2.)

Spectat |^a inornatos collo pendere capillos
(Ovide, Métam., I, 497.)

Hoc certe furtum coniunx mea nesciet |^b inquit
(Id., id., II, 423.)

Les membres du premier vers français et du premier vers latin sont disposés en ordre ascendant, ceux du second vers français et du second vers latin en ordre descendant : or les repos *a* nous paraissent beaucoup plus courts que les repos *b*.

L'effet produit sur notre oreille par la place des membres s'explique, comme l'effet produit par leur étendue relative, en comparant les objets perçus, le réel, à la tendance de notre esprit, l'idéal. Livrés à nous-même, nous nous représentons les objets simples et peu nombreux avant les objets nombreux et complexes : ainsi la suite des nombres se développe du plus petit au plus grand, du fini à l'infini. Aussi avons-nous, lorsque le plus petit des deux groupes d'unités rythmiques précède le plus grand, l'impression qu'ils appartiennent à la même série, que le rythme est continu ; quand le plus grand précède le plus petit, il nous semble que le premier termine une série et que le second en commence une autre : le rythme est interrompu. La continuité a naturellement pour effet d'accélérer le mouvement, l'interruption, de le ralentir ; et entre deux groupes à mouvement accéléré, le repos est plus court qu'entre deux groupes à mouvement ralenti¹.

1. La différence du rythme ascendant et du rythme descendant a été déjà observée. Nous l'avons trouvée énoncée par WUNDT (*Grundzüge der Physiologischen Psychologie*, t. III⁵, p. 166) et WEIL (*De l'Ordre des Mots dans les Langues Anciennes*, 2^e édit., 1869, p. 55). Le premier considère des impressions rythmiques, une suite de temps alternativement marqués et non marqués ; dans ce cas, les deux éléments dont la succession détermine le rythme sont : le temps marqué, le plus important, et le temps non marqué, le moins important. Dans le trochée, le temps marqué est le premier, dans l'iambe le second. Or : « Der Unterschied

Après avoir défini les trois ordres de repos : étendue totale, étendue relative, ordre des membres, il reste à en indiquer les rapports, l'opposition apparente et la ressemblance réelle, et à annoncer la place qu'ils occuperont dans notre étude.

Il y a, semble-t-il, ou du moins il peut y avoir dans certains cas, une contradiction entre les trois repos qui se présentent à l'auditeur en chaque point du discours. Soit le repos *a*, à l'hémistiche du vers 23 de V. Hugo :

Quarante ans sont passés |^a et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre, où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des Géants.

Le repos *a* est long quant à l'étendue totale, puisque les deux membres réunis remplissent les quatre vers 23, 24, 25, 26, et mesurent 48 unités de durée. Mais le même repos est court quant à l'étendue relative, car il y a une grande différence d'étendue entre les deux membres : la relation du premier au second est celle des nombres 6 et 42, soit 1 : 7. La contradiction existe dans l'exposé logique des faits, mais non dans leur perception. En réalité, quand nous considérons l'étendue totale, notre esprit ne contient point la notion d'étendue relative, et inversement ; l'une des deux exclut l'autre,

[entre l'impression produite par le trochée et l'impression produite par l'iambe] tritt nicht bloss in der poetischen Verwendung, sondern auch beim reinen Taktiren mit gleichgültigen Eindrücken deutlich hervor ; [la différence est que l'iambe est die erregende, le trochée die beruhigende metrische Grundform] ; und eine Bestätigung liegt, wie man sich besonders im letzteren Fall leicht experimentell überzeugen kann, darin, dass in der Regel die Zeitwerte iambischer Takte kleiner sind, weil wir unwillkürlich die Pausen zwischen den einzelnen Takten im Vergleich mit dem trochäischen Metrum verkürzen. » Et en note à cet endroit : « Letzteres ist auch von den Metrikern gelegentlich beobachtet worden, vgl. MINOR, Neuhochndeutsche Metrik², 1902, S. 143 f. ». — WEIL traite des parties du discours, qui relèvent non de la métrique, mais de la logique. Les éléments dont il observe la succession sont le substantif et l'adjectif, le premier plus important que le second : « Il résulte de tous ces faits que la construction ascendante [dans laquelle l'adjectif précède le substantif] lie plus étroitement les idées mises en rapport, et que la construction descendante les détache davantage les unes des autres. »

car dans le cas de l'étendue totale notre attention se porte sur les longueurs des membres, et sur les nombres 6 et 42 qui mesurent ces longueurs ; dans le cas de l'étendue relative, elle néglige les longueurs et les nombres eux-mêmes pour en observer le rapport. D'autres exemples révèlent la même contradiction apparente, et la même indépendance réelle, entre l'étendue relative et l'ordre des membres. Soit le vers de Racine cité plus haut (p. 94) :

Je vous ai demandé des oreilles, |^a des yeux.

Si nous considérons le rapport des nombres 10 et 2, qui mesurent la longueur des membres (étendue relative), en négligeant l'ordre de leur succession, le repos *a* nous paraît court ; si nous considérons l'ordre de succession des nombres (ordre des membres), en négligeant leur rapport, le repos *a* nous paraît long. Mais nous ne pouvons considérer l'un et l'autre caractère en même temps, car ils sont de nature différente. L'étendue totale, l'étendue relative et l'ordre des membres sont trois aspects distincts du même objet, dont nous ne pouvons saisir qu'un seul à la fois. Aussi ne se contrarient-ils jamais.

Après avoir constaté la différence de nature entre les trois ordres de repos et l'indépendance qui en résulte, on reconnaît que les mêmes lois du rythme s'appliquent à l'un et à l'autre. Le repos d'étendue relative a une durée exactement proportionnelle à la relation des membres : la durée de l'un et la relation des autres varient en même temps et dans la même mesure : il est donc soumis à la même loi de proportion qui fait dépendre le repos d'étendue totale de la longueur des membres réunis. Quant au repos de l'ordre des membres, sa structure rythmique est plus simple que celle des deux autres. Étant donnés deux membres de longueur non définie, on peut leur attribuer une infinité de longueurs et de proportions différentes, mais deux ordres de succession seulement :

ou bien le plus long précède le plus petit, ou bien il le suit. Ainsi, des trois repos réunis en un point donné du discours, les deux premiers peuvent avoir un nombre infini de durées différentes, et le troisième deux durées sans plus. Mais dans sa simplicité, le repos de l'ordre des membres ne contient rien qui démente la loi de proportion : à la *succession longue* des membres correspond la durée longue des repos, à la *succession courte* la durée courte.

De la loi de proportion résulte, on l'a vu, une conséquence qui est pour nous plus précieuse que la loi elle-même : en effet, par suite de la relation qui existe entre les repos et les membres, les nombres qui mesurent les longueurs de membres peuvent aussi servir à mesurer les durées de repos, et ils nous permettent de définir et de classer ces durées. La représentation numérique, comme la loi de proportion, convient également aux trois sortes de repos. Il y a plus, elle s'applique aux trois à la fois par une seule et même opération. Soit le groupe :

Spectat |^a inornatos collo pendere capillos

(cité p. 94). Les trois repos réunis en *a*, repos d'étendue totale, repos d'étendue relative, repos de l'ordre des membres, ont leur durée déterminée par les mêmes membres. Si j'écris les nombres qui mesurent la longueur de ces membres, ces nombres se trouvent donc représenter également la durée des trois repos. Ils sont, dans l'exemple choisi, 3 pour le premier membre, 20 pour le second. L'expression numérique $3 + 20$ fait connaître à la fois la durée du repos d'étendue totale, qui est de 23 unités, celle du repos d'étendue relative qui correspond à la relation des nombres 3 et 20 (la longueur des membres étant estimée en durées de brève) ou plutôt à la relation des nombres 1 et 5 (la longueur des membres étant estimée au nombre des temps marqués ; v. p. 89), enfin celle du repos de l'ordre des membres, qui est la plus courte des deux

durées possibles, puisque le membre le plus court précède le plus long. On pourrait, il est vrai, former pour le repos de l'étendue totale une notation distincte et plus simple : elle comprendrait un seul nombre au lieu de deux, le nombre 23 au lieu des nombres 3 et 20 ; mais il est plus simple en définitive, d'attribuer à ce repos la même représentation qu'aux autres, puisque nous en avons le pouvoir. Le choix de la notation la plus compliquée (en apparence) a déjà été justifié plus haut (p. 41 et suiv.).

Cette simplicité de la représentation numérique, qui est unique pour les trois sortes de repos du discours, rendra dans l'avenir notre travail plus simple. Nous aurons en effet à traduire par des signes convenables, et à réunir ensemble, tous les faits de versification compris dans notre étude, telle qu'elle a été délimitée précédemment. Comme il y a autant de faits de versification que de rencontres entre les repos du discours et les repos du vers, il semble que la réunion des deux éléments du rythme poétique doive être faite en trois listes distinctes, dans lesquelles les repos du vers seraient mis successivement en rapport avec les repos de l'étendue totale, puis avec les repos de l'étendue relative, enfin avec les repos de l'ordre des membres. En réalité, les trois faits de versification qui se manifestent dans chacun des repos entre propositions que nous avons à décrire se composent des mêmes données rythmiques différemment combinées : d'une part, le repos du vers, qui se reproduit trois fois le même, d'autre part, les longueurs de membres, qui déterminent également et indifféremment les trois repos du discours. Les trois faits de versification peuvent donc être traduits par les mêmes signes, et réunis en une seule liste.

En étudiant le repos de l'étendue totale, nous avons énoncé (p. 56 et suiv.) les objections qui s'opposent en apparence à la loi de variation proportionnelle des repos et des membres, et celles qui s'élèvent contre la représentation des

repos par des nombres. Nous avons écarté les unes et les autres. Il serait possible de les reproduire ici, car elles se présentent également quand on observe en détail le repos de l'étendue relative, et le repos de l'ordre des membres. Mais une discussion nouvelle serait inutile, car elle n'ajouterait rien à la précédente ; il nous faudrait y répéter les mêmes arguments et la même conclusion, qui est que les objections proposées sont, ou bien fausses, ou bien faciles à éviter.

La loi de proportion, en particulier, est corroborée par toutes les observations que nous pouvons faire dans un poème donné. La coïncidence des trois repos en chaque point du discours ne rend notre observation ni moins facile ni moins certaine. Il ne nous faut nulle part un grand effort pour isoler un des repos des deux autres, et comparer sa variation propre à celle des membres. Cette comparaison se fait en observant à la fois deux groupes de membres et deux pauses (nous désignons ici par pause le repos du discours admis sans l'analyse qui y distingue les trois sortes de repos), pour constater si la variation des uns correspond à celle des autres. Comme termes de comparaison, nous pouvons prendre ou bien la même pause et le même groupe de membres prononcés dans un mouvement tantôt plus tantôt moins rapide (c'est ainsi que sont choisis les faits observés pages 57 et 65), ou bien deux groupes de membres et deux pauses différentes (exemple pp. 93-94). Dans le premier cas, la mise à part de celui des trois repos dont nous voulons comparer la variation avec celle des membres (par exemple le repos de l'étendue totale) se fait spontanément, par l'exercice même de notre faculté d'analyse : au moment où notre attention se porte sur le repos choisi, les deux autres repos et les caractères des membres qui sont en rapport avec eux cessent d'exister pour nous. Dans la comparaison de deux passages différents, l'exclusion des deux repos à négliger est obtenue par un moyen si simple qu'il s'offre à nous presque de lui-même : il consiste à

choisir deux groupes de membres dont toute la différence réside dans les caractères qui déterminent la durée du repos à étudier, les autres caractères, et par suite les autres repos, étant de tout point semblables. Si l'on veut observer par exemple la variation du repos de l'étendue relative, on rapprochera deux groupes où l'étendue totale et l'ordre des membres sont les mêmes. Il est évident que dans des exemples ainsi choisis, toute la différence que l'oreille perçoit entre les deux pauses doit être attribuée au repos qui fait l'objet de l'expérience, à celui qui est défini par la relation des membres d'où résulte la différence des passages. Quant aux deux autres repos, ils se détruisent par leur identité même, qui les dérobe à l'attention.

La comparaison que nous venons de faire entre les trois repos du discours nous apprend qu'ils sont à la fois semblables et indépendants : semblables, puisqu'ils sont déterminés par les mêmes membres, et qu'ils ont avec leurs membres la même relation ; indépendants, puisque l'on peut observer et étudier complètement l'un d'entre eux en négligeant les autres. Il faut tenir compte de ces deux caractères pour assigner aux trois sortes de repos la place qui leur revient dans l'examen des faits de versification que nous entreprendrons par la suite.

Tant qu'il s'agira de décrire les faits de versification, de constater et de noter les repos du discours en même temps que les repos du vers avec lesquels ils entrent en contact, la distinction des trois sortes de repos du discours ne se fera pas sentir : ils peuvent en effet, nous l'avons indiqué plus haut (p. 98), être représentés tous trois par les mêmes signes, et consignés sur une liste unique.

Mais quand nous aurons à expliquer les faits de versification après les avoir décrits, alors l'indépendance des trois repos se fera sentir plus que leur ressemblance, et nous devons assigner à chacun d'eux une place distincte. L'explication que nous cherchons s'obtient en résolvant la question suivante :

avec quels repos du vers se rencontrent les repos du discours de différentes durées, et pourquoi ? Puisqu'il y a trois sortes de repos du discours, indépendantes l'une de l'autre, nous devons poser et résoudre trois fois le même problème, une fois pour chaque sorte de repos. Ainsi, la partie explicative de notre étude comprendra trois subdivisions : chacune d'elles aura pour objet l'un des repos du discours. Il conviendra de présenter les trois repos au lecteur dans l'ordre même où la nature les lui présente : le repos de l'étendue totale, qui est perçu le premier, occupera la première subdivision, le repos de l'étendue relative la seconde, et le repos de l'ordre des membres la troisième. Les trois repos ont, en théorie, la même importance, puisque chacun d'eux occupe, à un moment donné, toute notre attention. Mais comme ils ont la même nature, les trois problèmes qu'ils nous obligent à poser doivent être conduits par la même méthode à la même solution. Aussi, la première subdivision servant en quelque sorte d'exemple, nous sera-t-il permis de traiter les deux autres plus brièvement.

Le plan d'étude que nous venons de proposer paraîtra sans doute trop sommaire : il recevra plus de précision à mesure que les faits eux-mêmes seront mieux connus, et observés plus en détail. Le moment n'est pas encore venu, d'ailleurs, de considérer en particulier les faits de versification des Métamorphoses. Nous avons à achever auparavant les remarques qui concernent le rythme poétique en général, et tout d'abord celles qui se rapportent au repos du discours pris à part.

f) *repos indéterminés.*

Si la plupart des repos ont leur durée déterminée par la triple relation des membres, il y en a quelques-uns dont les membres n'ont aucune relation, et qui demeurent indéter-

minés. Pourquoi ils existent, et où ils se placent, c'est ce que nous devons expliquer maintenant.

Observons deux membres A et B, et le repos *a* qui les sépare : A|^aB. Le temps *a* se distingue des temps A et B en ce que nous ne recevons aucune impression extérieure. A cet égard, notre faculté de percevoir les sons et les idées y demeure en repos. Mais il n'en est pas de même de notre mémoire, mémoire auditive et mémoire logique. Celle-ci demeure attentive aux impressions du groupe A, qu'elle vient de recevoir, et qu'elle doit conserver intactes pour être comparées à celles du groupe B. Elle contient même autre chose : une connaissance anticipée de ces impressions nouvelles, connaissance plus ou moins confuse, mais suffisante pour ébaucher dès maintenant la comparaison des deux groupes et en pressentir les résultats. Bientôt les impressions B, C, etc., sont reçues à leur tour et retenues avec celles du groupe A. Il vient un moment où le total des impressions reçues (appelons-le N) est si considérable, qu'il occupe toute notre attention, et la détourne des impressions à venir. Celles-ci ne sont présentes à notre conscience d'aucune manière, ni clairement ni obscurément, puisqu'il n'y a point de place pour elles ; nous avons déjà peine à y retenir toutes celles qui s'y trouvent. Il faut alors laisser reposer notre attention, qui est lasse de comparer, et notre mémoire, qui est lasse de se souvenir. Ce temps d'arrêt peut être retardé par un effort de volonté, mais il est à la longue inévitable. Appelons *n* ce repos qui suit le groupe N, et comparons-le au repos *a*. Tout à l'heure, il y avait repos de notre perception, mais non pas de l'attention ni de la mémoire : le repos *a* n'était pas un repos complet ; au contraire, le repos *n* est un repos complet. La durée du repos *a* était déterminée, parce que nous connaissions l'étendue des deux membres et leur relation. La durée du repos *n* est indéterminée, parce que cette relation nous échappe. Les impressions qui doivent succéder à celles du

groupe N nous sont tout à fait inconnues : ainsi, nous ignorons quelle longueur il faut ménager au repos *n* pour pouvoir les embrasser sans fatigue : nous ignorons aussi lequel des deux groupes est le plus long, et de combien. Enfin, le groupe à percevoir fût-il connu, que le groupe déjà perçu N se déroberait à la comparaison : aussitôt qu'il occupe toute notre attention, il l'excède ; nous ne pouvons déjà plus en embrasser toute l'étendue, parce que les impressions les plus anciennes sont déjà effacées. Voilà comment le rythme du discours est interrompu, de place en place, par des repos dont la durée est indéterminée : nous les appellerons, pour cette raison, *repos indéterminés*.

Dans un discours donné, il est impossible d'assigner aux repos de ce genre une certaine place, et ils y reviennent à des intervalles irréguliers. En effet, ils apparaissent chaque fois que l'étendue de notre conscience est entièrement remplie par les impressions reçues. Mais le nombre d'impressions que notre conscience peut recevoir est lui-même variable. Il varie suivant la nature des objets d'abord, suivant notre propre disposition ensuite.

La quantité d'attention que nous pouvons consacrer aux impressions extérieures dépend dans une large mesure de ces impressions, et se satisfait tantôt d'un plus grand nombre, tantôt d'un plus petit. Cette accommodation complaisante se manifeste, par exemple, au début du passage de V. Hugo. Les deux premières propositions forment un groupe d'idées indépendant, suivi d'un repos indéterminé ; ensuite, pour retrouver un ensemble logique aussi complet, et un repos semblable au précédent, il faut lire tous les vers qui suivent jusqu'à la fin du vers 10. Les deux groupes ont donc une étendue très différente : le premier occupe un peu moins de 2 vers, et le second un peu plus de 8 ; cependant notre conscience n'a pas de peine à se restreindre à la mesure du premier, ni à s'étendre à la mesure

du second. Cette différence ne dépend pas de nous, mais de l'objet décrit ; c'est parce que la bataille de Waterloo eut telle et telle péripétie, que la première partie du récit se trouve très courte, et la seconde très longue.

Voici maintenant une autre cause de variation qui ne dépend pas de l'objet, mais de nous ; elle modifie non pas la quantité d'attention employée, mais l'emploi qui en est fait. Nous pouvons en effet consacrer la même quantité d'attention à un nombre d'impressions très petit ou très grand. Dans le premier cas, chacune d'elles demeure distincte ; dans le second, elles se groupent et se confondent. Le second procédé n'est d'ailleurs pas inférieur au premier ; le résultat n'en est pas plus mauvais, mais différent. Tel est en effet le caractère des notions que forme l'esprit, et que traduit le langage, qu'une fois confondues elles forment une notion nouvelle, vivante d'une vie propre, et indépendante de celles qui la composent. On a vu tout à l'heure cette propriété se manifester dans les groupes de propositions, dont les membres les plus courts cessent en quelque sorte d'exister dès qu'ils se fondent en membres plus étendus. Si nous sommes très attentifs à chaque détail, nous n'en pouvons embrasser qu'un très petit nombre, et les repos indéterminés, pendant lesquels l'attention se répare, se succèdent à courts intervalles ; si nous sommes plus ménagers de notre effort, nous pouvons le prolonger davantage, et les repos sont espacés d'autant. Quant au motif qui nous pousse à distribuer notre attention de telle ou telle manière, il n'est autre que le résultat pratique auquel nous voulons atteindre. Supposons un esclave, qui apprenait à lire au fils de son maître dans les *Métamorphoses* d'Ovide : il distinguait et nommait chaque lettre, et se reposait après chaque mot. Un rhéteur, qui apprenait par cœur le récit de l'enlèvement de Proserpine, afin de déclamer ce passage en public, observait chaque mot à part, et n'embrassait guère qu'une proposition à la fois. Le même homme, lorsqu'il

déclamait, devait rendre sensible aux auditeurs, non seulement le détail, mais l'ensemble : il leur présentait alors des groupes d'impressions plus étendus, et leur ménageait les repos à de plus longs intervalles ; il prononçait nettement chaque mot, sans toutefois s'y attarder assez pour faire oublier la phrase ou le groupe. Les rhéteurs anciens ont appelé *période* l'espace qu'un auditeur pouvait ainsi embrasser sans fatigue, et auquel devait se borner l'orateur ; ils lui ont assigné en principe une durée de quatre hexamètres ¹. Mais cette mesure ne s'applique qu'à la déclamation en public. Un lecteur d'Ovide qui connaît déjà le passage en question, et le relit pour le remettre en mémoire à lui-même ou à d'autres, réunit en un seul des groupes que laisse distincts le rhéteur déclamant devant son auditoire, et les repos sont alors séparés par un plus grand nombre encore de mots ou de vers. Dans cette lecture, les mots ne sont plus guère distincts, et l'auditeur ne perçoit que les plus importants. Enfin, représentons-nous un savant, qui a étudié la composition des Métamorphoses, et parcourt une dernière fois les quinze livres pour vérifier les conclusions déjà obtenues : l'Enlèvement de Proserpine ne forme même pas pour lui un groupe logique distinct, mais seulement une partie du récit de Calliope (l. V, vv. 341-661), qui se développe sans aucun repos ; quant au sens qu'il perçoit au cours de cette lecture sommaire, ce sont quelques mots çà et là, les noms propres qui révèlent le sujet traité par le poète. En somme, si l'on prend un certain discours et dans ce discours un certain repos, jamais ce repos n'est indéterminé par nature, mais toujours il dépend du lecteur de le considérer comme tel.

Dans le cas présent, le lecteur n'est autre que nous-même, et le discours n'est autre que les Métamorphoses d'Ovide ; notre but est d'y mesurer et d'y noter la durée des repos entre

1. Voy. Éd. NORDEN. *P. Vergilius Maro. Æneis, Buch VI.* Leipzig, 1903, Teubner ; p. 369.

propositions, sans excepter les repos dont la durée est indéterminée. Ces repos seront distribués dans le discours en question selon la connaissance que nous en avons acquise, et, pour ainsi dire, selon l'attitude que nous prenons à son égard. Pour apprécier les rapports des propositions, et les grouper en membres, il faut avoir lu les mêmes vers attentivement, et plusieurs fois ; mais il est inutile d'embrasser d'une même vue, toutes les Métamorphoses, ou même tous les épisodes d'un seul livre. Notre champ d'observation est beaucoup moins étroit que celui de l'enfant qui épèle les mots, et pour qui tous les repos sont indéterminés ; il l'est beaucoup plus que celui du savant, qui compare plusieurs chants entre eux, et pour qui il n'y a point de repos indéterminés. Quelle en est l'étendue moyenne, quelle longueur de discours notre attention peut considérer sans fatigue, ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons répondre par une formule, mais seulement par des exemples. Dans le récit que fait Ovide de l'Enlèvement de Proserpine, un lecteur qui connaît déjà ce passage, devra, semble-t-il, prendre repos en trois endroits : au milieu du vers 391, à la fin des vers 401 et 408. Ces trois pauses complètes distinguent le récit lui-même de la suite, et dans l'intérieur du récit les trois parties principales : le lieu de la scène, l'enlèvement, la fuite du ravisseur. Dans le passage de V. Hugo pris comme objet de comparaison, nous considérons comme indéterminés les repos à l'intérieur du vers 2, à la fin des vers 10, 22 et 26. Des quatre parties ainsi séparées, la première contient une transition, la seconde l'apparition de la Déroute, la troisième la fuite de l'armée, la quatrième une courte méditation du poète, qui sert de conclusion au récit.

Si l'on compare le groupe d'impressions logiques et rythmiques compris entre deux de nos repos indéterminés avec celui que les rhéteurs grecs et latins ont défini sous le nom de *période*, on voit que les deux mesures coïncident en certains points, et diffèrent en d'autres. Ainsi, les vers 385-391 forment

deux périodes distinctes, si l'on donne au mot période le même sens que les anciens : la première comprend les vers 385-7, et la seconde les suivants ; de même les vers 391-401 forment deux périodes, séparées par l'hephtémimère du vers 396 ; au contraire les vers 402-408 sont réunis par le rhéteur comme par nous en un seul groupe. Cette différence dans la distribution des repos indéterminés s'explique par une interprétation différente du texte. Nous supposons les vers perçus par un lecteur déjà instruit, et le rhéteur les suppose déclamés à haute voix devant un auditeur encore ignorant. Les deux conceptions sont également légitimes. Nous nous sommes tenu à celle qui nous était naturelle, et que nous imposait notre étude même des vers d'Ovide ; nous n'avons pas osé tenter l'effort de les considérer par les yeux d'un rhéteur latin, quoiqu'il y eût eu avantage à faire coïncider nos divisions avec les périodes.

Il y a d'ailleurs dans un discours donné d'autres divisions possibles que la nôtre, ou celle du rhéteur ; chaque personne qui l'entend ou le lit, y place les repos indéterminés selon sa règle propre ; il est même naturel que plusieurs lecteurs, adoptant la même règle, l'appliquent parfois différemment. Ces deux motifs d'incertitude ne peuvent être évités ; le choix que nous avons fait des repos indéterminés dans notre examen du texte d'Ovide ne se justifie donc que par l'objet de cette étude ; même un autre lecteur, qui se proposerait le même objet, ferait sans doute un choix en partie différent. Nous ne pouvons supprimer ces différences, mais nous pouvons faire qu'elles soient exactement connues de chaque lecteur, et qu'il puisse, dès qu'il le voudra, opposer sa conception à la nôtre. Le moyen, c'est de mentionner sans exception tous les endroits où nous avons placé des repos indéterminés, et de classer ces repos à part des autres ; ils ont en effet leur place distincte dans la liste complète des repos étudiés, que l'on trouvera plus loin (Partie II, chapitre 2).

g) *repos exclus de l'étude.*

Cette liste ne comprend pas, d'ailleurs, tous les repos du discours. Le lecteur sait déjà (v. p. 19) que ces repos sont trop nombreux pour être tous retenus dans cette étude, et quel choix nous avons fait parmi eux. Nous avons décidé de porter notre attention sur les repos entre propositions, et de négliger les repos placés à l'intérieur des propositions, ou plus précisément entre les parties d'une même proposition. Cette distinction est en général facile. Dans la plupart des cas, nous reconnaissons sans peine les groupes de mots qui forment une proposition distincte, par exemple A, et ceux qui forment les parties de cette proposition, par exemple *a*, *a'*, *a''* etc. Si A est suivi d'une autre proposition B, l'on obtient pour cette partie de période la figure : (*a a' a''*) B. Le repos entre *a''* (ou A) et B est admis dans notre étude, les repos entre *a* et *a'*, *a'* et *a''* en sont exclus. Il y a cependant des groupes de mots, dont la composition syntactique est telle, que tantôt ils suffisent à former une proposition, tantôt ils se joignent à d'autres pour en former une. Soit *m* un de ces groupes, et *n* le groupe suivant : $m|n$; dans le premier cas, le repos entre *m* et *n* nous appartient, dans le second cas, nous l'abandonnons. Pour justifier au lecteur le choix que nous avons fait entre les repos, il faut indiquer maintenant les principaux de ces groupes. Pour la plupart d'entre eux, la difficulté ne peut se résoudre par principe ; la solution varie selon les passages, et se reconnaît sur place ; nous présenterons alors non pas des règles, mais seulement des exemples.

Ces propositions douteuses sont ou bien des *groupes de mots sans verbe*, ou bien des *groupes de mots avec un verbe à l'infinitif*, ou bien encore des *propositions que l'analyse logique distingue, mais dont le poète a mêlé les éléments*.

1° Nous comptons comme propositions tous les groupes

qui contiennent un verbe. Cette règle s'applique même aux passages où le groupe est réduit à un seul mot, le verbe lui-même. Exemple :

nescis temeraria | nescis |
Quem fugias

(I, 514-515.)

Ces mots sont répartis en trois propositions, bien que peut-être les deux *nescis* ne forment pour l'esprit qu'une seule notion logique, et doivent être prononcés d'une seule émission de voix, sans intervalle. En revanche, plusieurs groupes de mots qui se complètent au moyen du même verbe répété une fois pour toutes, comptent pour une seule proposition. Ces groupes sont le plus souvent réunis par coordination :

sic agna lupum, | sic cerua leonem |,
Sic aquilam penna fugiunt trepidante columbae
(I, 505-506.)

mais quelquefois aussi par subordination :

quantusque feror | cum plurimus umquam
(VIII, 583.)

Aucun des repos désignés par des traits ne trouve place dans notre étude.

Voici maintenant des groupes de mots qui, à la différence des précédents, ne contiennent aucun verbe : ce sont des interrogations ou des exclamations. Il est plus difficile de décider s'ils forment ou non une proposition complète. La règle est beaucoup plus vague : elle est fondée, non pas sur un caractère de syntaxe, mais sur des circonstances de logique et de rythme. Il faut considérer comme propositions les groupes de mots qui, par leur contenu logique ou par leur étendue, se distinguent de ceux qui les entourent, et suffisent à retenir un instant l'oreille et l'esprit du lecteur. D'ailleurs, ce caractère d'indépendance varie, non seulement selon les groupes, mais

pour les mêmes groupes selon les mots voisins ; ainsi, les mêmes mots peuvent être proposition dans un passage, et partie de proposition dans un autre.

Les exemples suivants montrent l'application de la règle proposée.

Ei mihi | quod nullis amor est sanabilis herbis
(I, 523.)

et mirum | medio dum labitur amne
Flebile nescioquid queritur lyra
(XI, 51-52.)

Ei mihi forme une proposition ; au contraire, *et mirum* est une partie de la proposition qui suit. C'est le contenu logique des deux groupes de mots, qui nous décide à les traiter différemment, car leur longueur est à peu près la même. En effet, *Ei mihi* sert de proposition principale à la subordonnée qui suit, et sans cette courte proposition principale on ne peut faire l'analyse logique du passage ; au contraire, *mirum* pourrait être supprimé sans dommage : en d'autres termes, la deuxième exclamation est produite par la sensibilité toute seule ; la première est produite à la fois par la sensibilité et par l'intelligence. Dans d'autres exemples, il n'y a point de différence de sens entre les passages ; c'est la longueur plus grande qui détermine l'indépendance. Soient les deux vers :

tantoque potentior | inquit
(XIV, 657.)

et

[Sub noctem] dixere | uale
(IV, 79.)

Ils contiennent tous les deux une exclamation, suivie du verbe qui sert à insérer le discours direct dans le récit. Mais l'une est beaucoup plus longue que le verbe et en demeure distincte ; l'autre est très courte et se fond avec lui. La première est donc une proposition, et la seconde n'en est pas une ; le premier repos est admis dans notre étude, et le second en est exclu.

L'incertitude que présentent les groupes exclamatifs se trouve aussi dans les interrogations, et doit y être résolue par les mêmes moyens. Observons par exemple les vers suivants :

Cadme quid hoc, | ubi pes ubi sunt umerique manusque
(IV, 592.)

Nescit enim | quid amor
(IV, 330.)

Les deux groupes qui contiennent le pronom *quid* sont des unités logiques relativement indépendantes, c'est-à-dire des propositions distinctes. En effet, dans le second, le pronom sert non seulement d'interrogation, mais de conjonction ; ainsi, l'analyse syntactique suffit à nous faire distinguer dans cet hémistiche une principale et une subordonnée ; de plus, celle-ci est presque aussi longue que celle-là, et notre oreille n'est point tentée de la traiter comme une dépendance de la principale. Dans le premier vers, les différentes parties du développement sont distinguées par la présence ou l'absence du vocatif *Cadme* et par l'alternance des mots interrogatifs *quid*, *ubi* : ainsi, le repos après *hoc* est le principal du vers, et il y a une nécessité logique à séparer les mots qui le précèdent de ceux qui le suivent. Au contraire, le pronom *quid* isolé dans les formules *quid si*, *quid quod*, ne suffit pas à former une proposition. Par exemple, dans le groupe

Et quid si comantur ait
(I, 498.)

il n'y a qu'un repos entre propositions, avant le verbe *ait*.

2° Les groupes de mots qui contiennent un verbe à l'infinitif présentent la même variété que les précédents : ils forment tantôt une proposition, tantôt une partie de proposition. Mais ces deux espèces se distinguent par des caractères syntactiques et non point logiques, dont l'interprétation ne peut varier, ni suivant les lecteurs, ni suivant les passages. Si l'infinitif est accompagné d'un sujet, le grammairien reconnaît là une pro-

position distincte, appelée proposition infinitive. Si le sujet fait défaut, l'infinitif et les mots qui en dépendent sont rattachés à un verbe voisin, à une proposition voisine, en qualité de complément verbal. Voici un exemple du premier genre :

In spatium resilire manus breue | uidit
(III, 677.)

et un du second :

placuit | caeleste precari
Numen
(I, 367-368.)

Le premier de ces deux repos est un repos entre propositions, un de ceux que nous étudions ; le second est à l'intérieur d'une proposition, et nous devons le négliger.

3° Il reste à présenter au lecteur les groupes de mots du troisième genre, ceux qui sont composés des mots de deux propositions mélangées ensemble. Nous convenons d'appeler *enveloppement* cette anomalie du style, et l'exemple suivant servira de type :

Haec mihi non uani, |^a neque erat cur fallere uellent |^b
Narrauere senes
(VIII, 721-722.)

Les quatre premiers mots et les deux derniers appartiennent à la même proposition A ; les cinq mots intermédiaires à une autre proposition B. L'ensemble est représenté par la figure $A^a B^b A'$, dans laquelle les majuscules désignent les parties de proposition, et les minuscules les repos. L'usage ordinaire est d'employer dans certains passages des parenthèses pour distinguer la proposition enveloppée, et de simples virgules dans d'autres cas : nous ne tenons aucun compte de cette distinction. Observons maintenant les repos *a* et *b*. La relation des groupes A et B est une coordination au moyen de la particule *neque* ; l'éloignement du groupe A' n'en modifie point la nature ; les propositions *Haec mihi non uani* | *neque erat...* *Narrauere*

senes et *Haec mihi non uani narrauere senes* | *neque erat...*, les deux ordres ABA' et AA'B, sont différents pour le style, mais identiques pour la syntaxe. Ainsi, le repos *a* est un repos entre propositions, tout pareil à ceux dont la réunion forme l'objet de notre travail. Il n'en est pas de même du repos *b*. La relation syntactique des mots *Narrauere senes* (groupe A') aux précédents est en effet la suivante : d'abord, avec la proposition enveloppée *neque erat...*, aucune relation, puisque la coordination *neque* renvoie aux mots précédents, en particulier à *non uani*; cette proposition est, par rapport au groupe A', comme si elle n'existait pas; ensuite, entre les groupes A et A', deux relations : la première entre un substantif (*senes*) et un adjectif épithète (*non uani*), la seconde entre un verbe (*Narrauere*) d'une part, et d'autre part son complément direct (*Haec*), son complément indirect (*mihi*) et l'épithète du sujet à venir (*non uani*). Ces relations sont de celles que l'on trouve dans l'intérieur d'une proposition, mais non pas entre deux propositions distinctes. Des deux repos que détermine l'enveloppement, l'un *a* est un repos entre propositions, compris dans le sujet que nous voulons traiter, l'autre *b* est un repos intérieur à la proposition, un de ceux qu'il nous faut abandonner. D'ailleurs, la nature des repos ne dépend nullement de leur place : on trouverait sans peine des exemples où le repos entre propositions est le second (*b*), et le repos dans la proposition le premier (*a*); pour qu'il en soit ainsi, il suffit que B soit en relation syntactique avec A' et non avec A, par exemple : *Haec mihi*^a | *sicut postea comperi*^b | *non uani narrauere senes*.

Ainsi, des deux repos *a* et *b* qui se trouvent dans tout enveloppement, un seul, mais un au moins, devrait être mentionné dans notre étude. Cependant, nous avons décidé de les en exclure tous les deux, c'est-à-dire de considérer le groupe ABA' comme une seule proposition. Cette décision est sans doute contraire à la nature logique des faits, mais elle se jus-

tifie par la nécessité. Le nombre des repos entre propositions, que nous avons à mesurer et à noter, est en effet si grand, qu'il nous a paru nécessaire d'alléger notre tâche autant que possible, et de rejeter tous ceux des repos qui, à un titre quelconque, pouvaient être classés parmi les repos intérieurs à la proposition. Or, les deux repos de l'enveloppement sont tous deux placés à l'intérieur de la proposition enveloppante. Celui-là même des deux repos, qui est un repos entre propositions quant à la syntaxe, est en même temps un repos dans la proposition quant au style. Les repos de ce genre occupent en quelque sorte un territoire contesté, en deçà ou au delà duquel on peut tracer la limite que nous avons voulu assigner à notre domaine. D'ailleurs, leur exclusion se fait sans aucun dommage ; jamais nous n'aurons à les mentionner, jamais le lecteur n'en regrettera l'absence. Les repos du discours ont en effet une durée rythmique et une valeur logique. Si l'attention se porte sur le premier élément, on recherchera à quelle place du vers se trouvent les repos de telle ou telle durée. Or, il nous reste, parmi les repos entre propositions sans enveloppement, bien assez d'exemples des repos de toute durée pour résoudre ce problème. Si l'on considère le caractère logique, la question posée sera celle-ci : à quelle place du vers trouve-t-on les repos de telle ou telle nature, par exemple les repos entre deux propositions coordonnées par *neque* ? Mais il est impossible de considérer comme équivalentes les propositions enveloppées et les propositions non enveloppées ; il y a entre elles une différence de style qui accuse une différence dans la pensée de l'écrivain. Il faut donc les distinguer, diviser le problème posé en deux autres, pour les résoudre séparément. En limitant notre observation aux propositions non enveloppées, nous renonçons à l'un des deux problèmes, mais les éléments de l'autre nous demeurent au complet, et nous permettent une solution rigoureuse.

Si l'exclusion des propositions enveloppées est légitime, elle

ne se fait pas toujours sans difficulté. Le fait d'enveloppement s'établit par des caractères logiques, qui doivent être estimés à loisir, et non par des caractères syntactiques qui suppriment toute discussion. Représentons-nous un groupe ABA'. A est un mot qui, pour la syntaxe, se réunit à A'; mais pour la logique et pour le rythme, il fait corps avec B; c'est avec B qu'il se confond dans l'esprit de l'auteur, dans la voix du récitant, dans la perception auditive et logique du lecteur. Lorsque les conditions sont telles, l'enveloppement est apparent et non réel, il n'y a pas d'enveloppement. Nous avons donc à distinguer l'*enveloppement vrai*, qui est à la fois syntactique, logique et rythmique, et le *faux enveloppement*, que révèle seule l'analyse syntactique. Cette distinction nous est nécessaire pour décider si les repos compris dans l'enveloppement trouvent place dans notre étude. En effet, l'enveloppement vrai A^a B^b A', dans lequel A demeure distinct de B et dépendant de A', détermine l'exclusion des deux repos *a* et *b*. Au contraire, dans l'enveloppement faux, A^a B^b A', où A et B sont confondus, le repos *a* disparaît de l'attention en même temps que s'efface toute idée d'enveloppement; mais par là même, le repos *b* devient semblable à tous les autres repos entre propositions, et nous devons l'admettre parmi eux.

On a trouvé plus haut, dans les vers *Haec mihi non uani...* un exemple d'enveloppement vrai; nous y joindrons le suivant :

pennas exire per unguēs |^a
 Adspexere |^b suos
(V, 671-672.)

Les groupes ABA' présentent ici une relation étroite de A' (*suos*) à A (*pennas... unguēs*) et une indépendance manifeste de A ou A' par rapport à B (*Adspexere*), qui assurent l'enveloppement; les repos *a* et *b* seront donc considérés comme des repos intérieurs à la proposition. Voici maintenant un exemple de faux enveloppement :

[dea...

Clamat] et |^a ut summa uestem laniarat ab ora |^b

Collecti flores tunicis cecidere remissis

(V, 398-399.)

Le groupe A est constitué par *et*. Si l'on considère l'agencement syntactique des mots, cette conjonction doit être rattachée au verbe *cecidere* (groupe A'), puisqu'elle sert d'intermédiaire entre ce verbe, et celui de la proposition principale précédente (*Clamat*). Mais cette analyse, conforme à la logique abstraite, est contraire à la réalité. En fait, quand nous voyons succéder à la conjonction de coordination *et* la conjonction de subordination *ut*, nous sommes avertis, d'abord qu'il apparaîtra bientôt un verbe au présent ou au parfait correspondant à *clamat*, ensuite que l'apparition de ce verbe est ajournée pour quelque temps. Le lien qui réunit la conjonction *et* à la proposition principale à venir est ainsi relâché ; et comme cette particule a peu de sens et tient peu de place, comme elle ne forme une unité indépendante ni pour la logique ni pour le rythme, elle s'appuie sur la proposition subordonnée qui la suit, et se confond avec elle. Les groupes A et B n'en forment donc qu'un seul, et le repos *a*, qui les sépare en théorie, échappe en fait à l'oreille. Nous percevons ainsi deux groupes seulement : BA', et entre eux un seul repos *b*. Dans un système logique ainsi conçu, il ne subsiste aucune trace d'enveloppement, et le repos *b* doit prendre place de plein droit parmi les repos entre propositions. Cet exemple nous montre l'enveloppement détruit par la fusion des groupes AB ; mais ailleurs ce sont les groupes BA' qui se trouvent réunis ; dans ce cas, l'ordre d'importance des repos est inverse : *b* disparaît ; *a* est dégagé, et prend la valeur d'un repos entre propositions sans enveloppement.

Nous ne pouvons signaler tous les mots qui forment tantôt un vrai tantôt un faux enveloppement : les plus notables sont les particules, conjonctions et adverbes, et les verbes qui an-

noncent un discours direct : *ait, inquit*, etc. Nous donnerons seulement quelques exemples des deux interprétations. Les passages suivants :

Sed postquam remorata suos cognovit amores |
Percutit indignos claro plangore lacertos
(IV, 137-138.)

et

an quae poma alba ferebat |
Ut nunc nigra ferat contactu sanguinis arbor
(IV, 51-52.)

sont tout à fait analogues aux vers du livre V cités plus haut : *et ut summa...*, etc. Les particules soulignées ne forment pas des groupes distincts ; dès lors, il n'y a pas enveloppement, et les repos marqués d'un trait | sont des repos entre propositions. Au contraire, si la particule a une importance plus grande, elle demeure séparée de la subordonnée qui la suit, et nous retrouvons la formule à trois termes de l'enveloppement vrai ABA'. Il en est ainsi pour l'adverbe interrogatif *ecquid*

Ecquid |^a ubi has iamiam casuras adspicis arces |^b
Ingemis [aut ecquid...]
(XII, 588.)

Il n'est guère plus long que *an* ou *sed*, mais il a plus de valeur logique, et se laisse moins facilement séparer du verbe de la proposition principale. Les deux repos *a* et *b*, inclus dans l'enveloppement, sont considérés comme repos à l'intérieur d'une proposition. On interprétera de même l'exemple suivant :

Ergo |^a qua licuit |^b genitor cunctatus
(II, 105.)

Ici, la proposition subordonnée est réduite au rang de complément, et ne peut s'assimiler, pour ainsi dire, l'adverbe qui précède ; celui-ci détermine l'enveloppement, et les repos *ab* sont exclus de notre étude.

Le verbe qui annonce le discours direct exerce une action semblable à celle des particules. Il a, comme elles, la propriété de se détacher du reste de la proposition qui lui appartient, pour s'adjoindre à une autre proposition, qui fait partie du discours direct. Soit A le début de la proposition d'annonce, B le discours, A' le reste de la première proposition, c'est-à-dire le verbe. Si A' est étroitement rattaché à B, les mots A sont rejetés bien loin par la pensée, et forment en quelque sorte un corps étranger. Les groupes $B|{}^b A'$ étant réduits à eux-mêmes, l'enveloppement disparaît, et le repos b est un repos entre propositions. Exemple :

E quibus Æthalion $|^a$ te scilicet omnis in uno
 Nostra salus posita est $|^b$ ait
 (III, 647-648.)

La condition nécessaire pour éliminer le groupe A, et résoudre l'enveloppement, est que le verbe A' soit devenu une sorte d'enclitique, et que le discours B forme une masse assez importante pour se l'annexer. Cette condition ne se rencontre pas toujours. Ainsi dans le vers

Multaque praequestus $|^a$ tanges tamen aethera $|^b$ dixit
 (IV, 251.)

le verbe d'annonce garde son indépendance, l'enveloppement subsiste, et les repos ab demeurent des repos à l'intérieur d'une proposition.

Les enveloppements que nous avons mentionnés jusqu'ici se ramènent tous au type ABA'. Dans la phrase ainsi construite, chacune des deux propositions joue un rôle différent : l'une B est enveloppée, incluse tout entière entre les deux parties de l'autre AA'; celle-ci est enveloppante et non pas enveloppée; elle produit l'enveloppement mais ne le subit pas, puisque les deux groupes A et A' restent libres pour ainsi dire à leurs extrémités, le premier à gauche, le second à

droite. Nous nommons cette construction *enveloppement simple*. Mais supposons que la proposition enveloppée B soit incomplète, qu'elle se prolonge au delà de la proposition enveloppante, en détachant un deuxième groupe B'. Cette construction peut être représentée par la figure $A^a B^b A'^c B'$. Nous l'appellerons *enveloppement double*. Elle existe réellement, et en voici un exemple :

Qua ueniat causamque uiae nomenque rogatus
Et patriam |^a patria est clarae mihi |^b dixit |^c Athenae
(V, 651-652.)

Chacune des deux propositions est à la fois enveloppante et enveloppée. La première AA' est enveloppante, si l'on considère A et A' ensemble par rapport à B, enveloppée, si l'on considère A' tout seul par rapport à BB' réunis ; inversement la seconde est enveloppée en B, et enveloppante par BB'. C'est là un enveloppement double, qui enferme non pas deux repos, mais trois, *a*, *b*, *c*.

Comme dans l'enveloppement simple, le caractère de ces repos varie selon la relation logique des groupes qui les séparent. Si les groupes enveloppés B et A' sont distincts de leurs voisins, B de AA' et A' de BB', non seulement pour la syntaxe, mais encore pour la logique, il y a un enveloppement vrai, et les trois repos sont des repos intérieurs à la proposition. Tel est le cas de la période citée plus haut. Les mots *patria est clarae mihi* (B) sont réellement des corps étrangers entre ceux qui les entourent, d'une part *Qua ueniat... patriam* (A) d'autre part *dixit* (A'); il en est de même pour *dixit* (A') entre les deux parties de l'autre proposition *patria... mihi* (B) et *Athenae* (B'). Aussi n'avons-nous à retenir aucun des repos *abc*. Mais l'enveloppement double peut être lui aussi un enveloppement faux, valable pour l'œil et non pour l'esprit. Revenons à la figure $A^a B^b A'^c B'$. Supposons que B n'ait aucune indépendance, ni logique ni rythmique, et se con-

fonde avec AA' : alors l'enveloppement tout entier se dénoue ; les groupes ABA' se réduisent à un seul A, les repos *a* et *b* disparaissent ; la figure simplifiée devient A^cB', c'est-à-dire celle d'une période ordinaire sans enveloppement ; le repos *c* est un repos entre propositions, et doit être traité comme tel. Cette simplification se trouve le plus souvent au début du discours direct, quand le groupe B' contient le verbe d'annonce avec ou sans complément, et le groupe B la conjonction *que*, détachée de ce verbe et annexée par anticipation aux premiers mots du discours :

[Nec potui restare diu] repetenda |^a que |^b numquam
Terra uale |^c dixi

(XIII, 947-948.)

La conjonction *que* ne suffit pas à former une unité logique et rythmique ; elle fait corps avec les mots qui l'entourent ; les quatre groupes se réduisent en réalité à deux : l'un *repetenda... uale*, l'autre *dixi*, et le repos *c* se trouve libéré de tout enveloppement. Le même effacement, qui fait disparaître ici le groupe B, peut atteindre dans d'autres cas l'autre groupe enveloppé A'. Il y a alors fusion des trois groupes BA'B' en un seul B, réduction des quatre groupes à deux A^aB, disparition des repos *bc*, et libération du repos *a*.

Il faut distinguer de l'enveloppement deux formes de période, que nous appellerons : l'une *propositions à termes communs*, l'autre *propositions accouplées incluses*. Elles se rapprochent de l'enveloppement par certaines apparences, mais elles n'en ont pas le caractère propre, essentiel, c'est-à-dire la relation syntactique entre A et A', qui unit ces deux termes et les oppose au troisième B ; par conséquent, elles ne modifient en rien le traitement des repos, et ne nous déterminent jamais, comme l'enveloppement, à exclure de notre étude des repos qui, si l'on considérait leur caractère logique seul en négligeant la syntaxe, pourraient y trouver place.

Les *termes communs* sont ceux qui appartiennent au même titre à plusieurs propositions, et sont à égale distance des unes et des autres. Ainsi le vocatif dans les vers :

famulae | discedite | neue
Eripite arbitrium matri secreta loquendi
(IV, 223-224.)

et le pronom sujet dans la période :

Is | tria cum primum fecit quinquennia | montes
Deseruit patrios
(IV, 292-293.)

Les mots *famulae* et *Is*, étant communs aux deux propositions, n'appartenant pas plus à la seconde qu'à la première, celle-ci ne saurait jamais être considérée comme enveloppée. La figure symbolique de l'enveloppement ABA' ne s'applique pas aux groupes de ce genre, car la répétition de la lettre A indique que les deux groupes extrêmes sont des parties de la même proposition, étrangères à l'autre proposition B qu'elles enveloppent. Or le terme commun fait partie à la fois de A et de B ; il faut lui attribuer un signe qui exprime cette communauté. Ce sera par exemple $\mathcal{A}B$. Les groupes à terme commun seront traduits par la figure : $\mathcal{B}^a A^b B$. Puisqu'il n'y a jamais d'enveloppement, elles contiennent toujours, en b , un repos entre propositions. Si le terme commun vient après les propositions, au lieu de les précéder, le symbole devient $A^a B^b \mathcal{A}B$, et le repos entre propositions se trouve en a .

Les *propositions accouplées incluses* sont des propositions enveloppées, non pas l'une dans l'autre, mais toutes deux ensemble dans une troisième. Exemple :

Hanc ego care gener | quoniam pia causa coegit |
Et uoluerit ambo..... |
Do tibi
(VI, 496-498.)

Appelons M et M' les groupes extrêmes, qui appartiennent

à la même proposition, A et B les groupes moyens, m et n les deux repos qui limitent M et M', a le repos entre A et B ; nous obtenons le symbole suivant : $M^m A^a B^n M'$. Cette période contient un enveloppement bien caractérisé, celui de A et B pris ensemble par MM'. Il apparaîtra mieux encore, si nous réunissons A et B en une seule lettre par l'écriture, de même qu'ils sont réunis par la pensée en une seule unité logique : $M^m \mathcal{A}^n M'$. Cet enveloppement est semblable à tous les autres, et détermine comme eux, selon la relation logique des trois groupes, l'admission dans notre étude ou l'exclusion des repos m et n .

Ce ne sont donc pas les groupes M, $\mathcal{A}$, M', ni les repos m et n que nous voulons signaler au lecteur, puisqu'il connaît déjà la distinction du faux et du vrai enveloppement, ce sont les groupes A et B, et le repos a . La tendance de notre esprit à simplifier le discours, à y dessiner toujours des couples de deux membres, nous détermine à fondre A et B en une seule unité, pour mieux embrasser l'ensemble de cette période : elle se trouve alors divisée en deux parties, dont l'une comprend A et B, l'autre M et M'. C'est alors que nous observons l'enveloppement M $\mathcal{A}$ M'. Mais cette première vue prise, nous en venons à considérer de plus près et à décomposer le groupe complexe $\mathcal{A}$ B. Les deux membres A et B, désormais distincts, suffisent alors à occuper notre attention ; nous négligeons tout le reste de la période. A ce moment, nous n'observons plus que l'ensemble $A^a B$. Le repos a est semblable à tous les autres repos entre propositions, et il n'y a aucune raison de ne pas le compter parmi eux. L'enveloppement général, qui embrasse à la fois A et B, n'existe pas par rapport à ce repos, puisqu'il n'est pas présent à notre attention en même temps que lui ; il ne peut en modifier le caractère, ni nous déterminer à l'exclure de notre étude. Les trois repos m , n et a ont donc une nature et un traitement différents : les deux premiers sont ou ne sont pas, suivant les cas, des repos entre pro-

positions, le second est toujours un repos entre propositions.

Supposons que la deuxième proposition enveloppée B se prolonge au delà de l'enveloppante MM' en un cinquième groupe B', nous avons un type tout à fait analogue au précédent, mais un peu plus complexe :

Cui deus | at quoniam coniunx mea non potes esse |

Arbor eris certe | dixit | mea

(I, 557-558.)

dont le symbole est $M^m A^a B^n M'^o B'$. L'enveloppement du membre AB par la proposition MM' n'est pas simple, mais double. Cette différence mise à part, le groupe du livre I peut être analysé comme celui du livre VI en deux membres binaires, ou en deux moments de l'attention. Nous observons d'abord les deux propositions MM' et AB, et nous constatons l'enveloppement double : $M^m AB^n M'^o B'$. Ensuite, nous considérons les deux membres A et B en négligeant leur rapport à MM', et il ne nous reste plus qu'un couple simple sans aucun enveloppement $A^a B$, le membre B étant composé des trois parties tout à l'heure distinctes : BMB'. Les repos appartiennent, comme dans le cas précédent, à deux catégories : ceux du premier couple binaire *mno*, qui sont engagés dans l'enveloppement, et celui du second couple binaire *a*, qui est libre de tout enveloppement, et compte toujours parmi les repos entre propositions.

D) LES FAITS DE VERSIFICATION : MESURE ET CLASSEMENT.

a) *Application aux faits de versification des connaissances acquises quant à leurs éléments composants.*

Ici prend fin la partie la plus longue de cette Introduction. Nous y avons étudié séparément les repos du vers (deuxième section, B) et les repos du discours (troisième section, C). On

a vu comment la durée des uns et des autres peut être mesurée avec précision, et traduite par des nombres. Pour un repos du vers donné, ce nombre est le numéro d'ordre de la classe à laquelle il appartient, car toutes les coupes sont ramenées à quatre durées ou quatre classes seulement. Pour un repos du discours, ce nombre est celui des unités de durée rythmique contenues dans les deux membres ; ces membres peuvent d'ailleurs être considérés soit ensemble dans leur total, soit séparément dans leur rapport.

Mais à quoi vont nous servir ces connaissances ? Les repos du discours pris en eux-mêmes ne nous intéressent pas, les repos du vers pas davantage ; ce que nous avons promis d'observer, ce sont les rencontres des uns avec les autres, les *faits de versification*. Mais un fait de versification n'est autre chose que la réunion d'un repos du discours et d'un repos du vers pris ensemble¹. Si donc nous pouvons représenter par des

1. Au moment où nous mettons de nouveau en contact le repos du discours et le repos du vers pour former le fait de versification qui les contient l'un et l'autre, il faut observer comment les deux impressions différentes venues, l'une du discours, l'autre du vers, s'associent et s'harmonisent.

Supposons qu'un repos long du discours rencontre un repos court du vers, ou un repos court du discours un repos long du vers ; à considérer seulement par l'esprit la définition abstraite des deux éléments, nous prévoyons une sorte de conflit entre eux, et une altération nécessaire de l'un des deux. Essayons de les saisir dans la réalité même. Il suffira de traiter l'un des deux cas, la rencontre d'un repos court du discours avec un repos long du vers ; et, pour avoir des exemples bien caractérisés, où le contraste entre la brièveté de l'un et la longueur de l'autre soit aussi grand que possible, il nous sera permis de les choisir parmi les repos situés à l'intérieur des propositions. Ces repos, on s'en souvient, ne sont pas admis dans notre étude ; mais ils ne diffèrent pas, quant à la structure rythmique, des repos entre propositions, et il se trouve parmi eux beaucoup plus de repos très courts. Le repos du vers auquel nous opposerons ces repos très faibles du discours, sera naturellement le plus fort de tous, le repos final.

Soit donc à percevoir et à observer, dans les passages d'Ovide et de V. Hugo cités au début de cette Introduction, les deux faits de versification suivants :

	A	
	quo dum Proserpina luco ^a	
B		
Ludit		(v. 391.)
	A'	
	toutes les bouches ^{a'}	
B'		
Criaient		(v. 11.)

nombres les repos du discours et les repos du vers, nous avons ainsi le moyen de traduire en nombres les faits de versification : en mesurant les composants, nous avons mesuré le composé. Cette conclusion est évidente ; il faut cependant l'appuyer de quelques exemples, et faire l'expérience des principes de mesure proposés tout à l'heure. S'ils sont exacts, ils nous permettront de distinguer avec plus de clarté les impressions différentes que les faits de versification apportent à notre sens rythmique.

Parmi eux, les uns nous surprennent, nous émeuvent, nous tiennent attentifs ; les autres nous laissent calmes, et ne nous attirent point. Les premiers sont les faits anormaux ou effets, les autres les faits normaux (v. p. 13). Ces nuances d'émo-

A supposer que ces vers aient été récités comme il convient, c'est-à-dire autrement que de la prose, nous faisons sans peine, en observant les impressions recueillies par notre oreille, les deux remarques que voici : 1^o Les repos du discours *a* et *a'* ont eu une durée plus longue que celle qu'ils auraient eue, soit en prose, soit en contact avec un repos plus court du vers. 2^o Les mots qui composent les membres ont été prononcés plus lentement ; cet allongement paraît surtout sensible dans les seconds membres, qui sont les plus courts, et qui comprennent les mots les plus importants, les verbes *Ludit*, *Criaient*.

Ainsi, un repos long du vers allonge un repos court du discours, mais il ne modifie pas la relation que nous avons établie entre la durée des repos et la longueur des membres. En même temps que la durée *a* devient $a + n$, que la durée *a'* devient $a' + n'$, la longueur $A + B$ devient $A + B + N$ et la longueur $A' + B'$ devient $A' + B' + N'$. Alors même qu'il y a contraste entre le repos du discours et le repos du vers, le premier est modifié dans sa durée, mais non dans sa nature ; et encore, pour saisir la modification qu'il subit, faut-il l'opposer à un autre repos que nous créons par la pensée, mais que la réalité ne nous présente pas : le repos *a* ou *a'* supposé en prose ou à une autre place du vers. En somme, le repos du discours se modifie sans s'altérer, pour recevoir le repos du vers et s'accorder avec lui ; ainsi se forme le fait de versification.

De même, un repos court du vers abrégerait en même temps et le repos long du discours et ses membres.

Lorsqu'un repos court du discours rencontre un repos court du vers, ou un repos long du discours un repos long du vers, la durée du repos du discours n'est pas modifiée, pas plus que la longueur des membres.

Quant au repos du vers, il ne peut être question d'un changement dans sa durée ; il a, dans le vers isolé par abstraction des mots qui le composent, une durée, une existence toute idéale ; il ne prend de réalité qu'au moment où il entre en contact et en fusion avec le repos du discours, quand nous restituons au vers son contenu de mots.

tion, tout lecteur sensible au rythme les perçoit, bien avant d'analyser le repos du discours et le repos du vers. Après un premier examen, nous avons reconnu qu'elles s'expliquaient par la convenance ou le contraste entre la durée de l'un et celle de l'autre. Mais quant à apprécier la différence des deux durées dans un effet donné, quant à déterminer de combien le contraste contenu dans ce premier effet l'emporte sur celui d'un second, c'était là, à ce moment, une entreprise impossible. Elle nous est permise maintenant, car nous possédons la mesure exacte des repos du vers et des repos du discours ; elle est même nécessaire pour éprouver la justesse de cette mesure. Comme les faits de versification se laissent mieux observer si on les compare ensemble, nous réunirons d'abord un fait anormal et un fait normal, puis deux faits de même nature, tous deux anormaux ou tous deux normaux ; chacune de ces comparaisons doit contenir deux parties, l'une pour les exemples français, l'autre pour les exemples latins.

Les repos entre propositions qui se trouvent à la fin des vers 2 et 9 de V. Hugo présentent un contraste très apparent : notre émotion rythmique est vive dans le premier cas, et nulle dans le second. Cette différence s'explique, si l'on compare dans l'un et dans l'autre la durée du repos du discours et la durée du repos du vers. Celui-ci est le repos final, c'est-à-dire le plus important, ou le plus long, de tous. Ce repos du vers rencontre au vers 2 un repos du discours de faible durée : il y a donc là contraste et surprise ; il rencontre au vers 9 un repos prolongé : le fait de versification est ici normal, et ne provoque, pour ainsi dire, aucune réaction de notre sens rythmique.

Voyons maintenant comment la différence des deux vers se précise par la notation numérique des repos. Le repos du vers appartient à la classe I ; nous convenons en effet de désigner par le chiffre I la plus longue des quatre durées que peut présenter une coupe quelconque, en d'autres termes, la première

par ordre d'importance des quatre classes qui contiennent toutes les coupes du vers. Quant aux repos du discours, ils doivent être mesurés selon le nombre des syllabes, car la langue française admet la syllabe comme unité de durée rythmique. Les membres du premier repos (vers 2) sont : *C'est alors* (premier membre) et *Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée* (second membre). Ceux du second (vers 9) sont : *La Déroute apparut au soldat qui s'émeut* (premier membre) et *Et se tordant les bras cria sauve qui peut* (second membre). L'étendue totale, c'est-à-dire des deux membres réunis, est au vers 2, $3 + 12 = 15$ unités, au vers 9, $12 + 12 = 24$ unités. Elle est beaucoup plus longue, c'est-à-dire beaucoup plus conforme à la durée du repos du vers dans celui-ci que dans celui-là.

La différence des deux repos est d'ailleurs plus sensible encore à l'oreille, que ne le laisse supposer la relation mathématique du nombre 9 (24-15) aux nombres 15 et 24. Voici pourquoi. Nous percevons le rythme du vers indépendamment des mots qui le composent : c'est là un fait important, que nous avons déjà signalé. Abstraction faite de leur contenu, les vers alexandrins français nous présentent des groupes de 12 syllabes, tous compacts et tous à égale distance les uns des autres, car les mots et les rapports logiques une fois disparus, nous n'avons plus aucun motif de subdiviser ces groupes, ou de les associer ensemble. Si l'on désigne par les lettres A, B, C, etc. les repos qui les séparent, ces groupes sont représentés par la figure 12 12 12 12... Mais ces vers abstraits, pour ainsi dire, ou vers en blanc, n'existent pas en réalité ; ils n'apparaissent que par un effort de notre esprit. L'arbitraire de cette création nous est connu au moment même où elle s'opère : nous avons conscience que ces syllabes de vers sont aussi des syllabes de discours ; nous ignorons seulement de quel discours. Ainsi le vers abstrait est accompagné d'un discours idéal, dont les repos sont A, B, C, etc. La durée de ces

repos est déterminée par la longueur des membres, comme pour tous les repos du discours, quels qu'ils soient. et notre instinct rythmique ne manque pas de faire cette mesure. Chacun d'eux a une durée de $12 + 12 = 24$ unités. Cette durée est celle que nous assignons à la pause finale du vers, une fois laissés à nous-mêmes, et libres de toute détermination étrangère : c'est celle que nous nous attendons à trouver à cette place. Comme le repos final du vers est le plus long de tous, les durées supérieures à 24 unités, n'ayant pas d'autre place, y sont acceptées sans effort et sans surprise ; mais *toutes les durées inférieures* nous donnent l'impression d'une lacune, d'une disparate. Telles sont les raisons pour lesquelles l'étendue totale du repos du discours est en concordance avec le repos du vers au vers 9, et en discordance au vers 2.

Le mot de « raisons » est d'ailleurs équivoque. Nous avons prétendu, non pas faire une démonstration, mais décrire ce qu'éprouve réellement tout lecteur, tout faiseur de vers. De plus, nous décrivons des mouvements de l'instinct, et non des démarches de la pensée logique : une description des objets que les sens n'atteignent point paraît toujours arbitraire ; une description des mouvements de l'instinct paraît toujours inexacte. Pour justifier la nôtre, il nous faut faire appel à l'expérience du lecteur, et nous le faisons en toute confiance. Cette remarque trouve sa place en ce passage, mais elle s'applique à toutes les pages de ce livre.

La différence des deux passages en question devient plus manifeste, si l'on y mesure les repos du discours non par l'addition des membres (étendue totale), mais par leur comparaison (étendue relative). La durée des repos de l'étendue relative est d'autant plus grande, que les deux membres sont plus exactement égaux. La plus grande durée possible est donc celle qui résulte de leur parfaite égalité, et ces repos très longs du discours entre membres égaux ont leur place marquée à la fin du vers, car la coupe finale du vers est la plus longue

de toutes ; il y a alors un accord complet entre le vers et le discours. C'est ce que nous trouvons au vers 9 : les deux membres qui définissent la durée du repos contiennent chacun 12 syllabes ; l'un d'eux occupe tout le vers 9, et l'autre tout le vers 10. Aussi la versification nous paraît-elle, en cet endroit, régulière, attendue. L'impression est toute différente au vers 2, parce qu'il y a là contraste entre le discours et le vers. Le repos du vers est, comme au vers 9, la coupe finale. Mais le repos du discours est de très faible durée, parce que les membres sont très inégaux. Le premier (*C'est alors*) contient 3 syllabes, le second (*Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée*), 12. Ainsi, pour l'étendue relative des membres comme pour l'étendue totale, les vers 2 et 9 ont un caractère différent, le premier de discordance, d'anomalie, le second de concordance, de régularité. Cette différence apparaît à première vue : mais après examen elle se précise, et peut même être traduite par des nombres. La différence des étendues totales est mesurée par celle des nombres 15 à 24, celle des étendues relatives par celle des rapports 1 : 4 et 1 : 1.

Le passage d'Ovide nous offre une comparaison semblable à la précédente, entre les coupes finales des vers 390 et 404. Le repos du vers dans les deux cas est important, il appartient à la première classe. Au vers 404, la versification est normale, parce que le repos du discours est, lui aussi, de longue durée. Le premier membre comprend les vers 402, 403, 404, le second, les vers 405, 406, 407, 408. En additionnant ces deux membres, nous leur trouvons une étendue totale de $23 \times 7 = 161$ unités de durée ; l'unité de durée est en effet la syllabe brève, et chaque vers en contient 23, si l'on compte comme brève la dernière syllabe. Quant à l'étendue relative, les deux membres sont à peu près égaux, car les 7 vers se répartissent ainsi : 3 au premier, 4 au second. Ce vers 404 correspond au vers 9 de l'Expiation : le repos du discours, mesuré soit par l'étendue totale soit par l'étendue relative, y

est très long, et il s'accorde avec le repos du vers. Au contraire, le vers 390 doit être rapproché du vers 2, car il contient la même discordance. L'étendue totale des deux membres n'est que de 33 durées de brève, 23 pour le premier, soit un hexamètre complet (*Frigora dant rami, uarios humus umida flores*). 10 pour le second (*Perpetuum uer est*), qui contient deux dactyles complets ($4 + 4$) et la première moitié du troisième (2 durées de brève). Or, nous avons estimé à 2 vers complets la durée normale ou typique du repos du discours placé en fin du vers, la durée au-dessous de laquelle le versificateur ne peut descendre sans produire un contraste, une surprise : cette estimation s'applique à l'hexamètre dactylique latin aussi bien qu'à l'alexandrin français, et en général à tous les vers qui ont leur pleine indépendance, et ne s'associent pas en groupes ou systèmes. Le repos du vers 390 est donc très court, si l'on considère l'étendue totale ; il l'est aussi, si l'on considère l'étendue relative, c'est-à-dire l'inégalité sensible des deux membres. Cette brièveté fait contraste avec la longueur du repos du vers, et de ce contraste résulte la surprise.

L'impression de surprise n'est d'ailleurs pas la seule que fassent éprouver à notre sens rythmique les faits de versification anormaux tels que ceux des vers 2 (français) et 390 (latin). Elle est de beaucoup la plus importante pour nous, car elle nous est inspirée par la comparaison du discours et du vers, au moment où ces deux objets ont pour nous la même valeur, et s'imposent également à notre attention : or c'est là le caractère propre de notre étude, d'observer le rythme du discours et le rythme du vers en même temps, et non pas l'un des deux à l'exclusion ou au détriment de l'autre. Les autres impressions rythmiques qui accompagnent celle de surprise sont pour nous accessoires, parce qu'elles se rapportent plutôt à l'un des deux rythmes pris à part. Il faut pourtant les signaler, ne fût-ce que pour les distinguer et les rejeter au second plan. Notre attention compare donc le repos du discours et le repos du

vers, et recueille, le cas échéant, l'impression de surprise. Mais si elle se détourne vers l'un des deux termes comparés, l'effet de versification est alors apprécié pour ainsi dire d'une façon partielle, soit au point de vue du discours, soit au point de vue du vers. Nous ne faisons plus l'observation de deux rythmes combinés qui nous paraissent en désaccord (surprise) ou en accord (non surprise), mais celle d'un seul mouvement qui nous paraît accéléré ou ralenti. Par exemple, au vers 2 de V. Hugo, le repos du vers se rencontre avec un très faible repos du discours : il paraît raccourci d'autant, et le rythme du vers plus rapide ; par contre, cette courte pause du discours s'allonge grâce à la longue pause du vers qui l'accompagne, et le rythme du discours paraît ralenti. D'ailleurs, ces impressions sont des illusions ; le rythme du discours et le rythme du vers sont réellement indépendants : la durée réelle des repos du vers ne dépend que de leur place dans le vers, et la durée réelle des repos du discours ne dépend que de la longueur des membres. Surprise, accélération ou ralentissement des rythmes, tel est en somme le contenu du fait de versification. Quant aux moyens par lesquels la voix du récitant traduit ces impressions complexes, ils varient suivant les idiomes et suivant les personnes ; il ne nous appartient d'ailleurs pas de les exposer (Sur tout ceci, v. encore la note p. 124).

Nous avons maintenant à comparer des faits de même nature, soit deux faits anormaux, soit deux faits normaux. Ces comparaisons auront le même résultat que la précédente. Elles démontreront que les ressemblances ou les différences perçues par nous dès le premier coup d'œil sont précisées et mesurées exactement grâce à l'estimation numérique des repos.

Les vers 11 et 18 de V. Hugo ont des repos entre propositions après la huitième syllabe. La coupe qui se trouve à cette place divise l'alexandrin en deux parties inégales : 8 syllabes ou les deux tiers pour la première, 4 syllabes ou un tiers pour la seconde. Elle correspond exactement à la coupe hephthémi-

mère qui divise les unités rythmiques de l'hexamètre, c'est-à-dire les temps marqués, en deux groupes, dont le premier est double du second ($4 + 2$). Par suite de cette analogie, et sans nous risquer à l'analyse rythmique de l'alexandrin, nous adopterons le classement établi pour l'hexamètre, et nous classerons cette coupe à la huitième syllabe parmi les coupes du troisième degré. Le repos du vers en cette place est donc de faible durée. Or, dans les deux vers en question, il se rencontre avec un repos très sensible du discours; dans l'un et dans l'autre, le lecteur perçoit une discordance et éprouve de la surprise. Mais en lisant ce passage, même pour la première fois, il fait une différence entre les deux vers : sa surprise est beaucoup plus grande dans le second que dans le premier. Cette différence se vérifie par l'étude réfléchie et le calcul. Il suffit de mesurer les deux repos du discours. Celui du vers 11 a pour premier membre *Sauve qui peut ! affront, horreur !* et pour second membre *toutes les bouches Criaient*. Réunis, ces deux membres nous donnent une durée de $8 + 6 = 14$ unités rythmiques. Un tel repos, dont les membres dépassent en longueur le vers alexandrin, est trop long pour un repos du vers du troisième degré : c'est ce désaccord qui produit la surprise. Mais il est bien plus accusé au vers 18. Celui-ci contient, entre *couraient* et *En un clin d'œil* le repos principal du paragraphe qui s'étend du vers 11 au vers 22. Les deux membres du repos du discours situé à cette place comprennent : le premier, les vers 11 à 17, plus le début du vers 18, c'est-à-dire $(12 \times 7) + 8 = 92$ unités; le second, la fin du vers 18 et les 4 suivants, soit $4 + (12 \times 4) = 52$, ensemble $92 + 52 = 144$ unités, ou 12 fois la longueur de l'alexandrin. La différence d'anomalie ou de surprise des deux vers est donc mesurée par la différence des nombres 14 et 144; l'instinct nous avertit qu'elle existe et qu'elle est très forte, le calcul nous en apprend l'exacte mesure : si nous désignons par le nombre 1 la surprise du vers 11, celle du vers 18 sera désignée par le nombre

10. Nous ne prétendons pas d'ailleurs qu'il y ait entre les deux impressions — et comment les mesurer? — la même proportion rigoureuse qu'entre les nombres (v. p. 49, n. 1).

Quant aux impressions secondaires d'accélération ou de ralentissement qui se manifestent dans les cas de discordance, qui modifient en apparence le rythme du discours par l'influence du rythme du vers, et le rythme du vers par l'influence du rythme du discours, nous les rencontrons aux vers 11 et 18, et elles sont de même nature, puisqu'ils ont tous deux la même discordance. Mais en comparant l'un de ces vers au vers 2 signalé tout à l'heure, on voit qu'elles agissent cette fois en sens inverse. Au vers 2, le repos du vers est long : c'est la coupe finale, et le repos du discours est faible ; le repos du vers paraît donc abrégé, et le repos du discours paraît allongé ; (en d'autres termes, le rythme du vers paraît accéléré, et le rythme du discours ralenti). Au vers 18, le repos du vers est faible, et le repos du discours est long ; c'est le repos du vers qui paraît allongé, et le repos du discours qui paraît raccourci. Pour terminer la comparaison des vers 11 et 18, nous remarquerons que la durée des repos du discours doit y être estimée uniquement par l'étendue totale des membres. Il n'y a pas à tenir compte de leur étendue relative ou de leur place, car ces deux éléments de mesure donnent à peu près le même résultat pour les deux repos. La relation des membres est 8 : 4 au vers 11, 92 : 52 au vers 18, environ 2 : 1 dans l'un et dans l'autre ; en outre, le plus long membre précède chaque fois le plus petit.

Les vers 392 et 394 d'Ovide peuvent être rapprochés des vers 11 et 18 de Hugo. Ils contiennent deux effets de versification qui se trouvent à la même place dans le vers, après le premier trochée. Cette coupe est de très faible durée, elle appartient à la dernière ou quatrième classe. Cependant on y rencontre dans les deux vers un repos du discours assez important. La surprise qu'ils font éprouver à l'auditeur a donc la même cause. Mais de plus, elle a presque la même intensité

et l'on ne perçoit entre les deux exemples qu'une faible différence. Cette ressemblance apparaît plus clairement si on les mesure tous les deux par des nombres. Le repos du vers a été estimé tout à l'heure. Quant au repos du discours, sa durée est représentée au vers 392 par les membres *quo dum Proserpina luco Ludit* (premier) et *et aut uiolas aut candida lilia carpit* (second). Nous avons convenu de compter comme brève la dernière syllabe de l'hexamètre. Ces membres contiennent donc, le premier, 16 durées de brève, le second, 20. La durée du repos est mesurée, quant à l'étendue totale des membres, par le nombre 36. Si on cherche à la déterminer par l'étendue relative des membres et par leur place, on observe que les membres sont presque égaux (ils ne diffèrent que de 4 unités) et que le plus petit vient le premier. Au vers 394, la durée du repos se traduit par des nombres voisins de ceux-ci. Les deux membres sont *Dumque puellari studio calathosque sinumque Implet* (26 unités) et *et aequales certat superare legendo* (20 unités). Leur étendue totale est de 46 unités, et leur égalité presque aussi parfaite qu'au vers 392. La seule différence notable des deux repos vient de la place des membres : le plus petit précède l'autre au vers 392, il le suit au vers 394. On sait que l'ordre ascendant diminue la durée du repos, et que l'ordre descendant l'augmente. Le repos du vers 394 est donc à cet égard plus long que celui du vers 392, et comme le repos du discours le plus faible est ici le mieux d'accord avec le repos du vers, la discordance nous apparaît, grâce à l'estimation numérique, plus grande au vers 394 qu'au vers 392. A la différence dans l'ordre des membres s'ajoute d'ailleurs la différence, même très légère, des étendues totales, car l'étendue totale du repos du vers 394 est supérieure de 10 unités. Si maintenant, avertis par cet examen détaillé, nous relisons attentivement les deux vers, nous observons qu'à la lecture même, le rythme du second est le plus surprenant. Il serait d'ailleurs facile de justifier cette différence par la nature des idées qu'il contient. Rapprochés

l'un de l'autre, ces deux vers prouvent, comme les précédents, que pour apprécier des nuances délicates, la mesure par nombres est d'accord avec le jugement de notre oreille, et en outre qu'elle lui donne plus de finesse et de précision.

Le progrès de l'instinct grâce au calcul, l'accord de l'un et de l'autre, nous l'éprouvons aussi en comparant deux faits de versification normaux, où le vers et le discours sont en harmonie, et qui n'éveillent en nous aucune surprise.

Tels sont les repos à la fin des alexandrins 20 et 21. Ils donnent à notre oreille la même impression, et cette impression est celle d'un accord parfait entre le vers et le discours. Ils contribuent ainsi à composer le rythme de cette fin de période, rythme régulier et soutenu qui fait contraste avec celui des vers précédents. En calculant exactement leur durée, on voit se confirmer la ressemblance de ces deux repos, et leur caractère commun. Au vers 20, le premier membre s'étend des mots *En un clin d'œil...* aux mots ... *la Grande Armée* ; il comprend les vers 19 et 20, plus les 4 dernières syllabes du vers 18, soit 28 syllabes ; le second membre comprend les vers 21 et 22 en entier, soit 24 syllabes, ensemble 52. Au vers 21, le premier membre est formé du vers 21, le second du vers 22, soit chacun 12 syllabes, ensemble 24. L'étendue totale est donc au vers 21 juste suffisante, au vers 20 plus que suffisante, pour s'accorder avec le repos du vers ; quant à la différence des deux étendues, ou des nombres 52 et 24, nous n'y prêtons aucune attention, car seule nous intéresse en ce moment la relation du discours et du vers ; or, cette relation est la même pour les étendues 24 et 52, c'est-à-dire celle d'une parfaite concordance. Le même accord s'observe si l'on considère la répartition de ces étendues entre les deux membres. Le repos du discours est le plus long possible, c'est-à-dire le plus convenable à la fin du vers, lorsque les deux membres sont égaux. Or, cette égalité est parfaite au vers 21, et presque parfaite au vers 20. Quant à la place des membres, il n'y a pas de compa-

raison possible à cet égard, puisque le repos du vers 21 n'a ni membre plus long ni membre plus court. Après estimation numérique, les deux faits de versification nous apparaissent donc presque semblables ; il n'y a naturellement d'identité parfaite que lorsque les nombres qui mesurent les deux repos à comparer sont exactement les mêmes. L'harmonie du discours et du vers est sensible au vers 20 aussi bien qu'au vers 21. Elle est toutefois atténuée très légèrement au vers 20 par l'inégalité des deux membres, qui raccourcit le repos du discours et le met ainsi en contraste avec le repos du vers. Ce détail est digne d'intérêt : il montre qu'un fait normal dans l'ensemble peut contenir une nuance d'anomalie.

Les faits que nous avons choisis dans le passage d'Ovide pour les adjoindre aux précédents sont aussi des faits normaux, en ce sens qu'ils ne retiennent pas par une violente surprise l'attention du lecteur. Cependant l'accord du discours et du vers y est beaucoup moins sensible. Ce sont les repos à la penthémimère des vers 386 et 402. Dès l'abord, on observe une différence entre eux : l'impression de surprise est plus marquée dans le premier que dans le second. Examinons-les de plus près, pour confirmer ce jugement sommaire. La penthémimère divise les temps marqués du vers en deux groupes égaux : elle appartient à la classe II. Quant aux repos du vers, celui du vers 386 a pour premier membre le vers 385 et une partie du vers 386 (*Haud procul Hennaëis lacus est a moenibus altae Nomine Pergus aquae*), pour second membre la fin du vers 386 et le vers 387 (*non illo plura Caystros Carmina cyc-norum labentibus audit in undis*) : d'une part $23 + 10 = 33$ durées de brève, d'autre part $13 + 23 = 36$, ensemble 69, soit la durée de 3 hexamètres. Le repos du vers 402 a pour premier membre *Raptor agit currus* (10 unités) et pour second : *et nomine quemque uocando Exhortatur equos* ($13 + 10 = 23$ unités), au total 33 unités. Ces deux durées dépassent celle que l'oreille s'attend à percevoir dans un repos intérieur au

vers. Mais la première dépasse cette durée normale ou typique de beaucoup plus. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est double de la seconde, c'est parce qu'elle dépasse la longueur de 2 hexamètres, tandis que celle-ci ne l'atteint pas. Or la longueur de 2 hexamètres est, nous l'avons indiqué, celle qui convient à la coupe finale du vers, aux repos de la classe I. Ainsi, le repos du discours au vers 402 est compris dans les limites de durée assignées à la classe II, tandis que le repos du vers 386 les excède. Observons maintenant l'étendue relative des membres : la différence des deux repos grandit encore. Au vers 402, les deux membres sont inégaux (10 durées de brève contre 23, ou 3 temps marqués contre 6) : le repos d'étendue relative est de faible durée, comme il convient à l'intérieur du vers ; au vers 386, les deux membres sont presque égaux (33 : 36), complètement égaux, si l'on considère les temps marqués ($9 = 9$) : le repos du discours est aussi long que possible, et en contraste manifeste avec le repos du vers. En examinant ces deux vers, nous avons vu se préciser, et leur différence, et les anomalies du vers 386. Ce dernier caractère est le plus important des deux. Il confirme l'enseignement contenu dans les deux vers de V. Hugo qui précèdent ceux-ci ; c'est-à-dire le mélange du normal et de l'anormal. Nous avons appelé normale la versification du vers 386, parce que le contraste du discours et du vers n'y est pas aussi apparent qu'en d'autres endroits ; les caractères d'anomalie y sont cependant très accusés.

b) *Classement des faits de versification.*

Nous apprécions maintenant à sa juste valeur la distinction que nous avons établie au début de notre recherche entre les faits anormaux ou effets et les faits normaux. Elle n'est pas fausse. Elle traduit exactement les impressions qu'éprouve le

lecteur au premier examen d'un poème. A ce moment, certains faits de versification le surprennent, et retiennent son attention ; d'autres passent plus ou moins inaperçus. Mais une telle distinction est vague, parce qu'il n'y a point entre les deux catégories distinguées une limite tranchée ; le fait normal typique et le fait anormal typique sont rattachés l'un à l'autre par des intermédiaires à peine distincts. La surprise qui accompagne l'anomalie et nous la fait reconnaître, n'a pas en tous les endroits la même intensité. Telle rencontre du discours et du vers l'excite au plus haut degré ; telle autre l'excite à peine, et cette dernière est évidemment toute voisine du fait normal. Nous aurons bientôt à présenter au lecteur non plus des exemples choisis parmi les plus remarquables, mais une liste complète de tous les faits de versification contenus dans les *Métamorphoses* d'Ovide : ce classement ne peut certainement pas être fondé sur la distinction des faits normaux et des faits anormaux, elle ne nous permet pas d'établir des divisions assez nombreuses ni assez précises.

En revanche, la notation numérique des repos nous fournit le classement le plus précis, le plus détaillé, et le plus simple. Supposons que l'on veuille classer les rencontres du discours et du vers en prêtant attention surtout aux repos du vers. On distinguera quatre catégories, suivant les quatre classes de coupes : d'abord les coupes à la fin du vers, puis les coupes au milieu, etc. Dans chaque classe, on séparera les différentes coupes qui la composent, par exemple, pour la classe II, la penthémimère, la coupe au troisième trochée, etc. Alors intervient l'estimation du repos du discours, qui se traduit par un nombre correspondant à la longueur des membres : autant de nombres, autant de subdivisions, faciles à ordonner, faciles à distinguer. Les avantages du classement restent les mêmes, si l'on dispose les deux éléments en ordre inverse, c'est-à-dire si l'on établit les divisions principales d'après les repos du discours, et les divisions secondaires d'après les repos du vers.

Les exemples que nous avons examinés tout à l'heure, s'ajoutant aux discussions théoriques des parties précédentes (p. 52 et suiv.) ont résolu la seule objection que l'on pouvait opposer à ce procédé. La voici. En mesurant par des nombres les repos du vers et les repos du discours, c'est-à-dire les faits de versification, obtient-on une image exacte de la réalité ? Les distinctions que traduisent les nombres sont-elles d'accord avec l'appréciation immédiate ou intuitive des faits, telle que nous l'éprouvons dès la première lecture, et que nous acceptons avec une confiance entière ? On a vu que cet accord ne se dément jamais, et il était aisé de le prévoir. Dans l'intuition, c'est le sens rythmique qui se manifeste, qui prend une première mesure, encore confuse et sommaire, du fait de versification. Mais c'est encore une opération du sens rythmique que traduisent les nombres, car ils ne représentent autre chose que notre appréciation réfléchie et détaillée du même fait. Nous observons la même faculté en deux moments différents de son action : les enseignements qu'elle nous apporte diffèrent, de l'un à l'autre, par leur abondance, leur précision ; mais jamais ils ne se contredisent.

E) CONCLUSION. LE PROBLÈME DU RYTHME POÉTIQUE BRIÈVEMENT RÉSUMÉ. POURQUOI IL EST ÉTUDIÉ DANS LES MÉTAMORPHOSES. DIVISION DU LIVRE.

Avant de terminer cette Introduction, nous essaierons de présenter en une seule phrase l'exposé du problème à résoudre. La voici : comment s'harmonisent, dans l'œuvre poétique, le rythme du discours et le rythme du vers, indépendants par leur structure, égaux par l'importance ? En voici une autre : comment le poète emploie-t-il les moyens d'expression rythmiques pour accuser les nuances du récit, y signaler les détails les plus importants, les endroits où le mouvement

devient plus lent ou plus rapide? Les deux formules ont le même sens; la première présente en quelque sorte l'aspect scientifique du problème, et la seconde son aspect artistique.

Pour le résoudre, nous avons décidé de prendre comme exemple un certain poème, et d'y observer tous les faits de versification, ou du moins un très grand nombre des plus importants. Le sens du terme *faits de versification* est désormais bien éclairci: il s'agit des rencontres du discours et du vers, où nous pouvons distinguer et mesurer les deux éléments. Il importait que dans le poème choisi le maniement des rythmes fût aussi correct, aussi facile que possible. L'auteur devait être un versificateur excellent. Le meilleur poète est celui qui conçoit les images les plus rares, qui éprouve les sentiments les plus délicats. Le meilleur écrivain est celui qui trouve les mots les plus justes et les plus harmonieux. Le meilleur versificateur est celui qui sait le mieux approprier le rythme aux objets qu'il exprime.

Avant de songer à la perfection du rythme, il faut que l'auteur veille à la correction des vers: pour être correct, il ne suffit d'ailleurs pas de se conformer aux règles, il faut encore ne pas choquer l'oreille. Pour le bon versificateur, la correction pure et simple n'existe pas, parce qu'il y satisfait d'instinct; ce sont les lois plus délicates du rythme qu'il s'efforce d'appliquer. Au contraire, un versificateur moins bien doué éprouve plus ou moins souvent de la peine à faire ce qu'on appelle un bon vers, c'est-à-dire un vers correct, à concilier les principes de la métrique, de l'harmonie, et de la grammaire. Il peut lui arriver alors de négliger ce qui est en quelque sorte l'accessoire, c'est-à-dire la justesse du rythme. Les repos du discours sont alors distribués au hasard entre les repos du vers; les concordances et les discordances sont produites non par la volonté de l'auteur, mais par la nécessité qui le contraint.

Dans le poème que nous prenons comme objet d'étude, il faut que ces imperfections soient aussi rares que possible,

parce qu'elles sont pour nous autant de causes d'erreur. Nous nous proposons, en effet, de démontrer une certaine loi rythmique : par exemple, de prouver que la coupe finale du vers est destinée à recevoir les repos du discours les plus longs. Nous choisissons alors tel vers remarquable, où la coupe finale du vers se rencontre avec un repos faible du discours. La démonstration consiste à prouver que l'exception est légitime, que la discordance s'explique parce qu'il faut produire de la surprise, retenir l'attention du lecteur. Supposons que cette démonstration échoue, que le discours ne contienne en cet endroit rien de remarquable. Faut-il conclure que la loi supposée est fausse ? Si les vers choisis comme exemple sont de médiocre facture, une autre explication se présente : c'est que l'auteur n'a pas su combiner les rythmes. Le fait est contraire à la loi en apparence, mais en réalité il ne prouve rien contre elle : la loi est vraie, mais elle n'a pas été appliquée. On peut aussi démontrer les lois du rythme en considérant des groupes d'exemples, et non des exemples isolés. On réunit alors tous les repos du discours d'une certaine nature, par exemple tous les repos de très longue durée, et l'on observe comment ils sont répartis entre les repos du vers. Si le poème contient beaucoup de vers écrits tant bien que mal, cette étude d'ensemble ne mérite pas plus de confiance que l'examen du détail. Il est toujours permis de supposer que les conclusions obtenues auraient été différentes, si l'auteur n'avait en beaucoup d'endroits manqué de zèle ou d'habileté. De tous les poètes latins et français, Ovide est le meilleur versificateur, c'est-à-dire celui chez qui les faiblesses de ce genre sont le plus rares ; c'est parmi ses œuvres que nous avons choisi le poème modèle où nous observerons les lois du rythme. Il a un instinct rythmique impeccable ; il écrit en vers sans effort, et presque sans le vouloir (*Quidquid tentabam dicere...*) ; la nécessité, qui contraint le versificateur médiocre à de fréquentes imperfections, ne se manifeste presque jamais dans ses vers.

Le poème des *Métamorphoses* présente d'ailleurs pour notre enquête d'autres avantages précieux. D'abord, il ne contient qu'une seule sorte de vers : dans un ouvrage composé de strophes ou de distiques, les lois rythmiques du vers sont bien plus difficiles à reconnaître ; ainsi, pour fixer le rythme du distique, il ne suffit pas d'analyser séparément l'hexamètre et le pentamètre, il faut les combiner ensemble, car ils forment une unité rythmique indissoluble. Ensuite, l'hexamètre dactylique est le plus parfait des vers latins, comme l'alexandrin le plus parfait des vers français : il a le plus grand nombre d'unités rythmiques, la structure la plus complexe et la plus variée. De plus, l'hexamètre des *Métamorphoses* n'était ni chanté ni accompagné de musique ; lorsque les vers et la musique sont associés, le rythme du vers s'efface pour laisser paraître le rythme musical : les lois rythmiques du vers ont moins d'autorité, et le poète les néglige. Enfin, le poème des *Métamorphoses* est un des plus longs qui aient été écrits en hexamètres, il nous fournit beaucoup d'exemples, et cette abondance nous est précieuse : les exemples sont les faits d'où se dégageront les lois du rythme ; plus les faits sont nombreux, plus les lois que l'on fonde sur eux ont de certitude. Il est vrai que les *Métamorphoses* sont inachevées : elles n'ont été ni revues ni publiées par l'auteur ; mais cette imperfection est de peu d'importance pour nous : elle se fait sentir dans la composition ou dans le style, mais jamais, ou du moins rarement, dans la facture des vers.

Il convient enfin de justifier le titre du livre. On a lu plus haut (p. 139) les deux formules où nous avons essayé d'en résumer le sujet. Aucune d'elles ne se laisse resserrer en un titre satisfaisant, à la fois exact, clair et court. De la première, on pourrait tirer un titre tel que celui-ci : le rythme du discours et le rythme du vers dans les *Métamorphoses* ; mais peu de lecteurs se représenteront aussitôt ce que nous entendons par rythme du vers, et la distinction des deux

rythmes ; aucun d'eux assurément, ne pourra décider s'il s'agit de les étudier l'un après l'autre, on d'observer leur combinaison. La seconde formule nous permet de concevoir un titre plus court, par exemple : l'expression rythmique (ou par le rythme) dans les *Métamorphoses*. Mais alors disparaît la distinction du vers et du discours, et le titre ne laisse plus pressentir le sujet : il y a en effet dans les *Métamorphoses* des moyens d'expression rythmique, qui appartiennent au discours tout seul, et se rencontrent aussi dans la prose. Nous avons choisi le titre le plus simple : *Le rythme poétique dans les Métamorphoses*. Il manque de précision : on n'y reconnaît pas que ce « rythme poétique » comprend en réalité deux éléments distincts. Mais il a l'avantage d'attirer l'attention sur la différence entre la poésie et la prose, et sur les caractères propres à la poésie ; de plus, chacun sait que le « rythme poétique » désigne les « effets de versification », c'est-à-dire autre chose que la structure métrique même du vers. Ainsi, l'objet de notre recherche est pour ainsi dire défini par exclusion : on voit qu'il ne comprend ni le vers tout seul, ni le discours tout seul, mais les deux réunis.

Notre étude du rythme poétique dans les *Métamorphoses* comprendra deux parties : l'une pour l'exposé des faits, l'autre pour leur explication. Cette division est conforme à la logique : un observateur peut rapporter des faits exacts, et les interpréter à faux : dans ce cas, une partie du moins de son travail demeure efficace ; un autre reprendra les mêmes faits, et en tirera des conclusions plus justes ou plus complètes. Par contre, à supposer même que les faits exposés plus loin doivent être pour la plupart rectifiés, il est possible que les explications proposées gardent leur valeur, et soient confirmées par une observation plus correcte. Les deux parties du travail sont donc dans une certaine mesure indépendantes.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION

CHAPITRE I

PROJET D'UN DICTIONNAIRE DES FAITS DE VERSIFICATION

- A) COMMENT PRÉSENTER LES FAITS ÉTUDIÉS (p. 145). — a) Nécessité d'une liste complète ou Dictionnaire des faits de versification. Comment l'ordonner (p. 145). — b) Utilité d'une notation conventionnelle (p. 149).
- B) ESQUISSE D'UNE NOTATION CONVENTIONNELLE (p. 152). — a) Son principe : notation par un même signe du repos du vers et du repos du discours (p. 152). — b) Notation du repos du vers pris à part (p. 162). — c) Notation du fait de versification par trois signes réunis : sa « formule » (p. 165). — d) Cas particuliers ; attribution du signe d'égalité (p. 171). — e) Signes du repos indéterminé et de l'élosion (p. 179).
- C) PLAN DU DICTIONNAIRE (p. 197). — a) Son principe : prédominance du repos du vers sur le repos du discours (p. 197). — b) Classement suivant le repos du vers (p. 200). — c) Sous-classement suivant le repos du discours (p. 204).

A) COMMENT PRÉSENTER LES FAITS ÉTUDIÉS.

- a) *Nécessité d'une liste complète ou Dictionnaire des faits de versification. Comment l'ordonner.*

La partie descriptive de ce livre contient l'exposé, la notation, des faits de versification qui se trouvent dans les Métamorphoses, de ceux du moins que nous nous sommes proposé d'étudier. Les faits de versification, ce sont, nous l'avons dit,

les rencontres entre repos du discours et repos du vers ; l'ensemble de ces rencontres constitue le rythme poétique.

Pour noter la rencontre, il faut en noter les deux éléments ; ainsi chaque fait de versification contient l'indication d'un repos du vers et l'indication d'un repos du discours. On constate le repos du vers en mentionnant la coupe soumise à l'observation, et le repos du discours en indiquant la longueur des deux membres. Soient les vers V, 388-391 :

Silua coronat aquas cingens latus omne |¹ suisque
 Frondibus ut uelo Phoebeos submouet ignes |²
 Frigora dant rami uarios humus umida flores |³
 Perpetuum uer est

Définissons les faits de versification désignés par les nombres 1, 2, 3. Pour le premier, le repos du vers est la coupe après le cinquième trochée ; le repos du discours est défini par la longueur des membres : 19 unités de durée pour le premier (*Silua... omne*), 27 pour le second (*suisque... ignes*). La définition du second fait comprend la coupe finale du vers, et les nombres 46 (*Silua... ignes*) et 33 (*Frigora... uer est*) ; celle du troisième fait comprend la même coupe finale, et les nombres 23 (*Frigora... flores*) et 10 (*Perpetuum uer est*). Ainsi, une coupe, et un nombre en deux parties, tels sont les composants qui se trouvent dans chaque fait de versification, et qu'il faut mentionner pour le déterminer avec précision, le distinguer des faits différents. D'ailleurs, il a fallu compenser la complexité des faits de versification en en restreignant le nombre : nous n'avons observé que les rencontres du discours et du vers où figure un repos entre propositions. Elles composent toutes seules le Dictionnaire qui va suivre. L'exposé des faits, tel que nous le proposons, est en effet un dictionnaire, puisqu'il ne contient que des faits du même genre disposés suivant un ordre convenu.

Ce dictionnaire comprend, non pas un nombre plus ou moins grand d'exemples, mais tous les faits sans exception

auxquels s'étend notre étude. Ainsi, le lecteur ne sera pas réduit à admettre sans contrôle les interprétations qui lui seront soumises dans la troisième partie (Explication) : il pourra vérifier les nombres qui mesurent les groupes de repos analogues, remplacer les exemples par d'autres. Dans la seconde partie même (Description), il faut qu'il puisse contrôler et modifier, s'il le juge bon, les mesures proposées pour les repos du discours. En effet, la longueur des membres dépend du groupement des propositions, et celui-ci dépend du groupement des idées qu'elles contiennent. La mesure des faits de versification repose ainsi sur l'analyse logique des périodes ; cette analyse en est la partie, non point arbitraire sans doute, mais parfois incertaine : il y a des périodes où les rapports d'idées sont complexes, et dont les parties peuvent être associées selon plusieurs systèmes presque également acceptables. Aussi, dans un poème aussi long que les *Métamorphoses*, est-il impossible que deux observateurs donnés définissent de même tous les faits de versification. Le meilleur moyen de pallier à cette difficulté, n'est pas de la dissimuler en supprimant les exemples douteux : il vaut mieux les faire reconnaître, afin que le lecteur puisse les mettre à part, ou les rendre certains en les corrigeant.

Le Dictionnaire ne sera consulté que par un petit nombre de lecteurs. Les uns y chercheront le moyen de vérifier les conclusions générales de la seconde partie. Les autres y recourront pour comparer les procédés rythmiques d'Ovide avec ceux d'un autre poète. Supposons que l'on veuille comparer les *Métamorphoses* avec l'*Enéide* : il faut observer le détail des faits de versification ; on examine comment tous les repos du discours sont répartis entre toutes les coupes, et l'on rapproche les résultats obtenus pour les deux poèmes. Les lois du rythme y sont en effet les mêmes dans l'un et dans l'autre : partout les repos du discours les plus longs coïncident avec les coupes du vers les plus fortes ; aussi est-il indispensable d'entrer dans

le détail, pour apercevoir les différences entre l'art d'Ovide et l'art de Virgile. Quant aux lecteurs qui ne désirent ni contrôler notre enquête, ni l'étendre à d'autres objets, mais seulement en connaître les résultats, ils négligeront l'exposé des faits, ou le dictionnaire, et ne s'attacheront qu'à leur explication, contenue dans la troisième partie du livre. C'est là une raison de plus pour rendre les deux parties aussi indépendantes que possible ; cette indépendance nous permettra de demander aux lecteurs du dictionnaire, les moins nombreux, un plus grand effort d'attention.

Le total des faits de versification qu'il contient est de 13500. Mais ces faits ne sont pas tous différents. Il en est que l'on retrouve exactement les mêmes dans un plus ou moins grand nombre de vers. Ainsi le fait désigné tout à l'heure par le chiffre 3 :

Frigora dant rami uarios humus umida flores |³
Perpetuum uer est

dans lequel la coupe est la coupe finale du vers, le premier membre, le vers en question tout entier, le second membre, le vers suivant jusqu'à la penthémimère, se rencontre 155 fois dans les *Métamorphoses*. Il est naturel de réunir tous ces faits identiques sous un seul titre, qui en donne la définition précise, et d'ajouter à ce titre l'indication des 155 passages où l'on trouve le fait qu'il définit. Ainsi, dans le cas présent, le titre : « coupe finale du vers, premier membre comprenant le vers entier, second membre comprenant le vers suivant jusqu'à la penthémimère », doit être accompagné du nombre 155, qui désigne le nombre de faits auxquels il convient, et de 155 renvois au texte des *Métamorphoses*. Le dictionnaire est donc composé de titres, qui indiquent ce que sont les faits, et de renvois, qui indiquent où ils se trouvent. Les renvois sont au nombre de 13 500, un pour chaque fait ; les titres sont au nombre de 1 589.

b) *Utilité d'une notation conventionnelle.*

Les renvois, qui servent à désigner chaque fait de versification en le distinguant des autres, contiennent seulement deux nombres, l'un pour le livre, et l'autre pour le vers. Pour le fait cité plus haut (p. 148), le renvoi est V, 390. Si deux faits de même nature se trouvent dans le même livre, trois nombres suffisent pour les deux. Supposons que l'on trouve un fait semblable au vers 600 du même livre V, le renvoi aux deux passages se fera dans le dictionnaire par la notation V, 390, 600. Ainsi simplifiés, les renvois sont aussi courts et aussi clairs que possible.

Quant aux titres, dont un seul suffit pour désigner tous les faits de versification identiques, il est indispensable de les rendre plus courts et plus expressifs que ne l'est la définition proposée tout à l'heure (p. 148). Elle ne permet pas au lecteur d'apercevoir assez rapidement la nature du fait qu'il observe, et de le comparer aux autres. On y trouve deux parties, l'une pour le repos du vers (*coupe...*), l'autre pour le repos du discours (*membre... membre...*). Or le fait de versification est produit par la réunion, et non par la succession des deux repos: on en reconnaît donc mieux le caractère, si les deux repos, ou les deux durées, sont représentées en même temps, et non successivement. Le titre gagnerait donc, non seulement en brièveté, mais en justesse, si nous pouvions réunir les deux parties en une seule, et indiquer par la même notation la nature de la coupe et la longueur des membres.

La définition proposée tout à l'heure présente d'ailleurs d'autres défauts. Prenons la mention de la coupe. Celle-ci est désignée par les mots: coupe finale du vers. En d'autres endroits, on rencontrera d'autres coupes: coupe penthémimère, coupe hephthémimère, coupe après le premier trochée, coupe après le premier dactyle, etc. Ces désignations sont assez longues, et

surtout disparates. Les unes définissent la coupe en désignant le nombre de demi-pieds écoulés depuis le début du vers (penthémimère), les autres en désignant le numéro d'ordre du pied où se trouve la coupe, en même temps que la nature métrique du groupe compris entre cette coupe et le début du pied (coupe après le premier trochée) ; les unes contiennent des termes techniques de métrique, les autres n'en contiennent point (coupe finale du vers). Le lecteur qui veut reconnaître le rapport de ces différentes coupes, comparer les places qu'elles occupent dans le vers, doit faire une opération longue et complexe. Ainsi, pour comparer la penthémimère et la coupe après le premier trochée, il lui faut ramener en quelque sorte les deux définitions au même principe, se représenter en quel pied se trouve la penthémimère, et à quelle distance du début du pied. Supposons que l'on attribue à chaque coupe un signe convenu : sa définition sera abrégée de beaucoup ; supposons que l'on attribue à toutes les coupes des signes de même nature : alors la comparaison sera plus aisée et plus rapide.

On pourra perfectionner de même la mention des repos du discours, c'est-à-dire des longueurs de membres. Dans l'exemple proposé,

Frigora dant rami uarios humus umida flores |
Perpetuum uer est

(V, 390-391.)

ces longueurs ont été désignées en ces termes : le premier membre contient un vers entier, et le second, le début du vers suivant jusqu'à la penthémimère. Cette définition a deux inconvénients : d'abord, le nombre d'unités rythmiques, qui fournit la mesure exacte des longueurs à définir, n'y figure pas ; il ne s'en dégage qu'indirectement, et par un double effort : calculer combien d'unités sont comprises dans un vers et dans un demi-vers, puis additionner les deux nombres ; ensuite, elle ne facilite pas la comparaison de deux longueurs données, car elle contient les noms des coupes, dont la dispa-

rate a été signalée tout à l'heure. Ici, le remède est facile à trouver : pour rendre la définition plus courte et plus rigoureuse, il suffit de remplacer les mots par les nombres mêmes qui mesurent la longueur des membres. Pour le repos du vers 390, ces nombres sont 23 et 10.

A la vérité, les nombres ont moins de réalité matérielle que les mots qu'ils remplacent. Quand le lecteur sait que les membres d'un certain repos comprennent un vers et un demi-vers, ce sont alors pour lui des données presque concrètes, qui deviennent, au prix d'un faible effort, présentes à son imagination. Il les construit au moyen des dactyles, des groupes et des fragments de dactyles que la pratique du vers hexamètre lui a rendus familiers. Au contraire, les nombres sont abstraits, et l'esprit qui les combine n'est point soutenu par la vue du réel. Si le lecteur veut se représenter les membres du repos en question au moyen des nombres 23 et 10, il doit d'abord traduire ces nombres en brèves et longues, et déterminer que par exemple 23 unités rythmiques comptées dans le vers à partir de la fin le conduisent jusqu'au commencement. Cependant, cet inconvénient des nombres peut être évité. Nous aviserons plus loin, quand nous aurons décidé de les employer comme signes, à les rendre moins abstraits et plus expressifs.

Pour l'instant, nous sommes parvenus à la conclusion suivante : il est utile de remplacer dans le dictionnaire les titres ou définitions composés de mots par une notation conventionnelle, où *les coupes et les membres seront représentés par les mêmes signes, les différentes coupes et les différents membres par des signes de même nature*. Sans doute, ce travail une fois fait, il deviendra impossible de reconnaître la nature et l'ordre des faits contenus dans le dictionnaire, sans avoir appris d'abord la notation qui les exprime. Mais elle promet de tels avantages, que nous n'hésitons pas à l'imposer à nos lecteurs. Ceux qui prennent intérêt à un catalogue de faits tels que ceux qu'il s'agit d'exposer ne refuseront pas ce surcroît

d'effort. D'ailleurs, les signes de cette notation deviennent aisément familiers à toute personne qui a lu quelques centaines d'hexamètres. Enfin, s'ils sont utiles dans le dictionnaire, ils ne le sont que là, et ne se trouveront que là. Ils ne se présenteront pas dans la troisième partie, où ils apparaîtraient disséminés au milieu des phrases, et formeraient autant d'énigmes. Les lecteurs que nos conclusions seules intéressent, sont ainsi dispensés de connaître la notation conventionnelle du dictionnaire.

B) ESQUISSE D'UNE NOTATION CONVENTIONNELLE.

a) *Son principe : notation par un même signe du repos du vers et du repos du discours.*

Les signes qui composent cette notation sont, comme nous l'avons indiqué, les nombres qui mesurent la longueur des membres. Ces nombres se prêtent, en effet, à désigner, en même temps que les membres, les coupes entre lesquelles ces membres sont compris. Voici pourquoi.

En fixant la durée des repos du discours, nous avons pris comme unité de durée du repos, ou comme unité de longueur du membre, la syllabe brève. Les membres du discours sont ainsi composés de syllabes brèves, et de syllabes longues qui valent chacune exactement deux brèves, et le nombre qui exprime la longueur d'un membre donné représente un certain nombre de durées de brève. Ainsi, le membre *Perpetuum uer est* correspond au nombre 10, qui signifie 10 durées de brève, le membre *Silua coronat aquas cingens latus omne* correspond au nombre 19, qui signifie 19 durées de brève. Observons maintenant le vers hexamètre, en laissant de côté les temps marqués. Sa structure rythmique est la même que celle du discours : il ne contient lui aussi que des longues et des

brèves, et encore peut-on négliger les longues, puisqu'elles se réduisent, si l'on veut, en brèves. Les nombres 10 et 19 ont donc un double sens. D'une part, ils représentent une certaine longueur de discours, c'est-à-dire une certaine durée du repos du discours. D'autre part, ils représentent une certaine longueur de vers, c'est-à-dire, puisque chaque longue et chaque brève du vers est suivie d'une coupe, l'espace compris dans le vers, entre deux coupes données. Voilà donc le contact établi entre les coupes et les nombres fournis par la mesure des membres.

Observons maintenant les enseignements que le nombre 10 nous donne par rapport au vers. Il ne permet pas de reconnaître que le membre *Perpetuum uer est* commence au début du vers et se termine à la penthémimère. En effet, on peut trouver d'autres groupes de 10 unités limités par d'autres coupes. Par exemple, les mots *perpetuum uer est*, au lieu d'être compris entre la première et la dixième durée de brève du vers :

$$\overset{1}{\text{—}} \text{—} \overset{2}{\text{—}} \text{—} \overset{3}{\text{—}} [\text{—} \overset{4}{\text{—}} \text{—} \overset{5}{\text{—}} \text{—} \overset{6}{\text{—}} \text{—}]$$

Perpetuum uer est

peuvent être compris entre la quatrième et la quatorzième, c'est-à-dire entre la coupe après le premier dactyle et la coupe hephthémimère :

$$[\overset{1}{\text{—}} \text{—}] \overset{2}{\text{—}} \text{—} \overset{3}{\text{—}} \text{—} \overset{4}{\text{—}} [\text{—} \overset{5}{\text{—}} \text{—} \overset{6}{\text{—}} \text{—}]$$

perpetuum uer est

Mais, grâce au nombre 10, nous sommes assurés que si le membre commence ou finit à telle coupe, il finit ou commence à telle autre. Si un membre de 10 unités commence au début du vers, il ne peut finir qu'à la penthémimère ; s'il commence après la quatrième durée de brève, il ne peut finir qu'à l'hephthémimère. Étant donnés le nombre 10, et une coupe, celle du début ou de la fin, on connaît l'autre coupe.

Mais cela ne suffit pas. Pour que la notation proposée ait la simplicité et les avantages prévus, il faut que le nombre

tout seul suffise à révéler la place exacte des coupes, en même temps que la longueur du membre. C'est là maintenant une condition facile à remplir. Si, par l'effet de certaines conventions, le nombre des unités contient en lui-même la mention d'une des deux coupes, l'initiale ou la finale, il nous désigne en même temps l'autre, c'est-à-dire les deux, et nous apprend à lui seul tout ce qu'il nous faut savoir, soit pour le repos du discours, soit pour le repos du vers. Par exemple, je conviens que les membres sont toujours supposés commencer avec le vers, à moins d'indication contraire. Alors, le nombre 10 signifiera que le membre qu'il représente a une longueur de 10 unités, qu'il commence au début du vers, et finit à la penthémimère. De même, le nombre 19 signifiera que le membre qu'il représente, par exemple

— ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ — — — — ◡ ◡ — ◡
 Silua coronat aquas cingens latus omne

commence au début du vers, et finit au cinquième trochée. En d'autres termes, l'avantage de cette convention est que le nombre qui indique la longueur du groupe d'unités dans le discours indique en même temps la place qu'il occupe parmi les unités du vers ; cette coïncidence serait naturellement impossible, si les unités rythmiques du discours n'étaient pas les mêmes que celles du vers :

Les conventions telles que la précédente ne peuvent d'ailleurs être contenues dans le nombre lui-même ; elles sont indiquées par des dispositions accessoires, qui s'ajoutent au nombre et le transforment en signe. Voici les dispositions qui nous ont paru les plus simples, pour représenter au moyen d'un seul signe la longueur d'un membre quelconque et en même temps la place qu'il occupe dans le vers. Le signe comprend deux chiffres ou groupes de chiffres : l'un écrit en grands caractères (*grand chiffre*), l'autre en petits caractères (*petit chiffre* ou *exposant*). En observant toutes les places qu'un membre quelconque peut occuper dans le vers ou dans la suite des

vers, on remarque que tous les cas possibles se ramènent à six positions ; il faut indiquer la notation attribuée à chacune d'elles.

1° *Le membre occupe une partie du vers, et commence avec le vers.*

Exemple :

Perpetuum uer est

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \dots$

On prend pour grand chiffre 0, ce qui indique que le membre ne comprend pas un vers entier. L'exposant désigne le nombre d'unités contenu dans le membre, soit 10. Il est écrit à droite du grand chiffre, pour avertir que ce nombre d'unités doit être prélevé sur le vers à partir de la gauche vers la droite, c'est-à-dire à partir du début vers la fin. Le signe qui correspond au membre *Perpetuum uer est* est donc 0¹⁰. L'exposant varie suivant la longueur du membre, et le tableau suivant réunit les exposants qui traduisent toutes les longueurs possibles. Pour le composer, nous écrivons le schéma du vers hexamètre, et au-dessous de chacune des coupes, le nombre d'unités ou durées de brève écoulé depuis le début du vers.

$\begin{array}{cccccccccccccccccccc} - & \cup & \cup & - & \cup & \cup & - & \cup & \cup & - & \cup & \cup & - & \cup & \cup & - & \cup & \cup & - & \cup & \cup \\ 2 & 3 & 4 & 6 & 7 & 8 & 10 & 11 & 12 & 14 & 15 & 16 & 18 & 19 & 20 & 22 \end{array}$

Les nombres 1, 5, 9, 13, 17, 21, manquent, parce que la première moitié du dactyle est toujours formée d'une longue, jamais de deux brèves : il n'y a donc jamais de repos dans l'intérieur du dactyle après la première durée de brève. Le nombre 22 n'est jamais employé, parce que jamais un membre ne se termine un demi-pied avant la fin du vers.

Essayons de représenter par un signe le membre

Silua coronat aquas cingens latus omne

(V, 388.)

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \dots$

Il finit au cinquième trochée, alors que le nombre des unités rythmiques écoulé est de 19. Le signe qui le traduit est donc

o¹⁹. Ce signe fait connaître à la fois la longueur du membre, le point où il commence, et le point où il finit ; il contient les deux composantes du fait de versification : le repos du discours et le repos du vers.

Le membre

Usque adeo est properatus amor

(V, 396.)

$\underline{1} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{2} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{3} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{4} \text{ } \dots$

qui se termine à 14 durées de brève du commencement du vers, a pour signe o¹⁴. Par l'examen du signe, nous apprenons à la fois que le repos du discours, mesuré par la longueur du membre, a une durée de 14 unités, et que le repos du vers, qui se rencontre avec lui, est l'hepthémimère.

2° *Le membre occupe une partie du vers et finit avec le vers.*

Exemple :

..... et aut uiolas aut candida lilia carpit

(V, 392.)

..... $\cup \text{ } \underline{2} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{3} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{4} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{3} \text{ } \underline{\cup \cup} \text{ } \underline{6} \text{ } \cup$

Le grand chiffre est o, comme dans le cas précédent ; mais l'exposant est placé à gauche du grand chiffre, pour avertir que le groupe d'unités qu'il désigne se développe dans le vers à partir de la droite vers la gauche, à partir de la fin vers le commencement. Ici encore, l'exposant désigne le nombre d'unités contenues dans le membre, soit 20. Le signe à affecter au membre cité est ²⁰o. Nous avons averti précédemment (p. 52) que la syllabe finale d'un vers serait toujours comptée comme brève.

Les exposants des membres de la seconde classe sont indiqués dans le tableau suivant, où l'on peut lire, au-dessous de chacune des coupes, le nombre d'unités rythmiques écoulé à partir de la fin du vers.

$\text{— } \cup \text{ } \cup \text{ } \text{— } \cup \text{ } \cup \text{ } \text{— } \cup \text{ } \cup \text{ } \text{— } \cup \text{ } \cup \text{ } \text{— } \cup \text{ } \cup \text{ } \text{— } \cup$
21 20 19 17 16 15 13 12 11 9 8 7 5 4 3 1

En appliquant les conventions proposées, on attribue au membre

sua narret Ulixes

(XIII, 14.)

..... $\overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$

qui s'étend de la fin du vers à l'hephthémimère, et contient 9 unités rythmiques, le signe ^9o . Le membre

melior mihi dextera lingua

(IX, 29.)

..... $\overline{\cup\cup}^4 \overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$

qui s'étend de la fin du vers à la penthémimère, et contient 13 unités rythmiques, a pour signe ^{13}o .

3° *Le membre occupe une partie du vers ; il ne commence ni ne finit avec le vers.*

Exemple :

[Et secum] quo mente feror [quid molior inquit]

[$\overline{\cup\cup}^2$] $\overline{\cup\cup}^3 \overline{\cup\cup}^4$ [$\overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$].

Le grand chiffre est le même que dans les cas 1 et 2, c'est-à-dire 0. Il y donne la même indication générale quant à la longueur et à la place du membre. Mais ici, il ne peut servir à en préciser ni le début ni la fin. C'est l'exposant qui contient ces deux données. Il est donc composé de deux nombres : le premier désigne le nombre d'unités de durée écoulées depuis le début du vers jusqu'au début du membre, la seconde le nombre d'unités écoulées depuis le début du vers jusqu'à la fin du membre. Dans l'exemple proposé, le premier nombre est 6, le second 14 ; l'exposant est $6 - 14$, et le signe complet 0^{6-14} . Il nous fait connaître, comme les signes des catégories 1 et 2, la longueur du membre aussi bien que sa place dans le vers. Mais, dans les signes 0^{10} ou ^{13}o , la longueur s'obtient directement par la simple lecture de l'exposant ; au contraire, dans le signe 0^{6-14} , elle correspond à la différence entre le plus grand nombre et le plus petit, puisque cette différence mesure l'espace du vers compris entre le début et la fin du membre ; il faut

donc, pour l'obtenir, soustraire le plus petit nombre du plus grand, c'est-à-dire interpréter l'exposant et le transformer.

Le signe o^{6-14} a été composé en désignant les places initiale et finale du membre suivant leur distance au début du vers ; les nombres qui les y représentent sont ceux du tableau de la catégorie 1. Mais on pourrait aussi prendre la fin du vers comme point de départ de la notation, et attribuer à ces places les nombres du second tableau. L'hephtémimère y est représentée par le nombre 9, et la tribénimère par le nombre 17. Ces nombres composent alors l'exposant ; mais ils sont écrits à gauche du grand chiffre, suivant la convention appliquée pour la catégorie 2. Le signe du membre *...quo mente feror...* est donc ^{17-9}o . Entre ces deux procédés de notation, nous avons choisi le premier, celui auquel appartient le signe o^{6-14} ; on trouvera *toujours*, pour les membres compris dans l'intérieur du vers, l'exposant à droite et les nombres calculés à partir du début du vers, comme dans le premier tableau. En effet, on lit les mots de gauche à droite, on aperçoit le début du vers avant la fin ; nous sommes donc attirés par l'habitude de la lecture vers la notation qui est fondée sur l'observation du début du vers, et qui place le plus petit nombre au début du membre. Le procédé inverse risque de nous être moins familier : aussi faut-il l'appliquer le moins souvent possible, et le réserver aux exemples de la catégorie 2.

Voici d'autres membres analogues à *quo mente feror*. Le membre

[Dum stupet] et dubie gaudet [fallique ueretur]
(X, 287.)
[1 1 1] 2 1 1 3 1 1 4 [1 1 1 1 1 1 1 1 1]

commence après le premier dactyle, et finit à l'hephtémimère ; il a pour signe o^{4-14} . Le membre

[Cura deum di sunt] et qui coluere [colantur]
(VIII, 724.)
[1 1 1 1 1 1 1 1 1] 2 1 1 3 1 1 4 [1 1 1 1 1 1 1 1 1]

commence à la penthémimère, et finit au cinquième trochée ; les nombres qui traduisent ces deux places sont 10 et 19, et l'exposant 10 — 19 ; nous l'écrirons 10 — 9, car le nombre de droite étant, par convention, toujours plus grand que le nombre de gauche, on peut, sans équivoque, sous-entendre dans 19 le chiffre des dizaines. Le signe total est o^{10-9} . De même, le membre

[Lugebisque alios] aderisque dolentibus [inquit]
(X, 142.)
[1 — 2 — 3] — 4 — 5 — 6]

qui commence à la penthémimère (nombre 10) et finit avec le cinquième dactyle (nombre 20) est représenté par le signe o^{10-0} . Le second zéro de l'exposant ne peut désigner qu'un nombre plus grand que 10 et terminé aussi par un zéro, c'est-à-dire 20.

4° *Le membre occupe une partie de deux vers consécutifs.*

Exemple :

..... et nomine quemque uocando
Exhortatur equos
(V, 402-403.)
..... — 4 — 5 — 6 —
1 — 2 — 3

Les exemples de ce genre sont composés d'un membre de la première catégorie et d'un membre de la seconde. Leur notation s'établit en réunissant les deux notations proposées plus haut. Le groupe de mots *et nomine quemque uocando* est noté comme un membre occupant la fin du vers (catégorie 2), au moyen du grand chiffre 0 et d'un exposant à gauche : il a pour signe ^{13}o . La dernière partie du membre, soit *Exhortatur equos* est traitée comme un membre occupant le début du vers (catégorie 1) ; on la traduit par un signe formé du grand chiffre 0 avec l'exposant convenable à droite, soit o^{10} . Il reste à combiner les deux signes, à les réunir en un seul, pour montrer que les deux parties ne forment qu'un seul membre. En écrivant les deux signes ^{13}o o^{10} à côté l'un de l'autre, on

voit qu'ils se fondent aisément par la suppression d'un des 0, soit ¹³0¹⁰. Ce signe manifeste l'unité du membre par la présence d'un seul grand chiffre, et sa répartition entre deux vers par la présence de deux exposants.

On trouve un exemple analogue aux vers 391-392 du livre V :

..... quo dum Proserpina luco
Ludit.....

L'exposant de gauche, correspondant aux mots *quo... luco*, est choisi dans le tableau de la catégorie 2 (p. 156), soit 13, et l'exposant de droite, qui traduit le mot *Ludit*, dans le tableau de la catégorie 1 (p. 155), soit 3. Ces deux exposants, groupés autour du grand chiffre 0, donnent le signe ¹³0³.

5° *Le membre comprend un ou plusieurs vers en entier.*

Exemple :

Frigora dant rami uarios humus umida flores
(V, 390.)

Les notations qui précèdent nous ont accoutumés à donner aux exposants et au grand chiffre 0 une signification déterminée : les exposants représentent toujours une partie de vers, jamais un vers complet ; le grand chiffre 0 indique que le membre, quelle que soit sa longueur, ne remplit pas en entier le vers ou les vers qu'il occupe. Pour respecter cette interprétation établie, nous sommes amenés, dans le cas où le membre comprend un ou plusieurs vers en entier, et aucune partie de vers, à supprimer les exposants, et à remplacer le grand chiffre 0 par un autre. Ce dernier reproduit naturellement le nombre de vers entiers contenu dans le membre.

Dans l'exemple proposé, le grand chiffre est 1, et ce 1 compose à lui seul le signe correspondant au membre en question. S'il faut traduire le membre composé des vers V, 385, 386, 387 :

Haud procul Hennaëis lacus est a moenibus altae
Nomine Pergus aquae, non illo plura Caystros
Carmina cynorum labentibus audit in undis

comme le nombre des vers complets est 3, on prendra pour signe 3. De même, si l'on réunit en un seul membre les vers 402 à 408, le membre formé par ces 7 vers aura pour signe 7.

6° *Le membre comprend un ou plusieurs vers en entier avec une ou deux parties de vers.*

On peut distinguer trois cas ou trois subdivisions.

Exemple a : le membre comprend un ou plusieurs vers en entier avec une partie du vers précédent :

non illo plura Caystros
Carmina cynorum labentibus audit in undis
(V, 386-387.)

Exemple b : le membre comprend un ou plusieurs vers en entier avec une partie du vers suivant :

Haud procul Hennaeis lacus est a moenibus altae
Nomine Pergus aquae
(V, 385-386.)

Exemple c : le membre comprend un ou plusieurs vers en entier avec une partie du vers précédent et une partie du vers suivant :

dea territa maesto
Et matrem et comites sed matrem saepius ore
Clamat
(V, 396-398.)

Cette catégorie est semblable à la catégorie 4, en ce qu'elle ne nous apporte aucune condition nouvelle, ni aucun principe nouveau. La notation convenable s'établit en appliquant les conventions précédentes. On divise le membre en vers entiers et parties de vers, et l'on note les uns et les autres séparément. Le groupe des vers entiers est traité comme un membre de la catégorie 5, et représenté par un grand chiffre correspondant au nombre des vers. Les parties de vers, si elles confinent au début, sont traitées comme des membres de la catégorie 1, et si elles confinent à la fin, comme des membres de la caté-

gorie 2 ; mais, pour les unes et les autres, il est inutile d'écrire le grand chiffre 0, qui sera évidemment remplacé dans le signe commun, représentant le membre total, par le grand chiffre des vers complets. Le signe du membre est ainsi composé d'un grand chiffre *autre que* 0, accompagné d'exposants placés soit à gauche, soit à droite, soit à gauche et à droite.

L'exemple *a* a pour signe le grand chiffre 1 accompagné d'un exposant placé à gauche, et déterminé par le tableau de la catégorie 2, c'est-à-dire $^{13}1$. Le signe de l'exemple *b* est composé du même grand chiffre, et d'un exposant déterminé par le tableau de la catégorie 1 ; il est 1^{10} . Le grand chiffre 1 se retrouve dans le signe de l'exemple *c* ; il a deux exposants : celui de gauche représente la fin du vers 396, et se détermine comme l'exposant de l'exemple *a* ; celui de droite représente le début du vers 398, et se détermine comme l'exposant de l'exemple *b*. Le signe complet est $^91^3$.

Prenons encore d'autres exemples dans les vers V, 391-396 :

quo dum Proserpina luco
Ludit | .et aut uiolas aut candida lilia carpit |
Dumque puellari studio calathosque sinumque
Implet | et aequales certat superare legendo |
Paene simul uisa est dilectaque raptaque Diti |
Usque adeo est properatus amor

Les signes correspondant aux membres sont les suivants : pour le membre *quo... carpit* : $^{13}1$; pour le membre *Dumque... Implet* : 1^3 ; pour le membre *quo dum... legendo* : $^{13}3$; pour le membre *Paene... amor* : 1^{14} ; pour le membre *quo dum... amor*, qui contient tous les autres : $^{13}4^{14}$.

b) Notation du repos du vers pris à part.

Le système de notations que nous venons d'exposer ne

s'applique pas seulement aux membres : on peut l'employer aussi pour désigner les repos du vers. Les termes disparates, tels que fin de vers, penthémimère, coupe au premier dactyle, seront ainsi remplacés par des signes de même nature, et qui correspondront aux signes employés pour les membres.

Les nombres qui composent les tableaux des catégories 1 et 2, si on les ramène à leur signification précise, ne désignent pas autre chose que le nombre d'unités rythmiques écoulé depuis le début ou la fin du vers jusqu'à une coupe déterminée. Ainsi, dans le premier tableau (p. 155), le nombre 10 désigne la distance entre le début du vers et la penthémimère ; dans le second (p. 156), le nombre 13 désigne la distance entre la fin du vers et la même coupe. Ces nombres ne représentent par eux-mêmes ni un membre ni une coupe, et ils représentent aussi bien l'une que l'autre. Si je considère le chemin parcouru depuis le début du vers, le nombre 10 me représente la longueur du membre ; si je considère le point où je suis arrivé, ce même nombre me représente la coupe du vers, qui est ici la penthémimère. Je puis faire du nombre 10 le signe du membre, en le prenant comme exposant, et en le plaçant à droite d'un grand chiffre. Je puis aussi le transformer en un signe de la coupe au moyen de conventions différentes.

Nous convenons, par exemple, que la lettre x désigne toujours une coupe, tandis que le grand chiffre 0, 1, 2 désigne toujours un membre. Ceci admis, nous pouvons recourir aux mêmes exposants pour préciser la place de la coupe ou la longueur du membre. O^{10} est le signe du membre compris entre le début du vers et la penthémimère ; x^{10} est le signe de la penthémimère. Il est facile de former des signes analogues pour toutes les coupes, suivant la distance qui les sépare du début du vers. On prend dans le tableau de la catégorie 1 (p. 155) le nombre écrit au-dessous de la coupe en question, et on le place en exposant à droite de la lettre x . Ainsi, la

coupe après le premier dactyle est traduite par le signe x^4 , la coupe au troisième trochée par le signe x^{11} , l'hephthémimère par le signe x^{14} , la coupe au cinquième trochée par le signe x^{19} .

Quelle que soit la nature du symbole auquel est adjoint l'exposant, grand chiffre ou lettre, la place de l'exposant à droite du symbole suffit à nous indiquer, que le nombre est déterminé à partir du début du vers. Mais, s'il s'agit de représenter des membres, nous sommes obligés de choisir pour point de départ, suivant les circonstances, tantôt le début du vers, tantôt la fin. Pour représenter une coupe donnée, nous pouvons accepter dans tous les cas aussi bien l'un des points de départ que l'autre. Aussi disposons-nous pour chaque coupe de deux nombres, l'un à prendre dans le tableau de la catégorie 1, l'autre à prendre dans le tableau de la catégorie 2, et de deux signes différents. Par exemple, la penthémimère peut être représentée à la fois par le nombre 10 et le signe x^{10} , si nous consultons le premier tableau, par le nombre 13 et le signe ^{13}x si nous consultons le second ; dans ce dernier cas, l'exposant prend place naturellement à gauche, puisque la coupe est déterminée par sa distance à la fin du vers. On obtiendrait de même pour les autres coupes des signes équivalents aux précédents : pour la coupe au premier dactyle ^{19}x , qui équivaut à x^4 , pour l'hephthémimère ^9x , qui équivaut à x^{14} , etc. Mais il y a avantage à représenter toujours la même coupe par le même signe, à adopter exclusivement l'un des deux systèmes ; nous préférons, pour les motifs indiqués plus haut (p. 158), les estimations faites à partir du début du vers, c'est-à-dire les signes dont l'exposant est placé à droite. Ce sont les seuls que l'on trouvera par la suite.

La coupe finale du vers se traduit par un signe différent des autres. On a vu que le membre qui occupe un vers entier est représenté par le signe 1, jamais par les signes 0^{23} ou $^{23}0$. L'exposant 23 est donc inusité pour les membres. Pour ob-

tenir une symétrie parfaite entre la notation des membres et la notation des coupes, il convient de ne pas l'admettre davantage à figurer dans les signes des coupes. Le repos final du vers a donc pour signe non pas ^{23}x ou x^{23} , mais une lettre sans exposant, qui rappelle la lettre x sans se confondre avec elle, c'est-à-dire la majuscule X .

c) *Notation du fait de versification par trois signes réunis :*

sa « FORMULE ».

En créant les signes des membres, tels que o^{10} , et les signes des coupes, tels que x^{10} , nous n'avons pas encore atteint notre but. Les notations conventionnelles que nous voulons établir doivent représenter à la fois un certain repos du discours, et un certain repos du vers. Le signe x^{10} ne satisfait pas à cette condition : il désigne un repos du vers, la penthémimère, mais il ne contient rien qui concerne le discours. Dans le signe o^{10} , qui correspond au membre

Raptor agit currus

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \dots$

(V, 402.)

on trouve des indices relatifs au discours, puisqu'il contient la notation d'un groupe d'unités rythmiques, et des indices relatifs au vers, puisqu'il signale à l'attention deux coupes du vers, la coupe finale du vers comme point initial du groupe, et la penthémimère comme point final. Mais ce signe ne suffit pas à indiquer avec précision les deux éléments qui composent le fait de versification ; il ne fait connaître exactement ni le repos du discours, ni le repos du vers. La durée du repos du discours est déterminée par celle des deux membres qui l'entourent : grâce au signe o^{10} nous connaissons un des membres, c'est-à-dire une partie du repos du discours ; mais l'autre membre, ou l'autre partie du repos, nous fait défaut, et le

signe doit être complété par un autre signe de même nature. Même incertitude pour le repos du vers. En considérant le signe o^{10} , on reconnaît que le repos du vers qui compose le fait de versification à définir est, soit la penthémimère, soit la coupe finale : mais on n'a pas le moyen de choisir entre les deux. Si le signe o^{10} désigne le premier membre du repos du discours, ce repos est placé à la penthémimère ; s'il désigne le second membre, c'est la coupe finale du vers qui se rencontre avec le repos du discours ; mais ce signe, pris isolément, s'applique aussi bien à un premier membre qu'à un second.

Supposons que l'on adjoigne au signe o^{10} un second signe, par exemple $^{13}o^{10}$, qui désigne un membre commençant à la penthémimère, et finissant à la penthémimère du vers suivant :

et nomine quemque uocando
Exhortatur equos

(V, 402-403.)

..... $\overline{\cup\cup}^4 \overline{\cup\cup}^3 \overline{\cup\cup}^6 \cup$
 $\underline{1} \overline{\cup\cup}^2 \cup \cup^3 \dots$

alors toute incertitude disparaît, soit pour le discours, soit pour le vers. Le signe complet est o^{10} , $^{13}o^{10}$. Il nous permet de mesurer toute la durée du repos du discours, puisqu'il contient les deux membres qui la déterminent : cette durée se calcule en ajoutant la longueur du second membre à celle du premier : $10 + 13 + 10 = 33$. Quant au repos du vers qui, uni à ce repos du discours, compose avec lui le fait de versification, on le reconnaît au premier coup d'œil : il est placé au point de rencontre des deux membres : c'est à la fois la coupe finale du premier et la coupe initiale du second, et c'est la seule coupe dont l'indice numérique soit mentionné deux fois, une fois dans chaque signe. En consultant les tableaux des pages 155 et 156, on reconnaît en effet que les exposants 10 (placé à droite) et 13 (placé à gauche) désignent tous deux la penthémimère.

L'ordre dans lequel les signes sont présentés au lecteur

suffit à indiquer lequel représente le premier membre : il convient de donner à celui-ci toujours la première place, à gauche de l'autre. Ainsi, la disposition des signes reproduit celle des membres. Le lecteur aperçoit d'abord le signe du premier membre : de même, en lisant la période, il aperçoit d'abord ce premier membre lui-même ; par rapport au repos, le signe du premier membre est à gauche, et le signe du second à droite : de même, dans la période, le premier membre est placé à gauche du repos, et le second membre à droite. Soit le groupe de signes $1,0^{10}$: nous sommes avertis par la place des signes que le membre 0^{10} est le second ; la coupe qui entre dans la définition du fait de versification est la coupe finale du vers ; quant à la longueur des membres, elle est d'un vers entier ou 23 unités pour le premier, de 10 unités pour le second, au total de 33 unités. Les membres représentés par les signes en question se trouvent aux vers V, 390-391 :

Frigora dant ramis uarios humus umida flores |
Perpetuum uer est.

Pour obtenir une image complète du fait de versification, il ne reste plus qu'à intercaler entre les deux signes 0^{10} et $^{13}0^{10}$ un signe accessoire, propre à indiquer la relation qui les unit. En effet, le lecteur qui les considère tels qu'ils sont écrits plus haut : $1,0^{10}$, demeure hésitant : il croit voir les signes de deux membres indépendants, qui appartiennent à des repos différents, ou même les signes de deux parties d'un membre, qui ont été traduites l'une après l'autre, et qui doivent être par la suite réunies en un membre complet 1^{10} .

Pour faire disparaître cette incertitude, et pour faire reconnaître les membres appartenant au même repos, nous avons convenu de réunir les signes qui les représentent par le signe qui indique l'égalité ou l'inégalité : $=$, quand les deux membres sont égaux ; $<$, quand le premier est plus petit ; et $>$, quand il est plus long. La durée du repos du discours

dépend, on l'a vu, de la longueur relative des membres, et de la place des membres inégaux ; les signes intermédiaires choisis ont donc un avantage précieux : à eux seuls, ils nous font connaître dans une certaine mesure le repos du discours : l'indication qu'ils contiennent est incomplète sans doute, mais nous l'obtenons très rapidement, avant même d'avoir aperçu les signes principaux qui traduisent la longueur des membres.

Le signe complet du fait de versification, composé des deux signes et du signe intermédiaire, nous l'appelons *formule*. Avec les signes o^{10} , $^{13}o^{10}$ et $<$ (inégalité avec le plus petit membre en tête), on compose la formule $o^{10} < ^{13}o^{10}$; avec les signes 1 , o^{10} et $>$, la formule $1 > o^{10}$.

Voici d'autres formules, où figure le signe de l'égalité $=$. Prenons le repos à la fin du vers 400 :

Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis |
Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem

Chacun des deux membres occupe un vers entier ; ils se traduisent tous deux par le signe 1 , et la formule complète s'obtient en réunissant les deux signes par le signe accessoire $=$: $1 = 1$. Le vers VI, 43 contient aussi un groupe de deux membres égaux, mais tous deux très courts :

[Tum dea] uenit | ait [formamque remouit anilem]
[$\overset{1}{\cup} \cup \cup$] $\overset{2}{\cup} \cup$ | $\cup \overset{3}{\cup}$ [$\cup \cup \overset{4}{\cup} \cup \cup \overset{5}{\cup} \cup \overset{6}{\cup}$].

Les deux membres appartiennent à la catégorie 3, et se traduisent selon les conventions propres à cette catégorie (p. 157). Le premier s'étend de la fin du premier dactyle, désignée par le nombre 4 dans le tableau p. 155, à la fin du deuxième trochée (nombre 7). Il est représenté par le signe o^{4-7} . Le second membre, qui s'étend du même point à la penthémimère (nombre 10) a pour signe o^{7-10} . Ces deux membres sont égaux, puisqu'ils contiennent le même nombre d'unités rythmiques ; le signe intermédiaire qui leur convient

est le signe $\equiv$, et l'on obtient ainsi la formule $o^{4-7} \equiv o^{7-10}$.

Tous les faits de versification peuvent être représentés par une formule, et dans le dictionnaire où ces faits sont réunis, les formules remplaceront les titres en langage ordinaire. Elles présentent, semble-t-il, tous les avantages que nous espérons trouver dans l'emploi d'une notation conventionnelle. Les mêmes signes font connaître à la fois le repos du discours et le repos du vers. Les différentes coupes sont désignées par des signes de même nature. Enfin, les membres qui définissent le repos du discours sont représentés de telle façon que l'on reconnait à la fois le nombre de leurs unités rythmiques, et leur place dans le vers. Les signes qui les traduisent intéressent non seulement l'intelligence, mais l'imagination. En même temps que l'esprit enregistre la longueur du membre o^{10} , les yeux voient le membre lui-même se développer entre le début et le milieu du vers. A l'aspect du signe 1, sans exposant, nous imaginons un vers indépendant, occupant une ligne entière, et à l'aspect du signe $^{13}o^{10}$, deux groupes de mots séparés par la fin du vers et répartis entre deux lignes différentes. Grâce au secours de l'imagination, l'effort de mesurer la longueur des membres, pour connaître un fait de versification ou le comparer à d'autres, est moins rebutant qu'il ne le serait si l'on combinait des données entièrement abstraites, comme les nombres 10, 23, etc.

Comme les signes que nous proposons sont enregistrés par l'œil aussi bien que par l'esprit, ils deviendront rapidement familiers au lecteur ; il saura bientôt reconnaître le membre traduit par un signe donné, et attribuer à un membre donné le signe qui lui convient. Pour exposer les principes de la notation, il nous a fallu employer beaucoup de mots, parce que la définition d'un signe est toujours longue, et d'autant plus longue, que le signe a un contenu plus riche ; mais ces principes en eux-mêmes sont peu nombreux et simples.

L'unité et l'absence de disparates, par lesquelles le langage

rythmiques, cette valeur est d'autant de fois 23 que le grand chiffre contient d'unités. Soient les membres

Frigora dant rami uarios humus umida flores |
Perpetuum uer est

(V, 390-391.)

représentés par la formule $1 > 0^{10}$; ils contiennent $23 + 10 = 33$ unités, comme ceux de la formule précédente $0^{10} < {}^{13}0^{10}$.

Tels sont les avantages que nous espérons trouver dans les signes. Nous n'avons pas craint de les exposer en détail, afin de les faire admettre au lecteur; une fois convaincu, il acceptera volontiers d'apprendre le langage conventionnel dont nous lui avons proposé l'emploi.

d) *Cas particuliers ; attribution du signe d'égalité.*

A l'exposé de ce langage il faut ajouter quelques remarques, qui s'appliquent à des cas particuliers. Il y a, en effet, certaines rencontres du vers et du discours qui, bien que traduites par des formules ordinaires, méritent cependant d'être signalées à l'attention. Il y en a d'autres, qui ne peuvent même pas être représentées par les formules proposées tout à l'heure, et qui exigent l'emploi de signes nouveaux.

On a vu plus haut (p. 83) que les groupes de mots ou membres, les groupes de membres ou périodes, se divisent soit en 2 parties, soit en 3. Dans le premier cas, la division du groupe, ou, pour abréger, le groupe lui-même, est dit binaire; dans le second cas, il est dit ternaire. Voici un exemple de groupe binaire :

Frigora dant rami | uarios humus umida flores

Voici maintenant un exemple de groupe ternaire :

Tota fremit |^a uocesque refert |^b iteratque quod audit

Faut-il accuser dans les notations conventionnelles la distinction du binaire et du ternaire, proposer un signe distinctif qui prenne place dans les formules correspondant aux repos du groupe ternaire, et les fasse reconnaître?

La formule doit indiquer la durée du repos du discours et celle du repos du vers, c'est-à-dire la longueur des membres et la coupe qui les sépare. Si ces caractères sont différents pour les repos des groupes binaires et ternaires, il faut les représenter par des formules différentes ; s'ils sont identiques, il faut leur appliquer les mêmes formules.

L'identité des deux sortes de repos apparaît clairement, si l'on compare le groupe ternaire pris comme exemple à des groupes binaires qui contiennent le même nombre de membres, c'est-à-dire trois. Soit le groupe :

Signa dedi | ^{a'} uenisse deum | uulgusque precari
Cooperat

(I, 220-221.)

La structure en est binaire : il se divise en deux parties principales : *Signa... deum, uulgusque... Cooperat* ; la première partie se subdivise elle-même en deux parties secondaires : *Signa dedi* et *uenisse deum*. Celles-ci forment les membres du repos du discours *a'*. Pour traduire en formule la rencontre du discours et du vers en *a'*, nous écrivons les signes des deux membres : o^6 pour le premier, qui s'étend du début du vers à la trihémimère, o^{6-14} pour le second, qui s'étend de la trihémimère à l'hephthémimère ; ensemble : $o^6 = o^{6-14}$ (Le choix du signe intermédiaire d'égalité sera justifié par la suite). Cette formule contient tous les éléments du fait de versification. Essayons maintenant de représenter par une formule le repos *a* du groupe ternaire *Tota fremit...* Il a pour membres les deux premiers membres du groupe, c'est-à-dire : *Tota fremit* et *uocesque refert*. Ces membres ont la même longueur que ceux du repos *a'*, et ils sont séparés par la même coupe. Ainsi, les caractères du fait de versification sont les mêmes pour les deux

repos, et comme la formule ne doit pas contenir autre chose que ces caractères, les deux repos doivent être représentés par la même formule : $o^6 = o^{6-14}$.

On constate la même identité, si l'on compare le repos b du groupe ternaire *Tota fremit* avec le repos b' du groupe binaire suivant :

sed non domus una perire
 Digna fuit | qua terra patet | b' fera regnat Erinys
 (I, 240-241.)

La coupe est la même, l'hephtémimère ; le repos du discours est mesuré par les mêmes membres, dont le premier comprend le milieu du vers, de la trihéminère à l'hephtémimère, et le second la fin du vers à partir de cette dernière coupe. Les éléments rythmiques qui définissent la rencontre du discours et du vers sont identiques dans les deux exemples. Il convient de les noter par les mêmes signes. Ces signes sont : o^{6-14} pour le premier membre (8 unités), ^9o pour le second (9 unités), ensemble : $o^{6-14} = ^9o$ (négligeons pour le moment le signe intermédiaire).

On trouvera réunis dans le dictionnaire les repos a et a' sous le titre $o^6 = o^{6-14}$, les repos b et b' sous le titre $o^{6-14} = ^9o$, sans aucun indice qui permette de reconnaître la nature binaire ou ternaire du groupe auquel ils appartiennent. En effet, la division du groupe ne modifie point la mesure de la durée des repos ; or, cette durée est le seul caractère du discours dont nous ayons à tenir compte pour la comparaison du discours et du vers.

Nous avons maintenant à indiquer la règle suivant laquelle nous choisissons, dans les différentes formules, le signe qui réunit les membres, signe d'égalité : $=$ ou signes d'inégalité : $<$, $>$.

Tout à l'heure, nous avons attribué le signe d'égalité à des groupes dont les membres contiennent un nombre différent d'unités de durée rythmique ou brèves : dans la formule

$o^6 = o^{6-14}$, le second membre est de 2 durées de brève plus long que le premier ; dans la formule $o^{6-14} = o$, il l'emporte sur lui de 1 durée de brève. C'est que la comparaison des membres doit se faire non point par le calcul, mais par l'oreille. Or, il apparaît que pour des auditeurs latins, l'impression d'égalité dépendait moins du nombre des unités rythmiques que du nombre des temps marqués contenus dans les membres. Ce sont les *temps marqués* et non les *durées de brève* qu'il faut compter, pour choisir le signe intermédiaire qui doit compléter la formule.

Les groupes dont les membres présentent une égalité apparente ou réelle se divisent en trois classes.

La première comprend ceux où les membres ont à la fois le même nombre de durées de brève et le même nombre de temps marqués. Exemple : le groupe représenté par la formule $1 = 1$, dont les membres occupent chacun un vers entier :

Tan'taque sim'plicitas' pueri'libus ad'fuit an'nis |
Haec' quoque uir'gineum' mouit' iactu'ra dolo'rem
(V, 400-401.)

Chaque membre contient 23 unités et 6 temps marqués. En lisant ce groupe, nous percevons nettement l'égalité des membres, et il est certain que le signe d'égalité $=$ doit trouver place dans la formule qui le traduit.

A la seconde classe appartiennent les groupes dont les membres sont égaux, si l'on considère les temps marqués, et inégaux, si l'on considère les syllabes. En voici des exemples :

1°) Fri'gora dant' rami' | uarios' humus u'mida flo'res
(V, 390.)

Les membres comprennent ensemble le vers entier, et sont séparés par la penthémimère. Les durées de brève sont au nombre de 10 dans le premier, de 13 dans le second ; les temps marqués, au nombre de 3 dans l'un et dans l'autre. Les signes correspondant aux membres sont o^{10} et ^{13}o .

2°) Si'gna dedi' | uenist' se deum'
(I, 220.)

Chaque membre comprend un des deux premiers hémistiches ternaires, c'est-à-dire 2 temps marqués. Le nombre des durées de brève diffère : 6 pour le premier, 8 pour le second. La formule se compose des signes o^6 et o^{6-14} . Même contradiction dans le groupe composé des deux derniers hémistiches ternaires :

3°) qua ter'ra patet' | fera re'gnat Eri'nys

(I, 241.)

traduits par les signes o^{6-14} et ^9o .

Au contraire, il y a égalité quant au nombre des durées de brève, et inégalité quant au nombre des temps marqués, dans les groupes suivants :

[audiat istas]

Si'qua tibi' nurus est' | siqua est' tibi fi'lia [uoces]

(VI, 38-39.)

[te scilicet omnis in uno

Nostra salus posita est ait] et' subit ip'se meum'que

Ex'plet opus' | Naxo'que petit' diuer'sa relic'ta

(III, 647-649.)

Dans le premier, le premier membre contient 10 durées de brève à partir du début du vers (o^{10}), le second 10 durées de brève à partir de la penthémimère (o^{10-9}) ; le premier 3 temps marqués, et le second 2. Les membres du second groupe s'étendent, le premier, de la coupe après le troisième dactyle à la fin du vers (11 durées de brève) et à la trihémimère du vers suivant (6 durées de brève) : il se traduit par le signe $^{11}o^6$; le second comprend la fin de ce dernier vers, soit 17 unités : il a pour signe ^{17}o ; quant aux temps marqués, on en trouve 5 dans le premier membre et 4 dans le second.

Ce sont les exemples des deux dernières classes qui sont instructifs pour nous, et qu'il faut observer pour décider lesquels donnaient aux auditeurs latins l'impression d'égalité la plus nette. A cet égard, l'instinct rythmique d'un Français ne lui fournit aucun enseignement : les vers français n'ont point de

temps marqués¹, et nous sommes incapables d'éprouver par nous-mêmes comment les Latins percevaient à la fois les éléments métriques (temps marqués) et rythmiques (unités de durée), distinguaient entre eux, et au besoin préféraient l'un à l'autre. Faute d'expérience, il faut recourir au raisonnement : nous avons beaucoup de raisons de croire que les temps marqués avaient plus d'importance pour les Latins que les unités de durée, et qu'un nombre égal de temps marqués était par suite la condition nécessaire et suffisante de l'égalité des membres.

Les temps marqués, par leur nombre fixe et leurs intervalles réguliers, constituent le rythme du vers. Or, le rythme du vers est l'élément essentiel du discours en vers, qui, sans lui, se confondrait avec la prose. Toute personne qui aime les vers, qui apprécie et veut faire apprécier l'art du poète, les récite en mettant ce rythme bien en lumière. Sans doute, quand les Latins déclamaient leurs vers, ils dirigeaient leur voix de manière à signaler les temps marqués, qui se détachaient, en quelque sorte, sur le cours uniforme des syllabes. Ce sont ces appuis de la voix qui, chez l'auditeur, dominaient les autres impressions de l'oreille. A la vérité, il ne nous paraît pas permis d'affirmer, que le récitant signalait partout les temps marqués par des inflexions également frappantes du débit. On peut même croire qu'il ne le faisait pas, car le retour régulier des mêmes inflexions eût bientôt lassé l'oreille. Mais il n'est pas douteux que l'auditeur, accoutumé au rythme de l'hexamètre, n'en avait pas moins les temps marqués présents à l'esprit, qu'il les plaçait à l'endroit convenable, et leur attribuait une part prépondérante d'attention. C'est pourquoi, dans un groupe de deux hémistiches :

Fri'gora dant' rami' | uarios' humus u'mida flo'res

1. Ou du moins, point de temps marqués d'une nature purement métrique et indépendants du discours, comme le sont ceux des vers latins (v. Introduction, p. 25, n. 1).

ou

Si'gna dedi' | uenis'se deum'

l'égalité du nombre des temps marqués était plus frappante que l'inégalité du nombre des unités rythmiques, et la symétrie des membres se trouvait parfaitement assurée. Au contraire, le groupe

Si' qua tibi' nurus est' | si qua est' tibi fi'lia

produisait un effet de disparate : l'inégalité y prévalait sur l'égalité.

Ainsi, en observant les éléments qui constituent l'hexamètre, nous sommes conduits à penser, que la symétrie des membres était plus manifeste dans les groupes de la seconde classe (égalité quant aux temps marqués, inégalité quant aux unités de durée rythmique) que dans ceux de la troisième (égalité quant aux unités de durée rythmique, inégalité quant aux temps marqués). L'observation des hexamètres qui composent les Métamorphoses confirme cette conclusion. Dans toute composition littéraire, discours ou poème, on trouve un grand nombre d'antithèses ; nous désignons par ce mot, en lui donnant un sens très étendu, toutes les notions qui, se complétant, s'opposant, présentent à l'esprit une symétrie évidente. Ces antithèses sont particulièrement nombreuses chez les Latins et les Grecs qui ont reçu la culture dite rhétorique, et par conséquent chez Ovide. Naturellement, la correspondance des idées se manifeste dans la forme, et plus précisément dans le rythme. Elle se traduit à l'oreille par l'égalité des membres correspondants. Cette harmonie du fond et de la forme existe chez les Français ; elle ne pouvait manquer de se présenter aussi chez les Latins. Ceci admis, revenons aux deux rythmes qu'il s'agit de comparer : celui où les membres ont le même nombre de temps marqués avec un nombre différent d'unités, et celui où les membres ont le même nombre d'unités avec un nombre différent de temps marqués. S'ils sont également propres à

assurer la symétrie de forme qu'exigent les antithèses, celles-ci doivent être réparties à peu près également entre l'un et l'autre ; si la symétrie des membres est mieux marquée dans l'un que dans l'autre, c'est le premier qui recevra le plus d'antithèses, et, puisque les antithèses sont très nombreuses, c'est celui-là qui sera le plus usité. Or, si l'on compare les exemples de la seconde et de la troisième classe, tels qu'ils se trouvent dans les *Métamorphoses*, on découvre un résultat surprenant. Les premiers sont très fréquents : on en trouve 548 pour un seul genre de groupes, ceux dont les membres comprennent ensemble un vers entier, et se rejoignent à la penthémimère ; signes, $\circ^{10}$, $^{13}\circ$, exemple :

Fri'gora dant' rami' | uarios' humus u'mida flo'res

Les autres sont très rares, une douzaine en tout. Puisqu'il faut à l'expression de la pensée des rythmes symétriques, et en grand nombre, nous pouvons conclure de cette rareté que l'égalité du nombre des unités de durée rythmique toute seule n'assurait point la symétrie, et même qu'elle n'était point agréable. Il suffisait au contraire que le nombre des temps marqués fût le même dans les deux membres, pour que leur symétrie se trouvât bien établie.

Ces membres sont donc les seuls qui, traduits en langage conventionnel, doivent recevoir le signe d'égalité $=$, et nous réglerons l'emploi de ce signe selon le nombre des temps marqués, non selon le nombre des durées de brève. Si les membres ont un nombre égal de temps marqués, ils seront séparés par le signe $=$; si le premier en compte plus que le second, on emploiera le signe de l'inégalité descendante $>$; si le second en compte plus que le premier, on emploiera le signe de l'inégalité ascendante $<$. Les membres

Fri'gora dant' rami' | uarios' humus u'mida flo'res

seront traduits par la formule : $\circ^{10} = ^{13}\circ$, les membres

Si'gna dedi' | uenis'se deum'

par la formule $o^6 = o^{6-14}$. C'est au contraire le signe $>$ qui doit prendre place dans les formules : $o^{10} > o^{10-0}$

Si'qua tibi' nurus est' | siqua est' tibi fi'lia

et $^{11}o^6 > ^{17}o$

et' subit ip'se meum'que

Ex'plet opus' | Naxo'que petit' diuer'sa relic'ta

On applique la même règle aux groupes très rares dont un membre comprend un seul temps marqué, et l'autre aucun :

Tur'n(e) | ait

(XIV, 540.)

(formule : $o^3 > o^{3-4}$, en négligeant pour le moment l'élision)

ou :

sine | me [dare lumina terris]

(II, 149.)

(formule : $o^{10-2} < o^{12-4}$).

A considérer ensemble les exemples que nous venons de signaler, on voit qu'ils présentent une particularité remarquable : les membres y sont à la fois égaux et inégaux. Le conflit des temps marqués et des unités de durée produisait assurément à l'oreille une sorte de disparate. Cette disparate était-elle fortuite ou calculée, était-elle effacée par la voix, ou persistait-elle pour remplir dans le rythme du groupe une certaine fonction, ce sont là des questions dignes d'étude. Nous ne pouvons y donner attention maintenant, parce qu'elles sont hors de notre sujet, et parce qu'elles exigent une étude détaillée des exemples. Mais nous avons essayé de résoudre la première dans un travail distinct¹.

e) Signes du repos indéterminé et de l'élision.

Il faut maintenant signaler au lecteur les membres qui ne

1. La thèse complémentaire, présentée en même temps que celle-ci, sous le titre : *Mensura rhythmica cum metrica comparatur. Exempla petuntur ex Ovidi Metamorphoseon libris.*

peuvent être traduits par les notations qu'il connaît, et pour lesquels nous avons besoin de signes nouveaux.

Tels sont par exemple les membres des repos que nous avons appelés tout à l'heure (p. 103) *indéterminés*. On trouve un repos de ce genre à la penthémimère du vers V, 391.

.....
Perpetuum uer est | Quo dum Proserpina luco
Ludit.....

La durée de ce repos est indéfinie, elle ne peut être mesurée. En effet, la mesure des repos dépend de la relation des membres : elle s'obtient en ajoutant les deux groupes d'unités l'un à l'autre, ou en les comparant ensemble. Or le membre qui finit par les mots ...*Perpetuum uer est* et celui qui commence par les mots *Quo dum Proserpina...* sont, à cause de leur grande étendue, complètement indépendants ; l'oreille n'établit entre eux aucune relation ; elle n'en observe ni l'étendue totale, ni l'étendue relative, ni l'ordre. En tant qu'éléments de mesure du repos qui les sépare, ces deux membres sont indéterminés, et le repos lui-même est indéterminé comme eux.

Il est impossible de représenter les membres indéterminés par des nombres, qui ne conviennent qu'à des groupes d'unités définis : on ne peut donc trouver dans la formule des repos indéterminés ni grands chiffres ni exposants. Il faut renoncer au signe intermédiaire d'égalité ou d'inégalité : il indique une relation des membres qui dans le cas présent n'existe pas. Nous essaierons de trouver pour ces repos une formule, non seulement exacte, c'est-à-dire propre à reproduire les impressions recueillies par l'oreille, mais encore expressive, c'est-à-dire qui les figure, pour ainsi parler, à l'imagination. Aux membres indéterminés, il convient d'attribuer un signe qui n'a par lui-même aucun sens : ce sera le trait —. Quant au repos du vers, faute de pouvoir le désigner par les

exposants des membres, il est nécessaire de lui attribuer un des symboles proposés tout à l'heure (p. 163) pour représenter les coupes indépendamment du repos du discours, et qui contiennent la lettre *x*, majuscule ou minuscule, avec ou sans exposant à droite. Ce symbole sera intercalé entre les traits qui désignent les membres. Ainsi, la formule du repos indéterminé à la penthémimère, tel qu'on le trouve au vers 391, est — x^{10} —. Si le repos indéterminé était à la fin du vers, la formule serait — X —.

Les *repos accompagnés d'élision* exigent, comme les repos indéterminés, un examen particulier et des notations spéciales. Le nom d'élision, appliqué à la langue latine, désigne plusieurs faits différents : « *L'élision* [du latin] *réunit en ses effets les quatre affections de la langue grecque : Synalèphe, Crase, Aphérèse et Apocope. Mais, en l'examinant de plus près, on voit s'accuser des différences analogues à celles du grec.* » W. CHRIST, *Metrik der Griechen und Römer*¹ ; Leipzig, Teubner, 1879 ; pp. 36-37)¹. Il faut donc considérer successivement les différentes espèces d'élisions.

1° ÉLISION-APOCOPE.

« *Quand la première des deux voyelles en contact appartenait à l'une des particules que, ue, ne, il y avait, semble-t-il, apocope du premier mot* » (Ib.).

Ainsi, dans le vers

Adspicio noscoque adeunt regemque salutant

(VII, 651.)

la voyelle *e* de *que* n'était ni prononcée, ni entendue ; elle n'existait pas. Nous avons à tenir compte de cette suppression

1. Voyez encore : PLESSIS, *Métrique grecque et latine*, 1^{re} éd., pp. 15, 16, 79.

pour établir les deux éléments du fait de versification, le repos du discours et le repos du vers. Pour le repos du discours, il nous faut mesurer la longueur des deux membres. Le second membre n'est pas affecté par l'élision ; il comprend 13 unités rythmiques : ^{13}O ; le premier se trouve diminué par l'élision de la syllabe *que* ; celle-ci étant considérée comme inexistante, il reste 10 unités rythmiques : O^{10} . Quant à la coupe du vers qui sépare les deux membres, c'est, sans hésitation possible, celle qui divise les 23 unités du vers en $10 + 13$, c'est-à-dire la penthémimère. Ainsi, dans l'élision par apocope, le fait de versification se définit aisément : il suffit de supprimer par la pensée la syllabe élidée.

Reste à avertir le lecteur de cette suppression, par un signe qui complètera la formule, et dénoncera le caractère particulier de l'exemple. Nous choisissons, pour représenter la syllabe absente, le signe qui, en français, indique l'élision de *ne*, *que*, etc., c'est-à-dire l'apostrophe '. Elle se place après l'exposant du premier membre. La formule qui traduit le vers ci-dessus est donc :

$$O^{10'} = ^{13}O.$$

2° ÉLISION-APHÉRÈSE.

« *Quand la deuxième voyelle appartenait aux petits mots est, es, iste, in, il y avait, au contraire, aphérèse du second mot* » (Ib.).

Le nombre des mots qui subissaient l'aphérèse est d'ailleurs douteux (v. Stolz. *Historische Grammatik der Lateinischen Sprache*, Bd. I, p. 202). Il paraît préférable de limiter cette affection aux formes *est* et *es*. D'ailleurs, nous ne la mentionnons ici que pour mémoire, pour accommoder ces remarques au plan d'une étude complète des élisions. En effet, l'élision-aphérèse ne se rencontre pas dans les repos entre propositions

des Métamorphoses, du moins dans ceux auxquels nous limitons notre étude.

3° ÉLISION-SYNALÈPHE.

« Dans tous les autres cas, il se produisait une confusion des voyelles analogues à la synalèphe grecque... Mais tout se passait toujours comme si la première des deux voyelles était purement et simplement éliminée » (Ib.)¹.

Prenons comme exemples les vers :

Et finxit uultum et meruit formosa uideri
(IV, 319.)

Et dici potuisse et non potuisse refelli
(I, 759.)

Nous ignorons comment les groupes de lettres imprimés en italiques étaient prononcés par les Latins, et à la vérité nous n'avons pas besoin de le savoir. Pour déterminer le fait de versification soumis à notre étude, nous pouvons traiter ces vers comme s'ils renfermaient une élision-apocope, et les remplacer par les suivants :

Et finxit uult | et meruit formosa uideri
Et dici potuiss | et non potuisse refelli

Cependant, la détermination qui nous importe est plus difficile que dans le cas de l'apocope, et ne se fait pas de même dans tous les exemples.

1. Cette atténuation ou quasi-disparition de la première des deux syllabes en contact, est affirmée aussi par L. MÜLLER (*De Re Metrica*², p. 220) et par M. PLESSIS (*Métrie*, p. 15). Nous l'admettons sur leur autorité, et c'est sur ce principe que reposent tous les développements qui vont suivre. Mais il nous paraît possible qu'un examen nouveau des faits grammaticaux, prosodiques et métriques relatifs à l'élision conduise à modifier le principe admis : les conclusions que nous en avons tirées devraient être modifiées en conséquence. Nous n'oublions pas d'ailleurs, que les faits sur lesquels ces conclusions sont fondées sont peu nombreux (il n'y a que 115 élisions entre propositions dans les Métamorphoses), et nous n'ignorons pas ce qu'elles ont de superficiel et de provisoire. Il nous a fallu prendre parti dans une question difficile sans pouvoir en faire l'étude complète.

La difficulté apparaît en considérant, non pas la syllabe élidée, mais la syllabe (ou, dans les vers cités, le mot) qui la suit. Ce mot a une tendance manifeste à se détacher du second membre, auquel il appartient par la syntaxe, et à se rattacher au premier. En effet, le premier *et* attire le second : dès que nous avons pris connaissance de l'*et* qui commence le premier membre, nous savons qu'un autre *et* figurera en tête du second. De plus, le mot élidé attire à lui le mot sur lequel il s'élide : quelle qu'ait été la prononciation exacte des syllabes *tum* de *uultum* et *se* de *potuisse*, la voix avait en quelque sorte besoin de la syllabe suivante, et l'allait chercher, soit pour appuyer les consonnes devenues finales, si la voyelle élidée disparaissait entièrement, soit pour justifier l'altération de celle-ci, si elle subsistait sous une forme quelconque. La distraction du second *et* est d'autant plus facile, qu'elle ne nuit point au second membre, dont la construction et le sens demeurent irréprochables, une fois la conjonction disparue. Ainsi, dans les exemples qui précèdent, et dans tous les vers de même nature, le récitant pouvait sans absurdité adjoindre au premier membre la première syllabe du second, et la présenter au lecteur de telle façon, qu'elle parût faire réellement partie de ce premier membre. Cette attribution avait pour effet de remplacer la syllabe élidée par la suivante, nous dirons plus brièvement de *compenser* l'élision. Le point de séparation des membres était alors reporté après le second *et* :

Et finxit uult et | meruit formosa uideri

La compensation par adjonction de la syllabe élidante se faisait-elle dans tous les cas, ou dans quels cas seulement, voilà ce que nous devons rechercher maintenant.

Il est évident, en effet, que la compensation modifie les caractères du fait de versification, c'est-à-dire la coupe du vers et la longueur des membres. Mettons en parallèle l'élision compensée

Et finxit uult et | meruit formosa uideri

et l'élision non compensée :

Et finxit uult | et meruit formosa uideri

Dans le premier vers, la coupe qui divise les membres est séparée par 10 unités de durée du début du vers : c'est donc la penthémimère ; dans le second, elle n'en est séparée que par 8 unités : c'est la coupe après le deuxième dactyle. Voici maintenant pour le repos du discours : réunis, les membres comprennent dans les deux vers 23 unités, et 6 temps marqués ; mais la répartition de ces éléments n'est pas la même dans l'un et dans l'autre. Le premier vers comprend un membre de 10 unités et un de 13 ; chacun d'eux contient le même nombre de temps marqués, soit 3, et ils donnent à l'oreille une impression d'égalité. Le second comprend un membre de 8 unités et un de 15 ; de plus, l'inégalité se manifeste dans la relation des temps marqués, car ils sont répartis en 2 + 4. Les deux vers nous présentent donc en réalité deux faits de versification différents. La notation de ces faits doit être différente comme leur nature. La formule du premier se compose des membres o^{10} et ^{13}o séparés par le signe d'égalité $=$, celle du second des membres o^8 et ^{15}o séparés par le signe de l'inégalité ascendante $<$. Leur place dans le dictionnaire où sont réunies toutes les rencontres du discours et du vers doit être différente aussi. Il est donc indispensable, d'établir si dans un exemple donné la syllabe élidante est attribuée au premier membre ou au second.

Les vers cités plus haut p. 183, c'est-à-dire IV, 319 et I, 759, nous présentent les deux solutions différentes : l'élision doit être compensée dans le premier, et elle ne doit pas l'être dans le second. Comparons-les ensemble, et observons d'abord le premier.

Dans celui-ci (IV, 319), un Latin avait en quelque sorte le choix de percevoir l'un ou l'autre des deux faits de versification que voici :

Et finxit uult | et meruit formosa uideri

Et finxit uult et | meruit formosa uideri

puisque le second *et* pouvait être rattaché à volonté au premier membre ou au second. Ces faits de versification se traduisent, comme nous venons de l'indiquer, par les formules $o^8 < {}^{18}o$ et $o^{10} = {}^{13}o$. Or le premier était, pour une oreille latine, beaucoup plus insolite et plus surprenant que le second. Dans l'Introduction, en considérant les vers indépendamment des mots qui les composent, nous avons remarqué que la division normale d'un groupe de 23 unités ou de 6 temps marqués est au milieu du groupe, après les 3 premiers temps marqués : c'est en cet endroit que d'instinct l'esprit s'arrête. L'expérience confirme d'ailleurs la théorie : la division du groupe en deux parties égales, est non seulement la plus satisfaisante, mais encore la plus fréquente. Le lecteur en trouvera plus loin la preuve (comparer dans le Dictionnaire les nos 428 et 937. Ainsi, la coupe penthémimère (x^{10}), qui se place au milieu du vers, et appartient à la seconde catégorie, paraissait plus convenable au repos du discours défini par le groupe d'unités *Et finxit... uideri*, que la coupe au deuxième dactyle (x^8), qui se place entre les 2 premiers temps marqués et les 4 autres, et qui appartient à la troisième catégorie. Mais l'auditeur avait encore un autre motif de préférer la coupe penthémimère à la coupe au deuxième dactyle : c'est que la première est au milieu d'un pied, et la seconde à la fin. Or, les repos après le temps marqué sont de beaucoup les plus fréquents. Si l'on prend en particulier les coupes de la deuxième et de la troisième catégorie, on s'aperçoit que les coupes à la fin du pied ne reçoivent presque jamais un repos du discours de quelque importance ; seule la coupe bucolique¹ fait exception à cet usage.

1. J'emploie le mot *coupe* pour désigner toutes les places du vers où la voix ménage et où l'oreille perçoit un repos, et non pas seulement celles où les repos

Ainsi, lorsque la division du groupe rythmique était incertaine, comme au vers IV, 319, si l'auditeur demeurait hésitant entre la penthémimère x^{10} et la coupe après le second dactyle x^8 , il se laissait conduire par l'agrément et par l'habitude, et il choisissait la première. Cette décision paraît tout au moins la plus vraisemblable. Pour représenter par écrit les impressions auditives qu'éprouvait un Latin en entendant le vers IV, 319, il faut écrire ce vers en marquant la division principale à la penthémimère :

Et finxit uult et | meruit formosa uideri

et pour les traduire en langage conventionnel, c'est la formule $o^{10} = {}^{13}o$ qui doit être choisie.

Au vers I, 759, l'auditeur avait également le choix entre deux impressions auditives différentes ; il pouvait accepter le repos principal à la penthémimère (x^{10}) :

Et dici potuiss | et non potuisse refelli

ou le reporter au troisième dactyle (x^{12}), en annexant le second et au premier membre :

Et dici potuiss et | non potuisse refelli

C'est encore ici la penthémimère qui lui paraissait préférable. Il est vrai, les deux coupes mises en concurrence assurent la même répartition des temps marqués en deux groupes égaux, et à ce titre, elles sont également agréables à l'oreille. Mais la penthémimère se place après un temps marqué, et par là, elle se prête beaucoup mieux à recevoir un repos du discours bien sensible, dont les membres contiennent 6 temps marqués ou 23 unités rythmiques. En fait, les repos entre propositions au troisième dactyle sont fort rares (v. Dictionnaire, nos 742 à 757) : si le poète les évitait, c'est que

sont les plus fréquents et les plus importants. En ce sens, il est permis de parler d'une coupe bucolique comme d'une coupe au premier trochée.

ses lecteurs ne les recevaient pas volontiers. Ainsi, l'interprétation la plus vraisemblable du vers par une oreille latine est la première :

Et dici potuiss | et non potuisse refelli

Elle correspond à la formule $o^{10} = {}^{13}o$.

Dans les deux vers pris comme exemples, l'auditeur préférerait la même coupe, la penthémimère, et pour les mêmes motifs. Mais cette préférence l'obligeait d'établir une répartition différente des mots entre les membres : au vers IV, 319, il annexait le mot élidant *et* au premier membre, pour compenser la syllabe élidée ; au vers I, 759, il ne cherchait pas à compenser l'élision, ni à allonger le premier membre en usurpant l'*et* initial du second. Quant à nous, notre objet est de reconnaître et de reproduire aussi exactement que possible les impressions auditives éprouvées par les lecteurs des *Métamorphoses*. Il faut donc, lorsque le groupement des mots en membres est incertain, conformer notre jugement à celui du lecteur. Dans les vers semblables au vers *Et finxit...*, nous attribuerons la syllabe élidante au premier membre ; dans les vers semblables au vers *Et dici...*, nous l'attribuerons au second.

Il reste maintenant à tirer des deux exemples qui précèdent une règle générale, pour distinguer les vers qui relèvent de l'un ou de l'autre, et pour appliquer à chaque cas particulier le traitement qui lui convient. La voici. On traitera la syllabe élidante comme une partie du premier membre, en d'autres termes, l'élision sera *compensée*, si la compensation est souhaitable et possible. Elle est souhaitable, si elle présente à l'oreille du lecteur un fait de versification plus familier, plus agréable ; elle est possible, si la syllabe élidante se laisse aisément détacher de la proposition à laquelle elle appartient.

On remarquera que nous employons le terme « fait de versification », et non le terme « coupe ». En effet, si on prend

les repos du vers indépendamment du discours, ils sont tous également familiers et agréables à l'oreille, puisqu'ils figurent tous dans tous les vers. Chaque vers, abstraction faite du contenu, présente une coupe au troisième trochée, ou une coupe au troisième dactyle, aussi bien qu'une coupe penthémimère. C'est en considérant la distribution des repos importants du discours, que nous appelons celle-ci coupe fréquente ou normale, celles-là coupes rares ou surprenantes. Ce qui flatte l'oreille, ce qu'il importe d'assurer par l'attribution de la syllabe élidante, c'est la rencontre du repos du vers avec le repos du discours le plus convenable, et qui se trouve le plus fréquemment à cette place. Soit le vers :

Et dici potuiss | et | non potuisse refelli

si nous groupons les mots de manière à séparer les membres par la penthémimère | et non par la coupe au troisième dactyle || , c'est qu'étant donné le repos du discours mesuré par les membres, la première est plus conforme que la seconde à l'instinct rythmique du lecteur et à l'usage du poète ; prises en elles-mêmes, elles se valent. Supposons un repos du discours beaucoup plus faible, par exemple celui qui sépare les membres *duc* | *o duc*... $\text{⏏} \text{⏏} | \text{⏏} \text{⏏} \text{⏏}$: en pareil cas, c'est la coupe au troisième dactyle qui convient le mieux et se rencontre le plus souvent : c'est la coupe penthémimère qui est choquante et rarement employée.

En résumé, dans les cas d'élision-synalèphe, nous trouvons un repos du discours flottant, pour ainsi dire, entre deux repos du vers, et nous pouvons le fixer en l'une ou l'autre place par l'attribution de la syllabe élidante. Cette attribution se fait suivant la conformité du vers et du discours, en observant le principe général de convenance proposé plus haut (p. 186). Il est utile de montrer, par quelques exemples, comment nous l'avons appliqué dans le détail.

Voici d'abord des exemples, où les coupes en concurrence

sont, d'une part des coupes importantes et fréquentes, telles que la penthémimère, la trihémimère, l'hephthémimère, d'autre part des coupes où l'on ne trouve presque jamais un repos important du discours : les coupes au deuxième trochée, au deuxième dactyle, au troisième trochée, au troisième dactyle, au quatrième trochée : appelons-les des coupes rares. Si le repos du discours est de longue ou de moyenne durée, on attribue la syllabe élidante de manière à obtenir une coupe fréquente.

Prenons comme exemple le vers X, 429 :

Viue ait haec potiere tu|o et | non ausa parente
Dicere conticuit promissaque numina firmat

Les membres comprennent deux vers entiers ; le repos convient donc mieux à l'hephthémimère | qu'à la coupe au troisième dactyle |, et il faut l'attribuer à la première. Il y a lieu de compenser l'élision, c'est-à-dire de rattacher la conjonction *et* au premier membre.

Les circonstances sont très différentes dans le vers

[Mandere uos uestros] scit|e et | sentite [colonos].
(XV, 142.)

Les membres du repos sont composés des deux impératifs, qui sont, non seulement très courts l'un et l'autre, mais étroitement unis par le sens. Un repos du discours si peu sensible est mieux placé au troisième dactyle | qu'à l'hephthémimère |. C'est donc la coupe la plus rare, qui est ici la plus convenable, et qui doit être choisie. La syllabe élidante est, à la différence du vers précédent, comptée dans celui-ci avec le second membre.

Plus les coupes concurrentes sont voisines par l'importance, ou plus précisément par l'aptitude à recevoir le repos du discours qu'il s'agit d'attribuer, plus il est difficile de choisir entre elles. Dans les exemples précédents, le choix se fait sans hésitation, car le caractère des deux coupes est très diffé-

rent : l'une est fréquente, l'autre rare. Il n'en est pas de même pour ceux qui vont suivre. Les coupes en concurrence, qui sont la trihémimère et la coupe au premier dactyle, appartiennent, il est vrai, à des catégories différentes, la première à la troisième, et la seconde à la quatrième ; mais elles reçoivent toutes deux assez fréquemment des repos notables du discours. Voici les deux vers en question :

Et sens | *i et* | dixi sociis

(III, 611.)

Et sens | *i et* | docui [sed quid docuisse iuuabat]

(VII, 858.)

Ils se prêtent bien à une comparaison, car la syllabe élidante est la même, les conditions de syntaxe et de style sont identiques. Malgré ces ressemblances, nous ne choisirons pas la même coupe dans les deux.

Au vers III, 611, l'élision doit, semble-t-il, être compensée, de manière à placer à la trihémimère |, après le second *et*, le repos qui sépare les deux membres ; au contraire, au vers VII, 858, il faut placer ce repos après le premier dactyle |, et laisser la syllabe élidante à la seconde proposition. On a signalé plus haut (Introduction, p. 27) le caractère propre des diverses catégories de coupes. Les coupes de la troisième catégorie, telles que la trihémimère, ont pour fonction propre de marquer les divisions principales du vers, lorsque celui-ci est divisé en trois parties, chaque partie comprenant deux temps marqués : 2 + 2 + 2. Les coupes de la quatrième catégorie : coupé au premier trochée, au premier dactyle, etc., qui séparent le premier temps marqué des autres, ne marquent jamais une division entre hémistiches, mais une subdivision à l'intérieur de l'hémistiche soit binaire à trois temps (1 + 2) soit ternaire à deux temps (1 + 1). Dans le vers III, 611, le repos à la penthémimère (après *dixi*) est nul. Le vers n'est donc pas divisé en deux hémistiches de trois temps marqués ; 3 + 3 ; il appartient bien plutôt au système ternaire

2 + 2 + 2. A la vérité, les deux premiers hémistiches sont réunis entre eux, et séparés du dernier ; la seconde des deux coupes principales (ici l'hephthémimère, après *sociis*) l'emporte sur la première, la trihéminère, et par ce groupement des temps marqués en 4 + 2, le vers est différent du type ternaire parfait

Tota fremit | uocesque refert | iteratque quod audit

Mais un groupe de 4 temps marqués se subdivise naturellement en 2 + 2 ; l'oreille prévoit et attend cette division ; en fait, les vers à hephthémimère principale ont presque toujours une trihéminère bien marquée (et réciproquement). C'est pourquoi, dans le vers III, 611, l'instinct rythmique commande de placer, s'il est possible, un repos du discours à la trihéminère. Or la frontière des deux membres *Et sensi* et *et dixi sociis* est précisément indécise : on peut la placer soit avant le second *et*, après le premier dactyle, soit après, à la trihéminère : il y a lieu, on le voit, dans le cas présent, de choisir cette dernière coupe.

Au contraire, dans le vers VII, 858, c'est la coupe au premier dactyle qui l'emporte. Le repos principal du vers est à la penthéminère, il le divise sans aucun doute en deux parties ; aussi convient-il d'y effacer autant que possible les coupes propres au système ternaire : c'est ce que nous obtenons en préférant à la trihéminère la coupe au premier dactyle. Cette disposition a d'ailleurs l'avantage d'assurer, dans l'ensemble du vers, la symétrie des deux hémistiches ; il importe, en effet, que leur correspondance logique soit accusée par la correspondance du rythme : or la coupe ternaire du second hémistiché, l'hephthémimère, n'a point de repos du discours ; celle du premier, ou la trihéminère, n'en doit point avoir davantage.

Nous avons observé successivement des exemples où les coupes en concurrence sont, l'une fréquente, l'autre très rare :

ainsi la penthémimère et la coupe au troisième dactyle : le choix entre elles se fait aisément ; puis des exemples où les coupes, toutes deux fréquentes, appartiennent à des catégories différentes : le choix est naturellement plus difficile. Quand les coupes appartiennent à la même catégorie, et sont toutes deux presque également usitées, il n'y a plus aucun motif qui permette de choisir entre elles. Soit le vers XV, 660 :

Perspic|e et | usque nota uisu

On peut placer le point de séparation des membres soit au premier trochée |, soit au premier dactyle |. Ces deux coupes sont de la quatrième catégorie : elles conviennent aux mêmes repos du discours, et les reçoivent à peu près aussi fréquemment. Il est donc indifférent d'attribuer la conjonction au premier ou au second membre. Sans doute, les deux dispositions étaient également bien reçues des auditeurs, et le récitant nuançait le débit de manière à les proposer l'une et l'autre à l'oreille. Entre les deux, nous choisirons celle qui respecte le groupement syntactique des membres : dans ce vers et dans tous les autres du même genre, nous attribuerons le repos du discours à la première des deux coupes concurrentes ; nous le placerons avant la conjonction, au point |.

Il est impossible, on le voit, de proposer, pour le traitement des vers à élision, une règle générale, fondée sur des caractères apparents, qui s'applique à tous les exemples, et dispense de les examiner en détail. Les caractères apparents de l'élision, ce sont, en effet, d'une part les coupes entre lesquelles le choix doit se faire, d'autre part le mot élidant, qui se trouve indivis entre les membres. Or, de deux coupes données, par exemple la trihémimère et la coupe au premier dactyle, c'est tantôt l'une tantôt l'autre qui l'emporte ; de même, une syllabe élidante donnée, par exemple la conjonction *et*, peut être rattachée tantôt au premier membre, tantôt au second. Chaque élision présente donc un problème distinct, qui doit

être étudié et résolu pour lui-même ; la solution s'obtient en considérant l'ensemble des caractères logiques et rythmiques des membres. Nous avons proposé tout à l'heure quelques exemples de ces discussions ; il serait trop long et peu utile de les réunir toutes ici.

Nous appelons *élision-synalèphe compensée*, l'élision-synalèphe dans laquelle la syllabe élidante est comptée avec le premier membre.

Exemple :

Et finxit uultum *et* | meruit formosa uideri

Le premier membre mesure 10 unités rythmiques à partir du début du vers, il doit avoir pour signe 0^{10} ; le second mesure 13 unités à partir de la fin, il a pour signe $^{13}0$; entre les deux signes principaux prend place le signe accessoire d'égalité =.

Il reste à compléter la formule par un dernier signe, propre à indiquer l'élision et sa nature. Dans l'élision compensée, la détermination du repos se fait en retirant une syllabe au second membre pour la donner au premier : il y a addition au profit de celui-ci, et soustraction au détriment de celui-là. Le meilleur moyen de faire reconnaître l'élision compensée, est donc d'ajouter le signe de l'addition au signe du premier membre, et le signe de la soustraction au signe du second. La formule complète du repos cité est la suivante :

$$0^{10} = ^{13}0.$$

Prenons encore l'exemple :

Et sensi *et* | dixi sociis

le premier membre comprend les 6 premières unités rythmiques du vers (0^6), le second les 8 suivantes (0^{6-14}) ; ils contiennent chacun 2 temps marqués, et, bien que le nombre des unités de durée rythmique y soit différent, ils sont réunis

par le signe d'égalité $=$ (v. p. 174). En ajoutant les signes distinctifs de l'élision, on obtient la formule :

$$O^{\frac{6}{4}} = O^{6-14}.$$

Quant aux élisions-synalèphes dans lesquelles la syllabe élidante est comptée avec le second membre :

Et dici potuisse | et non potuisse refelli

nous les appelons *élisions-synalèphes non compensées*.

Dans ces exemples, le premier membre ne s'accroît point d'une syllabe au détriment du second, et celui-ci n'est point diminué d'une syllabe au bénéfice du premier. Il n'y a donc pas lieu d'employer, pour en noter le caractère propre, les signes de l'addition et de la soustraction : $+$ et $-$. Ils ne se distinguent des groupes rythmiques ordinaires, que par le fait même de l'élision, par la disparition de la syllabe élidée. Aussi n'y a-t-il, entre l'élision-synalèphe non compensée et l'élision-apocope :

Adspicio noscoque | adeunt regemque salutant

(v. ci-dessus p. 181) aucune différence, si l'on considère seulement les caractères rythmiques, c'est-à-dire la longueur des membres qui résulte de la distribution des syllabes, la durée du repos qui les sépare et sa place dans le vers. Les deux cas ne se distinguent que par la nature de la syllabe élidée, qui est dans l'un l'enclitique *que*, dans l'autre la dernière syllabe de l'infinitif parfait actif *-se*, c'est-à-dire par une circonstance d'ordre grammatical et prosodique. Or, les faits de grammaire et de prosodie sont en dehors de notre étude, et nous n'avons pas à en tenir compte.

La logique nous commanderait donc, semble-t-il, d'appliquer à l'élision-synalèphe non compensée le même symbole qu'à l'élision-apocope, c'est-à-dire l'apostrophe ', et de traduire les deux vers par la même formule :

$$O^{10'} = {}^{13}O.$$

Il paraît cependant préférable de distinguer les deux sortes d'élision au moyen de signes différents, pour la plus grande commodité des lecteurs. En effet, le traitement des groupes à élision ne se décide point par une règle simple ; beaucoup d'entre eux sont d'une appréciation difficile et incertaine. Or, les difficultés se rencontrent presque toujours dans les synalèphes, et presque jamais dans les apocopes ; ainsi, la distinction que nous maintenons entre les deux est utile au lecteur qui veut examiner par lui-même les différents cas : elle lui permet de discerner aisément les exemples les plus dignes de son attention. Quant aux lecteurs curieux de prosodie et de grammaire, le classement des syllabes élidées suivant leur nature a pour eux une grande importance : il leur sera utile de le trouver ébauché dans ce travail. Aussi convenons-nous d'employer pour l'élision-synalèphe non compensée un signe qui rappelle celui de l'apocope sans se confondre avec lui : ce signe sera la double apostrophe ". Le groupe rythmique

Et dici potuisse | et non potuisse refelli

se traduit donc par la formule :

$$O^{10''} = {}^{13}O$$

dans laquelle la double apostrophe représente la syllabe finale du premier membre, effacée ou plus ou moins atténuée par l'élision (*élision-synalèphe non compensée*). Quant aux groupes qui contiennent une *élision-apocope*, leur formule ne diffère de la précédente que par l'apostrophe, qui est simple. Exemple : le vers

Adspicio noscoque | adeunt regemque salutant

qui a pour formule :

$$O^{10'} = {}^{13}O.$$

C) PLAN DU DICTIONNAIRE.

a) *Son principe : prédominance du repos du vers sur le repos du discours.*

Nous avons défini, dans les pages qui précèdent, les faits dont l'exposé est contenu dans le Dictionnaire, et les notations qui les y représentent. Il faut indiquer maintenant l'ordre dans lequel ils y sont disposés.

Les faits, ce sont les repos du discours et les repos du vers, présentés simultanément ; leurs notations se combinent en une *formule*, qui fait apparaître à la fois la longueur des deux membres, et la coupe qui les sépare. Soit le « fait de versification » produit par la rencontre de la coupe finale du vers avec le repos du discours dont les membres ont chacun la longueur d'un hexamètre. Il se présente fréquemment dans les Métamorphoses, par exemple au vers V, 400 :

Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis |
Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem

Il doit être mentionné dans le Dictionnaire, à condition bien entendu que le repos soit entre propositions, et non à l'intérieur d'une proposition. Il y apparaît traduit par une formule, qui est dans le cas présent

$$I = I$$

suivant les conventions exposées plus haut. En outre, le Dictionnaire doit faire connaître au lecteur le nombre des passages où l'on voit se rencontrer ce repos du discours et ce repos du vers, et les passages où ils se trouvent.

Comme le fait de versification est le même dans tous ces passages, ils sont tous traduits par la même formule ; et une seule formule, qui les représente tous, figure dans le Diction-

naire. Quant aux passages eux-mêmes, ils sont notés à la suite de la formule, et sont désignés par le numéro du livre et celui du vers. Ainsi, le signalement complet d'un fait de versification se compose de deux parties : un *titre*, qui consiste en une formule, et un *paragraphe*, composé de renvois au texte des Métamorphoses, et plus ou moins étendu selon les formules.

Le titre sera complété par un numéro d'ordre, qui indique la place de la formule dans le dictionnaire, et par l'indication du nombre des passages auxquels il s'applique.

Nous avons pris tout à l'heure comme exemples les repos situés à la fin du vers, entre deux membres qui occupent chacun un vers entier ; le titre qui leur convient, et sous lequel ils prennent place dans le dictionnaire, est le suivant :

$$[117] \qquad 1 = 1 \qquad (489 \text{ ex.})$$

Dans la liste qui le suit figurent, d'abord les exemples du livre I, puis ceux du livre II, etc. ; les exemples de chaque livre se succèdent suivant l'ordre des vers. Les livres sont désignés par des chiffres romains, et les vers par des chiffres arabes. Ainsi, le paragraphe qui suit le titre cité précédemment débute par les mentions suivantes : I, 10. 22. 24. 38. 43, etc.

L'ordre des passages nous est imposé par le texte des Métamorphoses. Il n'en est pas de même pour l'ordre des titres, c'est-à-dire des formules, pour l'ordre des faits de versification réduits à leurs éléments rythmiques, dépouillés des mots que la bouche prononce et des idées que l'esprit conçoit, tels qu'ils se présentent dans le groupe de signes $1 = 1$. Nous devons le choisir nous-même, et justifier en quelques mots celui que nous avons choisi.

Un fait de versification comprend deux éléments : un repos du vers, ou une coupe, et un repos du discours défini par la longueur des membres. Le classement des faits de versifica-

tion peut donc être fondé soit sur le caractère du vers, soit sur le caractère du discours. Ils sont aussi importants, aussi dignes d'attention l'un que l'autre, et pour décider entre eux, nous n'avons à consulter que notre commodité.

Or, à cet égard, le repos du vers l'emporte de beaucoup. Prenons un nouvel exemple, celui des repos en fin de vers dont le premier membre occupe 1 vers entier, et le second 2. Il s'en trouve un au vers I, 21 :

Hanc deus et melior litem natura diremit |
 Nam caelo terras et terris abscondit undas
 Et liquidum spisso secrevit ab aere caelum.

La formule qui les traduit est $1 < 2$ (v. Dictionnaire, n° 125). Le repos du discours n'est pas simple ; il comprend trois repos distincts : l'un pour l'étendue totale des membres, l'autre pour l'étendue relative, le dernier pour la place des membres inégaux. On peut donc fonder sur le repos du discours non pas un classement, mais trois. Si l'on considère l'étendue totale, les repos $1 < 2$ prennent place parmi ceux dont l'étendue totale est de 3 vers ou 18 temps marqués ; si l'on considère l'étendue relative, parmi ceux dont l'un des membres est double de l'autre ; si l'on considère la place des membres inégaux, parmi ceux dont le plus petit membre précède le plus grand. Il n'y a pas de raison pour donner la préférence à l'un de ces principes de classement plutôt qu'à l'autre. Il est impossible, et d'ailleurs inutile, de les accepter tous les trois, c'est-à-dire de répéter trois fois les mêmes formules, les mêmes indications de livres et de vers, en trois dictionnaires différents. Ainsi, à vouloir classer les faits de versification suivant le repos du discours, on éprouve d'assez grands embarras.

Le repos du vers n'a pas la même complexité : il nous fournit un principe de classement aussi simple que nous le désirons. Dans les formules $1 = 1$, $1 < 2$, le repos du vers est la coupe finale ou *X* : ce caractère ne se prête à aucune ana-

lyse ; il ne peut être résolu en plusieurs caractères distincts. Plus simple par nature, le repos du vers est aussi plus facile à observer que le repos du discours. Pour connaître l'étendue totale, l'étendue relative ou l'ordre des membres, il faut considérer les deux membres. Au contraire, pour connaître le repos du vers, il suffit de considérer l'un ou l'autre ; en effet, la coupe qui les sépare est à la fois la coupe finale du premier et la coupe initiale du second : elle est ainsi désignée deux fois dans les formules $1 = 1$, $1 < 2$, etc., et l'une des deux désignations nous dispense de l'autre.

b) *Classement suivant le repos du vers.*

Il est donc préférable de classer les formules suivant la nature de la coupe qui prend place entre les membres. Nous réunirons donc toutes les formules où le repos du vers est à la coupe finale, toutes celles où ce repos est à la coupe penthémimère, toutes celles où il est après le premier dactyle, etc.

Cela posé, pour déterminer l'ordonnance du dictionnaire, il reste à fixer l'ordre dans lequel les différentes coupes y seront présentées. Cette question en contient deux autres, qui sont les suivantes.

1° *Faut-il observer l'ordre d'apparition dans le vers, ou l'ordre d'importance ?*

Les repos du vers ont, comme nous l'avons indiqué page 27, une importance ou une durée différente selon la place qu'ils y occupent, et ils se divisent, à cet égard, en quatre classes. Mais cette hiérarchie ne coïncide pas avec la succession des coupes telles qu'elles se présentent dans le vers. Si l'on jette les yeux sur le schéma du vers hexamètre, et si l'on observe les coupes depuis le début du vers jusqu'à la fin, on n'y trouve pas réunies et disposées par ordre de durée les coupes de la classe I, puis celles de la classe II, etc. Les coupes

des différentes classes y sont au contraire confondues. Au commencement du vers, se présentent la coupe après le premier demi-pied fort, la coupe après le premier trochée, la coupe après le premier dactyle, qui appartiennent à la classe IV, puis la coupe après le second demi-pied fort ou trihémimère, qui appartient à la classe III; un peu plus loin, on rencontre les coupes de la classe II; puis, en cheminant vers la fin du vers, on retrouve des coupes de la classe III, puis d'autres de la classe IV. Nous avons donc à choisir, pour l'appliquer dans le dictionnaire, soit l'ordre de succession naturelle des coupes, soit l'ordre de succession raisonnée.

Le premier est en quelque sorte le plus apparent : il se manifeste à l'observateur dès que le vers hexamètre lui a été défini; le second, au contraire, suppose l'analyse rythmique du vers, la distinction et le groupement des temps marqués. Cependant, nous préférons l'ordre d'importance, parce qu'il est le plus conforme à l'objet de notre travail, et doit être le plus utile au lecteur. Notre objet est d'observer la rencontre des repos du discours avec les repos du vers. La solution la plus simple du problème, celle que chacun imagine aussitôt, c'est qu'il existe une relation entre la durée des uns et celle des autres, les repos du vers d'une certaine durée attirant à eux les repos du discours d'une certaine durée. C'est cette hypothèse que nous aurons à éprouver. Pour la contrôler, il faudra réunir tous les repos du discours qui se rencontrent avec les repos du vers d'une certaine durée, ou d'une certaine classe, les dénombrer et les classer, puis les comparer avec les repos qui appartiennent aux coupes des autres classes. Ces opérations supposent le classement des coupes par ordre de durée : il faudra donc grouper ensemble les coupes de la classe IV éparées au début et à la fin du vers, de même celles de la classe III. Ce classement, nous ne devons pas laisser à d'autres le soin de le faire, il faut que nous le leur donnions tout fait dans le Dictionnaire.

2° *Faut-il distinguer entre les coupes d'une même classe ?*

Prenons un certain nombre de coupes de la classe III, par exemple celles du premier hémistiche, c'est-à-dire la trihémimère, la coupe au deuxième trochée, la coupe au deuxième dactyle : les trois coupes déterminent la même division des temps marqués en $2 + 4$. Si l'on considère seulement les éléments rythmiques fondamentaux du vers, les temps marqués, elles sont également propres à recevoir les repos du discours. Il semble donc qu'il soit permis de ne pas distinguer entre elles, et de réunir les repos du discours qui leur appartiennent en une seule masse. On leur adjoindrait, dans la même confusion, les autres coupes de la classe III, celles du quatrième pied ; et l'on grouperait de même celles des autres classes.

Mais, en réduisant le vers à la succession des six temps marqués, nous en avons simplifié la structure. Cette simplification n'est pas d'ailleurs arbitraire : grâce à elle, nous avons pu mettre en comparaison le rythme du vers et le rythme du discours. En réalité, le vers comprend, non seulement les temps marqués alternant avec les temps non marqués et composant avec eux le vers *hexamètre*, mais les longues et les brèves qui composent le vers *dactylique*. Cet ensemble complexe est organisé suivant des lois que nous n'avons pas à mentionner, parce qu'elles appartiennent à la métrique proprement dite, mais dont nous devons tenir compte. Ces lois ont pour effet de produire des différences d'importance entre les coupes de la même classe. Ainsi, la trihémimère, la coupe au deuxième trochée, la coupe au deuxième dactyle ne sont pas équivalentes : la première se prête beaucoup mieux à recevoir les repos prolongés du discours, et les reçoit en fait presque tous. Il y a de même des différences entre les autres coupes de la classe III (celles du second hémistiche), entre les coupes de la classe II, et même, bien que moins apparentes, entre les coupes de la classe IV.

Chacune des coupes du vers a donc sa nature propre et sa

fonction. Chacune d'elles peut être étudiée pour elle-même, et définie suivant les moyens dont nous disposons, c'est-à-dire en appréciant le nombre et la durée des repos du discours qui lui sont attribués. Si nous ne sommes pas tenu de faire nous-même cette étude, nous sommes tenu du moins d'en mettre les matériaux à la disposition du lecteur, c'est-à-dire de séparer les exemples qui appartiennent à une coupe donnée de ceux des autres coupes, même des autres coupes de la même classe. Ainsi, nous rapprochons dans le Dictionnaire la tri-hémimère de la coupe au deuxième trochée et de la coupe au deuxième dactyle, mais nous attribuons à chacune d'elles mise à part le groupe d'exemples qui lui revient.

Quant à l'ordre dans lequel nous disposons les coupes d'une même classe, il sera déterminé par la place qu'elles occupent dans le vers, quand on le parcourt de gauche à droite. La tri-hémimère se trouve donc avant la coupe au deuxième trochée, celle-ci avant la coupe au deuxième dactyle; cette dernière précède les autres coupes de la classe III, qui appartiennent au second hémistiche, c'est-à-dire l'hephthémimère, etc., etc.

Le dictionnaire se divise donc en autant de parties qu'il y a de coupes recevant des repos entre propositions. Ces coupes sont au nombre de 31, et se succèdent dans l'ordre suivant :

CLASSE I

- 1° la coupe finale du vers (ou initiale du vers suivant),
représentée en langage conventionnel par le. signe X

CLASSE II (*Coupes qui déterminent le groupement des temps marqués en 3 + 3*).

- | | | |
|---|-------|-------------------|
| 2° la penthémimère. | signe | x ¹⁰ |
| 3° la même avec élision-apocope. | signe | x ^{10'} |
| 4° la même avec élision-synalèphe compensée. | signe | x ¹⁰⁺ |
| 5° la même avec élision-synalèphe non compensée. | signe | x ^{10''} |
| 6° coupe après le troisième trochée. | signe | x ¹¹ |
| 7° coupe après le troisième dactyle. | signe | x ¹² |
| 8° la même, avec élision-synalèphe non compensée. | signe | x ^{12''} |

CLASSE III (*Coupes qui déterminent le groupement des temps marqués en 2 + 4 ou 4 + 2*).

9° trihéminère.	signe	x^6
10° la même, avec élision-apocope.	signe	$x^{6'}$
11° la même, avec élision-synalèphe compensée.	signe	$x^{\frac{6}{2}}$
12° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{6''}$
13° coupe après le deuxième trochée.	signe	x^7
14° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{7''}$
15° coupe après le deuxième dactyle.	signe	x^8
16° hephthémimère.	signe	x^{14}
17° la même, avec élision-apocope.	signe	$x^{14'}$
18° la même, avec élision-synalèphe compensée.	signe	$x^{\frac{14}{2}}$
19° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{14''}$
20° coupe après le quatrième trochée.	signe	x^{15}
21° coupe bucolique.	signe	x^{16}

CLASSE IV (*Coupes qui déterminent le groupement des temps marqués en 1 + 5 ou 5 + 1*).

22° coupe après le premier demi-pied fort.	signe	x^2
23° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{2''}$
24° coupe après le premier trochée.	signe	x^3
25° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{3''}$
26° coupe après le premier dactyle.	signe	x^4
27° la même, avec élision-apocope.	signe	$x^{4'}$
28° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{4''}$
29° coupe après le cinquième trochée.	signe	x^{19}
30° la même, avec élision-synalèphe non compensée.	signe	$x^{19''}$
31° coupe après le cinquième dactyle.	signe	x^{20}

Toutes les coupes du vers, à l'exception de deux, trouvent place dans cette liste, c'est-à-dire reçoivent des repos entre propositions ; les deux coupes manquantes sont : la coupe après le cinquième temps marqué (signe : x^{18}) et la coupe après le sixième temps marqué (signe x^{23}).

c) *Sous-classement suivant le repos du discours.*

Après avoir réuni tous les faits de versification qui appar-

tiennent à la même coupe, il reste à les disposer suivant un ordre convenu. Pour fixer cet ordre, il nous faut recourir aux caractères du discours, puisque le caractère métrique, c'est-à-dire la coupe, est le même dans tous les exemples.

Les caractères du discours, ce sont les longueurs des membres. Ces longueurs nous fournissent un principe de classement très simple. Nous convenons de présenter les repos du discours d'une coupe donnée *par ordre de longueur croissante des membres, d'abord du premier, ensuite du second.*

Soient les repos à la fin du vers (*X*). D'abord prennent place ceux dont le premier membre est aussi court que possible, c'est-à-dire ne comprend qu'un seul temps marqué, le dernier ; par exemple :

quod oro |
Ne facite
(XV, 139.)

Ce fait de versification est représenté par la formule : $'o = o''$. Ensuite viennent ceux dont le premier membre comprend 2 temps marqués, c'est-à-dire le dernier hémistiche ternaire ; tel est le repos final du vers IX, 554 :

et cuncta licere |
Credimus

dont la formule est : ${}^9o > o^4$, et ainsi de suite. Ce classement fondé sur la longueur croissante du premier membre n'est pas suffisant. Il y a, en effet, plusieurs repos différents dont le premier membre contient un temps marqué (type $'o$), et plusieurs dont le premier membre en contient deux (type ${}^9o$). Pour ordonner ces groupes secondaires, définis par l'identité du premier membre, nous considérons la longueur du second membre, et nous appliquons encore ici la disposition par longueur croissante. Ainsi, prenons le groupe formé par les repos du type $'o$. Il comprend d'abord ceux dont le second membre contient lui-même 1 temps marqué,

comme au vers XV, 139 ; puis ceux où il en contient 3 :

repurgat |
Et respersit aquis (XIV, 603.)

(formule : ${}^4\text{o} < \text{o}^{10}$), d'autres encore, et enfin celui où le second membre est le plus long, et mesure deux vers entiers :

uolabat |
Percutiensque leuem modo natis aera pennis
Stringebat summas ales miserabilis undas (XI, 731.)

formule : (${}^4\text{o} < 2$). Le même classement s'applique aux autres groupes secondaires de la coupe X, et par la suite aux autres coupes.

Pour s'appliquer à tous les exemples, le principe de la longueur croissante doit être complété par deux remarques, que voici :

1° *Les repos indéterminés*, pour lesquels la longueur des membres ne peut être définie (v. p. 101), qui ont pour signe — X — ou — x^n —, sont placés avant les autres repos de la même coupe, c'est-à-dire les premiers de tous les repos qui appartiennent à la coupe en question. Il serait aussi légitime de les placer après les autres, et leur place importe peu, pourvu qu'ils en aient une distincte.

2° *Caractères secondaires de la longueur des membres.* — A) *Longueur mesurée en unités de durée rythmique ou brèves.* — B) *Elision.*

A) Les membres dont la longueur détermine le classement des faits de versification contiennent des éléments rythmiques de deux sortes : des temps marqués d'une part, d'autre part des longues et des brèves. On peut donc définir leur longueur, soit par le nombre des temps marqués, soit par le nombre des brèves, et des longues comptées chacune pour 2 brèves, c'est-à-dire par le nombre des unités de durée rythmique. Si, pour comparer deux membres donnés, on emploie en même temps

ces deux procédés de mesure, on observe que les deux comparaisons ne conduisent pas toujours au même résultat. Les deux membres peuvent contenir, par exemple, le même nombre de temps marqués, et un nombre différent de durées de brève. Tel est le cas des premiers membres appartenant aux repos suivants : celui du vers XIV, 603, cité plus haut :

Et respersit aquis

(formule : ${}^4\text{o} < \text{o}^{10}$), et celui du vers II, 347 :

Deriguise pedes questa est |

(formule : ${}^3\text{o} < \text{o}^{10}$). Les membres ${}^4\text{o}$ et ${}^3\text{o}$ contiennent chacun 1 temps marqué, le sixième du vers ; par contre, le premier contient 4 unités de durée rythmique, et le second 3, la dernière syllabe du vers étant comptée dans l'un et dans l'autre pour une brève.

La différence des deux mesures a déjà été signalée lors de la définition des groupes à membres égaux (v. p. 173 et suiv.). Il a été décidé à ce moment, que la mesure par temps marqués serait préférée à la mesure par durées de brève. Le principe appliqué pour la définition des repos doit être appliqué aussi pour leur classement. Nous n'avons donc à tenir compte du nombre des unités de durée rythmique que lorsque toutes les indications fournies par les temps marqués ont été mises à profit. Les indices de classement sont donc : d'abord la longueur du premier membre mesurée en temps marqués, ensuite la longueur du second membre mesurée en temps marqués ; alors seulement interviennent les différences que révèle la mesure en durées de brève.

Ainsi, le groupe *questa est | etc.* est classé auprès du groupe *repurgat | etc.*, parce que les membres de l'un et de l'autre ont le même nombre de temps marqués. Ils se trouvent l'un et l'autre après le groupe

quod oro |

Ne facite

(XV, 139.)

(formule : ${}^4\text{o} = \text{o}^{4//}$)¹. Le premier membre *questa est* (${}^3\text{o}$) contient, il est vrai, une durée de brève de moins que le premier membre *quod oro* (${}^4\text{o}$). Mais la mesure des seconds membres en temps marqués intervient dans le classement avant la mesure des premiers membres en durées de brèves. Or, le second membre *Ne facite* est beaucoup plus court que le second membre *Deriguissse pedes* (1 temps marqué contre 3). Si les deux indications étaient consultées en ordre inverse, le groupe *questa est* | *etc.* se trouverait classé avant les deux autres.

Il est inutile de rappeler les arguments qui justifient la préférence donnée à la mesure par temps marqués. Mais la comparaison des trois exemples ici mentionnés en fournit, semble-t-il, un de plus. Le rythme du vers II, 347 (*questa est* |) ressemble beaucoup plus à celui du vers XIV, 603 (*repurgat* |) qu'à celui du vers XV, 139 (*quod oro* |), et le classement qui rapproche les deux premiers est beaucoup plus conforme à leur nature, que celui qui nous obligerait à intercaler le troisième entre eux.

Ainsi, la mesure par durées de brève n'intervient dans la disposition des repos qu'à défaut d'autres indices. C'est elle qui détermine l'ordre de deux groupes dont les membres ont l'un et l'autre le même nombre de temps marqués. Tels sont les groupes traduits par les formules ${}^3\text{o} < \text{o}^{10}$ et ${}^4\text{o} < \text{o}^{10}$ (*questa est* | et *repurgat* |). Nous adoptons pour les durées de brève le même principe que pour les temps marqués, c'est-à-dire la disposition par ordre de longueur croissante. Aussi trouve-t-on dans le dictionnaire le groupe *questa est* |, dont le

1. Ce dernier groupe *quod oro* | *etc.* (formule : ${}^4\text{o} = \text{o}^{4//}$) est classé dans le Dictionnaire sous le n° 3. Le groupe *questa est* | *etc.* (formule : ${}^3\text{o} < \text{o}^{10}$) y figure sous le n° 4, et le groupe *repurgat* | *etc.* (formule : ${}^4\text{o} < \text{o}^{10}$) sous le n° 5.

premier membre mesure 3 durées de brève, avant le groupe *repurgat* |, dont le premier membre en mesure 4.

Dans ces exemples, le classement se décide par la considération du premier membre ; mais il y en a d'autres, où l'attention doit se porter sur le second. Tels sont les repos à la fin du vers XI, 280

tantum sua crimina celat |

Mentiturque fugae causam

et à la fin du vers XI, 722

quod quo magis illa tueri |

Hoc minus et minus est mentis uae

Les premiers membres ont la même étendue, soit en temps marqués (3), soit en durées de brève (13) : ils ne permettent donc pas de classer les deux groupes. Ce sont les seconds membres qui diffèrent, non pas quant aux temps marqués (4 pour chacun), mais quant aux durées de brève (14 au vers 281, 16 au vers 123). En appliquant ici encore la disposition par ordre de longueur croissante, nous sommes conduits à placer le groupe du vers 280 avant le groupe du vers 722.

B) La considération du nombre des unités rythmiques n'est pas le seul moyen qui permette de distinguer entre deux groupes dont les membres sont identiques quant au nombre des temps marqués. Il y a lieu, le cas échéant, de tenir compte des *élisions*. Il ne s'agit point ici des élisions qui atteignent la dernière syllabe du premier membre, et la première du second : celles-ci modifient en effet la nature même du repos du vers, et on a vu qu'elles ont une très grande importance pour le classement des groupes. Il s'agit des élisions qui se trouvent aux extrémités du groupe, à la fin du second membre ou au début du premier. C'est une élision de ce genre qui fait toute la différence des deux groupes suivants :

nec crines soluere curat |

Scindit [et.....]

(XI, 682.)

CABEN.

14

et

aut si mihi non datis arma |

Huic dat(e) [et.....]

(XIII, 380.)

Les premiers membres occupent la fin du vers à partir de la penthémimère, les seconds membres le premier trochée du vers suivant ; mais le second membre du second groupe présente une élision (élision-synalèphe non compensée). Les deux formules ne diffèrent que par l'indication de ce détail : $^{13}o > o^3$ pour le premier groupe, $^{13}o > o^{3''}$ pour le second.

Dans les exemples de cette espèce, nous avons placé les groupes à membre élidé immédiatement après les groupes dont ils ne diffèrent que par l'élision. Si plusieurs groupes à élision entrent en concurrence, les élisions au début du premier membre sont considérées avant les élisions à la fin du second. S'il y a concurrence entre plusieurs élisions du même membre, on les dispose dans l'ordre où ont été présentées plus haut les élisions à l'intérieur du groupe (v. la table, p. 203), c'est-à-dire l'élision-apocope (signe : o^n) avant l'élision-synalèphe compensée (signe : o^+), celle-ci avant l'élision-synalèphe non compensée (signe : $o^{n''}$).

Il reste à appliquer ces principes de notation et de classement aux faits de versification que nous nous sommes proposé d'étudier. On les trouvera tous réunis dans le Dictionnaire qui occupe les pages suivantes.

CHAPITRE II

DICTIONNAIRE DES FAITS DE VERSIFICATION

EXPLICATION DES SIGNES EMPLOYÉS DANS LE DICTIONNAIRE.

1° *Notation des membres : Grands Chiffres.*

Les grands chiffres indiquent le nombre des vers occupés en entier par le membre.

Exemple Membre .

Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis

Signe : 1.

Le grand chiffre 0 est attribué à tout membre qui n'occupe pas l'espace entier d'un vers.

Exemples ci-dessous.

2° *Notation des membres : Petits Chiffres ou Exposants.*

Les petits chiffres ou exposants désignent les parties de vers incomplets occupées par le membre ou la partie de membre.

a) Si le groupe de syllabes à représenter *commence avec le vers*, l'exposant indique le nombre des durées de brève qui y sont contenues, celles-ci étant comptées à partir du début du vers ; l'exposant prend alors place à droite du grand chiffre (v. ci-dessus, p. 155).

Exemples : Membre :

Raptor agit currus

$\overset{1}{\text{—}} \text{—} \text{—} \overset{2}{\text{—}} \text{—} \text{—} \overset{3}{\text{—}} \overset{1}{\text{—}}$

Signe : 0¹⁰

1. Dans ce schéma et dans les suivants, les chiffres sont les numéros d'ordre des temps marqués comptés à partir du début du vers.

Membre :

Frigora dant rami uarios humus umida flores

Perpetuum uer est

 $\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$
 $\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3}$
Signe : 1^{10}

b) Si le groupe de syllabes à représenter *finît avec le vers*, l'exposant indique le nombre des durées de brève qui y sont contenues, celles-ci étant comptées à partir de la fin du vers ; l'exposant prend alors place à gauche du grand chiffre. La dernière syllabe du vers est toujours comptée comme brève (v. ci-dessus, p. 156).

Exemples : Membre :

sua narret Ulixes

 $\cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$
Signe : $^9 0$

Membre :

suisque

Frondebis ut uelo Phoebeos submouet ignes

 $\cup \underline{6} \cup$
 $\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$
Signe : $^4 1$

c) Si un membre comprend un groupe de syllabes commençant avec le vers et un groupe de syllabes finissant avec le vers, le grand chiffre reçoit les deux exposants correspondant aux deux parties de vers incomplets, l'un à droite, l'autre à gauche.

Exemples : Membre :

quo dum Proserpina luco

Ludit

 $\cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$
 $\underline{1} \cup$
Signe : $^{13} 0^3$

Membre :

haud ultra tenuit Saturnius iram,

Terribilesque hortatus equos in gurgitis ima

Contortum ualido sceptrum regale lacerto

Condidit

Signe : $^{19} 2^4$

d) Si le membre à représenter *commence et finit dans l'intérieur du vers*, le grand chiffre 0 reçoit à droite deux exposants. Le plus voisin du grand chiffre indique le nombre de durées de brève compris entre le début du vers et le point où le membre commence; le plus éloigné indique le nombre de durées de brève compris entre le début du vers et le point où le membre finit.

Exemples : Membre :

(Dum stupet) et dubie gaudet (fallique ueretur)

$\underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4}$

Signe : 0^{4-14}

Membre :

(Cura deum di sunt) et qui coluere (colantur)

$\cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup$

Signe : 0^{10-9}

3° *Signes intermédiaires ; formule.*

Tout fait de versification est représenté par une *formule*, qui comprend les notations des deux membres réunies par un signe intermédiaire.

Les signes intermédiaires sont :

a) $<$ qui signifie « *plus petit que...* »

Exemple :

Raptor agit currus | et nomine quemque uocando

Exhortatur equos

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3}$

Formule : $0^{10} < {}^{13}0^{10}$

b) $>$ qui signifie « *plus grand que...* »

Exemple :

Frigora dant rami uarios humus umida flores |

Perpetuum uer est

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3}$

Formule : $1 > 0^{10}$

est attirée par le sens et par le rythme vers le membre précédent, de manière à venir y *compenser* la syllabe élidée (v. p. 184 et suiv.). L'*Élision-synalèphe compensée* est représentée par deux signes réunis : le signe de l'addition + ajouté à la notation du premier membre, et le signe de la soustraction — ajouté à celle du second.

Exemple : Membres :

Et finxit uult(*um*) et | meruit formosa uideri

Formule : $o^{10} = {}^{13}o$.

c) L'*Élision-synalèphe* est *non compensée* quand le sens et le rythme, d'accord avec la syntaxe, maintiennent la syllabe élidante dans le second membre (v. p. 187 et suiv.). Le signe de l'*Élision-synalèphe non compensée* est une apostrophe double ajoutée à la notation du premier membre.

Exemple : Membres :

Et dici potuiss(*e*) | et non potuisse refelli

Formule : $o^{10''} = {}^{13}o$

6° Numéro d'ordre et nombre des exemples.

Chaque rencontre d'un *repos* du discours¹ avec une *coupe* du vers, c'est-à-dire chaque *fait de versification* est représenté dans le Dictionnaire par sa « formule ». La formule est accompagnée de deux nombres, l'un à droite, l'autre à gauche. Celui de gauche est le numéro d'ordre attribué au fait de versification selon le plan du Dictionnaire (v. ci-dessous : 8°). Celui de droite est le nombre des passages où l'on trouve le fait de versification représenté par la formule.

Exemple : fait de versification composé d'un *repos* entre deux membres occupant chacun un vers entier et de la *coupe* finale du vers ;

Tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis |
Haec quoque uirgineum mouit iactura dolorem

1. Repos entre propositions seulement (v. pp. 16 et 108).

Formule avec numéro d'ordre (à gauche) et nombre d'exemples (à droite) :

$$[117] \quad 1 = 1 \quad (489 \text{ ex.})$$

7° *Liste des exemples.*

Chaque formule est suivie de la liste des passages où figure le fait de versification qu'elle représente. Dans cette liste, les chiffres romains désignent les livres, et les chiffres arabes les vers. (Les vers cités sont ceux où se trouve la coupe qui sépare les membres.)

Exemple : Début de la liste d'exemples qui suit la formule ci-dessus :

I, 10. 22. 24. 38. 43. etc.

Ainsi, le Dictionnaire est composé de paragraphes, ayant pour titre la formule et pour contenu la liste des exemples.

8° *Plan du Dictionnaire.*

Le classement de chaque fait de versification est déterminé d'abord par la coupe du vers qui y prend place, ensuite par la longueur des membres auxquels correspond le repos du discours. Tous les faits de versification où se trouve la même coupe sont réunis, et les coupes se succèdent dans l'ordre où elles sont énumérées page 203 et suiv. Les faits de versification qui contiennent la même coupe sont disposés suivant la longueur du premier membre, par ordre de longueur croissante. Les faits de versification qui contiennent la même coupe et un premier membre de même longueur, sont disposés suivant la longueur du second membre, par ordre de longueur croissante. Pour les détails qui n'ont point place dans ces règles générales, voyez page 206 et suiv.

9° *Notation des coupes (pour les titres courants).*

Voyez ci-dessus 4° (p. 214), et la liste pp. 203-204.

[1] —X— (2 348 ex.)

I, 4. 9. 20. 23. 25. 31. 37. 42.
 48. 51. 56. 60. 66. 68. 75. 77.
 81. 86. 88. 90. 93. 100. 106.
 112. 115. 118. 124. 127. 131.
 136. 140. 143. 145. 148. 150.
 153. 155. 162. 167. 176. 180.
 181. 184. 191. 195. 198. 203.
 206. 208. 210. 213. 215. 219.
 223. 225. 229. 231. 235. 239.
 243. 249. 252. 261. 269. 273.
 275. 280. 284. 290. 292. 296.
 300. 303. 308. 312. 317. 321.
 323. 329. 338. 342. 347. 350.
 355. 357. 362. 366. 370. 374.
 380. 383. 387. 389. 394. 399.
 402. 406. 413. 415. 421. 429.
 433. 437. 440. 447. 451. 453.
 462. 465. 469. 473. 476. 477.
 480. 487. 489. 496. 503. 507.
 511. 518. 520. 524. 532. 539.
 542. 547. 552. 556. 559. 565.
 567. 576. 582. 587. 596. 600.
 606. 609. 614. 616. 621. 624.
 627. 629. 631. 634. 638. 641.
 644. 648. 650. 657. 663. 667.
 670. 672. 675. 677. 681. 684.
 688. 691. 712. 719. 723. 727.
 733. 737. 747. 754. 761. 764.
 772. 775. 779.
 II, 4. 7. 14. 18. 24. 30. 34. 39.
 41. 46. 48. 53. 56. 62. 69. 75.
 83. 87. 89. 94. 99. 102. 106.
 110. 115. 118. 121. 125. 128.
 133. 137. 141. 144. 149. 152.
 155. 160. 166. 170. 175. 177.
 181. 186. 192. 194. 200. 209.

213. 216. 226. 234. 240. 247.
 249. 253. 256. 259. 264. 266.
 269. 271. 278. 281. 284. 289.
 292. 297. 300. 303. 308. 313.
 315. 318. 324. 328. 332. 339.
 343. 355. 360. 363. 366. 380.
 387. 391. 393. 397. 400. 408.
 410. 416. 418. 421. 424. 431.
 433. 440. 446. 452. 457. 459.
 462. 465. 469. 475. 481. 484.
 488. 492. 495. 507. 511. 517.
 519. 522. 526. 530. 535. 541.
 556. 561. 565. 568. 571. 577.
 588. 595. 599. 605. 609. 611.
 618. 625. 632. 639. 648. 654.
 656. 658. 660. 664. 669. 675.
 679. 682. 686. 690. 697. 701.
 703. 707. 710. 713. 715. 721.
 725. 729. 731. 736. 739. 747.
 751. 759. 764. 767. 774. 786.
 796. 811. 817. 821. 828. 832.
 835. 842. 845. 851. 861. 875.
 III, 5. 9. 13. 18. 23. 27. 34. 38.
 40. 49. 54. 60. 64. 67. 71. 76.
 80. 84. 92. 94. 98. 103. 105.
 110. 114. 119. 123. 130. 137.
 142. 147. 153. 154. 160. 164.
 172. 176. 182. 197. 199. 203.
 205. 227. 231. 236. 241. 246.
 250. 255. 272. 278. 282. 286.
 291. 296. 301. 304. 309. 312.
 315. 321. 323. 331. 338. 340.
 348. 350. 355. 358. 361. 369.
 374. 378. 384. 392. 399. 406.
 412. 417. 419. 424. 426. 429.
 431. 436. 445. 447. 453. 456.
 462. 464. 468. 473. 481. 485.

493. 498. 503. 510. 512. 525.
 527. 530. 537. 542. 556. 558.
 561. 563. 567. 571. 576. 581.
 587. 591. 596. 599. 604. 607.
 610. 620. 628. 633. 639. 645.
 649. 655. 657. 661. 665. 669.
 675. 682. 686. 691. 695. 700.
 703. 707. 709. 718. 722. 728.
 731. 733.
 IV, 30. 35. 41. 42. 52. 54. 58.
 62. 64. 70. 77. 80. 90. 92.
 101. 104. 114. 120. 124. 127.
 132. 136. 144. 146. 153. 157.
 161. 163. 166. 168. 170. 181.
 184. 189. 203. 213. 221. 224.
 229. 233. 240. 242. 246. 251.
 255. 258. 265. 270. 273. 274.
 284. 287. 291. 295. 301. 304.
 307. 316. 319. 324. 328. 333.
 336. 345. 351. 355. 360. 367.
 372. 376. 379. 386. 388. 398.
 404. 415. 419. 427. 431. 435.
 438. 442. 445. 448. 454. 456.
 463. 478. 480. 485. 494. 499.
 509. 511. 524. 530. 538. 542.
 550. 559. 562. 568. 575. 580.
 585. 589. 590. 594. 597. 603.
 606. 611. 620. 624. 630. 634.
 638. 645. 648. 652. 656. 662.
 667. 671. 677. 690. 696. 703.
 705. 713. 720. 723. 729. 734.
 739. 743. 746. 749. 752. 756.
 764. 771. 789. 792. 801.
 V, 7. 15. 21. 26. 29. 33. 37. 40.
 45. 53. 55. 58. 68. 73. 78. 84.
 88. 91. 96. 106. 110. 116.
 118. 122. 127. 131. 136. 143.
 148. 151. 156. 159. 163. 173.
 176. 180. 183. 186. 194. 199.
 202. 206. 209. 222. 229. 235.
 241. 245. 249. 255. 259. 263.
 268. 272. 275. 277. 284. 288.
 293. 299. 304. 307. 314. 317.
 331. 336. 340. 345. 348. 353.
 358. 361. 368. 372. 374. 377.
 384. 401. 408. 412. 418. 424.
 437. 439. 445. 450. 454. 458.
 461. 463. 467. 470. 473. 480.
 486. 492. 497. 503. 508. 522.
 532. 533. 542. 545. 550. 560.
 563. 571. 576. 579. 584. 586.
 591. 600. 603. 606. 613. 617.
 620. 625. 629. 631. 638. 641.
 647. 650. 656. 661. 668. 676.
 678.
 VI, 13. 16. 18. 23. 25. 27. 29.
 33. 36. 42. 49. 52. 58. 60. 67.
 69. 71. 74. 77. 82. 86. 89. 92.
 97. 100. 102. 107. 114. 120.
 126. 128. 133. 138. 145. 147.
 151. 156. 164. 176. 179. 183.
 187. 192. 194. 196. 200. 203.
 205. 209. 213. 217. 223. 229.
 233. 238. 244. 247. 253. 260.
 266. 272. 276. 278. 285. 296.
 312. 316. 318. 328. 330. 334.
 338. 342. 347. 348. 351. 357.
 359. 365. 369. 376. 381. 391.
 395. 400. 405. 411. 420. 423.
 432. 446. 448. 454. 457. 460.
 466. 471. 474. 477. 482. 485.
 489. 493. 495. 503. 510. 518.
 526. 530. 536. 538. 541. 547.
 548. 560. 562. 570. 580. 586.
 588. 591. 593. 600. 602. 623.
 635. 646. 649. 652. 660. 666.
 670. 674. 678. 684. 689. 692.
 696. 699. 701. 707. 710. 713.
 718. 721.
 VII, 6. 13. 16. 25. 28. 31. 36.

41. 45. 50. 61. 68. 71. 73. 77.
 83. 85. 88. 99. 103. 114. 119.
 122. 130. 133. 138. 143. 148.
 151. 158. 170. 178. 198. 206.
 209. 214. 219. 227. 231. 233.
 237. 241. 245. 250. 254. 256.
 261. 263. 274. 278. 284. 293.
 296. 301. 305. 311. 321. 323.
 327. 338. 342. 349. 356. 367.
 370. 381. 383. 385. 387. 390.
 393. 397. 403. 407. 420. 423.
 429. 439. 442. 447. 450. 452.
 455. 458. 460. 468. 474. 479.
 483. 486. 489. 493. 500. 504.
 511. 516. 517. 522. 524. 527.
 532. 535. 537. 539. 541. 544.
 546. 548. 551. 553. 557. 560.
 571. 576. 581. 586. 595. 599.
 601. 603. 605. 610. 613. 618.
 621. 626. 633. 642. 651. 654.
 660. 664. 667. 671. 680. 684.
 686. 689. 693. 699. 708. 713.
 719. 722. 725. 729. 733. 736.
 740. 746. 752. 758. 761. 766.
 770. 773. 778. 786. 791. 793.
 795. 803. 810. 815. 820. 825.
 831. 834. 839. 844. 850. 856.
 862. 865.

VIII, 5. 10. 13. 20. 37. 48. 50.
 54. 57. 63. 66. 68. 71. 73. 75.
 80. 82. 89. 100. 103. 121. 127.
 135. 137. 139. 144. 151. 154.
 158. 161. 168. 182. 187. 202.
 209. 216. 230. 235. 240. 243.
 249. 255. 259. 266. 272. 278.
 283. 289. 293. 297. 308. 317.
 323. 328. 333. 339. 342. 344.
 349. 354. 361. 364. 368. 371.
 377. 383. 387. 390. 395. 402.
 407. 410. 413. 419. 424. 429.

431. 436. 440. 444. 446. 450.
 457. 461. 464. 474. 485. 487.
 490. 493. 498. 500. 505. 508.
 514. 517. 525. 532. 535. 541.
 546. 557. 559. 561. 564. 570.
 576. 578. 582. 589. 591. 594.
 602. 610. 615. 619. 623. 627.
 636. 639. 650. 656. 659. 663.
 670. 673. 678. 683. 694. 702.
 710. 715. 720. 724. 731. 737.
 742. 745. 750. 756. 760. 764.
 773. 776. 779. 787. 800. 808.
 813. 822. 827. 829. 842. 847.
 854. 861. 863. 868. 870. 874.
 878. 884.

IX, 3. 7. 10. 13. 20. 26. 34. 38.
 41. 45. 49. 54. 56. 61. 63. 69.
 72. 76. 79. 84. 88. 92. 97. 102.
 106. 112. 117. 122. 124. 128.
 133. 135. 140. 146. 151. 158.
 160. 162. 165. 169. 171. 181.
 185. 190. 193. 196. 199. 206.
 210. 218. 225. 238. 241. 246.
 249. 258. 261. 270. 272. 284.
 291. 294. 301. 305. 313. 315.
 321. 323. 325. 333. 339. 345.
 348. 353. 358. 362. 366. 370.
 374. 379. 381. 382. 387. 391.
 393. 399. 412. 417. 425. 432.
 438. 442. 446. 449. 453. 456.
 460. 465. 471. 473. 475. 478.
 481. 486. 491. 494. 496. 501.
 504. 506. 510. 512. 516. 522.
 525. 527. 529. 534. 539. 546.
 550. 555. 558. 563. 565. 570.
 573. 579. 584. 587. 594. 597.
 600. 602. 607. 609. 612. 615.
 619. 625. 629. 634. 637. 645.
 651. 656. 658. 665. 668. 674.
 679. 681. 694. 701. 703. 707.

710. 713. 717. 719. 730. 734.
 740. 744. 748. 754. 761. 763.
 765. 775. 778. 781. 784. 794.
 797.
 X, 3. 7. 10. 24. 31. 35. 39. 44.
 49. 52. 63. 71. 75. 77. 82. 85.
 105. 108. 111. 119. 125. 129.
 135. 140. 142. 147. 154. 161.
 166. 170. 173. 177. 181. 189.
 195. 201. 204. 208. 213. 216.
 219. 223. 234. 237. 242. 246.
 249. 253. 258. 266. 269. 276.
 279. 286. 289. 294. 297. 299.
 303. 310. 318. 328. 340. 344.
 346. 353. 355. 358. 362. 367.
 376. 381. 388. 401. 413. 418.
 422. 430. 436. 445. 451. 461.
 464. 468. 470. 475. 480. 487.
 494. 498. 502. 509. 514. 518.
 524. 528. 532. 541. 544. 549.
 553. 559. 563. 566. 572. 574.
 587. 590. 596. 599. 608. 613.
 619. 622. 625. 630. 635. 637.
 641. 643. 651. 655. 660. 662.
 668. 675. 680. 685. 690. 695.
 697. 704. 707. 709. 716. 739.
 XI, 5. 9. 19. 28. 36. 43. 49. 53.
 57. 60. 66. 70. 84. 88. 93. 99.
 105. 115. 126. 128. 133. 141.
 145. 149. 156. 159. 164. 171.
 179. 189. 193. 196. 204. 210.
 215. 220. 223. 228. 234. 240.
 246. 254. 256. 259. 262. 265.
 273. 290. 300. 302. 305. 310.
 317. 325. 327. 331. 337. 345.
 351. 358. 364. 368. 372. 375.
 378. 381. 388. 396. 406. 409.
 414. 418. 424. 429. 436. 438.
 443. 448. 450. 453. 456. 460.
 468. 473. 477. 481. 485. 491.
 496. 501. 513. 515. 518. 523.
 532. 536. 538. 543. 550. 567.
 569. 572. 576. 582. 588. 591.
 596. 601. 604. 607. 612. 615.
 622. 632. 643. 645. 649. 656.
 660. 662. 668. 670. 673. 676.
 687. 693. 695. 699. 703. 707.
 709. 735. 738. 748. 758. 763.
 766. 770. 774. 782. 786. 792.
 795.
 XII, 7. 10. 14. 21. 23. 34. 38.
 45. 47. 52. 58. 63. 69. 81. 85.
 94. 97. 101. 104. 114. 117.
 121. 124. 127. 131. 139. 145.
 147. 154. 156. 163. 167. 176.
 181. 188. 192. 200. 207. 209.
 214. 218. 221. 225. 229. 234.
 241. 244. 251. 253. 257. 264.
 270. 273. 279. 284. 289. 295.
 301. 309. 315. 326. 331. 334.
 340. 349. 354. 360. 365. 372.
 377. 382. 389. 392. 394. 403.
 406. 415. 418. 422. 428. 431.
 438. 444. 448. 451. 454. 458.
 465. 469. 473. 481. 483. 488.
 493. 497. 503. 506. 509. 513.
 521. 526. 531. 535. 541. 544.
 548. 558. 561. 566. 572. 576.
 579. 583. 585. 593. 596. 603.
 606. 611. 614. 619. 621. 625.
 628.
 XIII, 8. 12. 15. 20. 28. 33. 39.
 42. 49. 54. 60. 62. 69. 72. 76.
 79. 81. 84. 90. 94. 97. 102.
 106. 111. 116. 119. 122. 127.
 130. 134. 139. 145. 147. 153.
 158. 161. 170. 178. 180. 185.
 190. 195. 204. 206. 215. 222.
 229. 233. 237. 246. 252. 254.
 267. 274. 279. 285. 287. 295.

298. 302. 305. 312. 319. 323.
 327. 338. 347. 349. 353. 359.
 362. 369. 372. 381. 383. 390.
 398. 403. 407. 417. 421. 423.
 428. 434. 438. 448. 452. 461.
 464. 473. 476. 480. 487. 493.
 495. 500. 513. 522. 526. 530.
 532. 537. 544. 553. 564. 571.
 575. 582. 586. 590. 597. 599.
 603. 611. 616. 619. 622. 625.
 631. 635. 639. 642. 649. 654.
 659. 661. 666. 674. 682. 684.
 691. 699. 701. 704. 710. 718.
 721. 727. 729. 734. 737. 739.
 745. 748. 749. 754. 763. 767.
 769. 773. 777. 781. 788. 814.
 820. 826. 830. 837. 839. 841.
 845. 850. 853. 858. 861. 866.
 869. 877. 884. 886. 897. 899.
 903. 909. 915. 919. 923. 934.
 939. 943. 948. 955. 957. 963.
 965. 968.

XIV, 7. 10. 15. 19. 24. 31. 36.
 39. 50. 58. 67. 74. 77. 81. 90.
 100. 115. 119. 128. 133. 139.
 146. 153. 157. 159. 164. 171.
 176. 186. 197. 201. 212. 220.
 222. 232. 234. 240. 247. 253.
 263. 270. 276. 290. 296. 298.
 301. 307. 311. 315. 319. 325.
 334. 340. 345. 351. 354. 357.
 361. 364. 368. 371. 376. 381.
 384. 387. 396. 402. 405. 411.
 415. 419. 422. 427. 434. 440.
 444. 451. 453. 474. 482. 490.
 493. 495. 503. 509. 511. 516.
 520. 526. 531. 541. 545. 548.
 558. 561. 565. 580. 591. 593.
 595. 601. 604. 608. 612. 622.
 627. 633. 636. 642. 644. 651.

653. 660. 668. 674. 683. 686.
 688. 694. 697. 700. 710. 715.
 717. 723. 728. 732. 738. 742.
 747. 750. 758. 764. 771. 777.
 782. 792. 795. 804. 807. 811.
 815. 817. 828. 831. 837. 839.
 844. 851.

XV, 6. 8. 11. 18. 24. 29. 33. 40.
 44. 57. 59. 64. 74. 82. 87. 90.
 95. 98. 110. 115. 121. 126.
 129. 135. 137. 142. 145. 152.
 155. 159. 164. 172. 175. 178.
 185. 191. 198. 200. 205. 208.
 211. 213. 220. 224. 227. 233.
 236. 238. 243. 251. 258. 261.
 269. 272. 280. 286. 292. 295.
 306. 312. 316. 318. 321. 328.
 331. 334. 339. 341. 355. 360.
 363. 367. 368. 374. 378. 381.
 384. 388. 390. 394. 400. 402.
 407. 412. 417. 425. 427. 433.
 438. 440. 445. 449. 452. 458.
 462. 469. 472. 476. 478. 484.
 496. 505. 513. 523. 529. 544.
 546. 551. 576. 585. 589. 597.
 602. 608. 611. 615. 621. 625.
 627. 633. 636. 640. 643. 647.
 650. 657. 662. 664. 668. 674.
 679. 684. 690. 694. 696. 702.
 708. 712. 718. 722. 728. 735.
 738. 744. 751. 759. 767. 778.
 782. 786. 790. 793. 798. 802.
 806. 812. 815. 821. 828. 831.
 839. 842. 851. 854. 860. 870.
 879.

$$[2] \quad {}^40 = 0^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 371.

$$[3] \quad {}^4\mathbf{0} = \mathbf{0}^{4''} \quad (1 \text{ ex.}) \quad [11] \quad {}^9\mathbf{0} = \mathbf{0}^6 \quad (5 \text{ ex.})$$

XV, 139.

VII, 55. — IX, 203. — XI, 442.
— XII, 224. — XIII, 516.

$$[4] \quad {}^3\mathbf{0} < \mathbf{0}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 347. — VII, 120. — X, 583.

$$[12] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{0}^{10} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 607. — II, 299. — V, 93. —
VII, 201. — VIII, 115. — IX,
373. 541. — X, 463. — XIII,
71.

$$[5] \quad {}^4\mathbf{0} < \mathbf{0}^{10} \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 647. — III, 280. — VII, 851.
— XIV, 603.

$$[13] \quad {}^8\mathbf{0} < \mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[6] \quad {}^4\mathbf{0} < \mathbf{0}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 539.

VII, 643.

$$[14] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{0}^{10} \quad (23 \text{ ex.})$$

$$[7] \quad {}^3\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 44. — XI, 659.

I, 585. 674. — II, 203. 294. —
III, 88. 283. 376. 548. 572. —
V, 520. — VI, 545. 655. —
VII, 200. — IX, 753. 780. —
X, 580. — XI, 425. 539. —
XII, 202. 400. — XIII, 534.
— XIV, 41. — XV, 467.

$$[8] \quad {}^4\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 661.

$$[9] \quad {}^4\mathbf{0} < \mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 731.

$$[15] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{0}^{15} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 429.

$$[10] \quad {}^9\mathbf{0} > \mathbf{0}^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 554. — XV, 421.

$$[16] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{0}^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 720.

$$[17] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{0}^{14} \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 547. — VII, 427. 495. —
VIII, 331. — IX, 791. — XI,
441.

$$[23] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{1}^{10} \quad (4 \text{ ex.})$$

VI, 388. — IX, 766. — X, 335.
— XIV, 555.

$$[18] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{0}^{16} \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 114. — XV, 35.

$$[24] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 697.

$$[19] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 816. — VIII, 794. — IX, 164.
— XII, 383.

$$[25] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 256. — V, 104.

$$[20] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (42 \text{ ex.})$$

I, 142. 311. 381. — II, 165. 443.
448. — III, 26. 229. 245. 465.
732. — IV, 736. — V, 126.
196. — VII, 142. 341. 550. —
VIII, 483. 828. — IX, 157.
257. 352. 360. 599. 677. 792.
— X, 141. 562. — XI, 65.
132. 520. — XII, 122. 478.
532. — XIII, 14. 198. 425.
505. 863. — XIV, 353. — XV,
333. 661.

$$[26] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{2} \quad (12 \text{ ex.})$$

III, 450. — IV, 399. 675. — VIII,
503. — X, 307. — XII, 135.
— XIII, 22. 951. — XIV, 110.
131. — XV, 436. 720.

$$[27] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 748.

$$[21] \quad {}^9\mathbf{0} < \mathbf{1}^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 588. — VI, 583.

$$[28] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 501.

$$[22] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 287.

$$[29] \quad {}^7\mathbf{0} < \mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 386.

[30] $^{12}\mathbf{0} > \mathbf{0}^3$ (1 ex.)

IX, 569.

[31] $^{13}\mathbf{0} > \mathbf{0}^3$ (5 ex.)

VII, 286. — VIII, 102. — X, 416.
543. — XI, 682.

[32] $^{13}\mathbf{0} > \mathbf{0}^{3''}$ (1 ex.)

XIII, 380.

[33] $^{13}\mathbf{0} > \mathbf{0}^4$ (8 ex.)

V, 63. 169. — VIII, 460. — IX,
131. 526. — X, 442. — XII,
594. — XV, 594.

[34] $^{13}\mathbf{0} > \mathbf{0}^6$ (21 ex.)

I, 278. 514. — II, 557. 678. —
III, 614. — IV, 469. — V, 46.
287. 455. — VII, 794. — IX,
343. — XI, 230. 629. — XII,
175. — XIII, 263. 382. — XIV,
687. — XV, 192. 215. 677.
794.

[35] $^{11}\mathbf{0} = \mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)

II, 191.

[36] $^{13}\mathbf{0} = \mathbf{0}^{10}$ (71 ex.)

I, 304. 618. 739. 740. — II, 262,
295. 356. 460. 579. 704. 781.
— III, 12. 425. 446. 454. 566.
— IV, 60. 362. 370. 396. —
V, 19. 179. 247. 464. 515. —
VI, 43. 51. 618. — VII, 15.
20. 179. 697. 712. 817. — VIII,
197. 203. 219. 522. 711. — IX,
281. 386. 675. 728. — X, 80.
330. 441. 556. 682. — XI, 61.
82. 232. 263. 287. 308. 471.
545. 574. 696. — XII, 143.
282. 416. — XIII, 67. 314.
545. — XIV, 243. 488. 841.
— XV, 184. 281. 499. 528.

[37] $^{13}\mathbf{0} = \mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)

I, 586.

[38] $^{13}\mathbf{0} < \mathbf{0}^{14}$ (25 ex.)

I, 17. 29. — II, 384. — III, 87.
275. — IV, 196. — V, 528.
— VI, 619. — VII, 11. 54. 93.
646. 687. — VIII, 116. 491.
502. 526. — IX, 351. 676. —
X, 42. 306. 702. — XI, 113.
280. — XIII, 507.

[39] $^{13}\mathbf{0} < \mathbf{0}^{15}$ (1 ex.)

XII, 484.

$$[40] \quad {}^{13}0 < 0^{16} \quad (7 \text{ ex.})$$

II, 91. 500. — IV, 450. — VI, 578. — VIII, 69. — X, 314. — XI, 722.

$$[41] \quad {}^{13}0 < 0^{19} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 543. — X, 456.

$$[42] \quad {}^{13}0 < 0^{20} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 677.

$$[43] \quad {}^{11}0 < 1 \quad (3 \text{ ex.})$$

VII, 145. 582. 833.

$$[44] \quad {}^{12}0 < 1 \quad (3 \text{ ex.})$$

III, 390. — VI, 572. — XI, 778.

$$[45] \quad {}^{13}0 < 1 \quad (173 \text{ ex.})$$

I, 50. 58. 175. 212. 293. 348. 581. 630. 647. 741. — II, 103. 140. 143. 263. 296. 458. 461. 474. 498. 570. 580. 706. 776. 782. 791. 830. 858. — III, 198. 243. 277. 320. 398. 435. 654. 681. 725. — IV, 9. 20. 51. 61. 76. 112. 135. 198. 210. 315. 397. 410. 534. 600. 716. 800.

CAHEN.

— V, 22. 25. 72. 83. 198. 201. 294. 333. 429. 474. 490. 602. — VI, 299. 355. 377. 385. 496. 546. 553. 672. 712. — VII, 67. 165. 169. 180. 205. 226. 317. 378. 509. 515. 520. 609. 632. 663. 698. 707. 721. 724. 783. 809. — VIII, 95. 145. 279. 350. 399. 416. 463. 499. 714. 723. 821. — IX, 29. 304. 365. 401. 441. 458. 515. 538. 586. 633. 709. 729. 759. — X, 12. 160. 298. 486. 506. 573. 629. 633. — XI, 178. 255. 264. 309. 435. 452. 712. 717. 781. — XII, 46. 106. 162. 269. 328. 335. 385. 480. 492. 520. 602. 605. — XIII, 48. 194. 220. 223. 373. 490. 591. 747. 821. 825. 847. — XIV, 21. 26. 118. 125. 137. 399. 719. 757. 781. — XV, 22. 181. 320. 383. 601. 814. 823.

$$[46] \quad {}^{13}0 < 1^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 353.

$$[47] \quad {}^{13}0 < 1^{4''} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 787.

$$[48] \quad {}^{13}0 < 1^6 \quad (4 \text{ ex.})$$

VIII, 691. — XI, 540. — XII, 27. — XV, 848.

[49] $^{43}0 < 1^{10}$ (14 ex.)

II, 58. — IV, 17. 110. — V, 414.
593. — VI, 142. 303. 383. —
VIII, 60. — IX, 697. 726. —
X, 27. 582. 657.

[50] $^{43}0 < 1^{14}$ (4 ex.)

I, 158. — IV, 195. — VII, 705.
— XIV, 464.

[51] $^{43}0 < 1^{16}$ (1 ex.)

VIII, 131.

[52] $^{43}0 < 1^{20}$ (1 ex.)

IX, 589.

[53] $^{43}0 < 2$ (49 ex.)

I, 138. 397. 527. 619. — II, 64.
188. 306. 326. — III, 460. —
IV, 25. 492. 535. — V, 356.
— VI, 159. 324. 499. 668. 690.
694. — VII, 29. 229. 332. —
VIII, 142. 523. 700. — IX,
548. 613. — X, 57. 263. 331.
342. 539. 683. 737. — XI, 379.
489. 534. 563. 744. — XII, 53.
165. 409. 570. — XIII, 315.
321. 812. 856. 890. — XIV,
767.

[54] $^{43}0 < 2^3$ (1 ex.)

XI, 680.

[55] $^{43}0 < 2^4$ (1 ex.)

I, 700.

[56] $^{43}0 < 2^{10}$ (4 ex.)

III, 274. 365. — VII, 18. — VIII,
113.

[57] $^{43}0 < 2^{12}$ (1 ex.)

VIII, 848.

[58] $^{44}0 < 3$ (1 ex.)

VIII, 851.

[59] $^{43}0 < 3$ (9 ex.)

I, 724. — III, 476. — VI, 557.
— VII, 38. — VIII, 179. —
IX, 531. — XI, 30. — XIV,
193. 389.

[60] $^{43}0 < 3^6$ (1 ex.)

XII, 73.

$$[61] \quad {}^{13}0 < 4 \quad (7 \text{ ex.})$$

II, 477. — VI, 596. — IX, 434.
— XIII, 35. 211. 242. — XIV,
63.

$$[62] \quad {}^{13}0 < 4^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 688.

$$[63] \quad {}^{13}0 < 4^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 261.

$$[64] \quad {}^{17}0 > 0^3 \quad (3 \text{ ex.})$$

IV, 474. — VII, 487. — IX, 116.

$$[65] \quad {}^{17}0 > 0^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 588.

$$[66] \quad {}^{17}0 > 0^6 \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 720. — VII, 711. — VIII, 583.
— XII, 204.

$$[67] \quad {}^{17}0 > 0^{10} \quad (20 \text{ ex.})$$

II, 101. 169. 383. 518. 862. —
III, 204. — V, 526. — VI,

441. 645. — VIII, 129. 661.
— IX, 429. 474. — X, 26.
505. — XII, 174. — XIII, 811.
— XIV, 589. — XV, 336. 494.

$$[68] \quad {}^{17}0 = 0^{14} \quad (10 \text{ ex.})$$

I, 241. — II, 586. — IV, 759.
793. — VI, 171. — VII, 573.
— X, 334. — XI, 289. — XIII,
88. — XV, 637.

$$[69] \quad {}^{17}0 = 0^{16} \quad (3 \text{ ex.})$$

VII, 48. — IX, 540. — XV, 833.

$$[70] \quad {}^{17}0 < 0^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 358.

$$[71] \quad {}^{17}0 < 1 \quad (40 \text{ ex.})$$

I, 623. — II, 36. 375. 567. 728.
— III, 73. 480. 524. 609. 644.
— IV, 129. 541. — V, 482.
— VI, 3. 130. — VII, 236.
457. 575. — VIII, 45. 563.
577. — IX, 581. — X, 107.
517. 618. — XI, 350. 631.
694. — XII, 19. 182. 371. —
XIII, 459. 940. — XIV, 350.
685. — XV, 177. 422. 504.
531. 766.

- [72] $^{17}0 < 1^3$ (1 ex.) III, 711.
- [73] $^{17}0 < 1^4$ (1 ex.) XIV, 59.
- [74] $^{17}0 < 1^6$ (3 ex.) VII, 217. — IX, 419. — XIII, 906.
- [75] $^{17}0 < 1^{10}$ (5 ex.) II, 214. — VII, 780. — X, 735. — XI, 161. — XII, 160.
- [76] $^{17}0 < 1^{14}$ (1 ex.) VII, 425.
- [77] $^{17}0 < 2$ (8 ex.) I, 129. — VI, 682. — VII, 347. — IX, 244. — X, 673. — XIV, 305. — XV, 117. 600.
- [78] $^{17}0 < 2^{10}$ (1 ex.) V, 211.
- [79] $^{17}0 < 3$ (5 ex.) V, 337. — VIII, 824. — XIII, 724. 731. — XIV, 596.
- [80] $^{49}0 > 0^3$ (1 ex.) VIII, 830.
- [81] $^{20}0 > 0^3$ (2 ex.) III, 328. — XIV, 105.
- [82] $^{20}0 > 0^4$ (1 ex.) IV, 43.
- [83] $^{49}0 > 0^6$ (1 ex.) XV, 421.
- [84] $^{20}0 > 0^6$ (1 ex.) IX, 428.
- [85] $^{49}0 > 0^{10}$ (14 ex.) II, 395. — III, 651. — IV, 8. 109. 654. — VI, 481. 693. — VII, 828. — X, 36. — XI, 112. 678. — XIII, 17. — XIV, 680. — XV, 595.

$$[86] \quad {}^{20}\mathbf{0} > \mathbf{0}^{10} \quad (6 \text{ ex.})$$

VII, 90. — IX, 177. — X, 131.
— XI, 191. — XIII, 774. —
XV, 125.

$$[87] \quad {}^{49}\mathbf{0} > \mathbf{0}^{14} \quad (6 \text{ ex.})$$

I, 717. — II, 564. 673. — IV,
476. — XIV, 135. 594.

$$[88] \quad {}^{49}\mathbf{0} > \mathbf{0}^{16} \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 557. — X, 392. — XI, 658.

$$[89] \quad {}^{20}\mathbf{0} > \mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 775. — VIII, 831.

$$[90] \quad {}^{49}\mathbf{0} = \mathbf{0}^{19} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 27. — VII, 453.

$$[91] \quad {}^{20}\mathbf{0} = \mathbf{0}^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 630.

$$[92] \quad {}^{49}\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (38 \text{ ex.})$$

I, 133. 281. 337. 391. 523. —
II, 390. 420. 695. — III, 598.

— IV, 74. — V, 208. 316.
423. — VI, 53. 202. 240. 614.
697. — VII, 320. — VIII, 609.
768. — IX, 78. 509. 680. —
X, 203. 427. — XI, 186. 239.
484. 789. — XII, 120. 240. —
XIII, 133. 447. 561. — XIV,
33. — XV, 377. 474.

$$[93] \quad {}^{20}\mathbf{0} < \mathbf{1} \quad (13 \text{ ex.})$$

I, 643. — III, 104. — IV, 375.
513. 556. — V, 230. 398. 472.
— IX, 68. — XIII, 541. —
XIV, 175. 363. — XV, 186.

$$[94] \quad {}^{20}\mathbf{0} < \mathbf{1}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 188.

$$[95] \quad {}^{49}\mathbf{0} < \mathbf{1}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

IV, 108. — VII, 513. — XIII,
645.

$$[96] \quad {}^{49}\mathbf{0} < \mathbf{1}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 63. — IX, 212.

$$[97] \quad {}^{20}\mathbf{0} < \mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 713.

[98] $^{49}0 < 2$ (10 ex.)

I, 221. — III, 676. — IV, 595.
— VI, 122. 136. — VII, 106.
— VIII, 708. — IX, 32. —
XIII, 664. — XIV, 518.

[99] $^{20}0 < 2$ (3 ex.)

II, 537. — XIII, 901. — XV,
804.

[100] $^{49}0 < 2^4$ (2 ex.)

V, 420. — XII, 552.

[101] $^{49}0 < 2^{10}$ (1 ex.)

V, 535.

[102] $^{49}0 < 3$ (7 ex.)

I, 457. — II, 514. 602. — III,
578. — IV, 208. — VI, 135.
— XII, 555.

[103] $^{20}0 < 3$ (1 ex.)

VIII, 757.

[104] $^{49}0 < 3^4$ (1 ex.)

X, 406.

[105] $^{49}0 < 4$ (3 ex.)

IX, 234. — XI, 584. — XIV,
377.

[106] $^{49}0 < 7$ (1 ex.)

VI, 169.

[107] $1 > 0^3$ (9 ex.)

I, 642. — VII, 252. — VIII,
518. — IX, 67. — X, 380. —
XI, 227. 564. — XII, 627. —
XIV, 85.

[108] $1 > 0^{3''}$ (1 ex.)

IX, 176.

[109] $1 > 0^4$ (14 ex.)

I, 268. 456. — II, 389. — III,
405. 638. — IV, 180. — V,
488. — VII, 802. — X, 576.
— XII, 607. — XIII, 880. —
XIV, 60. 394. 830.

[110] $1 > 0^{4''}$ (1 ex.)

VII, 648.

[111] $1 > 0^6$ (24 ex.)

I, 430. — II, 309. 361. — III, 621. — V, 210. 335. — VI, 6. — VII, 577. — VIII, 44. — IX, 322. 420. 577. — X, 25. 196. — XI, 407. 580. — XII, 41. — XIII, 907. — XIV, 185. 349. 814. — XV, 259. 262. 311.

557. 746. 785. 813. 854. 857. 859. 889. — XIV, 23. 140. 282. 316. 337. 460. 722. — XV, 39. 133. 170. 206. 289. 293. 307. 340. 450. 739. 847. 877.

[113] $1 > 0^{12}$ (1 ex.)

VII, 144.

[112] $1 > 0^{10}$ (155 ex.)

I, 49. 365. 395. 551. 646. 686. 738. — II, 90. 189. 201. 282. 350. 482. 591. 857. — III, 51. 70. 95. 303. 364. 434. 458. 486. 508. 613. — IV, 31. 34. 59. 110. 185. 194. 217. 329. 409. 455. 472. 659. 680. — V, 24. 132. 220. 332. 342. 390. 413. 462. 569. 580. 594. — VI, 22. 56. 141. 143. 287. 436. 604. 667. — VII, 14. 17. 42. 101. 291. 331. 435. 448. 519. 587. 659. 676. 723. 771. 796. 811. — VIII, 59. 188. 476. 486. 501. 579. 646. 869. — IX, 16. 37. 220. 228. 247. 363. 375. 477. 547. 708. 749. 758. — X, 28. 277. 305. 341. 343. 439. 467. 555. 602. 614. 658. 663. — XI, 89. 267. 369. 382. 433. 488. 499. 533. 551. — XII, 24. 105. 168. 199. 265. — XIII, 34. 210. 219. 253. 313. 320. 393. 496. 551.

[114] $1 > 0^{14}$ (56 ex.)

I, 159. 497. — II, 293. 551. 784. — III, 167. 192. 200. 228. 499. — IV, 497. 784. — V, 395. 494. — VI, 180. 430. 506. — VII, 141. 350. 371. 418. 706. — VIII, 25. 194. 210. 438. 628. 804. 811. — IX, 59. 197. 213. — XI, 216. 391. 412. 700. — XII, 134. 194. — XIII, 151. 186. 197. 360. 823. 950. — XIV, 352. 369. 465. 554. — XV, 65. 254. 369. 719. 745. 760. 791. 818.

[115] $1 > 0^{16}$ (19 ex.)

II, 254. 298. 520. — III, 148. — V, 302. 509. — VI, 37. 190. — VII, 339. 563. — VIII, 132. 291. 469. — IX, 125. 571. — X, 220. 519. 546. — XV, 857.

[116] $1 > 0^{49}$ (5 ex.)

II, 818. — IV, 495. — VIII,
871. — XI, 76. — XIV, 169.

[117] $1 = 1$ (489 ex.)

I, 10. 22. 24. 38. 43. 70. 73. 74.
87. 105. 109. 111. 139. 146.
147. 152. 168. 194. 207. 209.
236. 238. 262. 267. 291. 297.
299. 309. 341. 343. 398. 409.
414. 470. 479. 481. 490. 528.
545. 548. 549. 564. 593. 626.
628. 637. 658. 755. 773. — II,
3. 70. 116. 126. 134. 138. 147.
163. 171. 176. 180. 182. 210.
212. 250. 252. 307. 327. 392.
417. 423. 445. 466. 487. 491.
493. 494. 584. 610. 612. 626.
640. 718. 730. 773. 778. 810.
827. 860. 864. — III, 17. 33.
68. 127. 129. 144. 194. 316.
354. 381. 430. 432. 442. 451.
461. 463. 467. 472. 497. 502.
519. 526. 570. 636. 662. 683.
— IV, 6. 63. 71. 81. 119. 131.
156. 165. 226. 250. 306. 308.
311. 318. 327. 350. 358. 405.
426. 432. 453. 460. 574. 577.
596. 602. 617. 619. 625. 704.
745. 788. — V, 39. 205. 228.
256. 269. 271. 289. 325. 357.
367. 383. 400. 504. 546. 547.
572. 585. 624. 632. — VI, 1.
15. 65. 68. 78. 83. 101. 108.
125. 132. 148. 193. 195. 214.
257. 274. 280. 379. 419. 456.

504. 511. 559. 581. 601. 627.
634. 661. 665. 683. 691. 695.
709. 715. — VII, 7. 40. 74.
76. 98. 113. 123. 125. 135.
153. 167. 249. 255. 266. 304.
307. 333. 394. 396. 402. 404.
414. 438. 459. 591. 639. 668.
685. 757. 767. 813. 814. 830.
— VIII, 28. 30. 143. 181.
215. 227. 256. 258. 318. 355.
357. 394. 418. 420. 430. 445.
458. 465. 473. 479. 537. 635.
637. 672. 684. 825. 826. 835.
881. — IX, 11. 23. 35. 62. 64.
113. 145. 147. 159. 168. 172.
245. 378. 380. 411. 466. 479.
505. 511. 519. 521. 523. 524.
530. 559. 566. 583. 603. 626.
628. 722. 731. 741. 745. 747.
755. 756. — X, 162. 187. 192.
205. 256. 257. 264. 280. 287.
301. 345. 347. 389. 397. 398.
465. 479. 495. 499. 510. 523.
525. 550. 597. 616. 626. 631.
642. 679. — XI, 54. 79. 106.
116. 123. 125. 176. 225. 253.
276. 299. 326. 355. 357. 363.
423. 428. 455. 469. 512. 517.
531. 577. 661. 759. — XII,
22. 35. 37. 84. 148. 152. 213.
222. 230. 375. 376. 393. 468.
487. 494. 507. 534. 571. 610.
— XIII, 7. 19. 23. 29. 56. 75.
78. 101. 121. 129. 148. 155.
157. 181. 200. 234. 239. 247.
249. 286. 299. 301. 316. 335.
348. 395. 402. 437. 439. 443.
445. 501. 523. 547. 685. 703.
738. 780. 827. 838. 849. 891.
922. 926. 945. 956. — XIV,

30. 49. 132. 220. 231. 277.
291. 299. 300. 335. 347. 380.
383. 386. 401. 406. 407. 473.
508. 519. 547. 550. 639. 649.
650. 663. 665. 667. 673. 727.
737. 746. 751. 791. — XV,
28. 30. 69. 70. 88. 89. 99.
100. 104. 141. 237. 264. 268.
273. 322. 330. 350. 357. 391.
414. 444. 470. 471. 475. 477.
506. 525. 556. 622. 626. 642.
769. 787. 805. 838. 855. 866.

[118] $1 < 1^3$ (3 ex.)

III, 186. — XI, 681. — XIV,
454.

[119] $1 < 1^4$ (12 ex.)

I, 664. 692. 701. — II, 600. —
IV, 87. — V, 487. — VII,
801. — VIII, 616. — IX, 250.
— XII, 553. — XIII, 677. —
XV, 488.

[120] $1 < 1^6$ (9 ex.)

II, 661. — VI, 5. — VIII, 509.
— IX, 239. — X, 503. — XII,
489. — XIII, 457. — XIV,
480. — XV, 598.

[121] $1 < 1^{40}$ (71 ex.)

I, 15. 685. — II, 95. 344. 683.

753. — III, 50. 396. 457. 474.
543. 723. — IV, 191. 428.
490. 521. 663. — V, 10. 17.
160. 341. 536. — VI, 286.
551. 576. 603. — VII, 290.
507. 518. 675. 714. — VIII,
58. 140. 223. 475. 585. 686.
698. 703. — IX, 46. 476. —
X, 145. 349. 454. — XI, 266.
— XII, 215. 320. 445. — XIII,
43. 63. 135. 212. 218. 336.
363. 556. 867. — XIV, 16. 72.
202. 236. 416. 657. 783. —
XV, 46. 85. 169. 485. 571.
577. 772.

[122] $1 < 1^{14}$ (17 ex.)

I, 97. — II, 425. — V, 41. 190.
493. 518. 662. — VI, 653. —
VII, 572. — VIII, 164. 193.
— XII, 193. — XIII, 196.
693. 928. 949. — XIV, 254.

[123] $1 < 1^{16}$ (4 ex.)

II, 367. — VIII, 290. — X, 545.
— XI, 719.

[124] $1 < 1^{19}$ (1 ex.)

V, 119.

[125] $1 < 2$ (250 ex.)

I, 21. 40. 69. 84. 116. 151. 196.

211. 253. 259. 285. 345. 445.
 458. 492. 625. 632. 661. 762.
 — II, 28. 67. 100. 130. 150.
 173. 422. 450. 471. 528. 533.
 646. 708. 717. 765. 809. 822.
 — III, 14. 65. 143. 289. 302.
 353. 415. 427. 471. 521. 528.
 605. — IV, 39. 73. 102. 118.
 142. 164. 182. 214. 222. 249.
 271. 305. 310. 317. 365. 443.
 528. 560. 576. 583. 741. 750.
 — V, 38. 154. 227. 291. 305.
 318. 366. 582. 604. — VI, 19.
 34. 98. 112. 349. 360. 421.
 455. 513. 558. 563. 589. 647.
 708. 714. 719. — VII, 39.
 117. 134. 149. 152. 212. 248.
 336. 365. 368. 421. 440. 533.
 558. 619. 658. 832. 835. —
 VIII, 11. 14. 32. 119. 180.
 233. 396. 408. 425. 536. 539.
 592. 671. 732. 735. 758. 762.
 771. 837. — IX, 98. 115. 163.
 268. 346. 385. 415. 492. 497.
 502. 508. 568. 605. 610. 646.
 711. 715. 782. 795. — X, 50.
 123. 214. 267. 575. 591. 620.
 623. — XI, 31. 64. 94. 229.
 250. 260. 376. 427. 430. 454.
 475. 507. 516. 526. 530. 586.
 736. 761. — XII, 12. 43. 56.
 83. 179. 198. 210. 268. 287.
 338. 358. 363. 390. 423. 559.
 564. 577. 626. — XIII, 40.
 55. 70. 77. 82. 100. 114. 120.
 128. 154. 159. 238. 370. 462.
 620. 702. 765. 879. 932. 944.
 — XIV, 218. 228. 346. 355.
 366. 393. 403. 524. 634. 721.
 726. — XV, 25. 173. 183.

222. 249. 329. 346. 356. 361.
 395. 405. 408. 413. 431. 511.
 521. 555. 562. 609. 617. 641.
 736. 852. 868.

[126] $1 < 2^4$ (3 ex.)

IV, 86. 138. — VI, 478.

[127] $1 < 2^{10}$ (15 ex.)

II, 752. 802. — V, 280. — VII,
 779. — IX, 186. — X, 320.
 437. — XI, 306. — XIII, 755.
 — XIV, 32. 235. 258. 796.
 — XV, 45. 538.

[128] $1 < 2^{14}$ (1 ex.)

X, 304.

[129] $1 < 2^{16}$ (2 ex.)

VI, 188. 571.

[130] $1 < 3$ (86 ex.)

I, 72. 177. 484. 504. 601. 645.
 743. — II, 272. 388. 470.
 485. 527. — III, 111. 173.
 407. 553. 646. — IV, 117.
 591. 724. 740. 753. — V, 177.

568. 669. — VI, 55. 184. 273.
 331. 597. — VII, 100. 203.
 238. 242. 251. 335. 501. 800.
 859. — VIII, 284. 746. 761.
 770. — IX, 42. 82. 166. 316.
 435. 457. 507. 714. — X, 300.
 638. — XI, 67. 85. 474. 529.
 579. 704. — XII, 4. 11. 82.
 — XIII, 113. 230. 387. 764.
 878. — XIV, 123. 312. 365.
 445. 562. 628. 707. 729. —
 XV, 84. 132. 221. 364. 375.
 404. 612. 644. 665. 732. 825.

[131] $1 < 3^4$ (3 ex.)

IV, 137. — XI, 278. — XIV, 188.

[132] $1 < 3^6$ (1 ex.)

VII, 343.

[133] $1 < 3^{10}$ (7 ex.)

II, 854. — IV, 515. — VI, 638.
 — VII, 700. — X, 224. 319.
 — XIII, 667.

[134] $1 < 3^{14}$ (1 ex.)

I, 156.

[135] $1 < 3^{16}$ (1 ex.)

III, 262.

[136] $1 < 4$ (37 ex.)

I, 163. — II, 79. 129. 453. 732.
 797. 838. — III, 19. 106. 115.
 592. — IV, 37. 581. — V,
 349. 556. — VI, 387. — VIII,
 6. 630. — X, 209. 282. 377.
 471. — XI, 137. 224. — XIII,
 112. 334. 549. 655. 662. —
 XIV, 122. 341. 818. — XV,
 83. 122. 324. 403. 658.

[137] $1 < 4^4$ (1 ex.)

XIV, 187.

[138] $1 < 4^{10}$ (1 ex.)

V, 278.

[139] $1 < 5$ (15 ex.)

I, 728. — II, 447. — III, 177. —
 VII, 1. 78. 306. 424. — IX,
 517. — XI, 23. 136. 419. —
 XII, 290. — XIII, 333. — XIV,
 753. — XV, 652.

[140] $1 < 5^{10}$ (1 ex.)

XV, 768.

[141] $1 < 6$ (9 ex.)

VII, 505. — IX, 219. — XI, 311.

- XII, 15. — XIII, 339. 408. [149] ${}^4\mathbf{1} > \mathbf{1}$ (6 ex.)
 538. 662. — XV, 651.
- [142] $\mathbf{1} < \mathbf{6}^{10}$ (1 ex.) VI, 163. — VII, 503. — VIII, 873. — IX, 71. — X, 677. — XI, 8.
- VIII, 640.
- [150] ${}^4\mathbf{1} < \mathbf{1}^{10}$ (2 ex.)
- [143] $\mathbf{1} < \mathbf{7}$ (4 ex.) XI, 11. — XIII, 888.
- X, 64. — XI, 502. — XIV, 212. 661.
- [151] ${}^4\mathbf{1} < \mathbf{1}^{14}$ (1 ex.)
- [144] ${}^4\mathbf{1} > \mathbf{0}^4$ (1 ex.) V, 252.
- XV, 219.
- [152] ${}^3\mathbf{1} < \mathbf{2}$ (1 ex.)
- [145] ${}^4\mathbf{1} > \mathbf{0}^6$ (1 ex.) IX, 52.
- V, 217.
- [153] ${}^4\mathbf{1} < \mathbf{2}$ (5 ex.)
- [146] ${}^4\mathbf{1} > \mathbf{0}^{10}$ (1 ex.) VII, 682. — XI, 208. 323. — XIII, 265. — XV, 140.
- XII, 475.
- [154] ${}^4\mathbf{1} < \mathbf{3}$ (1 ex.)
- [147] ${}^4\mathbf{1} > \mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)
- VI, 565.
- XIII, 931.
- [155] ${}^4\mathbf{1} < \mathbf{4}$ (1 ex.)
- [148] ${}^3\mathbf{1} > \mathbf{1}$ (1 ex.)
- IX, 6.
- XII, 247.

[156] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{0}^4$ (1 ex.)

II, 694.

[164] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{0}^{20}$ (1 ex.)

IX, 279.

[157] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{0}^6$ (1 ex.)

X, 516.

[165] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{1}$ (9 ex.)

III, 360. — IV, 702. — V, 442.
— VI, 41. — VII, 565. — X,
565. — XIII, 96. 389. — XV,
686.

[158] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{0}^{10}$ (3 ex.)

II, 575. — VI, 302. — XV, 859.

[166] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{1}$ (18 ex.)

[159] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{0}^{10}$ (5 ex.)

I, 516. — III, 230. 506. — VII,
788. — X, 47.

I, 382. 591. — II, 413. — III,
152. — IV, 526. 640. — V,
67. — VI, 632. — VIII, 507.
833. — IX, 462. 678. — X, 9.
165. — XI, 467. — XIV, 624.
— XV, 519. 781.

[160] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{0}^{11}$ (1 ex.)

I, 189.

[167] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{1}^4$ (1 ex.)

[161] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{0}^{14}$ (2 ex.)

II, 546. — III, 150.

IV, 267.

[168] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{1}^{10}$ (5 ex.)

[162] ${}^7\mathbf{1} > \mathbf{0}^{16}$ (1 ex.)

VI, 39.

III, 612. — IV, 658. — V, 312.
— VII, 434. — X, 385.

[163] ${}^9\mathbf{1} > \mathbf{0}^{14}$ (3 ex.)

III, 439. — VI, 439. — XIII, 504.

[169] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{1}^{14}$ (1 ex.)

XIII, 517.

[170] ${}^7\mathbf{1} < \mathbf{2}$ (2 ex.)

VI, 198. — XIV, 413.

[177] ${}^7\mathbf{1} < \mathbf{5}$ (2 ex.)

VI, 575. — VIII, 43.

[171] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{2}$ (20 ex.)

I, 598. — II, 444. — IV, 643.
— VI, 31. 508. — VII, 472.
— IX, 144. — X, 168. 449. —
XI, 175. 521. — XII, 479. 533.
— XIII, 199. 426. 436. 520.
535. — XIV, 467. — XV, 631.

[178] ${}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{0}^3$ (1 ex.)

VIII, 280.

[179] ${}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{0}^4$ (1 ex.)

XIV, 191.

[172] ${}^7\mathbf{1} < \mathbf{2}^{10}$ (2 ex.)

VII, 289. — IX, 685.

[180] ${}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{0}^{10}$ (13 ex.)

[173] ${}^7\mathbf{1} < \mathbf{3}$ (3 ex.)

III, 267. — V, 301. — XV, 37.

I, 59. — III, 294. — IV, 487.
535. — V, 225. — VII, 163.
— VIII, 207. — IX, 402. —
X, 89. 272. — XII, 398. —
XIII, 66. — XV, 107.

[174] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{3}$ (8 ex.)

VI, 117. 429. 567. — VII, 116.
— IX, 215. — X, 122. 396.
— XI, 393.

[181] ${}^{42}\mathbf{1} > \mathbf{0}^{16}$ (1 ex.)

VI, 573.

[175] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{3}^{14}$ (1 ex.)

II, 548.

[182] ${}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{0}^{14}$ (9 ex.)

[176] ${}^9\mathbf{1} < \mathbf{4}$ (1 ex.)

IV, 116. — XIII, 172.

III, 244. 449. — IV, 674. —
VIII, 190. — IX, 350. — X,
585. — XI, 184. — XII, 385.
477.

$$[183] \quad {}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{0}^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 573.

$$[189] \quad {}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{1}^{14} \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 783. — III, 546. — XI, 390.

$$[184] \quad {}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{1} \quad (36 \text{ ex.})$$

I, 349. — II, 831. — IV, 113, 666. — V, 417. 596. 643. — VI, 453. 688. — VII, 44. 318. 492. 510. 521. 568. 616. 653. — VIII, 186. 545. 581. — IX, 562. 760. 793. — X, 74. 634. — XI, 667. 675. — XII, 443. 525. — XIII, 221. 914. — XIV, 38. 99. — XV, 338. 607. 704.

$$[185] \quad {}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{1}^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 261.

$$[186] \quad {}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{1}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 792.

$$[187] \quad {}^{43}\mathbf{1} > \mathbf{1}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 348.

$$[190] \quad {}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{1}^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 168.

$$[191] \quad {}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{2} \quad (57 \text{ ex.})$$

I, 172. 201. 227. 265. 554. — II, 146. 287. 378. 438. 581. 859. — III, 535. 698. 726. — IV, 10. 384. 411. 715. 773. — V, 100. 392. 623. — VII, 166. 437. 717. 818. — VIII, 52. 648. 729. 798. 818. — X, 326. 338. 478. 557. 570. 699. 721. — XII, 313. 329. 591. — XIII, 6. 272. 454. 491. 498. 672. 848. — XIV, 29. 575. 692. 762. 790. — XV, 80. 310. 574. 670.

$$[192] \quad {}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{2}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 205.

$$[188] \quad {}^{43}\mathbf{1} = \mathbf{1}^{10} \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 349. — III, 363. — VI, 9. — VII, 22. — XI, 402.

$$[193] \quad {}^{43}\mathbf{1} < \mathbf{2}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

VI, 554. — XIV, 786. — XV, 465.

- [194] $^{43}1 < 2^{14}$ (1 ex.) — VIII, 96. 226. 706. — XIV, 182. 587. 618.
X, 604.
- [195] $^{43}1 < 2^{16}$ (2 ex.) [201] $^{43}1 < 4^6$ (1 ex.)
VI, 606. — XI, 718. XI, 284.
- [196] $^{43}1 < 3$ (17 ex.) [202] $^{43}1 < 5$ (7 ex.)
I, 570. — II, 352. 744. — IV, 321. — V, 4. — VI, 226. 643. — VII, 258. — X, 158. 186. 231. — XI, 547. — XII, 523. XIII, 594. — XIV, 143. 479. — XV, 182.
IV, 489. — VI, 386. 521. — VIII, 856. — XI, 14. — XIII, 559. — XV, 580.
- [203] $^{43}1 < 5^{10}$ (1 ex.)
[197] $^{43}1 < 3^6$ (1 ex.) XV, 535.
II, 869.
- [204] $^{43}1 < 6$ (1 ex.)
[198] $^{43}1 < 3^{10}$ (3 ex.) VI, 289.
VII, 181. — XI, 553. — XV, 569.
- [205] $^{43}1 < 7$ (3 ex.)
[199] $^{43}1 < 3^{14}$ (1 ex.) V, 430. — VIII, 478. — XII, 107.
IV, 193.
- [206] $^{47}1 > 0^{10}$ (2 ex.)
[200] $^{43}1 < 4$ (9 ex.)
V, 513. — VI, 45. — VII, 223. XII, 183. — XIII, 367.

$$[207] \quad {}^{17}\mathbf{1} > \mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 360.

$$[214] \quad {}^{49}\mathbf{1} > \mathbf{1} \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 795. — VI, 698. — VIII, 367. — X, 444.

$$[208] \quad {}^{17}\mathbf{1} > \mathbf{1}^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 551. — XV, 532.

$$[215] \quad {}^{49}\mathbf{1} > \mathbf{1}^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 636.

$$[209] \quad {}^{17}\mathbf{1} = \mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 191.

$$[216] \quad {}^{20}\mathbf{1} > \mathbf{1}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 639.

$$[210] \quad {}^{17}\mathbf{1} < \mathbf{2} \quad (14 \text{ ex.})$$

I, 79. — III, 74. 496. — V, 435. — VI, 131. 528. — VII, 112. 744. — VIII, 512. 740. — XIII, 283. — XV, 203. 423. 810.

$$[217] \quad {}^{49}\mathbf{1} > \mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 77.

$$[218] \quad {}^{20}\mathbf{1} > \mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 433.

$$[211] \quad {}^{17}\mathbf{1} < \mathbf{3} \quad (5 \text{ ex.})$$

XI, 690. — XII, 78. 517. — XIV, 437. — XV, 217.

$$[219] \quad {}^{49}\mathbf{1} < \mathbf{2} \quad (11 \text{ ex.})$$

I, 378. 392. 704. — VI, 256. — VII, 477. — VIII, 417. 613. — X, 428. — XII, 609. — XIII, 562. — XV, 241.

$$[212] \quad {}^{49}\mathbf{1} > \mathbf{0}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 696. — III, 345. — XIV, 34.

$$[213] \quad {}^{20}\mathbf{1} > \mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 329.

$$[220] \quad {}^{20}\mathbf{1} > \mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 399. — XIII, 542.

[221] $^{49}1 < 3$ (1 ex.) [227] $2 > 0^{44}$ (13 ex.)

X, 404.

I, 435. — II, 123. — III, 306. —
IV, 82. — VI, 249. — X, 251.
447. 551. 606. — XI, 776. —
XIII, 30. 502. 515.

[222] $^{49}1 < 6$ (1 ex.)

XI, 120.

[228] $2 > 0^{46}$ (5 ex.)

[223] $^{49}1 < 6^{44}$ (1 ex.)

VI, 543. — VIII, 41. — IX,
683. — XI, 462. — XIII,
385.

XIV, 459.

[224] $2 > 0^4$ (4 ex.)

[229] $2 > 0^{49}$ (1 ex.)

II, 840. — IV, 286. — VII,
225. — VIII, 795.

XII, 261.

[225] $2 > 0^6$ (4 ex.)

[230] $2 > 1$ (102 ex.)

VII, 235. — VIII, 348. 860. —
XI, 288.

I, 95. 412. 423. 659. 774. — II,
20. 55. 117. 127. 199. 237.
317. 362. 399. 651. 700. 746.
— III, 184. 391. 394. 492.
560. 730. — IV, 100. 359.
647. 748. — V, 339. 562. 649.
— VI, 66. 88. 281. 380. 397.
470. 517. 569. 599. 625. —
VII, 8. 126. 129. 132. 260.
283. 329. 526. 531. 612. 861.
— VIII, 105. 146. 288. 389.
484. 495. 534. 638. 682. —
IX, 12. 195. 455. 459. 480.
488. 552. 557. — X, 54. 188.
233. 236. 288. 302. 598. 627.
667. — XI, 74. 109. 233. 447.

[226] $2 > 0^{10}$ (32 ex.)

I, 263. 611. — II, 139. 499.
641. 804. — III, 224. 367.
622. — IV, 50. 314. 421. 694.
— V, 168. 286. — VI, 81. —
VII, 221. 703. 807. — VIII,
18. — IX, 30. 560. — X, 87.
322. — XI, 440. — XII, 17.
87. 384. — XIII, 149. 355.
592. 757.

493. 500. 611. 794. — XII,
116. 123. 126. 153. 460. 508.
616. — XIII, 203. 226. 297.
783. — XIV, 439. 522. 699.
731. — XV, 353. 399. 735.

642. — X, 670. — XII, 133.
— XIV, 553.

[236] $2 > 1^{16}$ (2 ex.)

VII, 562. — XV, 856.

[231] $2 > 1^3$ (1 ex.)

VIII, 358.

[237] $2 > 1^{19}$ (1 ex.)

IV, 172.

[232] $2 > 1^4$ (3 ex.)

XI, 117. 713. — XIV, 274.

[238] $2 = 2$ (292 ex.)

[233] $2 > 1^6$ (7 ex.)

I, 35. 46. 108. 110. 120. 122.
193. 217. 237. 271. 282. 294.
298. 310. 319. 340. 364. 368.
385. 408. 431. 449. 467. 471.
509. 522. 536. 561. 563. 636.
710. 721. 777. — II, 2. 16.
32. 73. 104. 108. 135. 164.
168. 179. 207. 211. 228. 232.
251. 337. 467. 490. 524. 597.
607. 652. 688. 723. 734. 749.
799. 826. — III, 11. 21. 25.
62. 69. 78. 108. 117. 121.
128. 162. 195. 201. 248. 382.
443. 466. 565. 569. 585. 635.
637. 641. 653. 663. 667. 684.
693. 705. 720. — IV, 68. 155.
159. 201. 231. 244. 253. 263.
289. 326. 343. 413. 433. 461.
507. 557. 599. 618. 628. 636.
650. 669. — V, 31. 141. 204.
233. 257. 297. 351. 370. 406.
410. 452. 456. 565. 611. 615.
— VI, 84. 149. 215. 291. 307.

I, 769. — II, 871. — V, 266.
432. — VIII, 548. — IX, 202.
— XII, 158.

[234] $2 > 1^{10}$ (18 ex.)

I, 169. — II, 813. — III, 233.
325. — IV, 408. — V, 23.
389. — VII, 183. 315. — VIII,
109. 645. 789. — IX, 227. —
X, 312. — XI, 487. 664. —
XIII, 260. — XIV, 567.

[235] $2 > 1^{14}$ (10 ex.)

I, 186. — II, 550. — IV, 546.
783. — VIII, 22. — IX, 58.

336. 487. 664. 676. — VII,
75. 265. 276. 303. 395. 405.
481. 555. 640. 669. 768. —
VIII, 29. 98. 149. 156. 228.
257. 295. 319. 381. 393. 400.
448. 459. 466. 530. 568. 621.
625. 876. — IX, 24. 36. 74.
86. 104. 108. 110. 173. 337.
372. 389. 410. 484. 514. 617.
623. 627. 660. 705. 723. 732.
742. 746. — X, 5. 33. 37. 61.
127. 175. 179. 191. 197. 206.
360. 466. 496. 500. 526. 617.
653. — XI, 55. 101. 103. 122.
124. 139. 143. 147. 154. 166.
226. 244. 275. 313. 329. 343.
356. 360. 422. 458. 479. 483.
511. 685. — XII, 36. 40. 119.
149. 223. 255. 317. 413. 495.
511. 519. 546. 574. — XIII,
26. 74. 92. 104. 235. 250. 300.
325. 351. 419. 446. 478. 524.
633. 779. 828. 921. 941. —
XIV, 44. 48. 65. 184. 265.
379. 400. 432. 442. 543. 582.
610. 646. 664. 704. — XV,
31. 42. 157. 193. 263. 267.
274. 278. 314. 343. 392. 623.
660. 672. 788.

[239] $2 < 2^4$ (2 ex.)

IX, 286. — XIII, 676.

[240] $2 < 2^6$ (2 ex.)

VI, 4. — XI, 286.

[241] $2 < 2^{10}$ (15 ex.)

II, 779. 865. — IV, 692. — V,
633. — VI, 615. — VII, 805.
— VIII, 452. 519. 685. —
IX, 28. — X, 348. 453. 579.
— XI, 292. — XII, 396.

[242] $2 < 2^{14}$ (4 ex.)

VII, 52. — VIII, 163. 781. —
XIII, 927.

[243] $2 < 2^{16}$ (1 ex.)

X, 390.

[244] $2 < 3$ (122 ex.)

I, 11. 39. 83. 344. 716. — II,
43. 157. 172. 183. 261. 310.
357. 449. 585. 666. — III, 2.
42. 86. 100. 288. 352. 371.
389. 403. 414. 433. 470. 520.
573. — IV, 248. 330. 357.
395. 707. — V, 153. 290. 328.
355. 573. 581. — VI, 64. 79.
104. 111. 378. 402. 468. 582.
— VII, 33. 140. 211. 216. 308.
417. 529. 583. 607. 623. 710.
812. 841. — VIII, 232. 330.
346. 351. 404. 421. 482. 680.
836. 858. 865. — IX, 81. 114.
130. 148. 267. 355. 384. 414.
567. 604. — X, 113. 144. 163.

255. 415. 511. 610. 632. —
 XI, 2. 130. 426. 445. 470.
 498. 593. 760. — XII, 49. 178.
 286. 362. 374. 379. 563. —
 XIII, 99. 182. 192. 224. 894.
 — XIV, 71. 173. 224. 513.
 725. — XV, 507. 526. 561.
 582. 676. 795. 876.

336. 568. — XIII, 4. 86. 248.
 741. 822. 911. 959. — XIV, 96.
 272. 292. 321. 537. — XV, 2.
 20. 187. 288. 351. 629. 817.

[249] $2 < 4^6$ (1 ex.)

VI, 2.

[245] $2 < 3^{10}$ (4 ex.)

IV, 406. — VIII, 91. — XV,
 537. 770.

[250] $2 < 4^{10}$ (3 ex.)

II, 853. 863. — VI, 637.

[246] $2 < 3^{14}$ (2 ex.)

IV, 544. — XIV, 551.

[251] $2 < 4^{14}$ (2 ex.)

XI, 711. — XIII, 925.

[247] $2 < 3^{16}$ (2 ex.)

II, 497. — XIV, 109.

[252] $2 < 5$ (37 ex.)

I, 53. 482. 491. 714. 756. — II,
 590. 613. 620. 627. 634. —
 IV, 72. 570. — VI, 62. 109.
 505. 630. — VII, 628. — VIII,
 356. 480. — IX, 15. 296. —
 X, 281. 383. 718. — XI, 38.
 — XII, 259. 433. — XIII, 217.
 269. 482. 548. 577. 686. —
 XIV, 69. — XV, 253. 323.
 874.

[248] $2 < 4$ (65 ex.)

I, 27. 33. 44. 62. 102. 245. 376.
 534. 708. — II, 71. 162. 236.
 513. — III, 156. 166. 317.
 380. 583. — IV, 66. 626. —
 V, 231. 295. — VI, 54. 450.
 662. 680. — VII, 742. 858. —
 VIII, 379. 415. 880. — IX,
 22. 65. 335. 341. 467. 575.
 621. 721. — X, 615. — XI,
 80. 206. 242. 578. — XII,

[253] $2 < 5^{10}$ (1 ex.)

IV, 309.

- [254] $2 < 6$ (10 ex.) [260] ${}^9 2 > 0^{10}$ (2 ex.)
 VI, 512. — VII, 124. — XI, 72.
 135. 198. 248. — XIII, 2. 392.
 — XIV, 278. 752.
- [255] $2 < 7$ (8 ex.) II, 52. — III, 452. — XIV, 138.
- I, 455. — VI, 425. — VII, 673.
 — VIII, 766. — XIII, 374.
 546. — XIV, 121. — XV, 872.
- [262] ${}^7 2 > 2$ (3 ex.)
 V, 443. — VIII, 472. — X, 374.
- [256] $2 < 8$ (7 ex.) [263] ${}^9 2 > 2$ (8 ex.)
 IV, 390. — VII, 313. — XI, 107.
 181. 750. — XIII, 440. — XIV,
 702.
- II, 554. — III, 239. 550. — IV,
 787. — IX, 311. — XI, 187.
 — XII, 137. — XIII, 953.
- [257] ${}^4 2 > 0^{10}$ (1 ex.) [264] ${}^9 2 < 3$ (6 ex.)
 V, 82.
- IV, 98. — VII, 353. — X, 491.
 — XI, 779. — XII, 197. —
 XV, 520.
- [258] ${}^4 2 > 2$ (5 ex.) [265] ${}^9 2 < 4$ (3 ex.)
 II, 772. — VII, 173. — VIII,
 253. — X, 459. — XI, 733.
- IV, 199. — XI, 341. — XV, 763.
- [259] ${}^7 2 > 0^{10}$ (1 ex.) [266] ${}^7 2 < 5$ (1 ex.)
 VII, 566.
- XI, 730.

$$[267] \quad {}^9\mathbf{2} < \mathbf{5} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 85.

$$[274] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 333.

$$[268] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{0}^{10} \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 529. 697. — VII, 187. — VIII, 205. — XV, 105.

$$[275] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{2} \quad (13 \text{ ex.})$$

II, 190. 757. — VI, 326. — VII, 319. 569. — VIII, 555. — IX, 752. — X, 507. — XI, 565. — XII, 110. — XIV, 745. 826. — XV, 776.

$$[269] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 141. — XII, 90.

$$[276] \quad {}^{13}\mathbf{2} = \mathbf{2}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[270] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{0}^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 222.

VI, 300.

$$[277] \quad {}^{13}\mathbf{2} < \mathbf{3} \quad (8 \text{ ex.})$$

$$[271] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{1} \quad (8 \text{ ex.})$$

IV, 683. — V, 597. — VII, 617. — IX, 180. 283. — X, 265. — XII, 20. — XIII, 169.

III, 335. 625. — IV, 150. 475. — V, 226. — X, 151. — XIV, 206. 281.

$$[272] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{1}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 425.

$$[278] \quad {}^{13}\mathbf{2} < \mathbf{3}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 258.

$$[273] \quad {}^{13}\mathbf{2} > \mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 330.

$$[279] \quad {}^{13}\mathbf{2} < \mathbf{4} \quad (5 \text{ ex.})$$

III, 616. — VI, 305. — VII, 334. 799. — XII, 411.

[280] $^{43}2 < 5$ (1 ex.) [288] $^{49}2 > 1^{10}$ (1 ex.)

XIII, 892.

VII, 108.

[281] $^{43}2 < 7$ (1 ex.) [289] $^{20}2 > 1^{10}$ (1 ex.)

IX, 405.

IV, 471.

[282] $^{47}2 > 1$ (3 ex.) [290] $^{49}2 > 2$ (2 ex.)

V, 667. — VII, 849. — IX, 139. — IV, 46. — VI, 124.

[283] $^{47}2 > 2$ (1 ex.) [291] $^{49}2 < 3$ (1 ex.)

V, 654.

IV, 364.

[284] $^{47}2 < 3$ (2 ex.) [292] $^{20}2 < 3$ (1 ex.)

VII, 58. — XII, 31.

XII, 346.

[285] $^{47}2 < 4$ (1 ex.) [293] $^{49}2 < 7$ (1 ex.)

XI, 354.

III, 518.

[286] $^{47}2 < 5^{10}$ (1 ex.) [294] $3 > 0^6$ (1 ex.)

VI, 613.

II, 132.

[287] $^{49}2 > 1$ (1 ex.) [295] $3 > 0^{10}$ (6 ex.)

V, 491.

IV, 483. — VI, 641. — X, 227.
— XI, 628. — XV, 72. 605.

[296] $3 > 0^{14}$ (2 ex.)

IV, 95. 641.

[297] $3 > 0^{16}$ (1 ex.)

XIV, 112.

[298] $3 > 0^{19}$ (1 ex.)

VII, 154.

[299] $3 > 1$ (15 ex.)

I, 166. — VI, 315. 341. 673. —
VII, 755. — IX, 361. — X,
531. — XIII, 836. — XIV,
395. 621. — XV, 23. 348. 354.
461. 639.

[300] $3 > 1^4$ (1 ex.)

II, 21.

[301] $3 > 1^{10}$ (9 ex.)

III, 57. — IV, 15. — V, 427. —
VI, 21. — VII, 330. — IX,
757. — XIII, 240. 784. — XV,
101.

[302] $3 > 2$ (103 ex.)

I, 134. 306. 315. 360. 494. 550.

759. — II, 97. 616. 630. —
III, 16. 140. 145. 501. 602.
— IV, 75. 130. 349. 553. 573.
578. 732. — V, 94. 125. 197.
334. 343. 548. 553. 589. 672.
— VI, 236. 283. 345. 398. 626.
633. 716. — VII, 4. 81. 136.
146. 379. 445. 579. 823. 837.
— VIII, 46. 78. 171. 427. 496.
676. 806. — IX, 18. 100. 377.
463. 489. 499. 520. 553. 582.
632. 654. — X, 628. 678. 688.
— XI, 494. 599. — XII, 61.
212. 486. 617. — XIII, 18.
109. 156. 188. 277. 401. 580.
609. 614. 752. 864. 875. 937.
946. — XIV, 13. 22. 230. 425.
472. 625. — XV, 27. 93. 113.
162. 358. 410. 415. 443. 682.

[303] $3 > 2^6$ (1 ex.)

XII, 26.

[304] $3 > 2^{10}$ (2 ex.)

IV, 312. — V, 166.

[305] $3 > 2^{14}$ (2 ex.)

VII, 91. — IX, 542.

[306] $3 = 3$ (55 ex.)

I, 255. 287. 660. — II, 27. 197.

- III, 672. — IV, 401. 527. 767. — V, 113. 483. 644. — VI, 220. 241. 362. 704. — VII, 127. 281. 657. — VIII, 34. 246. 269. 275. 538. 734. — IX, 222. 648. — X, 593. 665. — XI, 63. 75. 96. 201. 231. 237. — XII, 55. 267. 357. 425. 538. — XIII, 57. 150. 414. — XIV, 287. 348. 408. 523. 671. 720. — XV, 371. 397. 481. 687. 705. 741.
- [311] $3 < 4^{14}$ (1 ex.)
V, 61.
- [312] $3 < 5$ (11 ex.)
I, 424. — II, 78. — III, 387. — IV, 216. 393. — VIII, 697. 803. — IX, 640. — XI, 110. — XIII, 606. 872.
- [307] $3 < 3^4$ (1 ex.)
X, 13.
- [313] $3 < 6$ (5 ex.)
X, 370. — XI, 22. — XIII, 164. 209. — XIV, 84.
- [308] $3 < 3^{10}$ (2 ex.)
V, 387. — VIII, 643.
- [314] $3 < 6^{10}$ (1 ex.)
VIII, 106.
- [309] $3 < 4$ (32 ex.)
I, 71. 96. — II, 219. 335. 824. — III, 126. 395. 678. — IV, 261. 459. — V, 139. 404. 609. — VII, 9. — VIII, 16. 147. 398. 528. 769. — IX, 154. 408. — X, 712. — XI, 152. 432. — XII, 3. 237. 461. — XIII, 833. — XIV, 430. 656. — XV, 731. 824.
- [315] $3 < 7$ (2 ex.)
II, 219. — XIV, 534.
- [316] $3 < 8$ (1 ex.)
X, 55.
- [310] $3 < 4^{10}$ (3 ex.)
II, 777. — IV, 514. — X, 577.
- [317] $3 < 11$ (1 ex.)
V, 320.

$$[318] \quad \mathbf{3} < \mathbf{12} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 185.

$$[326] \quad {}^9\mathbf{3} < \mathbf{6} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 797.

$$[319] \quad \mathbf{3} < \mathbf{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 208.

$$[327] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{0}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 437.

$$[320] \quad {}^9\mathbf{3} > \mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 97. — XI, 177.

$$[328] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{1} \quad (3 \text{ ex.})$$

V, 541. — VII, 855. — XV, 109.

$$[321] \quad {}^7\mathbf{3} > \mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 504.

$$[329] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{1}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 394. — IX, 789.

$$[322] \quad {}^9\mathbf{3} > \mathbf{3} \quad (2 \text{ ex.})$$

XIII, 201. — XV, 248.

$$[330] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{2} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 174. 267. — III, 479. — IV, 425. — V, 382. 598. — IX 592. — XI, 298. — XIV, 802.

$$[323] \quad {}^7\mathbf{3} < \mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 372.

$$[331] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{2}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 192.

$$[324] \quad {}^9\mathbf{3} < \mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 27.

$$[332] \quad {}^{13}\mathbf{3} > \mathbf{3} \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 808. — III, 490. — XI, 33. — XIV, 577.

$$[325] \quad {}^9\mathbf{3} < \mathbf{5} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 469.

- [333] $^{13}3 < 4$ (1 ex.) [341] $^{20}3 < 4$ (2 ex.)
 V, 102. I, 592. — XI, 528.
- [334] $^{13}3 < 4^{10}$ (1 ex.) [342] $^{19}3 < 6$ (1 ex.)
 IV, 12. I, 706.
- [335] $^{13}3 < 5$ (2 ex.) [343] $4 > 0^{10}$ (1 ex.)
 I, 742. — II, 583. XIV, 640.
- [336] $^{13}3 < 6$ (1 ex.) [344] $4 > 0^{14}$ (1 ex.)
 IV, 684. XI, 168.
- [337] $^{17}3 > 1$ (1 ex.) [345] $4 > 0^{16}$ (1 ex.)
 XIII, 294. IV, 700.
- [338] $^{19}3 > 2$ (3 ex.) [346] $4 > 1$ (6 ex.)
 IV, 179. 211. — VI, 258. I, 746. — II, 148. — III, 243. —
 X, 694. — XIII, 331. 460.
- [339] $^{20}3 > 2$ (1 ex.) [347] $4 > 2$ (49 ex.)
 XIV, 736. I, 327. 604. — II, 322. 473. 539.
 719. — III, 410. 643. — IV,
 278. 452. 601. 727. — V, 239.
 324. — VI, 251. 270. 293. 355.
 464. — VII, 401. 678. 750.
 756. 784. — VIII, 321. 337.
 375. 754. — IX, 319. — X,
- [340] $^{19}3 < 4$ (2 ex.)
 VII, 202. 638.

22. 193. 199. — XI, 252. 315.
362. 790. — XII, 299. — XIII,
143. 396. 708. 818. — XIV,
507. 599. 631. 666. — XV,
119. 231. 284. 619.

[353] $4 < 6$ (4 ex.)

VIII, 468. — XIV, 94. 257. —
XV, 349.

[348] $4 > 3$ (24 ex.)

[354] $4 < 7$ (3 ex.)

I, 410. 444. — II, 66. 223. 275.
— III, 507. — IV, 717. — VII,
65. — VIII, 263. — IX, 662.
— X, 701. — XI, 506. — XII,
42. 151. 369. — XIII, 46. 309.
881. — XIV, 4. 267. 448. 648.
848. — XV, 195.

VII, 267. — XII, 319. — XIV,
584.

[355] $4 < 9^{14}$ (1 ex.)

IV, 775.

[349] $4 > 3^{14}$ (1 ex.)

X, 727.

[356] $^7 4 > 2$ (1 ex.)

III, 270.

[350] $4 = 4$ (12 ex.)

II, 230. — V, 567. — X, 59. —
XIII, 24. 444. — XIV, 46. 54.
706. — XV, 168. 265. 276.
345.

[357] $^9 4 > 2$ (1 ex.)

X, 399.

[351] $4 < 4^4$ (1 ex.)

XI, 277.

[358] $^9 4 > 4$ (1 ex.)

III, 552.

[352] $4 < 5$ (4 ex.)

IX, 253. 265. — X, 536. — XV,
846.

[359] $^9 4 < 5$ (1 ex.)

VII, 376.

[360] $^{43}4 > 2$ (4 ex.)

XI, 746. — XII, 92. — XIV,
501. — XV, 557.

[361] $^{43}4 > 3$ (1 ex.)

VII, 592.

[362] $^{43}4 < 5$ (1 ex.)

XV, 52.

[363] $^{43}4 < 9$ (1 ex.)

IV, 21.

[364] $^{49}4 > 1$ (1 ex.)

XIV, 196.

[365] $^{49}4 > 4$ (1 ex.)

IV, 48.

[366] $5 > 0^{40}$ (1 ex.)

VII, 168.

[367] $5 > 0^{14}$ (1 ex.)

I, 501.

[368] $5 > 1^{14}$ (2 ex.)

IV, 710. — VIII, 839.

[369] $5 > 2$ (11 ex.)

I, 460. — III, 32. 523. — VI,
418. — XII, 112. 324. — XIII,
227. 317. — XIV, 126. 151.
769.

[370] $5 > 2^{10}$ (1 ex.)

VIII, 173.

[371] $5 > 3$ (6 ex.)

III, 89. — VII, 175. — X, 116.
648. — XIII, 696. — XV,
510.

[372] $5 > 3^{10}$ (1 ex.)

II, 801.

[373] $5 > 4$ (5 ex.)

II, 205. — III, 45. — IV, 555.
616. — XIV, 392.

[374] $5 = 5$ (1 ex.)

XIV, 227.

[375] $5 < 6$ (3 ex.)

[382] $6 > 2$ (4 ex.)

I, 14. — XIII, 332. — XIV,
822.

III, 170. — IV, 505. — VI, 501.
— XV, 837.

[376] $5 < 7$ (1 ex.)

[383] $6 > 2^4$ (1 ex.)

VI, 628.

VIII, 793.

[377] $5 < 8$ (1 ex.)

[384] $6 > 3$ (3 ex.)

I, 258. 573. — IV, 27.

VIII, 834.

[385] $6 > 3^{14}$ (1 ex.)

[378] $^9 5 > 2$ (2 ex.)

IV, 781.

VIII, 634. — XIII, 176.

[386] $6 > 4$ (2 ex.)

[379] $^{13} 5 > 3$ (3 ex.)

IV, 280. — V, 674.

V, 219. — VIII, 118. — XIV,
209.

[387] $6 > 5$ (2 ex.)

V, 326. — IX, 725.

[380] $^{13} 5 > 5$ (1 ex.)

[388] $^9 6 > 5$ (1 ex.)

V, 517.

VII, 415.

[381] $6 > 1$ (1 ex.)

[389] $^{13} 6 > 3$ (1 ex.)

I, 538.

VI, 309.

[390] $7 > 2$ (2 ex.) [398] $13 > 12$ (1 ex.)
VIII, 820. — XIII, 345. XV, 564.

[391] $7 < 7^{14}$ (1 ex.) [399] $-X^{10}-$ (55 ex.)
X, 723.

[392] $^77 > 4$ (1 ex.)
II, 376.
[393] $^97 > 6$ (1 ex.)
VIII, 31.
I, 698. 700. — II, 743. — III, 261. — IV, 4. 320. 422. 473. 681. 695. — V, 12. 379. 391. 523. — VI, 28. 288. 317. 619. — VII, 21. 38. 852. — VIII, 113. 142. 200. 220. 477. 611. 728. — IX, 229. 243. 281. 403. 696. 701. 768. — X, 228. 337. 351. 456. 582. — XI, 13. 283. 629. 666. — XII, 169. 175. 203. 476. 542. — XIII, 758. — XIV, 28. 167. 761. — XV, 308. 807.

[394] $8 > 4$ (1 ex.)
XI, 509.
[400] $0^{6-10} < 0^{10-9}$ (1 ex.)
VII, 791.

[395] $8 > 5$ (1 ex.)
XV, 559.
[401] $0^{7-10} < ^{13}0$ (2 ex.)
VIII, 232. — XI, 676.

[396] $8 > 6$ (2 ex.)
XI, 78. — XIV, 284.
[402] $0^{6-10} < ^{13}0$ (13 ex.)

[397] $^{13}8 > 7$ (1 ex.)
X, 98.
II, 101. 700. — III, 463. — IV, 499. — VI, 296. — VIII, 45. 474. — IX, 171. — X, 397. — XII, 517. — XIII, 189. — XIV, 596. — XV, 658.

$$[403] \quad 0^{6-10} < {}^{13}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

XI, 693. — XIII, 837.

$$[404] \quad 0^{6-10} < {}^{13}0^4 \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 873. — III, 477. — XII, 594.

$$[405] \quad 0^{6-10} < {}^{13}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 24.

$$[406] \quad 0^{6-10} < {}^{13}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 727.

$$[407] \quad 0^{6-10} < {}^{13}1 \quad (3 \text{ ex.})$$

VIII, 511. — IX, 344. — XIII, 589.

$$[408] \quad 0^{6-10} < {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 204.

$$[409] \quad 0^{4-10} > 0^{10-6} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 136. — X, 372.

$$[410] \quad 0^{4-10} = 0^{10-9} \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 578. — XIII, 62. — XIV, 672.

$$[411] \quad 0^{4-10} = 0^{10-0} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 669.

$$[412] \quad 0^{4-10} < {}^{13}0 \quad (37 \text{ ex.})$$

I, 281. 470. 471. 636. 641. —
II, 52. — III, 289. 613. — IV,
74. 144. 287. 336. 585. 797.
— V, 27. — VI, 78. 202. 263.
283. — VIII, 127. 645. — IX,
86. 122. 520. 757. — X, 71.
430. 610. 620. — XI, 632. —
XIII, 295. 312. 362. 741. —
XIV, 222. — XV, 392. 595.

$$[413] \quad 0^{3-10} < {}^{13}0 \quad (12 \text{ ex.})$$

V, 102. — VII, 263. 736. — IX,
471. — X, 236. 355. — XI,
14. 105. — XIII, 60. 246. —
XV, 203. 445.

$$[414] \quad 0^{4-10} < {}^{13}0^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 618. — X, 378.

$$[415] \quad 0^{4-10} < {}^{13}0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 699.

$$[416] \quad 0^{3-10} < {}^{13}0^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[423] \quad 0^{10} > 0^{10-4} \quad (10 \text{ ex.})$$

VIII, 326. — IX, 638.

II, 74. — III, 247. — VIII, 881.
— XI, 442. 539. — XII, 80.
— XIII, 16. 420. 556. — XIV,
552.

$$[417] \quad 0^{4-10} < {}^{13}0^{10} \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 222. — IV, 362. 369. 799. —
XIV, 675.

$$[424] \quad 0^{10} > 0^{10-4'} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[418] \quad 0^{3-10} < {}^{13}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 284.

XIV, 684.

$$[425] \quad 0^{10} > 0^{10-6} \quad (16 \text{ ex.})$$

$$[419] \quad 0^{4-10} < {}^{13}1 \quad (9 \text{ ex.})$$

II, 255. 521. — III, 641. — V,
634. — VI, 352. 578. — VII,
507. — IX, 572. — X, 339.
393. — XI, 684. 695. 751. —
XIII, 71. — XIV, 378. — XV,
165.

III, 601. — IV, 649. — VI, 255.
— VIII, 416. — X, 595. 624.
— XIII, 225. — XIV, 540. —
XV, 76.

$$[420] \quad 0^{4-10} < {}^{13}1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[426] \quad 0^{10} > 0^{10-9} \quad (14 \text{ ex.})$$

XV, 566.

I, 386. 537. — II, 44. — IV,
356. 704. — VI, 492. — VII,
174. — VIII, 252. — IX, 312.
— X, 371. 457. — XI, 207. —
XII, 278. 391.

$$[421] \quad 0^{4-10} < {}^{13}1^{10'} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 649.

$$[427] \quad 0^{10} > 0^{10-0} \quad (7 \text{ ex.})$$

$$[422] \quad 0^{4-10} < {}^{13}2 \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 39. — IX, 115. 779. 790. —
X, 34. — XIV, 23. 123.

II, 623. — IV, 44.

[428] $0^{10} = {}^{13}0$ (548 ex.)

I, 24. 31. 44. 49. 139. 167. 267.
 292. 321. 343. 344. 362. 382.
 410. 415. 429. 474. 481. 482.
 491. 494. 524. 545. 547. 563.
 627. 638. 642. 644. 646. 738.
 755. 775. — II, 28. 53. 67. 71.
 79. 104. 127. 128. 149. 166.
 177. 210. 211. 212. 250. 264.
 308. 315. 322. 328. 339. 361.
 376. 393. 418. 424. 444. 446.
 457. 495. 507. 520. 534. 556.
 568. 627. 641. 664. 683. 715.
 718. 729. 731. 732. 747. 764.
 777. 780. 792. 796. 811. 831.
 832. 846. 854. 859. 864. —
 III, 2. 33. 34. 45. 51. 69. 126.
 153. 154. 195. 230. 236. 302.
 331. 372. 391. 395. 405. 417.
 424. 430. 433. 436. 453. 464.
 466. 492. 493. 519. 527. 543.
 599. 637. 646. 663. 678. 683.
 684. 723. 726. — IV, 6. 34.
 37. 63. 64. 75. 86. 119. 159.
 163. 166. 227. 274. 286. 312.
 316. 317. 318. 326. 327. 328.
 329. 350. 351. 358. 359. 376.
 427. 428. 461. 463. 490. 581.
 583. 597. 603. 659. 732. 745.
 — V, 39. 205. 284. 290. 349.
 430. 492. 494. 503. 547. 603.
 604. 643. 650. 668. 669. —
 VI, 25. 34. 42. 52. 55. 79. 98.
 112. 176. 194. 196. 215. 293.
 348. 349. 355. 379. 421. 471.
 478. 497. 513. 518. 547. 548.
 565. 602. 623. 627. 633. 641.
 652. 674. 689. 691. 692. —
 VII, 7. 41. 68. 76. 77. 78. 99.

130. 134. 143. 167. 168. 206.
 216. 248. 278. 290. 321. 333.
 336. 403. 445. 460. 467. 492.
 510. 517. 521. 551. 563. 566.
 576. 610. 618. 640. 654. 657.
 664. 699. 706. 725. 756. 784.
 799. 802. 830. 832. 837. 841.
 849. — VIII, 46. 75. 119. 187.
 215. 216. 227. 233. 238. 249.
 258. 289. 330. 355. 356. 381.
 390. 418. 431. 472. 537. 538.
 546. 578. 616. 636. 698. 724.
 769. 811. 825. 836. — IX, 13.
 42. 52. 59. 125. 145. 147. 148.
 181. 196. 250. 305. 339. 378.
 379. 380. 466. 481. 506. 508.
 522. 523. 524. 530. 560. 562.
 567. 583. 599. 603. 604. 627.
 628. 662. 665. 679. 681. 692.
 708. 710. 732. 745. 747. 748.
 749. 760. 761. 775. 793. 794.
 — X, 18. 25. 105. 142. 166.
 187. 189. 193. 204. 214. 241.
 264. 279. 282. 297. 303. 319.
 322. 374. 380. 389. 398. 399.
 428. 445. 496. 502. 511. 518.
 519. 524. 532. 566. 597. 599.
 614. 626. 630. 643. 651. 658.
 668. 680. — XI, 63. 78. 85.
 104. 110. 128. 133. 176. 187.
 193. 244. 254. 265. 296. 305.
 310. 342. 354. 376. 382. 406.
 424. 453. 458. 474. 488. 501.
 513. 550. 628. 639. 649. 681.
 700. 704. 718. 779. — XII, 17.
 41. 82. 120. 127. 139. 154.
 231. 237. 265. 270. 329. 358.
 372. 376. 414. 455. 461. 465.
 468. 493. 509. 535. 603. 616.
 — XIII, 8. 15. 20. 40. 55. 106.

114. 135. 155. 156. 158. 170.
 172. 186. 200. 210. 212. 219.
 221. 223. 247. 300. 333. 349.
 387. 408. 452. 491. 538. 557.
 677. 686. 822. 823. 839. 849.
 957. — XIV, 31. 128. 151. 231.
 254. 272. 292. 355. 361. 365.
 383. 394. 407. 440. 519. 523.
 548. 608. 650. 656. 657. 666.
 668. 686. 720. — XV, 24. 28.
 71. 88. 132. 170. 228. 237.
 238. 249. 268. 274. 331. 334.
 355. 400. 412. 415. 426. 477.
 478. 525. 526. 538. 556. 608.
 640. 734. 772. 854. 870.

727. 788. 872. — III, 494. 670.
 — IV, 337. — V, 34. 46. 212.
 531. — VII, 46. — VIII, 660.
 695. — IX, 40. 203. 580. —
 X, 504. 708. — XII, 173. 490.
 — XIII, 340. 610. — XIV, 172.
 302. 695. — XV, 493. 539.
 583. 599. 677.

[432] $0^{10} < {}^{13}0^6$ (2 ex.)

III, 268. — VI, 358.

[429] $0^{10} < {}^{13}0^3$ (14 ex.)

I, 568. — II, 38. 233. 320. 508.
 — IV, 644. 742. — V, 262. —
 VII, 346. 774. — VIII, 809.
 — X, 416. — XI, 682. — XV,
 266.

[430] $0^{10} < {}^{13}0^4$ (22 ex.)

I, 132. 403. — II, 22. 505. 766.
 — III, 393. 600. 673. — IV,
 236. 268. 368. — V, 476. —
 VI, 134. 237. — IX, 526. —
 X, 368. — XI, 111. 522. —
 XIV, 55. 134. 730. — XV,
 594.

[431] $0^{10} < {}^{13}0^6$ (35 ex.)

I, 438. 540. — II, 98. 161. 662.

[433] $0^{10} < {}^{13}0^{10}$ (105 ex.)

I, 199. 288. 304. 673. — II, 63.
 451. 704. 829. — III, 131. 141.
 234. 273. 566. 704. — IV, 151.
 234. 290. 346. 396. 429. 449.
 563. — V, 13. 371. 464. 498.
 630. — VI, 10. 43. 50. 75.
 519. — VII, 37. 92. 120. 179.
 189. 207. 655. 715. 718. —
 VIII, 49. 64. 83. 110. 141. 219.
 224. 298. 401. 657. 687. 850.
 883. — IX, 4. 33. 342. 371.
 386. 675. — X, 419. — XI,
 211. 263. 287. 297. 307. 437.
 471. 616. 696. 739. — XII, 64.
 98. 142. 232. 341. 343. 416.
 470. 482. — XIII, 64. 136. 160.
 177. 193. 213. 270. 364. 554.
 — XIV, 101. 194. 260. 318.
 491. 496. 613. 718. 784. 805.
 — XV, 55. 78. 281. 418. 463.
 586.

$$[434] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{11} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 245.

$$[435] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{14} \quad (18 \text{ ex.})$$

I, 682. — II, 692. — IV, 196.
— V, 42. — VII, 69. 426. —
VIII, 324. 334. 491. — IX,
200. — X, 512. 560. — XI,
257. 338. 519. — XIV, 130.
754. — XV, 514.

$$[436] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{15} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 484.

$$[437] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{16} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 670. — VI, 46.

$$[438] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{19} \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 232. — II, 301. — IV, 173.
— VIII, 250.

$$[439] \quad 0^{10} < {}^{13}0^{20} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 756.

$$[440] \quad 0^{10} < {}^{13}1 \quad (304 \text{ ex.})$$

I, 36. 52. 107. 144. 149. 192.

272. 293. 328. 367. 384. 393.
450. 488. 566. 581. 595. 630.
662. 707. 753. — II, 47. 54.
72. 103. 206. 260. 265. 338.
356. 409. 468. 472. 474. 498.
540. 589. 606. 617. 651. 733.
745. 852. — III, 12. 24. 165.
198. 249. 271. 290. 418. 425.
446. 517. 586. 640. 642. 656.
— IV, 76. 103. 143. 160. 200.
223. 230. 264. 285. 342. 389.
407. 479. 493. 506. 561. 600.
651. 691. 716. — V, 22. 30.
130. 198. 258. 285. 292. 294.
319. 344. 352. 451. 455. 474.
614. 655. 675. — VI, 24. 26.
59. 146. 204. 208. 216. 248.
252. 259. 284. 377. 396. 467.
537. 592. 598. 669. 672. —
VII, 32. 215. 220. 280. 382.
386. 416. 543. 547. 556. 561.
611. 627. 679. 794. — VIII,
90. 99. 145. 296. 376. 378.
380. 388. 399. 460. 494. 497.
499. 558. 560. 590. 620. 622.
701. 765. 819. 864. 879. — IX,
21. 29. 75. 85. 99. 129. 237.
373. 383. 388. 458. 483. 485.
503. 515. 528. 538. 551. 606.
608. 611. 622. 633. 702. 704.
733. 764. — X, 4. 23. 104.
176. 200. 207. 298. 359. 400.
450. 497. 501. 573. 629. 652.
666. — XI, 134. 178. 230. 232.
255. 261. 301. 377. 459. 490.
497. 514. 527. 686. 708. 712.
747. 791. 793. — XII, 46. 125.
132. 150. 208. 252. 269. 325.
335. 339. 496. 502. 512. 518.
520. 567. — XIII, 1. 25. 48.

73. 80. 103. 205. 223. 268.
 318. 346. 373. 380. 382. 433.
 481. 521. 545. 563. 591. 638.
 673. 681. 717. 762. 808. 821.
 840. 865. 902. 933. 958. —
 XIV, 6. 66. 68. 70. 95. 266.
 271. 310. 356. 399. 441. 512.
 521. 592. 598. 626. 687. 714.
 816. — XV, 1. 26. 158. 184.
 194. 204. 235. 275. 313. 317.
 359. 409. 545. 575. 581. 601.
 669. 675. 695. 737. 777. 794.
 871.

— IV, 486. 534. — V, 657.
 — VII, 285. — IX, 273. 697.
 — X, 537. 657. — XII, 397.
 419. — XIV, 40. 116. 759.
 787.

[446] $0^{10} < {}^{13}1^{14}$ (4 ex.)

I, 240. — II, 562. — III, 448.
 — XIII, 842.

[441] $0^{10} < {}^{13}1^3$ (1 ex.)

II, 353.

[447] $0^{10} < {}^{13}1^{16}$ (1 ex.)

VI, 189.

[442] $0^{10} < {}^{13}1^4$ (3 ex.)

VII, 297. — X, 408. — XI, 646.

[443] $0^{10} < {}^{13}1^{4''}$ (1 ex.)

XI, 787.

[444] $0^{10} < {}^{13}1^6$ (2 ex.)

V, 216. — XII, 27.

[445] $0^{10} < {}^{13}1^{10}$ (18 ex.)

I, 583. — II, 11. 740. — III, 275.

[448] $0^{10} < {}^{13}2$ (77 ex.)

I, 91. 348. — II, 158. 262. 364.
 460. 603. 680. — III, 55. 87.
 253. 454. 701. — IV, 28. 322.
 769. — V, 356. 402. 471. 574.
 639. 642. — VI, 227. 332.
 403. 458. 687. 690. — VII,
 29. 309. 456. 652. 687. —
 VIII, 69. 264. 506. 526. 866.
 — IX, 131. 259. 518. 613.
 649. — X, 492. 633. 702. —
 XI, 58. 61. 194. 379. 394.
 548. 574. 602. 674. 764. —
 XII, 53. 102. 242. 380. 426.
 524. — XIII, 604. 640. 882.
 — XIV, 11. 144. 210. 288.
 514. 669. 835. — XV, 456.
 508. 703. 706. 765.

$$[449] \quad 0^{10} < {}^{13}2^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 260.

$$[456] \quad 0^{10} < {}^{13}3^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 534.

$$[450] \quad 0^{10} < {}^{13}2^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 362.

$$[457] \quad 0^{10} < {}^{13}4 \quad (13 \text{ ex.})$$

I, 276. 729. — II, 531. — VI,
152. — VII, 164. 257. — VIII,
279. 711. — IX, 349. — XII,
108. 522. — XIV, 129. 743.

$$[451] \quad 0^{10} < {}^{13}2^{12} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 848.

$$[458] \quad 0^{10} < {}^{13}4^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[452] \quad 0^{10} < {}^{13}2^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 330. — VIII, 203.

XI, 389.

$$[459] \quad 0^{10} < {}^{13}5 \quad (6 \text{ ex.})$$

$$[453] \quad 0^{10} < {}^{13}2^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 572. — VI, 531. — VII, 826.
— IX, 735. — XIV, 279. —
XV, 524.

III, 263.

$$[454] \quad 0^{10} < {}^{13}3 \quad (19 \text{ ex.})$$

I, 226. 553. 724. — II, 145.
377. — IV, 772. — VI, 210.
366. — VIII, 51. — IX, 443.
737. — X, 533. 698. — XIII,
36. 527. 600. — XIV, 193.
198. — XV, 843.

$$[460] \quad 0^{10} < {}^{13}6 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 836.

$$[461] \quad 0^{10} < {}^{13}9 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 204.

$$[455] \quad 0^{10} < {}^{13}3^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 423.

$$[462] \quad 30^{10} > 0^{10-4} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 621. — IX, 791.

$$[463] \quad {}^3\mathbf{O}^{10} > {}^{13}\mathbf{O} \quad (16 \text{ ex.})$$

IV, 752. — VI, 446. — VII, 61.
138. 560. — VIII, 729. — IX,
6. — X, 39. 370. 376. — XI,
103. — XII, 188. 513. — XIII,
845. — XIV, 15. 503.

$$[464] \quad {}^4\mathbf{O}^{10} > {}^{13}\mathbf{O} \quad (30 \text{ ex.})$$

I, 303. 538. — IV, 437. 442.
634. — VI, 270. 591. — VII,
116. — IX, 313. 496. 504.
725. — X, 216. 459. — XI,
201. 210. 323. 372. 378. 711.
— XII, 392. 475. 619. — XIII,
622. 809. 943. — XIV, 269.
419. — XV, 306. 449.

$$[465] \quad {}^3\mathbf{O}^{10} = {}^{13}\mathbf{O}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 679.

$$[466] \quad {}^4\mathbf{O}^{10} < {}^{13}\mathbf{O}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

XIII, 670. — XIV, 499. — XV,
646.

$$[467] \quad {}^3\mathbf{O}^{10} < {}^{13}\mathbf{O}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 280.

$$[468] \quad {}^3\mathbf{O}^{10} < {}^{13}\mathbf{O}^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 321.

$$[469] \quad {}^4\mathbf{O}^{10} < {}^{13}\mathbf{1} \quad (10 \text{ ex.})$$

I, 234. — II, 291. 771. — V,
201. — VIII, 642. — X, 218.
— XI, 158. — XII, 263. 405.
— XIV, 821.

$$[470] \quad {}^7\mathbf{O}^{10} > {}^{13}\mathbf{O} \quad (27 \text{ ex.})$$

II, 300. 522. — III, 378. 552. —
V, 94. 480. — VI, 41. 117.
580. — VII, 202. — VIII, 71.
— IX, 374. 542. 573. — X,
340. 464. 528. — XI, 432.
450. 477. — XIII, 72. 96. 389.
— XIV, 762. 771. — XV,
166. 544.

$$[471] \quad {}^8\mathbf{O}^{10} > {}^{13}\mathbf{O} \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 576. — X, 470.

$$[472] \quad {}^9\mathbf{O}^{10} > {}^{13}\mathbf{O} \quad (83 \text{ ex.})$$

I, 360. 509. 511. — II, 75. 155.
168. 186. 548. 565. 675. 694.
849. — III, 76. 84. 89. 152.
612. 633. 691. — IV, 95. 273.
459. 511. 640. 658. 683. 713.
— V, 194. 382. 530. — VI,
74. 357. 432. 470. 586. 632.
— VII, 71. 323. 742. — VIII,
27. 168. 493. 697. 710. — IX,
61. 84. 199. 202. 389. 617.
713. 754. 784. — X, 135. 186.
199. 318. 358. 396. 509. 587.

— XI, 115. 223. 362. 426.
776. — XII, 26. 92. — XIII,
90. 504. 535. 606. 696. 931.
948. — XIV, 153. 265. 371.
— XV, 113. 302. 371. 516.
605.

$$[479] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{10} \quad (8 \text{ ex.})$$

I, 334. 513. — III, 82. — VII,
161. — VIII, 785. — X, 581.
— XII, 401. — XIV, 756.

$$[473] \quad {}^7\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 736. — II, 672.

$$[480] \quad {}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 316. 394.

$$[474] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^3 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 374. 468.

$$[481] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 93. — X, 42.

$$[475] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 61.

$$[482] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 769.

$$[476] \quad {}^8\mathbf{0}^{10} = {}^{13}\mathbf{0}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 540.

$$[483] \quad {}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1} \quad (7 \text{ ex.})$$

IV, 552. — VI, 484. — XI, 417.
452. 729. — XV, 442. 649.

$$[477] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} = {}^{13}\mathbf{0}^6 \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 374. — X, 484. — XII, 515.
— XIII, 486. — XV, 189.

$$[484] \quad {}^8\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 807.

$$[478] \quad {}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 178. — X, 646.

$$[485] \quad {}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1} \quad (26 \text{ ex.})$$

II, 51. 204. — III, 281. 308.
377. 549. — IV, 198. — V,

150. 496. — VI, 182. 445.
546. — VII, 632. — X, 153.
285. 293. 330. 490. — XI,
170. 702. — XII, 196. 602. —
XIV, 137. 150. — XV, 762.
801.
- [486] ${}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1}^{10}$ (1 ex.)
- IX, 298.
- [487] ${}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1}^{14}$ (1 ex.)
- XI, 464.
- [488] ${}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{2}$ (2 ex.)
- II, 295. — VI, 95.
- [489] ${}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{2}^{10}$ (1 ex.)
- XI, 722.
- [490] ${}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{3}$ (1 ex.)
- VIII, 817.
- [491] ${}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{3}^{16}$ (1 ex.)
- XI, 717.
- [492] ${}^9\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{4}$ (1 ex.)
- VI, 656.
- [493] ${}^7\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{5}$ (1 ex.)
- I, 767.
- [494] ${}^{13}\mathbf{0}^{10} > \mathbf{0}^{10-2}$ (1 ex.)
- III, 648.
- [495] ${}^{13}\mathbf{0}^{10} > \mathbf{0}^{10-5}$ (1 ex.)
- VIII, 561.
- [496] ${}^{13}\mathbf{0}^{10} > \mathbf{0}^{10-6}$ (1 ex.)
- V, 248.
- [497] ${}^{13}\mathbf{0}^{10} > \mathbf{0}^{10-9}$ (1 ex.)
- IV, 661.
- [498] ${}^{11}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}$ (3 ex.)
- I, 255. — II, 192. — VIII, 839.
- [499] ${}^{12}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}$ (1 ex.)
- I, 191.

[500] $^{13}\text{O}^{10} > ^{13}\text{O}$ (193 ex.)

[501] $^{13}\text{O}^{10} > ^{13}\text{O}^4$ (4 ex.)

I, 53. 93. 206. 235. 374. 394.
437. 596. 609. 614. 675. 688.
— II, 14. 41. 87. 205. 287.
292. 357. 416. 440. 597. 669.
744. 772. 853. — III, 13. 38.
98. 286. 294. 309. 338. 369.
426. 447. 456. 470. 518. 550.
643. 653. — IV, 92. 106. 150.
153. 278. 324. 419. 483. 489.
507. 553. 666. 696. — V, 4.
21. 45. 136. 139. 245. 261.
345. 377. 417. 427. 452. 467.
497. 517. 522. 553. 589. 596.
615. 654. 672. — VI, 29. 45.
77. 156. 226. 233. 247. 285.
334. 397. 468. 485. 593. 670.
704. — VII, 16. 25. 28. 88.
122. 311. 450. 548. 562. 628.
717. 733. 773. 818. — VIII,
78. 82. 246. 354. 389. 457.
591. 779. 865. — IX, 76. 151.
206. 249. 291. 377. 438. 552.
609. 674. — X, 24. 82. 89.
208. 231. 286. 326. 338. 401.
413. 436. 570. 625. 641. 667.
685. 699. — XI, 84. 164. 220.
233. 284. 460. 473. 491. 748.
794. — XII, 97. 145. 209. 218.
234. 340. 418. 443. 448. —
XIII, 12. 39. 215. 319. 432.
498. 546. 559. 594. 603. 853.
— XIV, 284. 357. 459. 558.
561. 593. 621. 642. 715. 790.
809. 844. — XV, 64. 185.
258. 310. 469. 529. 636. 751.
831.

II, 404. 644. — VII, 298. — X,
442.

[502] $^{13}\text{O}^{10} > ^{13}\text{O}^6$ (7 ex.)

V, 525. — VIII, 198. 845. —
XI, 575. — XIII, 208. 263. —
XIV, 779.

[503] $^{11}\text{O}^{10} = ^{13}\text{O}^{10}$ (1 ex.)

IV, 518.

[504] $^{13}\text{O}^{10} = ^{13}\text{O}^{10}$ (17 ex.)

I, 418. 584. 654. 740. — II, 579.
— VI, 367. — VII, 286. —
VIII, 112. — IX, 274. 700. —
X, 80. — XI, 400. 743. — XIII,
470. — XIV, 180. 760. 788.

[505] $^{12}\text{O}^{10} < ^{13}\text{O}^{14}$ (5 ex.)

V, 500. 528. — VI, 443. — VII,
432. — IX, 328.

[506] $^{13}\text{O}^{10} < ^{13}\text{O}^{16}$ (1 ex.)

III, 265.

[507] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{1}$ (91 ex.)

I, 92. 373. 464. 586. 613. — II, 263. 296. 461. 678. 706. 756. — III, 285. 320. 455. 624. — IV, 20. 61. 149. 371. 763. 770. — V, 20. 403. 466. 516. 521. 640. 660. — VI, 96. 232. 333. — VII, 186. 310. 485. 698. 783. 798. 809. — VIII, 204. 456. 723. 749. — IX, 179. 205. 264. 282. 290. 365. 404. 424. 431. 470. 729. — X, 21. 421. 715. 726. — XI, 48. 62. 83. 219. 405. 435. 603. 785. — XII, 100. 109. 144. 283. — XIII, 11. 68. 142. 431. 602. 825. — XIV, 53. 163. 205. 239. 262. 289. 333. 489. 506. 825. 843. 847. — XV, 73. 291. 588. 775.

[508] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{1}^4$ (1 ex.)

II, 643.

[509] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{1}^6$ (2 ex.)

V, 524. — VIII, 691.

[510] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{1}^{16}$ (1 ex.)

III, 264.

[511] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{2}$ (15 ex.)

I, 278. — III, 299. — V, 478. 539. — VI, 211. — VIII, 523. — X, 557. — XI, 213. — XII, 442. — XIII, 37. 601. 856. — XIV, 245. 251. — XV, 50.

[512] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{3}$ (8 ex.)

I, 277. 730. — VII, 589. — X, 325. — XIII, 167. 628. — XV, 49. 309.

[513] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{4}$ (6 ex.)

V, 364. — X, 324. — XI, 563. — XIII, 759. — XV, 181. 808.

[514] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{6}$ (1 ex.)

XII, 409.

[515] $^{43}\mathbf{0}^{40} < ^{43}\mathbf{6}^6$ (1 ex.)

VIII, 712.

[516] $^{47}\mathbf{0}^{40} > ^{43}\mathbf{0}$ (25 ex.)

I, 670. — II, 170. 609. 639. — III, 312. 323. — V, 219. — VI, 33. 120. 474. 646. — VIII,

202. 283. — IX, 473. 475. 579.
744. — XI, 493. 690. 699. —
XIII, 237. 367. — XIV, 287.
750. — XV, 363.

30. 492. — XIV, 26. — XV, 5.
383.

$$[523] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[517] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 27.

III, 270.

$$[524] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[518] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 527.

XIII, 281.

$$[525] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{2} \quad (4 \text{ ex.})$$

$$[519] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^{10} \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 559. — IX, 430. — XV, 337.
549.

I, 618. — VII, 712. — IX, 422.
— XIV, 463. 774.

$$[526] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{2}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

$$[520] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} = {}^{13}\mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 8. 321. — VII, 410.

II, 384. — XIV, 148.

$$[527] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{3} \quad (3 \text{ ex.})$$

$$[521] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{0}^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 751. — IV, 298. — XIV, 389.

IV, 339.

$$[528] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{3}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[522] \quad {}^{17}\mathbf{0}^{10} < {}^{13}\mathbf{1} \quad (18 \text{ ex.})$$

II, 790.

IV, 418. — V, 36. 188. 653. —
VI, 364. — VII, 735. 848. —
VIII, 662. — IX, 138. 369.
586. — X, 486. 506. — XII,

$$[529] \quad {}^{19}\mathbf{0}^{10} > {}^{13}\mathbf{0} \quad (14 \text{ ex.})$$

I, 223. 378. — III, 315. — IV,

124. 270. — VI, 482. — VII,
673. — X, 444. — XIII, 18. —
XIV, 81. 565. 851. — XV, 168.
744.

[530] $^{20}\mathbf{0}^{10} > ^{13}\mathbf{0}$ (7 ex.)

IV, 624. — V, 173. — VIII, 361.
— XIII, 582. 884. — XIV,
795. — XV, 272.

[531] $^{49}\mathbf{0}^{10} > ^{13}\mathbf{0}^6$ (1 ex.)

XII, 76.

[532] $^{20}\mathbf{0}^{10} > ^{13}\mathbf{0}^6$ (1 ex.)

II, 510.

[533] $^{49}\mathbf{0}^{10} > ^{13}\mathbf{0}^{10}$ (4 ex.)

IX, 183. — XI, 679. — XIV,
676. 681.

[534] $^{20}\mathbf{0}^{10} > ^{13}\mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)

XIII, 568.

[535] $^{49}\mathbf{0}^{10} < ^{13}\mathbf{1}$ (16 ex.)

I, 3. 248. — II, 239. 407. — IV,
363. 482. 655. 800. — VI, 265.
311. — VII, 300. — IX, 44.

— XII, 228. 540. — XIV, 21.
— XV, 63.

[536] $^{20}\mathbf{0}^{10} < ^{13}\mathbf{1}$ (6 ex.)

II, 844. — V, 381. — VIII, 102.
— XII, 68. 345. — XV, 727.

[537] $^{49}\mathbf{0}^{10} < ^{13}\mathbf{2}$ (5 ex.)

IV, 370. — VI, 499. 694. — XI,
386. — XIV, 767.

[538] $^{49}\mathbf{0}^{10} < ^{13}\mathbf{3}$ (1 ex.)

VIII, 797.

[539] $\mathbf{1}^{10} > \mathbf{0}^{10-6}$ (1 ex.)

III, 532.

[540] $\mathbf{1}^{10} > \mathbf{0}^{10-9}$ (2 ex.)

V, 70. — XI, 740.

[541] $\mathbf{1}^{10} > \mathbf{0}^{10-0}$ (1 ex.)

XIV, 421.

[542] $\mathbf{1}^{10} > ^{13}\mathbf{0}$ (223 ex.)

I, 33. 46. 203. 271. 317. 353.

355. 366. 408. 462. 469. 487.
 552. 556. 616. 621. 634. 677.
 769. 777. 779. — II, 102. 137.
 190. 209. 228. 271. 324. 343.
 433. 452. 513. 519. 526. 648.
 660. 666. 703. 721. 863. —
 III, 62. 71. 119. 142. 172. 203.
 205. 233. 304. 371. 380. 429.
 512. 563. 565. 567. 622. 635.
 705. — IV, 35. 146. 168. 170.
 172. 203. 244. 255. 291. 330.
 379. 456. 530. 671. 694. 748.
 — V, 143. 153. 156. 277. 351.
 372. 463. 581. 584. 631. 649.
 — VI, 18. 161. 200. 309. 330.
 351. 680. — VII, 85. 129. 303.
 423. 483. 526. 539. 571. 621.
 660. 671. 719. 750. 793. 812.
 858. — VIII, 16. 34. 50. 137.
 230. 255. 321. 402. 487. 530.
 602. 615. 860. 870. 884. —
 IX, 34. 38. 54. 110. 315. 321.
 335. 355. 372. 387. 465. 494.
 557. 594. 615. 619. 658. 683.
 721. — X, 37. 52. 63. 255.
 344. 468. 494. 572. 615. —
 XI, 38. 53. 168. 242. 286. 288.
 298. 438. 440. 445. 479. 567.
 685. — XII, 55. 63. 104. 200.
 225. 259. 360. 413. 483. 546.
 548. 566. 576. 579. 621. —
 XIII, 28. 84. 92. 94. 147. 161.
 178. 192. 254. 267. 285. 351.
 385. 419. 544. 599. 752. 814.
 820. 858. 877. 965. — XIV,
 24. 317. 319. 415. 495. 545.
 610. 612. 723. 769. 804. —
 XV, 18. 40. 98. 115. 175. 278.
 288. 341. 348. 417.

$$[543] \quad 1^{10} > {}^{13}0^3 \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 190. — XIII, 540.

$$[544] \quad 1^{10} > {}^{13}0^4 \quad (4 \text{ ex.})$$

IV, 23. — VII, 105. — XIII,
 307. — XIV, 740.

$$[545] \quad 1^{10} > {}^{13}0^6 \quad (7 \text{ ex.})$$

I, 749. — II, 592. — IX, 343.
 — XI, 617. — XII, 65. — XV,
 215. 730.

$$[546] \quad 1^{10} > {}^{13}0_+^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 692.

$$[547] \quad 1^{10} > {}^{13}0^{10} \quad (23 \text{ ex.})$$

I, 396. — II, 781. — III, 96. 179.
 459. 680. — IV, 392. — V, 2.
 98. 179. — VII, 20. 662. 731.
 — IX, 183. — X, 682. — XI,
 308. 545. — XII, 311. — XIII,
 314. — XIV, 141. 178. 487. —
 XV, 528.

$$[548] \quad 1^{10} > {}^{13}0^{14} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 29. — III, 659. — VII, 54.
 93. — IX, 156. 544. 676. —
 X, 306. — XV, 419.

[549] $1^{10} > {}^{13}0^{16}$ (2 ex.)

II, 91. — IV, 450.

[550] $1^{10} > {}^{13}0^{19}$ (2 ex.)

II, 543. — V, 447.

[551] $1^{10} = {}^{13}1$ (192 ex.)

I, 50. 114. 183. 205. 289. 305.
572. 608. 640. 647. 674. 726.
758. — II, 45. 143. 268. 283.
312. 483. 503. 570. 615. 668.
738. 776. 834. — III, 44. 91.
113. 386. 435. 478. 509. —
IV, 126. 152. 210. 260. 277.
397. 572. 605. 719. 755. 766.
— V, 14. 90. 124. 138. 221.
274. 333. 376. 386. 485. 552.
570. 588. 602. — VI, 51. 57.
76. 222. 243. 314. 703. —
VII, 3. 15. 27. 67. 87. 102.
121. 205. 208. 210. 378. 449.
585. 609. 721. 724. 754. 760.
772. 843. — VIII, 56. 65. 77.
245. 277. 299. 353. 363. 370.
374. 423. 463. 658. — IX, 2.
9. 17. 150. 217. 221. 248.
376. 407. 437. 596. 636. 653.
664. 667. 709. — X, 2. 12.
66. 110. 160. 226. 278. 543.
640. 650. 664. 711. — XI,
87. 98. 151. 200. 264. 472.
571. 595. 598. 606. 672. 781.
— XII, 2. 6. 25. 96. 233. 236.
266. 272. 356. 417. 450. 453.

582. — XIII, 108. 118. 194.
311. 579. 608. 624. 747. 852.
860. 874. 918. — XIV, 76.
125. 195. 283. 450. 492. 533.
620. 630. 709. 719. 806. —
XV, 22. 134. 197. 207. 294.
320. 373. 380. 451. 635. 678.
740. 814. 823. 827. 830. 878.

[552] $1^{10} < {}^{13}1^3$ (2 ex.)

VIII, 434. — XII, 342.

[553] $1^{10} < {}^{13}1^4$ (3 ex.)

IV, 235. — VI, 262. — XIV,
190.

[554] $1^{10} < {}^{13}1^6$ (3 ex.)

II, 636. — VIII, 844. — XI,
540.

[555] $1^{10} < {}^{13}1^{10}$ (9 ex.)

IV, 2. 608. — V, 593. — VI,
383. — VIII, 726. — IX, 94.
401. — X, 79. — XII, 141.

[556] $1^{10} < {}^{13}1^{14}$ (7 ex.)

I, 158. — III, 688. — IV, 195.
673. — V, 499. — VII, 431.
— IX, 327.

[557] $1^{10} < {}^{13}2$ (74 ex.)

I, 58. 64. 138. 372. — II, 64. 326. 330. 341. 677. 705. 830. — III, 284. 319. — IV, 60. 293. 347. 353. — V, 104. 247. 465. 515. — VI, 231. 298. 452. 668. — VII, 43. 229. 398. 491. 597. — VIII, 385. 580. 722. 748. — IX, 5. 263. 364. 469. 548. — X, 20. 57. 73. 211. 342. 420. 714. 725. — XI, 82. 366. 370. 416. 434. 697. 784. — XII, 99. 165. 456. 471. 570. — XIII, 10. 141. 321. 329. 394. 657. 775. — XIV, 52. 98. 294. 338. 505. 846. — XV, 282. 290.

243. 298. 697. — IV, 32. 186. 218. 736. — V, 133. 622. — VII, 630. 817. — VIII, 502. — IX, 531. — X, 239. 477. 720. — XI, 25. 90. 212. — XII, 292. 328. — XIII, 124. 271. 497. 847. 855. — XIV, 161. — XV, 848.

[562] $1^{10} < {}^{13}3^3$ (1 ex.)

XIV, 102.

[563] $1^{10} < {}^{13}3^{10}$ (1 ex.)

XV, 464.

[558] $1^{10} < {}^{13}2^6$ (2 ex.)

VIII, 690. — XI, 347.

[564] $1^{10} < {}^{13}3^{14}$ (1 ex.)

VI, 434.

[559] $1^{10} < {}^{13}2^{10}$ (7 ex.)

III, 132. 274. — VI, 550. — VII, 18. — XIII, 555. — XIV, 461. 614.

[560] $1^{10} < {}^{13}2^{14}$ (1 ex.)

V, 63.

[565] $1^{10} < {}^{13}4$ (20 ex.)

I, 417. 569. — II, 58. 188. 477. 847. — IV, 564. — V, 414. — VI, 407. — VIII, 84. — IX, 434. 750. — XI, 534. — XII, 275. — XIII, 35. 166. 211. 627. — XIV, 824. — XV, 454.

[561] $1^{10} < {}^{13}3$ (31 ex.)

I, 200. — II, 202. 286. — III,

[566] $1^{10} < {}^{13}4^{10}$ (3 ex.)

VII, 180. — XI, 552. — XIV, 327.

[567] $1^{10} < {}^{13}4^{14}$ (1 ex.)

IX, 786.

[574] $1^{10} < {}^{13}8$ (2 ex.)

I, 739. — XII, 106.

[568] $1^{10} < {}^{13}5$ (10 ex.)

III, 333. — IV, 148. 410. — V,

363. — VI, 44. — IX, 427.

589. — X, 149. — XI, 383.

— XV, 180.

[575] ${}^41^{10} > {}^{13}0$ (2 ex.)

XIV, 604. — XV, 647.

[576] ${}^41^{10} > {}^{13}1$ (3 ex.)

V, 72. — X, 366. — XIV, 500.

[569] $1^{10} < {}^{13}5^6$ (1 ex.)

XII, 71.

[577] ${}^71^{10} > {}^{13}0$ (1 ex.)

XV, 860.

[570] $1^{10} < {}^{13}5^{10}$ (1 ex.)

XIII, 256.

[578] ${}^91^{10} > {}^{13}0$ (6 ex.)

I, 162. — II, 121. 278. — III,
170. 231. 507.

[571] $1^{10} < {}^{13}5^{14}$ (1 ex.)

VIII, 189.

[579] ${}^71^{10} > {}^{13}0^{14}$ (1 ex.)

[572] $1^{10} < {}^{13}6$ (10 ex.)

X, 730.

III, 342. 487. — IV, 758. — VI,

520. — VII, 797. — XI, 30.

183. — XIV, 476. 497. —

XV, 553.

[580] ${}^91^{10} > {}^{13}0^{14}$ (1 ex.)

XIII, 507.

[573] $1^{10} < {}^{13}7$ (2 ex.)

VII, 588. — X, 601.

[581] ${}^71^{10} > {}^{13}1$ (2 ex.)

II, 576. — VI, 354.

$$[582] \quad {}^9\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{1} \quad (11 \text{ ex.})$$

I, 517. — VI, 390. — VIII, 786.
— IX, 441. — X, 48. — XII,
402. — XIV, 557. 757. —
XV, 247. 327. 701.

$$[583] \quad {}^9\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{1}^{44} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 442.

$$[584] \quad {}^9\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2} \quad (3 \text{ ex.})$$

VII, 374. 789. — IX, 331.

$$[585] \quad {}^7\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 534.

$$[586] \quad {}^7\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{9} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 303.

$$[587] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{0} \quad (11 \text{ ex.})$$

I, 60. — II, 62. — III, 255. —
V, 226. — VI, 305. — VIII,
89. — IX, 333. 752. — XII,
90. — XIII, 139. 788.

$$[588] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{0}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 571.

$$[589] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{0}^{40} \quad (3 \text{ ex.})$$

IV, 566. — VI, 323. — XIV, 616.

$$[590] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{1} \quad (12 \text{ ex.})$$

I, 741. — II, 13. — III, 489. —
IV, 188. 300. — V, 135. —
VI, 144. 368. — VIII, 62.
714. — XIII, 126. — XV, 108.

$$[591] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{1}^{44} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 584.

$$[592] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 419. 655. — II, 60. — IV,
19. 112. — V, 416. — VIII,
86. — XI, 744. — XIII, 471.

$$[593] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2}^{40} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 348.

$$[594] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{3}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 73.

$$[595] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{4} \quad (3 \text{ ex.})$$

IX, 690. — X, 230. — XIV,
478.

$$[596] \quad {}^{43}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{5} \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 603. — XIV, 181.

$$[604] \quad {}^{49}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 346.

$$[597] \quad {}^{47}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{0} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 507. — II, 216.

$$[605] \quad {}^{20}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 88.

$$[598] \quad {}^{47}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{1} \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 428. — XI, 163. — XII, 162.
— XIII, 368.

$$[606] \quad {}^{49}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{4} \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 110. — XIV, 63.

$$[599] \quad {}^{47}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 423.

$$[607] \quad {}^{49}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{7} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 680.

$$[600] \quad {}^{47}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 184.

$$[608] \quad {}^{\mathbf{2}}^{40} > {}^{43}\mathbf{0} \quad (16 \text{ ex.})$$

I, 127. — II, 97. — III, 176. —
IV, 393. — V, 180. 343. 609.
— VI, 82. — VII, 91. 713. —
IX, 478. 781. — X, 147. —
XIII, 150. 869. — XIV, 74.

$$[601] \quad {}^{47}\mathbf{1}^{40} < {}^{43}\mathbf{5} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 562.

$$[602] \quad {}^{49}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{0} \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 691. — II, 697. — X, 613. —
XIII, 654.

$$[609] \quad {}^{\mathbf{2}}^{40} > {}^{43}\mathbf{0}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 16.

$$[603] \quad {}^{49}\mathbf{1}^{40} > {}^{43}\mathbf{1} \quad (2 \text{ ex.})$$

XI, 272. — XIV, 682.

$$[610] \quad {}^{\mathbf{2}}^{40} > {}^{43}\mathbf{0}^{40} \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 436. 742. — VIII, 130. —
XI, 46. 556. — XV, 499.

$$[611] \quad 2^{10} > {}^{13}0^{16} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 500. — VI, 578.

$$[612] \quad 2^{10} > {}^{13}0^{20} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 677.

$$[613] \quad 2^{10} > {}^{13}1 \quad (48 \text{ ex.})$$

I, 687. — II, 86. 140. 396. 685.
— III, 8. 37. 83. 97. 398. 681.
— IV, 51. 430. — V, 162. 238.
244. 287. — VI, 394. — VII,
663. 677. 692. 728. 732. —
VIII, 262. 633. — IX, 48. 184,
304. — X, 474. — XI, 192. —
XII, 217. 421. 447. 624. —
XIII, 45. 214. 552. — XIV,
18. 118. 156. 324. 418. 590.
659. — XV, 171. 495. 596.
785.

$$[614] \quad 2^{10} > {}^{13}1^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

X, 88. — XI, 399. — XIII, 65.

$$[615] \quad 2^{10} > {}^{13}1^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 320.

$$[616] \quad 2^{10} = {}^{13}2 \quad (29 \text{ ex.})$$

I, 397. 585. 612. 619. — III, 52.

180. — IV, 492. 665. — V,
659. — VII, 509. 520. — VIII,
185. 700. — IX, 188. 256. 561.
728. — X, 539. 683. — XI,
41. 113. 441. — XII, 282. —
XIII, 137. 220. 315. 689. 812.
— XIV, 529.

$$[617] \quad 2^{10} < {}^{13}2^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 527.

$$[618] \quad 2^{10} < {}^{13}2^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 545. — VI, 159.

$$[619] \quad 2^{10} < {}^{13}3 \quad (19 \text{ ex.})$$

I, 17. — III, 725. — VII, 465.
515. 716. — VIII, 19. 60. —
IX, 178. — X, 132. 556. 569.
— XII, 18. 312. 441. 590. —
XIII, 356. 490. — XIV, 250.
691.

$$[620] \quad 2^{10} < {}^{13}3^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 331.

$$[621] \quad 2^{10} < {}^{13}3^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 605.

$$[622] \quad 2^{10} < {}^{13}4 \quad (12 \text{ ex.})$$

I, 514. 653. — V, 3. — VI, 596.
— X, 157. — XI, 546. 652. —
XII, 385. 599. — XIII, 365.
593. — XIV, 142.

$$[623] \quad 2^{10} < {}^{13}5 \quad (8 \text{ ex.})$$

I, 264. — II, 403. — III, 476.
623. — VII, 222. — VIII,
705. — XI, 268. — XIII, 713.

$$[624] \quad 2^{10} < {}^{13}5^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 275.

$$[625] \quad 2^{10} < {}^{13}6 \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 642. — IV, 488. — VII, 287.
— XII, 88. — XV, 579.

$$[626] \quad 2^{10} < {}^{13}7 \quad (3 \text{ ex.})$$

V, 99. — XIV, 179. 785.

$$[627] \quad 2^{10} < {}^{13}8 \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 580. — XIV, 42. 204. — XV,
298.

$$[628] \quad 2^{10} < {}^{13}9 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 346. — XV, 487.

$$[629] \quad 2^{10} < {}^{13}11 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 192.

$$[630] \quad {}^92^{10} > {}^{13}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 414. — X, 310.

$$[631] \quad {}^92^{10} > {}^{13}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 336.

$$[632] \quad {}^92^{10} > {}^{13}2 \quad (3 \text{ ex.})$$

XII, 501. — XIII, 511. 647.

$$[633] \quad {}^92^{10} < {}^{13}2^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 734.

$$[634] \quad {}^92^{10} < {}^{13}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 436.

$$[635] \quad {}^72^{10} < {}^{13}4 \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 567. — XI, 754.

$$[636] \quad {}^{13}2^{10} > {}^{13}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 758.

$$[637] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} > {}^{13}\mathbf{1} \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 330. 368. — IV, 567. — VI,
155. 659. — VII, 24.

$$[644] \quad {}^{19}\mathbf{2}^{10} < {}^{13}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 79.

$$[638] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} > {}^{13}\mathbf{1}^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[645] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{0} \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 620. — XIII, 338.

VIII, 206. — IX, 699.

$$[639] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} > {}^{13}\mathbf{2} \quad (3 \text{ ex.})$$

$$[646] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 440.

VII, 829. — VIII, 116. — XI,
404.

$$[647] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[640] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} < {}^{13}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 314.

VIII, 179.

$$[648] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{1} \quad (17 \text{ ex.})$$

$$[641] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} < {}^{13}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 235. 295. — IV, 484. 610.
— V, 25. 77. — IX, 96. 300.
— X, 81. 387. 647. 659. —
XI, 309. — XIV, 35. 781. —
XV, 56. 257.

XV, 106.

$$[642] \quad {}^{13}\mathbf{2}^{10} < {}^{13}\mathbf{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[649] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 188.

VIII, 111.

$$[643] \quad {}^{17}\mathbf{2}^{10} < {}^{13}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[650] \quad \mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 553.

I, 500.

[651] $3^{10} > {}^{13}1^{16}$ (1 ex.)

[657] $3^{10} < {}^{13}5$ (5 ex.)

VIII, 131.

I, 171. — V, 595. — VII, 646.
— XIV, 799. — XV, 500.

[652] $3^{10} > {}^{13}2$ (15 ex.)

[658] $3^{10} < {}^{13}6$ (3 ex.)

II, 815. — III, 460. — IV, 25.
660. — V, 19. — VII, 697.
— VIII, 791. — IX, 397. —
XI, 47. 489. — XII, 143. —
XIV, 238. 261. 775. — XV,
606.

III, 614. — VI, 385. — XI,
742.

[653] $3^{10} > {}^{13}2^{10}$ (1 ex.)

VIII, 111. — XIII, 890.

I, 695.

[660] $3^{10} < {}^{13}8$ (2 ex.)

[654] $3^{10} = {}^{13}3$ (5 ex.)

VII, 162. — XV, 568.

II, 273. 437. — IV, 383. — VI,
142. — XIV, 244.

[661] $3^{10} < {}^{13}9$ (1 ex.)

XV, 48.

[655] $3^{10} < {}^{13}4$ (5 ex.)

[662] $3^{10} < {}^{13}10$ (1 ex.)

II, 755. — III, 327. 365. — VII,
317. 782.

V, 512.

[656] $3^{10} < {}^{13}4^{10}$ (1 ex.)

[663] ${}^43^{10} > {}^{13}2$ (1 ex.)

XIV, 569.

XIV, 488.

$$[664] \quad {}^9\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 750.

$$[672] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 23.

$$[665] \quad {}^9\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 536.

$$[673] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 618.

$$[666] \quad {}^7\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{2}^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 725.

$$[674] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{1} \quad (8 \text{ ex.})$$

II, 415. — III, 59. 277. — IV, 504. — V, 83. — IX, 673. — X, 435. — XIV, 641.

$$[667] \quad {}^7\mathbf{3}^{10} < {}^{13}\mathbf{6} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 688.

$$[675] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 464.

$$[668] \quad {}^{13}\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 523.

$$[676] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{2} \quad (11 \text{ ex.})$$

III, 135. — V, 636. — VII, 808. — VIII, 455. 587. 668. — IX, 289. 759. — X, 29. — XIII, 67. 786.

$$[669] \quad {}^{13}\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 762.

$$[677] \quad \mathbf{4}^{10} > {}^{13}\mathbf{3} \quad (4 \text{ ex.})$$

VIII, 522. — IX, 31. — X, 263. — XIII, 671.

$$[670] \quad {}^{13}\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{3} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 557. — XIV, 789.

$$[678] \quad \mathbf{4}^{10} = {}^{13}\mathbf{4} \quad (5 \text{ ex.})$$

VII, 704. — X, 441. — XII, 399. — XIII, 242. 469.

$$[671] \quad {}^{17}\mathbf{3}^{10} > {}^{13}\mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 11. — VII, 413.

[679] $4^{10} < {}^{13}5$ (4 ex.)

X, 323. — XI, 295. 401. — XIV,
617.

[680] $4^{10} < {}^{13}6$ (3 ex.)

VII, 332. — VIII, 688. — XIII,
558.

[681] $4^{10} < {}^{13}7$ (1 ex.)

XV, 103.

[682] $4^{10} < {}^{13}8$ (2 ex.)

V, 214. 429.

[683] $4^{10} < {}^{13}9$ (1 ex.)

VI, 553.

[684] $4^{10} < {}^{13}10$ (1 ex.)

XV, 534.

[685] $4^{10} < {}^{13}15$ (1 ex.)

X, 90.

[686] ${}^{13}4^{10} > {}^{13}1$ (1 ex.)

VII, 292.

[687] ${}^{13}4^{10} > {}^{13}3$ (1 ex.)

XV, 573.

[688] ${}^{13}4^{10} > {}^{13}4$ (1 ex.)

II, 351.

[689] ${}^{13}4^{10} < {}^{13}5$ (1 ex.)

VIII, 225.

[690] ${}^{13}4^{10} < {}^{13}21$ (1 ex.)

IV, 9.

[691] $5^{10} > {}^{13}1$ (3 ex.)

V, 283. — VIII, 208. — XV,
468.

[692] $5^{10} > {}^{13}2$ (1 ex.)

I, 530.

[693] $5^{10} > {}^{13}3$ (1 ex.)

I, 335.

[694] $5^{10} > {}^{13}4$ (2 ex.)

V, 538. — VI, 324.

$$[695] \quad 5^{10} = {}^{13}5 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 95.

$$[703] \quad 6^{10} < {}^{13}13 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 185.

$$[696] \quad 5^{10} < {}^{13}7 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 169.

$$[704] \quad {}^{13}6^{10} > {}^{13}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 169.

$$[697] \quad {}^95^{10} > {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 737.

$$[705] \quad {}^{13}6^{10} > {}^{13}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 541.

$$[698] \quad 6^{10} > {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 332.

$$[706] \quad 7^{10} > {}^{13}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 315.

$$[699] \quad 6^{10} > {}^{13}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 858.

$$[707] \quad 7^{10} > {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 72.

$$[700] \quad 6^{10} > {}^{13}4 \quad (3 \text{ ex.})$$

VI, 642. — VII, 110. — XV, 774.

$$[708] \quad 7^{10} > {}^{13}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 647.

$$[701] \quad 6^{10} < {}^{13}7 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 868.

$$[709] \quad 7^{10} > {}^{13}4 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 782.

$$[702] \quad 6^{10} < {}^{13}10 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 557.

$$[710] \quad 7^{10} > {}^{13}5 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 519. — XIII, 262.

$$[711] \quad 7^{10} > {}^{13}6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 176.

$$[719] \quad {}^70^{10}_+ > {}^{13}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 763.

$$[712] \quad {}^{13}7^{10} < {}^{13}13 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 17.

$$[720] \quad {}^90^{10}_+ > {}^{13}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 591. — XIV, 227.

$$[713] \quad 8^{10} > {}^{13}6 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 805. — XIV, 574.

$$[721] \quad {}^{13}0^{10}_+ > {}^{13}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 587. — XIII, 6.

$$[714] \quad 16^{10} > {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 225.

$$[722] \quad 0^{6-10'} < {}^{13}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 967.

$$[715] \quad 0^{6-10'} < {}^{13}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 482.

$$[723] \quad 0^{10''} = {}^{13}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 759. — V, 225.

$$[716] \quad {}^{49}1^{10'} > {}^{13}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 651.

$$[724] \quad 0^{10''} < {}^{13}0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 491.

$$[717] \quad 0^{10}_+ = {}^{13}0 \quad (5 \text{ ex.})$$

IV, 319. — VII, 583. 639. —
XIII, 79. 122.

$$[725] \quad 0^{10''} < {}^{13}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 478.

$$[718] \quad 0^{10}_+ < {}^{13}1 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 314. — XIII, 728.

$$[726] \quad {}^40^{10''} > {}^{13}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 851.

$$[727] \quad 0^{6-11} = 0^{11-4} (3 \text{ ex.}) \quad [734] \quad 0^{11} < {}^{12}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 411. — XII, 19. 176.

IX, 500.

$$[728] \quad 0^{6-11} < {}^{12}0 \quad (4 \text{ ex.}) \quad [735] \quad 0^{11} < {}^{12}1^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 728. — V, 370. — IX, 41. — XIII, 454.

VI, 572.

$$[729] \quad 0^{6-11} < {}^{12}1 \quad (2 \text{ ex.}) \quad [736] \quad {}^30^{11} > 0^{11-4} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 470. — XI, 778.

II, 331.

$$[730] \quad 0^{11} > 0^{11-4} \quad (1, 1 \text{ ex.}) \quad [737] \quad {}^{13}0^{11} > 0^{11-4} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 498. — II, 167. 551. — III, 193. 632. — VI, 655. — VII, 12. 688. — XI, 114. — XIII, 173. — XV, 480.

VIII, 792.

$$[738] \quad {}^{19}0^{11} < {}^{12}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 4.

$$[731] \quad 0^{11} > 0^{11-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 340.

$$[739] \quad 1^{11} > {}^{12}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 839.

$$[732] \quad 0^{11} > 0^{11-9} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 631.

$$[740] \quad 1^{11} = {}^{12}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 246.

$$[733] \quad 0^{11} = {}^{12}0 \quad (7 \text{ ex.})$$

II, 33. 279. — V, 599. — VIII, 44. — IX, 723. — XII, 215. — XIII, 77.

$$[741] \quad {}^91^{11} > {}^{12}1 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 190. — XIII, 175.

$$[742] \quad 0^{10-2} < 0^{12-6} \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 424. — IX, 531. — XIV, 842.

$$[750] \quad 0^{12} < {}^{11}0^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 324.

$$[743] \quad 0^{10-2} < {}^{11}0 \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 149. — IX, 181. — X, 427.
637. — XI, 543. — XIII, 221.

$$[751] \quad 0^{12} < {}^{11}0^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 340.

$$[744] \quad 0^{10-2} < {}^{11}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 755.

$$[752] \quad 0^{12} < {}^{11}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 629.

$$[745] \quad 0^{10-2} < {}^{11}1 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 758. — XV, 317.

$$[753] \quad 0^{12} < {}^{11}1 \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 191. — VII, 582. 833. —
VIII, 838. — X, 194.

$$[746] \quad 0^6 - {}^{12}0 = 0^{12-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 301.

$$[754] \quad 1^{12} = {}^{11}1 \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 648. — VII, 145.

$$[747] \quad 0^4 - {}^{12}0 < {}^{11}0 \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 657. — XI, 173. — XIII, 679.

$$[755] \quad 1^{12} < {}^{11}1^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 289.

$$[748] \quad 0^{12} > 0^{12-5} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 430. — XII, 485.

$$[756] \quad 1^{12} < {}^{11}1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 517.

$$[749] \quad 0^{12} = {}^{11}0 \quad (5 \text{ ex.})$$

V, 166. — VII, 307. — IX, 258.
— X, 466. — XI, 177.

$$[757] \quad 3^{12} = {}^{11}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 851.

$$[758] \mathbf{0}^{10-2''} < \mathbf{0}^{12-9} \text{ (1 ex.)}$$

XV, 142.

$$[759] \mathbf{0}^{10-2''} < {}^{11}\mathbf{0} \text{ (1 ex.)}$$

I, 775.

$$[760] \mathbf{0}^{6-12''} < {}^{11}\mathbf{0} \text{ (1 ex.)}$$

XIII, 672.

$$[761] \quad \text{---} \mathbf{X}^6 \text{---} \text{ (13 ex.)}$$

I, 750. — II, 35. — V, 47. 337.
— VI, 7. — VIII, 511. 550.
— IX, 204. — XI, 352. —
XII, 29. 182. — XV, 216.
336.

$$[762] \mathbf{0}^{3-6} = \mathbf{0}^{6-10} \text{ (1 ex.)}$$

XV, 445.

$$[763] \mathbf{0}^{3-6} < {}^{17}\mathbf{0} \text{ (1 ex.)}$$

XI, 422.

$$[764] \mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10} \text{ (35 ex.)}$$

I, 491. — III, 426. 430. 466.

606. 634. — IV, 328. 330.
428. — V, 226. 474. 601. —
VI, 208. 553. 656. 687. —
VII, 16. 92. 611. 837. — IX,
75. 470. 475. 515. 675. — X,
27. 643. 659. — XI, 548. —
XIII, 220. 420. — XIV, 130.
440. — XV, 493. 677.

$$[765] \mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10'} \text{ (1 ex.)}$$

VII, 651.

$$[766] \mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-11} \text{ (6 ex.)}$$

II, 279. 551. — III, 632. — VI,
655. — VIII, 44. 483.

$$[767] \mathbf{0}^6 = \mathbf{0}^{6-14} \text{ (67 ex.)}$$

I, 220. 381. 398. 409. 502. 512.
541. 597. — II, 443. 552. 785.
— III, 189. 201. 202. 206.
465. 483. — IV, 94. 390. 477.
494. 598. 657. — V, 651. —
VI, 193. — VII, 683. 785.
836. — VIII, 24. 72. 114.
213. 549. 595. 758. 841. —
IX, 167. 329. 426. 554. 766.
— X, 235. 256. 329. 362. 384.
386. 446. 580. 672. — XI,
106. 466. 537. 622. — XII,
47. — XIII, 31. 466. 605. 660.
709. 938. — XIV, 41. 353.
595. 721. — XV, 255. 367.

- [768] $0^6 = 0^{6-14}_+$ (1 ex.)
 X, 429.
- [769] $0^6 = 0^{6-16}$ (3 ex.)
 III, 562. — VI, 301. — VIII, 352.
- [770] $0^6 < 0^{6-19}$ (7 ex.)
 I, 233. — IV, 340. — IX, 724.
 — X, 676. — XI, 731. — XIV, 484. — XV, 680.
- [771] $0^6 < 0^{6-20}$ (3 ex.)
 V, 181. — XIII, 463. — XV, 127.
- [772] $0^6 < {}^{17}0$ (121 ex.)
 I, 284. 345. 392. 421. 490. 648. 774. — II, 175. 195. 352. 363. 389. 400. 691. 696. 730. 774. 778. 838. — III, 17. 23. 228. 463. 528. 605. 661. 733. — IV, 42. 101. 225. 521. 527. 591. — V, 271. 335. 357. 450. 586. — VI, 92. 102. 184. 203. 281. 380. 504. 530. 558. 635. — VII, 124. 284. 306. 714. 814. 815. 825. — VIII, 180. 346. 635. 671. 803. 834. — IX, 163. 172. 220. 314. 362. 497. 629. 651. — X, 257. 258. 266. 280. 289. 300. 397. 619. 635. — XI, 326. 358. 515. 662. 774. 795. — XII, 20. 43. 300. 390. 444. 568. 617. — XIII, 49. 82. 468. 662. 848. 867. 872. 899. — XIV, 32. 84. 115. 220. 400. 402. 524. 813. 814. — XV, 178. 323. 623. 651. 658. 771. 815. 847.
- [773] $0^6 < {}^{17}0^3$ (5 ex.)
 II, 151. — VI, 612. — VII, 487. — IX, 116. — X, 354.
- [774] $0^6 < {}^{17}0^4$ (7 ex.)
 I, 722. — III, 477. — VI, 465. — VII, 475. — VIII, 689. — IX, 55. — XII, 594.
- [775] $0^6 < {}^{17}0^6$ (7 ex.)
 IV, 133. — VII, 620. — VIII, 583. 614. 767. — XIII, 458. — XIV, 486.
- [776] $0^6 < {}^{17}0^{10}$ (24 ex.)
 II, 101. 187. 518. 614. 862. — III, 178. 204. 297. — IV, 167. — V, 592. 621. 658. — VII,

629. 691. 730. 842. — VIII,
601. 725. — IX, 354. — X,
146. 476. 612. 733. — XIII,
82.

$$[781] \quad 0^6 < {}^{17}1^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 59.

$$[777] \quad 0^6 < {}^{17}0^{14} \quad (9 \text{ ex.})$$

$$[782] \quad 0^6 < {}^{17}1^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 216. — VII, 217.

II, 586. — IV, 793. — VI, 587.
— VII, 549. 573. 643. — X,
334. — XV, 34. 637.

$$[783] \quad 0^6 < {}^{17}1^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 617. — VII, 711. 780.

$$[778] \quad 0^6 < {}^{17}0^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 358.

$$[784] \quad 0^6 < {}^{17}1^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 141. — XIV, 147.

$$[779] \quad 0^6 < {}^{17}0^{20} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 592.

$$[785] \quad 0^6 < {}^{17}1^{16} \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 391. — XV, 691.

$$[780] \quad 0^6 < {}^{17}1 \quad (51 \text{ ex.})$$

I, 175. 254. 369. 508. 720. —
II, 169. 608. 798. — III, 322.
373. 390. 416. 480. 524. 529.
644. — IV, 11. 91. 348. — V,
298. 453. 628. — VI, 3. 32.
346. 516. — VII, 741. —
VIII, 67. 150. 343. 451. 780.
— IX, 472. 616. 655. 743. —
X, 141. 414. 618. 722. — XI,
205. 492. 694. 734. — XII,
615. — XIII, 574. 940. —
XIV, 770. — XV, 362. 661.
683.

$$[786] \quad 0^6 < {}^{17}2 \quad (12 \text{ ex.})$$

I, 505. — II, 214. — IV, 122.
725. — V, 195. — VI, 234.
363. — VII, 734. — IX, 585.
— XII, 32. — XIV, 174. —
XV, 382.

$$[787] \quad 0^6 < {}^{17}3 \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 78. — VII, 743. — XIII, 900.
912. — XIV, 596.

$$[788] \quad \mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 388.

$$[796] \quad {}^9\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-14} \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 515. — V, 311. — XV, 245.

$$[789] \quad {}^4\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 718.

$$[797] \quad {}^9\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-16} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 352.

$$[790] \quad {}^4\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-15} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 575.

$$[798] \quad {}^7\mathbf{0}^6 = {}^{17}\mathbf{0} \quad (7 \text{ ex.})$$

IV, 240. — VI, 575. — VII, 565.
— XI, 792. — XII, 374. —
XV, 37. 694.

$$[791] \quad {}^4\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{0} \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 658. — VII, 503. — IX, 144.
707. — XII, 457.

$$[799] \quad {}^8\mathbf{0}^6 = {}^{17}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 486.

$$[792] \quad {}^4\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 449.

$$[800] \quad {}^9\mathbf{0}^6 = {}^{17}\mathbf{0} \quad (41 \text{ ex.})$$

I, 376. 503. — II, 332. 550.
656. — III, 182. 501. — IV,
265. 415. 499. 570. 643. 723.
— V, 629. — VI, 543. 569.
— VII, 605. — VIII, 118.
139. 333. 589. 793. 842. —
IX, 462. 534. — X, 165. 246.
701. — XI, 135. 329. 443. —
XII, 156. — XIII, 436. 513.
517. 830. 939. — XIV, 143.
323. 344. — XV, 668.

$$[793] \quad {}^7\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 736. — XV, 544.

$$[794] \quad {}^9\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10} \quad (4 \text{ ex.})$$

III, 612. — V, 194. — XII, 26.
— XIII, 948.

$$[795] \quad {}^7\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-14} \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 690. — VII, 631.

$$[801] \quad {}^7\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{0}^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 343. — VIII, 126.

$$[802] \quad {}^9\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{0}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 515.

$$[803] \quad {}^9\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{0}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

III, 260. — VI, 441. — VII, 645.

$$[804] \quad {}^7\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{1} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 93. — X, 222.

$$[805] \quad {}^9\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{1} \quad (13 \text{ ex.})$$

III, 716. — IV, 588. — V, 323.
502. 544. — VII, 575. — IX,
310. 739. — X, 562. — XI,
778. — XII, 294. 472. — XIII,
570.

$$[806] \quad {}^9\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 621. — X, 673.

$$[807] \quad {}^9\mathbf{0}^6 < {}^{17}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 665.

$$[808] \quad {}^{13}\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10} \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 643. — VII, 165. — IX, 404.
— X, 725.

$$[809] \quad {}^{13}\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-14} \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 693. — IV, 722. — X, 513.
— XII, 176. 293.

$$[810] \quad {}^{13}\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 47.

$$[811] \quad {}^{13}\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-19} \quad (4 \text{ ex.})$$

IV, 609. — V, 448. — IX, 770.
— XI, 322.

$$[812] \quad {}^{11}\mathbf{0}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 649.

$$[813] \quad {}^{13}\mathbf{0}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (85 \text{ ex.})$$

I, 272. 290. 385. 465. 489. 518.
— II, 397. 408. 679. — III,
47. 114. 546. 602. 720. — IV,
408. 413. 487. — V, 288. 353.
456. — VI, 223. 643. — VII,
209. 221. 557. 729. 795. —
VIII, 424. 478. 581. — IX,
265. 370. 405. 637. 654. 736.
— X, 7. 156. 177. 201. 498.
— XI, 231. 337. 390. 418. 572.
667. 673. 675. — XII, 69. 229.
428. — XIII, 69. 81. 127. 143.
383. 454. 482. 609. 672. 691.
841. 861. — XIV, 36. 77. 164.
240. 451. 501. 683. 688. 710.

817. — XV, 2. 27. 193. 195.
205. 328. 410. 589. 679. 738.
795.
- [820] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{2}$ (3 ex.)
IX, 244. — XI, 630. — XV, 542.
- [814] $^{43}\mathbf{0}^6 = ^{17}\mathbf{0}^3$ (1 ex.)
VIII, 435.
- [821] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{2}^{10}$ (1 ex.)
IV, 759.
- [815] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{0}^6$ (2 ex.)
VI, 459. — XII, 204.
- [822] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{3}$ (4 ex.)
VII, 111. 705. — XIII, 366. —
XV, 809.
- [816] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{0}^{10}$ (3 ex.)
I, 699. — II, 741. — III, 254.
- [823] $^{17}\mathbf{0}^6 > \mathbf{0}^{6-10}$ (1 ex.)
VII, 712.
- [817] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)
I, 241.
- [824] $^{17}\mathbf{0}^6 > ^{17}\mathbf{0}$ (14 ex.)
I, 440. 681. 721. — III, 591. —
VII, 791. — VIII, 551. — IX,
740. — X, 249. — XII, 506.
517. — XIII, 283. 614. —
XIV, 531. — XV, 440.
- [818] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{1}$ (23 ex.)
I, 279. 656. — II, 560. — III,
615. — V, 575. 637. — VI,
212. 228. — VII, 457. 790. —
VIII, 201. 853. — X, 150. 212.
— XI, 214. 698. — XII, 206.
— XIII, 648. — XIV, 145.
530. 776. 836. — XV, 766.
- [825] $^{17}\mathbf{0}^6 = ^{17}\mathbf{0}^6$ (1 ex.)
XIV, 304.
- [819] $^{43}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{1}^{10}$ (3 ex.)
III, 133. — X, 735. — XIV, 462.
- [826] $^{17}\mathbf{0}^6 < ^{17}\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)
XIV, 573.

$$[827] \quad {}^{17}0^6 < {}^{17}1 \quad (3 \text{ ex.})$$

VI, 235. — XI, 353. 631.

$$[835] \quad {}^{49}0^6 < {}^{17}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 406.

$$[828] \quad {}^{17}0^6 < {}^{17}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 48.

$$[836] \quad {}^{20}0^6 < {}^{17}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 359.

$$[829] \quad {}^{49}0^6 > 0^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 801.

$$[837] \quad {}^{20}0^6 < {}^{17}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 429.

$$[830] \quad {}^{49}0^6 > {}^{17}0 \quad (15 \text{ ex.})$$

I, 229. — II, 89. 630. 700. 875.

— III, 345. 581. 675. — V,

118. 297. — VI, 411. 541. —

X, 404. — XIII, 473. 743.

$$[838] \quad {}^{20}0^6 < {}^{17}5^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 107.

$$[831] \quad {}^{20}0^6 > {}^{17}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 73.

$$[839] \quad 1^6 > 0^{6-10} \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 622. — IV, 203. — VII, 621.

— VIII, 615. — XIV, 487. —

XV, 678.

$$[832] \quad {}^{20}0^6 = {}^{17}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 303.

$$[840] \quad 1^6 > 0^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 14.

$$[833] \quad {}^{49}0^6 < {}^{17}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 689.

$$[841] \quad 1^6 > 0^{6-19} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 581.

$$[834] \quad {}^{20}0^6 < {}^{17}1 \quad (4 \text{ ex.})$$

IV, 470. — VIII, 282. — XII,

368. — XIV, 685.

$$[842] \quad 1^6 > 0^{6-20} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 633.

[843] $1^6 > {}^{17}0$ (92 ex.)

I, 27. 48. 77. 124. 219. 245. 347.
 357. 431. 600. — II, 99. 162.
 230. 232. 310. 362. 399. 634.
 654. 688. — III, 100. 110. 117.
 288. 352. 604. — IV, 253. 538.
 636. 729. — V, 204. 233. 336.
 437. 458. 532. 610. 674. —
 VI, 104. 296. 510. — VII, 381.
 447. 601. 607. 807. — VIII,
 54. 98. 288. 393. 468. 505.
 650. 734. 876. — IX, 41. 81.
 88. 323. 325. 417. 491. 514.
 565. 797. — X, 61. 175. 197.
 709. — XI, 139. 141. 345. 388.
 645. — XII, 14. 42. — XIII,
 180. 353. 495. 611. 666. 676.
 — XIV, 173. 644. 725. — XV,
 119. 137. 251. 263. 312. 664.
 876.

[844] $1^6 > {}^{17}0^4$ (1 ex.)

IV, 207.

[845] $1^6 > {}^{17}0^{10}$ (7 ex.)

V, 213. — VIII, 129. 175. —
 IX, 255. — XI, 651. — XV,
 494. 540.

[846] $1^6 = {}^{17}0^{14}$ (2 ex.)

VI, 171. — XIII, 88.

[847] $1^6 = {}^{17}0^{16}$ (1 ex.)

XV, 833.

[848] $1^6 < {}^{17}1$ (60 ex.)

I, 142. 302. 439. 623. 669. 745.
 — II, 280. 567. — III, 102.
 311. 484. 609. 671. — IV, 129.
 — V, 175. 360. 460. 482. 578.
 646. — VI, 119. 178. 473. 645.
 706. — VII, 35. 240. 244. 656.
 822. — VIII, 36. 45. 160. 563.
 696. 744. — IX, 578. 581. 639.
 — X, 248. — XI, 35. 408. —
 XII, 51. 371. 505. — XIII, 184.
 613. 720. 896. 967. — XIV,
 286. 350. 447. 696. 749. —
 XV, 144. 177. 260. 584. 689.

[849] $1^6 < {}^{17}1^3$ (1 ex.)

III, 711.

[850] $1^6 < {}^{17}1^6$ (2 ex.)

IX, 419. — XIV, 303.

[851] $1^6 < {}^{17}1^{10}$ (1 ex.)

XIV, 773.

[852] $1^6 < {}^{17}1^{14}$ (1 ex.)

III, 257.

$$[853] \quad 1^6 < {}^{17}1^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 123.

$$[859] \quad 1^6 < {}^{17}4 \quad (5 \text{ ex.})$$

IV, 297. — VIII, 752. — XI, 689. — XIII, 341. — XIV, 436.

$$[854] \quad 1^6 < {}^{17}1^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 338.

$$[860] \quad 1^6 < {}^{17}5 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 242.

$$[855] \quad 1^6 < {}^{17}2 \quad (13 \text{ ex.})$$

I, 129. — IV, 134. 417. — V, 35. — VI, 682. — VII, 738. — VIII, 8. 661. — IX, 368. — XII, 297. — XV, 4. 117. 780.

$$[861] \quad 1^6 < {}^{17}11 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 409.

$$[862] \quad {}^41^6 > {}^{17}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 239. — IV, 438.

$$[856] \quad 1^6 < {}^{17}2^{10} \quad (4 \text{ ex.})$$

V, 211. — VIII, 584. — X, 26. — XV, 531.

$$[863] \quad {}^31^6 > {}^{17}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 680.

$$[857] \quad 1^6 < {}^{17}3 \quad (14 \text{ ex.})$$

I, 426. — II, 558. 761. — III, 73. 495. — VI, 130. — VII, 47. — VIII, 739. 824. — IX, 137. — XI, 161. — XIII, 731. — XV, 202. 548.

$$[864] \quad {}^31^6 < {}^{17}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 436.

$$[865] \quad {}^91^6 > 0^{6-19} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 770.

$$[858] \quad 1^6 < {}^{17}3^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 320

$$[866] \quad {}^91^6 > {}^{17}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 487.

[867] ${}^9\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)

XII, 500.

[875] ${}^{13}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)

XIV, 780.

[868] ${}^9\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)

XV, 517.

[876] ${}^{13}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{1}$ (4 ex.)

IX, 445. — X, 134. — XI, 27.
— XV, 850.

[869] ${}^7\mathbf{1}^6 = {}^{17}\mathbf{1}$ (1 ex.)

X, 517.

[877] ${}^{13}\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{2}$ (2 ex.)

XII, 205. 601.

[870] ${}^9\mathbf{1}^6 = {}^{17}\mathbf{1}$ (2 ex.)

III, 590. — XV, 504.

[878] ${}^{13}\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{3}$ (1 ex.)

XIII, 264.

[871] ${}^9\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{2}$ (2 ex.)

VII, 498. — X, 485.

[879] ${}^{20}\mathbf{1}^6 > \mathbf{0}^{6-14}$ (1 ex.)

IX, 396.

[872] ${}^9\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{3}$ (1 ex.)

XV, 422.

[880] ${}^{20}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}$ (1 ex.)

II, 511.

[873] ${}^{13}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}$ (2 ex.)

VI, 460. — XI, 576.

[881] ${}^{49}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{1}$ (2 ex.)

IV, 178. — IX, 91.

[874] ${}^{13}\mathbf{1}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^6$ (1 ex.)

XI, 559.

[882] ${}^{20}\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{2}^{14}$ (1 ex.)

III, 190.

$$[883] \quad {}^{19}\mathbf{1}^6 < {}^{17}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 492.

$$[884] \quad \mathbf{2}^6 > \mathbf{0}^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 228.

$$[885] \quad \mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (13 \text{ ex.})$$

I, 180. — II, 663. — IV, 258.
— VII, 219. 667. — VIII, 349.
861. — IX, 241. — X, 173.
688. — XIII, 209. — XIV,
482. — XV, 731.

$$[886] \quad \mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 199.

$$[887] \quad \mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (11 \text{ ex.})$$

II, 375. 728. — IV, 541. — V,
218. 559. — VI, 585. — VII,
236. — IX, 344. — XIII, 459.
— XIV, 607. — XV, 448.

$$[888] \quad \mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{1}^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 906.

$$[889] \quad \mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{2} \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 593. — VI, 524. — XII, 491.
529. — XV, 600.

$$[890] \quad \mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{3} \quad (4 \text{ ex.})$$

VII, 847. — XII, 66. — XIII,
282. 724.

$$[891] \quad \mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{4} \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 505. — XI, 618.

$$[892] \quad \mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{5} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 516.

$$[893] \quad \mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{7} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 789.

$$[894] \quad {}^{13}\mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 359.

$$[895] \quad {}^{13}\mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 572.

$$[896] \quad {}^{13}\mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{2}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 526.

$$[897] \quad {}^{13}\mathbf{2}^6 < {}^{17}\mathbf{7} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 560.

$$[898] \quad {}^{20}\mathbf{2}^6 > {}^{17}\mathbf{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 174.

$$[906] \quad \mathbf{4}^6 > {}^{17}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 347.

$$[899] \quad \mathbf{3}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 133. — IV, 284. — XIV, 815.

$$[907] \quad {}^{43}\mathbf{4}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 693.

$$[900] \quad \mathbf{3}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (6 \text{ ex.})$$

I, 771. — II, 638. — VIII, 327.
719. 846. — XI, 542.

$$[908] \quad {}^{43}\mathbf{4}^6 > {}^{17}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 873.

$$[901] \quad \mathbf{3}^6 > {}^{17}\mathbf{2} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 305.

$$[909] \quad {}^{43}\mathbf{5}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 289.

$$[902] \quad \mathbf{3}^6 < {}^{17}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 434. — XII, 160.

$$[910] \quad {}^{43}\mathbf{6}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 305.

$$[903] \quad \mathbf{3}^6 < {}^{17}\mathbf{4} \quad (3 \text{ ex.})$$

IX, 421. — XIII, 291. — XV, 593.

$$[911] \quad \mathbf{7}^6 > {}^{17}\mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 77.

$$[904] \quad \mathbf{4}^6 > {}^{17}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 268.

$$[912] \quad \mathbf{0}^{6'} > \mathbf{0}^{6-10'} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 53.

$$[905] \quad \mathbf{4}^6 > {}^{17}\mathbf{1} \quad (2 \text{ ex.})$$

XI, 350. — XIII, 908.

$$[913] \quad \mathbf{0}^{6'} = \mathbf{0}^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 597.

$$[914] \quad 0^{6'} < \overset{17}{0}^4 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [922] \quad 2_+^6 > \overset{17}{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 514.

XI, 693.

$$[915] \quad 0^6 > 0^{6-10} \quad (6 \text{ ex.}) \quad [923] \quad 0^{4-6''} < \overset{17}{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 653. — III, 459. — VII, 858.
— VIII, 506. — IX, 627. —
XII, 114.

V, 259.

$$[924] \quad 0^{4-7} = 0^{7-10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[916] \quad 0_+^6 = 0^{6-14} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 43.

III, 611.

$$[925] \quad 0^7 > 0^{7-10} \quad (22 \text{ ex.})$$

$$[917] \quad 0_+^6 = 0^{6-16} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 651.

II, 692. 705. — III, 281. 386.
725. — IV, 655. — VII, 416.
— IX, 312. 658. 747. — X,
408. 603. — XI, 133. — XII,
612. — XIII, 114. 270. 657. —
XIV, 378. 682. — XV, 278.
777. 798.

$$[918] \quad 0_+^6 < \overset{17}{0} \quad (4 \text{ ex.})$$

III, 443. — IX, 222. — XI, 341.
— XIII, 837.

$$[926] \quad 0^7 = 0^{7-16} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[919] \quad 0_+^6 < \overset{17}{0}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 327.

VII, 727.

$$[920] \quad 1_+^6 > \overset{17}{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 359.

$$[927] \quad 0^7 < \overset{16}{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 676.

$$[921] \quad 1_+^6 < \overset{17}{1} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 269.

$$[928] \quad {}^40^7 > 0^{7-10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 366.

$$[929] \quad {}^7\mathbf{0}^7 > \mathbf{0}^{7-40} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 608.

$$[937] \quad \mathbf{0}^8 < {}^{15}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 633.

$$[930] \quad {}^8\mathbf{0}^7 > \mathbf{0}^{7-40} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 576.

$$[938] \quad {}^9\mathbf{0}^8 = {}^{15}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 590.

$$[931] \quad {}^9\mathbf{0}^7 > \mathbf{0}^{7-40} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 334.

$$[939] \quad -\mathbf{X}^{14}- \quad (21 \text{ ex.})$$

II, 385. 552. — III, 440. 548.

— IV, 96. 115. 532. 794. —

VI, 438. — VII, 55. 433. —

IX, 329. — X, 335. 483. 552.

672. 731. — XI, 392. — XIII,

505. 644. — XIV, 466.

$$[932] \quad {}^{13}\mathbf{0}^7 > \mathbf{0}^{7-40} \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 464. — III, 653. — VI, 76. —
VII, 310.

$$[940] \quad \mathbf{0}^{11-4} > \mathbf{0}^{14-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 778.

$$[933] \quad {}^{19}\mathbf{0}^7 > \mathbf{0}^{7-40} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 248.

$$[941] \quad \mathbf{0}^{10-4} = \mathbf{0}^{14-9} \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 469. — IX, 524. — XI, 725.

— XIV, 636. — XV, 159.

$$[934] \quad \mathbf{1}^7 > {}^{16}\mathbf{0} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 215.

$$[942] \quad \mathbf{0}^{10-4} < {}^9\mathbf{0} \quad (26 \text{ ex.})$$

I, 618. — III, 433. 453. 468. —

IV, 216. — VI, 25. 580. 618.

— VII, 651. — IX, 74. 250.

494. 523. 701. 729. — X, 413.

632. — XI, 625. 744. — XIII,

135. 215. 223. 548. 557. —

XIV, 247. — XV, 198.

$$[935] \quad \mathbf{0}^{4-7''} = \mathbf{0}^{7-40} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 289.

$$[936] \quad \mathbf{0}^{6-8} < \mathbf{0}^{8-44} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 465.

$$[943] \quad 0^{10-4} < {}^9 0^6 \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 655. — IX, 203. — X, 484. —
XI, 34. — XIV, 239.

$$[944] \quad 0^{10-4} < {}^9 0^{10} \quad (6 \text{ ex.})$$

I, 585. — II, 743. — III, 254. —
V, 614. — XIII, 214. — XV,
468.

$$[945] \quad 0^{10-4} < {}^9 0^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 42. — VIII, 553.

$$[946] \quad 0^{11-4} < {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 470.

$$[947] \quad 0^{10-4} < {}^9 1 \quad (12 \text{ ex.})$$

II, 576. — III, 59. — IV, 84.
736. 791. — VIII, 322. — IX,
712. — X, 659. — XI, 614. —
XII, 25. — XIII, 73. — XIV,
181.

$$[948] \quad 0^{11-4} < {}^9 1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 333.

$$[949] \quad 0^{10-4} < {}^9 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 506.

$$[950] \quad 0^{6-14} > 0^{14-0} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 320.

$$[951] \quad 0^{7-14} = {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 643.

$$[952] \quad 0^{6-14} = {}^9 0 \quad (37 \text{ ex.})$$

I, 241. 398. 600. — II, 89. —
III, 465. 602. 604. 716. — IV,
164. 321. 390. 494. — V, 437.
— VI, 3. 597. — VII, 89. 541.
815. — VIII, 509. — IX, 514.
525. — X, 362. 579. — XI,
350. 795. — XII, 19. 47. 66.
— XIII, 180. 473. 731. 940.
— XIV, 240. 531. — XV, 183.
336. 367.

$$[953] \quad 0^{6-14} < {}^9 0^3 \quad (3 \text{ ex.})$$

VI, 612. — VIII, 343. — X, 354.

$$[954] \quad 0^{6-14} < {}^9 0^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 745. — X, 411.

$$[955] \quad 0^{6-14} < {}^9 0^6 \quad (5 \text{ ex.})$$

VII, 47. — X, 248. — XII, 505.
— XIV, 303. — XV, 242.

$$[956] \quad 0^{6-14} < {}^9 0^{10} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 508. 669. — II, 789. — VII,
691. — IX, 303. 472. — XII,
500. — XIV, 573. 780.

$$[957] \quad 0^{6-14} < {}^9 0^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 333. — XIII, 862.

$$[958] \quad 0^{6-14} < {}^9 1 \quad (30 \text{ ex.})$$

I, 142. 279. 771. — V, 449. 460.
— VI, 527. 585. — VII, 741.
— VIII, 138. 160. 693. 696.
739. 853. — IX, 616. — X, 134.
562. — XI, 27. 624. — XII,
206. 472. — XIII, 245. 908. —
XIV, 447. 607. — XV, 190.
216. 584. 661. 689.

$$[959] \quad 0^{6-14} < {}^9 2 \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 8. — XV, 780.

$$[960] \quad 0^{6-14} < {}^9 4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 341.

$$[961] \quad 0^{4-14} > 0^{14-9} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 669.

$$[962] \quad 0^{4-14} > {}^9 0 \quad (5 \text{ ex.})$$

IV, 602. — IX, 765. — X, 287.
— XII, 181. 552.

$$[963] \quad 0^{3-14} > {}^9 0 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 43. — IX, 763.

$$[964] \quad 0^{4-14} < {}^9 0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 742.

$$[965] \quad 0^{4-14} < {}^9 0^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

V, 658. — XIII, 27. — XIV, 766.

$$[966] \quad 0^{3-14} < {}^9 0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 156.

$$[967] \quad 0^{4-14} < {}^9 1 \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 114. — IV, 731. — VIII, 341.
— XI, 222. 324. — XIV, 741.

$$[968] \quad 0^{4-14} < {}^9 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 229.

$$[969] \quad 0^{14} > 0^{14-6} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 757. — XI, 684.

$$[970] \quad 0^{14} > 0^{14-9} \quad (5 \text{ ex.})$$

IV, 584. 598. — VII, 860. — X, 76. 460.

$$[971] \quad 0^{14} > 0^{14-0} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 605.

$$[972] \quad 0^{14} > 0 \quad (55 \text{ ex.})$$

I, 43. 195. 294. 409. 504. 628. 761. — II, 251. 432. 551. — III, 382. 415. — IV, 121. 641. — V, 493. — VI, 67. 193. — VII, 187. 527. 577. 813. — VIII, 284. 368. 881. — IX, 30. 39. — X, 195. 256. 302. 343. 471. — XI, 132. — XII, 107. 134. 197. 213. — XIII, 75. 120. 299. 363. 420. 556. 562. 780. — XIV, 387. 401. 469. 721. 727. 732. — XV, 182. 339. 403. 612. 818.

$$[973] \quad 0^{14} > 0^3 \quad (5 \text{ ex.})$$

II, 419. 594. — X, 235. — XI, 129. — XIII, 16.

$$[974] \quad 0^{14} > 0^4 \quad (11 \text{ ex.})$$

I, 220. 432. — II, 523. — III, 577. — IV, 88. 140. — V, 51. 315. — VI, 201. — VII, 683. — XI, 50.

$$[975] \quad 0^{14} = 0^6 \quad (8 \text{ ex.})$$

I, 244. — III, 189. 483. — VI, 177. — VII, 239. — VIII, 692. — XII, 159. — XV, 143.

$$[976] \quad 0^{14} < 0^{10} \quad (31 \text{ ex.})$$

II, 659. — III, 202. 283. 397. 475. — IV, 378. — V, 246. 484. 583. — VI, 389. — VII, 19. 525. 608. — IX, 320. 426. 464. 593. — X, 68. 386. — XI, 37. 539. 544. 671. — XII, 321. — XIII, 123. 418. — XIV, 189. 803. — XV, 527. 552. 797.

$$[977] \quad 0^{14} < 0^{14} \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 49. — III, 547. — IX, 142. — XI, 332. — XIII, 466. — XV, 244.

$$[978] \quad 0^{14} < 0^{14'} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 283.

- [979] $0^{14} < {}^9 0^{16}$ (1 ex.) 3. 53. 525. 605. 660. 683. 709. 772. 829. 898. 920. 938. 947. — XIV, 12. 152. 264. 297. 306. 433. 542. 552. 632. — XV, 94. 252. 342. 393. 480. 483. 558. 758.
- VIII, 114.
- [980] $0^{14} < {}^9 0^{19}$ (1 ex.)
- X, 363.
- [981] $0^{14} < {}^9 0^{20}$ (1 ex.) XIII, 650. — XV, 60.
- XI, 65.
- [982] $0^{14} < {}^9 1$ (147 ex.) II, 373. — VI, 583. — XV, 303.
- I, 41. 85. 88. 121. 173. 185. 230. 311. 375. 493. 495. 510. 521. 560. 715. — II, 74. 167. 379. 448. 598. 655. 748. 800. 823. 850. — III, 26. 39. 75. 247. 305. 388. 469. 522. 572. 632. 654. 664. 685. 694. 699. 721. — IV, 57. 69. 215. 272. 414. 434. 579. 629. 709. — V, 126. 140. — VI, 20. 356. 412. 422. 469. 542. 568. 624. — VII, 322. 337. 441. 554. 604. 769. 785. 836. — VIII, 72. 155. 234. 414. 483. 489. 540. 588. 677. 681. 709. 807. 828. — IX, 83. 161. 269. 390. 554. 718. 753. 783. — X, 32. 112. 126. 198. 250. 268. 446. 508. 621. 696. 700. — XI, 142. 148. 180. 203. 361. 425. 431. 508. 537. — XII, 57. 80. 122. 136. 155. 285. 361. 560. — XIII,
- [983] $0^{14} < {}^9 1^4$ (2 ex.)
- [984] $0^{14} < {}^9 1^6$ (3 ex.)
- [985] $0^{14} < {}^9 1^{10}$ (6 ex.) I, 512. — II, 578. — III, 81. — IX, 671. — X, 329. — XI, 334.
- [986] $0^{14} < {}^9 1^{14}$ (2 ex.) VIII, 92. — X, 481.
- [987] $0^{14} < {}^9 1^{19}$ (1 ex.) II, 768.
- [988] $0^{14} < {}^9 2$ (31 ex.) I, 381. — II, 5. 119. 276. — III,

206. — IV, 399. 525. — V,
149. 468. 543. — VI, 475. —
VIII, 331. 411. 774. — IX,
167. 447. 461. 532. — X, 8.
152. 164. — XII, 347. 556. —
XIII, 595. 735. — XIV, 110.
623. 829. — XV, 111. 225.
376.

[994] $0^{14} < {}^9 4$ (4 ex.)

III, 237. 629. — VII, 115. 787.

[995] $0^{14} < {}^9 5$ (2 ex.)

XII, 498. — XV, 697.

[989] $0^{14} < {}^9 2^4$ (1 ex.)

IV, 266.

[996] $0^{14} < {}^9 6$ (1 ex.)

XIV, 585.

[990] $0^{14} < {}^9 2^{10}$ (5 ex.)

III, 611. — IV, 657. — IX, 297.
— X, 384. — XI, 10.

[997] $0^{14} < {}^9 7$ (1 ex.)

XIII, 171.

[998] ${}^4 0^{14} > {}^9 0^6$ (1 ex.)

VIII, 718.

I, 597. — III, 588. — IV, 373.
586. — VI, 30. 388. — IX,
439. — XII, 532. — XIII,
173. 435. — XV, 325. 630.

[999] ${}^3 0^{14} < {}^9 1$ (2 ex.)

VI, 375. — XV, 128.

[992] $0^{14} < {}^9 3^{10}$ (1 ex.)

X, 259.

[1000] ${}^4 0^{14} < {}^9 1$ (3 ex.)

II, 185. — XIII, 707. — XV,
845.

[993] $0^{14} < {}^9 3^{14}$ (1 ex.)

VI, 370.

[1001] ${}^4 0^{14} < {}^9 2$ (2 ex.)

VI, 545. — VII, 156.

- [1002] ${}^7\mathbf{0}^{14} > {}^9\mathbf{0}$ (2 ex.) 193. — VII, 428. — VIII, 167. 332. 554. — IX, 352. 448. 533. — XI, 92. 442. — XII, 323. — XV, 112. 820.
- X, 565. — XIV, 309.
- [1003] ${}^9\mathbf{0}^{14} > {}^9\mathbf{0}$ (2 ex.) [1010] ${}^9\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{1}^{10}$ (1 ex.) VII, 13. — VIII, 833. X, 732.
- [1004] ${}^7\mathbf{0}^{14} > {}^9\mathbf{0}^6$ (1 ex.) [1011] ${}^7\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{2}$ (1 ex.) VI, 610. X, 292.
- [1005] ${}^9\mathbf{0}^{14} > {}^9\mathbf{0}^{10}$ (2 ex.) [1012] ${}^9\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{2}$ (3 ex.) I, 499. — XV, 246. IV, 587. — IX, 792. — XV, 436.
- [1006] ${}^7\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{0}^{19}$ (1 ex.) [1013] ${}^7\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{3}$ (1 ex.) XII, 277. VI, 610.
- [1007] ${}^7\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{1}$ (4 ex.) [1014] ${}^9\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{3}$ (1 ex.) IV, 633. — VII, 341. — VIII, 134. — XIII, 596. VIII, 213.
- [1008] ${}^8\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{1}$ (1 ex.) [1015] ${}^7\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{4}$ (1 ex.) XII, 9. IX, 309.
- [1009] ${}^9\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{1}$ (16 ex.) [1016] ${}^9\mathbf{0}^{14} < {}^9\mathbf{4}$ (2 ex.) III, 159. 541. — IV, 682. — V, VIII, 212. 816.

$$[1017] \quad {}^{13}0^{14} > 0^{14-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 728.

$$[1024] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 408.

$$[1018] \quad {}^{13}0^{14} > {}^90 \quad (6 \text{ ex.})$$

V, 125. 222. — VII, 486. —
XII, 167. 176. — XIII, 369.

$$[1025] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91^{4''} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 647.

$$[1019] \quad {}^{13}0^{14} > {}^90^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 409.

$$[1026] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 827.

$$[1020] \quad {}^{13}0^{14} > {}^90^{10} \quad (4 \text{ ex.})$$

III, 276. — IV, 3. — IX, 95.
— XIV, 41.

$$[1027] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 726.

$$[1021] \quad {}^{13}0^{14} > {}^90^{40'} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 650.

$$[1028] \quad {}^{13}0^{14} < {}^92 \quad (8 \text{ ex.})$$

I, 18. — II, 203. — VII, 631.
— VIII, 503. — IX, 739. 787.
— XI, 91. — XII, 293.

$$[1022] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91 \quad (22 \text{ ex.})$$

I, 65. — II, 159. 331. 365. —
III, 88. 136. 181. — IV, 354.
722. — V, 619. — VII, 12.
688. — VIII, 117. 265. 527.
792. — IX, 121. 257. — X,
703. — XI, 114. — XIII, 330.
690.

$$[1029] \quad {}^{13}0^{14} < {}^93 \quad (5 \text{ ex.})$$

I, 515. — VI, 620. — XI, 653.
755. — XII, 400.

$$[1030] \quad {}^{13}0^{14} < {}^93^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 331.

$$[1023] \quad {}^{13}0^{14} < {}^91^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 467.

$$[1031] \quad {}^{17}0^{14} > {}^90 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 290.

[1032] $^{17}0^{14} > ^90^{10}$ (1 ex.)

XI, 561.

[1033] $^{17}0^{14} = ^91$ (3 ex.)

V, 196. 666. — VI, 622.

[1034] $^{17}0^{14} < ^91^{10}$ (1 ex.)

IV, 760.

[1035] $^{19}0^{14} > ^90$ (2 ex.)

II, 842. — XIV, 595.

[1036] $^{19}0^{14} > ^91$ (3 ex.)

I, 718. — II, 674. — XIV, 801.

[1037] $^{19}0^{14} < ^92$ (1 ex.)

VII, 200.

[1038] $1^{14} > ^90$ (4 ex.)

III, 201. — VI, 588. — XI, 74.
109.

[1039] $1^{14} > ^90^{\frac{1}{2}}$ (1 ex.)

XIII, 698.

[1040] $1^{14} > ^90^{10}$ (5 ex.)

III, 36. — V, 282. — IX, 780.
— XII, 202. — XIV, 798.

[1041] $1^{14} > ^90^{14}$ (2 ex.)

VII, 495. — VIII, 572.

[1042] $1^{14} > ^91$ (61 ex.)

I, 13. 251. 359. 541. 683. — II,
334. 516. 587. — III, 409. 500.
— IV, 79. 94. 458. 477. — V,
6. — VI, 73. 186. 219. 431.
— VII, 60. 70. 142. 177. 419.
444. 550. — VIII, 26. 406.
492. 805. 812. — IX, 192. 198.
201. 360. 599. 644. — X, 513.
589. — XI, 236. 258. — XII,
333. — XIII, 14. 59. 152. 187.
304. 361. 863. — XIV, 226.
353. 370. — XV, 161. 333. 366.
370. 604. 614. 638. 667. 792.

[1043] $1^{14} > ^91^{\frac{1}{2}}$ (1 ex.)

III, 514.

[1044] $1^{14} = ^91^6$ (1 ex.)

VIII, 325.

[1045] $1^{14} < ^91^{10}$ (4 ex.)

I, 498. — VII, 160. 644. — XV,
255.

$$[1046] \quad 1^{14} < {}^9 1^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 438.

$$[1052] \quad 1^{14} < {}^9 5 \quad (9 \text{ ex.})$$

VII, 351. — VIII, 211. 815. —
X, 489. — XII, 245. — XV,
35. 147. 515. 746.

$$[1047] \quad 1^{14} < {}^9 2 \quad (20 \text{ ex.})$$

III, 158. 168. 229. 280. 376. 505.
— V, 322. — VI, 181. —
VIII, 335. — X, 561. — XI,
701. — XIII, 442. 584. 824.
— XIV, 131. 343. — XV, 124.
720. 800. 819.

$$[1053] \quad 1^{14} < {}^9 5^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 66.

$$[1054] \quad 1^{14} < {}^9 6 \quad (3 \text{ ex.})$$

XI, 339. — XV, 245. 761.

$$[1048] \quad 1^{14} < {}^9 2^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 412.

$$[1055] \quad 1^{14} < {}^9 7 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 629.

$$[1049] \quad 1^{14} < {}^9 2^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 39.

$$[1056] \quad 1^{14} < {}^9 9 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 372.

$$[1050] \quad 1^{14} < {}^9 3 \quad (13 \text{ ex.})$$

II, 294. — VI, 94. 507. — VIII,
810. — IX, 119. — X, 41. 46.
— XI, 217. 520. — XIII, 425.
534. — XIV, 755. — XV, 435.

$$[1057] \quad {}^3 1^{14} > {}^9 0^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 281.

$$[1058] \quad {}^4 1^{14} > {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 498.

$$[1051] \quad 1^{14} < {}^9 4 \quad (5 \text{ ex.})$$

IV, 777. — VI, 116. — X, 121.
— XI, 333. — XIII, 430.

$$[1059] \quad {}^4 1^{14} > {}^9 1^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 693.

[1060] ${}^9\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{0}$ (1 ex.)

IV, 550.

[1061] ${}^7\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{1}$ (1 ex.)

X, 317.

[1062] ${}^9\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{1}$ (2 ex.)

VII, 273. — X, 43.

[1063] ${}^7\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{2}$ (1 ex.)

III, 151.

[1064] ${}^9\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{2}$ (1 ex.)

IV, 779.

[1065] ${}^9\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{3}$ (1 ex.)

XV, 699.

[1066] ${}^7\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{6}$ (1 ex.)

X, 395.

[1067] ${}^{13}\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{0}^4$ (1 ex.)

IX, 233.

[1068] ${}^{13}\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{1}$ (3 ex.)

III, 245. — IV, 738. — VIII, 191.

[1069] ${}^{13}\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{2}$ (3 ex.)

IX, 351. — XII, 387. — XIII, 485.

[1070] ${}^{13}\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{3}$ (1 ex.)

XII, 478.

[1071] ${}^{13}\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{4}$ (1 ex.)

XI, 185.

[1072] ${}^{17}\mathbf{1}^{14} > {}^9\mathbf{1}$ (1 ex.)

VII, 707.

[1073] ${}^{20}\mathbf{1}^{14} < {}^9\mathbf{3}$ (1 ex.)

III, 715.

[1074] $\mathbf{2}^{14} > {}^9\mathbf{0}^{10}$ (2 ex.)

VIII, 94. — IX, 396.

[1075] $\mathbf{2}^{14} > {}^9\mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)

V, 310.

$$[1076] \quad 2^{14} > {}^9 1 \quad (20 \text{ ex.})$$

$$[1082] \quad 2^{14} < {}^9 5 \quad (6 \text{ ex.})$$

I, 30. 99. 242. 436. — II, 124.
564. — III, 31. 660. — VI,
250. — VII, 765. — VIII, 439.
443. — IX, 157. — X, 252.
693. — XI, 773. — XIII, 89.
695. 844. — XIV, 256.

VI, 655. — IX, 308. — XI, 174.
777. — XII, 195. — XV, 420.

$$[1083] \quad 2^{14} < {}^9 6 \quad (2 \text{ ex.})$$

XIII, 198. 516.

$$[1077] \quad 2^{14} > {}^9 1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 467.

$$[1084] \quad 2^{14} < {}^9 7 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 83. — IX, 174.

$$[1078] \quad 2^{14} > {}^9 1^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 503.

$$[1085] \quad {}^7 2^{14} > {}^9 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 466.

$$[1079] \quad 2^{14} > {}^9 2 \quad (12 \text{ ex.})$$

III, 307. — V, 43. 495. 520. —
VII, 427. 574. 776. — VIII,
832. — IX, 677. — XII, 322.
— XIII, 31. — XIV, 149.

$$[1086] \quad {}^9 2^{14} < {}^9 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 519.

$$[1087] \quad {}^9 2^{14} < {}^9 5 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 508.

$$[1080] \quad 2^{14} < {}^9 3 \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 450. — VII, 471. — VIII,
573. — IX, 143. — X, 448.
— XIV, 136.

$$[1088] \quad {}^{13} 2^{14} > {}^9 1 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 785. — XII, 91.

$$[1081] \quad 2^{14} < {}^9 4 \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 427. — V, 664. — VI, 172.
428. — VII, 496. — XIII, 951.

$$[1089] \quad {}^{17} 2^{14} > {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 621.

[1090] $3^{14} > {}^9 1$ (5 ex.) [1098] $4^{14} > {}^9 2$ (5 ex.)

III, 690. — IV, 228. — IX, 60.
— XI, 18. 413.

I, 160. — VI, 374. — VIII, 166.
— XI, 169. — XIII, 569.

[1091] $3^{14} > {}^9 1^{10}$ (1 ex.)

III, 259.

[1099] $4^{14} > {}^9 3$ (1 ex.)

VIII, 784.

[1092] $3^{14} > {}^9 2$ (2 ex.)

IV, 675. — V, 501.

[1100] $4^{14} < {}^9 5$ (1 ex.)

XV, 518.

[1093] $3^{14} > {}^9 3$ (6 ex.)

I, 188. — II, 443. — IV, 642. —
V, 311. — VII, 271. — X, 307.

[1101] ${}^{13} 4^{14} < {}^9 5$ (1 ex.)

V, 396.

[1094] $3^{14} < {}^9 4$ (4 ex.)

VI, 566. — IX, 214. — X, 185.
— XII, 135.

[1102] ${}^{13} 4^{14} < {}^9 6$ (1 ex.)

IV, 197.

[1095] $3^{14} < {}^9 13$ (1 ex.)

VIII, 24.

[1103] $5^{14} > {}^9 1$ (2 ex.)

I, 502. — IX, 545.

[1096] ${}^{13} 3^{14} > {}^9 1$ (2 ex.)

X, 586. 607.

[1104] $5^{14} > {}^9 1^{14}$ (1 ex.)

II, 547.

[1097] $4^{14} > {}^9 1$ (1 ex.)

V, 254.

[1105] $5^{14} > {}^9 2$ (3 ex.)

IV, 548. — V, 192. — VI, 162.

$$[1106] \quad 5^{14} > 95 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1114] \quad 7^{14} > 94 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 94.

III, 193.

$$[1107] \quad 95^{14} > 92 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1115] \quad 7^{14} > 94^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 444.

VIII, 195.

$$[1108] \quad 135^{14} > 93 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1116] \quad 13^{14} > 94 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 529.

IV, 785.

$$[1109] \quad 6^{14} > 91 \quad (2 \text{ ex.}) \quad [1117] \quad 0^{10-4'} = 0^{14-9} \quad (3 \text{ ex.})$$

IV, 712. — VIII, 841.

XIII, 769. 874. — XIV, 62.

$$[1110] \quad 6^{14} > 93 \quad (2 \text{ ex.}) \quad [1118] \quad 0^{10-4'} < 90 \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 791. — XIV, 555.

II, 781. — V, 452.

$$[1111] \quad 6^{14} > 94 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1119] \quad 0^{10-4'} < 90^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 930.

VII, 46.

$$[1112] \quad 6^{14} > 94^{16} \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1120] \quad 1^{14'} < 92 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 716.

X, 284.

$$[1113] \quad 7^{14} > 92 \quad (1 \text{ ex.}) \quad [1121] \quad 0^{10-4}_+ = 0^{14-9} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 66.

XI, 686.

$$[1122] \quad 0^{10-4}_+ < {}^9 0 \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 127. — XII, 453.

$$[1130] \quad 1^{14}_+ > {}^9 0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 617.

$$[1123] \quad 0^{6-14}_+ = {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 623.

$$[1131] \quad 1^{14}_+ > {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 163.

$$[1124] \quad 0^{6-14}_+ < {}^9 0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 304.

$$[1132] \quad 0^{10-4''} < {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 814.

$$[1125] \quad 0^{3-14}_+ > {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 660.

$$[1133] \quad 0^{10-4''} < {}^9 0^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 412. — XI, 437.

$$[1126] \quad 0^{4-14}_+ < {}^9 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 748.

$$[1134] \quad 0^{10-4''} < {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 83.

$$[1127] \quad 0^{14}_+ > {}^9 0 \quad (2 \text{ ex.})$$

XIV, 219. — XV, 546.

$$[1135] \quad 0^{4-14''} > {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 614.

$$[1128] \quad 0^{14}_+ < {}^9 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 429.

$$[1136] \quad 0^{14''} = {}^9 0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 34.

$$[1129] \quad 1^{14}_+ > {}^9 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 389.

$$[1137] \quad {}^{13} 1^{14''} < {}^9 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 502.

$$[1138] \mathbf{0}^{10-5} = \mathbf{0}^{15-0} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1146] \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^1 \mathbf{6} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 400.

II, 726. — IV, 539.

$$[1139] \mathbf{0}^{10-5} < \mathbf{8}^0 \quad (5 \text{ ex.})$$

$$[1147] \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^2 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 7. — VII, 205. — X, 651. —
XIII, 544. — XIV, 31.

XII, 8.

$$[1140] \mathbf{0}^{10-5} < \mathbf{8}^0 \mathbf{4} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1148] \mathbf{4}^0 \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 2.

VIII, 575.

$$[1141] \mathbf{0}^{6-15} < \mathbf{8}^2 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1149] \mathbf{7}^0 \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 738.

II, 430.

$$[1142] \mathbf{0}^{4-15} < \mathbf{8}^1 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1150] \mathbf{13}^0 \mathbf{0}^{15} > \mathbf{8}^0 \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 788.

VIII, 561. — XV, 496.

$$[1143] \mathbf{0}^{15} > \mathbf{8}^0 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1151] \mathbf{13}^0 \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^2 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 342.

II, 806.

$$[1144] \mathbf{0}^{15} = \mathbf{8}^0 \mathbf{6} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1152] \mathbf{1}^{15} > \mathbf{8}^1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 370.

XII, 485.

$$[1145] \mathbf{0}^{15} < \mathbf{8}^1 \quad (3 \text{ ex.})$$

$$[1153] \mathbf{2}^{15} < \mathbf{8}^9 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 277. — VIII, 148. — X, 469.

VI, 167.

- [1154] $\text{—X}^{16}\text{—}$ (11 ex.) [1161] $\mathbf{0}^{10-6} < {}^7\mathbf{0}^6$ (1 ex.)
 III, 266. — V, 300. — VI, 301. IX, 369.
 609. — VIII, 42. 125, 133. —
 X, 315. 393. — XI, 721. 728.
- [1155] $\mathbf{0}^{14-6} < \mathbf{0}^{16-9}$ (1 ex.)
 X, 395.
- [1156] $\mathbf{0}^{14-6} < {}^7\mathbf{0}$ (3 ex.)
 III, 26. — XII, 202. — XIV, 721.
- [1157] $\mathbf{0}^{14-6} < {}^7\mathbf{0}^4$ (1 ex.)
 XI, 281.
- [1158] $\mathbf{0}^{10-6} = \mathbf{0}^{16-9}$ (2 ex.)
 VII, 377. — XIV, 842.
- [1159] $\mathbf{0}^{10-6} < {}^7\mathbf{0}$ (21 ex.)
 II, 170. 357. — III, 425. 430. —
 IV, 459. 581. — VII, 18. 71.
 621. 678. — VIII, 142. 205.
 390. — IX, 723. — X, 641.
 — XI, 432. 676. — XIII, 158.
 — XIV, 63. 841. — XV, 499.
- [1160] $\mathbf{0}^{10-6} < {}^7\mathbf{0}^3$ (1 ex.)
 V, 379.
- [1162] $\mathbf{0}^{10-6} < {}^7\mathbf{0}^{10}$ (6 ex.)
 I, 687. — III, 642. — VII, 24.
 732. — XII, 408. — XIV, 491.
- [1163] $\mathbf{0}^{10-6} < {}^7\mathbf{1}$ (6 ex.)
 III, 377. — V, 214. — IX, 373.
 — XI, 791. — XIV, 205. —
 XV, 762.
- [1164] $\mathbf{0}^{6-16} = {}^7\mathbf{0}$ (2 ex.)
 XIII, 620. 662.
- [1165] $\mathbf{0}^{6-16} < {}^7\mathbf{1}$ (2 ex.)
 XIV, 770. 836.
- [1166] $\mathbf{0}^{6-16} < {}^7\mathbf{2}$ (1 ex.)
 IV, 134.
- [1167] $\mathbf{0}^{4-16} < {}^7\mathbf{0}^6$ (1 ex.)
 II, 874.
- [1168] $\mathbf{0}^{3-16} < {}^7\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)
 XIV, 568.

$$[1169] \quad 0^{4-16} < 7^1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 612.

$$[1176] \quad 0^{16} < 7^0^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 720.

$$[1170] \quad 0^{16} > 7^0 \quad (10 \text{ ex.})$$

III, 458. — IV, 132. 560. — V, 278. — IX, 463. 510. — X, 281. — XI, 580. — XIII, 880. — XIV, 138.

$$[1171] \quad 0^{16} > 7^0^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 187.

$$[1177] \quad 0^{16} < 7^1 \quad (30 \text{ ex.})$$

I, 610. — II, 248. — III, 349. 551. — IV, 385. — V, 93. 327. — VI, 447. — VIII, 79. 449. 593. 794. — IX, 25. 134. 164. 549. — X, 143. 327. 339. 527. — XI, 102. 449. 476. — XII, 373. 424. — XIII, 71. — XIV, 45. 308. 378. 502.

$$[1172] \quad 0^{16} > 7^0^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 634.

$$[1178] \quad 0^{16} < 7^1^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 651. — IX, 287.

$$[1173] \quad 0^{16} = 7^0^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 295. — XV, 176.

$$[1179] \quad 0^{16} < 7^2 \quad (16 \text{ ex.})$$

I, 256. — II, 224. — III, 359. — IV, 551. 790. — VI, 483. — IX, 152. — X, 295. — XI, 451. 705. — XIII, 95. 388. — XIV, 268. — XV, 441. 648. 685.

$$[1174] \quad 0^{16} < 7^0^{10} \quad (19 \text{ ex.})$$

I, 607. 757. — III, 562. — V, 273. 446. 601. — VI, 304. — VII, 23. — VIII, 76. 352. — IX, 767. — X, 51. 336. 455. XI, 52. 684. 780. — XIV, 124. 658.

$$[1180] \quad 0^{16} < 7^2^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 728.

$$[1175] \quad 0^{16} < 7^0^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 488.

$$[1181] \quad 0^{16} < 7^3 \quad (7 \text{ ex.})$$

V, 626. — VI, 197. 352. — X,

515. — XII, 226. — XIV, 412.
— XV, 165.

[1182] $0^{16} < 74$ (2 ex.)

V, 144. — VI, 685.

[1183] $40^{16} < 71$ (2 ex.)

VII, 172. — X, 463.

[1184] $40^{16} < 71^{14}$ (1 ex.)

II, 545.

[1185] $70^{16} > 70^{10}$ (1 ex.)

V, 511.

[1186] $90^{16} < 71$ (2 ex.)

VII, 201. — X, 352.

[1187] $90^{16} < 74$ (1 ex.)

XV, 36.

[1188] $430^{16} > 70$ (1 ex.)

VIII, 186.

[1189] $430^{16} < 71$ (6 ex.)

I, 531. — V, 248. 479. — VIII,
70. — X, 424. — XV, 457.

[1190] $430^{16} < 71^{10}$ (2 ex.)

VIII, 177. — XI, 723.

[1191] $430^{16} < 73$ (1 ex.)

XII, 276.

[1192] $430^{16} < 73^{10}$ (1 ex.)

VII, 288.

[1193] $470^{16} = 71$ (2 ex.)

VII, 49. — XV, 543.

[1194] $490^{16} > 71$ (2 ex.)

I, 558. — XI, 659.

[1195] $1^{16} > 70^{10}$ (1 ex.)

VIII, 115.

[1196] $1^{16} > 71$ (8 ex.)

II, 255. 299. 521. — V, 185. 303.
— VIII, 271. — IX, 572. —
XI, 374.

[1197] $1^{16} > 71^4$ (1 ex.)

II, 671.

$$[1198] \quad 1^{16} < {}^7 1^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 510. — X, 645.

$$[1206] \quad {}^9 1^{16} < {}^7 2 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 429. — VI, 174.

$$[1199] \quad 1^{16} < {}^7 2 \quad (7 \text{ ex.})$$

I, 735. — IV, 632. — VI, 47. —
VII, 340. — IX, 126. — X,
221. — XII, 190.

$$[1207] \quad {}^{13} 1^{16} < {}^7 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 574.

$$[1200] \quad 1^{16} < {}^7 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 292.

$$[1208] \quad 2^{16} > {}^7 1 \quad (3 \text{ ex.})$$

IV, 451. — VIII, 292. — XV,
693.

$$[1201] \quad 1^{16} < {}^7 3^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 465.

$$[1209] \quad 2^{16} > {}^7 2 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 92. — X, 547.

$$[1202] \quad 1^{16} < {}^7 4 \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 149. — V, 441. — VI, 38.
— VIII, 470. — X, 372. 520.

$$[1210] \quad 2^{16} < {}^7 3 \quad (2 \text{ ex.})$$

VI, 544. — XV, 834.

$$[1203] \quad 1^{16} < {}^7 5 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 532.

$$[1211] \quad 2^{16} < {}^7 4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 386.

$$[1204] \quad {}^9 1^{16} > {}^7 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 655.

$$[1212] \quad 2^{16} < {}^7 5 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 463.

$$[1205] \quad {}^7 1^{16} < {}^7 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 40.

$$[1213] \quad 2^{16} < {}^7 10 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 684.

[1214] $2^{16} < {}^711$ (1 ex.) [1223] $0^2 > 0^{2-4}$ (2 ex.)
 II, 369. XII, 177. — XV, 389.

[1215] ${}^{13}2^{16} > {}^72^{10}$ (1 ex.) [1224] $0^2 = 0^{2-6}$ (1 ex.)
 IX, 278. VIII, 861.

[1216] $3^{16} > {}^71$ (2 ex.) [1225] $0^2 < {}^{21}0$ (1 ex.)
 VI, 191. 579. VIII, 730.

[1217] $3^{16} > {}^72$ (1 ex.) [1226] $0^{2''} > 0^{2-4}$ (3 ex.)
 XV, 858. X, 553. — XI, 669. — XIV, 540

[1218] $3^{16} < {}^76$ (1 ex.) [1227] $0^{2''} = 0^{2-6}$ (1 ex.)
 VI, 574. X, 429.

[1219] $3^{16} < {}^77$ (1 ex.) [1228] ${}^{17}0^{2''} > 0^{2-4}$ (1 ex.)
 VII, 564. X, 412.

[1220] $4^{16} > {}^72$ (1 ex.) [1229] $0^3 = 0^{3-6}$ (6 ex.)
 IV, 701. I, 554. — II, 361. 362. — V,

[1221] $5^{16} < {}^76$ (1 ex.) 218. — XII, 505. — XIII, 14.

[1222] ${}^{20}6^{16} > {}^72$ (1 ex.) [1230] $0^3 = 0^{3-7}$ (1 ex.)
 XIV, 113. XV, 309.

$$[1231] \quad 0^3 < 0^{3-10} \quad (9 \text{ ex.})$$

I, 739. — II, 446. 574. — III, 371. — VI, 619. — VII, 793. — VIII, 219. — XIV, 714. — XV, 185.

$$[1238] \quad 0^3 < {}^{20}0^{10} \quad (10 \text{ ex.})$$

II, 476. 676. — III, 385. — VII, 86. 857. — XI, 783. — XII, 95. — XIII, 117. 773. — XIV, 568.

$$[1232] \quad 0^3 < 0^{3-12} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 166.

$$[1239] \quad 0^3 < {}^{20}0^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 533.

$$[1233] \quad 0^3 < 0^{3-14} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 43. — VI, 201.

$$[1240] \quad 0^3 < {}^{20}0^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 630.

$$[1234] \quad 0^3 < 0^{3-19} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 28.

$$[1241] \quad 0^3 < {}^{20}1 \quad (14 \text{ ex.})$$

I, 466. — III, 104. — IV, 162. — V, 230. 338. — VII, 72. — XII, 115. 510. — XIII, 391. 581. 641. 871. — XIV, 838. — XV, 186.

$$[1235] \quad 0^3 < {}^{20}0 \quad (20 \text{ ex.})$$

I, 497. 631. 762. — II, 70. 456. 786. — III, 389. 474. — IV, 576. — V, 542. — VI, 108. 109. — VII, 533. — VIII, 147. 188. 408. — X, 277. — XI, 72. — XIII, 854. — XV, 8.

$$[1242] \quad 0^3 < {}^{20}1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 302.

$$[1236] \quad 0^3 < {}^{20}0^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 419. — XV, 590.

$$[1243] \quad 0^3 < {}^{20}2 \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 843. — VIII, 101. — XII, 604. — XIV, 684.

$$[1237] \quad 0^3 < {}^{20}0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 324.

$$[1244] \quad 0^3 < {}^{20}3 \quad (5 \text{ ex.})$$

VIII, 757. — IX, 66. — XIII, 449. 916. — XIV, 358.

$$[1245] \quad 0^3 < {}^{20}5 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 733.

$$[1246] \quad {}^40^3 > 0^{3-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 144.

$$[1247] \quad {}^40^3 < {}^{20}0 \quad (3 \text{ ex.})$$

V, 102. — IX, 632. — XII, 279.

$$[1248] \quad {}^40^3 < {}^{20}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 702.

$$[1249] \quad {}^70^3 > 0^{3-10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 569.

$$[1250] \quad {}^90^3 > 0^{3-10} \quad (3 \text{ ex.})$$

I, 511. — X, 293. — XI, 399.

$$[1251] \quad {}^70^3 < {}^{20}0 \quad (3 \text{ ex.})$$

VIII, 450. — XV, 172. 686.

$$[1252] \quad {}^90^3 < {}^{20}0 \quad (17 \text{ ex.})$$

I, 522. 604. — II, 577. 851. — III, 40. — IV, 471. — VII, 736. — VIII, 806. 808. — IX, 22. — X, 449. 622. — XI, 143.

— XII, 58. 81. — XIII, 60. — XIV, 636.

$$[1253] \quad {}^90^3 < {}^{20}0^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 326.

$$[1254] \quad {}^90^3 < {}^{20}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 420.

$$[1255] \quad {}^90^3 < {}^{20}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 226.

$$[1256] \quad {}^90^3 < {}^{20}3^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 196.

$$[1257] \quad {}^90^3 < {}^{20}4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 148.

$$[1258] \quad {}^{13}0^3 > 0^{3-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 350.

$$[1259] \quad {}^{13}0^3 > 0^{3-10} \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 97. — VIII, 883.

$$[1260] \quad {}^{12}0^3 < {}^{20}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 570.

$$[1261] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{0} \quad (44 \text{ ex.})$$

I, 249. 754. — II, 261. 410. 473. 686. 835. — III, 25. 657. — IV, 116. 201. 524. — V, 37. 320. 392. 623. — VI, 27. 145. — VIII, 103. 209. 382. 643. 820. — IX, 139. 301. 425. 471. — X, 3. 49. 422. 544. — XI, 14. 262. 709. 730. 786. — XII, 438. — XIII, 26. — XIV, 196. 392. 534. — XV, 381. 465. 551.

$$[1262] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{0}^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 133. — XV, 592.

$$[1263] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{0}^{10} \quad (3 \text{ ex.})$$

VIII, 85. — XIV, 477. 615.

$$[1264] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{1} \quad (9 \text{ ex.})$$

II, 604. 681. — V, 472. — XI, 59. 549. — XIII, 776. 883. — XIV, 57. 175.

$$[1265] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{1}^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 550.

$$[1266] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{1}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 328.

$$[1267] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 380. — VII, 466.

$$[1268] \quad {}^{13}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{4} \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 428. — XI, 384.

$$[1269] \quad {}^{17}\mathbf{0}^3 = {}^{20}\mathbf{0} \quad (13 \text{ ex.})$$

II, 799. — VI, 213. 236. 347. — VIII, 151. 344. — IX, 656. — X, 415. 723. — XII, 131. — XIII, 897. — XIV, 697. — XV, 203.

$$[1270] \quad {}^{17}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{0}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 258.

$$[1271] \quad {}^{17}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{2} \quad (2 \text{ ex.})$$

XII, 67. — XIII, 901.

$$[1272] \quad {}^{17}\mathbf{0}^3 < {}^{20}\mathbf{3} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 753.

$$[1273] \quad {}^{19}\mathbf{0}^3 > \mathbf{0}^{3-10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 851.

$$[1274] \quad {}^{19}\mathbf{0}^3 > {}^{20}\mathbf{0} \quad (2 \text{ ex.})$$

XII, 221. — XIV, 764.

- [1275] $^{20}0^3 > ^{20}0$ (2 ex.) 117. 236. 763. — X, 129. 179.
181. 236. 312. 355. — XI, 105.
III, 329. — X, 418. 130. 228. 275. 422. 483. 565.
664. 750. 766. — XII, 112.
289. 301. 628. — XIII, 325.
355. 737. 779. — XIV, 230.
717. — XV, 267.
- [1276] $^{49}0^3 < ^{20}1$ (2 ex.) XI, 590. — XIV, 363.
- [1277] $1^3 > 0^{3-6}$ (1 ex.) [1282] $1^3 > ^{20}0^4$ (2 ex.)
VII, 347. VIII, 153. — XIII, 132.
- [1278] $1^3 > 0^{3-10}$ (2 ex.) [1283] $1^3 = ^{20}0^6$ (1 ex.)
I, 569. — VIII, 705. XIV, 606.
- [1279] $1^3 > 0^{3-14}$ (1 ex.) [1284] $1^3 < ^{20}0^{10}$ (6 ex.)
VIII, 810. V, 237. — VII, 90. — X, 131.
156. — XI, 191. — XIII, 811.
- [1280] $1^3 > 0^{3-16}$ (1 ex.) [1285] $1^3 < ^{20}0^{14}$ (3 ex.)
X, 291. VII, 764. 775. — VIII, 831.
- [1281] $1^3 > ^{20}0$ (67 ex.) [1286] $1^3 < ^{20}1$ (17 ex.)
I, 423. 534. 536. — II, 20. 39.
152. 234. 595. 725. — III,
42. 80. 121. 693. 707. 728. —
IV, 100. 388. 475. 645. 743. —
V, 394. — VI, 402. 630. —
VII, 260. 263. 283. 315. 529.
531. 553. — VIII, 163. 427.
448. 514. 519. 878. — IX, 28.
- I, 575. 643. — II, 420. — III,
627. — IV, 513. 623. — VII,
253. 295. 488. — VIII, 170.
248. — IX, 68. 318. — X, 417.
— XIII, 232. — XIV, 794. —
XV, 271.

[1287] $1^3 < {}^{20}1^3$ (1 ex.) [1295] $7^3 > 0^{3-10}$ (1 ex.)
 XV, 724. XI, 725.

[1288] $1^3 < {}^{20}1^{10}$ (1 ex.) [1296] $9^3 < {}^{20}1$ (2 ex.)
 VI, 140. IV, 375. 796.

[1289] $1^3 < {}^{20}2$ (4 ex.) [1297] $9^3 < {}^{20}3$ (1 ex.)
 II, 509. 537. — XII, 367. — XV, 804. V, 398.

[1290] $1^3 < {}^{20}2^{10}$ (1 ex.) [1298] ${}^{43}1^3 < {}^{20}1$ (1 ex.)
 X, 432. XIII, 630.

[1291] $1^3 < {}^{20}3$ (1 ex.) [1299] ${}^{43}1^3 < {}^{20}2$ (1 ex.)
 I, 391. VIII, 281.

[1292] $1^3 < {}^{20}4$ (2 ex.) [1300] ${}^{43}1^3 < {}^{20}3^{10}$ (1 ex.)
 X, 568. — XIV, 86. XII, 171.

[1293] $1^3 < {}^{20}7$ (1 ex.) [1301] ${}^{47}1^3 > {}^{20}0$ (1 ex.)
 XI, 525. VI, 613.

[1294] ${}^41^3 > {}^{20}0$ (1 ex.) [1302] ${}^{49}1^3 > {}^{20}0$ (1 ex.)
 XIV, 270. X, 381.

[1303] $^{19}2^3 > ^{20}1$ (1 ex.) [1311] $^{13}2^3 > ^{20}0^3$ (1 ex.)

V, 172.

XIV, 105.

[1304] $2^3 > ^{20}0$ (3 ex.) [1312] $^{13}2^3 < ^{20}4$ (1 ex.)

II, 78. 355. — XV, 580.

XI, 683.

[1305] $2^3 > ^{20}0^{10}$ (1 ex.) [1313] $^{13}2^3 < ^{20}7$ (1 ex.)

IV, 382.

VII, 191.

[1306] $2^3 > ^{20}1$ (1 ex.) [1314] $3^3 > ^{20}0$ (2 ex.)

II, 321.

V, 88. 263.

[1307] $2^3 > ^{20}1^4$ (1 ex.) [1315] $3^3 > ^{20}1$ (1 ex.)

XIV, 456.

VIII, 360.

[1308] $2^3 < ^{20}1^{14}$ (1 ex.) [1316] $3^3 > ^{20}2$ (1 ex.)

XIII, 567.

XV, 276.

[1309] $2^3 < ^{20}3$ (1 ex.) [1317] $3^3 < ^{20}5$ (2 ex.)

XIII, 541.

III, 713. — XII, 344.

[1310] $2^3 < ^{20}4^{14}$ (1 ex.) [1318] $4^3 > ^{20}0$ (1 ex.)

III, 188.

VIII, 436.

$$[1319] \quad 5^3 > {}^{20}3^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1327] \quad {}^{43}0^{3''} < {}^{20}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 469.

XIII, 381. — XV, 452.

$$[1320] \quad 5^3 < {}^{20}5 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1328] \quad {}^{17}0^{3''} = {}^{20}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 638.

XV, 145.

$$[1321] \quad 5^3 < {}^{20}9 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1329] \quad {}^{20}0^{3''} > 0^{3-6} \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 106.

XII, 368.

$$[1322] \quad 0^{3''} = 0^{3-6} \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[1330] \quad {}^{49}0^{3''} > {}^{20}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 281. — IX, 578.

V, 183.

$$[1323] \quad 0^{3''} < 0^{3-10} \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[1331] \quad 1^{3''} > 0^{3-10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 548. — XII, 490.

VII, 509.

$$[1324] \quad 0^{3''} < {}^{20}0 \quad (3 \text{ ex.})$$

$$[1332] \quad 1^{3''} > {}^{20}0 \quad (3 \text{ ex.})$$

XII, 309. — XV, 232. 660.

I, 155. — VII, 642. — IX, 227.

$$[1325] \quad {}^40^{3''} < {}^{20}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

$$[1333] \quad 1^{3''} < {}^{20}0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 677.

IX, 177.

$$[1326] \quad {}^90^{3''} < {}^{20}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

$$[1334] \quad 1^{3''} < {}^{20}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 686. — XIII, 246.

III, 594.

[1335] $1^{3''} < 207$ (1 ex.)

I, 589.

[1336] $—X^4—$ (7 ex.)

V, 489. — VIII, 618. 796. — X,
17. — XI, 119. 658. — XIV,
192.

[1337] $0^k = 0^{k-7}$ (2 ex.)

II, 409. — X, 408.

[1338] $0^k < 0^{k-10}$ (53 ex.)

I, 367. — II, 170. 233. 576. —
III, 268. 377. 380. 433. 446.
454. — IV, 356. 422. 460. —
VI, 18. 215. 513. — VII, 679.
687. 794. 841. — VIII, 220.
864. 883. — IX, 147. 523. 524.
526. 561. 688. 699. 735. 748.
749. — X, 413. 423. 533. —
XI, 254. 287. 639. 719. — XII,
200. 345. — XIII, 318. 624.
842. — XIV, 162. 172. 279. —
XV, 170. 477. 530. 648. 765.

[1339] $0^k < 0^{k-12}$ (1 ex.)

II, 191.

[1340] $0^k < 0^{k-14}$ (2 ex.)

X, 164. — XI, 425.

[1341] $0^k < 0^{k-16}$ (3 ex.)

XI, 721. — XII, 383. — XIV,
374.

[1342] $0^k < 0^{k-19}$ (1 ex.)

VII, 819.

[1343] $0^k < 0^{k-20}$ (1 ex.)

I, 696.

[1344] $0^k < {}^{19}0$ (91 ex.)

I, 237. 470. 471. 592. 679. —
II, 135. 141. 144. 147. 180.
366. 450. 583. 610. 717. 861. —
III, 381. 399. 613. — IV, 136.
271. 336. — V, 40. 255. 533. —
VI, 283. 286. 316. 327. 386.
560. 651. 665. 684. 708. — VII,
136. 178. 758. 766. 859. — VIII,
392. 433. 437. 776. 869. — IX,
49. 86. 146. 166. 477. 517. 519.
571. 597. — X, 233. 287. 360.
454. 500. 553. 620. 695. —
XI, 75. 80. 468. 607. 632.
790. — XII, 23. 177. — XIII,
57. 234. 240. 286. 295. 523.
685. 864. 886. — XIV, 139.
316. 379. 432. 507. 700. — XV,
262. 280. 321. 392. 470. 585.

[1345] $0^k < {}^{19}0^3$ (2 ex.)

VIII, 513. 830.

$$[1346] \quad 0^4 < {}^{19}0^4 \quad (4 \text{ ex.})$$

I, 379. — III, 383. — VII, 634. — IX, 77.

$$[1347] \quad 0^4 < {}^{19}0^6 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 566. — III, 116.

$$[1348] \quad 0^4 < {}^{19}0^{10} \quad (9 \text{ ex.})$$

II, 142. 311. 512. — IX, 93. 288. — X, 19. 159. — XI, 566. — XIV, 845.

$$[1349] \quad 0^4 < {}^{19}0^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 426.

$$[1350] \quad 0^4 < {}^{19}0^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 27.

$$[1351] \quad 0^4 < {}^{19}1 \quad (33 \text{ ex.})$$

I, 222. 281. 337. 523. — II, 40. — III, 20. — IV, 53. 74. 279. 676. — V, 117. 296. — VI, 53. 110. 494. 636. — VII, 147. 320. 672. — VIII, 609. — IX, 509. 680. — X, 624. 636. — XI, 324. 484. 669. 710. — XII, 120. — XIII, 954. — XIV, 273. 566. — XV, 873.

$$[1352] \quad 0^4 < {}^{19}1^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 46.

$$[1353] \quad 0^4 < {}^{19}1^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 597.

$$[1354] \quad 0^4 < {}^{19}2 \quad (11 \text{ ex.})$$

I, 164. — II, 195. — IV, 595. — VI, 310. — X, 356. — XI, 589. — XII, 539. — XIII, 225. 474. — XIV, 362. 470.

$$[1355] \quad 0^4 < {}^{19}2^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 481. 678.

$$[1356] \quad 0^4 < {}^{19}3 \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 514. 698. — VIII, 416. — IX, 89. — X, 378. — XV, 764.

$$[1357] \quad 0^4 < {}^{19}4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 377.

$$[1358] \quad {}^40^4 < {}^40^{4-16} \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 372.

$$[1359] \quad {}^40^4 < {}^{19}0 \quad (4 \text{ ex.})$$

IV, 242. 585. — VIII, 253. — XIV, 422.

[1360] ${}^4\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)

XI, 741.

[1367] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^6$ (1 ex.)

XV, 421.

[1361] ${}^4\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1}$ (1 ex.)

X, 461.

[1368] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^{14}$ (1 ex.)

IV, 549.

[1362] ${}^7\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{10}$ (1 ex.)

VII, 24.

[1369] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^{16}$ (1 ex.)

II, 428.

[1363] ${}^9\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{10}$ (1 ex.)

VIII, 493.

[1370] ${}^7\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1}$ (1 ex.)

XIV, 375.

[1364] ${}^7\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}$ (6 ex.)

I, 533. — III, 386. — VI, 448. —
XII, 425. — XIV, 516. 837.

[1371] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1}$ (4 ex.)

IX, 788. — XI, 186. 222. — XV,
377.

[1365] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}$ (31 ex.)

I, 496. 542. 561. 719. 772. —
II, 115. 588. 801. 824. — III,
60. 506. 665. — IV, 478.
526. — V, 67. 667. — VI,
625. — VII, 786. 788. — VIII;
73. 235. 407. 740. — IX, 122.
215. 555. — X, 44. — XI, 325.
467. — XIII, 684. — XIV, 467.

[1372] ${}^9\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1}^{10}$ (1 ex.)

XIII, 645.

[1373] ${}^7\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{2}$ (1 ex.)

XII, 227.

[1366] ${}^7\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^4$ (1 ex.)

IX, 127.

[1374] ${}^{11}\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{10}$ (1 ex.)

VIII, 839.

$$[1375] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{10} \quad (8 \text{ ex.})$$

III, 456. — IV, 150. — V, 4.
21. — IX, 552. — XIII, 178. —
XV, 417. 831.

$$[1380] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1} \quad (9 \text{ ex.})$$

III, 300. — IV, 45. — VII, 375.
598. — VIII, 867. — IX, 132.
650. — X, 530. — XIII, 472.

$$[1376] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 186.

$$[1381] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{1}^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 64.

$$[1377] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0} \quad (73 \text{ ex.})$$

I, 567. 573. 641. 727. — II, 43.
52. 73. 146. 313. 438. 618.
734. — III, 9. 93. 490. 722. —
IV, 144. 364. 606. 611. 674. —
V, 15. 116. 131. 259. 275. —
VI, 147. 249. 253. 260. 312.
599. — VII, 22. 223. 281. 594.
693. 755. 770. 844. — VIII,
461. 545. 559. 663. — IX, 358.
484. 612. 705. 765. — X, 604.
653. 716. — XI, 99. 159.
703. — XII, 126. — XIII, 104.
169. 272. 312. 522. — XIV,
54. 96. 493. 575. 631. — XV,
6. 57. 284. 292. 314. 569. 776.

$$[1378] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^{10} \quad (4 \text{ ex.})$$

IV, 187. — V, 658. — XII, 72. —
XIII, 125.

$$[1379] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{0}^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 563. — XIII, 843.

$$[1382] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{2} \quad (4 \text{ ex.})$$

VI, 435. — IX, 32. — X, 274. —
XIV, 800.

$$[1383] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{2}^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 535.

$$[1384] \quad {}^{43}\mathbf{0}^4 < {}^{19}\mathbf{3} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 170. — VIII, 612.

$$[1385] \quad {}^{17}\mathbf{0}^4 > \mathbf{0}^4 - {}^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 214. — IX, 256.

$$[1386] \quad {}^{17}\mathbf{0}^4 = {}^{19}\mathbf{0} \quad (16 \text{ ex.})$$

I, 120. 657. 746. — III, 496. —
IV, 589. 647. 690. — V, 579. —
VII, 245. — VIII, 328. 452. —
IX, 640. — X, 87. 223. —
XIV, 745. — XV, 261.

[1387] $^{17}0^4 < ^{19}1$ (5 ex.)

II, 874. — IV, 123. — VII,
739. — XII, 298. 437.

[1388] $^{19}0^4 > 0^{4-10}$ (1 ex.)

II, 403.

[1389] $^{19}0^4 > ^{19}0$ (8 ex.)

I, 667. — IV, 555. — VIII, 348.
517. 619. — XII, 596. — XIV,
296. 376.

[1390] $^{20}0^4 > ^{19}0$ (5 ex.)

I, 340. — IV, 797. — IX, 319. —
XI, 60. — XIII, 777.

[1391] $^{20}0^4 = ^{19}0^4$ (1 ex.)

XII, 551.

[1392] $^{19}0^4 < ^{19}1$ (3 ex.)

II, 196. — XI, 642. — XIII, 475.

[1393] $^{19}0^4 < ^{19}2$ (1 ex.)

X, 379.

[1394] $^{20}0^4 < ^{19}3$ (1 ex.)

XI, 385.

[1395] $^{19}0^4 < ^{19}6$ (1 ex.)

IV, 108.

[1396] $1^4 > 0^{4-10}$ (4 ex.)

III, 478. — VIII, 690. — XIII,
847. — XV, 10.

[1397] $1^4 > ^{19}0$ (90 ex.)

I, 225. 258. 269. 296. 380. 433.
449. 520. 526. 636. 723. —
II, 66. 123. 157. 524. 530.
736. 751. 767. 840. — III, 67.
78. 86. 197. 384. 394. 639. —
IV, 27. 181. — V, 106. 307.
374. — VI, 124. 238. 307. 328.
425. 466. 489. 515. — VII, 31.
349. 452. 479. 684. 752. —
VIII, 48. 645. 756. 858. — IX,
56. 58. 286. 527. — X, 170.
333. 559. 577. 610. 670. —
XI, 189. 331. 523. 569. — XII,
45. 147. 261. 305. 411. —
XIII, 62. 279. 323. 421. 616.
741. 768. 881. — XIV, 44. 234.
395. 405. 526. 577. 653. 731.
828. 831. — XV, 82. 233. 674.

[1398] $1^4 > ^{19}0^4$ (1 ex.)

VII, 325.

[1399] $1^4 > ^{19}0^{10}$ (8 ex.)

II, 395. 402. — V, 635. — VIII,

261. — XI, 112. — XII, 281.
589. — XV, 595.

[1400] $1^4 < {}^{19}0^{14}$ (3 ex.)

V, 309. — XI, 173. — XIV, 135.

[1401] $1^4 < {}^{19}1$ (37 ex.)

I, 133. — II, 390. 506. 629. —
III, 4. 314. 575. 598. 601.
674. — V, 52. 158. 182. 208.
316. 347. — VI, 91. 202. 344.
540. — VII, 392. — VIII, 268.
341. 516. 768. — IX, 78. —
X, 203. 369. 406. — XI, 239. —
XII, 595. — XIII, 17. — XIV,
540. 564. 850. — XV, 743.
841.

[1402] $1^4 < {}^{19}1^4$ (1 ex.)

II, 112.

[1403] $1^4 < {}^{19}1^6$ (2 ex.)

XII, 75. — XV, 591.

[1404] $1^4 < {}^{19}1^{10}$ (4 ex.)

VII, 513. — X, 271. — XIV,
242. — XV, 566.

[1405] $1^4 < {}^{19}1^{14}$ (1 ex.)

IX, 212.

[1406] $1^4 < {}^{19}2$ (18 ex.)

I, 2. 221. 247. 404. — II, 238.
— IV, 440. 799. — VI, 491.
— VIII, 366. 708. — X, 244.
— XI, 51. — XII, 129. — XIII,
664. — XIV, 56. 518. — XV,
229. 474.

[1407] $1^4 < {}^{19}2^{14}$ (1 ex.)

V, 251.

[1408] $1^4 < {}^{19}3$ (10 ex.)

I, 457. — III, 578. — IV, 369. —
VI, 135. — VII, 476. 748. —
XII, 608. — XIII, 561. — XIV,
766. — XV, 240.

[1409] $1^4 < {}^{19}4$ (4 ex.)

V, 420. — VI, 122. — X, 403.
— XI, 584.

[1410] $1^4 < {}^{19}5$ (1 ex.)

VI, 255.

[1411] $1^4 < {}^{19}6$ (1 ex.)

XV, 76.

[1412] $1^4 < {}^{19}7$ (1 ex.)

VII, 635.

[1413] $1^4 < {}^{49}8$ (1 ex.) [1421] ${}^{43}1^4 < {}^{49}3$ (2 ex.)
IV, 44. II, 405. — XI, 270.

[1414] $1^4 < {}^{49}9$ (1 ex.) [1422] ${}^{43}1^4 < {}^{49}4$ (1 ex.)
XI, 678. III, 344.

[1415] ${}^41^4 > {}^{49}0$ (2 ex.) [1423] ${}^{49}1^4 > {}^{49}1$ (1 ex.)
VII, 865. — XV, 220. X, 412.

[1416] ${}^41^4 < {}^{49}3$ (1 ex.) [1424] $2^4 > {}^{49}0$ (10 ex.)
IX, 772. II, 465. — III, 406. — IV, 287. —
V, 58. — VII, 803. — VIII,
154. — X, 707. — XII, 614. —
XIII, 401. 699.

[1417] ${}^41^4 < {}^{49}5$ (1 ex.) [1425] $2^4 > {}^{49}0^{10}$ (2 ex.)
IV, 176. I, 694. — IV, 24.

[1418] ${}^71^4 > {}^{49}0$ (5 ex.) [1426] $2^4 > {}^{49}1$ (15 ex.)
I, 737. — VIII, 127. — IX, 128.
154. — XV, 167. I, 666. — II, 841. — III, 48. —
IV, 89. — VII, 226. 326. —
IX, 252. — XI, 648. — XII,
240. 308. 464. — XIII, 133.
308. — XIV, 80. 741.

[1419] ${}^81^4 < {}^{49}7$ (1 ex.) [1427] $2^4 < {}^{49}2$ (5 ex.)
VI, 169. IV, 614. — VII, 299. — VIII,
3. — XIII, 652. — XV, 62.

[1420] ${}^{43}1^4 < {}^{49}2$ (2 ex.)
X, 443. — XII, 186.

$$[1428] \quad 2^4 < {}^{19}2^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 635.

$$[1436] \quad {}^{13}2^4 < {}^{19}6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 490.

$$[1429] \quad 2^4 < {}^{19}3 \quad (2 \text{ ex.})$$

II, 602. — VI, 498.

$$[1437] \quad {}^{13}2^4 < {}^{19}9 \quad (1 \text{ ex.})$$

I, 703.

$$[1430] \quad 2^4 < {}^{19}3^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 106.

$$[1438] \quad {}^{19}2^4 > {}^{19}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 423.

$$[1431] \quad 2^4 < {}^{19}6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 61.

$$[1439] \quad {}^{20}2^4 > {}^{19}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 641.

$$[1432] \quad 2^4 < {}^{19}7 \quad (1 \text{ ex.})$$

IV, 107.

$$[1440] \quad 3^4 > {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 276.

$$[1433] \quad {}^{13}2^4 > {}^{19}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 410.

$$[1441] \quad 3^4 > {}^{19}0^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 715.

$$[1434] \quad {}^{13}2^4 < {}^{19}3 \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 645.

$$[1442] \quad 3^4 > {}^{19}1 \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 114. — IV, 269. — VI, 481.

$$[1435] \quad {}^{13}2^4 < {}^{19}4 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 234.

$$[1443] \quad 3^4 > {}^{19}2 \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 673. — IV, 688. — VI, 264.

[1444] $3^4 > {}^{19}2^4$ (1 ex.) [1452] $4^4 < {}^{19}7^{14}$ (1 ex.)

XII, 552.

XIV, 458

[1445] $3^4 < {}^{19}3$ (2 ex.) [1453] ${}^{17}4^4 > {}^{19}2$ (1 ex.)

IV, 237. — V, 477.

II, 794.

[1446] $3^4 < {}^{19}9$ (1 ex.) [1454] $5^4 > {}^{19}3$ (1 ex.)

III, 516.

XIV, 680.

[1447] ${}^{13}3^4 > {}^{19}0^{10}$ (1 ex.) [1455] $6^4 > {}^{19}3$ (1 ex.)

IV, 8.

XII, 555.

[1448] ${}^{13}3^4 < {}^{19}5$ (1 ex.) [1456] $8^4 > {}^{19}0^{10}$ (1 ex.)

IV, 208.

XI, 282.

[1449] $4^4 > {}^{19}1$ (1 ex.) [1457] $8^4 > {}^{19}3$ (1 ex.)

II, 23.

X, 410.

[1450] $4^4 > {}^{19}2$ (1 ex.) [1458] $0^{4'} < {}^{19}1$ (1 ex.)

II, 695.

XII, 353.

[1451] $4^4 > {}^{19}3$ (3 ex.) [1459] $0^{4''} < {}^{19}0$ (1 ex.)

IV, 141. — X, 427. — XIII, 679.

XIII, 102.

$$[1460] \quad 0^{4''} < {}^{19}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 447.

$$[1469] \quad 0^{16-9} = {}^40 \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 429. — IV, 132. — V, 602.

$$[1461] \quad {}^30^{4''} < {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 267.

$$[1470] \quad 0^{14-9} = {}^40 \quad (37 \text{ ex.})$$

I, 195. 769. — II, 493. — III, 128. 245. 435. 446. 464. 468. — IV, 461. — V, 520. 595. — VI, 296. — VII, 202. 698. 818. — VIII, 163. 350. 537. 636. — IX, 214. 309. 524. — X, 256. 343. 552. — XI, 126. 493. 563. — XII, 27. 47. 134. 495. — XIII, 238. — XIV, 62. 595. — XV, 215.

$$[1462] \quad {}^40^{4''} < {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 140.

$$[1463] \quad {}^90^{4''} < {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 338.

$$[1464] \quad {}^{13}0^{4''} < {}^{19}0 \quad (2 \text{ ex.})$$

III, 296. — IX, 345.

$$[1471] \quad 0^{16-9} < {}^40^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 23. — X, 405.

$$[1465] \quad 1^{4''} > {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 535.

$$[1472] \quad 0^{14-9} < {}^40^4 \quad (2 \text{ ex.})$$

IX, 551. — XI, 185.

$$[1466] \quad 2^{4''} > {}^{19}1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 789.

$$[1473] \quad 0^{16-9} < {}^40^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 569.

$$[1467] \quad {}^{13}2^{4''} < {}^{19}2 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 649.

$$[1474] \quad 0^{14-9} < {}^40^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VI, 620.

$$[1468] \quad 5^{4''} > {}^{19}0 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 745.

$$[1475] \quad 0^{16-9} < {}^40^{10} \quad (5 \text{ ex.})$$

III, 562. — VI, 483. 609. — XV, 165. 441.

- [1476] $0^{14-9} < {}^40^{10}$ (4 ex.)
 III, 307. — VI, 444. — X, 395.
 — XI, 747.
- [1477] $0^{16-9} < {}^40^{14}$ (1 ex.)
 IX, 308.
- [1478] $0^{14-9} < {}^40^{14}$ (1 ex.)
 IV, 681.
- [1479] $0^{14-9} < {}^41$ (7 ex.)
 IV, 228. 430. — VII, 12. 115.
 — X, 252. 607. — XV, 342.
- [1480] $0^{16-9} < {}^42$ (1 ex.)
 XIV, 113.
- [1481] $0^{14-9} < {}^42$ (5 ex.)
 III, 237. 280. — VI, 162. — XII,
 387. — XV, 229.
- [1482] $0^{10-9} > {}^40$ (31 ex.)
 II, 56. 58. — III, 417. 426. —
 IV, 76. 322. — V, 429. 467.
 668. — VI, 470. — VII, 20.
 632. 757. — VIII, 602. 724. —
 IX, 48. 147. 679. — X, 25. —
- XI, 254. 354. 718. — XII, 53.
 114. 555. — XIII, 247. 315.
 686. — XV, 184. 238. 461.
- [1483] $0^{10-9} = {}^40^4$ (1 ex.)
 VI, 490.
- [1484] $0^{12-9} < {}^40^6$ (1 ex.)
 III, 648.
- [1485] $0^{10-9} < {}^40^6$ (2 ex.)
 XI, 291. — XIV, 35.
- [1486] $0^{10-9} < {}^40^{10}$ (11 ex.)
 II, 86. — VII, 377. — VIII,
 388. — IX, 699. — XIII, 855. —
 XIV, 179. 238. 487. 505. 620.
 842.
- [1487] $0^{10-9} < {}^40^{14}$ (2 ex.)
 XI, 725. — XIII, 329.
- [1488] $0^{10-9} < {}^41$ (16 ex.)
 IV, 188. 371. — VI, 269. 295. —
 VII, 292. — VIII, 65. 497. —
 IX, 503. — XI, 377. 686. —
 XII, 266. — XIII, 673. 808. 874.
 — XIV, 691. — XV, 240.

$$[1489] \quad 0^{10-9} < {}^4 1^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

V, 216.

$$[1497] \quad 0^{4-19} > {}^4 0 \quad (5 \text{ ex.})$$

III, 9. — VII, 479. — VIII, 619.
— XIV, 135. — XV, 6.

$$[1490] \quad 0^{10-9} < {}^4 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

III, 701.

$$[1498] \quad 0^{4-19} = {}^4 0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 720.

$$[1491] \quad 0^{6-19} > {}^4 0 \quad (5 \text{ ex.})$$

VII, 791. 807. — XI, 292. 337.
— XV, 157.

$$[1499] \quad 0^{4-19} < {}^4 1 \quad (3 \text{ ex.})$$

II, 657. — VII, 147. — XI, 710.

$$[1492] \quad 0^{6-19} < {}^4 0^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 147. 167.

$$[1500] \quad 0^{3-19} < {}^4 1 \quad (2 \text{ ex.})$$

VIII, 753. — XI, 638.

$$[1493] \quad 0^{6-19} < {}^4 0^{14} \quad (2 \text{ ex.})$$

VII, 643. — XV, 517.

$$[1501] \quad 0^{4-19} < {}^4 1^4 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 410.

$$[1494] \quad 0^{6-19} < {}^4 1 \quad (8 \text{ ex.})$$

I, 302. — II, 560. — V, 559.
616. — XI, 205. 408. — XV,
305. 448.

$$[1502] \quad 0^{4-19} < {}^4 2 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 614. — VI, 435.

$$[1495] \quad 0^{6-19} < {}^4 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 32.

$$[1503] \quad 0^{19} > {}^4 0 \quad (7 \text{ ex.})$$

I, 210. — IV, 703. 704. — VI,
4. 667. — XI, 695. — XIV,
508.

$$[1496] \quad 0^{6-19} < {}^4 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIII, 264.

$$[1504] \quad 0^{19} > {}^4 0^3 \quad (1 \text{ ex.})$$

XV, 270.

[1505] $0^{19} > {}^40^4$ (2 ex.)

II, 111. — XI, 714.

[1510] $0^{19} < {}^41^{10}$ (2 ex.)

X, 554. — XII, 474.

[1506] $0^{19} > {}^40^{10}$ (9 ex.)

I, 615. — II, 44. 525. — V, 415.
428. — VII, 482. — VIII, 713.
— X, 719. — XII, 545.

[1511] $0^{19} < {}^42$ (18 ex.)

II, 290. — IV, 436. — V, 200.
— VII, 502. 863. — VIII, 641.
— IX, 70. — X, 217. 462. 676.
— XI, 7. 157. — XII, 404. —
XIII, 617. — XIV, 602. — XV,
218. 645. 680.

[1507] $0^{19} = {}^40^{14}$ (3 ex.)

IX, 359. — XIII, 929. — XV,
434.

[1512] $0^{19} < {}^42^{10}$ (1 ex.)

XIII, 887.

[1508] $0^{19} = {}^40^{16}$ (1 ex.)

X, 371.

[1513] $0^{19} < {}^42^{14}$ (1 ex.)

XI, 15.

[1509] $0^{19} < {}^41$ (52 ex.)

I, 274. 283. 386. 472. 537. —
II, 582. 714. — III, 93. 122.
677. — IV, 241. 356. 441. 457.
584. 598. — V, 101. 388. —
VI, 361. 486. 564. 590. 700.
— VII, 174. 210. 213. 406.
473. 480. 819. 860. — VIII,
12. 252. 862. — IX, 123. 312.
392. 495. 706. 724. — X, 215.
452. 460. — XI, 209. — XII,
391. 618. — XIII, 621. 942.
— XIV, 93. 452. 647. — XV,
43.

[1514] $0^{19} < {}^43$ (5 ex.)

I, 543. — VII, 681. — X, 167.
— XI, 207. — XIV, 498.

[1515] $0^{19} < {}^43^4$ (3 ex.)

II, 691.

[1516] $0^{19} < {}^44$ (1 ex.)

XI, 731.

[1517] ${}^4\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)
X, 365.

[1525] ${}^{13}\mathbf{0}^{19} < {}^4\mathbf{2}$ (2 ex.)
IV, 219. — XV, 844.

[1518] ${}^4\mathbf{0}^{19} < {}^4\mathbf{1}$ (2 ex.)
X, 458. — XV, 681.

[1526] ${}^{13}\mathbf{0}^{19} < {}^4\mathbf{4}$ (1 ex.)
X, 457.

[1519] ${}^9\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{0}$ (1 ex.)
XI, 622.

[1527] ${}^{19}\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{1}$ (1 ex.)
VI, 492.

[1520] ${}^9\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)
II, 277.

[1528] $\mathbf{1}^{19} > {}^4\mathbf{1}$ (9 ex.)
II, 302. 359. — V, 28. — IX,
631. — X, 115. — XI, 77. 581.
— XIII, 726. — XIV, 429.

[1521] ${}^9\mathbf{0}^{19} = {}^4\mathbf{1}$ (2 ex.)
II, 386. — VIII, 412.

[1529] $\mathbf{1}^{19} > {}^4\mathbf{1}^6$ (1 ex.)
VIII, 717.

[1522] ${}^{13}\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{0}$ (1 ex.)
XV, 607.

[1530] $\mathbf{1}^{19} > {}^4\mathbf{1}^{10}$ (2 ex.)
XI, 740. — XIII, 669.

[1523] ${}^{13}\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{0}^{10}$ (1 ex.)
IV, 609.

[1531] $\mathbf{1}^{19} = {}^4\mathbf{1}^{14}$ (1 ex.)
X, 183.

[1524] ${}^{13}\mathbf{0}^{19} > {}^4\mathbf{1}$ (4 ex.)
III, 334. — IV, 661. — XI, 371.
— XIII, 658.

[1532] $\mathbf{1}^{19} < {}^4\mathbf{2}$ (5 ex.)
I, 233. — II, 819. — VIII, 872.
— XIII, 706. — XIV, 820.

- [1533] $1^{19} < {}^4 2^{10}$ (1 ex.) [1542] $2^{19} < {}^4 4$ (1 ex.)
V, 80. II, 770.
- [1534] $1^{19} < {}^4 3$ (4 ex.) [1543] ${}^{13} 2^{19} > {}^4 1$ (1 ex.)
IV, 496. — V, 70. — X, 364. — XIV, 170.
XV, 139.
- [1535] $1^{19} < {}^4 4$ (1 ex.) [1544] $3^{19} > {}^4 3$ (1 ex.)
VIII, 251. VII, 155.
- [1536] $1^{19} < {}^4 6$ (1 ex.) [1545] $3^{19} < {}^4 5$ (1 ex.)
XIV, 484. IV, 340.
- [1537] ${}^7 1^{19} > {}^4 1$ (1 ex.) [1546] $3^{19} < {}^4 7$ (1 ex.)
XII, 278. IV, 174.
- [1538] ${}^{13} 1^{19} < {}^4 5$ (1 ex.) [1547] $4^{19} > {}^4 3$ (1 ex.)
IX, 770. XI, 322.
- [1539] $2^{19} > {}^4 1$ (2 ex.) [1548] $0^{14-9''} < {}^4 0^6$ (1 ex.)
V, 121. — XII, 250. VII, 47.
- [1540] $2^{19} > {}^4 2$ (2 ex.) [1549] $0^{19''} > {}^4 0^{10}$ (1 ex.)
V, 448. — XII, 262. VII, 570.
- [1541] $2^{19} = {}^4 2^{14}$ (1 ex.) [1550] $0^{19''} < {}^4 2$ (1 ex.)
II, 544. IX, 43.

$$[1551] \quad 0^{19'} < {}^4 2^6 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 344.

$$[1558] \quad 0^{10-0} < {}^3 0^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

V, 527. — XII, 184.

$$[1552] \quad 0^{16-0} = {}^3 0 \quad (4 \text{ ex.})$$

II, 816. — X, 463. — XI, 720.
— XII, 383.

$$[1559] \quad 0^{10-0} < {}^3 0^{14} \quad (1 \text{ ex.})$$

II, 330.

$$[1553] \quad 0^{14-0} = {}^3 0 \quad (4 \text{ ex.})$$

III, 433. — V, 280. — X, 580.
— XI, 132.

$$[1560] \quad 0^{10-0} < {}^3 1 \quad (8 \text{ ex.})$$

III, 271. 281. — IV, 223. — VI,
255. — VIII, 728. — XIV, 70.
108. — XV, 777.

$$[1554] \quad 0^{14-0} < {}^3 0^{10} \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 499. — VII, 70.

$$[1561] \quad 0^{10-0} < {}^3 1^{19} \quad (1 \text{ ex.})$$

XI, 320.

$$[1555] \quad 0^{16-0} < {}^3 1 \quad (6 \text{ ex.})$$

III, 266. — VI, 197. — IX, 25.
— XI, 102. 405. 659.

$$[1562] \quad 0^{10-0} < {}^3 2 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 5.

$$[1556] \quad 0^{11-0} > {}^3 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

VII, 839.

$$[1563] \quad 0^{6-20} > {}^3 0 \quad (6 \text{ ex.})$$

II, 230. — III, 644. — VIII,
478. 767. — X, 320. — XV,
668.

$$[1557] \quad 0^{10-0} > {}^3 0 \quad (23 \text{ ex.})$$

I, 514. 609. — II, 361. 488. —
IV, 251. 370. 376. 442. 577.
583. 748. — VI, 385. 652. —
IX, 148. 726. — X, 142. —
XI, 128. 323. — XIII, 747. 823.
— XIV, 587. 657. 686.

$$[1564] \quad 0^{6-20} < {}^3 1 \quad (2 \text{ ex.})$$

X, 212. — XII, 93.

$$[1565] \quad 0^{6-20} < {}^3 1^{16} \quad (1 \text{ ex.})$$

VIII, 123.

[1566] $0^{4-20} > {}^30$ (3 ex.) [1573] $0^{20} > {}^30^4$ (2 ex.)
 II, 141. — V, 64. — VI, 136. V, 181. — XIV, 275.

[1567] $0^{3-20} > {}^30$ (2 ex.) [1574] $0^{20} > {}^30^{10}$ (7 ex.)
 IX, 428. — XIII, 774. IV, 292. — VII, 302. 584. — VIII, 55. 632. — X, 254. 583.

[1568] $0^{4-20} = {}^30^{10}$ (1 ex.) [1575] $0^{20} = {}^30^{14}$ (5 ex.)
 II, 347. V, 65. 253. 519. — IX, 779. 790.

[1569] $0^{4-20} < {}^31$ (2 ex.) [1576] $0^{20} < {}^31$ (17 ex.)
 XI, 293. 669. I, 452. 605. — II, 763. — IV, 212. 751. — V, 444. — VII, 137. 559. — X, 34. 38. 592. — XI, 245. 706. — XII, 395. — XIII, 463. 924. — XIV, 14.

[1570] $0^{3-20} < {}^31$ (2 ex.)
 III, 627. — XII, 115.

[1571] $0^{20} > {}^30$ (17 ex.) [1577] $0^{20} < {}^31^{10}$ (1 ex.)
 I, 480. — II, 423. 471. — III, 262. — V, 325. — VII, 504. 850. — IX, 115. 316. — X, 346. — XI, 713. — XIII, 457. — XIV, 23. 123. 384. 736. — XV, 643. XIV, 259.

[1572] $0^{20} > {}^30^3$ (1 ex.) [1579] $0^{20} < {}^32$ (3 ex.)
 XI, 482. VI, 14. — XIII, 415. — XV, 127.

$$[1580] \quad 0^{20} < {}^3 4 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 434.

$$[1585] \quad 1^{20} > {}^3 1 \quad (2 \text{ ex.})$$

IV, 593. — XIV, 421.

$$[1581] \quad {}^{13} 0^{20} > {}^3 0 \quad (1 \text{ ex.})$$

X, 585.

$$[1586] \quad 1^{20} < {}^3 3 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 51.

$$[1582] \quad {}^{13} 0^{20} > {}^3 1 \quad (2 \text{ ex.})$$

I, 696. — VI, 12.

$$[1587] \quad {}^7 1^{20} > {}^3 0^{10} \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 280.

$$[1583] \quad {}^{19} 0^{20} > {}^3 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

XII, 187.

$$[1588] \quad {}^{13} 1^{20} > {}^3 1 \quad (1 \text{ ex.})$$

IX, 591.

$$[1584] \quad 1^{20} > {}^3 0 \quad (2 \text{ ex.})$$

XIII, 757. — XV, 633.

$$[1589] \quad 3^{20} < {}^3 5 \quad (1 \text{ ex.})$$

XIV, 678.

TROISIÈME PARTIE

EXPLICATION

CHAPITRE I

PRÉAMBULE

a) L' « *Explication* » des faits distincte de leur « *Description* » (p. 347). — b) Loi générale des faits de versification : attraction réciproque du discours et du vers (p. 349). — c) Étude d'ensemble (étude *statistique*) et étude détaillée des exceptions (étude *particulière*) (p. 351).

a) L' « *Explication* » des faits distincte de leur « *Description* ».

Nous avons exposé à la fin de l'Introduction (p. 143) le plan de notre travail. Il comprend, outre l'Introduction et la Conclusion, deux parties : l'une pour la description des faits, l'autre pour leur explication. La Description est contenue dans le Dictionnaire qui occupe les pages précédentes, et prend fin avec lui. L'Explication comprend les chapitres qui suivent ; nous commencerons par en indiquer brièvement l'ordonnance.

Observer le rythme poétique, c'est d'abord définir les éléments du rythme, les repos du discours et les repos du vers, et en déterminer la durée, ensuite rapprocher et pour ainsi dire confronter entre eux les repos des deux genres. Cette

comparaison nous apprend *avec quels repos du vers se rencontrent les repos du discours d'une durée donnée, et pourquoi.*

Mais chaque repos du discours comprend trois durées ou trois repos, qui correspondent à trois impressions rythmiques distinctes. Le premier est déterminé par la longueur des membres ajoutés l'un à l'autre, le second par la longueur des membres comparés l'un à l'autre, le troisième par l'ordre d'apparition du plus long membre et du plus court, dans les couples dont les membres sont inégaux (v. p. 85 et suiv.). Les trois repos du discours sont perçus par l'oreille avec la même netteté : ils forment trois caractères également importants du rythme poétique. Si l'on considère un repos entre propositions quelconque dans les Métamorphoses, chacun des trois repos qui s'y trouvent, celui de l'étendue totale, celui de l'étendue relative, et celui que détermine la place des membres inégaux, est, pour lui-même et indépendamment des deux autres, comparé avec le repos du vers. Ainsi, la comparaison du discours et du vers qui produit le rythme poétique, se résout en trois comparaisons distinctes, et chacune d'elles doit trouver place dans notre étude. La question à laquelle nous devons répondre : *avec quels repos du vers se rencontrent les repos du discours d'une durée donnée*, y sera donc posée *trois fois*, une fois pour chacun des trois repos qui composent le repos du discours ; et l'Explication qui va suivre comprendra trois chapitres : dans le premier, nous rapprocherons les repos du vers et les repos de l'étendue totale ; dans le second, les repos du vers et les repos de l'étendue relative ; dans le troisième, les repos du vers et les repos de l'ordre des membres.

Ainsi, les deux éléments du rythme poétique, le discours et le vers, contribuent également à déterminer l'ordonnance de cette étude, et y paraissent avec une égale importance : les divisions principales de la Description ont été établies d'après les caractères du vers ou les coupes ; celles de l'Explication

correspondent aux caractères du discours, c'est-à-dire aux trois durées comprises dans le même repos.

b) *Loi générale des faits de versification : attraction réciproque du discours et du vers.*

Revenons à la question posée dans les trois chapitres : avec quels repos du vers se rencontrent les repos du discours d'une durée donnée. Elle détermine, non seulement leur sujet, mais encore leur contenu. Il y a en effet une réponse qui se présente à nous tout d'abord, et qui, avant toute observation, nous paraît la plus vraisemblable. Elle a été annoncée plusieurs fois dans les pages qui précèdent (v. p. 141 et p. 201). C'est qu'il y a entre les repos du vers et les repos du discours une *attraction* conforme à leur nature : les longs repos du vers attirent les longs repos du discours ; et de même, les coupes sans importance se rencontrent le plus souvent avec les repos de faible durée. Nous tiendrons pour exacte, jusqu'à nouvel ordre, cette relation simple du discours et du vers, et notre méthode consistera à découvrir et à exposer les moyens de démonstration qui en font apparaître la certitude. Ils sont d'ailleurs les mêmes pour les trois aspects du repos du discours, et ils déterminent dans les trois chapitres la même ordonnance.

Le lecteur pourrait à bon droit trouver téméraire la méthode qui lui est proposée : car si l'attraction réciproque des repos de même durée est démentie par les faits, tous les développements qui se rapportent à cette hypothèse auront été écrits en pure perte. Aussi n'est-il pas inutile d'apporter dès maintenant, à l'appui de cette hypothèse, un argument tiré des faits, qui en renforcera la vraisemblance logique, et qui lui donnera une demi-certitude.

Nous l'obtenons en considérant les repos du discours réu-

nis en un seul groupe, sans distinction de nature ni de durée. Au cours des chapitres qui vont suivre, il nous sera loisible d'isoler les repos de l'étendue totale, de l'étendue relative, de l'ordre des membres, puis d'établir pour chacune de ces catégories un classement des repos par ordre de durée. Pour l'instant, il nous faut négliger ces détails, et considérer chaque repos entre propositions comme un fait rythmique simple, et comme égal en durée à n'importe quel autre. Ainsi simplifiés, les 13 500 repos entre propositions des *Métamorphoses* forment un seul groupe. Observons comment ces repos se répartissent entre les différentes coupes : nous pourrions entrevoir, grâce à eux, même en négligeant la différence de leurs durées, les rapports du rythme du discours avec le rythme du vers, c'est-à-dire la loi même que nous voulons connaître. Voici pourquoi.

Parmi les repos entre propositions, il s'en trouve de très longs, et de très courts. Il en est de même pour les repos situés à l'intérieur des propositions. Cependant on observe qu'il y a plus de repos longs parmi les premiers : la durée moyenne des repos entre propositions est supérieure à celle des autres. Ce caractère n'est pas propre aux *Métamorphoses* : il se rencontre dans n'importe quelle page de n'importe quel livre latin, grec, français, allemand, etc., il se rencontre nécessairement dans n'importe quel discours organisé en propositions. Ainsi, après avoir comparé sommairement et d'ensemble les repos entre propositions avec les autres, on peut avancer, qu'un repos entre propositions pris au hasard est un repos de longue ou d'assez longue durée. Cette donnée nous permet de mettre à l'épreuve la loi d'attraction des repos du discours vers les repos du vers de même importance. Si elle est vraie, les repos entre propositions, qui ont en moyenne une assez grande importance, une assez longue durée, seront attirés vers les coupes les plus importantes du vers. Or l'expérience prouve que cette attraction existe.

On se rappelle que les coupes du vers ont été réparties en quatre classes, désignées par les numéros I, II, III, IV, et disposées par ordre d'importance décroissante. Or le nombre des repos entre propositions qui se rencontrent avec les coupes des différentes classes, grandit ou diminue en même temps que l'importance de ces coupes. C'est ce que démontrent les nombres du tableau suivant :

COUPES	REPOS ENTRE PROPOSITIONS	% DU TOTAL
Classe I	6 2 7 6	4 6
» II	3 3 7 9	2 5
» III	2 2 6 0	1 6
» IV	1 5 8 5	1 1
TOTAL :	1 3 5 0 0	9 8

c) *Étude d'ensemble (étude statistique) et étude détaillée des exceptions (étude particulière).*

Les chapitres qui suivent ne contiennent autre chose que des confirmations nouvelles à l'appui de la loi qui vient d'être énoncée. Elles ont plus d'autorité que la précédente, car elles reposent sur des faits plus exactement définis. En effet, nous distinguerons désormais entre les trois sortes de repos déterminés du discours : repos qui correspondent à l'étendue totale des membres, repos qui correspondent à l'étendue relative des membres, repos qui correspondent à l'ordre des membres, ascendant ou descendant (ou plus brièvement : repos de l'étendue totale, repos de l'étendue relative, repos de l'ordre des membres ; v. p. 88) ; et nous supposerons les repos de chaque sorte classés suivant leur durée.

Les données rythmiques ainsi précisées peuvent être mises

en œuvre suivant deux méthodes : nous les emploierons toutes deux.

La méthode directe ou *statistique* nous oblige à réunir en un seul groupe un grand nombre de repos. Par exemple, nous distinguerons parmi les repos de l'étendue totale ceux qui sont les plus remarquables par leur durée ; nous mettrons tous les plus courts ensemble et tous les plus longs ensemble, et nous observerons si l'attribution de ces deux catégories de repos aux différentes coupes du vers est conforme à la loi de l'attraction réciproque des repos d'importance équivalente.

La méthode indirecte ou *logique* ou *d'observation particulière* nous permet de considérer à part les exemples les plus frappants. Ce sont ceux qui font exception à la règle, qui démentent la coïncidence ordinaire du vers et du discours. Si les anomalies en question ne se justifient par aucune circonstance particulière, elles viennent à l'encontre de la règle proposée, et en diminuent la certitude. Mais supposons que dans les exemples ainsi distingués, la singularité du rythme s'explique par le contenu du discours : alors l'exception qu'ils contiennent disparaît, ou plutôt elle sert à confirmer l'autorité de la loi.

Nous étudierons d'abord les repos de l'étendue totale : nous mettrons en œuvre dans cette étude les deux méthodes proposées, et la loi d'attraction se trouvera solidement établie. Quant aux deux autres repos du discours, ils nous permettraient sans aucun doute une démonstration aussi complète. Mais nous avons dû y abréger la démonstration proprement dite de la loi pour donner place à d'autres remarques. Aussi nous contenterons-nous, dans les deux derniers chapitres, d'observer les faits par la méthode directe ou statistique, celle dont les résultats apparaissent le plus rapidement. Cette observation confirmera d'ailleurs les preuves fournies par les repos de l'étendue totale.

La loi d'attraction explique la plupart des faits du rythme

poétique, elle ne les explique pas tous ; elle doit être complétée ou corrigée en deux points.

D'abord, parmi les repos déterminés, un certain nombre (les plus longs) obéissent, non seulement à la loi d'attraction, mais aussi à la loi opposée que nous appellerons par la suite loi de *répulsion*. Nous aurons à observer cette seconde loi, bien moins importante d'ailleurs que la première ; nous expliquerons pourquoi elle existe, et comment elle s'exerce.

En second lieu, nous n'avons pas encore fait mention des repos indéterminés : ceux-là sont régis par une loi qui leur est propre, qui diffère et de l'attraction et de la répulsion. Ils n'en méritent pas moins d'être étudiés : mais ils doivent l'être à part des autres et avant eux.

Après les repos indéterminés, nous examinerons les trois sortes de repos déterminés dans l'ordre suivant : repos de l'étendue totale, repos de l'étendue relative, repos de l'ordre des membres.

CHAPITRE II

REPOS INDÉTERMINÉS

A) DÉFINITION (p. 354).

B) ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 355).

C) ÉTUDE DÉTAILLÉE DES EXCEPTIONS (ÉTUDE PARTICULIÈRE) (p. 361). — a) Première espèce (p. 363). — b) Deuxième espèce (p. 371).

Il existe des repos dont les membres n'ont ni étendue totale, ni étendue relative, ni ordre, ni aucune relation, ni aucune longueur mesurée. Nous les avons appelés repos *indéterminés* (v. Introduction, p. 101). Ce sont eux qui doivent trouver place au début de cette partie. Il est impossible de les intercaler entre les trois autres sortes de repos, qui, étant tous trois des repos *déterminés*, forment un groupe distinct. Il est utile de leur donner la première place, car les enseignements qu'ils nous apportent contribueront à expliquer la distribution de certains repos déterminés entre les coupes du vers.

A) DÉFINITION.

La définition des repos indéterminés a été donnée dans l'Introduction. Il suffit de la rappeler brièvement. Ce sont les repos où le lecteur se relâche de son attention, et reprend haleine. Pendant qu'ils durent, — et ils ont toujours une durée assez longue, — l'esprit cesse de percevoir, et la voix cesse d'indiquer, un rapport entre les deux portions de discours séparées par le repos. Le nom d'*indéterminés* désigne le

caractère principal de ces repos, l'impossibilité de les mesurer et d'assigner à leurs membres une durée précise. Mais d'autres noms leur conviendraient aussi. On pourrait les appeler repos *complets*, car dans les autres repos l'attention demeure active, et les poumons ne se remplissent pas à loisir, ou bien repos *absolus*, parce que les repos de ce genre sont tous exactement équivalents en théorie ; on ne distingue entre eux aucune différence de durée qui permette de les diviser en plusieurs groupes ; de plus, ils ne se prêtent à aucune comparaison avec les repos déterminés, ceux qui séparent des membres finis.

B) ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE).

Nous commencerons par observer la répartition des repos indéterminés entre les coupes du vers.

Celles-ci composent, on s'en souvient, quatre classes qui diffèrent par l'importance. Classe I : la coupe à la fin du vers, la plus importante. Classe II : les coupes qui divisent les 6 temps marqués du vers en $3 + 3$. Classe III : les coupes qui divisent les temps marqués en $2 + 4$ ou $4 + 2$. Classe IV : les coupes qui divisent les temps marqués en $1 + 5$ ou $5 + 1$.

Mais en exposant ainsi le rythme de l'hexamètre, nous en avons omis un caractère, celui précisément qui intéresse le plus les repos indéterminés.

Quand on observe à loisir un vers donné, en négligeant ceux qui l'entourent, la coupe finale présente en effet le caractère que nous venons de lui attribuer. Elle est mesurée par comparaison avec les coupes intérieures du vers, et elle a, par rapport à celles-ci, une durée déterminée, puisqu'elle est plus longue que la plus longue d'entre elles. Mais, si l'on embrasse d'une seule vue le vers tout entier, en le rapprochant de ses voisins, la coupe finale cesse d'être la coupe la plus importante du vers, car les autres ont disparu de l'esprit ; elle n'est

plus que le point de séparation entre un vers et le suivant. Dans ce rôle nouveau, il faut en faire à nouveau la mesure. Comme l'hexamètre forme dans les *Métamorphoses* un corps rythmique complet en lui-même, indépendant de tout autre, le repos qui le termine n'a point de durée déterminée : l'oreille le prolonge *ad libitum*. Cet arbitraire n'est pas permis au même degré quand le vers n'est pas isolé, quand il s'unit à d'autres pour composer des systèmes rythmiques plus étendus : distiques, couples rimés ou assonancés, strophes. Dans l'hexamètre des *Métamorphoses*, la coupe finale a donc une double nature : c'est une coupe déterminée, la plus longue de toutes : c'est aussi une coupe indéterminée, sans comparaison directe avec les autres. Aucune autre naturellement n'a ce caractère d'indétermination : les coupes de la classe IV, les plus faibles, sont définies par la supériorité des coupes de la classe III, et ainsi de suite.

Quand nous rapprochons les repos du discours des coupes du vers, nous apercevons aussitôt la ressemblance des repos indéterminés, bien distincts de tous les autres, avec l'unique coupe indéterminée, et nous sommes disposés à les réunir. La coupe finale a donc seule qualité pour recevoir les repos indéterminés : il faut prévoir qu'elle les recevra, non seulement en plus grand nombre que les autres coupes, mais à elle seule presque tous.

Soit A le nombre total des repos du discours attribués à chacune des classes de coupes, B le nombre des repos indéterminés. La relation $\frac{B}{A} = \frac{x}{100}$ indique la fréquence relative de ces repos.

COUPES.	B/A =
Classe I	37 %
» II	I »
» III	I »
» IV	0,4 »

Les trois derniers nombres de ce tableau ne permettent d'établir aucune différence entre les classes II et III, et seulement une très faible entre ces deux classes et la classe IV. Mais d'autres nombres peuvent servir à rendre plus précise la comparaison des classes II, III et IV. En face des chiffres romains qui désignent les coupes, écrivons, non pas la relation $\frac{B}{A}$, mais le nombre B lui-même, c'est-à-dire le nombre des repos indéterminés. Nous obtenons pour les trois dernières classes des nombres plus nettement différents.

COUPES.	B =
Classe I	2 348
» II	55
» III	45
» IV	7

Soit BB le total des quatre nombres B ; la relation $\frac{B}{BB} = \frac{x}{100}$ indique la part qui appartient à chacune des classes dans le total des repos indéterminés.

COUPES.	B/BB =
Classe I	95 %
» II	2 »
» III	1 »
» IV	0, —

Ces nombres nous conduisent aux quatre conclusions suivantes :

1° Presque tous les repos indéterminés se trouvent à la fin du vers (classe I). C'est la disposition que nous avons prévue : elle résulte du caractère propre à la coupe finale. Les repos indéterminés se dirigent vers cette coupe, non pas de préférence aux autres, mais à l'exclusion des autres. Quand nous observerons les repos déterminés, nous n'aurons plus à considérer la coupe finale dans le rôle qui la distingue entière-

ment des autres : elle nous apparaîtra comme une des coupes du vers, semblable aux autres par sa nature, différente seulement par son importance. Aussi le nombre attribué à la classe I sera-t-il beaucoup moins différent des autres qu'il ne l'est dans les tableaux précédents.

2° Une fois admis dans l'intérieur du vers, les repos indéterminés sont répartis à peu près également entre les trois classes de coupes. La classe IV se distingue des autres, dans les trois tableaux ci-dessus, par une différence faible, mais sensible. Quant aux classes II et III, si l'on s'en tient à la relation B/A , celle du nombre des repos indéterminés au total des exemples, on ne discerne entre elles aucune différence ; il faut observer le nombre B lui-même, pour en percevoir une très légère au bénéfice de la classe II. Cette répartition uniforme s'explique par la nature des repos indéterminés et par celle des coupes à l'intérieur du vers. Ce qui distingue les coupes II, III, IV, c'est la différence de leurs durées, qui vont décroissant de l'une à l'autre : les repos indéterminés n'ont pas de durée appréciable ; ils ont donc une affinité égale, également faible, pour les trois classes de coupes. Leur emplacement naturel est à la coupe finale ; mais, s'il leur manque, ils s'accommodent à peu près indifféremment de toutes les autres.

3° Il y a cependant une différence entre les nombres de repos attribués aux classes II, III et IV ; la nature des repos indéterminés, telle que nous venons de l'exposer, ne l'explique point. Cette différence ne peut être due au seul hasard. Prenons la progression composée des quatre nombres B (deuxième tableau) ; on peut à la rigueur tenir pour fortuite la différence des nombres 55 (classe II) et 45 (classe III), mais non pas celle des nombres 45 (classe III) et 7 (classe IV) : il y a entre eux trop d'écart. L'attribution de ces nombres aux trois classes de coupes est d'autant moins l'effet du hasard qu'ils se succèdent suivant un ordre régulier : ils vont dé-

croissant en même temps que l'importance des coupes. Il y a donc dans la distribution des repos indéterminés, même entre les coupes à l'intérieur du vers, une différence réelle, et une sorte de loi que l'on peut énoncer comme suit : les repos indéterminés sont plus fréquents aux coupes les plus importantes. Le fait est d'autant plus certain qu'il s'explique très aisément.

La durée des repos indéterminés ne peut être mesurée avec précision. Elle peut être du moins estimée sommairement, confusément. L'impression confuse ainsi recueillie est celle d'une durée qui se prolonge assez longtemps pour être qualifiée de longue. Telle qu'elle est, elle se laisse rapprocher des repos déterminés du discours. Le rapprochement est d'ailleurs lointain, la comparaison sommaire, car l'objet à comparer n'en permet point d'autre. Les repos déterminés, qu'ils correspondent à l'étendue totale, à l'étendue relative, ou à l'ordre des membres, se répartissent, dès qu'on les met en rapport avec les coupes du vers, en plusieurs ordres de durée. Quand on observe l'œuvre créée par le versificateur, ou quand on se représente comment il produit les faits de versification, on voit les repos se diviser en trois groupes : au milieu, les repos moyens, les plus nombreux et les moins dignes d'attention ; au-dessous et au-dessus, les repos remarquables par leur courte et par leur longue durée. Les repos moyens se laissent distribuer à peu près au hasard entre les coupes ; les repos courts et les repos longs (nous n'avons pas à indiquer ici les limites précises des trois groupes) ont pour certaines coupes des affinités accusées, et d'ailleurs contraires : les repos courts sont attirés vers les coupes faibles, et les repos longs vers les coupes fortes. Revenons maintenant aux repos indéterminés, et au rapprochement lointain qu'on en peut faire avec les autres. Parmi les images rythmiques que ceux-ci nous offrent : moyenne durée, courte durée, longue durée, cette dernière est la plus semblable à l'impression transmise par les repos indé-

terminés. Le repos long et le repos indéterminé ont ce caractère commun qu'ils dépassent en durée la moyenne. Grâce à cette ressemblance, leurs images se trouvent voisines dans notre esprit. L'affinité des repos longs vers les coupes longues se transmet ainsi, par une sorte de contagion, aux repos indéterminés. Ceux-ci obéissent naturellement avant tout aux lois de leur propre nature, qui les réunit tous à la coupe finale. Mais, comme ils ressemblent aux repos déterminés longs, ils sont aussi, dans une faible mesure, traités comme eux. Les repos longs se trouvent fréquemment à l'intérieur du vers : voilà pourquoi nous trouvons quelques repos indéterminés à l'intérieur du vers ; les repos longs se dirigent en plus grand nombre vers les coupes les plus importantes : ils entraînent dans le même mouvement leurs voisins les repos indéterminés, dès que ceux-ci quittent leur domaine propre, c'est-à-dire la coupe finale.

4° Si le nombre des repos indéterminés décroît avec l'importance des coupes, on constate en outre que la décroissance est irrégulière. Elle est à peine sensible de la classe II à la classe III, mais elle est relativement très grande de la classe III à la classe IV. Il y a donc entre les repos indéterminés et les coupes de cette classe, par exemple la coupe au premier dactyle, la coupe au cinquième trochée, une antipathie, un éloignement tout particulier. Pourquoi la classe IV se distingue-t-elle si nettement des deux autres ? Quel en est, par rapport aux repos indéterminés, le caractère propre ?

Les repos indéterminés sont destinés à occuper la fin du vers. Or les coupes des classes II et III se prêtent à remplir, le cas échéant, la fonction de coupes finales ; les coupes de la classe IV ne s'y prêtent pas : elles sont par là, même si l'on ne tient pas compte de leur moindre durée, moins propres à recevoir les repos indéterminés. Observons les éléments rythmiques du vers hexamètre, les 6 temps marqués. Supposons dissoute l'unité du vers. Les coupes II y déterminent alors

deux groupes de 3 temps marqués : $3 + 3$; chacun de ces groupes peut exister indépendamment de l'autre, car on peut concevoir un vers de trois dactyles ; la coupe II qui les sépare fait alors figure de coupe indéterminée, finale du premier trimètre, initiale du second. Les coupes III décomposent l'hexamètre en trois dimètres : $2 + 2 + 2$; les dimètres peuvent, comme les trimètres, former des vers distincts, et les coupes III, qui les limitent, jouent alors le rôle de coupes finales. Mais les coupes IV ont pour effet de distinguer dans le vers des temps marqués isolés : $1 + 4 + 1$; or un pied ne forme pas un vers à lui seul, il se rattache nécessairement aux pieds voisins. Les coupes IV ne peuvent donc jamais être considérées comme coupes finales ou initiales d'un vers, même très court ; seules entre toutes, elles ne peuvent jamais prendre un caractère d'indétermination, et attirer les repos indéterminés. Il est naturel que ces repos y soient de beaucoup plus rares qu'aux autres coupes. Il est naturel aussi que les coupes II et III, qui se prêtent également bien à jouer le rôle de coupes finales, recueillent à peu près le même nombre de repos indéterminés.

C) ÉTUDE DÉTAILLÉE DES EXCEPTIONS (ÉTUDE PARTICULIÈRE).

Nous avons énoncé plus haut, sous le nom de loi d'attraction, la loi générale du rythme poétique : les repos longs sont attirés vers les coupes fortes, et les repos courts vers les coupes faibles. Cette loi ne gouverne pas les repos indéterminés, sinon par intermédiaires et de très loin. Ils obéissent à leurs lois propres, qui sont les suivantes : très grande affinité pour la coupe de la classe I, très grande répugnance pour les coupes de la classe IV. Quant à l'influence des repos longs, qui transmet aux repos indéterminés celle de l'attraction, et qui fait apparaître en eux l'ébauche d'une distribution régu-

lièrement décroissante entre les quatre classes de coupes, nous pouvons la négliger comme étant moins solidement établie. Nous appliquerons à ces lois particulières les deux procédés de démonstration qui ont été proposés pour la loi générale : l'un fondé sur les exemples dénombrés et réunis en groupes (méthode ou étude statistique), l'autre sur les exemples isolés et étudiés en détail, dans les caractères du sens comme dans ceux du rythme (méthode logique, étude particulière). L'étude statistique est contenue dans les tableaux qui précèdent ; il reste à faire l'étude particulière.

Le principe en est le suivant : prendre les repos dont la disposition est contraire à la loi, et montrer que l'exception qu'ils présentent peut être justifiée. Pour que la démonstration soit faite, il faut que toutes les exceptions paraissent calculées par le poète en vue de surprendre et d'intéresser l'auditeur. Nous n'étudierons pas toutes les exceptions, mais seulement quelques-unes, à titre d'exemples. Nous appellerons *hétérogènes* les faits de versification composés d'un certain repos, et d'une coupe qui, en théorie, ne devrait pas lui être attribuée ; ce nom leur convient, puisqu'il y a disparité entre le repos et la coupe. L'étude se fait en comparant le fait de versification hétérogène avec un fait *homogène*, qui comprend le même repos associé à une coupe normale ; le résultat de la comparaison doit être, que le passage où se trouve le fait de versification hétérogène mérite, à cause de l'intérêt plus grand qui s'attache à son contenu, le surcroît d'attention éveillé par l'anomalie du rythme.

Nous étudierons d'abord des repos qui font exception à la première loi, la loi d'affinité pour la coupe finale ; nous comparerons alors des repos indéterminés placés à l'une quelconque des autres coupes (faits hétérogènes) avec des repos indéterminés placés à la coupe finale (faits homogènes). La seconde espèce d'anomalie comprendra les exceptions à la seconde loi, la loi de répugnance pour les coupes IV ; les

faits à étudier (faits hétérogènes) seront alors ceux qui comprennent un repos indéterminé et une coupe IV ; les termes de comparaison (faits homogènes) seront choisis aussi voisins que possible de ceux-ci, dans les passages où les repos indéterminés rencontrent des coupes III ou II, en négligeant ceux où figure la coupe finale.

a) *Première espèce.*

Les vers I, 25 et VI, 301 nous présentent deux repos indéterminés dont le traitement métrique est tout à fait différent, le premier figurant à la fin du vers (classe I)¹, le second au quatrième dactyle (coupe bucolique, classe III)². Cette différence doit (telle est notre hypothèse) s'expliquer aisément par le contenu des deux passages.

Elle se manifeste d'autant mieux, que si l'on considère les propositions qui ont place de part et d'autre des repos en question, on trouve que les modes et les temps des verbes sont les mêmes pour le second repos que pour le premier ; cela revient à dire que les conditions logiques des deux passages ne diffèrent pas. Elles sont d'ailleurs très simples : les quatre verbes sont quatre parfaits de l'indicatif ; dans les deux cas, le lecteur se trouve au milieu d'une succession d'événements passés.

Au début du livre I, Ovide raconte la création du monde : le chaos, la séparation des quatre éléments, puis leur disposition en des régions distinctes de l'univers :

Quae postquam euoluit caecoque exemit aceruo,
Dissociata locis concordî pace ligauit |

(I, 24-25.)

1. V. Dictionnaire, p. 217, n° 1.

2. V. Dictionnaire, p. 316, n° 1154.

les vers qui suivent contiennent l'exposé de cette disposition harmonieuse (*pax concors*). Le livre VI contient entre autres l'histoire de Niobé ; on y retrouve cette allure dramatique qui est encore plus accusée chez Ovide que chez Virgile, et qu'ils ont apprise tous deux à l'école du rhéteur d'abord, chez les tragiques grecs ensuite : le développement des situations et des discours aux dépens des parties proprement narratives. Ovide a pris soin d'ailleurs d'accuser toutes les circonstances propres à accroître la douleur de Niobé, et par suite l'émotion du spectateur. La dernière des Niobides et la plus aimée vient de succomber à la colère de Diane :

« De multis minimam posco » clamavit « et unam »,
Dumque rogat, pro qua rogat occidit |...

(VI, 300-301.)

Ce qu'éprouve la mère, le spectateur peut l'éprouver aussi ; ce qu'elle va faire, il ne peut le prévoir : les événements qui précèdent ne lui en donnent aucun indice. C'est précisément cette ignorance qui donne au passage son caractère dramatique, et qui retient l'attention. A cet appel d'attention correspond, dans la forme rythmique, la rencontre surprenante du repos indéterminé qui suit le verbe *occidit* avec la coupe bucolique. Cet artifice ne serait point justifié au livre I. Le lecteur y demeure calme, précisément parce que l'avenir lui est connu, parce que les vers 24-29 annoncent le développement qui va suivre.

Ce n'est pas l'enchaînement des faits tout seul, c'est encore leur caractère pathétique qui justifie l'anomalie du rythme au livre VI ; le début du livre I, au contraire, est un exposé de notions scientifiques, et ne peut émouvoir aucune passion. Il est inutile d'insister sur cette différence ; mais, comme la structure du vers VI, 301 se rencontre très rarement, nous observerons, pour la mieux justifier, que cet endroit est le plus pathétique de tout le récit ; les souffrances de Niobé y sont en effet à leur comble, et telles que la mort seule peut

les consoler. En outre, le dénouement des récits est attendu dans le poème d'Ovide avec un surcroît d'intérêt, qui ne vient point de la marche du drame, ni des sentiments, mais de la nature et de la composition même de l'ouvrage : c'est que, pour mériter d'y être admise, l'histoire de Niobé doit se terminer par une métamorphose ; le dernier épisode, qui commence au vers en question 301, contient donc, non seulement la conclusion du récit, mais encore pour ainsi dire sa justification. Cet élément d'intérêt n'a certainement point échappé à l'auteur, qui est très attentif à la composition comme à toute la technique de son art.

La différence des deux passages quant à l'intensité de l'émotion, celui du livre I calme et normal, l'autre agité et anormal, explique donc la structure rythmique différente des deux vers considérés. Mais elle se manifeste aussi dans ceux qui les entourent. Au livre I, les rencontres du discours et du vers sont normales, c'est-à-dire que les repos importants de l'un s'ajustent à ceux de l'autre. Les fins des vers 23 et 25 sont supérieures en importance logique à tous les repos intérieurs des vers qui les entourent. La période suivante (vers 26-31) a encore sa division principale à la fin du vers 27 ; dans le second membre, composé des vers 28-31, la prééminence appartient à l'hephtémimère du vers 30, et le rythme devient ainsi plus agité. Ce mouvement traduit une double intention de l'artiste : d'abord, annoncer la fin du développement, qui en effet s'achève au vers 31 ; ensuite, donner un peu de variété à l'énumération des quatre éléments, qui remplit la période : une symétrie trop rigoureuse aurait risqué d'y paraître choquante, et plus convenable à la science qu'à la poésie. Le livre VI nous présente des faits tout contraires, c'est-à-dire un rythme tout d'abord violemment agité, mais qui sur la fin revient au calme. Aux environs du vers 301, les repos logiques importants sont à la penthémimère (298, 303). Quant aux coupes finales, celles des vers 298 et 301 tombent au milieu

d'une proposition, celles des vers 299 et 302 entre deux propositions, mais d'étendue médiocre, et étroitement unies par le sens. Reste la coupe à la fin du vers 300, qui sépare deux membres dont l'étendue totale est supérieure à 3 hexamètres (les deux vers 299 et 300 plus le second hémistiche du précédent 298 et les quatre premiers dactyles du suivant 301) ; mais l'étendue totale des membres n'intervient pas seule pour déterminer l'impression produite sur l'oreille, il faut tenir compte aussi de leur relation : or ici ils sont très inégaux, et c'est là une circonstance propre à diminuer l'importance de la pause. Dès le vers 305, la métamorphose est commencée, ou du moins pressentie :

nullos mouet aura capillos,
In uultu color est sine sanguine, lumina maestis
Stant inmota genis, nihil est in imagine uiuum.

(303-305.)

la péripétie est achevée, et l'émotion satisfaite. Les vers qui suivent ne sont plus dramatiques, mais descriptifs, car ils contiennent le détail de la transformation : ils s'adressent donc moins à la sensibilité qu'à l'intelligence ; le rythme redevient normal, et les repos principaux du discours retournent aux fins de vers (305, 309, 312 fins de période : 307 subdivision principale d'une période).

Les vers VII, 21 et II, 99 nous présentent deux repos indéterminés, le premier à la penthémimère¹, le second à la fin du vers². Ils se prêtent à la comparaison aussi commodément que les précédents, grâce à l'analogie des caractères verbaux. Les deux propositions qui précèdent les repos ont leur verbe au même mode et au même temps, aussi bien que les deux qui les suivent. Ces relations sont, il est vrai, plus complexes que dans les vers précédemment étudiés, car les deux

1. V. Dictionnaire, p. 256, n° 399.

2. V. Dictionnaire, p. 217, n° 1.

verbes des premiers membres ne sont pas identiques aux deux verbes des seconds membres : les premiers sont des indicatifs présents, les seconds des indicatifs présents augmentés de l'interrogation *quid* ? Ces formes grammaticales correspondent à des circonstances logiques autres que celles des deux passages étudiés plus haut : elles appartiennent évidemment à un discours, et non à un récit.

Entrons dans le détail, et considérons les données que les deux discours offrent, soit à l'intelligence, soit à la sensibilité. Ils se ressemblent beaucoup plus que les deux récits de tout à l'heure, et par suite la comparaison en est plus intéressante, justement parce que la différence du rythme est plus difficile à justifier.

Tout discours comprend deux parties : l'une principale, qui se compose de la suite même des arguments, l'autre secondaire, qui comprend le préambule et la conclusion. Les deux repos en question se placent l'un comme l'autre à la rencontre de ces deux parties : celui du livre VII après le préambule, celui du livre II avant la conclusion, ou plus exactement avant une deuxième péroraison, qui reproduit l'essentiel de la première avec plus de brièveté et de force. Au livre VII, c'est Médée qui parle : elle s'est éprise de Jason en le voyant, et cherche à se persuader de ne point sacrifier à l'amour son père ni sa patrie. Comme en d'autres endroits des *Métamorphoses*, le personnage s'adresse à lui-même tout comme il s'adresserait à d'autres ; le monologue ne se distingue en rien d'un discours quelconque, ni pour la composition, ni pour le développement. Au livre II, c'est le Soleil qui conjure son fils Phaéton, à qui il s'est engagé à céder pour un jour son char et ses chevaux, de renoncer à ce funeste présent.

Les deux situations, si l'on n'en prend que la donnée, et que l'on néglige le détail, sont aussi propres l'une que l'autre à exciter l'émotion. Médée doit quitter ou son amant ou sa famille ; le Soleil est tenu à convaincre son fils ou à le laisser

périr. Les deux vers se placent à des endroits où la passion des personnages peut le mieux se laisser voir. Le début du discours de Médée peint la violence de son amour :

Sed grauat inuitam noua uis, aliudque cupido
Mens aliud suadet ; uideo meliora proboque,
Deteriora sequor. |

(VII, 19-21.)

et combien elle va souffrir à le combattre par les arguments du devoir :

Quid in hospite regia uirgo
Ureris...

(21-22.)

C'est au contraire à la fin de son discours que le Soleil a disposé son argument le plus fort, qui s'adresse au cœur et non pas à l'esprit : l'affirmation de son amour paternel, accompagnée de larmes (*adspice uultus Ecce meos*, I, 92-93) et de promesses :

Eque tot ac tantis caeli terraeque marisque
Posce bonis aliquid, nullam patiere repulsam ;
Deprecor hoc unum, quod uero nomine poena
Non honor est : poenam Phaeton pro munere poscis. |

(96-99.)

Mais cette péroration n'a point d'effet, et à une dernière prière muette de son fils il lui faut répondre par un dernier avertissement, qui forme une deuxième péroration et conclut le discours (vv. 100-102).

..... poscis. |
Quid mea colla tenes blandis ignare lacertis ?
Ne dubita, dabitur, Stygias iurauimus undas,
Quodcumque optaris : sed tu sapientius opta.

Le mouvement des idées et des sentiments est donc, en apparence, le même dans les deux passages. D'où vient que nous trouvions au livre VII une recherche de rythme qui n'existe pas au livre II ?

Ce n'est pas là d'ailleurs une différence fortuite : ni l'ano-

malie du vers VII, 21, ni la correction du vers II, 99, ne sont des faits isolés dans la masse des vers qui les entourent. La structure rythmique du discours du Soleil est d'un bout à l'autre très normale, si l'on ne considère que les relations du discours et du vers ; en observant le rythme du discours à part, on remarquera l'ampleur des périodes, dont beaucoup comprennent plus de quatre vers : mais ce caractère s'explique par les soins que l'auteur a donnés à l'expression comme à la composition du passage. Au contraire, dans le monologue de Médée, on trouve plusieurs vers aussi remarquables que le vers 21, et pour la même raison (repos indéterminés à la penthémimère du vers 38, à l'hephthémimère du vers 55) ; de plus, l'étude détaillée du passage, et en particulier des vers 17-25, ceux qui nous intéressent surtout, ferait voir un désordre rythmique voulu.

L'explication que nous cherchons ne se trouve donc pas dans les deux vers eux-mêmes, mais dans le caractère général des deux passages. La donnée, il est vrai, en est semblable ; mais les intentions et le ton de l'auteur sont tout à fait différents. Au livre VII, il fait effort pour peindre l'émotion, et émouvoir ; au livre II, il ne cherche qu'à plaire, à se faire admirer, et presque à faire sourire. Aussi le rythme du livre VII présente-t-il les irrégularités et les surprises qui conviennent à l'émotion ; celui du livre II est calme, comme l'âme même du poète.

Il serait trop long d'étudier dans le détail la différence des deux passages ; nous nous bornerons aux faits les plus importants. Au livre VII, le discours de Médée est rempli de pathétique, car il ne contient pas seulement un effort de persuasion, produit du raisonnement, mais aussi une plainte de souffrance et d'amour, qui vient du cœur, et n'a d'autre objet que l'expression pure et simple du sentiment. Ce caractère d'émotion violente est clairement traduit par le style, où abondent les interrogations, les exclamations, les phrases courtes sans rela-

tion logique entre elles. Dans la suite, ou du moins dans les parties de l'histoire de Médée où l'auteur a fait quelque effort pour peindre les âmes, il ne manque point de manifester l'émotion des personnages : Médée elle-même, qui rencontrant Jason, et tout en échangeant avec lui des promesses solennelles, pleure à l'idée de sa faute (v. 91), qui, plus tard, et bien longtemps après la faute commise, se souvient avec douleur de son père qu'elle a trahi et abandonné (v. 170); Jason, dont les larmes coulent lorsqu'il demande à Médée pour son père Eson une nouvelle jeunesse (v. 169); les compagnons de Jason, qui, lors des épreuves subies par le héros, manifestent aussi vivement leurs craintes (v. 115) que leurs encouragements (v. 120) et plus tard leur joie (v. 143). Tout ce déploiement d'émotion s'explique par la tradition dramatique dont cette partie des Métamorphoses est inspirée.

Au contraire, dans l'histoire de Soleil et de Phaéton, les données pathétiques sont volontairement exclues, et ce parti pris visible semble trahir une influence alexandrine. C'est ainsi que le principal personnage Phaéton disparaît; les moments où il pourrait intervenir, agir et parler, sont indiqués avec autant de sécheresse que possible (la demande qu'il adresse à son père : v. 47; le refus qu'il oppose à ses prières : v. 103; ses craintes au moment du péril : vv. 180, 191, 233) : par suite, l'histoire perd tout caractère dramatique, et n'est plus qu'une matière à discours au début, à descriptions à la fin. Le père de Phaéton, qui ne manque point de prévoir le danger où il a exposé son fils par une promesse imprudente, aurait pu trouver pour le convaincre un ton plus pressant; mais il n'a souci que de prononcer une harangue bien ordonnée, et le laisse entendre dès le début (v. 53). Ce qui remplace l'émotion, ce sont les effets de rhétorique dans la composition et le style, d'érudition géographique et astronomique, et même les traits d'humour qui donnent à l'ensemble une teinte demi-plaisante. Ainsi, la différence du rythme dans les vers II, 99 et VII, 21

ne peut s'expliquer si l'on ne considère l'ensemble des deux narrations auxquelles ils appartiennent ; mais l'explication ainsi obtenue est, semble-t-il, satisfaisante.

b) *Deuxième espèce.*

Les exemples qui précèdent nous ont permis de comparer les repos à l'intérieur du vers avec les repos à la coupe finale. Nous avons à comparer maintenant les repos indéterminés associés aux coupes de la classe IV avec ceux qui rencontrent d'autres coupes intérieures, celles des classes II et III. Les premières diffèrent des autres par leur importance théorique et par leurs résultats statistiques. L'accident rythmique produit par la rencontre d'un repos indéterminé avec une coupe de la classe IV est plus sensible et plus rare. Pourquoi l'auteur a choisi dans ces vers un rythme plus frappant que dans les autres, c'est ce que devra nous justifier le contenu même des passages. Comme les exemples qui intéressent la classe IV sont peu nombreux, il est difficile de trouver des passages voisins par le sens, et qui se prêtent à la comparaison. Aussi nous contenterons-nous d'un seul couple d'exemples.

Soit le vers XI, 119, qui contient un repos indéterminé placé après le premier dactyle (classe IV)¹, et le vers XI, 666, qui contient un repos semblable à la penthémimère (classe II)².

A en juger par les caractères les plus apparents des deux passages, il semble que la disposition des rythmes devrait être inverse, c'est-à-dire que la structure rythmique la plus anormale conviendrait mieux au second passage. C'est dans celui-ci, en effet, que les deux propositions en contact présentent les formes verbales les plus dissemblables, celles dont la succes-

1. V. Dictionnaire, p. 328, n° 1336.

2. V. Dictionnaire, p. 256, n° 399.

sion est la plus propre à exciter la surprise. La coupe du vers 119 sépare un présent et un parfait qui sont presque équivalents, appartenant tous deux au passé, à la même suite de faits :

Vix spes ipse suas animo capit, aurea fingens
Omnia. | Gaudenti mensas posuere ministri
Exstructas dapibus nec tostae frugis egentes.

(XI, 118-120.)

Au vers 666, le parfait et le présent qui se succèdent différent aussi profondément que possible ; la première proposition appartient au passé, et fait partie du récit ; mais dans la seconde, le personnage qui parle se reporte au présent :

Oraque nostra tuum frustra clamantia nomen
Implerunt fluctus. | Non haec tibi nuntiat auctor
Ambiguus.....
Ipse ego fata tibi praesens mea naufragus edo.

(XI, 665-668.)

Le premier groupe de vers fait partie de l'histoire de Midas, qui, ayant désiré et obtenu le pouvoir de transformer en or tout ce que ses mains toucheraient, ne tarda pas à se repentir de sa folle prière ; le second appartient au long récit des malheurs de Céyx et d'Alcyone, séparés par la mort, puis réunis par une commune métamorphose (vv. 410-748). Celui-ci est sans doute le plus pathétique, c'est-à-dire le plus favorable aux rythmes anormaux qui manifestent l'émotion ; et c'est là que l'anomalie d'un repos indéterminé au quatrième dactyle serait, semble-t-il, le mieux placée.

Cependant, on peut remarquer que dans la longue narration qui termine le livre XI, le pathétique n'est pas partout d'aussi bon aloi. Le début et la fin, la prière d'Alcyone à son époux pour le faire renoncer au voyage projeté, la séparation, la tempête, la mort de Céyx, la douleur d'Alcyone à la vue du cadavre rejeté par les eaux, la métamorphose, forment les parties essentielles de l'histoire : ce sont les plus dignes d'in-

térêt, et d'ailleurs les mieux réussies. Quant à l'invention du songe où Morphée, sous la forme de Céyx, apparaît à Alcyone pour lui annoncer la mort de son époux, quant aux deux épisodes qui la complètent : la description du palais du Sommeil et la plainte d'Alcyone, ils pourraient disparaître sans inconvénient : ils contiennent beaucoup d'artifice et peu d'émotion. Or, c'est dans cette partie accessoire que se trouve le vers 666, et le caractère pathétique du thème général risque de se trouver, en ce point particulier, fort atténué.

Négligeons donc la différence des caractères verbaux, dont l'importance logique est médiocre, et la différence du pathétique, qui ne semble point réelle ; attachons-nous à l'action proprement dite qui remplit les vers 119 et 666 et les vers les plus voisins, c'est-à-dire à la suite des faits dans le premier cas (récit), à la suite des idées dans le second (discours) : nous verrons que le premier contient plus d'émotion que le second, et ainsi s'explique la différence des rythmes. Il est vrai que l'émotion ne vient point ici de la nature des objets, des sentiments qu'ils éveillent, mais de leur enchaînement, de leur succession plus ou moins intéressante, plus ou moins dramatique.

Les paroles de Morphée apparaissant à Alcyone endormie n'ont rien que de logique et de naturel, du moins au début, dans toute la partie qui précède la coupe qui nous occupe. Le faux Céyx dit qui il est (vers 658-660), où il est (*Occidimus*, vers 661-662), comment il a péri (vers 663-666). L'idée qui remplit la suite du vers 666 et les deux suivants (*Non haec tibi nuntiat auctor Ambiguus..., Ipse ego fata tibi... mea... edo.*) ne produit aucune surprise, car Alcyone n'a aucune raison de douter que le personnage aperçu en rêve ne soit vraiment son époux. Ces vers semblent reproduire, et assez inutilement, le début du discours (vers 658). On peut, il est vrai, leur trouver une explication, que l'auteur se hâte de fournir dans les deux vers suivants (669-670), car il est presque aussi incapable

d'une erreur vraiment grave dans l'invention que dans l'expression. Si Célyx affirme qu'il vient en personne, c'est pour qu'Alcyone ne doute point de sa mort, et n'hésite point à accomplir les rites de la sépulture :

Surge age, da lacrimas lugubriaque indue, nec me
Indeploratum sub inania Tartara mitte.

Mais l'explication est visiblement insuffisante et imaginée après coup, car si l'idée de la sépulture nécessaire (*Surge age... etc.*) avait eu dans l'esprit de l'auteur sa pleine valeur, et joué un autre rôle que celui d'addition et de palliatif, elle aurait été exprimée avant l'idée de l'identité (*Ipse ego, etc.*, v. 668), car des deux c'est de beaucoup la plus importante. Toute cette fin du discours s'explique bien mieux par une sorte de jeu d'esprit, qui consiste à faire dire au personnage qu'il est Célyx alors que nous savons qu'il est Morphée. Mais le trait ne peut être compris d'Alcyone, et ne s'adresse en réalité qu'au lecteur. C'est-à-dire que l'auteur cesse de prendre au sérieux la situation et les personnages, et interrompt la fiction pour apparaître en personne. Un tel artifice nous interdit de supposer chez lui, aussi bien que d'éprouver nous-mêmes, toute l'émotion que pourraient faire naître les circonstances et le contenu du discours. A cette intensité moindre de l'émotion correspond une anomalie moins sensible du rythme, et voilà pourquoi la coupe penthémimère convient mieux que la coupe au premier dactyle pour recevoir le repos indéterminé du vers 666.

La relation des vers 666 et 119 se trouve ainsi expliquée en partie par l'examen du premier de ces deux vers. Il reste à considérer le second, et à essayer d'en justifier le rythme très frappant, peu convenable en apparence à la donnée à demi-plaisante du passage.

C'est que la péripétie la plus importante dans toute l'histoire du souhait ridicule de Midas, le coup de théâtre, se trouve précisément à ce vers : là se concentre tout l'intérêt dra-

matique, toute l'émotion, ce dernier mot étant pris dans son acception la plus large. Une idée, une situation, ne vaut pas seulement par elle-même, mais par la place qu'elle occupe dans un ensemble, par la comparaison de celles qui l'entourent ; c'est là justement ce qui fait l'intérêt de la scène décrite au vers 119. Pour appliquer au présent récit les mots qui conviennent à une tragédie, nous dirons que la principale péripétie se produit au moment où le pouvoir sollicité et obtenu par Midas, et qui paraissait tout d'abord propre à lui donner le bonheur, se manifeste soudain comme incommode, et même funeste. Ce moment du drame a d'autant plus d'importance que le dénouement, l'intervention de Bacchus qui fait cesser l'enchantement, n'est point développé, et n'occupe que deux vers (134-135). Le favori des dieux Midas, après avoir accumulé les richesses superflues, se voit privé des aliments nécessaires. Le contraste entre le bonheur et le malheur du héros est d'autant plus dramatique, que ces deux conditions résultent de la même cause, le don qu'il a reçu de changer les objets en or par le seul toucher, qu'elles sont produites par les mêmes actions, par le même mouvement de la main qui touche les objets. Ainsi, la partie du récit qui précède le moment décisif et celle qui le suit contiennent des faits en apparence identiques, et cette répétition, cette correspondance du commencement et de la fin, fait paraître la péripétie qui les sépare d'autant plus saisissante.

Voilà l'essentiel ; il faut noter encore quelques détails, qui montreront combien l'auteur était soucieux de réunir en ce point tous les motifs d'intérêt dramatique. Le péril qui menace Midas se révèle au moment du repas qui forme pour ainsi dire la seconde des deux scènes les plus développées du drame ; mais il ne nous est pas montré dès le début du repas, qui au contraire commence aussi heureusement que toutes les entreprises précédentes :

Ille etiam liquidis palmas ubi lauerat undis,
 Unda fluens palmis Danaen eludere posset.

(vv. 116-117.)

ce début nous met en confiance, et notre surprise se trouve, au moment qui suit, d'autant plus grande. En outre, l'auteur a pris soin de peindre la joie de Midas précisément dans la proposition qui s'étend jusqu'au début du vers 119, c'est-à-dire la dernière de la première partie, celle après laquelle va éclater le malheur du héros :

Vix spes ipse suas animo capit aurea fingens
 Omnia. | Gaudenti mensas posuere ministri

.....

(v. 118-119.)

Enfin, il n'est pas jusqu'à la disparate de la forme grammaticale dans les deux propositions en contact, qui ne contribue à accuser le contraste des ensembles auxquels elles appartiennent : elles ont en effet deux sujets différents : dans la première, nous trouvons le héros lui-même, Midas ; mais dans la seconde, il disparaît, laissant pour un temps la première place à des personnages secondaires (*ministri*). Passons maintenant de l'invention à l'expression, nous trouverons d'autres raisons qui justifient l'étrangeté du rythme au vers 119. De même que la péripétie qu'il contient est fortifiée par la ressemblance des événements qui la précèdent et la suivent, de même la discordance violente du discours et du vers au vers 119 est provoquée par la symétrie même des deux périodes voisines, à laquelle il fallait opposer en ce point un contraste complet. Cette symétrie est sensible d'abord dans la structure syntactique : chaque période contient une énumération ; dans les deux énumérations, chaque membre se compose en principe de deux parties, et les mêmes, la première indiquant le geste de Midas, la seconde la transformation de l'objet : soit par exemple, avant le vers 119, les vers 116-117 (*Ille etiam...*) cités plus haut, après lui, les vers 121-122 :

Tum uero siue ille sua Cerealia dextra
Munera contigerat, Cerealia dona rigeabant ;

...

Aussi bien que l'ordonnance logique, la versification est semblable dans les deux périodes, aussi régulière dans l'une que dans l'autre ; les repos importants du discours s'y rencontrent avec les fins de vers, sauf dans les vers 112-115, où cette régularité ne pouvait persister sans monotonie.

En rapprochant les deux études que nous venons de faire, celle du vers 119 et celle du vers 666, nous obtenons la démonstration cherchée. Le premier contient une infraction à la loi qui interdit aux repos indéterminés les coupes de la classe IV, en particulier la coupe au premier dactyle ; il est donc anormal par rapport au second vers, qui est conforme à la loi. Or le contenu des deux passages paraît maintenant justifier la différence de leur rythme, l'irrégularité du vers 119, la correction du vers 666 ; l'anomalie du premier vers convient à l'objet décrit, et a été ménagée pour le rendre plus frappant.

CHAPITRE III

REPOS CORRESPONDANT A L'ÉTENDUE TOTALE DES MEMBRES

Nous avons décidé (v. pp. 101, 348 et 353) qu'après avoir traité des repos indéterminés, nous observerions, dans leur rapport aux repos du vers, les trois sortès de repos déterminés du discours : repos de l'étendue totale, repos de l'étendue relative, repos de l'ordre des membres, en conservant l'ordre dans lequel ils se présentent à notre perception. Le troisième chapitre de cette Troisième Partie aura donc pour objet les repos de l'étendue totale ; le quatrième, les repos de l'étendue relative ; le cinquième, les repos de l'ordre des membres.

En outre, il nous a paru convenable de négliger les repos moyens, ordinaires, qui ne paraissent pas devoir présenter une affinité marquée pour certaines coupes, et de considérer seulement ceux qui se signalent à l'attention soit par leur brièveté, soit par leur longueur (v. p. 352). Ainsi, chacun des trois derniers chapitres de cette partie comprendra deux sections : l'une pour les repos courts, l'autre pour les repos longs.

SECTION A : REPOS COURTS.

a) Définition (p. 379). — b) Étude d'ensemble (statistique) (p. 382). — c) Étude détaillée des exceptions (étude particulière) (p. 384). — α) Première espèce (p. 384). — β) Deuxième espèce (p. 396).

a) *Définition.*

La durée des repos de l'étendue totale est en proportion de la longueur des deux membres réunis. Pour définir les repos de très courte durée, il faut donc définir les groupes de membres de très faible longueur : les deux opérations se confondent en une seule.

Le groupement des repos, c'est-à-dire des couples de membres, en catégories distinctes, doit se faire, nous l'avons observé déjà (v. Introduction, pp. 76 et 78) en rapportant la longueur des membres considérés à celle du vers. Nous appliquerons cette méthode de définition, non seulement aux repos de l'étendue totale, mais aussi aux repos de l'étendue relative ; c'est la plus simple et la plus naturelle de toutes. En effet, dans un poème donné, l'image rythmique du vers employé est sans cesse présente et dominante à l'oreille du poète comme à celle de l'auditeur ; ils ne la confinent point, d'ailleurs, dans le domaine proprement métrique, mais elle se projette, pour ainsi dire, jusque sur le rythme du discours. Quand il s'agit seulement d'établir entre les couples de membres un classement sommaire, de distinguer par une impression générale et confuse les plus courts des moyens et des plus longs, notre instinct même nous conduit à former cette distinction en comparant la longueur des groupes de mots à celle de l'hexamètre.

Tout groupe de mots dont l'étendue est inférieure à celle

d'un hexamètre isolé, c'est-à-dire qui contient moins de 6 temps marqués, nous donne, quand nous écoutons un poème écrit en hexamètres, une impression de brièveté, de non-indépendance. Tous les repos dont les deux membres réunis composent un des groupes ainsi définis doivent donc être classés parmi les repos courts. L'hexamètre est ainsi le type de l'étendue logique et rythmique tout juste suffisante pour occuper à elle seule toute l'attention de l'auditeur. A un groupe de moindre longueur, il manque et l'indépendance, et la complexité qui en est une des conditions. L'indépendance : une portion de discours qui mesure moins de 6 pieds ne peut avoir pour limite à ses deux extrémités en même temps la coupe finale du vers, la plus importante de toutes ; elle ne peut remplir à elle seule toute l'étendue d'un vers isolé ; elle se trouve nécessairement en contact étroit dans l'intérieur du vers avec un autre groupe de mots, soit le précédent, soit le suivant. La complexité : pour occuper tout l'effort de notre intelligence, il faut, semble-t-il, qu'un groupe d'unités quelconques (ce sont, dans le cas présent, des temps marqués) puisse être soumis au moins à une double analyse, c'est-à-dire non seulement divisé, mais encore subdivisé. Cette condition est remplie par tous les groupes qui renferment au moins 6 temps marqués. En effet, nous les divisons en deux parties égales (hémistiches), soit $3 + 3$ temps marqués ; puis nous subdivisons chaque hémistiche en deux parties inégales, $1 + 2$ ou $2 + 1$. Il faut deux opérations : division, puis subdivision, pour faire apparaître le groupe élémentaire composé de 2 unités. Nous l'appelons élémentaire, parce qu'il représente pour nous la plus grande simplicité possible : notre intelligence, qui prend connaissance des objets par comparaison, a besoin de saisir en même temps deux objets au moins, et suspend son effort d'analyse quand les objets à observer se trouvent réduits à ce nombre. Ce sont là, non point des hypothèses ou des principes établis par la raison, mais des faits

d'expérience (v. Introduction, p. 28). Observons maintenant un groupe qui contient moins de 6 temps marqués, 5 par exemple. Le premier effort d'analyse ou division, y détermine deux parties : $3 + 2$ ou $2 + 3$. Mais de ces deux parties, l'une se dérobe au second effort d'analyse ou subdivision, parce qu'elle renferme seulement 2 temps marqués. Un groupe de cette étendue, et à plus forte raison un groupe d'étendue moindre, est donc trop simple pour demeurer isolé dans notre esprit, pour y composer un tout harmonieux et complet.

Ainsi, les repos courts de l'étendue totale sont ceux dont les membres contiennent moins de 6 temps marqués. Nous nous proposons d'observer comment ils se rencontrent avec les repos du vers, et notre but sera atteint quand nous aurons répondu à la question suivante : les repos étudiés obéissent-ils ou non à la loi d'attraction énoncée plus haut (p. 349)? C'est la question que nous poserons, toujours la même, pour toutes les catégories de repos du discours qui nous paraîtront dignes d'étude, non seulement parmi les repos de l'étendue totale, mais parmi les autres. La réponse, pour être complète, doit contenir deux parties : il faut l'obtenir d'abord par la méthode statistique, ensuite par la méthode logique (v. p. 352). La méthode statistique consiste à embrasser d'ensemble tous les repos courts de l'étendue totale, et à observer comment ils se distribuent entre les différentes coupes du vers. La méthode logique consiste à distinguer certains des faits qui démentent en apparence la loi d'attraction, et à décider si l'exception qu'ils présentent est préméditée par l'auteur, justifiée par le contenu du discours. Les deux méthodes nous conduisent au même résultat : elles confirment l'une et l'autre la loi d'attraction.

b) *Étude d'ensemble (statistique).*

L'étude statistique des faits de versification nous apprend en effet, que plus est grande l'importance d'une coupe, plus est petit le nombre des exemples où l'on trouve à cette coupe un repos court de l'étendue totale.

Nous avons réparti (Introduction, p. 29) les coupes en 4 classes, qui sont, en commençant par les plus importantes : 1° la coupe finale ; 2° les coupes au milieu du vers (exemple : la penthémimère) ; 3° les coupes au tiers (exemples : la trihémimère, l'hephthémimère) ; 4° les coupes faibles ou féminines (exemples : coupe au premier dactyle, coupe au cinquième trochée).

Soit A le nombre total des repos du discours qui se présentent aux différentes coupes d'une classe donnée, B le nombre des repos courts pris à part, ceux que nous observons en ce moment : la relation B/A indique la fréquence de ces derniers. Les quatre relations B/A qu'il s'agit de comparer sont contenues dans le tableau suivant :

COUPES.	B/A =
Classe I	1 %
» II	5 »
» III	14 »
» IV	15 »

Cette progression ne contient pas seulement la démonstration annoncée ci-dessus. Elle donne lieu à une autre remarque : c'est que les quatre espèces de coupes se réunissent en deux groupes distincts. Les coupes à la fin et au milieu du vers ont toutes deux très peu d'exemples de courts repos ; les coupes au tiers et celles de la quatrième classe en ont une proportion beaucoup plus forte, et à peu près la même. Ainsi, les coupes au tiers sont traitées à peu près comme les coupes les plus

faibles, et bien distinguées des coupes entre vers et entre hémistiches. Ce fait correspond à un caractère qui a été signalé dans l'étude théorique du vers : c'est que seules les coupes des classes I et II sont aptes à séparer des membres rythmiques égaux (deux vers, deux hémistiches). Toutes les autres se trouvent entre des membres inégaux ; par exemple la coupe trihéminère détermine dans l'hémistiche une division des temps marqués en $1 + 2$, dans le vers une division des temps marqués en $2 + 4$; la coupe au premier dactyle donne pour l'hémistiche une division des temps marqués en $1 + 2$, pour le vers une division en $1 + 5$. Or le repos entre membres égaux est, dans l'ordre de l'étendue relative, le plus long de tous, et le seul ayant la plus grande longueur possible (v. *Introd.*, p. 89). Il est donc naturel que les coupes qui séparent des groupes de temps marqués également nombreux soient semblables entre elles, et nettement distinctes des autres, par l'influence d'éloignement qu'elles exercent sur les courts repos du discours.

Entrons maintenant dans l'examen détaillé de ceux-ci. On peut les classer selon le nombre des temps marqués contenus dans les membres réunis : groupes de 2, 3, 4, 5 temps marqués. Considérons seulement les premiers et les derniers. En partant de la théorie, nous sommes conduits à supposer que le nombre des repos aux coupes importantes grandit avec la longueur du groupe. L'observation des faits démontre qu'il en est bien ainsi. Soit B le total des courts repos pour chacune des quatre classes de coupes, C le nombre des repos dont les membres réunis contiennent 2 temps marqués (repos les plus courts), D le nombre des repos dont les membres réunis contiennent 5 temps marqués (repos les moins courts). Les relations C/B et D/B indiquent la fréquence des repos C et D aux différentes coupes.

COUPES.	C/B =	D/B =
Classe I	2 %	85 %
» II	2 »	43 »
» III	5 »	15 »
» IV	24 »	14 »

Les données de ce tableau font ressortir beaucoup plus nettement encore que celles du précédent l'attraction des courts repos vers les coupes faibles ; il indique de plus que le traitement des coupes au tiers n'est pas partout semblable à celui des coupes de la quatrième classe ; la différence apparaît lorsque l'on considère les repos C, les plus courts.

La statistique n'a pas seulement pour résultat de fournir dès avant l'étude détaillée des faits une première confirmation de la théorie. Elle sert, de plus, à montrer quels sont les faits les plus rares ; ce sont ceux-là qui naturellement méritent le plus d'attention, et qu'il faut maintenant observer en détail.

c) *Étude détaillée des exceptions (étude particulière).*

α) *Première espèce.*

Nous considérerons d'abord la coupe la moins conforme à la brièveté des groupes étudiés, c'est-à-dire la coupe finale, et, parmi ces groupes, ceux qui font avec la coupe choisie le plus grand contraste, c'est-à-dire les plus courts. L'étendue la plus courte que l'on puisse supposer à deux membres quelconques est de deux temps marqués, un pour chacun d'eux. Les groupes de deux temps marqués divisés par la coupe finale sont, dans les Métamorphoses, au nombre de deux :

$$\begin{array}{c} \cup \text{ } \cup \text{ } \cup \text{ } | \\ \text{---} \end{array}$$

qui se trouve dans un seul passage : X, 371 (v. Dictionnaire, n° 2, p. 221).

pudetque |

Et cupit

et :

∪ ⁶ ∪ |

¹ ∪ ∪ (∪)

quod oro |

Ne facit(e)

qui n'est représenté comme le précédent que par un seul exemple, au vers XV, 139 (v. Dictionnaire, n° 3, p. 222).

Chacun de ces faits de versification sera d'abord étudié en lui-même. Puis, afin d'en mieux accuser le caractère singulier, la surprise qu'ils font naître, et les motifs qui la justifient, nous en rapprocherons d'autres faits de versification, où la même singularité ne se rencontre pas. Nous choisirons ceux où les membres ont la même longueur que dans les repos précédents, soit 2 temps marqués, mais où ces repos du discours très courts se rencontrent avec un repos du vers de faible durée, par exemple la coupe après le premier trochée :

¹ ∪ | ∪ ²

Parce | precor

1° *Premier fait de versification anormal :*

pudetque |

Et cupit

(X, 371.)

∪ ⁶ ∪ |

¹ ∪ ∪

La très grande brièveté du groupe fait prévoir une relation logique très étroite entre les deux membres. Chacun d'eux comprend en effet une seule notion très simple, exprimée par un seul mot : la pudeur dans le premier. le désir dans le second. Le rapprochement de ces deux notions est pleinement

justifié et satisfaisant, puisqu'elles se font antithèse. De plus, les deux termes de l'antithèse sont ici aussi étroitement rapprochés que possible, grâce aux autres antithèses qui les entourent, la première développée : *modo desperat modo uult temptare* (X, 371), la deuxième implicite : *quid agat non inuenit* (X, 372). Le style traduit d'ailleurs l'étroite relation des idées : pour les deux membres en question, on notera la composition identique (un seul mot dans chaque), et la coordination renforcée ; pour le reste de la période, des symétries analogues, quoique moins rigoureuses, et l'accumulation des conjonctions.

Si le rythme du discours (le repos) impose un rapprochement des deux notions, le rythme du vers (la coupe) fait supposer, malgré cela, entre elles un motif de disjonction, de suspension. Ce caractère de la forme métrique est inexplicable, si l'on ne considère que les éléments logiques en présence. Deux termes d'une antithèse peuvent être disjoints, si l'un est plus important que l'autre : il n'en est rien ici ; deux membres réunis ensemble par l'ordonnance syntactique de la période gardent dans certains cas, chacun pris à part à l'exclusion de l'autre, des rapports de sens très notables avec ceux qui les entourent : cette explication ne s'applique pas davantage au présent exemple, et l'antithèse étudiée forme dans la période une région bien délimitée. Ce n'est donc pas par le caractère logique, mais par le caractère pathétique du passage, que pourra s'expliquer la contradiction du discours et du vers.

Ce sont, en effet, des émotions, et non des faits ou des idées, qui sont contenues dans la portion de discours considérée (*pudet, cupit*) ; quant au degré d'intensité auquel elles sont portées dans l'âme du personnage qui les ressent, nous en sommes avertis par tout le reste de la période, ce qui précède et ce qui suit, en particulier par la première proposition (*igni Carpitur indomito*) et par la comparaison qui termine le tout.

Le pathétique du fond trouve son expression dans la forme : il s'y traduit par la longueur anormale de la période, et le désordre apparent (accumulation des particules de coordination, et par suite complexité de l'organisation syntactique). Le sujet du passage justifie d'ailleurs tout ce déploiement de pathétique. Dans toutes les Métamorphoses, il n'y a guère de situation plus émouvante (entendez : où le personnage soit supposé ressentir plus d'émotion), que celle de Myrrha, tourmentée par un amour criminel et près de mourir pour y échapper.

En résumé, l'accident rythmique qui résulte du contraste entre le discours et le vers peut avoir deux expressions ou deux interprétations différentes, l'une venant de l'intelligence, l'autre de la sensibilité. Au point de vue de la pure raison, qui règle les divisions syntactiques de la période, nous dirons que la coupe finale perd ici toute valeur de repos, qu'elle s'efface et disparaît : c'est là un fait anormal, une cause de surprise ; et cette surprise est d'autant plus grande : 1° que la coupe occupe dans le vers une place qui lui donne plus d'importance, et reçoit d'ordinaire des repos du discours plus importants ; 2° que le repos du discours qui se rencontre ici avec elle est moins sensible. La même atténuation atteint toutes les coupes fortes des deux vers intéressés, 371 et 372 :

Et modo desperat modo uult temptare, *pudetque* |
Et cupit, et quid agat non inuenit, utque securi
 [Saucia trabs.....]

au vers 371 la penthémimère, l'hephthémimère et la coupe finale ; au vers 372 la trihémimère, la penthémimère et la coupe finale. au bénéfice des coupes faibles au cinquième trochée (vers 371), au premier dactyle (vers 372), et aussi de la coupe bucolique (vers 372). Mais si l'on tient compte du pathétique du passage, les mots d'atténuation et d'affaiblissement, appliqués à la coupe finale du vers 371 et aux coupes fortes qui l'entourent, nous paraissent tout à fait contraires à l'im-

pression éprouvée par l'auditeur et recherchée par le poète. Ces coupes gardent en effet pour l'attention toute leur importance normale, plus exactement toute leur importance théorique. La durée de repos que leur assigne la constitution rythmique du vers est admise telle quelle par l'auditeur ; mais, rapprochée par lui du repos du discours, elle fait alors naître en lui de la surprise, de l'émotion ; elle inspire en quelque sorte au sens rythmique une *émotion* parallèle à celle qu'inspire à la sensibilité proprement dite le contenu du discours. La surprise et l'émotion sont d'autant plus intenses qu'il y a disproportion plus sensible entre le repos du discours et le repos du vers. Tous les faits que nous étudions présentent ce double aspect de logique et d'émotion, et se prêtent à cette double interprétation, celle de l'intelligence et celle de la sensibilité ; il sera inutile de mettre en lumière cette dualité à propos de tous les exemples, et de les interpréter tous aussi longuement que celui-ci : mais il est parmi ceux où le contraste du discours et du vers et l'anomalie qui en résulte sont le plus frappants.

2° *Deuxième fait de versification anormal.*

Ne facit(e)

quod oro |

(XV, 139.)

∪ 6 ∪ |

1 ∪ ∪ (∪)

Ce deuxième groupe n'est déjà plus exactement semblable au précédent. L'étendue totale des membres y est plus longue ; par suite, le repos qui sépare les deux membres a une durée plus longue lui aussi ; il y a un contraste moins sensible entre le repos du discours et le repos du vers avec lequel il se rencontre, et la surprise qui résulte de ce contraste est moindre. Le membre plus long est le second :

Ne facit(e)

1 ∪ ∪ (∪)

son étendue est supérieure à celle du second membre de l'exemple précédent

Et cupit

1 2 3 4

car la voyelle élidée ne disparaît entièrement ni de l'attention ni de la prononciation (v. PLESSIS, *Métrique*, p. 15). L'étendue totale du groupe est donc supérieure à deux pieds, sans être égale à trois. Cette différence entre les deux exemples, étant nettement reconnue et affirmée dès le début, ne nous empêchera pas de les comparer, afin d'en mieux préciser les caractères.

La relation logique des deux membres est plus étroite encore dans le second que dans le premier. Celui-ci contient deux notions distinctes, bien que réunies par une antithèse ; celui-là n'en contient qu'une seule, car le verbe *oro* n'a pas de contenu propre ; il ne fait que renforcer la défense qui va être exprimée dans le second membre. De plus, les deux propositions qui composent le premier exemple sont isolables pour l'analyse grammaticale comme pour le sens ; ici au contraire, la conjonction *quod*, rattachée par l'oreille au premier membre, fait, pour l'analyse grammaticale, partie du second, et forme ainsi un lien de plus entre les deux ; par ce caractère, l'exemple en question rappelle les faits d'enveloppement d'une proposition dans une autre, que nous avons exclus de notre étude parce que la valeur logique du repos entre propositions n'y est pas nettement sensible. Il faut noter enfin que les deux membres *quod oro* et *Ne facite* sont encore resserrés l'un contre l'autre par la présence de la deuxième coordonnée *et monitis*... ; celle-ci est attendue et ne peut pas ne pas apparaître à son tour : le lecteur est averti de sa venue par la différence d'étendue entre le premier membre de la période (*inde... mortale*) et la première partie du second (*quod o. N. f.*).

Pour que la rencontre de la coupe finale du vers avec le

repos du discours ainsi défini soit aussi justifiée dans cet exemple que dans le précédent, il faut que le rapprochement logique plus étroit soit compensé par une pause d'émotion (pour ainsi dire) plus prolongée, par une nuance de pathétique plus marquée.

En fait, c'est le contraire qui se produit ; il y a du pathétique dans ce second passage, mais il y en a moins que dans le premier. Une défense (*Ne facite*) accompagnée d'une prière (*oro*) contient, il est vrai, de l'émotion par sa nature même ; de plus, le mot qui exprime la prière, l'enclitique logique *oro* a ici une valeur particulièrement grande, comme l'indique sa place anormale ; il précède les mots auxquels il se rattache, au lieu de les suivre. Le début de la période est également pénétré de pathétique (*tanta !... .. genus o mortale*) ; les coupes fortes y sont atténuées (vers 138 et 139) et les coupes faibles renforcées (mêmes vers) ; la fin présente aussi le même caractère, bien qu'à un moindre degré. Quant à l'idée contenue dans ces vers (exhortation à ne point manger la chair des animaux), c'est bien celle qui résume tout l'ensemble du passage, et sur laquelle l'auteur veut attirer l'attention et l'émotion du lecteur. Au premier coup d'œil, il semble cependant que la conclusion 138-142 ne s'applique pas aussi bien aux vers 111-137 qu'aux précédents, car il y est question du sacrifice des animaux plutôt que de la nourriture qu'on en tire ; mais on s'aperçoit bientôt que ces deux idées ne sont point distinctes pour le poète, et l'on en remarque une troisième, qui se présente dans ces vers à plusieurs reprises : c'est l'idée des services que nous rendent les animaux domestiques (116, 121, 124, 134) ; les vers 111-137 se relient donc sans effort à la conclusion qui les suit, et la mettent en pleine lumière.

Le pathétique du vers XV, 139 est pourtant moins vif, à ce qu'il semble, que celui du vers X, 371 ; l'âme d'un personnage qui souffre et qui agit, nous paraît plus pénétrée d'émotion que celle d'un orateur qui prononce un discours et arrive

à la conclusion d'un développement bien ordonné. D'autant plus que le discoureur du livre XV paraît assez maître de lui : sa conclusion est prévue dès l'exorde (vers 75) ; elle est, de plus, annoncée plusieurs fois chemin faisant ; elle est suivie enfin d'une transition assez lourde et assez peu pathétique. Ainsi, à juger le second passage par comparaison avec le premier, il semble que l'équilibre des éléments logiques et des éléments d'émotion y soit moins bien observé, et que l'effet d'ensemble en soit par suite moins heureux. Mais il ne faut pas oublier l'observation faite en commençant, que les deux exemples ne sont pas rigoureusement comparables, parce que l'étendue totale des membres n'y est pas identique.

Voici maintenant quelques remarques, que suggère le nombre des exemples des faits de versification considérés. Leur rareté, tout d'abord, s'explique aisément par le contraste qui s'y trouve entre le rythme du discours et le rythme du vers. De plus, le groupe avec élision est ici représenté par le même nombre d'exemples que le groupe sans élision, bien qu'il soit d'ordinaire beaucoup plus rare : c'est que le premier présente le contraste du vers et du discours plus atténué que le second ; par suite, il est moins surprenant pour l'auditeur, et d'un emploi moins délicat pour le poète. Enfin, le groupe typique :

$\cup \underline{6} \cup \mid \underline{1} \cup \cup$
 pudetque | Et cupit

a d'autres doublets possibles que le groupe à élision

$\cup \underline{6} \cup \mid \underline{1} \cup \cup (\cup)$
 quod oro | Ne facit(e)

Nous appelons doublets des groupes qui ont le même nombre de temps marqués que les précédents, et la même distribution des temps marqués entre les membres. On peut en effet imaginer les formes suivantes :

$\underline{6} \cup \mid \underline{1} \cup$
 oro | Parce

$\overset{6}{\cup} \cup | \overset{1}{\cup} \cup \cup$
 oro | Parcite
 $\cup \overset{6}{\cup} \cup | \overset{1}{\cup} \cup$
 precanti | Parce

Elles ne se rencontrent pas dans les Métamorphoses. Cette absence n'est pas l'effet du hasard. Les trois derniers groupes, égaux aux deux premiers par le nombre des temps marqués, leur sont inférieurs par le nombre des syllabes ; le contraste du discours et du vers y est donc plus choquant encore, et le poète, soit instinct, soit calcul, a renoncé à les employer.

3° *Faits de versification normaux, à rapprocher des précédents.* Type : $\overset{1}{\cup} \cup | \cup \overset{2}{\cup}$.

Parce | precor

Le caractère anormal des groupes très courts dont les membres sont séparés par la coupe finale du vers apparaîtra plus nettement encore, si on les compare avec d'autres groupes à la fois semblables et différents : ceux où les membres réunis contiennent aussi deux temps marqués, mais où le repos du vers est de très faible importance. Nous choisirons les groupes suivants, dont les membres sont séparés par la coupe au premier trochée :

$\overset{1}{\cup} \cup | \cup \overset{2}{\cup}$
 Parce | precor

(II, 361.)

(Dictionnaire, n° 1229 ; p. 320) et

$\overset{1}{\cup} \cup | \cup \overset{2}{\cup}$
 Datque | capitque

(XV, 309.)

(Dictionnaire n° 1230 ; p. 320). La coupe au premier trochée, à la différence de la coupe finale, n'a, de par sa place dans le vers, qu'une faible durée ; elle ne suggère donc pas au lecteur l'idée d'un repos nécessaire ; ainsi, le contraste qui se produit pour la coupe finale entre le vers (repos obligé) et le discours (pas de repos), n'existe pas pour la coupe au

premier trochée. Avec ce contraste disparaît pour le lecteur toute surprise : avec la surprise doit disparaître le caractère pathétique qui la justifie, et cette absence d'émotion dans les passages où figure la coupe au premier trochée doit être à *priori* le principal résultat de la comparaison instituée entre eux et les précédents. Une autre conclusion, également aisée à prévoir, sera la suivante : la relation logique des membres séparés par la coupe au premier trochée sera plus étroite encore que celle des membres séparés par la coupe finale, et tellement étroite, qu'ils tendront à se réunir pour l'esprit en une seule notion.

Le nombre des exemples qui contiennent la coupe au premier trochée est beaucoup plus grand que celui des exemples relatifs à la coupe finale (7 contre 2), et ceci ne saurait surprendre. Mais cet accroissement du nombre des exemples n'est pas sensible également pour les deux types logiques représentés dans les deux exemples précédemment étudiés, le type à coordination renforcée (*pudetque | Et cupit*), et le type à enclitique logique (*quod oro | Ne facite*). Des deux, c'est le second, on l'a vu, qui suppose entre les deux membres la plus étroite relation, la moindre distinction logique : or celui-ci seul apparaît dans un plus grand nombre d'exemples pour la coupe au premier trochée que pour la coupe finale (3 contre 1) ; le premier type ne se montre que dans un seul passage, aussi bien pour la coupe faible que pour la coupe forte. Les trois exemples restants de la coupe au premier trochée appartiennent à un troisième type, qui suppose entre les deux membres un rapprochement logique encore plus intime que les deux précédents : c'est le type *Esse | reor*. Ici, l'un des membres est une proposition principale, l'autre une proposition subordonnée complétive infinitive : c'est-à-dire que leur relation syntactique est la plus étroite qui se puisse concevoir. Mais il y a plus : à la proposition principale est rattachée, non pas toute la subordonnée, mais seulement une partie ; or cette

distraction (pour ainsi parler) des éléments d'une proposition au bénéfice d'une autre, n'est possible que si toutes deux se confondent pour l'esprit en une seule unité logique (vv. I, 554 ; XII, 505 et XIII, 14, ces deux derniers exemples très voisins l'un de l'autre).

Revenons aux deux premiers types, qui seuls permettent la comparaison entre les coupes considérées. L'enclitique logique est représentée, pour la coupe finale, par le verbe relativement rare, c'est-à-dire frappant, *oro*, pour la coupe au premier trochée par l'exclamation banale *precor*. De plus, le premier est placé avant le mot sur lequel il s'appuie, le second après : c'est le premier évidemment qui garde le plus d'indépendance, et qui retient le plus longtemps l'attention. Voilà pour la dépendance logique ; voici maintenant pour les caractères pathétiques. Des trois *precor* (II, 361 ; II, 362 ; V, 218), les deux derniers éveillent sans aucun doute chez le lecteur une assez médiocre émotion, par le seul fait qu'ils contiennent une simple répétition du vers précédent ; on peut voir, en se reportant aux passages, que leur valeur n'est point pathétique, mais logique : ils servent de transition entre ce qui les précède et ce qui les suit. Reste donc le seul passage II, 361 à comparer au passage étudié ci-dessus XV, 139 ; en négligeant toutes les autres considérations propres à démontrer l'infériorité du pathétique dans le premier, il suffit d'y faire remarquer la présence du vocatif *mater* après *parce precor* ; de même que le système syntactique demeure incomplet même après l'énonciation des deux verbes, de même l'émotion demeure incomplète jusqu'à l'apparition du vocatif, et c'est au vocatif surtout qu'elle s'attache. Au contraire, aux vers XV, 139-140, le groupe *quod oro | Ne facite* forme au point de vue pathétique un tout complet, non seulement indépendant, mais encore prépondérant par rapport à la suite.

Quant au type à coordination renforcée, qui se trouve pour la coupe finale au vers X, 371 (voir ci-dessus), pour la coupe

au premier trochée au vers XV, 309, il est inutile de développer la comparaison des deux passages, tant le premier est visiblement plus frappant que le second, par la nette distinction logique des deux membres, et par le pathétique de leur contenu. Les deux verbes *pudetque* | *Et cupit* forment un tout syntactique et logique complet ; les deux verbes *Datque* | *capitque* sont enveloppés dans la masse des éléments syntactiques qui leur appartiennent en commun, et qui contiennent la notion logique essentielle (*figuras novas*) ; l'on peut trouver même que leur importance n'apparaît pas assez : ils contiennent en effet le plan du développement qui suit. Dans ce passage du livre XV, il n'y a pas trace d'émotion, même de celle qui peut se trouver dans un exposé purement logique, par exemple dans une argumentation particulièrement serrée et pressante ; l'interrogation n'y est qu'une banale figure de rhétorique. Au contraire, le passage du livre X est, on l'a vu, tout rempli de pathétique. Pour finir, nous remarquons que le type à coordination renforcée *que... que..., ...que et...*, etc., ne peut guère admettre à la fois la coupe au premier trochée sans élision et l'étendue minima des membres, c'est-à-dire la terminaison du second à la première moitié du deuxième pied (coupe trihémimère), soit les deux conditions qui définissent le type normal

$$\underline{1} \cup | \cup \underline{2}$$

Parce | precor

Il faut choisir entre le type à élision

$$\underline{1} (\cup) | \cup \cup \underline{2}$$

Est qu(e) | et erit

et le type prolongé d'une brève

$$\underline{1} \cup | \cup \underline{2} \cup$$

Datque | capitque

C'est ce dernier qui se trouve dans les *Métamorphoses* (XV,

309). Cette disposition des faits rythmiques peut être énoncée en d'autres termes. On dira, que dans le cas où les deux membres séparés par la coupe au premier trochée ont le plus d'indépendance logique (car cette indépendance est plus grande dans le type *Datque | capitque* que dans les deux autres *Parce | precor* et *Esse | reor*), leur étendue totale est précisément plus grande. L'accroissement de l'importance du repos se produit à la fois dans l'ordre logique et dans l'ordre rythmique.

β) *Deuxième espèce.*

Après les groupes dont les deux membres, bien qu'ils ne comprennent ensemble que 2 temps marqués, sont malgré cela séparés par la coupe finale, nous étudierons ceux qui ont également leur coupe à la fin du vers, mais une étendue totale légèrement supérieure, soit de 3 temps marqués. L'étude des exemples nous montrera, pour ces groupes comme pour les précédents, que le contraste entre le court repos du discours et le repos important du vers n'est pas un accident fortuit : il produit chez le lecteur un effet de surprise et d'émotion ; peu importe d'ailleurs, que cette émotion s'attache aux idées ou bien aux sentiments exprimés, à l'enchaînement logique de celles-là ou bien au caractère pathétique de ceux-ci, qu'elle soit perçue par l'intelligence ou par la sensibilité.

L'étendue totale étant dans les repos de ce genre plus grande que dans les précédents, on peut conclure par induction que le contraste du discours et du vers y est moins sensible, et la surprise qui en résulte moins grande. Nous n'essayerons pas de justifier cette induction par l'étude des exemples. En effet, la différence des deux durées est très faible ; la différence dans le degré de surprise produite sera également peu sensible ; de plus, la surprise peut s'expliquer dans les divers passages par

des facteurs logiques et pathétiques infiniment variables ; par suite, la comparaison entre les exemples de deux repos aussi voisins ne peut guère donner de résultat. Elle ne peut se faire que lorsque se présente un des deux cas suivants. 1° Les deux faits de versification sont représentés par un très grand nombre d'exemples : alors on peut s'attacher, non plus à des exemples pris à part, mais à des groupes d'exemples formés en réunissant ceux qui présentent les mêmes relations de syntaxe et de style ; et c'est en constatant la fréquence ou la rareté plus ou moins grande de certaines relations caractéristiques de syntaxe et de style dans les faits considérés que l'on en peut apercevoir la différence. Or les deux faits en question ne peuvent se trouver que dans un petit nombre de passages. 2° On trouve par hasard, en passant d'un fait de versification à l'autre, deux passages dont le sens général, les relations de syntaxe et de style, les caractères logiques et pathétiques, sont assez semblables pour que le rapprochement s'impose. Un tel hasard ne peut guère se rencontrer, on le comprend, que pour deux faits qui reviennent très fréquemment, et il ne se rencontre pas dans les *Métamorphoses*. La comparaison directe des deux faits de versification n'est donc pas utile, et cette même conclusion s'applique à tous les faits de versification qui ne présentent pas entre eux de différences très notables, soit pour le rythme du discours, soit pour le rythme du vers.

Tandis que les groupes de membres dont l'étendue totale mesure 2 temps marqués ont nécessairement deux membres égaux, dont chacun contient 1 temps marqué, ceux dont l'étendue en comprend 3 admettent deux types différents : un type ascendant, où les temps marqués sont répartis en 1 + 2 :

ΕΙΣΕΛΘΕ	ΕΙΣ
Haec fieri	credunt

(exemple supposé), et un type descendant, où la disposition des temps marqués est inverse, soit $2 + 1$

$\underline{1} \cup \cup$	$\cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup $
Credimus	et cuncta licere
	(IX, 554.)

Le premier n'existe pas dans les Métamorphoses. Cette absence est peut-être fortuite. On peut toutefois lui chercher une explication, en se reportant aux groupes qui ont le même repos du vers, et une étendue totale de 4 temps marqués. Le type ascendant

$\underline{1} \cup \cup \underline{2} \cup \cup \underline{3}$	$\underline{6} \cup $
Deriguissae pedes	questa est
	(II, 347.)

(v. Dictionnaire, nos 4 et 5 ; p. 222) y est représenté par 7 exemples, et le type descendant

$\underline{1} \cup$	$\cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup $
Passa	ueteremque exire cruorem
	(VII, 286.)

(v. Dictionnaire, nos 30, 31, 32, 33 ; p. 224), par 15 exemples. Si le type ascendant fait défaut pour les groupes de 3 temps marqués, c'est donc que l'auteur paraît incliner, dans tous les groupes très courts divisés par la coupe finale, à placer en tête le membre le plus long. Ce n'est pas là un caprice. Le caractère du rythme ascendant est de resserrer les deux membres l'un contre l'autre (v. Introduction, p. 93). Le repos du vers est, dans le cas présent, de nature à donner à l'oreille une impression toute contraire. Il y a donc entre le rythme ascendant et la coupe finale une opposition qui explique (dans la mesure où une explication peut être donnée) la rareté des

groupes très courts à rythme ascendant dont les membres sont séparés par la coupe finale.

Ainsi, le type descendant *et cuncta licere* | *Credimus* réunit tous les groupes de 3 temps marqués divisés par la coupe finale. Ils sont d'ailleurs au nombre de deux seulement (v. Dictionnaire, n° 10 ; p. 222). Nous avons maintenant à en observer le caractère, et à justifier la rencontre du repos très long du vers avec le repos très court du discours.

Le premier des deux passages est celui même que nous venons de citer : IX, 554. Le peu d'étendue du groupe doit s'expliquer (on l'a vu dans les exemples précédemment étudiés), par l'étroite relation logique des membres. Ce dernier caractère ressort immédiatement de leur structure syntactique : les deux propositions sont en effet dans le rapport de subordonnée complétive infinitive à principale ; la subordonnée est la première, disposition qui les rattache plus fortement l'une à l'autre, car la subordonnée ne peut exister sans la principale, tandis que la principale pourrait exister sans la subordonnée. Il est vrai que cette relation des deux membres paraît moins étroite, si au lieu de la forme syntactique on considère les idées qu'elle enferme. En effet, le verbe *Credimus*, s'il est nécessaire pour la construction de la phrase, ne l'est point pour l'intelligence du sens ; supposons-le absent : le lecteur le devine, et le rétablit de lui-même ; il le déduit aisément du verbe de la proposition principale qui précède, *nescimus adhuc*, dont *Credimus* ne contient en somme que la répétition. Ainsi, la subordonnée a dans ce passage, par rapport à la principale, même placée après elle, un certain degré d'indépendance. En revanche, elles se trouvent resserrées l'une contre l'autre en raison de l'allure logique de toute la période (répétition de *et*).

L'effet de surprise qui résulte de l'intervention de la coupe finale entre deux membres très courts, s'adresse dans ce passage à l'intelligence plutôt qu'à la sensibilité. L'interprétation

que le lecteur en donne dès l'abord, est que le groupement des idées est conforme à la nature de la coupe, contraire à la construction syntactique : l'emploi de la coupe finale a pour effet de suggérer, et la suggestion paraît ici justifiée, que malgré la relation syntactique des membres, le contenu du premier doit être rapproché de ce qui précède, et le contenu du second de ce qui suit. Comme l'intelligence du lecteur suffit à démêler l'intention de l'auteur, sa sensibilité n'entre point en mouvement : l'émotion qui résulte de l'accident rythmique ne pénètre point jusqu'à elle. On peut rapprocher de cet exemple le passage X, 371 : *pudetque | Et cupit*, étudié ci-dessus (p. 385) ; on verra combien la différence est grande entre eux : car dans celui-ci l'effet de versification a un caractère purement pathétique, nullement logique.

L'étroite relation des mots *cuncta licere* à ceux qui remplissent le début du vers est évidente ; le rapprochement des idées est facilité par la répétition du verbe *licere*, et par l'analogie de structure syntactique entre les deux groupes : *Quid liceat* et *cuncta licere* ; de plus, ce n'est pas seulement aux mots *Quid liceat* du vers 554 que répond le premier membre du groupe qui nous occupe, mais aux mêmes mots déjà contenus dans le vers 551 *quid liceatque nefasque Fasque sit*. Ce rapprochement avec la période précédente ajoute encore à l'importance du groupe *et cuncta licere | Credimus*. C'est en effet dans les deux mots *cuncta licere* que réside la notion essentielle de tout le développement qui commence au vers 547 ; si on les prend à la lettre, on peut y voir une sorte de conclusion, dont cette partie du discours de Byblis tend à établir la vérité en droit (555) et en fait (556 et suiv.) ; si on en considère le sens caché, ils contiennent l'idée du crime que Byblis veut commettre, mais qu'elle n'ose nommer ni à elle-même ni à son frère. Enfin, dans toute cette péroration, le rythme logique, pour ainsi dire, est très entraînant : les périodes qui la composent sont courtes, et se succèdent sans

particule de coordination. D'ailleurs, les éléments pathétiques n'y font pas défaut : les premiers vers de la lettre nous ont dépeint la douleur et la passion de Byblis (535-546); son bonheur et sa vie dépendent du succès de cette dernière prière, à laquelle appartient précisément notre vers 554. La courte période formée par ce vers et le suivant présente enfin d'autres accidents rythmiques que celui que nous venons d'étudier. Le vers 554 lui-même n'a pas la division binaire, qui est la division naturelle du vers, mais la division ternaire (coupes principales : trihéminère et hephthémimère), que nous n'avons pas encore rencontrée jusqu'ici, avec disparition complète de la coupe ordinaire à l'hémistiche (penthéminère), remplacée par la coupe au troisième trochée; le vers 555 a son repos de sens le plus important après le premier dactyle, et la coupe penthéminère y est remarquable par la très faible importance du repos du discours qui se rencontre avec elle.

Quand on compare entre eux les deux exemples du type

$\overline{\text{Credimus}} \quad \overline{\text{et cuncta licere}} \mid$
 $\overline{\text{Cernimus}} \quad \overline{\text{sic tempora uerti}} \mid$

le précédent

Credimus

et cuncta licere |

(IX, 554.)

et le suivant

Cernimus

sic tempora uerti |

(XV, 420.)

on remarque que les deux vers se ressemblent beaucoup, que le rapport entre le rythme du discours et le rythme du vers y est à peu près le même. Ce sont deux exemplaires du même modèle; cette ressemblance ne conduit d'ailleurs nullement à supposer que l'auteur écrivit l'un des deux poussé par un souvenir même lointain de l'autre. La forme syntactique est exactement la même. La force de cohésion de la subor-

dination complétive infinitive est atténuée dans les deux passages par le caractère de la proposition principale, également *dispensable* dans les deux cas. Il est vrai qu'il n'y a pas ici dans les mots immédiatement précédents un verbe tel que *nescimus adhuc*, qui puisse nous laisser pressentir le contenu de *Cernimus* ; mais cette dernière notion est bien suffisamment préparée par l'allure générale et l'enchaînement des développements qui précèdent, et par l'emploi de formules analogues (v. 362). Notons d'ailleurs l'extrême ressemblance des deux verbes, *cernimus*, *credimus*, non seulement quant à la structure prosodique, mais quant aux lettres qui les composent. La tendance commune des deux verbes à se détacher des subordonnées qui les précèdent est compensée dans les deux périodes par la structure syntactique et stylistique : la présence d'une deuxième subordonnée *atque illas...* et de l'anaphore *sic... sic* (vv. 420 et 422) nous fournit au livre XV l'équivalent de la répétition de *et* au livre IX.

Quant à l'importance de la notion *sic tempora uerti*, qui justifie le contraste entre le discours et le vers, elle paraît encore plus grande que celle de *cuncta licere* dans l'exemple précédent. Depuis le vers 178, nous voyons se succéder les termes d'une longue énumération, qui sont autant d'arguments à l'appui de la proposition initiale *Cuncta fluunt* (178) : les mots *sic tempora uerti* contiennent un nouveau terme attendu de l'énumération, une nouvelle preuve. Il n'est pas jusqu'à leur brièveté un peu obscure, développée et précisée au vers suivant, qui ne serve à attirer sur eux l'attention. Si nous étudions leur rapport au développement suivant, nous voyons qu'ils en contiennent l'idée essentielle, le sommaire. Ce développement a d'ailleurs, dans l'énumération dont il fait partie, une grande importance ; d'abord, il en forme le dernier chapitre : or, dans un discours bien composé, la dernière place est, après la première, la plus en vue ; ensuite, il contient une allusion à la grandeur de Rome (431), qui ne

devait pas passer inaperçue du lecteur. Si le premier membre du groupe a plus d'importance logique au livre XV qu'au livre IX, en revanche, les sentiments du personnage qui parle n'ont point le même pathétique ; on peut toutefois trouver une nuance d'émotion aux vers 425-430 (interrogation au vers 430).

Pour les groupes de trois temps marqués divisés par la coupe finale, comme pour les groupes qui ont le même repos du vers et une étendue de deux temps marqués, il y a avantage à compléter l'étude directe par des comparaisons ; les rapprochements les plus utiles sont les mêmes dans les deux cas, et ici encore nous ferons intervenir des groupes de même étendue (trois temps marqués) et de rythme également descendant, mais divisés par une coupe faible.

Nous choisirons de préférence les coupes qui sont situées le plus près de la coupe finale, c'est-à-dire les coupes au premier et au cinquième trochée. La coupe au premier trochée détermine la forme rythmique suivante :

$$\begin{array}{ccc} & & \cup \underline{\quad} \cup \\ \underline{\quad} \cup & | & \cup \underline{\quad} \\ \text{Flemus} & | & \text{ait} \\ & & \text{quid autem} \\ & & (\text{IX, 144.}) \end{array}$$

Elle ne se trouve que dans un seul passage (v. Dictionnaire, n° 1246 : p. 322). Or, on a rencontré plus haut deux exemples d'un groupe de même étendue avec repos à la fin du vers. La coupe forte est donc plus fréquente que la coupe faible. Cette constatation de fait semble aller à l'encontre de l'hypothèse qui domine toute notre étude, que les très courts repos du discours se rencontrent le plus souvent avec de courts repos du vers. Mais il n'y a pas là de contradiction ; on peut en effet expliquer la rareté du type $\cup \underline{\quad} \cup \underline{\quad} \cup | \cup \underline{\quad}$ par une autre cause : la forme du premier membre qui suppose une très courte proposition divisée en deux parties par la fin du vers,

un vers précédent (142) et sera répétée plus loin (*lacrimis* 144). Des deux parties de la proposition, la seconde (« pleurer ») et la première (« pourquoi donc ? »), c'est celle-ci qui retient l'attention, qui est intéressante et émouvante ; c'est à la coupe finale du vers 143, et non à la coupe au premier trochée du vers 144, que se rencontrent les motifs de surprise. 3° On voit donc que l'affaiblissement de la coupe finale et la disparition de la coupe penthémimère au vers 143 n'ont aucune relation avec la coupe que nous examinons ici ; ces faits sont à rapprocher d'autres accidents de versification, c'est-à-dire des coupes au tiers renforcées par des repos de sens importants aux vers 143 (heptahémimère) et 144 (trihémimère).

Reportons-nous maintenant aux groupes où figure la coupe finale étudiée ci-dessus (pp. 399 et 401) IX, 554 et XV, 420. Nous y trouvons les mêmes anomalies : affaiblissement de la coupe finale précédée, contre l'usage, d'une portion de discours très courte $\underline{\text{—}} \sim \sim \text{—} \text{—}$, disparition de la coupe ordinaire après le troisième temps marqué ; mais, dans ces vers, cette atténuation est compensée en partie par le renforcement de la coupe faible au premier dactyle du vers suivant ; ici, au vers IX, 144, il n'y a entre les coupes fortes affaiblies et la coupe faible renforcée aucune relation. Ainsi, les mêmes faits rythmiques admettent dans différents passages une interprétation et des rapprochements différents. C'est là une remarque qui pourrait être faite à chaque page de notre étude. Les objets qu'elle comprend sont simples, si l'on ne considère que leurs caractères matériels, ceux qui se laissent noter au moyen de chiffres : il y a peu de coupes dans le vers hexamètre ; il n'y a pas non plus un très grand nombre de groupes de mots assez courts pour former une période. En revanche, ces éléments se laissent associer en combinaisons et en rapprochements infiniment variés. De là la nécessité d'ajouter l'*Explication* à la *Description*, c'est-à-dire au classement des faits selon leurs caractères matériels ; de là aussi, la très grande difficulté de trouver deux exemples exac-

exemples de la coupe finale, ceux dont les membres ont une relation syntactique semblable (subordination infinitive) ou très différente (deux propositions non subordonnées).

A cette dernière classe appartient le vers I, 514

nescis temeraria | nescis

La relation syntactique que nous trouvons ici entre les deux membres (asyndète) laisse en général aux propositions qu'elle réunit une plus grande indépendance que la subordination complétive infinitive qui rattache les deux membres des groupes divisés par la coupe finale. Mais le cas présent fait exception : l'asyndète y prend la force de rapprochement logique de la subordination la plus étroite ; le contenu des deux propositions est en effet le même ; on trouve dans chacune le même verbe, à la même forme, avec le même caractère exclamatif ; le vocatif qui les sépare appartient en réalité aux deux. Quant au repos de surprise ou d'émotion, soit logique soit pathétique, celui de la coupe au cinquième dactyle paraît très peu sensible si on la rapproche de la coupe finale des vers IX, 554 et XV, 420. Il a pourtant, semble-t-il, quelque valeur par la nature même du mot qui précède la coupe : le vocatif ne passe jamais inaperçu. C'est que tous les détails de ce passage sont importants, l'attention du lecteur y est constamment en éveil : les paroles d'Apollon contiennent à la fois une prière et une argumentation, c'est-à-dire que le mouvement logique en est aussi vif que le mouvement pathétique. Mais cette attention s'attache beaucoup moins au vocatif qu'aux verbes qui l'entourent, beaucoup moins à la coupe au cinquième dactyle qu'aux coupes hephthémimère et finale du même vers. Prenons d'abord le mot dans sa fonction de vocatif : il perd de sa force d'arrêt si nous pressentons que le mot suivant doit être un verbe dont il dépendra pour le sens ; or, il est évident que le seul mot qui puisse terminer le vers est un second *nescis*. Quant au contenu du mot *temeraria*, il ne nous apprend rien qui ne soit déjà

connu (v. 512) ; on peut le supprimer sans aucun dommage. Qu'y a-t-il de nouveau et d'important dans les vers 514-515 ? ce n'est pas l'idée « tu ignores qui te poursuit », qui s'exprime dans *temeraria*, mais l'idée « si tu le savais, tu ne le fuirais pas », qui est obtenue par le rapprochement des deux verbes qui se correspondent pour le sens et le son : *nescis... fugis*. Ce sont donc les verbes *nescis* qui retiennent l'attention, et non le vocatif qui les sépare ; d'autant plus qu'à l'intérêt logique qui leur vient de leur opposition à *fugis* du vers suivant s'ajoute un intérêt pathétique : ce sont presque des exclamations. Ce qui contribue enfin à rejeter dans l'ombre le vocatif, c'est que le deuxième *nescis* est le plus important, comme il arrive le plus souvent dans les répétitions de ce genre ; l'attention du lecteur est ménagée pour le dernier mot du vers, et c'est là qu'elle se fixe, au détriment du milieu de l'hémistiche.

L'examen de ce passage nous amène à la remarque suivante, qui s'applique à beaucoup d'autres : l'importance d'un mot ou d'une coupe ne doit pas être appréciée en elle-même, mais par comparaison avec ceux ou celles qui l'entourent. Il y a tel vers où certains mots paraissent assez importants, les autres nuls ; tel autre où certains mots paraissent très importants, les autres assez importants. Cependant, l'un et l'autre sont, par nécessité, construits de même façon, car l'auteur y dispose des mêmes coupes ; la valeur relative de celles-ci reste la même, mais leur valeur absolue diffère ; c'est au lecteur à noter cette différence, sans que l'auteur ait aucun moyen de la lui rendre sensible.

Les exemples où la relation syntactique des membres séparés par la coupe au cinquième dactyle, soit

est la même que dans les exemples à coupe finale, soit

c'est-à-dire ceux où l'on trouve une subordonnée infinitive suivie de sa principale permettent une comparaison plus facile. Le rapport syntactique des deux parties étant le même, nous n'avons qu'à montrer la différence d'importance du repos d'émotion qui les sépare. On a vu au passage précédent, l. 514, que lorsque la coupe est faible, ce repos est faible, en d'autres termes, que l'attention néglige le premier membre pour s'attacher au second, ou aux deux réunis. Il en est de même dans ceux que nous allons observer.

Soit le groupe :

nebulasque recedere | iussit
(I, 609.)

Les exemples à subordination infinitive semblent au premier coup d'œil faire exception à cette règle. En effet, quels sont ici les mots qui contiennent l'essentiel de la notion exprimée ? C'est l'infinitif avec son complément ; le verbe de la proposition principale ne sert qu'à donner à l'idée sa forme, à la classer dans un enchaînement d'autres notions, en apportant les caractéristiques verbales de l'indicatif : il pourrait être traduit en français par un auxiliaire (elle fit...). Mais on va voir qu'ici précisément l'attention du lecteur se porte sur la forme, le contour extérieur de l'action (verbe principal), plutôt que sur sa matière (verbe subordonné) ; aussi est-ce après l'auxiliaire, à la fin du vers, que se trouve le repos d'attention principal ; c'est l'auxiliaire qui est le mot important, ou en d'autres termes, la subordonnée et la principale forment pour l'esprit une seule notion qu'il n'analyse pas, et dans l'intérieur de laquelle il ne marque pas de repos.

L'ordre des mots dans les propositions et les vers qui précèdent rend dès l'abord cette opinion vraisemblable. Déjà dans la période précédente, le verbe de la proposition principale *circumspicit* (v. 605) est placé à la fin ; dans le vers, il précède, il est vrai, une coupe féminine ; mais celle-ci est, par

son importance logique, la principale du vers. Considérons maintenant la période qui nous occupe : *repperit* (v. 607) termine une proposition avant un repos important (début de discours direct) ; *ait* occupe la même place, avant la coupe penthémimère du vers 608 ; *constitit* est au début du vers 609, et pour le sens, sinon pour la syntaxe, au début d'une proposition ; il s'oppose par le style et par la pensée à *iussit* qui termine le même vers et la proposition correspondante, et les deux verbes se font valoir l'un l'autre. Ce qui justifie l'attribution aux indicatifs des places importantes dans la période 607-609, c'est que l'attention s'attache à la place que les faits occupent dans la suite du récit, plutôt qu'à leur nature même ; le récit serait incomplet, s'ils n'y étaient point mentionnés ; mais ils y restent au second plan, le lecteur n'a qu'à en prendre connaissance en gros, il n'a pas besoin d'en approfondir le détail. En effet, la partie du récit contenue dans la période 607-609 n'est qu'une transition entre deux autres beaucoup plus importantes : celle où Junon remarque l'absence de son époux (601-606), et celle où elle le rejoint sur la terre. Cette transition est liée à ce qui précède par la syntaxe et par le sens ; toutefois, on ne peut dire que le lecteur l'attende avec impatience, car le vers 605 suffit à lui faire pressentir la descente de Junon sur la terre. Avec la période suivante, la relation est moins étroite encore ; les mots *coniugis aduentum* résument pour le lecteur les deux vers précédents, et lui permettent de les oublier ; les plus-que-parfaits *praesenserat* et *mutauerat* l'avertissent qu'il y a rupture dans la trame du récit, et passage brusque à un nouvel épisode ; le personnage agissant y est Jupiter, et non plus Junon, comme dans la période 607-609 ; lorsque celle-ci reparait (612), elle est pour ainsi dire séparée de la Junon du vers 609 par un certain nombre d'actions que l'auteur ne mentionne pas (Junon aperçoit Jupiter et le rejoint). Ainsi, l'allure du récit est telle que dans le vers 609, c'est le mot final du vers, le verbe *iussit*

qui est, comme nous le préjugions plus haut, le mot essentiel.

On trouve dans les Métamorphoses quatre exemples semblables au précédent par l'étendue, soit $\overline{\text{vv}}^4 \text{---} \overline{\text{vv}}^5 \text{---} \overline{\text{vv}}^6 | \overline{\text{v}}^7$, et par la relation syntactique (subordonnée infinitive suivie de sa principale). Ils sont aux vers IV, 376, 442, 577, 748. Dans tous, la nature de la coupe peut être expliquée par les mêmes motifs.

1° La relation syntactique est appuyée d'un très étroit rapport de sens ; il consiste en ceci, que le verbe de la proposition principale a tout juste le rôle d'un auxiliaire. Tel est celui de *iussit* dans l'exemple cité plus haut ; tout autre serait la valeur propre d'un verbe tel que *nebulasque recedere* MIRON. Par suite, les deux propositions forment une seule unité logique. Le seul exemple qui appelle une remarque à cet égard est IV, 748 :

et idem contingere | gaudent

où le verbe *gaudent* paraît moins vide de sens que le verbe correspondant des autres exemples (*iussit*, *cernit*, *sentit*). Si l'on se reporte au passage, on s'aperçoit qu'il ne vaut pas plus qu'eux : l'idée de la joie ressentie est tout à fait secondaire, et le principal effet de l'intervention du verbe est de transformer la forme syntactique impersonnelle *idem contingit* de manière à la rattacher directement au sujet de la période *pelagi nymphae*. C'est dire que le verbe *gaudent* est employé exactement comme un auxiliaire.

2° Si l'on analyse le groupe logique formé par la subordonnée et la principale, et que l'on compare l'importance de l'infinitif à celle du présent, on a vu plus haut que c'est celui-ci qui, malgré son peu de contenu, retient davantage l'attention. Dans les quatre exemples nouveaux, la preuve est d'autant plus facile à fournir que la notion contenue dans la proposition infinitive est précédée d'une autre analogue qui la rejette au second plan. Ainsi pour *pariterque adolescere* après *Crescendo iungi* (IV, 376) ; pour *turbamue accedere* après *nec*

ulli Exiguus populo est (IV, 442) ; pour *squamas increscere* après *Durataeque cuti* (IV, 577) ; pour *idem contingere* après *factum mirabile* (IV, 748). Quant aux raisons qui rendent important (relativement) le verbe à un mode personnel, celui qui contient les caractères de temps et de mode du groupe logique considéré, et renvoie au sujet, on les découvrirait chaque fois par la même méthode que pour l'exemple I, 609. Prenons le dernier passage IV, 748

et *idem contingere* | *gaudent*

L'importance du sujet de la période, et par suite des verbes qui s'y rattachent, est indiquée par la place des mots *At pelagi nympphae* en tête de la période et du vers 747, et de plus par leur opposition au sujet *Ipse* du vers 740 ; ce qui s'est produit pour Persée se produira-t-il aussi pour les nymphes ? Au contraire, la nature de leur action, du miracle qui va se produire, désigné dans la subordonnée infinitive (*factum mirabile, idem contingere*) nous est déjà connue par ce qui précède (743-746) ; par conséquent, cette idée, et les mots qui la représentent, passent au second plan. Ce qu'il y a de nouveau, et par suite d'important, c'est, d'abord le fait que les Nymphes s'engagent dans la même action que Persée (*temptant*), ensuite le résultat de leur tentative (*gaudent*) : voilà pourquoi les deux verbes occupent des places importantes et correspondantes à la fin des deux vers 747 et 748.

Revenons aux groupes de trois temps marqués divisés par la coupe finale ($\overline{\text{---}}^5 \overline{\text{---}}^6 \overline{\text{---}} | \underline{\text{---}} \overline{\text{---}}$: *et cuncta licere* | *Credimus*) ; aussi bien, l'étude des exemples ci-dessus, où la coupe est au cinquième dactyle ($\overline{\text{---}} \underline{\text{---}}^4 \overline{\text{---}}^5 \overline{\text{---}} | \underline{\text{---}}^6 \overline{\text{---}}$: *nebulasque recedere* | *ius-sit*) n'avait d'autre objet que de faire mieux apprécier l'anomalie contenue dans les précédents. Le type

$\underline{\text{---}} \overline{\text{---}}$

Credimus

$\overline{\text{---}}^5 \overline{\text{---}}^6 \overline{\text{---}} |$

et cuncta licere |

a plusieurs équivalents rythmiques ou doublets (v. p. 391) possibles. Ce sont :

	$\underline{\overset{5}{\cup}} \cup \underline{\overset{6}{\cup}} \cup $
$\overset{1}{\cup}$	<i>cuncta licere</i>
Crede	
	$\underline{\overset{5}{\cup}} \cup \underline{\overset{6}{\cup}} \cup $
$\underline{\overset{1}{\cup}} \cup$	<i>cuncta licere</i>
Credimus	
	$\cup \cup \underline{\overset{5}{\cup}} \cup \cup \underline{\overset{6}{\cup}} \cup $
$\overset{1}{\cup}$	et <i>cuncta licere</i>
Crede	

Ils ne sont représentés par aucun exemple. Peut-être l'instinct du versificateur est-il pour quelque chose dans cette absence. En effet, quand le premier ou le second membre se trouve réduit au plus petit nombre possible de durées de brève, soit $\underline{\overset{5}{\cup}} \cup \underline{\overset{6}{\cup}} \cup$ pour le premier, et $\overset{1}{\cup}$ pour le second, le contraste entre l'importance de la coupe et la longueur du groupe se trouve poussé à l'extrême, et risque de paraître choquant. (Comparez *et cuncta licere* | *Credimus* avec *cuncta licere* | *Crede*.) Ce qui nous autorise à expliquer cette discrétion par un scrupule de l'auteur, c'est qu'on trouve la même précaution dans l'emploi des groupes de deux temps marqués (v. p. 392).

Si nous poussons plus loin la comparaison des deux types, celui de 2 temps marqués et celui de 3, nous pouvons faire les remarques suivantes : 1° Les exemples en sont très peu nombreux (deux pour chacun), ce qui est naturel. — 2° Les exemples du groupe le plus long ne sont pas plus nombreux que ceux du plus court. Ce fait semble s'opposer à un autre fait noté dans la partie statistique (v. p. 384) : c'est que la coupe finale se trouve d'autant plus fréquemment que les groupes sont plus étendus : mais la rareté relative du groupe

de 3 temps marqués s'explique par la difficulté d'employer le type à rythme ascendant (v. p. 398). — 3° Il semble que la relation syntactique des membres doive se relâcher à mesure que leur étendue grandit, et par suite être moins étroite pour le groupe de 3 temps marqués que pour le groupe de 2. Cependant celui-ci est affecté à des coordonnées (*pudetque | Et cupit ; quod oro | Ne facite*), celui-là à des subordonnées complétives suivies de leur principale (*et cuncta licere | Credimus ; sic tempora uerti | Cernimus*). Mais l'auteur a fait le nécessaire pour que cette contradiction ne pût être blâmée. En effet, ce qui manque aux groupes les plus courts, quant à l'étroitesse de la relation syntactique, est amplement compensé par la rapidité du mouvement pathétique, qui est beaucoup plus grande dans ces deux passages que dans les deux autres. — 4° Les quatre exemples de groupes très courts divisés par la coupe finale se trouvent dans les derniers livres des *Métamorphoses* (IX, X, XV).

Nous arrêtons ici l'étude des repos très courts de l'étendue totale. On pourrait la pousser plus loin. Il serait facile de l'étendre, pour la coupe finale, aux groupes de 4 temps marqués, tels que :

$\underline{1} \text{ } \text{ } \text{ } \underline{2} \text{ } \text{ } \underline{3}$

Juppiter ut sit, ait

$\text{ } \text{ } \text{ } \text{ } \text{ } \text{ } |$

et opto |

(III, 280.)

et de 5, tels que :

$\underline{1} \text{ } \text{ } \text{ } \underline{2} \text{ } \text{ } \underline{3}$

Et posuit pennas

$\text{ } \text{ } \text{ } \text{ } \text{ } \text{ } |$

tegumenque remouit |

(I, 674.)

Il serait également permis de considérer d'autres coupes importantes du vers, par exemple la penthémimère (coupe de deuxième catégorie), les coupes trihémimère et hephthémi-

mère (coupes de troisième catégorie). On trouve à la penthémimère des groupes de 3 temps marqués, par exemple

$\cup \cup \underline{3} \mid \cup \cup \underline{4} \quad \cup \cup \underline{6} \cup$

fugere hoc | illud captare [putares]

(VII, 791.)

des groupes de 4 :

$\cup \cup \underline{3} \mid \cup \cup \underline{4} \quad \cup \cup \underline{5} \quad \cup \cup \underline{6} \cup$

fer opem | furtoque silentia deme

(II, 700.)

etc. La méthode serait toujours la même. On arriverait aussi toujours à la même conclusion : c'est que le contraste entre le rythme du discours et le rythme du vers se justifie par l'intention qu'a le poète de surprendre l'auditeur, de le rendre plus attentif à l'intérêt pathétique ou logique du passage.

Voici toutefois un dernier détail digne de remarque : c'est l'absence du groupe de 2 temps marqués séparés par la penthémimère :

$\cup \cup \underline{3} \mid \cup \cup \underline{4}$

[medio duo litore monstra

Adspiciunt] fugiunt | redeunt

(exemple supposé d'après VII, 791). Ce fait devrait appeler l'attention, si l'on avait à comparer les *Métamorphoses* à d'autres ouvrages en hexamètres. Il n'est certainement pas fortuit, car on a beaucoup de peine à composer un vers acceptable en y admettant le groupe en question. L'explication la plus plausible de cette absence paraît être la suivante. Les 6 temps marqués qui se trouvent dans le vers peuvent être (nous l'avons remarqué dans l'Introduction) divisés soit en deux groupes : 3 + 3, soit en trois : 2 + 2 + 2. Dans la division binaire, la coupe la plus fréquente est la penthémimère ; dans la division ternaire, les deux coupes associées sont le plus souvent la trihémimère et l'hephthémimère. Le groupe constitué plus haut par hypothèse suppose l'emploi des trois coupes en même temps, la première entre les deux membres,

les deux autres à leur extrémité, celles-ci étant supérieures en importance logique à celle-là. Il appartient donc au système ternaire ; et cependant la présence de la penthémimère a pour effet de suggérer à l'auditeur l'image confuse de la division binaire. C'est là une forme rythmique équivoque et mal venue. Dans un vers divisé nettement en trois parties, un bon versificateur évite tout repos de syntaxe à la penthémimère, même si le repos de sens est en réalité très peu sensible. C'est pourquoi les membres égaux compris entre les coupes trihémimère et hephthémimère sont, en règle générale, séparés par la coupe au troisième trochée :

$\overline{\cup\cup}^3 \cup \mid \cup \overline{\cup}^4$
 discede | precor

On trouve en effet dans les *Métamorphoses* trois faits de versification semblables à celui-ci (V. Dictionnaire, n° 727 ; p. 285).

SECTION B : REPOS LONGS.

- a) Définition (p. 417). — b) Étude d'ensemble (statistique) (p. 423). — α) Les longs repos en un seul groupe (p. 424). — β) Différentes catégories de longs repos (p. 429). — γ) Explication des nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 438). — c) Étude détaillée des exceptions (étude particulière) (p. 463). — α) Première espèce : repos qui présentent des résultats statistiques contraires à la loi générale (p. 469). — β) Première espèce : suite (p. 475). — γ) Deuxième espèce : repos qui présentent des résultats statistiques conformes à la loi générale (p. 480).

Après avoir étudié les repos de l'étendue totale dont la durée est de beaucoup inférieure à la moyenne (repos courts), nous avons à étudier ceux dont la durée la dépasse

de beaucoup (repos longs). Cette section comprendra les mêmes parties que la précédente : d'abord la définition des repos longs de l'étendue totale, ensuite l'étude des faits de vérification réunis en groupes plus ou moins nombreux (étude statistique), enfin l'étude distincte de quelques-uns d'entre eux, qui présentent un contraste marqué entre le repos du discours et le repos du vers (étude détaillée ou particulière).

a) *Définition.*

Nous avons défini plus haut les courts repos par rapport à l'hexamètre : ce sont en effet, on l'a vu, ceux dont les membres contiennent moins de six temps marqués. Nous ferons de même pour les longs repos. Mais pour ceux-ci, la considération du vers ne fournit pas aussi aisément la définition cherchée.

Un vers isolé et réduit à ses éléments métriques offre, nous l'avons dit plus haut (p. 380), le type d'une période organisée, divisée en deux membres qui peuvent se subdiviser eux-mêmes en deux parties. Toutefois, cette période n'est pas aussi rigoureusement symétrique que certaines des périodes que l'on trouve réalisées dans le discours. D'abord, les deux hémistiches sont rarement tout à fait égaux, car s'ils renferment le même nombre de temps marqués, ils peuvent ne pas renfermer, ou plutôt ils ne renferment jamais le même nombre de durées de brève. Ensuite, les deux sous-hémistiches sont toujours inégaux, quant au nombre des temps marqués, et presque toujours, quant au nombre des durées de brève. Cette désharmonie dans la structure du vers a sans doute son explication, que nous n'avons pas à rechercher ici ; mais elle empêche de considérer le vers, pris à part, comme le type d'un groupe rythmique parfait. Essayons maintenant de réunir assez de vers consécutifs pour obtenir une période

qui présente toujours, non seulement deux divisions, mais deux subdivisions exactement égales : nous verrons qu'il faut quatre vers au moins pour satisfaire à cette condition. La période de quatre vers est donc la plus simple des périodes parfaites : on y trouve la division binaire dans sa rigueur, et elle peut servir de type pour la construction, non seulement d'un discours en vers, mais d'un discours quelconque. Aussi l'étendue de quatre vers sera-t-elle considérée par nous comme l'étendue typique ou normale des portions de discours en vers qui s'offrent à notre observation ; les longs repos seront donc ceux dont les deux membres réunis occupent plus de quatre vers.

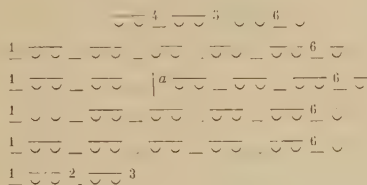
Ce n'est sans doute pas un hasard, si dans la poésie lyrique française, l'étendue d'une strophe est rarement inférieure à ce nombre de quatre vers. Un groupe rythmique qui comprend quatre fois l'unité de rythme, et qu'il faut par conséquent diviser et subdiviser avant de parvenir à cette unité, est assez complexe pour se suffire à lui-même. Au contraire, les groupes de trois ou deux vers ont une tendance visible à s'agglomérer les uns aux autres.

L'instinct rythmique des anciens ne peut manquer d'être sur ce point tout semblable au nôtre, et nous n'aurions besoin d'aucun témoignage pour affirmer cette identité. Rappelons toutefois que ce témoignage existe : quatre hexamètres, telle est d'après CICÉRON l'étendue normale de la période (v. *Ora-tor*, 221 et suiv.). Le passage mérite d'être cité. Nous voyons en effet, d'abord que cette limite n'est pas imposée : il est tout à fait licite de rester en deçà, ou de passer au delà ; ensuite, qu'elle a été choisie, non seulement en raison de la longueur totale des quatre éléments qui la déterminent, mais aussi à cause de ce nombre de quatre, qui satisfait l'esprit, abstraction faite de l'ampleur des éléments auxquels il s'applique. Ce dernier motif est indiqué, très clairement, dans la première et la dernière phrase du texte, que voici : « *Constat enim ille ambitus et plena comprehensio e quattuor fere partibus quae membra*

dicimus, ut et aures impleat et ne breuior sit quam satis sit neque longior. Quamquam utrumque nonnumquam uel potius saepe accidit, ut aut citius insistendum sit aut longius procedendum, ne breuitas defraudasse aures uideatur neue longitudo obtudisse. Sed habeo mediocritatis rationem, nec enim loquor de uersu¹ et est liberior aliquanto oratio. E quattuor igitur quasi hexametrorum instar uersuum quod sit constat fere plena comprehensio. His igitur singulis uersibus quasi nodi apparent continuationis, quos in ambitu coniungimus ». Ce texte est signalé par E. NORDEN, *Vergils Aeneis B. VI* (passage cité p. 105, n. 1). Le même auteur renvoie à un autre passage de Cicéron (« *de Oratore*, III, 181 sqq. ») ; mais il ne s'y trouve rien qui concerne l'étendue de la période.

En fixant à quatre hexamètres la longueur de membres qui correspond à une durée de repos supérieure à la normale, nous n'avons pas délimité avec une précision parfaite le nombre des longs repos. Soit une période qui comprend quatre vers complets, plus une partie du précédent ou du suivant, ou des deux, faut-il l'admettre au nombre des longues périodes ?

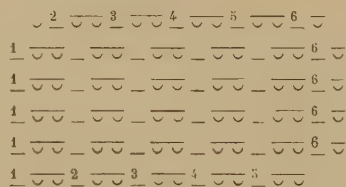
Prenons comme exemple celle qui commence à la penthémimère du vers II, 346 et qui finit à la penthémimère du vers 351. Il suffit d'en considérer les éléments métriques, tel que les présente le schéma suivant :



1. Ces mots semblent signifier que les périodes d'une étendue supérieure à celle de quatre hexamètres étaient, au jugement de Cicéron, plus fréquentes en vers qu'en prose. A défaut d'observations précises, il y a tout lieu de considérer l'assertion de Cicéron comme exacte, d'autant qu'il la présente comme couramment admise. En théorie, le fait s'explique aisément. Chez le poète et chez ceux qui l'écoutent, l'attention est plus vivement excitée, et les limites qu'elle embrasse varient dans une plus large mesure.

Il semble qu'une période telle que celle-ci doive être encore considérée comme ayant une étendue normale, et que le repos qui en sépare les membres, à la penthémimère du vers 348, ne puisse être compté parmi les longs repos. En effet, de même que l'œil, dans le schéma, embrasse tout d'abord le groupe compact des quatre vers entiers, et n'aperçoit qu'ensuite les parties en excès, de même l'oreille, accoutumée à mesurer le discours en vers en prenant l'hexamètre comme unité rythmique, reconnaît dans la somme des vers complets le caractère principal de la période, et fait abstraction des fragments de vers qui dépassent ce domaine si nettement et simplement délimité. Que chacune des parties de vers incomplets contienne 1, 2, 3 ou 4 temps marqués, ces différences ne sont guère observées, et ne créent point de distinction entre les périodes qui les présentent, à moins toutefois que l'attention ne soit attirée précisément sur leur caractère particulier. Ces périodes sont réunies en une seule catégorie, celle des périodes de quatre vers *ou à peu près* ; elles n'excèdent donc pas en réalité l'étendue normale.

Pour apprécier à sa juste valeur la difficulté de classement que présentent ces périodes, il faut considérer le cas où elle est le plus sensible, c'est-à-dire la période où les parties de vers incomplets ont l'étendue la plus grande qui se puisse concevoir. Elle est représentée par le schéma suivant, dont l'équivalent réel ne se trouve d'ailleurs pas dans les Métamorphoses :



Dans cette période, le nombre des vers complets est de 4, le nombre des temps marqués de 34. Si l'on tient compte du

second caractère, la période est beaucoup plus voisine de celle qui contient 6 vers entiers (36 temps marqués) que de celle qui en contient 4 (24 temps marqués). Si l'on tient compte du premier, elle s'apparente à celle-ci plutôt qu'à celle-là. Faut-il la classer avec l'une ou avec l'autre ? Tel est le problème que nous avons à résoudre. Notre décision dépend de l'importance plus ou moins grande que nous paraissent avoir les deux caractères qui sollicitent l'instinct rythmique du lecteur : d'une part, les temps marqués pris isolément, c'est-à-dire le caractère le plus général, qui se trouve dans l'hexamètre comme dans les autres vers ; d'autre part, le vers pris d'ensemble, le groupement des temps marqués par six, le caractère spécifique qui détermine le rythme propre de l'hexamètre. De ces deux éléments, c'est le second qui paraît s'imposer à l'attention. Nous avons indiqué plus haut quelle est, dans le rythme poétique, l'importance du vers pris à part et pris dans son entier : il nous fournit l'unité de mesure, le type d'organisation des données rythmiques. Ainsi, quel que soit le nombre des temps marqués qui ne se groupent pas en un vers, ils ne contiennent pas l'équivalent du vers complet ; ils subissent, du fait de leur isolement, une atténuation d'importance telle, qu'ils n'entrent pas en ligne de compte pour le classement, de la période. D'ailleurs, aussitôt qu'il s'agit d'en faire une étude détaillée, aussitôt que l'attention cesse de s'arrêter aux caractères les plus apparents, l'analyse des vers complets eux-mêmes en fragments de vers commence, et les fragments de vers qui se trouvent au début et à la fin de la période reprennent une valeur rythmique égale à celle des autres.

Comment se résout, dans la pratique, la difficulté qui vient de l'appoint d'étendue fourni par les vers incomplets ? Il est à prévoir qu'elle ne se posera jamais sous la forme extrême que nous venons de supposer, ni même sous une forme voisine de celle-ci. Des périodes dont le rythme est équivoque ne sont guère admises par un bon versificateur. Si l'on cherche dans

Ces exemples, comparés à l'exemple-type, prêtent à une double observation. 1° La difficulté rythmique y est beaucoup moins sensible. En effet, il nous est d'autant plus facile de faire abstraction de la partie du groupe contenue dans les vers incomplets, que cette partie est moins considérable, et que la partie contenue dans les vers complets est par contre plus étendue. Or ce sont là les deux conditions qui tendent à se réaliser dans les exemples des *Métamorphoses*. Le nombre des vers complets est de 5, et non de 4 : le nombre des temps marqués contenus dans les vers incomplets est de 7, 6, 5, et non de 10. 2° En tenant compte de ces différences, nous sommes fondés à conclure que l'intention de l'auteur est de présenter ces périodes comme des équivalents rythmiques des périodes qui contiennent exactement 5 vers. Il nous est permis par conséquent de faire abstraction des vers incomplets, pour la définition que nous cherchons à donner des longs repos.

Seront donc seuls comptés parmi les groupes qui ont une étendue supérieure à la normale ceux où les vers complets sont au nombre de plus de quatre. En outre, quand nous aurons à répartir les longs repos en différentes classes suivant leur étendue, nous tiendrons compte pour ce classement des vers complets seuls. Tout groupe où les vers complets sont au nombre de 5 sera classé avec les groupes de 5 vers, même si l'appoint des fragments de vers en excès y rend le nombre des temps marqués égal ou supérieur à celui des groupes de 6 vers. Cette convention se justifie par les remarques qui précèdent ; elle ne peut produire d'inexactitudes dans la comparaison des différentes classes de longs repos, si elle est également appliquée à toutes.

b) *Étude d'ensemble (statistique).*

La loi d'attraction, si elle est vraie, doit produire dans le cas

présent des résultats exactement contraires à ceux que nous avons obtenus auparavant pour les courts repos. Ces derniers se rencontrent le plus souvent avec les repos les moins importants du vers ; ce sont les plus importants qui doivent recevoir d'ordinaire les longs repos du discours. A mesure que l'on s'élève des coupes les plus faibles aux coupes du système ternaire, de celles-ci à la coupe à l'hémistiche, de cette dernière à la coupe finale, le nombre des exemples, qui diminue pour les repos courts, doit aller croissant pour les longs repos. Cette prévision, et la loi qui l'inspire, sont presque toujours confirmées par les faits.

Cependant l'accord entre la théorie et les nombres n'est pas aussi complet pour les longs repos que pour les autres. En observant isolément les différentes catégories de longs repos, nous rencontrerons des résultats statistiques inattendus, tels qu'il ne s'en était point trouvé dans l'étude des repos courts. Nous nous attacherons à chercher le sens et l'explication de ces faits contraires à la loi. Aussi, tandis que l'examen statistique des repos courts comprend deux parties seulement, l'une consacrée à l'ensemble de ces repos, l'autre consacrée à leurs différentes espèces, l'examen statistique des repos longs comprend une troisième partie, qui s'ajoute à ces deux-là : elle a pour objet l'explication des nombres surprenants.

Il est inutile de rappeler la répartition des coupes du vers en quatre classes d'importance inégale : ce classement doit être encore présent à la mémoire du lecteur (v. p. 355 et p. 382).

α) Les longs repos en un seul groupe.

Soit A le nombre total des repos entre propositions qui se rencontrent à chacune des quatre classes de coupes du vers ; soit B le nombre des longs repos compris dans A. La rela-

tion des nombres B et A nous indique, pour chaque classe de coupes, la fréquence des repos B par rapport à l'ensemble des repos entre propositions.

COUPES.	B/A =
Classe I	13 %
» II	11 »
» III	10 »
» IV	6 »

Les faits résumés dans ce tableau confirment le principe théorique énoncé plus haut. On y voit que les longs repos sont plus fréquents aux coupes les plus importantes du vers : c'est donc que les repos longs du vers attirent, en quelque sorte, les repos longs du discours et inversement. La progression est régulière, et la proportion des longs repos décroît, à mesure que l'on passe de la classe I à la classe II, etc. Dans le chapitre précédent, où il s'agissait de repos courts et non pas de repos longs, on a vu (p. 382) que la même loi se traduisait par une progression aussi régulière, mais exactement inverse, le nombre des exemples croissant à mesure que diminuait l'importance des coupes.

Toutefois, si l'on compare en détail la progression décroissante des longs repos avec la progression croissante des repos courts, il semble que l'attraction réciproque des repos de même importance soit plus apparente et plus rigoureuse pour celle-ci que pour celle-là. En effet, dans le tableau de la page 382, les quatre classes de coupes sont représentées par les quatre nombres 1, 5, 14, 15 (%); si l'on additionne les nombres qui indiquent la différence de chacun de ces nombres au suivant, le résultat est $(4 + 9 + 1 =) 14$. Dans le tableau des longs repos, la différence des quatre classes n'est que de $(2 + 1 + 4 =) 7$. Les quatre termes de la progression sont donc beaucoup plus éloignés l'un de l'autre dans le cas des courts repos ; nous pouvons dire que la progression elle-même est

plus nette et la démonstration qu'elle contient plus décisive.

Avant d'accepter comme certaine cette différence que rien ne justifie, il convient d'examiner si la comparaison qui nous l'a fournie est entièrement légitime. Le nombre total des repos A, qui est le même dans la statistique des longs et des courts repos, comprend dans les deux cas les repos indéterminés. Observons comment ces trois sortes de repos : repos longs, repos courts, repos indéterminés, se présentent à l'esprit du poète ou de son auditeur, et quels y sont leurs rapports. Entre les repos courts et les repos indéterminés, aucune comparaison, aucun contact : ils sont aussi éloignés que possible dans la hiérarchie des valeurs rythmiques. Il est donc impossible que l'existence des repos indéterminés et leur affinité pour telle ou telle coupe modifie en quoi que ce soit la disposition des courts repos. Mais il y a bien moins d'éloignement entre les longs repos et les repos indéterminés : ils diffèrent, et profondément, en ce que les premiers sont déterminés et les autres non : ils se ressemblent malgré cela, puisque les premiers ont une durée, une importance très grande, les seconds une durée, une importance aussi grande que possible ; ils sont voisins dans l'esprit du versificateur, bien que séparés par une limite nettement tracée. Aussi le poète peut-il être amené à combiner la disposition des longs repos (combinaison instinctive, et non réfléchie), en considérant celle des repos indéterminés, soit d'ailleurs pour les conformer, soit pour les opposer les uns aux autres. Il s'exerce donc, ou il peut s'exercer sur les longs repos, une influence qui ne s'exerce pas sur les repos courts, et que nous devons écarter, si nous voulons établir entre ces deux sortes de repos une comparaison exacte.

Nous sommes incapables de détruire l'action des repos indéterminés au moment même où elle se manifeste dans l'esprit du poète, mais nous pouvons en supprimer le résultat

dans le poème en y supprimant les repos indéterminés eux-mêmes. Pour éliminer ces repos et le trouble qu'ils peuvent apporter dans la disposition des repos voisins, il suffit de remplacer dans le tableau ci-dessus le nombre A, qui comprend tous les repos entre propositions aux différentes coupes, par un nombre A', qui comprend les mêmes repos, moins les repos indéterminés. Les relations B/A' indiquent la distribution des longs repos une fois délivrés de l'influence dégagée par les repos indéterminés; ce sont ces relations B/A' que nous comparerons aux relations B/A obtenues pour les courts repos (v. p. 382).

A' = A — REPOS INDÉTERMINÉS.

COUPES.	B/A' =
Classe I	21 %
» II	11 »
» III	10 »
» IV	6 »

Dans ce tableau, la somme des différences qui se remarquent entre les nombres correspondant aux quatre classes de coupes est de $(10 + 1 + 4) = 15$; elle est donc presque égale à la différence constatée dans l'examen des courts repos (14). Cette égalité démontre que la loi d'attraction s'exerce avec autant de rigueur sur les longs repos que sur les repos courts, si l'on écarte des premiers le voisinage des repos indéterminés.

Ainsi disparaît la différence surprenante que nous avons remarquée en observant comment la loi d'attraction s'applique aux repos longs et aux repos courts de l'étendue totale. Mais il ne suffit pas de constater la disparition de cette difficulté. Il faut encore signaler les deux faits suivants. D'abord, le premier trouble que nous observons dans l'application de la loi est imputable aux repos indéterminés. Ensuite, l'influence des repos indéterminés ne s'exerce, directement du moins, que sur les repos placés à la coupe finale. En effet, quand on com-

pare les relations B/A (p. 425) et les relations B/A' (p. 427), on ne trouve de différence qu'à la classe I. Ces deux faits n'ont pas encore leur explication ; mais ils nous seront utiles par la suite ; ils nous guideront dans l'explication des difficultés nouvelles que nous ne tarderons pas à rencontrer.

Poursuivons la comparaison des longs repos avec les courts. Si l'on observe l'attribution de ceux-ci aux différentes coupes, telle qu'elle est exprimée par les nombres B/A du tableau p. 382, on remarque que les quatre classes de coupes se répartissent en trois groupes bien distincts, d'après la différence des nombres inscrits en regard : classe I, puis classe II, enfin classes III et IV réunies. Au contraire, les relations B/A des longs repos (p. 425) ne permettent de distinguer que deux groupes : les trois premières classes ont des nombres très voisins, la quatrième seule se signale par une différence notable. Cette distinction moins nette entre les coupes doit être attribuée à la même cause qui produit le rapprochement des nombres signalés tout à l'heure : les deux faits, s'ils étaient établis, prouveraient que la loi d'attraction agit avec moins d'intensité sur les longs repos que sur les courts. Mais le premier n'est pas plus certain que le second ; il disparaît comme lui si l'on élimine les repos indéterminés, si l'on oppose aux nombres B/A obtenus pour les courts repos, non pas les nombres B/A de la p. 425, mais les nombres B/A' de la p. 427. Ceci fait, on reconnaît dans les longs repos des distinctions aussi sensibles que dans les repos courts et la même division des quatre classes en trois groupes : classe I, puis classes II et III ensemble, enfin classe IV. Il est vrai que la composition des groupes n'est pas la même pour les deux sortes de repos : c'est là une différence certaine, qu'il faut maintenant préciser en quelques mots.

A cet égard, les relations B/A sont d'accord avec les relations B/A' , et nous conduisent à la même remarque : c'est que le troisième nombre est plus voisin du second que du quatrième.

L'importance des coupes au tiers, estimée par le sens rythmique du poète, serait donc plus semblable à celle des coupes à l'hémistiche qu'à celle des coupes féminines. Voilà ce que le traitement des longs repos permet de supposer. Mais une conclusion toute contraire se dégage de l'observation des courts repos, puisque le troisième nombre B/A (p. 382) y est plus voisin du quatrième que du second. Quelle explication donner de cette différence ? Aucune, et cela pour deux raisons. D'abord, la contradiction signalée n'infirme en rien la loi d'attraction, à laquelle se rapporte tout notre effort ; cette loi détermine l'importance relative des quatre classes de coupes, mais non point l'affinité d'une certaine classe avec l'une ou l'autre de ses voisines. Ensuite, dans le domaine même des courts repos, le rapprochement de la classe III et de la classe IV n'est pas solidement établi. Il est confirmé par l'observation des courts repos tous réunis, mais démenti si l'on isole certains d'entre eux : en effet, parmi les nombres qui indiquent la répartition des repos de très courte durée (relations C/B, p. 384), le troisième se trouve, comme dans les tableaux des longs repos, plus voisin du second que du quatrième.

β) *Différentes catégories de longs repos.*

Après avoir réuni les exemples de longs repos en un seul tout, il convient de distinguer entre eux, de mettre à part les groupes de 5 vers, ceux de 6, etc., comme nous avons distingué entre les courts repos ceux des groupes de 2, 3 temps marqués, etc. Quel est, pour chacun des types de période les plus caractéristiques, le nombre des exemples qui incombent à chacune des classes de coupes ; quels enseignements nous apportera la comparaison des différents nombres ?

Les deux catégories les plus intéressantes à comparer entre elles seront ici, comme dans l'étude des courts repos, les plus voisines

et les plus éloignées de l'étendue moyenne. Parmi les courts repos, nous avons choisi, d'une part ceux des groupes qui ont une étendue de 5 temps marqués, presque égale à l'étendue normale, qui est celle de l'hexamètre, d'autre part les repos des groupes de 2 temps marqués, aussi éloignés que possible de la normale. Parmi les longs repos, nous choisirons, pour les comparer ensemble, d'une part ceux des groupes relativement normaux et fréquents de 5 vers, d'autre part ceux des groupes exceptionnels et rares qui contiennent 13 vers et plus. Soit B le nombre total des exemples de groupes ayant plus de 4 vers, C le nombre des exemples de groupes ayant 5 vers d'étendue, G le nombre des exemples de groupes ayant 13 vers et plus. La question que nous poserons est celle-ci : à quelles places du vers trouve-t-on le plus souvent, d'une part les repos presque banals, d'autre part les repos très rares ? Traduisons ces mots par des nombres. Soit C/B la relation du nombre des exemples presque banals au total des exemples de longs repos. Soit G/B la relation du nombre des exemples très rares au même total : quelle classe de coupes présentera pour chacune des deux relations à comparer des nombres plus considérables ?

Il y a intérêt toutefois à ajouter ici une troisième catégorie de repos aux catégories C et G, une troisième relation aux relations C/B et G/B . Cette dernière, en effet, ne nous permet pas de fonder des conclusions solides. On verra dans le tableau suivant qu'elle correspond pour certaines classes de coupes à la proportion de 1 pour 100. Cette proportion ne peut se rencontrer que si le nombre des exemples des repos G pour chacune de ces classes est très faible. Il est à la classe I, c'est-à-dire à la coupe finale, de 13 pour un total B de 844 ; à la classe IV, c'est-à-dire aux coupes faibles (premier trochée, etc.) de 2 pour un total B de 110. Si les nombres 13 et 2 étaient augmentés de très peu, portés l'un à 17 et l'autre à 3, la proportion qu'ils déterminent serait modifiée ; elle pas-

serait de 1 pour 100 à 2 pour 100. Or, c'est peut-être le hasard qui fait que le poète a admis 13 repos du groupe G à la classe I plutôt que 17 ; c'est sûrement le hasard seul, qui fait que l'on trouve dans les *Métamorphoses* 2 exemples et non pas 3 des mêmes repos à la classe IV. La proportion 1 pour 100 est donc, ou risque d'être, le produit du hasard, et ne peut servir de base à aucun raisonnement ; les nombres obtenus pour la catégorie G, et correspondant aux proportions G/B, ne valent que comme des indications, et doivent être appuyés par d'autres. Nous choisirons, pour adjoindre à la catégorie G, la catégorie F, qui contient des groupes notablement inférieurs quant à l'étendue, ceux de 10 vers, mais par contre beaucoup plus fréquents (52 pour les quatre classes de coupes réunies au lieu de 41). La proportion F/B désignera la relation du nombre des exemples de la catégorie F au total des longs repos B pour chacune des quatre classes de coupes.

COUPES.	C/B =	F/B =	G/B =
Classe I	39 %	2 %	1 %
» II	31 »	5 »	5 »
» III	37 »	4 »	2 »
» IV	41 »	3 »	1 »

Avant d'examiner les nombres que ce tableau contient, essayons de prévoir ceux qu'il devrait contenir. S'il est vrai que les repos les plus importants du discours sont attirés vers les repos les plus importants du vers, ce principe, déduit de la théorie, se traduira ici par les faits suivants. D'abord, le nombre des exemples des groupes relativement peu étendus et banals sera proportionnellement plus grand pour les coupes faibles du vers que pour les coupes fortes, et la proportion C/B qui correspond à ce nombre ira croissant de la première ligne du tableau à la dernière. Ensuite, les groupes relativement très étendus et très rares seront proportionnellement moins fréquents pour les coupes faibles que pour les coupes fortes ;

les proportions F/B et G/B , à l'inverse de la proportion C/B , seront représentées par des nombres décroissants.

On a vu que pour les courts repos (p. 384) les faits confirment exactement la loi. Les indications contenues dans le tableau ci-dessus ne sont pas non plus différentes, dans leur ensemble, de celles que la théorie faisait présager. Les lignes II, III, IV, nous montrent une progression croissante dans la colonne C/B et décroissante dans les colonnes F/B et G/B ; cette dernière est d'ailleurs la moins intéressante des trois, parce que la proportion 1 pour 100 est moins sûrement établie que les autres. Cependant, quand on observe le détail de ces faits, on y remarque, plus accusé et plus inquiétant, le même affaiblissement apparent de la loi d'attraction que nous avons remarqué en étudiant les longs repos en une seule masse (voy. ci-dessus le tableau p. 425). En comparant l'ensemble des repos longs à l'ensemble des repos courts, nous avons constaté que l'attraction réciproque du discours et du vers s'exerçait moins vivement sur les premiers. Quand nous comparons les différentes catégories de repos longs aux différentes catégories de repos courts, nous retrouvons la même imperfection d'accord entre les faits et la loi qui semble les régir.

Mais ici, elle se manifeste par deux accidents distincts. On reconnaît d'abord l'affaiblissement de l'attraction, qui a pour effet de rendre les différentes classes de coupes plus semblables l'une à l'autre dans la répartition des repos longs que dans celle des repos courts; nous aurons à expliquer comment la cause invoquée plus haut pour expliquer la différence des deux espèces de repos prises d'ensemble (l'influence des repos indéterminés), peut s'appliquer à leurs diverses catégories. En outre, on trouve, chose nouvelle et plus grave, des nombres qui apportent à la loi proposée, non pas une atténuation seulement, mais un démenti formel. Il faut exposer les faits remarquables avant de les expliquer, et mettre à part, dans l'exposé comme dans l'explication, les faits qui indiquent

une attraction affaiblie de ceux qui indiquent une attraction nulle ou contrariée. Les premiers intéressent les coupes des classes II, III, IV, les seconds la seule classe I, c'est-à-dire la coupe finale.

Voici pour le premier point. En additionnant les différences des nombres II et III, III et IV de la progression croissante C/B, l'on obtient un total de $6 + 4 = 10$. Reportons-nous au tableau des courts repos (p. 384), et considérons la progression (décroissante) des faits correspondants (groupes d'une étendue voisine de la normale, contenant 5 temps marqués, relation D/B) : la somme des différences y est de $28 + 1 = 29$, c'est-à-dire que l'instinct rythmique du poète semble faire pour les courts repos une distinction plus nette entre les coupes à l'hémistiche, les coupes au tiers et les coupes féminines. C'est à une conclusion toute semblable que nous conduit l'examen des nombres décroissants (les trois derniers) des colonnes F/B et G/B du présent tableau. La somme des différences des nombres qui les composent est, pour la première $1 + 1 = 2$, pour la seconde $3 + 1 = 4$. La progression correspondante du tableau des courts repos (groupes les plus courts de tous, progression croissante C/B) fournit une différence totale de $3 + 19 = 22$.

La différence entre les trois dernières classes de coupes paraît donc faible, si l'on observe leur rapport aux différentes catégories de longs repos, c'est-à-dire aux repos C, F, G du tableau ci-dessus. Elle est, du moins, conforme à la loi d'attraction : les nombres C/B, F/B, G/B se développent en une progression lente, mais régulière, tantôt croissante tantôt décroissante, semblable dans tous les cas à celle que la loi d'attraction permet d'attendre. Il en est tout autrement pour la classe I ; le nombre qui lui est affecté dans chaque progression produit une exception à la loi ; c'est là, quand on entre dans le détail des nombres, le fait qui apparaît le premier, et qui surprend le plus.

La classe I comprend le repos initial ou final du vers, c'est-à-dire le plus important de tous. C'est pour cette classe que la statistique devrait indiquer la plus faible proportion d'exemples voisins de la normale, de repos courts entre les longs repos (C), et la plus forte proportion d'exemples anormaux, de repos très longs (F, G). Le nombre correspondant à la classe I devrait être le plus petit de tous dans la progression croissante C/B, et le plus grand dans les progressions décroissantes F/B et G/B. En réalité, le nombre I n'est pas, dans la colonne C/B, le plus petit ou le quatrième dans l'ordre de grandeur croissante, mais le second ; il vient avant les nombres II et III ; dans les colonnes F/B et G/B, il n'est pas le premier, c'est-à-dire le plus grand, mais tantôt le plus petit de tous (colonne F/B), tantôt plus petit que deux des trois autres et égal au troisième (colonne G/B).

Si même nous laissons de côté la relation entre le nombre total des exemples B et le nombre des exemples de chacune des catégories de repos F et G, si nous prenons ces deux derniers nombres en eux-mêmes, et dans l'absolu, nous découvrons qu'il y a moins d'exemples de repos F (repos des groupes de 10 vers) et G (repos des groupes de 13 vers et plus) pour la coupe I que pour les coupes II (pour F : 17 contre 21 ; pour G : 13 contre 21). Et cependant le total des longs repos B est beaucoup plus élevé pour la classe I (844) que pour la classe II (389). Il est possible, répondra-t-on, que le petit nombre des exemples G et même F enlève aux conclusions qu'on en peut tirer une partie de leur valeur logique. Mais cette objection ne s'applique pas à la catégorie de repos C (repos des groupes de 5 vers), qui présente 335 exemples pour la classe de coupes I, et 121 pour la classe II, c'est-à-dire pour la relation C/B les deux proportions 39 pour 100 (classe I) et 31 pour 100 (classe II). Ainsi le résultat surprenant obtenu pour la catégorie C donne un surcroît d'autorité aux résultats analogues qui se dégagent des nombres F et G.

Il faut d'ailleurs maintenant réunir en un seul les deux faits qui se présentent à notre attention, quand nous observons l'attribution des différents repos à la coupe finale, et qui sont l'un et l'autre contraires à la loi ; c'est-à-dire, d'une part, la trop grande rareté des repos relativement longs, et d'autre part, la trop grande fréquence des repos relativement courts. L'un entraîne l'autre nécessairement, et il nous suffira de considérer l'un d'entre eux pour expliquer les deux. Soit B le total des repos de longue durée affectés à la coupe finale ; parmi ces repos, nous distinguons deux catégories : M les repos relativement courts, N les repos relativement longs. La somme des repos M et N compose le total B : aussi, quand après avoir attribué par hypothèse aux nombres M et N une certaine grandeur nous constatons que l'un est plus faible que notre prévision, il est certain par là même que l'autre se trouvera plus fort : l'un des deux faits statistiques est la contre-partie nécessaire de l'autre. Cette corrélation subsiste, si au lieu de considérer l'ensemble des groupes M et N nous isolons dans l'un et l'autre les catégories extrêmes, dans M les repos les plus courts C, dans N les repos les plus longs F et G : la fréquence des repos C résulte donc, en quelque sorte, de la rareté des repos F et G. Il est facile d'expliquer la corrélation des nombres par l'analogie des faits qu'ils désignent. Supposons un certain caractère de la coupe finale qui ait pour effet d'en éloigner les repos relativement longs F et G : il la rendra nécessairement plus apte à recevoir les repos très différents de ceux-ci, c'est-à-dire les repos relativement courts C : la même cause qui produit la rareté des uns, produit aussi la fréquence des autres. En somme, l'observation des différentes catégories de repos longs à la coupe finale nous présente un seul fait sous deux aspects différents. De ces deux aspects, il nous est permis de retenir l'un et d'exclure l'autre. Nous retiendrons seulement celui qui se manifeste dans les repos les plus remarquables et les plus rares, et nous nous attacherons désor-

mais à la rareté des repos les plus longs en négligeant la fréquence des repos les moins longs.

Mais avant de chercher à expliquer les faits anormaux que nous venons de signaler, c'est-à-dire l'affaiblissement de l'attraction aux classes II, III et IV, l'annulation de l'attraction à la classe I, nous achèverons de recueillir les enseignements contenus dans les nombres réunis page 431. Il nous reste à observer en particulier ceux qui concernent la classe III. Confirment-ils l'opinion suggérée par le premier tableau des longs repos (p. 425), que l'emploi des coupes de la classe III est plus semblable à celui des coupes II qu'à celui des coupes IV ?

Non ; il semble au contraire que celles-ci soient plus voisines des coupes III, que les coupes III ne le sont des coupes II. En effet, pour les colonnes C/B et G/B (p. 431), le nombre inscrit sur la ligne III est plus rapproché de celui qui le suit que de celui qui le précède ; pour la colonne F/B il est également distant des deux. Ainsi, l'examen des deux tableaux qui résument l'étude statistique des longs repos conduit sur ce point à des conclusions opposées. L'observation des courts repos aboutit à la même incertitude. Le premier tableau (p. 382) pris à part autorise évidemment le rapprochement des classes III et IV par opposition à la classe II. Mais ce résultat n'est corroboré qu'en partie par les données du second tableau (p. 384). Dans la colonne D/B de ce tableau, qui nous présente les exemples les plus nombreux, et les plus voisins de la normale, le rapprochement est, il est vrai, plus étroit entre les nombres III et IV qu'entre les nombres III et II ; mais les nombres de la colonne C/B, qui sont ceux des repos les plus courts et les moins nombreux, autorisent le rapprochement inverse. Si l'on ne retient que les nombres correspondant aux groupes d'exemples les plus nombreux, c'est-à-dire le premier tableau des longs et des courts repos, et dans les deuxièmes tableaux les proportions C/B pour les premiers et D/B pour les seconds, le résultat d'ensemble,

celui que l'on obtient pour 3 catégories de repos sur 4, autorise le rapprochement des classes III et IV, des coupes au tiers avec les coupes faibles. Mais il est très incertain, et ce qu'il faut retenir de la discussion qui précède, c'est moins, semble-t-il, ce résultat lui-même, que les contradictions qui en diminuent l'intérêt. Elles prouvent qu'il ne faut chercher dans l'étude statistique que le contenu même de la loi d'attraction, l'importance relative des quatre classes de coupes, et non la distance qui les sépare.

Parmi les résultats solidement établis par l'étude statistique des repos longs, soit réunis en un seul groupe, soit répartis en plusieurs catégories, nous pouvons, semble-t-il, compter les suivants. D'abord, la confirmation de la loi d'attraction : si l'on réunit les nombres contenus dans les deux tableaux, et qu'on en dégage la signification générale, ils démontrent que les longs repos du discours sont attirés presque toujours vers les longs repos du vers, de même que les courts repos du vers attirent les courts repos du discours. C'est là la conclusion la plus importante, celle qui ressort des faits les plus nombreux, les plus apparents.

Ces faits, conformes à la loi générale d'attraction, n'appellent aucune remarque. Mais il s'en rencontre d'autres, qui ne trouvent pas dans la loi une explication suffisante. Ils sont de deux sortes.

Les premiers apparaissent quand on observe les repos longs, soit d'ensemble soit en catégories, par comparaison avec les repos courts : on constate, en effet, que les nombres affectés aux quatre classes de coupes pour y indiquer la fréquence des repos, sont moins différents dans ceux-là que dans ceux-ci. Il semble qu'il y ait là un affaiblissement de cette attraction qui entraîne les repos vers les coupes à raison de leur importance respective ; aussi, nous réunirons ces faits, et nous les désignerons par la suite sous le nom d'*affaiblissement* de l'attraction appliquée aux longs repos.

Les faits du second genre ne se découvrent que quand on distingue et compare les différentes catégories de longs repos, et ils n'intéressent que la coupe finale. Nous avons remarqué dans le second tableau statistique (p. 431), que le nombre affecté à la coupe finale, au lieu d'être, suivant les prévisions conformes à la loi, soit le plus petit soit le plus grand de tous, se trouve intercalé parmi les autres. Il y a donc, en ce qui concerne la coupe finale, non seulement affaiblissement, mais anéantissement complet de la force d'attraction. C'est donc le nom de faits de *destruction* qui convient aux anomalies propres à la coupe finale, et que nous proposons de leur appliquer désormais.

La loi générale d'attraction ne rend compte, ni des faits d'affaiblissement, ni à plus forte raison des faits de destruction. Elle est suspecte, ou du moins incomplète, tant que ces faits n'ont pas été expliqués. Nous avons donc maintenant à rechercher leurs causes. On peut en supposer *à priori* deux bien différentes : d'une part, affaiblissement, et par endroits anéantissement, dans les longs repos, de la force d'attraction telle que nous l'avons définie en général, puis éprouvée dans les repos courts ; d'autre part, intervention d'une force propre aux repos longs, produite par certains caractères de ces repos, qui vient s'ajouter à l'attraction, et, sans la détruire elle-même, opposer ses effets propres aux siens. La première cause est peu vraisemblable ; c'est la seconde que nous supposons vraie, et dont nous allons démontrer l'existence.

γ) *Explication des nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion.*

Mais il nous faut montrer d'abord, que les anomalies relevées sous les noms d'*affaiblissement* et de *destruction* peuvent

être les effets d'une seule et même force, que les faits désignés par ces mots peuvent être rattachés à une seule et même cause. Essayons de nous les représenter tels qu'ils sont dans la réalité, c'est-à-dire non seulement dans le poème, mais dans l'esprit du poète qui crée les vers, et de l'auditeur qui les perçoit. Les anomalies à expliquer sont au nombre de trois.

1° *Affaiblissement de l'attraction à la coupe finale dans les repos longs pris en un seul groupe.* Interprétés quant aux nombres, ces mots signifient que le nombre de repos attribué à la coupe finale est plus voisin dans les repos longs des nombres attribués aux autres classes. Cette relation des nombres, traduite elle-même dans les faits, nous apprend que les repos longs attribués à la coupe finale sont moins nombreux qu'ils ne seraient, si les forces, ou les affinités, qui règlent la distribution des repos, étaient les mêmes dans les repos longs que dans les repos courts. Imaginons, au lieu des faits, les forces qui les produisent : nous voyons alors apparaître une force qui tend à éloigner les repos longs de la coupe finale.

2° La seconde des anomalies de la statistique a été désignée tout à l'heure comme la *destruction de l'attraction à la coupe finale dans les repos longs divisés en catégories.* Si l'on prend à part les plus remarquables d'entre les repos longs, c'est-à-dire les plus longs de tous, on constate que le nombre des repos à la coupe finale est, non pas même très voisin des autres nombres, comme dans le tableau des repos longs pris ensemble, mais inférieur à l'un d'entre eux, ou à plusieurs ; la progression des nombres est, non seulement faiblement décroissante, mais irrégulière, tantôt croissante, tantôt décroissante. Si l'affaiblissement constaté tout à l'heure est produit dans les nombres par la rareté dans le poème des repos longs à la coupe finale, la destruction que nous observons maintenant est produite dans les nombres par une rareté plus grande des repos très longs à la même coupe. La rareté rela-

tivement peu sensible des repos longs (affaiblissement), et la rareté relativement très sensible des repos très longs (destruction), peuvent être sans aucun doute considérées jusqu'à preuve du contraire comme les effets d'une seule et même force, qui, éloignant les repos longs de la coupe finale, s'exercerait avec plus d'intensité sur les repos les plus longs que sur les repos de longueur médiocre.

3° Nous réunissons en une seule les *anomalies qui intéressent les coupes autres que la coupe finale* : c'est-à-dire l'*affaiblissement des différences entre les nombres qui correspondent aux trois dernières classes de coupes, qu'on observe tous les repos longs, ou seulement les espèces les plus notables*¹. Ce rapprochement des différentes classes de coupes est produit par une raréfaction des repos longs ou très longs aux coupes relativement importantes, telles que les coupes de la classe II (penthémimère, etc.) ou, ce qui revient au même, par un afflux des repos longs, ou très longs, vers les coupes les moins importantes, celles des classes III (trihémimère, etc.) et IV (coupe au premier trochée, etc.). Les mots de raréfaction et d'afflux n'ont de sens que si l'on suppose les repos longs comparés aux repos courts : mais la comparaison est le seul moyen d'apprécier les éléments du rythme poétique. Cet affaiblissement de l'attraction, qui se fait sentir dans les coupes intérieures du vers, peut-il être expliqué par la même cause que les anomalies propres à la coupe finale ? Nous avons attribué celles-ci à une force qui éloigne de la coupe finale les repos longs dans l'ensemble, et en particulier les repos les plus longs. Supposons que les repos soumis à cette force soient transportés par elle aussi loin que possible de la coupe

1. La comparaison des repos longs et des repos courts, quant aux trois dernières classes de coupes séparées de la première, n'a pas encore été faite complètement. On la trouvera ci-dessus, p. 433, pour les repos longs et courts divisés en catégories. La voici pour les mêmes repos pris ensemble. Total des différences des nombres affectés aux trois dernières classes : dans les repos longs, 5 (v. p. 425) ; dans les repos courts, 10 (v. p. 382).

d'où elle les repousse, c'est-à-dire vers les coupes les moins importantes : alors l'appoint des repos dont l'absence diminue le nombre affecté à la classe I, le rapproche des autres ou le confond parmi eux, se trouve reporté vers les nombres qui correspondent aux classes III et IV ; il y produit un effet à la fois inverse et semblable : inverse, puisqu'il augmente les nombres au lieu de les diminuer ; semblable, puisqu'il les rapproche l'un de l'autre, et l'un et l'autre des nombres affectés aux classes II et I.

On peut donc concevoir que la même force étende son influence aux quatre classes de coupes, et explique tous les faits remarquables, propres aux repos longs, que la statistique nous a révélés. Comme cette force éloigne les repos de la coupe finale, et s'oppose à l'attraction qui les y entraîne, nous lui donnerons le nom contraire à celui d'attraction, et nous l'appellerons force de *répulsion*.

La répulsion n'existe encore que par hypothèse : il nous reste à chercher dans la réalité, c'est-à-dire parmi les impressions que nous font éprouver les coupes et les repos, si elle s'y trouve en effet, et comment elle agit. L'hypothèse proposée a l'avantage de la simplicité, puisqu'elle embrasse à elle seule les trois faits à expliquer ; s'il apparaît par la suite que la répulsion supposée s'exerce par des opérations simples et naturelles, nous tiendrons pour suffisante et vraie l'explication qu'elle nous apporte. En outre, nous savons déjà en quel point chercher l'origine de la répulsion. Nous avons vu plus haut (p. 427), qu'une partie des effets qui lui sont attribués, soit l'affaiblissement de l'attraction, dans les repos longs pris ensemble, à la coupe finale et aux autres coupes réunies, se trouvent corrigés si l'on fait disparaître l'influence des valeurs indéterminées : nous entendons par ce mot les repos indéterminés eux-mêmes et la coupe finale considérée comme siège naturel de ces repos. C'est donc l'indétermination d'une certaine coupe, la coupe finale, et de

certains repos qui engendre la répulsion. Mais cette remarque générale, et l'expérience faite plus haut, ne suffisent pas. Nous avons à montrer en détail comment se comportent l'indétermination et la répulsion, comment elles produisent les trois faits anormaux révélés par la statistique : 1° Les repos longs tendent à s'éloigner de la coupe finale ; 2° Cet éloignement est plus intense pour les repos les plus longs ; 3° Les repos longs, détournés de la coupe finale, se retirent vers les coupes faibles.

1° *Les repos longs éloignés de la coupe finale.*

L'antagonisme des repos longs et de la coupe finale s'explique aisément, quand on considère la nature de la coupe et celle des repos. La coupe finale a, nous le savons (v. p. 355), une double nature, une double valeur rythmique. Elle est d'abord la coupe la plus importante du vers ; elle est ensuite le point de séparation entre le vers observé et le suivant. Prise comme coupe principale, elle reçoit, par comparaison avec les autres, une durée déterminée. Prise comme coupe finale, dans la fonction que le mot désigne, elle a une durée indéterminée ; c'est une valeur rythmique à certains égards inexistante : l'attention l'enregistre sommairement et sans intérêt, parce qu'elle ne lui donne aucune prise, aucune perception mesurable. Il est facile, en lisant attentivement quelques vers, de distinguer par l'expérience le double caractère, la double fonction, de la coupe finale. Maintenant, cherchons quel est le rapport de cette coupe complexe avec les repos déterminés du discours. Comme elle est le repos le plus long du vers, elle attire les repos du discours les plus longs : ainsi l'exige la loi d'attraction. Mais comme elle est, pour une part, en dehors de la structure rythmique du vers, elle échappe dans une certaine mesure à cette loi, et à toute loi : c'est dire ce que nous disions tout à l'heure en d'autres termes, que l'attention ne s'y attache point. Mais les repos longs, qui sont plus longs que la moyenne des repos, et par là même relativement rares, s'imposent à notre attention. En comparant

avec un repos moyen un repos long, surtout un des plus longs, le repos d'un groupe de 10 ou de 13 vers, on reconnaît combien celui-ci nous paraît plus digne de remarque, et quelle surprise il éveille en nous. Ainsi, la coupe finale repousse les repos longs en même temps qu'elle les attire : elle les attire parce qu'elle a une durée déterminée et longue ; elle les repousse parce qu'elle a une durée indéterminée et dépourvue d'intérêt.

L'attraction est, pour le moment, en dehors de notre étude ; c'est la répulsion qu'il faut mettre en lumière, puisque c'est elle qui produit les faits que nous nous proposons d'expliquer. Il ne nous suffira donc pas d'en montrer les causes ; nous nous efforcerons de la faire reconnaître elle-même dans les vers du poète. Prenons un exemple au livre XI :

- 747 Tunc iacet unda maris : uentos custodit et arcet
 748 Æolus egressu praestatque nepotibus aequor. ||
 Hos aliquis senior iunctim freta lata uolantes
 750 Spectat et ad finem seruatos laudat amores ; |
 Proximus aut idem si fors tulit : hic quoque dixit
 Quem mare carpentem substrictaque crura gerentem
 Aspicias.....
 Regia progenies.....
 sunt huius origo

 Priamusque nouissima Troiae
 758 Tempora sortitus ; frater fuit Hectoris iste. ||

A la fin du vers 750 se trouve le repos long | qui sépare les deux membres du groupe de 10 vers contenu dans les vers 749 à 758. Le groupe est limité au début et à la fin par des repos indéterminés ||, l'un à la fin du vers 748, l'autre à la fin du vers 758. Quand on lit attentivement le vers 750, on s'aperçoit qu'il y a entre le repos et la coupe à la fois conformité et désaccord. La conformité vient de ce qu'ils ont l'un et l'autre une longue durée. Le désaccord vient de ce que la coupe indique un repos complet, tandis qu'après avoir lu le

premier membre du groupe, nous attendons impatiemment le second. Cette continuité du sens, nous l'indiquons par le ton même que nous prendrions à la lecture : au moment d'accuser le repos long | , la voix se fait plus aiguë, tandis qu'aux repos indéterminés || des vers 748, et 758, elle devient plus grave et se relâche complètement. Le désaccord entre le repos et la coupe finale a pour effet une certaine inclination à transporter les repos vers une autre coupe : c'est là précisément la répulsion dont nous avons exposé plus haut la cause et les effets. Quand nous commençons à lire le vers 751, c'est-à-dire le second membre, le premier mot *Proximus* nous semble se détacher du membre auquel il appartient, et venir s'adjoindre au précédent : c'est que cette adjonction satisfait notre désir d'assurer la continuité du groupe, et de corriger l'opposition du repos et de la coupe ; elle transporte, en effet, le point de séparation des membres ailleurs qu'à la coupe finale, c'est-à-dire à l'intérieur du vers ; par là le fait de versification, si nous le limitons aux deux impressions antagonistes de continuité dans le discours, discontinuité dans le vers, nous paraît certainement devenir plus agréable à l'oreille.

Ces caractères opposés déterminent donc une première opposition, une première répulsion, entre les repos longs et la coupe finale. Nous appelons cette première répulsion *répulsion directe*, parce qu'elle se produit directement, à cause d'un caractère propre à la coupe en elle-même. Mais il existe aussi entre les repos longs et la coupe finale une répulsion *indirecte*, qui s'exerce par intermédiaire.

La coupe finale est par nature le siège de certains repos qui ne se rencontrent presque jamais ailleurs ; ces repos entrent en opposition avec les repos longs, et cette opposition a pour effet indirect d'écarter les repos longs de la coupe finale, qui appartient pour ainsi dire en propre à leurs antagonistes. Les repos antagonistes, ce sont les repos indéterminés. Nous avons montré ailleurs (v. p. 356) pourquoi ils sont attirés par

la coupe finale, qui présente elle aussi un caractère d'indétermination, et avec quelle rigueur cette affinité est respectée par le poète, qui ne dispose presque jamais un repos indéterminé à l'intérieur du vers. Quant à l'opposition des repos longs et des repos indéterminés, elle résulte des mêmes motifs qui créent l'opposition directe entre les repos longs et la coupe finale, et elle comprend, si on l'analyse, des opérations exactement semblables. On observe d'abord un rapprochement entre les deux termes opposés, car il ne saurait y avoir répulsion sans un rapprochement préalable, qui met les objets en contact dans l'esprit de celui qui conçoit ou perçoit le rythme. Ce rapprochement s'établit par l'effet d'un caractère commun aux deux repos en question, qui est dans l'un et dans l'autre le plus apparent : c'est l'impression qu'ils donnent également d'une durée prolongée au delà des limites moyennes du repos. Un examen plus approfondi fait reconnaître la différence qui les sépare, la même qu'entre les repos longs et la coupe. Tandis que l'attention se concentre sur les repos longs, et s'efforce d'en bien apprécier la durée, parce qu'elle est différente des durées déterminées que nous percevons d'ordinaire, il se produit dans les repos indéterminés un relâchement de l'attention, une simple constatation sans effort de connaissance précise, parce que nous savons ne pas pouvoir arriver à une mesure exacte de l'objet perçu, et parce qu'ils fournissent à notre esprit l'occasion d'un délassement attendu et nécessaire. Quand nous avons pris ainsi connaissance des repos du discours, il nous reste à les répartir entre les repos du vers. Les repos indéterminés sont attribués naturellement à la coupe indéterminée, c'est-à-dire à la coupe finale. Pour les repos longs, nous inclinons à indiquer par leur disposition même qu'ils sont différents des repos indéterminés, qu'ils ne doivent pas être confondus avec eux, et par suite à les éloigner de la coupe finale en les répartissant entre les coupes intérieures du vers.

Ces impressions de ressemblance, d'opposition, d'éloignement entre les repos longs et les repos indéterminés, qui composent la répulsion indirecte, on les reconnaît aisément dans les vers des Métamorphoses. L'exemple cité plus haut des vers XI, 749-758 peut servir à les faire constater. Au lieu de comparer le repos long entre les mots *amores* et *Proximus* avec la coupe finale du vers, nous le comparerons avec le repos indéterminé du vers 748, qui sépare les derniers mots du groupe précédent ... *nepotibus aequor* des premiers mots *Hos aliquis...* du groupe 749-758. Nous éprouvons d'abord l'impression de durée prolongée commune aux deux repos, en embrassant le temps vide de sons et de pensées qu'ils nous offrent l'un et l'autre. Ensuite, nous distinguons que le repos à la fin du vers 748 est pour nous un moment de relâche, et au contraire le repos à la fin du vers 750 un moment d'effort et de vive attention ; dans le débit, cette différence est accusée par les inflexions de la voix. Enfin, la différence des deux repos une fois constatée, nous éprouvons un embarras à placer le second au même endroit du vers où se trouve déjà le premier, et un désir d'éviter cette rencontre en prolongeant quelque peu le premier membre de la période ; ce désir est satisfait, et l'embarras corrigé, quand apparaît le premier mot du second membre *Proximus*, qui contient une idée voisine des mots *aliquis senior* du premier membre, et par là se laisse adjoindre à celui-ci. Cette adjonction résulte de la répulsion que le repos indéterminé exerce sur le repos déterminé, et elle a pour effet indirect d'éloigner celui-ci de la coupe finale en le reportant à l'intérieur du vers.

L'opposition entre les repos longs et la coupe finale résulte donc de deux caractères différents : d'une part l'indétermination de la coupe elle-même, qui produit la répulsion directe, d'autre part l'indétermination des repos indéterminés, qui produit la répulsion indirecte. Ces deux causes se laissent distinguer à l'analyse ; mais elles sont confondues pour le

poète qui compose les vers, et pour l'auditeur qui les écoute ; en effet elles agissent au même moment, elles se présentent réunies, et il faut un effort pour les séparer. Quand j'observe le repos et la coupe à la fin du vers XI, 750, ou plus exactement les impressions rythmiques qu'ils éveillent en moi, je ne reconnais qu'une seule et même tendance à éloigner l'un de l'autre.

Cette tendance est le premier effet de la force que nous avons appelée répulsion. Mais la répulsion produit encore d'autres effets, ceux et tous ceux qu'il faut pour rendre compte des anomalies que présentent les longs repos. La seconde des trois anomalies que nous avons reconnues est la suivante :

2° L'opposition entre les repos longs et la coupe finale est plus intense dans les repos les plus longs.

Si l'on prend à part les repos de très longue durée, on observe que la force qui tient ces repos éloignés de la coupe finale l'emporte sur celle qui les y attire, au lieu d'en atténuer seulement les effets, de telle sorte qu'en définitive ces repos sont moins fréquents à la coupe finale qu'à certaines autres places. On conçoit aisément pourquoi l'intensité de l'opposition grandit avec la longueur du repos. Cette opposition, ou cette répulsion, émane, en quelque sorte, des valeurs indéterminées, car nous pouvons réunir en une seule l'indétermination de la coupe (répulsion directe) et celle des repos (répulsion indirecte), et en éloigne certains repos déterminés. L'éloignement est d'autant plus sensible qu'il y a incompatibilité plus grande entre ces repos et les valeurs indéterminées, et l'incompatibilité grandit en même temps que la durée du repos.

L'antagonisme qui existe entre le repos long et le repos indéterminé (ou la coupe indéterminée), et qui crée entre eux la répulsion, vient de ce qu'ils imposent à notre esprit deux attitudes contraires. Dans le repos indéterminé, l'attention se

relâche, se repose ; dans le repos long, l'attention est vivement excitée, et s'efforce. Nous avons déjà constaté cette différence en comparant le repos au début d'un groupe, par exemple au vers XI, 748, et le repos entre les membres, par exemple au vers XI, 750. La cause de l'effort, c'est la durée même du repos, qui dépasse celle d'un repos moyen, celle que nous sommes accoutumés à percevoir ; d'ailleurs, nous ne résistons pas à donner cet effort, car le repos long se présente moins souvent que le repos moyen : sa rareté nous surprend, nous émeut, et cette émotion rend notre attention plus puissante. A l'intérêt excité par le fait rythmique s'ajoute l'intérêt excité par le contenu du discours : l'un ne manque jamais à l'autre, quand le versificateur a su remplir sa tâche.

Ainsi, l'effort de l'attention est d'autant plus grand que la durée du repos dépasse davantage la moyenne, et aussi qu'elle se rencontre moins souvent. La rareté du repos augmente en effet toujours en même temps que sa longueur : l'étude des Métamorphoses le démontre ; mais nous n'avons pas à apporter ici les nombres qui le prouvent, car ils n'intéressent que le repos du discours en lui-même, et non pas ses relations avec le repos du vers. C'est l'effort de l'attention qui agit directement pour créer l'antagonisme entre le repos long et le repos indéterminé, et leur opposition est d'autant plus marquée que l'effort d'attention est plus intense ; mais comme cet effort lui-même est en proportion de la durée du repos, c'est de la durée du repos que dépend en définitive l'opposition du repos long et du repos indéterminé, la répulsion qui les éloigne l'un de l'autre.

Nous éprouvons par expérience, en comparant dans les Métamorphoses deux repos de durée sensiblement inégale, combien ils diffèrent, soit entre eux, soit dans leur rapport aux repos indéterminés. Prenons le repos déjà cité, qui se trouve à la fin du vers XI, 750, et dont les membres comprennent les 10 vers 749 à 758 ; opposons-lui le repos au premier dac-

tylè du vers X, 410 ; le groupe auquel appartient ce dernier repos mesure 12 vers (vv. 402-413). En lisant attentivement les deux passages, nous plaçons pour ainsi dire les deux repos l'un auprès de l'autre dans notre esprit : or l'effort de l'attention, l'activité du sens rythmique, est sans aucun doute plus intense dans le repos le plus long. Comparons maintenant chacun des deux repos avec le repos indéterminé le plus voisin, soit le repos XI, 750 avec le repos final du vers XI, 748, et le repos X, 410 avec le repos final du vers X, 413. Chaque repos déterminé diffère du repos indéterminé par le contraste de la tension d'esprit qu'il nous impose avec le relâchement que l'autre nous permet ; mais le contraste est plus marqué au livre X, où la tension d'esprit est plus grande.

Ainsi, la répulsion croît avec la durée du repos. Il est naturel qu'en observant à part les repos les plus longs, ceux des groupes de 10, de 13 vers, on voie la répulsion s'y manifester par des effets plus frappants. Nous ne pouvons prévoir au juste sa puissance ; mais l'expérience nous apprend, que dans les Métamorphoses elle va jusqu'à surpasser la force d'attraction, et réussit à entraîner la plupart des repos très longs dans l'intérieur du vers.

Mais il nous faut revenir aux repos longs observés tous ensemble, sans en exclure même les plus voisins de la moyenne, afin d'expliquer et de constater comment la répulsion produit le troisième des effets que nous lui avons attribués.

3° *Les repos longs, éloignés de la coupe finale, sont détournés vers les coupes les plus faibles.*

La coupe finale présente un double aspect : celui d'une coupe indéterminée, et celui d'une coupe déterminée, la plus importante de toutes. Représentons-nous les repos longs au moment où, repoussés de la coupe finale, ils pénètrent dans l'intérieur du vers. Nous supposons en ce moment que la répulsion agit toute seule sur eux, et a tout pouvoir de leur assigner la place qui leur convient. La répulsion sera d'autant

mieux satisfaite, que cette place sera plus éloignée de la coupe finale, puisque le mouvement même de répulsion naît de l'incompatibilité entre cette coupe et les repos. Quelles sont donc les coupes intérieures du vers les plus éloignées de la coupe finale ? Si on la prend comme coupe indéterminée, elle est à égale distance de toutes les autres, également semblable ou opposée à toutes, car entre une valeur indéterminée et une valeur déterminée il n'y a pas de commune mesure. Mais, aussitôt que notre attention se porte vers l'intérieur du vers, et que nous entreprenons d'apprécier la coupe finale par comparaison avec celles qui s'y trouvent, le caractère d'indétermination de cette coupe s'efface, et elle nous présente seulement son aspect déterminé, par lequel nous pouvons la comparer avec les autres. Quant à faire succéder l'une à l'autre les deux images que contient la coupe finale, l'une indéterminée, l'autre déterminée, cette opération s'accomplit aisément ; nous la faisons d'instinct et selon notre commodité, car les deux objets à échanger s'offrent à nous, dans les vers du poète, constamment unis. Revêtue d'une mesure précise, et rapprochée des autres coupes, la coupe finale apparaît comme la plus longue d'entre elles. Mais elles sont elles-mêmes inégalement longues, inégalement importantes ; et quand nous formons dans notre esprit, ou quand nous observons dans les vers, les images des différentes coupes, nous les ordonnons suivant leur importance ; alors nous percevons entre ces images une distance d'autant plus grande, qu'il y a plus de différence entre les longueurs des coupes. Les plus voisines de la coupe finale (classe I) sont celles de la classe II (penthémimère, etc.), les plus éloignées celles de la classe IV (coupe au premier trochée, etc.). La force de répulsion, que nous supposons en ce moment isolée des autres forces qui agissent sur les repos, et maîtresse souveraine de ceux qu'elle atteint, les entraîne le plus loin possible de la coupe finale, et ne se trouve épuisée qu'après les avoir transportés jusqu'aux coupes qui sont les

plus éloignées de celle-ci, parce qu'elles ont entre toutes la plus faible longueur.

En observant n'importe quel repos long des Métamorphoses, on voit comment se produit, dans la réalité même, le transport des repos longs vers les coupes faibles. Soit le repos long |, à la fin du vers XI, 750 :

748 praestatque nepotibus aequor. ||
 Hos aliquis senior iunctim freta lata uolantes
 750 Spectat, et ad finem seruatos laudat amores, |
 Proximus aut idem si fors tulit....

L'opposition des repos longs et de la coupe finale s'y manifeste d'abord, comme nous l'avons déjà remarqué, par le désir d'attribuer ce repos à une autre coupe, plus précisément de le placer à l'intérieur du vers suivant 751. Pour ajourner ainsi le repos, il faut ajouter au premier membre du groupe des mots qui appartiennent au second. Mais cette addition, nous le savons bien, est contraire à la répartition naturelle des mots entre les membres : au moment même où nous nous prêtons à la répulsion, nous avons conscience d'aller à l'encontre du sens, qui fixe la limite des membres après le mot *amores*. Puisqu'il y a nécessairement un conflit entre le sens et le rythme, nous nous efforçons du moins de l'atténuer autant que possible, et nous y arrivons en plaçant la limite nouvelle des membres aussi près que possible de l'ancienne. On reconnaît, quand on lit attentivement ces vers, que l'instinct de répulsion est satisfait dès que le premier membre s'est accru du mot *Proximus* ; nous ne sommes tentés de le prolonger, ni jusqu'à la penthémimère (après *aut idem*), ni jusqu'à la coupe bucolique (après *si fors tulit*). La répulsion nous impose, en effet, de placer le repos ailleurs qu'à la coupe finale, mais non point à une coupe de telle ou telle classe : elle se trouve satisfaite par l'addition du mot *Proximus*. Nous reconnaissons bientôt, qu'après ce mot il n'y a pas de repos de sens appré-

ciable, qu'il entraîne après lui les suivants, et même la plus grande partie du vers, mais peu nous importe ; toute l'opération de déplacement du repos a pour but, nous le savons, de parfaire le rythme et non le sens ; elle se fait même en dépit du sens. Nous avons d'ailleurs intérêt, à ce que le repos institué pour satisfaire à la répulsion ait dans l'ordre logique une importance aussi faible que possible, car il se trouve ainsi différer autant que possible des repos indéterminés, tels que celui qui précède le groupe, après *aequor* ||, à la fin du vers 748. La répulsion se produit, en effet, non seulement entre les repos longs et la coupe finale, mais entre ces repos et les repos indéterminés ; elle nous entraîne donc à donner aux deux sortes de repos en conflit, non seulement des places différentes dans le vers, mais aussi, pour ainsi parler, des aspects logiques différents.

La coupe après *Proximus*, qui satisfait le mieux la répulsion, est la plus rapprochée de la coupe finale à détruire, si l'on considère l'ordre dans lequel les coupes se succèdent à la lecture. Elle en est la plus éloignée, si l'on dispose les coupes par ordre d'importance, puisque la coupe au premier dactyle appartient à la classe IV. C'est ainsi, que notre désir d'ajouter au premier membre la plus petite quantité possible d'éléments logiques et rythmiques se concilie avec notre désir de transporter le repos vers une coupe très éloignée de la coupe finale dans l'ordre d'importance ; les deux tendances, l'une proprement logique, l'autre proprement rythmique, s'ajoutent l'une à l'autre et, dans la réalité, n'en forment qu'une seule. Elles expliquent l'une et l'autre celui des effets de la répulsion que nous nous proposons de rechercher, et que nous espérons découvrir, c'est-à-dire l'entraînement des repos longs vers les coupes faibles. La coupe déterminée par la répulsion est, dans l'exemple choisi, placée après la coupe finale, au premier dactyle du vers suivant ; dans d'autres cas, elle pourrait la précéder de peu, se trouver par exemple au cinquième trochée du même

vers : cette différence ne change rien, ni à l'enchaînement de nos impressions, ni à leur résultat final.

L'attribution des repos longs aux coupes faibles forme, dans l'exercice de la répulsion, la dernière période. Au point où nous nous trouvons, nous embrassons dans son entier l'action de cette force, le chemin qu'elle parcourt. Reportons-nous de là aux nombres qui indiquent la répartition des longs repos entre les coupes du vers, et qui ont éveillé en nous l'idée de la répulsion. Nous avons d'abord formé par hypothèse l'image de celle-ci : il est établi maintenant que l'objet lui-même se présente dans la réalité tel que nous l'avons conçu. De plus, toutes les anomalies que nous avons constatées dans les nombres sont des conséquences de la répulsion. L'affaiblissement de la différence entre la coupe de la classe I et les autres, quand on observe l'ensemble des repos longs (p. 425), est l'effet que la répulsion produit en éloignant les repos longs de la coupe finale ; la confusion du nombre I parmi les autres, constatée dans l'étude des repos les plus longs seulement (p. 431), n'est que le même effet produit par la répulsion dans sa plus grande puissance ; le rapprochement des nombres attribués aux coupes des classes II, III et IV (pp. 425 et 431) traduit dans la statistique le dernier effet de la répulsion : l'accroissement du nombre des repos longs aux coupes faibles.

C'est pour expliquer certains nombres de la statistique que nous avons observé et décrit la répulsion. Aussi avons-nous présenté ses effets plutôt que sa nature même. Il faut compléter notre description, et faire une sorte d'inventaire des éléments que la répulsion embrasse. Ces détails nous seront utiles plus tard, pour expliquer les différences que présente l'exercice de la répulsion, quand on compare les repos correspondant à l'étendue totale des membres aux autres repos déterminés du discours.

On peut répartir les faits intéressés dans la répulsion en trois espèces. Les uns appartiennent au discours seul : ce sont

les repos déterminés. Ces repos ont une durée supérieure à la moyenne. Nous les observons d'abord réunis ; mais ils comprennent plusieurs degrés de durée, plusieurs catégories, de telle sorte que nous pouvons isoler parmi eux ceux dont la durée est la plus grande. Le caractère principal des repos longs, celui qui produit la répulsion, est moins leur longue durée elle-même, que l'attention qu'elle éveille et qui grandit en même temps qu'elle. Nous apprécions l'une et l'autre, la durée et l'attention, en comparant les repos longs avec les repos moyens, qui n'ont point une durée remarquable et ne sont point remarqués. Ainsi, les repos moyens sont indispensables à la répulsion. Quand la comparaison se fait entre les repos moyens et les repos les plus longs de tous, les repos de moindre longueur s'interposent entre les termes à comparer, et permettent d'en mieux apprécier la différence. La seconde des trois espèces comprend les valeurs indéterminées dont la rencontre avec les repos longs forme le moment décisif de la répulsion. Elles appartiennent pour partie au discours (repos indéterminés), pour partie au vers (coupe indéterminée ou coupe finale). La troisième espèce comprend les coupes déterminées du vers, réparties en quatre classes, et entre lesquelles les repos longs du discours se trouvent, par l'effet de la répulsion, inégalement distribués.

La répulsion prise en elle-même, indépendamment des éléments sur lesquels elle agit, se divise en trois actions ou trois périodes. Dans chacune d'entre elles, le rôle principal appartient à l'une des trois classes de faits rythmiques que nous venons de distinguer. La première, c'est l'appréciation comparative des repos longs, d'où résulte l'effort d'attention qui, plus tard, les opposera aux valeurs indéterminées ; elle ne met en mouvement que des repos déterminés du discours. La seconde, c'est la rencontre elle-même et le conflit, entre les repos longs, objets d'attention, et les valeurs indéterminées, occasion de relâchement : les premiers nous sont déjà familiers, les secondes

sont ici l'élément nouveau et le centre d'action indispensable. La troisième période, c'est la distribution des repos longs entre les coupes, d'autant plus largement pourvues qu'elles ont moins d'importance ; dans cette période, l'attention s'attache moins aux repos du discours, qui nous sont connus complètement par plusieurs comparaisons, qu'aux coupes du vers entre lesquelles il s'agit de les répartir.

La répulsion produite par le contact des valeurs indéterminées n'atteint pas tous les repos longs avec une égale puissance. Elle s'accroît en même temps que la durée des repos et la quantité d'attention qu'ils éveillent. Elle présente, comme cette durée elle-même, des degrés nombreux, des nuances multiples. Mais, dans notre étude des repos longs, nous ne saisissons que deux groupes de faits : les repos longs pris ensemble, avec la longueur médiocre qu'ils composent par leur réunion, et les repos les plus longs pris à part, qui tranchent sur les autres. Aussi n'éprouvons-nous par expérience que deux degrés de répulsion, l'un moins intense dans les repos longs pris ensemble, l'autre plus intense dans les repos les plus longs. Ces deux intensités différentes de la répulsion produisent, en se combinant avec l'attraction qui agit en sens contraire, des effets différents. La répulsion à son moindre degré (*répulsion faible*) demeure inférieure en puissance à l'attraction, elle atténue ses effets sans les détruire ; elle diminue les différences des nombres affectés aux quatre classes de coupes, sans changer l'ordre de grandeur de ces nombres : c'est ce que nous avons appelé l'*affaiblissement*. La répulsion dans sa plus grande force (*répulsion forte*) surpasse l'attraction, et en détruit les effets. Il en résulte pour les repos les plus longs, non seulement un rapprochement des nombres qui composent leur progression, mais un changement dans l'ordre de grandeur attendu ; la régularité de la progression se trouve *détruite*.

Nous avons réuni tout ce que les faits, soit les nombres, soit les repos eux-mêmes, nous apprennent sur la force appelée

répulsion. Nous en connaissons les éléments, les époques ou les phases, les degrés et les effets. Il reste à la rapprocher de son antagoniste l'*attraction*, dont l'action sur les repos et les coupes est beaucoup plus étendue et plus puissante. Comment se combinent-elles ensemble ? comment les isoler l'une de l'autre ?

Que les repos longs obéissent en même temps à deux forces opposées, l'une (*attraction*) qui les entraîne vers les coupes les plus fortes, l'autre (*répulsion*) qui les repousse loin de la coupe finale vers les coupes les plus faibles, c'est là un fait acquis, démontré par les nombres réunis dans les tableaux qui précèdent. Mais il faut observer dans les vers même du poète l'exercice simultané des deux forces. Nous conservons l'exemple qui nous a déjà servi, le repos long | à la fin du vers XI, 750 :

praestatque nepotibus aequor. ||
 Hos aliquis senior iunctim freta lata uolantes
 750 Spectat, et ad finem seruatos laudat amores ; |
 Proximus aut idem si fors tulit : hic quoque, dixit,
 Quem.....

La répulsion comprend deux époques, deux actions : transport des repos longs loin de la coupe finale, transport des repos longs vers les coupes faibles. Dans l'une et dans l'autre, l'attraction est présente et se laisse reconnaître. Le repos | tend à s'éloigner de la coupe finale du vers 750, parce qu'il a une durée exactement déterminée par la longueur totale des membres contenus dans les vers 749 à 758, tandis que la coupe qui termine le vers a une durée indéterminée. Un autre motif d'opposition entre le repos et la coupe, c'est qu'il y a antagonisme entre les repos longs tel que le repos | et les repos indéterminés tels que le repos || à la fin du vers 748, en même temps qu'affinité et coïncidence habituelle entre ces derniers repos et la coupe finale. Voilà la répulsion, directe et indirecte. Mais, en même temps qu'elle, nous saisissons l'attraction. Le repos long | est attiré vers la coupe finale, où le poète l'a placé, en raison de leur commune suprématie : celle du repos sur les

autres repos du groupe, celle de la coupe sur les autres coupes du vers. En effet, le repos | après *amores* surpasse en durée tous les autres, même le repos du vers suivant (après *tulit*) où commence le discours direct qui remplit tout le reste du second membre (vers 751-758); de même, la coupe du vers 750 surpasse en durée toutes les coupes situées à l'intérieur des deux vers qu'elle sépare, 750 et 751; il y a donc entre le repos | et la coupe finale une ressemblance de nature qui nous fait prévoir leur rencontre et la rend agréable à l'oreille.

Passons à la seconde période de la répulsion, le transport des repos longs (ici, le repos | après *amores*) vers les coupes faibles (ici, la coupe au premier dactyle du vers 751). Supposons l'opération accomplie, c'est-à-dire le premier membre accru du mot *Proximus*, le repos principal du groupe transporté après ce mot. La force de la répulsion se manifeste par la satisfaction que nous éprouvons à voir le nouveau repos | aussi différent que possible du repos indéterminé || après *aequor*, et aussi éloigné que possible de la coupe indéterminée, c'est-à-dire de la coupe finale. En effet, les relations logiques qui unissent le mot *Proximus* et le reste du second membre sont tellement étroites, que l'on reconnaît une opposition frappante entre le repos qui suit ce mot et le repos indéterminé, qui conclut toujours un ensemble logique plus ou moins indépendant. Le contraste du repos long transformé et du repos indéterminé serait assurément moins complet, si le premier se trouvait établi par exemple après *tulit*. Quant à l'éloignement de la coupe au premier dactyle, désormais affectée au repos long |, et de la coupe finale, il résulte de leur condition respective : la coupe finale, comparée aux autres, n'est plus la coupe indéterminée, mais la coupe la plus forte (classe I); au contraire, la coupe au premier dactyle compte parmi les plus faibles (classe IV). A cet égard, la répulsion est mieux achevée, et la satisfaction qu'elle procure mieux assurée, par le transport du repos long à la coupe au premier dactyle, que par la coupe bucolique du

même vers (classe III), et surtout que par la penthémimère (classe II) : mais le groupement logique des mots ne permet même pas de concevoir l'attribution du repos long à cette dernière coupe. D'autre part, tous les caractères qui rendent le repos | transporté après *Proximus* conforme à la répulsion, le rendent contraire à l'attraction, et nous percevons sans peine le dommage qu'elle en souffre : en même temps que le repos nouveau plaît à l'oreille, il la blesse. Ce repos est, en effet, le plus important de tout le groupe 749-758, puisqu'il en marque la division principale. A ce titre, nous souhaitons de lui voir attribuer la coupe du vers la plus importante, c'est-à-dire la coupe finale ; nous réservons en pensée les coupes intérieures du vers pour les repos à l'intérieur des deux membres et de leurs subdivisions. Nous éprouvons donc une sorte de surprise et de répugnance, à voir le repos principal du groupe confondu, dans le choix des coupes, avec les repos secondaires. Notre mécontentement est d'autant plus grand, qu'il y a une plus grande différence d'importance entre la coupe qui nous paraît revenir au repos long en raison de sa durée, et la coupe nouvelle que nous lui avons supposée départie par l'effet de la répulsion. Aussi la coupe après *Proximus* (classe IV) est-elle pour l'oreille aussi surprenante et aussi choquante que possible ; sollicités par l'attraction seule, nous nous accommoderions mieux de toute autre coupe, soit la coupe bucolique (classe III), soit la penthémimère (classe II).

Nous venons de surprendre en exercice dans le même repos, d'embrasser du même coup d'œil les deux forces antagonistes qui règlent la disposition des repos longs dans le vers : attraction et répulsion. En les observant, nous avons recueilli de l'une et de l'autre une image claire et complète ; elles se trouvent donc, non seulement réunies, mais distinctes, elles-mêmes et les éléments rythmiques qu'elles gouvernent. L'analyse une fois commencée, nous pouvons la poursuivre sans effort et d'instinct jusqu'à son terme. Ce terme est atteint

quand nous avons isolé jusqu'à pouvoir les considérer séparément les deux forces et les objets qui dépendent de chacune d'elles. Voici pourquoi la séparation est facile : c'est que l'attraction et la répulsion se manifestent au cours d'opérations rythmiques différentes. Le repos long est soumis à la répulsion si on le met en rapport avec les valeurs indéterminées, c'est-à-dire les repos indéterminés du discours, tels que le repos à la fin du vers 7/48. et la coupe finale prise dans son caractère d'indétermination. Il est soumis à l'attraction si on le rapproche des valeurs déterminées, c'est-à-dire les autres repos du discours à l'intérieur du même groupe, et les coupes du vers considéré isolément, y compris la coupe finale qui n'est alors que la plus importante d'entre elles. Les deux opérations peuvent être aisément distinguées, et une fois distinguées elles apparaissent comme isolées et successives.

Sont-elles du moins réunies par la communauté de certains éléments ? Pas même. Dans l'attraction, le repos long est rapproché des repos déterminés du discours ; dans la répulsion, il est rapproché des repos indéterminés : ce sont là deux sortes de repos différentes, dont nous constatons la différence dans le poème lui-même. Observons les valeurs rythmiques du vers. L'attraction met en jeu les coupes déterminées du vers, et parmi elles la coupe finale, la répulsion, la coupe finale seule dans sa fonction de coupe indéterminée. Mais, bien que l'on perçoive dans les vers du poète la coupe finale déterminée et la coupe finale indéterminée au même moment, dans le même endroit, les deux perceptions sont réellement distinctes : sitôt enregistrées par l'esprit du lecteur, elles se détachent l'une de l'autre, et y demeurent comme deux objets différents. Observons enfin le repos long lui-même, auquel il s'agit d'assigner une place dans le vers. Il est rapproché, tantôt des valeurs rythmiques déterminées (attraction), tantôt des valeurs indéterminées (répulsion). Mais ce n'est pas le même repos long qui est présent dans les deux rapprochements ;

ce sont deux images du même repos, identiques mais distinctes. Le même objet se trouve, en effet, reproduit dans notre esprit à autant d'exemplaires qu'il y a d'appréciations différentes. Ainsi, l'attraction et la répulsion ne s'exercent pas au même moment, ni sur les mêmes objets. Le repos long qui est soumis à l'une n'est pas, à proprement parler, le même repos long qui est soumis à l'autre. Chacune des deux forces a son domaine distinct, où elle est souveraine ; le repos long qui appartient à l'attraction lui obéit tout entier et sans réserve ; la répulsion dirige elle aussi complètement l'autre image du repos.

La distinction des deux forces et de leurs objets s'opère par le travail spontané de l'esprit dès que les repos et les coupes lui sont présentés, soit qu'il veuille en arrêter la disposition, soit qu'il veuille apprécier la disposition faite par autrui. L'une et l'autre action sont plus ou moins longues, plus ou moins présentes à la conscience : peu importe. La première appartient au poète, la seconde à l'auditeur. Entre les deux se place un moment intermédiaire, celui où le vers est prononcé par la voix et recueilli par l'oreille. A ce moment, le vers n'existe que pour les sens, qui produisent et perçoivent les impressions ; avant et après, il n'existe que pour l'esprit qui les analyse.

Le vers réel, composé de mots et de sons, réunit et présente simultanément les impressions qui étaient tout à l'heure, et qui seront bientôt, dissociées : celles qui appartiennent à la répulsion et celles qui appartiennent à l'attraction. Dans le vers prononcé, entendu, écrit, imprimé, la coupe finale déterminée et la coupe finale indéterminée occupent la même place dans le temps et dans l'espace, après la dernière syllabe du vers, et ne forment qu'une seule coupe composite : le repos long opposé aux valeurs déterminées et le repos long opposé aux valeurs indéterminées n'en composent qu'un seul. Le repos réel est donc complexe : il appartient pour une part

à l'attraction et pour l'autre à la répulsion ; il obéit à la fois à l'une et à l'autre.

Les nombres que nous avons présentés plus haut, et qui nous ont servi à étudier la distribution des longs repos des Métamorphoses entre les coupes du vers, représentent les repos réels, que nous percevons en lisant le poème. Ils reproduisent leur nature complexe, et les effets combinés des deux forces qui les dirigent en même temps. Ils indiquent, pour parler plus exactement, l'effet total produit par le mélange de l'attraction et de la répulsion, le résultat de la lutte qu'elles mènent entre elles pour la direction des repos. Ce résultat, seule, la lecture du poème, seuls, les nombres que nous y recueillons, nous permettent de le connaître. Dans la période de composition ou dans la période d'appréciation des faits rythmiques, en un mot tant que dure l'analyse, tant que l'attraction et la répulsion demeurent isolées, enfermées dans des domaines lointains, il est impossible de les mesurer l'une à l'autre, de décider laquelle surpasse l'autre en puissance. Au moment où se produit le vers, où leurs objets sont en partie confondus, où elles participent des mêmes réalités, il faut que le versificateur tranche le conflit qui les divise, en disposant tel repos, telle catégorie de repos, au gré de l'une ou au gré de l'autre. Quant au lecteur, les choses se présentent à lui dans l'ordre inverse : il apprécie la puissance respective des deux forces, avant d'en approfondir et d'en distinguer les éléments.

Les nombres nous apportent donc les résultats que nous avons énoncés plus haut. Dans l'ensemble des repos longs, l'attraction l'emporte sur la répulsion, car ils sont attribués en plus grand nombre aux coupes les plus fortes ; encore peut-on mesurer, en comparant les repos longs avec les repos courts, quelle résistance la répulsion oppose, et quel *affaiblissement* l'attraction en subit. Dans les repos les plus longs pris à part, la répulsion l'emporte, et réussit à *détruire* l'effet de

l'attraction, du moins en ce qui concerne la coupe finale, car cette coupe, bien qu'elle soit la plus importante, reçoit moins de repos que certaines autres.

C'est ainsi que dans les nombres, dans le poème lui-même, nous distinguons parmi les repos longs deux espèces : les repos longs pris ensemble, dans lesquels l'effet de l'attraction est affaibli, les repos très longs pris à part, dans lesquels l'effet de l'attraction est détruit. La différence des deux espèces ne réside pas dans l'attraction, mais dans la répulsion, qui oppose à celle-ci une résistance plus ou moins grande. Transportons maintenant les deux espèces de repos longs dans la période d'analyse : alors sont isolées l'une de l'autre et les deux forces et les objets soumis à chacune. Prenons à part l'attraction et les éléments qui lui appartiennent, repos et coupes. Comparons, après les avoir ainsi limités, les repos longs à affaiblissement et les repos très longs à destruction. Nous ne trouvons plus entre eux aucune différence, ni dans l'exercice de la force, ni même dans son intensité. Ils ne forment plus qu'une seule espèce. Leur réunion est chose naturelle : la différence que nous constatons tout à l'heure était le produit de la répulsion ; or nous avons distingué et éliminé, avec les éléments soumis à la répulsion, cette force elle-même. Dans les repos longs ou très longs tels qu'ils nous restent, l'attraction s'exerce partout avec la même régularité ; elle y est aussi régulière et aussi puissante que dans les repos courts, où la répulsion ne pénètre point.

Il faut revenir, en effet, pour conclure cette partie, à la comparaison des repos longs avec les repos courts. C'est avec son secours que nous avons dégagé les nombres anormaux, les faits statistiques désignés par les noms d'*affaiblissement* et de *destruction*. Ces faits sont maintenant expliqués. Dans les repos longs, ce n'est pas l'attraction elle-même, qui est affaiblie ou détruite, mais seulement ses effets. La répulsion, qui vient combattre l'attraction, résulte de l'influence

des valeurs indéterminées, repos et coupes : celles-ci, étant voisines des repos longs, y font naître des impressions rythmiques qui échappent à l'attraction et sont régies par leur loi propre. La distribution des repos longs parmi les coupes est produite par les effets de cette loi (répulsion) combinés avec ceux de l'attraction. D'ailleurs, l'attraction, qui est la loi la plus générale du rythme poétique, est aussi, même dans les repos longs, la plus puissante. Les faits qui lui échappent sont bien moins apparents que ceux qu'elle explique. Il est certain que, dans l'ensemble, les repos longs sont attirés par les coupes fortes, comme les repos courts par les coupes faibles.

Ce principe de disposition a été d'abord déduit de la théorie, et présenté comme une hypothèse à démontrer. Une première démonstration vient de lui être apportée par l'étude statistique, qui dénombre les repos longs et les groupe en catégories. Il reste à en fournir une seconde, celle qui s'obtient par l'étude distincte et détaillée de certains repos. Cet examen porte sur les faits de versification les plus remarquables, ceux qui font exception à la règle générale ; il embrasse les caractères du sens aussi bien que ceux du rythme.

c) *Étude détaillée des exceptions (étude particulière).*

Soit un repos de longue durée, dont les membres ont, par exemple, une étendue de six, sept, huit, dix hexamètres, attribué à une coupe d'importance minime, comme la coupe au premier dactyle ou la trihémimère, ou même d'importance moyenne, comme la penthémimère. S'il est vrai que les longs repos ont une affinité naturelle pour les coupes les plus importantes, et se rencontrent le plus souvent avec elles — telle est du moins la proposition à démontrer — les faits de versification composés d'un repos relativement long et d'une

coupe relativement faible sont autant de manquements à l'usage général, et d'exceptions à la loi que nous voulons établir. Les exceptions nuisent à l'autorité de la loi, à moins qu'elles ne soient expliquées. Supposons toutefois que dans les exemples de versification anormale — et dans tous — il apparaisse que l'auteur a eu conscience de leur anomalie, qu'il en a disposé le rythme dans l'intention de surprendre le lecteur et de le rendre attentif : alors nous pourrions conclure, après avoir ainsi reconnu le dessein du poète, qu'il tient pour ordinaires, pour conformes, non seulement à l'usage courant, mais à l'attente même du lecteur, les faits de versification *homogènes*, composés de repos longs et de coupes importantes, de repos courts et de coupes faibles, c'est-à-dire qu'il applique le principe rythmique dont nous voulons faire reconnaître l'existence. Ainsi les exceptions apparentes se tourneront en preuves indirectes, et la loi d'attraction se trouvera démontrée, non seulement par les nombres de la statistique, mais par l'étude particulière des exemples les plus remarquables.

Mais comment démontrer, que dans les rencontres du discours et du vers qui font exception à la loi générale, se trouve bien l'impression de surprise, d'anomalie, recherchée par le poète et éprouvée par le lecteur ? Il n'est pas possible de recourir au témoignage de l'un ou de l'autre, ni permis de nous fier au témoignage de notre sens rythmique. Il faut employer une méthode plus pénible et moins certaine, et observer le sens des périodes pour en expliquer le rythme. Prenons les passages où les repos longs du discours se rencontrent avec des coupes faibles : nous reconnaitrons qu'ils sont tous de ceux qui sollicitent vivement l'attention du lecteur, qui l'intéressent ou l'émeuvent. Versification *hétérogène*, contenu exceptionnel, remarquable, ces deux caractères, l'un du rythme l'autre du sens, sont constamment associés. Nous en concluons, d'abord que leur association est produite par la volonté du poète et non par le caprice du hasard, ensuite que

le fait de versification hétérogène est semblable au contenu de la période où il se trouve, c'est-à-dire remarquable, surprenant comme lui : il n'y a pas, en effet, d'artiste qui ne s'efforce de mettre d'accord en tout point le fond et la forme de son ouvrage. L'anomalie du contenu rend ainsi excusable, et même légitime, l'anomalie de la forme rythmique ; la rencontre singulière du vers et du discours a pour objet et pour effet de retenir le lecteur au passage : il est averti par elle d'accorder aux idées qui composent la période une plus grande quantité d'attention. Les exceptions à la loi d'attraction réciproque du discours et du vers n'ébranlent donc pas la loi, mais la confirment : elles sont préméditées par le poète, et même nécessaires : ce sont les accidents du rythme qui répondent aux accidents de la pensée.

Faire reconnaître cette correspondance, telle est la méthode qu'il faut suivre pour démontrer la loi d'attraction, quand on veut examiner séparément les différents exemples, et les observer en détail en embrassant du même coup d'œil le rythme et le sens. Dans la première partie de ce chapitre, nous avons appliqué cette méthode aux repos courts ; nous l'appliquerons maintenant aux longs repos. Pour faire en toute rigueur la démonstration proposée, il faudrait y comprendre tous les cas de versification hétérogène ; nous devons nous borner à quelques exemples, dont nous fixerons par la suite le nombre à trois.

Notre but est d'y accuser l'intérêt exceptionnel des idées contenues dans les mots, la quantité exceptionnelle d'attention qu'elles méritent. C'est là un caractère difficile à apprécier, et qui sera le mieux apprécié par la comparaison de l'exemple donné avec un autre. Il est presque impossible de montrer, tant l'objet de la démonstration est mal défini, que dans un passage donné, où il y a contraste entre le rythme du discours et le rythme du vers, où par exemple le repos correspondant à une étendue totale de dix vers se rencontre avec la coupe au premier trochée, le contenu des mots mérite une quantité

exceptionnelle d'attention ; il est bien plus facile de démontrer, que le passage en question exige de nous plus d'attention, par la nature des idées qui y sont exprimées, qu'un autre passage où la versification est homogène, où le même long repos du discours se rencontre avec la coupe finale ou la pen-thémimère.

En opposant au passage à versification surprenante un autre passage à versification normale, nous avons intérêt à choisir les deux termes de comparaison aussi semblables que possible : nous associerons donc toujours deux faits de versification où la longueur des membres est la même, et qui ne diffèrent que par la coupe. Nous avons déjà exposé plus haut les principes de l'étude des anomalies (pp. 352, 362) ; si nous les avons rappelés ici, c'est d'abord pour notre propre commodité, afin de nous en représenter le ressort logique avec une entière clarté, et ensuite pour celle du lecteur, afin qu'il ait bien présent à l'esprit le sens des commentaires qui vont suivre.

Ils ont pour objet de démontrer la loi d'attraction en manifestant la satisfaction, le calme du sens rythmique dans les passages où la loi est observée, l'émotion ou la surprise dans les passages où elle est violée. Pour se prêter à la démonstration proposée, il semble que les repos longs doivent avant tout satisfaire à la condition suivante : c'est que la catégorie à laquelle ils appartiennent, par exemple celle des repos dont les membres mesurent 6, ou 7, ou 9 vers, etc., soit régie par la loi d'attraction. Or l'étude statistique démontre, que certains repos sont plus nombreux aux coupes où ils devraient être plus rares, plus rares aux coupes où ils devraient être plus nombreux. Ce sont les repos les plus longs de tous, ceux des groupes de 10 vers et de 13 vers au moins. Ils semblent obéir, non pas à la loi d'attraction, mais à une loi de répulsion qui les éloigne de la coupe finale. Doivent-ils donc être exclus des comparaisons que nous nous proposons d'établir ? Doivent-ils

y contribuer au même titre que les autres ? C'est là une difficulté que nous devons résoudre ; nous ne l'avons pas rencontrée dans l'étude des repos courts, parce qu'ils échappent à toute influence de répulsion.

Observons, d'une part les caractères des repos suspects, d'autre part ceux de la démonstration que nous voulons entreprendre. Nous verrons qu'il y a entre eux, malgré les nombres de la statistique, une parfaite harmonie. Dans les repos dont la distribution est contraire à la loi générale, l'attraction s'exerce comme dans les autres, mais la répulsion y est plus forte que dans les autres ; elle est plus forte que l'attraction, et c'est là leur caractère propre. Mais ce caractère peut disparaître, certaines conditions étant données. Nous savons que la vie d'un fait de versification comprend trois périodes ; une période centrale, pendant laquelle il est émis et perçu : alors l'attraction et la répulsion sont réunies ; avant et après ce moment, une période de composition et une d'observation, soit deux périodes d'analyse pendant lesquelles l'attraction et la répulsion sont distinctes. Cette distinction se trouvant faite, on peut isoler soit l'une soit l'autre, en isolant les éléments auxquels elles s'appliquent : pour l'attraction, les valeurs déterminées, repos et coupes, et le repos long en tant qu'il s'oppose à celles-ci ; pour la répulsion, les valeurs indéterminées, repos et coupes, et une des images du repos long faite pour entrer en comparaison avec elles. Supposons l'attraction prise à part et considérée seule, la répulsion et ses éléments exclue de tous les repos longs : comme ils ne diffèrent que par l'intensité de la répulsion, ils se trouvent tous semblables. Les repos à *destruction*, ceux dont la distribution est contraire à la loi générale d'attraction, ne se distinguent en rien des autres.

L'étude que nous avons appelée *particulière*, l'étude détaillée et comparative des exemples avec examen du contenu des mots, est faite par un lecteur qui vient de lire des vers,

les tient dans sa mémoire, et y réfléchit à loisir : elle se place dans la période d'observation, au moment où les éléments d'attraction et les éléments de répulsion peuvent être distingués. En outre, elle ne fait appel qu'aux premiers. L'étude particulière consiste, en effet, à comparer deux faits de versification dont les repos ont la même durée (par exemple deux repos appartenant à des groupes de 13 vers), et les coupes une longueur différente (par exemple la coupe finale d'une part, et d'autre part la penthémimère). Cette comparaison ne contient que des valeurs déterminées, puisque les repos indéterminés en sont exclus, et que la coupe finale s'y trouve prise comme la coupe la plus importante du vers ; les repos longs qui y sont engagés n'y figurent que pour celle de leurs images qui correspond aux valeurs déterminées. Ce sont là précisément les objets qui sont soumis à l'attraction, et à l'attraction seule. Quant aux éléments d'indétermination, qui sont aussi les éléments de répulsion, ils sont exclus de l'étude logique, et la répulsion elle-même avec eux. Or, les exemples à *destruction* ne diffèrent des autres que par l'intensité plus grande de la répulsion : cette différence disparaît dans l'étude logique, puisque la répulsion en est exclue. C'est donc à tort, que nous avons cru tout d'abord que ces exemples se prêtaient mal à l'étude logique : ils ne s'y distinguent en rien des autres, et doivent y figurer au même titre qu'eux.

Toutefois, nous leur attribuerons une place distincte, et l'étude particulière des repos longs comprendra ainsi deux parties : la première sera réservée aux repos qui présentent dans la statistique des nombres contraires à la loi, par exemple ceux des groupes de 10 vers ou de 13 vers, la seconde aux repos dont la distribution entre les coupes du vers, telle que les nombres la traduisent, s'opère sans anomalie, c'est-à-dire aux repos de longueur médiocre. Ce n'est pas qu'il y ait une différence de nature entre les repos à nombres anormaux et les autres ; mais, comme ils contiennent une difficulté qui leur

est propre, le lecteur les met à part dès l'étude statistique : il est bon qu'il retrouve dans l'étude particulière la division créée par lui-même ; il s'y convaincra mieux, en considérant les repos à destruction isolés, que la difficulté qu'ils contiennent se trouve résolue.

Il convient en outre, de faire à ces repos une place plus grande : aussi la première partie de l'étude logique comprendra-t-elle deux comparaisons, soit quatre exemples, et la seconde une seule comparaison, soit deux exemples. Cet avantage s'explique par la complexité particulière aux repos à destruction, qui rend leur examen plus instructif. Dans les catégories de repos où les nombres sont conformes à la loi, l'étude détaillée des faits de versification hétérogènes n'apporte qu'un seul enseignement : c'est que ces faits eux-mêmes n'échappent pas à la loi d'attraction. Dans les catégories de repos où certains nombres sont contraires à la loi, cette même étude conduit à deux conclusions, dont l'une concerne la loi, et l'autre les nombres. La première est la même que dans les autres exemples : c'est que l'exception à la loi, l'attribution d'un repos long à une coupe relativement faible, est toujours explicable. La seconde, c'est que l'attraction se fait sentir dans tous les repos de ces catégories, en dépit des anomalies numériques, et peut être partout dégagée de la force qui la combat. Ainsi, l'observation directe des passages, caractères logiques et rythmiques compris, rendra plus certaine l'image que nous avons tracée de cette répulsion, par laquelle nous avons essayé d'expliquer les nombres contraires à la loi.

α) Première espèce : repos qui présentent des résultats statistiques contraires à la loi générale.

Nous prendrons notre premier exemple parmi les repos dont les membres ont une étendue de 10 vers (catégorie F,

p. 431). Soit, comme objet d'étude principal, un repos de cette espèce placé à la coupe penthémimère¹, et, comme terme de comparaison, un repos de la même espèce placé à la coupe finale². Selon la loi générale d'attraction, le premier des deux faits de versification ainsi définis est le fait hétérogène, anormal ; le second est le fait homogène, normal. Si nous observons les nombres réunis p. 431, nous constatons que le premier est en réalité le plus fréquent, le second le plus rare. Malgré ce contraste entre la théorie et la réalité, nous allons voir que l'étude détaillée des deux exemples choisis, conduite suivant la méthode expliquée tout à l'heure, se trouve confirmer la loi d'attraction. Le passage qui renferme le fait de versification anormal est bien le plus chargé d'émotion (en prenant le mot au sens le plus large), c'est-à-dire le plus propre à frapper le lecteur, à tenir son attention en éveil.

Les deux couples de membres qui s'étendent de part et d'autre du vers XI, 748 se prêtent à la comparaison. Le premier (739-748) est divisé par la penthémimère du vers 742, le deuxième (749-758) par la coupe finale du vers 750. Ainsi, la relation même entre les étendues des deux membres est à peu près semblable dans les deux groupes : le second membre est de beaucoup le plus étendu, c'est-à-dire le plus intéressant ; le premier ne contient qu'une introduction, une préparation.

Ce qui importe ici davantage, c'est qu'à en juger d'après les temps et les modes des quatre verbes qui supportent la relation logique des deux membres de chaque couple, le caractère général du premier passage est très voisin de celui du second.

Le premier appartient à la métamorphose de Céyx et d'Alcyone (XI, 410-748). Céyx a quitté son épouse Alcyone, qu'il aime et dont il est tendrement aimé ; il s'est embarqué pour un lointain voyage ; à peine hors du port, une tempête

1. V. Dictionnaire, n° 658, p. 280.

2. V. Dictionnaire, n° 256, p. 246.

engloutit le navire et les passagers : avertie par un songe, Alcyone accourt au rivage, voit de loin le corps de son époux, se précipite du haut d'un rocher, et se trouve changée en oiseau : quand le cadavre est enfin rejeté par la mer, l'oiseau nouveau l'embrasse de ses ailes, le touche de son bec, et sous ces baisers Céyx prend une nouvelle vie et une nouvelle forme (v. 741) :

et tandem superis miserantibus ambo
742 Alite mutantur : | fati obnoxius isdem
Tunc quoque mansit amor.....

Avec le dernier vers de ce groupe (748) prend fin le récit des amours de Céyx et d'Alcyone. A ce récit est rattachée l'histoire d'Esacus, qui lui aussi se tua par amour, et à qui la pitié des dieux accorda aussi de se survivre sous la forme d'un oiseau. La transition de l'un à l'autre est contenue dans le deuxième passage, qu'il s'agit de comparer au précédent, et où la séparation des membres est à la fin du vers 750. Voici le premier membre et le début du second.

Hos aliquis senior iunctim freta lata uolantes
750 Spectat, et ad finem servatos laudat amores : |
Proximus aut idem si fors tulit 'hic quoque' dixit
.....

Les deux passages ont le caractère d'un récit, et dans tous les deux les deux membres contiennent deux parties du récit qui se succèdent au même plan et s'enchaînent sans effort : l'expression grammaticale de cette condition logique, est que les verbes en contact à la fin du premier membre et au début du second sont tous à l'indicatif, et à un temps principal, présent ou parfait. Mais chaque fois ce temps varie d'un membre à l'autre : on trouve le présent dans le premier et le parfait dans le second. Cette alternance des deux temps est très fréquente dans les récits, et la signification n'en est pas douteuse : l'action décrite au présent et l'action décrite au parfait sont toutes deux passées par rapport au narrateur ; mais elles sont

séparées par une distance, soit de l'ordre temporel soit de l'ordre logique, qui oblige à marquer entre elles une différence, une distance. Tel est le caractère commun des deux passages ; l'emploi de deux coupes différentes, la penthémimère au premier, la fin du vers au second, s'explique parce qu'en dépit de ces analogies, l'attention du lecteur est beaucoup plus en éveil, beaucoup plus intense dans le premier récit que dans le second. Cette supériorité d'intérêt réside, d'abord dans l'enchaînement du drame, ensuite dans la nature des passions qu'il excite.

Dans le premier des deux groupes, celui qui contient le fait de versification hétérogène, les derniers mots du premier membre, au vers 742 nous font, il est vrai, connaître pour l'essentiel la conclusion du récit (*ambo Alite mutantur*). Mais cette assertion toute sèche ne suffit pas à notre curiosité : le caractère des deux personnages (l'amour mutuel de Célyx et d'Alcyone) nous est si présent, que nous désirons savoir si, dépouillés de leur forme ancienne, les deux amants se demeureront fidèles et vivront une vie commune : c'est ce que l'habile narrateur nous apprend sans tarder et sans ménager les détails.

742

..... | fati obnoxius isdem

Tunc quoque mansit amor, nec coniugiale solutum
Foedus in alitibus ;

Cette conclusion n'épuise d'ailleurs pas la tâche du narrateur ; nous attendons encore autre chose, pour que le récit soit vraiment terminé. Les fables des Métamorphoses ont en effet leur point d'arrivée dans la réalité : elles prétendent expliquer l'existence, l'aspect, les mœurs d'un animal, ou d'une plante, ou d'un objet quelconque. Ici, il reste encore (vv. 743-748) à énoncer les enseignements contenus dans le récit, à montrer que l'oiseau alcyon n'est autre que la malheureuse Alcyone, fille d'Éole, et pourquoi « le maître des tempêtes retient ses sujets enchaînés dans leur antre, aussi longtemps

que l'alcyon femelle, balancée dans son nid flottant sur les eaux, couve ses petits nouveau-nés ».

Les vers qui suivent sont loin de solliciter aussi vivement l'attention. Ils contiennent le début d'un nouveau récit : or, au commencement d'une narration, l'auditeur est toujours plus calme qu'au moment des péripéties et de la catastrophe. Il est vrai que le contenu des vers 749-758 est réparti entre les deux membres de manière à provoquer une sorte de surprise. Les deux vers 749-750 qui composent le premier (*Hos aliquis... amores*) rappellent les faits qui précèdent, et n'annoncent pas explicitement ceux qui suivent : un spectateur voit s'envoler Célyx et Alcyone changés en oiseaux, et loue la constance de leur amour. Au premier coup d'œil, l'intervention du vieillard (*aliquis senior*) se justifie mal. Mais on s'aperçoit bientôt que c'est là un artifice de transition, l'annonce déguisée d'une aventure nouvelle. L'ordre des mots nous en avertit. Le pronom *Hos* placé au début de la période fait prévoir qu'il sera bientôt question d'autres personnages, propres à être opposés ou comparés à Célyx et à Alcyone ; et le sujet *senior*, qui lui succède immédiatement, annonce que ce vieillard aura un rôle dans la suite, soit pour garder la parole, soit pour la transmettre à un autre narrateur. Les notions correspondantes à celles-ci (*Hos, senior*) apparaissent dès le début du second membre

Proximus aut idem si fors tulit 'hic quoque' dixit

Elles sont disposées, comme il arrive très souvent, dans l'ordre inverse des précédentes (chiasme). Cette fois, l'orateur (*Proximus*) est mentionné avant le sujet du discours (*hic quoque*), à la différence du premier membre, où l'on trouve *Hos* avant *senior*. Il est donc impossible, malgré l'incertitude apparente des vers 749-750, de ne pas y pressentir tout au moins le sens général du développement qui va suivre. Il faudrait que le mystère fût beaucoup plus grand pour nous tourmenter :

bien avant le onzième livre, le lecteur des Métamorphoses a appris à déjouer les subtilités des transitions. Elles faisaient, dans ce poème, une des plus grandes difficultés : l'auteur a mis tout son art à la surmonter. L'absence d'unité dans le plan eût rebuté assurément un poète moderne ; Ovide y a vu sans doute un motif d'intérêt de plus, une difficulté à vaincre, l'occasion de manifester des qualités de pure forme qui paraissent alors plus précieuses qu'aujourd'hui.

Voilà pour l'enchaînement des faits dans les vers 739-748 et 749-758 ; quant au pathétique qu'ils contiennent, le premier passage l'emporte encore à cet égard sur le second. Le moment de la métamorphose, qui se présente au vers 742, est toujours, dans la pensée de l'auteur, un moment d'émotion : c'est celui où s'opère l'action divine, soit pour punir le héros, soit, comme ici, pour le récompenser. De plus, la transformation en animal n'est point présentée ici comme une diminution de vie, une demi-mort, mais comme un retour à la vie : nous avons vu le cadavre de Céyx avant d'apprendre qu'il renaît sous forme d'oiseau : il y a en quelque sorte deux miracles au lieu d'un. Ajoutons que l'histoire de Céyx et d'Alcyone est une des plus vraiment émouvantes du poème : l'auteur a voulu nous intéresser à ses héros ; il a mis dans cet épisode tout son sérieux, et par endroits de l'émotion. Au contraire, dans les vers 749-758, il n'y a point de passions en jeu. L'admiration du vieillard pour Céyx et Alcyone (*ad finem servatos laudat amores*, v. 750) ne se transmet point à nous, n'est pas en quelque sorte enregistrée par notre sensibilité ; le personnage ne vit point : ce n'est qu'un mécanisme pour dérouler un nouveau récit. Quant au héros du récit, Æsacus, la suite de la période ne nous fait connaître aucun trait de son caractère ou de sa destinée qui soit propre à exciter l'émotion, mais seulement les héros dont il descend (*[hic quoque dixit]... Regia progenies*) et sa condition présente d'oiseau de mer ; ce sont les deux traits qui permettent de rattacher son aventure

à la précédente : ils ne nous sollicitent point de transporter à la seconde métamorphose l'intérêt que nous avons pris à la première.

β) *Première espèce (suite)*.

Nous venons d'étudier des repos correspondant l'un et l'autre à des membres de 10 vers ; l'un composait avec la coupe finale un fait de versification conforme à la loi, homogène ; l'autre composait avec la coupe penthémimère un fait de versification hétérogène, moins conforme que le premier à la loi d'attraction. Nous avons observé d'abord, que les faits semblables au second étaient, contrairement à la loi, plus fréquents que les faits semblables au premier. Nous avons observé ensuite que, malgré ce désaccord entre la loi et les nombres, l'examen détaillé de deux passages contenant, l'un un fait hétérogène, l'autre un fait homogène, apportait à l'appui de la loi d'attraction la confirmation désirée.

Il faut répéter la même expérience sur deux autres repos. Nous les prendrons dans la catégorie G (p. 431), c'est-à-dire parmi les repos correspondant à des membres de 13 vers au moins. L'un se rencontre avec la coupe au premier dactyle, l'autre avec la coupe finale ; le premier fait de versification est donc hétérogène, et le second homogène. Le caractère anormal du premier est même beaucoup plus accusé que l'anomalie rythmique du repos hétérogène du couple précédent, car nous avons ici en présence la coupe finale (classe I) et la coupe au premier dactyle (classe IV) ; tout à l'heure, nous opposions à la coupe finale (classe I) la penthémimère (classe II). Le repos hétérogène se rencontre dans les Métamorphoses aussi souvent que le repos homogène : on voit en effet au tableau de la page 431, à la colonne G/B, qu'ils sont représentés l'un et l'autre par le même nombre : 1 pour 100. Si les faits obéissaient à la seule loi d'attraction, le second devrait

être beaucoup plus fréquent que le premier. Bien qu'il n'en soit pas ainsi, nous allons voir que l'étude des deux passages, conduite de manière à dégager les repos déterminés de toute influence d'indétermination, confirme la loi d'attraction. Cet examen fait apparaître en effet, dans le passage qui contient le fait de versification hétérogène, des motifs beaucoup plus puissants d'intérêt et d'émotion.

Nous trouvons aux livres III et V deux repos qui se prêtent à la comparaison que nous nous proposons de faire. Les vers III, 513-525 forment un groupe de 13 vers dont les membres sont séparés par la coupe au premier dactyle du vers 516 : voilà le fait de versification hétérogène¹, objet principal de notre étude. Les vers V, 318-331 forment un groupe de 14 vers dont les deux membres se rejoignent à la fin du vers 320² : le fait de versification homogène ainsi défini nous servira à mieux reconnaître les caractères du précédent.

La relation logique des deux membres, telle que l'expriment les temps et les modes des verbes, est la même dans l'un et dans l'autre passage : les quatre verbes sont à l'indicatif présent. Ils ont donc tous deux le caractère d'un récit, et d'un récit où tous les épisodes sont en même lumière, à la même distance du spectateur. Cependant, la succession de ces épisodes peut être plus rapide, plus surprenante dans un des passages que dans l'autre ; en fait, elle l'est beaucoup plus dans celui qui contient la coupe au premier dactyle. C'est ce qu'indique l'asyndète, la juxtaposition des deux parties du groupe sans particule de liaison : l'absence de coordination grammaticale incite l'esprit à établir entre les deux membres une coordination logique plus étroite. Au contraire, le groupe du livre V est composé au moyen de la conjonction banale *que*. Pour achever de noter les caractères proprement syntactiques, il ne

1. V. Dictionnaire, n° 1446, p. 336.

2. V. Dictionnaire, n° 317, p. 250.

faut pas oublier au livre III la présence du nominatif *ille* en tête du second membre. Ce fait indique un élément d'intérêt qui manque au livre V : l'apparition d'un nouveau personnage, qui vient supplanter dans l'attention du lecteur celui qui tout à l'heure s'y trouvait au premier plan. Ce pronom a dans cet endroit, comme dans beaucoup d'autres, une valeur d'opposition (l'autre). Au contraire, dans le livre V, les deux membres ont le même sujet.

Les faits de style nous conduisent à la même conclusion que les faits de syntaxe : dans l'ensemble, les deux passages sont très voisins : dans le détail, ils diffèrent, et la différence d'intérêt est au bénéfice du livre III. Ici, comme au livre V, le verbe du second membre est rejeté assez loin : au livre III, il est dissimulé derrière un participe présent (III, 516, ... *ille mouens albertia tempora canis*, etc.) ; au livre V, le second membre débute par une suite de subordonnées :

Emissumque ina de sede Typhoea terrae
Caelitibus fecisse metum...

(V, 321-322.)

dont la proposition principale *narrat* n'apparaît qu'au vers 325. Ainsi, dans les deux groupes le second membre contient un discours. Ce discours est la partie principale, dont le premier membre forme le préambule ; il en résulte que la proportion d'étendue des deux membres est à peu près la même au livre III qu'au livre V¹. Mais voici les différences. Dans le premier passage, l'annonce du discours (*ille mouens albertia tempora canis*... [ait], v. 516) est immédiatement suivie des paroles mêmes de l'orateur, telles qu'elles ont été prononcées ; le narrateur s'efface et laisse parler son personnage (discours direct) : « *Quam felix esses*... » (v. 517). Dans le second,

1. Au livre III, 3 vers et 1 temps marqué pour le premier membre, 5 temps marqués et 9 vers pour le second ; au livre V, 3 vers pour le premier membre, 11 vers pour le second.

tout le début du discours (vv. 321-326) est inclus dans le récit, présenté par le narrateur en son nom propre, et transcrit en subordonnées infinitives (discours indirect). Le personnage qui parle n'intervient en personne qu'au vers 327. De ces deux procédés, le premier est le plus dramatique. La comparaison des préambules qui préparent les deux discours (c'est-à-dire des deux premiers membres des deux groupes) est également à l'avantage du livre III. Le premier membre y contient les paroles d'un premier interlocuteur, auxquelles le second, le principal, répond immédiatement après.

514 praesagaque ridet
Verba senis, tenebrasque et cladem lucis ademptae
Obicit. | Ille.....
(514-516.)

Le contenu de ce premier discours, on le voit, n'appelle pas de réponse, et ne fait pas prévoir celui qui suit. Ces deux motifs de surprise, le lecteur ne les rencontre pas au livre V, où le premier membre contient le début du même récit dont l'épisode principal remplit tout le second membre. Cette ressemblance se manifeste nettement, si l'on compare les verbes principaux des deux membres : *Bella canit superum* (v. 319) et *narrat* (v. 325) : ils ont, non seulement le même sujet, mais encore le même sens, et l'on pourrait remplacer l'un par l'autre.

Passons maintenant des détails à l'ensemble. Au livre III, le premier membre met en présence le devin Tirésias, dont il a été question dans l'épisode précédent, et le roi Penthée. Celui-ci est le sujet des deux propositions citées quelques lignes plus haut (vers 514-516 : *ridet, obicit*). *Ille* est Tirésias ; il répond à Penthée en lui prédisant ses outrages au dieu Bacchus et son châtiment. Ces événements sont racontés dans la fin du livre III. Ainsi, le groupe 513-525 fait partie d'un récit longuement développé. C'en est même une partie importante, car elle contient l'annonce de ce qui arrivera par la suite ; cette

annonce est donnée sous forme de prophétie, et s'impose par là davantage à l'attention du lecteur, qui prendra intérêt à éprouver par les faits à venir la véracité du prophète. Au contraire, le groupe V, 318-331 forme à lui seul un épisode distinct, sur lequel l'auteur passe rapidement, et qu'il pourrait résumer plus sèchement encore sans nuire, ni au récit qui précède, ni à celui qui suit. Les neuf Piérides ont provoqué les neuf Muses à lutter avec elles dans l'art du chant : celles-ci acceptent le défi, et les nymphes sont choisies comme juges (vv. 300-317). Les mortelles comparaissent d'abord ; l'une d'elles chante au nom de toutes les autres ; elle raconte la lutte des dieux et des géants, la défaite des dieux, qui fuient devant le géant Typhée, et lui échappent en prenant figure d'animaux. Tel est le sens des vers 318-330. Ensuite commence la seconde partie du récit, la réponse des nymphes, le chant de la déesse Calliope. C'est la partie la plus importante (vv. 341-661), et la première partie, le chant de la Piéride, est tout à fait rejetée dans l'ombre.

Ainsi, le mouvement du récit est beaucoup plus rapide, l'émotion dramatique beaucoup plus intense au livre III qu'au livre V, et cette différence suffit à justifier le choix anormal de la coupe après le premier trochée au vers III, 516, au lieu de la coupe finale du vers V, 320.

Mais une autre raison s'ajoute à celle-ci : c'est qu'il y a plus de pathétique au livre III qu'au livre V. On connaît la mort de Penthée : Tirésias ne lui en cache point l'horreur.

Mille lacer spargere locis, et sanguine siluas
Foedabis matremque tuam matrisque sorores.

(III, 522-523.)

Le ton même de la prophétie est pathétique aussi bien que le contenu, car le devin, irrité par les sarcasmes de l'impie, lui répond avec mépris et colère. Au contraire, le récit du livre V ne décrit ni n'inspire au lecteur aucune passion violente. Il

est vrai que la victoire des Muses se conclut par le châtimement et la mort de leurs rivales ; mais nous ne devons éprouver aucune pitié pour elles, et d'ailleurs, à l'endroit où nous sommes du livre V, aucun détail ne nous fait prévoir le dénouement du récit, encore très éloigné.

Les comparaisons qui précèdent forment, dans l'étude détaillée que nous avons entreprise de certains longs repos, la partie la plus importante. Elles nous apportent un double enseignement. D'abord, elles servent à confirmer la loi générale d'attraction, qui règle les rapports des repos du vers avec tous les repos déterminés du discours, quels qu'ils soient. Mais en outre, elles viennent à l'appui de l'explication que nous avons proposée plus haut des contrastes observés à propos des longs repos entre la théorie et les résultats statistiques : la connaissance directe que nous venons de prendre des repos où ces contrastes se manifestent, nous apprend qu'ils sont soumis à la force d'attraction, et qu'elle y apparaît comme dans les autres, dès qu'on les soustrait à la force de répulsion qui vient détruire, dans les nombres, les effets de la première. Des résultats déjà acquis nous pouvons conclure, qu'en observant ceux des faits de versification pour lesquels il y a accord entre la théorie et les nombres, nous arriverons sûrement à vérifier par l'étude du contenu des membres la loi d'attraction. Mais le présent chapitre ne serait pas complet si cette prévision n'était pas soumise à l'expérience. Nous ferons donc une dernière comparaison entre deux exemples choisis parmi les repos dans lesquels l'attraction l'emporte nettement sur la force opposée.

γ) Deuxième espèce : repos qui présentent des résultats statistiques conformes à la loi générale.

On trouve en effet parmi les catégories de repos signalées plus haut, repos correspondant à des membres de 5, de 10

vers, de 13 vers et plus (v. le tableau de la p. 431, lettres C, F, G), des faits de versification pour lesquels il y a accord entre les nombres et la loi d'attraction : cet accord se présente, pour ces catégories, partout où ne figure pas la coupe finale. Il semble donc qu'en choisissant parmi les faits de versification composés avec les autres coupes, nous pourrions découvrir les exemples que nous cherchons. Mais, en se reportant au texte des *Métamorphoses*, on voit qu'il n'existe, ni parmi les repos C, ni parmi les repos F, ni parmi les repos G, un couple de passages qui se prêtent à la comparaison. A défaut de ces catégories, les plus remarquables, parce qu'elles contiennent, parmi les repos longs, ceux qui ont la moindre durée (C), et ceux qui ont la plus grande (F, G), il faut donc nous adresser aux repos qui ont une durée moins nettement caractérisée, par exemple les repos déterminés par des membres de 6 vers, soit D, ou de 8 vers, soit E.

Mais ceux-là présentent une difficulté nouvelle : c'est que par leur nature même il ne saurait y avoir, à leur endroit, d'accord entre la loi et les nombres. Les nombres existent, mais la loi se dérobe, et ne se traduit par aucune prévision que les nombres puissent satisfaire. On peut déduire de la loi d'attraction que les repos les plus longs tendent vers les coupes les plus importantes, et les repos les moins longs vers les coupes les plus faibles, mais on n'en déduit rien pour les repos qui ne sont ni l'un ni l'autre. Si nous voulons faire porter notre étude sur ces repos intermédiaires, il faut les traiter comme des repos longs quelconques, et leur appliquer la loi telle qu'elle se formule pour les repos longs pris sans distinction de longueur, opposés, non point à d'autres repos longs, mais aux repos courts : c'est que les repos longs doivent être attribués le plus souvent aux coupes les plus importantes, et que, de deux faits de versification donnés, ayant des repos de même durée, celui qui a la coupe la plus forte est le fait relativement homogène. Cette prévision une fois formée, puisque

nous cherchons des faits pour lesquels il y ait accord entre la loi et les nombres, nous les prendrons parmi les rencontres du discours et du vers dans lesquelles cet accord est, non seulement présent, mais établi par des différences numériques bien sensibles.

Soit la catégorie des repos correspondant à des membres de 8 vers (E). La distribution de ces repos, telle que l'indique le rapport du nombre E au nombre B, qui est celui des repos longs réunis ensemble, est pour chacune des quatre classes de coupes la suivante :

COUPES.	E/B =
Classe I	7 %
» II	8 »
» III	12 »
» IV	5 »

Renonçons à embrasser ces quatre nombres à la fois. Il importe peu, en effet, que leur progression soit ascendante, descendante, ou alternativement l'un et l'autre ; la loi d'attraction, qui ne permet pas de la prévoir, ne peut être ni confirmée par elle, ni infirmée. Retenons seulement les nombres affectés aux classes III et IV, la nature et la grandeur de leur différence. Ces nombres nous démontrent que les repos des groupes de 8 vers E sont beaucoup plus fréquents à la classe III qu'à la classe IV. Ils nous confirment pour ces repos en particulier le résultat numérique déjà obtenu pour les repos longs pris ensemble (B), et consigné dans le premier tableau (p. 425).

COUPES.	B/A =
Classe III	10 %
» IV	6 »

Ces deux résultats, qui sont d'accord, s'accordent en outre l'un et l'autre avec la loi d'attraction, qui fait prévoir que les repos longs sont plus fréquents aux coupes les plus fortes.

Ainsi, les repos qui correspondent à des membres de 8 vers nous présentent l'accord que nous cherchons entre la loi et les nombres. C'est parmi eux que nous choisirons des exemples, pour en obtenir une démonstration de la loi fondée sur l'étudedétaillée des passages. Des deux exemples à retenir, l'un aura une coupe de la classe III (trihémimère, hephthémimère, etc.), l'autre une coupe de la classe IV (coupe au premier trochée, au premier dactyle, etc.). Le premier est le plus conforme à la loi d'attraction, et le second le plus contraire : c'est celui-ci qui doit recèler pour le lecteur, et qui recèle en effet, comme nous allons le voir, les plus puissants motifs d'attention.

Les groupes XIII. 675-682 et XII, 132-139, divisés, l'un par la coupe au premier dactyle du vers XIII, 679¹, l'autre par l'hephthémimère du vers XII, 135², ont de grandes ressemblances pour le rythme, puisqu'ils contiennent huit vers l'un et l'autre, et pour le sens, puisque les quatre propositions principales situées de part et d'autre des deux repos sont également à l'indicatif présent. Quels sont donc les caractères différents qui justifient la coupe relativement faible du premier passage, et la coupe relativement forte du second ?

Si l'on s'en tenait aux éléments d'émotion qu'ils contiennent, il y aurait lieu de chercher la coupe la plus contraire à la durée du repos dans le livre XII, et la plus conforme dans le livre XIII, où le pathétique est beaucoup moins sensible. Au livre XIII, les personnages n'éprouvent aucune émotion. Anchise, son fils Énée et son petit-fils Iule, après avoir débarqué à Délos et avoir reçu du roi Anius le meilleur accueil, vont prendre du repos ; le lendemain matin, ils consultent l'oracle d'Apollon : voilà ce que nous apprend le début du groupe (v. 675-679). Dans la suite, nous voyons le roi

1. V. Dictionnaire, n° 1451, p. 336.

2. V. Dictionnaire, n° 1094, p. 312.

accompagner ses hôtes au moment du départ, et leur faire divers présents (vv. 679-682). Ce sont là des événements fort ordinaires, des scènes familières telles qu'Ovide en décrit fréquemment dans les *Métamorphoses*. Au, contraire, les vers 131-139 du livre XII appartiennent au combat d'Achille et de Cycnus. L'un des champions, Cycnus, est un héros mystérieux qui semble invulnérable ; l'autre, Achille, est au comble de la fureur, car il ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à prendre l'avantage. Ici commence le dernier épisode de la lutte : Achille se jette sur Cycnus, le frappe avec son bouclier, avec la garde de son épée, le force à reculer, le poursuit (vv. 132-135). Cycnus est saisi d'effroi ; il recule, son pied rencontre une pierre, il chancelle et se trouve terrassé (vv. 135-139). Désormais sa défaite et sa mort sont certaines. Le combat lui-même, la fureur d'Achille, l'effroi de Cycnus : voilà trois éléments de pathétique distincts et bien apparents.

Mais négligeons le caractère des faits pour en considérer l'enchaînement. L'histoire d'Anchise et d'Enée reprend alors l'avantage ; c'est là que la succession des faits ménage au lecteur la plus grande surprise, et l'emploi de la coupe au premier dactyle pour séparer les deux membres d'un groupe de huit vers, beaucoup plus long que la moyenne des groupes, est destiné à traduire cette nuance.

Le premier membre contient la conclusion des événements qui précèdent, et se suffit à lui-même. Énée a consulté l'oracle d'Apollon :

Cumque die surgunt adeuntque oracula Phoebi

(v. 677.)

Il n'a plus de raison de demeurer à Délos, et nous devinons que le départ est proche. La réponse du dieu :

Qui petere antiquam matrem cognataque iussit

Litora |

(vv. 678-679.)

tourne déjà notre attention vers l'avenir. La forme grammaticale même de cette dernière proposition, le passage du présent au parfait, semble indiquer la fin du récit et le début d'une nouvelle aventure. La mention de l'embarquement et du départ pourrait être négligée sans embarras pour le lecteur. C'est elle pourtant qui apparaît dès le début du second membre :

prosequitur rex et dat munus ituris

(v. 679.)

La nature et l'ordre des idées est, dans cette phrase, tout à fait inattendu : d'abord, le nouveau sujet (*rex*, c'est-à-dire Anius) n'est plus depuis longtemps présent à l'esprit du lecteur ; ensuite, la notion qui se laisse le plus aisément rattacher au premier membre est celle du départ (*ituris*) : or c'en est la plus éloignée ; elle est devancée et supplantée par une notion nouvelle, celle des présents (*dat munus*). La description de ces présents remplit les vers qui suivent (683-704). Rien ne la faisait prévoir, et cette suspension ou déviation du récit explique la rencontre d'un repos de sens important avec une coupe très faible au vers 679. L'épisode des vers 683-704, qui interrompt le récit des aventures d'Énée, provoque plus de surprise chez le lecteur que n'avait fait auparavant l'aventure des filles d'Anius (vv. 644-674), qui forme aussi une digression au milieu des histoires du cycle Troyen. En effet, nous avons appris (v. 638) que les Troyens ont été invités par leur hôte à un banquet, et nous savons que ces repas sont dans les Métamorphoses un prétexte à longs récits. Les descriptions d'objets telles que celle des vers 683 et suivants ne sont pas aussi fréquentes, et ne s'insèrent pas aussi aisément dans le cours de la narration.

Au livre XII, quel que soit le caractère pathétique des événements, leur succession du moins est parfaitement régulière et attendue. Les deux membres relèvent du même thème narratif, et non point, comme au livre XIII, de deux thèmes dis-

tincts qui se juxtaposent et ne s'enchaînent point : c'est le combat singulier d'Achille et de Cynus qui se poursuit. Il est vrai qu'au vers 132 commence une nouvelle phase de la lutte, pendant laquelle les deux sujets prendront à l'action une part différente de celle qu'ils avaient auparavant. Jusqu'ici, c'est Achille seul qui agit ; c'est encore lui qui occupe le premier membre du groupe, les vers 132-135 :

Haut tulit ulterius....

.....

Cedentique sequens instat turbatque ruitque

Attonitoque negat requiem |

Au vers 135, le sujet change ; pour la première fois, Cynus conduit l'action :

..... | pauor occupat illum

Ante oculosque natant tenebrae.....

(vv. 135-136.)

Mais cette péripétie est prévue et même nécessaire : tant que les attaques d'Achille demeuraient vaines, Cynus pouvait demeurer immobile ; maintenant au contraire, il est obligé de s'en défendre, ne fût-ce qu'en reculant. Ainsi, la marche du drame est plus régulière au livre XII qu'au livre XIII. Ce caractère explique l'emploi de la coupe la plus importante dans le premier passage, et de la coupe la moins importante dans le second ; et la comparaison de l'un avec l'autre aboutit, comme les précédentes, à confirmer la loi générale d'attraction.

Il est établi, en effet, que les repos longs qui correspondent à l'étendue totale des membres sont attirés par les coupes fortes du vers, comme les repos courts l'étaient par les coupes faibles. Ils sont le plus souvent disposés à la place qui leur appartient ; dans le cas contraire, le vers présente une disposition anormale, dont l'anomalie est calculée par le poète afin de rendre l'auditeur attentif.

L'étude des repos longs nous conduit, il est vrai, à restreindre

le domaine de la loi d'attraction aux repos déterminés pris en eux-mêmes, abstraction faite des éléments d'indétermination qui se présentent dans le discours et dans le vers. Mais il est facile d'écarter ces éléments de trouble, et les forces de répulsion qu'ils font pour ainsi dire rayonner autour d'eux. Il suffit de distinguer entre les différentes personnalités que revêt un objet donné, repos ou coupe, suivant les objets auxquels il est comparé, et c'est une distinction que notre instinct rythmique détermine aisément.

CHAPITRE IV

REPOS CORRESPONDANT A L'ÉTENDUE RELATIVE DES MEMBRES

- A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS (p. 489).
B) REPOS COURTS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 496). — α) Résultats généraux (p. 496). — β) Distinction des différentes catégories (p. 498).
C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 508). — α) Résultats généraux (p. 508). — β) Comparaison des repos de l'étendue relative avec les repos de l'étendue totale : puissance croissante de l'attraction (p. 509). — γ) Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 514).

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié les repos qui correspondent à l'étendue totale du groupe, ceux dont la durée se détermine en ajoutant l'une à l'autre les longueurs des deux membres. Mais le rythme du discours contient, nous l'avons déjà indiqué, deux autres sortes de repos, dont la durée s'obtient, non en ajoutant, mais en comparant les membres qu'ils séparent. Les repos de l'*étendue relative* se mesurent par la relation mathématique de ces deux longueurs. Les repos de l'*ordre des membres* dépendent de l'ordre dans lequel elles se présentent à l'oreille ; cet ordre est ascendant quand le plus petit membre est le premier, descendant quand il est le second.

Il nous reste à observer les deux dernières sortes de repos, non point en eux-mêmes, mais dans leur rapport aux repos du vers. Il s'agit en particulier, de vérifier la loi proposée sous forme d'hypothèse dès le début de cette troisième partie (p. 349), l'attraction des repos de même importance. Est-il vrai que les repos longs du vers attirent les repos longs du discours, et de même les repos courts du vers les repos courts du discours ?

La démonstration peut être faite par deux méthodes. L'une (méthode statistique), est l'étude sommaire des groupes d'exemples ; l'autre (méthode logique), est l'étude distincte et détaillée des exceptions les plus frappantes. Pour les repos de l'étendue relative et pour les repos de l'ordre des membres, nous avons décidé de n'employer que la première, la plus courte et la plus instructive.

En effet, les passages caractéristiques, qui se prêtent à une étude particulière, sont choisis d'après des règles simples ; ils sont commentés en suivant toujours le même plan ; ils conduisent toujours à la même conclusion. Nous craignons, qu'après les comparaisons qui remplissent une grande partie du chapitre précédent, celles des chapitres à venir ne paraissent monotones. De plus, l'observation des deux forces antagonistes qui produisent le rythme poétique, attraction et répulsion, est loin d'être achevée : elle prendra une part de plus en plus grande de notre temps et de notre effort. Enfin, à mesure qu'apparaissent des repos d'un genre nouveau, nous avons à les comparer aux repos déjà connus. Ce sont là, semble-t-il, des raisons suffisantes pour nous en tenir désormais aux nombres de l'étude statistique, et aux enseignements qu'ils contiennent.

On distingue la grandeur relative des membres avant de reconnaître si le plus grand précède le plus petit, ou le plus petit le plus grand. Les repos qui dépendent de la relation des membres sont donc perçus avant ceux qui dépendent de leur disposition. Nous suivrons dans notre étude l'ordre d'apparition des repos : nous observerons, d'abord les repos de l'étendue relative, ensuite les repos de l'ordre des membres.

A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS.

La première des opérations qu'exige notre analyse, est le

classement par ordre de durée des repos du discours et des repos du vers.

Pour ceux-ci, nous n'avons qu'à rappeler ici la répartition des coupes en quatre classes disposées par ordre de durée décroissante : Classe I : le repos à la fin (ou au début) du vers. — Classe II : les repos qui divisent les 6 temps marqués du vers en 2 groupes égaux : $3 + 3$. — Classe III : les repos qui divisent les temps marqués en 2 groupes moyennement inégaux ($2 + 4$, $4 + 2$), ou 3 groupes égaux ($2 + 2 + 2$). — Classe IV : les repos qui divisent les temps marqués en 2 groupes très inégaux ($1 + 5$ ou $5 + 1$) (v. Introduction, p. 29).

Arrivons maintenant aux repos du discours, qui sont, pour le moment, les repos de l'étendue relative. Quels sont les plus longs, quels sont les plus courts ? La définition du premier groupe est facile, celle du second se fait moins aisément.

Le principe général qui règle la durée de ces repos a été proposé dans l'Introduction (p. 88). Cette durée est d'autant plus longue, en d'autres termes, la cohésion des membres d'autant plus lâche, qu'ils sont plus égaux ; elle est d'autant plus courte, c'est-à-dire la cohésion des membres d'autant plus étroite, qu'ils sont plus inégaux.

Ce principe admis, il en résulte que les repos les plus longs se trouvent dans les groupes dont les membres sont exactement égaux. Ainsi, notre étude des repos longs se restreint à une catégorie bien délimitée, et facile à reconnaître. Bien délimitée, car l'égalité est une proportion mathématiquement définie, distincte de toutes les inégalités, même très légères. Facile à reconnaître, grâce à des indices matériels qui s'appliquent à toutes les égalités, et aux égalités seules : d'abord, les membres égaux sont distingués par le signe $=$; ensuite, ils contiennent le même nombre d'unités, c'est-à-dire de temps marqués : si les nombres d'unités sont identiques : 6 et 6, 12 et 12, etc., on sait qu'il y a égalité ; s'ils diffèrent, et quelle que soit la diffé-

rence, on reconnaît aussitôt l'inégalité. D'ailleurs, la distinction des membres égaux et des membres inégaux n'est point, dans la réalité de nos perceptions, aussi précise que dans les notations mathématiques : l'égal et l'inégal s'y rejoignent par des transitions insensibles. S'il est établi par la suite que les repos entre membres égaux se rencontrent le plus souvent avec les coupes les plus importantes du vers, nous devons attribuer par hypothèse une affinité semblable aux repos entre membres légèrement inégaux, et la supposer d'autant plus sensible que l'inégalité des membres est plus voisine de l'égalité parfaite.

Il reste à reconnaître les repos du discours qui ont la plus courte durée. Nous savons qu'ils se trouvent dans les couples où les membres sont le plus inégaux. Mais la difficulté est de mettre en pratique ce principe général, de délimiter un groupe d'exemples particulièrement remarquables et dignes d'étude.

Les repos très courts ne sont pas, comme les repos très longs, reconnaissables à des indices manifestes. Le signe $=$ convient seulement aux égalités exactes ; au contraire, les signes $<$ et $>$ s'appliquent à toutes les inégalités, fortes ou faibles, sans distinction. Je reconnais l'égalité exacte, à ce que je lis de part et d'autre du signe $=$ le même nombre : $2 = 2$, $3 = 3$, etc. ; mais pour l'inégalité très sensible, si le plus petit nombre est 2 par exemple, quel devra être le plus grand ? 3, 4, 5, 6, etc. ? Je l'ignore. La différence des deux cas se reconnaît dans l'emploi même des termes « égalité exacte » et « inégalité très sensible ». Il y a une égalité maxima, qui est l'égalité exacte ou parfaite. Il n'y a pas d'inégalité maxima : l'inégalité est sans limites, comme la suite des nombres ; si le plus petit membre a l'étendue 2 par exemple, le plus grand peut avoir, en théorie du moins, n'importe quelle étendue, 3, 4, 5, 6, 7, etc. Nous sommes donc réduits, pour définir les repos très courts, à user d'un arbitraire dont nous n'avons pas eu besoin pour définir les repos très longs.

Le procédé de définition le plus simple en apparence, celui qui se présente tout d'abord à l'esprit, si l'on considère seulement la relation mathématique des nombres, est le suivant. Les Métamorphoses contiennent, dans les limites assignées à notre étude, 13500 couples de membres. Retirons de ce total les repos indéterminés d'abord, et ensuite les égalités exactes ; il nous reste par exemple 10000 inégalités, 10000 proportions (ce nombre est pris d'ailleurs tout à fait au hasard). Ces proportions, nous pouvons les comparer entre elles, en ramenant le plus petit nombre à l'unité, c'est-à-dire en divisant le nombre de temps marqués compris dans le plus grand membre par le nombre de temps marqués compris dans le plus petit. Le groupe de $2 + 6$ temps marqués donnera la relation $1 : 3$; le groupe de $3 + 12$ la relation $1 : 4$, etc. Les différents groupes seront ainsi tous ramenés à la commune mesure de l'unité. Ils deviendront, $1 : 1 \times A$, $1 : 1 \times B$, etc. Il suffira alors de mettre à part les 100, 200, 300 groupes où le nombre multiplicateur de $1 : A$, B , etc., est le plus grand pour réunir les inégalités les plus grandes.

Malgré sa rigueur apparente, cette méthode ne supprime nullement l'arbitraire, puisque le nombre des groupes admis est fixé au hasard, puisque l'abandon des multiplicateurs *autres que A, B, etc.*, ne se fonde sur aucune théorie. Elle est, de plus, très longue. Elle comprend en effet trois opérations : 1° pour chaque groupe, l'estimation du nombre des temps marqués contenus dans les deux membres ; 2° pour chaque groupe encore, la division du plus grand des deux nombres obtenus par le plus petit ; 3° enfin, la comparaison et le classement des quotients de ces nombreuses divisions.

Puisqu'il nous faut admettre l'arbitraire, qui résulte de la nature même des objets, cherchons du moins un procédé plus simple et plus court. Nous ne pouvons définir les inégalités très sensibles en considérant la relation des deux membres : essayons de les définir en considérant l'étendue d'un seul des

deux, le plus petit. Elles seront alors beaucoup plus aisément reconnaissables. La seconde des deux opérations proposées plus haut, la division d'un des deux nombres qui mesurent les temps marqués par l'autre, est supprimée. La première, l'estimation du nombre des temps marqués, est de beaucoup simplifiée, car notre attention ne s'attache plus qu'à un seul des deux nombres qui mesurent la longueur des membres, et retrouve assez souvent le même ; la comparaison des nombres à considérer se fera aussi plus aisément.

Mais est-il permis de définir l'inégalité par l'étendue d'un seul des membres ? Nous devons, et nous pouvons, le démontrer. En théorie, l'inégalité la plus considérable se rencontre lorsque le plus grand membre a l'étendue maxima et le plus petit l'étendue minima ; aussi, lorsqu'on recherche des inégalités notables, l'attention se porte naturellement vers les groupes qui contiennent des membres très courts. Cet argument théorique provoque, il est vrai, l'objection suivante : supposons un groupe très étendu, par exemple de 100 temps marqués, où la répartition des unités rythmiques entre les membres soit 10 : 90 ; leur inégalité est très grande, soit celle de 1 à 9 ; malgré cela, le plus petit des deux a une longueur supérieure à la moyenne : il mesure deux vers moins deux temps marqués ; aussi le groupe risque-t-il, si l'on mesure l'inégalité à la brièveté du petit membre, de ne pas être mis au nombre des inégalités dignes d'étude. L'objection ne vaut qu'en théorie. Nous n'avons pas à considérer des expressions mathématiques, mais des faits donnés, les groupes rythmiques des Métamorphoses. Or, il s'en trouve assez peu qui aient une longueur de plus de 4 vers, ou 24 temps marqués ; et surtout, au-delà de cette limite, le nombre des exemples décroît rapidement à mesure que croît l'étendue du groupe. Il n'y a donc, en fait, de grandes inégalités que lorsqu'un des membres est très court : l'inégalité proposée plus haut 1 : 9, et appliquée au groupe-type de 24 temps marqués, suppose un premier membre

de 2 temps marqués seulement. Ainsi, pour réunir les repos de très faible durée, nous ne rechercherons plus les groupes à grande inégalité, mais les groupes à membres très courts : il est permis de substituer la seconde catégorie à la première.

Quant à définir les membres que nous nommerons très courts, l'observation du vers nous en fournit aussitôt le moyen. Pour le poète ou le lecteur exercé, l'étendue du vers hexamètre est l'étendue rythmique familière, sans cesse présente à l'oreille. Cette étendue est de 6 temps marqués, ou 3 + 3. L'image rythmique, pour ainsi parler, d'un nombre de 3 temps marqués, n'est donc pas associée à une impression d'inégalité, mais au contraire à une impression d'égalité. Pour rencontrer dans le vers l'inégalité, il faut qu'un des membres de la division binaire soit inférieur à l'hémistiche, par exemple $2 < 4$, $1 < 5$. Nous définirons donc membres très courts ceux qui comprennent 1 ou 2 temps marqués.

Voici quelques exemples des étendues ainsi définies. Parmi les membres de 1 temps marqué, on trouve : $\underline{1} \cup \cup^1$ (le premier dactyle) ; $\underline{1} \cup$ (le premier trochée) ; $\cup \underline{6} \cup$ (le dernier pied plus la dernière brève du cinquième) ; $\underline{6} \cup$ (le dernier pied) ; $\cup \cup \underline{4}$ (l'anapeste ou le spondée compris entre la penthémimère et l'hephthémimère) ; $\cup \cup \underline{3}$ (l'anapeste ou le spondée compris entre la trihémimère et la penthémimère) ; $\cup \cup \underline{4} \cup$ (la partie comprise entre la penthémimère et la fin du quatrième trochée). Les membres de 2 temps marqués les plus fréquents sont ceux que détermine la division du vers en trois parties, telle qu'elle s'opère le plus souvent : $\underline{1} \cup \cup \underline{2}$ (du début à la trihémimère) ; $\cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4}$ (de la trihémimère à l'hephthémimère) ; $\cup \cup \underline{6} \cup \cup \underline{6} \cup$ (de l'hephthémimère à la fin du vers). Les formes moins fréquentes sont, ou bien les variantes de celles-ci, c'est-à-dire celles qui, sans avoir exactement le même point

1. Les chiffres désignent, comme dans toutes les figures métriques employées jusqu'ici, le numéro d'ordre des temps marqués comptés de gauche à droite.

initial ou final, contiennent les mêmes temps marqués (par exemple $\overline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}$: de la trihémimère à la coupe bucolique), ou bien les groupes qui suppriment la division ternaire : ainsi ceux qui réunissent le second et le troisième temps marqué : $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}$ (du premier dactyle à la penthémimère), ou bien le quatrième et le cinquième : $\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\underline{\text{u}}$ (de la penthémimère au cinquième trochée).

En résumé, nous rechercherons les groupes à membres très courts, et non pas les groupes à membres très inégaux, parce que les deux catégories sont à peu près identiques, et que les premiers sont beaucoup plus faciles à reconnaître que les seconds. Mais il ne faut pas oublier qu'en principe la durée du repos se définit par la relation des deux membres, non par l'étendue de l'un d'eux, et qu'en fait les deux catégories ne coïncident pas exactement. La substitution de l'une à l'autre ne va donc pas sans arbitraire. Considérons les deux groupes suivants, dans lesquels la barre | et le repos *a* marquent la séparation des membres :

- 1°) $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}} \mid \overline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}$
 $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}} \overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}$
 $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}} \overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}$
 $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}} \overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}$
 2°) $\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}} \mid \overline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}\overline{\text{u}}\underline{\text{u}}$

Le premier comprend en tout 4 vers, soit 24 temps marqués, répartis entre les membres de la façon suivante : $3 < 21$; le second comprend les cinq premiers temps marqués du vers, divisés en $2 < 3$. Dans le premier, la relation d'étendue des membres est : 1 : 7 ; dans le second : 1 : 1,5 ; le premier a donc un repos d'étendue relative beaucoup plus court que le second. Cependant, le premier n'est pas compris parmi les groupes à membres très courts, qui vont désormais représenter pour nous les groupes à repos très faibles, et le second y est compris au contraire. On trouverait aisément un certain nombre d'anomalies analogues : des inégalités très grandes

ayant un petit membre d'étendue moyenne, et que nous aurons à négliger, des inégalités médiocres ayant un petit membre très court, et que nous devrons compter à la place des premières. Elles porteront moins de dommage aux résultats de notre recherche qu'il ne paraît tout d'abord : nous aurons à observer les repos le plus souvent à travers les nombres qui les représentent, et dans les nombres, les inégalités médiocres indûment admises compensent les grandes inégalités indûment exclues. Malgré cela, il faut reconnaître l'inexactitude du procédé : le groupe composé des repos avant ou après un membre très court ne coïncide pas exactement avec le groupe des repos entre membres très inégaux. Cette erreur, que nous commettons volontairement dans la définition des repos faibles du discours, parce que sans elle il est impossible de les étudier, se fera sentir quand nous les rapprocherons des coupes du vers : nous aurons à en tenir compte pour expliquer certains des résultats numériques obtenus, et les rendre conformes à la loi générale d'attraction.

B) REPOS COURTS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE).

α) Résultats généraux.

Nous connaissons maintenant les objets à comparer. Ce sont, d'une part les repos du vers classés par ordre de durée, et d'autre part les repos du discours, repos longs ou repos entre membres égaux, repos courts ou repos entre membres dont l'un au moins contient moins de 3 temps marqués. En comparant avec les repos du vers ces deux groupes de repos du discours, nous verrons se manifester l'attraction réciproque des repos de durée analogue.

La distribution des repos courts parmi les différentes coupes est indiquée dans le tableau suivant.

Les lettres qui s'y trouvent ont le même emploi que dans les tableaux statistiques correspondants du chapitre précédent, où il est question des repos de l'étendue totale (courts repos, p. 382; longs repos, p. 425). A désigne le total des repos entre propositions qui se rencontrent avec les coupes de la classe I, II, etc., y compris les repos indéterminés; B désigne le nombre des repos courts (repos avant ou après un membre court) qui se rencontrent avec les coupes de la classe I, II, etc. Dans la colonne B/A, on trouve le nombre x de la relation $\frac{B}{A} = \frac{x}{100}$.

COUPES.	B/A =
Classe I	3 %
» II	5 »
» III	29 »
» IV	34 »

Ainsi, les faits considérés comme des données statistiques, c'est-à-dire groupés ensemble et dénombrés purement et simplement, confirment les inductions tirées de la théorie. En partant des principes, avant tout recours aux faits, nous avons admis que les repos faibles du discours sont attirés par les coupes faibles du vers. Cette attraction est démontrée par les nombres qui précèdent. Les repos faibles sont relativement rares à la classe I, qui désigne la coupe la plus importante du vers, et leur nombre s'accroît progressivement à mesure que l'on passe de la classe I à la classe IV, c'est-à-dire des coupes les plus importantes aux moins importantes.

De plus, les quatre classes se répartissent en deux groupes bien tranchés: l'un comprend les deux premières et l'autre les deux dernières. En effet, les nombres qui leur correspondent sont très voisins pour I et II (différence: 2) et pour III et IV (différence: 5); la séparation nette est entre II et III (différence: 24).

Si l'on se reporte aux repos courts de l'étendue totale (p. 382), on y trouve la même progression croissante, et aussi la

même répartition des quatre classes : I près de II (1 et 5, différence 4) ; III près de IV (14 et 15, différence 1) ; II loin de III (5 et 14, différence 9). Tout à l'heure (pp. 425, 432), nous avons employé les différences des nombres à mesurer l'intensité de l'attraction qui entraîne les repos du discours vers les repos analogues du vers. En appliquant ici le même procédé, on remarque que l'attraction est plus forte pour l'étendue relative (total des différences $2 + 24 + 5 = 31$) que pour l'étendue totale (total des différences : $4 + 9 + 1 = 14$). Mais la conclusion n'est pas certaine, car la comparaison n'est pas tout à fait légitime. Nous observons directement les repos courts de l'étendue totale ; au contraire, nous n'observons pas les repos courts de l'étendue relative eux-mêmes, mais des repos à peu près équivalents (v. ci-dessus, p. 495). Aussi ne tiendrons-nous pas la différence observée pour assurée avant d'avoir fait la même comparaison entre les repos longs de l'étendue relative et les repos longs de l'étendue totale ; elle nous conduira d'ailleurs à un résultat semblable (v. plus loin dans le même chapitre, section C, paragraphe β).

β) Distinction des différentes catégories.

Le nombre désigné plus haut par la lettre B comprend des groupes de deux sortes : dans les uns, le petit membre contient deux temps marqués ; dans les autres, il n'en contient qu'un. Désignons par C les groupes du premier genre qui appartiennent à chacune des quatre classes, et par D les groupes du second genre. Quelle est, pour les différentes coupes, la proportion des exemples C et des exemples D, en d'autres termes la relation des nombres C et D au nombre total B ?

L'attraction des repos les plus prolongés vers les coupes les plus importantes doit se manifester encore dans les rapports de ces données nouvelles. On prévoit que les repos C, les plus

longs, seront plus nombreux à la classe I, et d'autant moins fréquents à mesure que l'on descend jusqu'à la classe IV ; au contraire, les repos D, les plus courts, doivent se présenter en plus grand nombre à la classe IV qu'à la classe I.

Ces présomptions sont-elles conformes à l'expérience ? C'est ce que nous apprend le tableau suivant :

COUPES.	C/B =	D/B =
Classe I	70 %	29 %
» II	55 »	44 »
» III	67 »	32 »
» IV	17 »	82 »

Pris dans leur ensemble, ces nombres démontrent l'attraction des repos forts vers les coupes fortes. En effet, parmi les nombres de la colonne C/B, 3 sur 4 (les nombres I, II et IV) vont en décroissant ; parmi les nombres de la colonne D/B, 3 sur 4 (les nombres I, II et IV) vont en croissant. Or, les repos C sont relativement forts et les repos D relativement faibles : donc les repos forts sont réellement plus fréquents aux coupes fortes et les repos faibles aux coupes faibles.

Il faut examiner maintenant l'élément anormal qui intervient dans les deux progressions, et qui en interrompt la régularité. Pour qu'elles fussent complètement harmonieuses, et conformes de tout point à la loi, il faudrait que le nombre appartenant à la ligne II fût plus fort dans la première et plus faible dans la seconde, que celui de la ligne III. Cela n'est pas. A consulter la succession réelle des nombres, les différentes classes de coupes se présentent, pour chaque colonne, dans l'ordre de grandeur suivant : I, III, II, IV. Comme le classement proposé I, II, III, IV n'est pas arbitraire, qu'il est au contraire fondé sur la hiérarchie théorique des coupes, nous saisissons là une contradiction entre la théorie et l'expérience. A la vérité, elle n'intéresse qu'un seul des nombres qui composent les deux progressions, et n'en détruit point la physionomie générale ; car il suffirait de modifier le seul nombre III pour les

rendre régulières ; malgré cela, le fait mérite d'être expliqué.

Le nombre III est plus fort qu'on ne le prévoit dans la colonne C/B, et plus faible dans la colonne D/B. Ces deux anomalies n'en forment qu'une seule ; l'une résulte de l'autre, et entraîne l'autre inévitablement. En effet, le groupe total B est formé par l'addition des groupes C et D ; si le groupe C est très nombreux, et occupe une très grande partie du total B, le groupe D en occupe une très petite, et inversement. Nous n'avons donc à fournir, pour le nombre C/B et pour le nombre D/B, qu'une seule explication.

Traduisons maintenant les données abstraites du problème en termes concrets. Pour les coupes de la classe III, coupes au tiers du vers, telles que la trihémimère ou l'hephthémimère, nous trouvons un très grand nombre de groupes où le plus petit membre contient 2 temps marqués (groupes C), et un très petit nombre de groupes où le plus petit membre ne contient que 1 temps marqué (groupes D). D'où vient cette inégale répartition ?

Considérons les repos du discours qui se rencontrent à la trihémimère. Les groupes qui ont un petit membre de 2 temps marqués seront représentés par une des deux figures suivantes :

1) $\underline{1} \cup \cup \underline{2} \mid \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \cup \cup \underline{5} \cup \dots$
 Ar'ge iaces' | quodque in tót lumina lumen.....
 (I, 720.)

si le petit membre est le premier, et

2) $\underline{1} \cup \cup \underline{2} \mid \cup \cup \underline{3} \cup \cup \underline{4} \dots \underline{5} \cup \cup \underline{6} \cup$
 omnia tellus
 Mundi oculus | mihi cre'de places'
 (IV, 228.)

s'il est le second. Quand le repos occupe une des coupes de la classe III situées vers la fin du vers, par exemple l'hephthémimère, nous obtenons les deux types suivants ; si le petit membre est le premier :

- 3) $\overline{\cup\cup}^3 \overline{\cup\cup}^4 | \overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$
 $\underline{1} \cup \dots$
 ne pro'na cadas' | indignaue laedi
 Crura.....

(I, 508.)

s'il est le second :

- 4) $\underline{1} \overline{\cup\cup}^2 \overline{\cup\cup}^3 \overline{\cup\cup}^4 | \overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$
 $\dots \cup^6 \cup$
 $\dots$ Bacchi
 Sithoniae celebrare nurus | nox con'scia sa'cris
 (VI, 588.)

Parmi ces quatre groupes, il en est deux (1 et 4) dans lesquels le petit membre commence ou finit avec le vers.

Opposons-leur maintenant les figures qui représentent les exemples D. dans lesquels le petit membre ne contient que 1 temps marqué. La coupe peut être, comme dans les exemples C, soit après le premier tiers du vers, par exemple à la trihéminère, soit avant le dernier, par exemple à l'hephthémère. Dans le premier cas, les groupes se ramènent aux deux types 5 et 6 :

- 5) $\cup^2 | \overline{\cup\cup}^3 \overline{\cup\cup}^4 \overline{\cup\cup}^5 \cup \dots$
 ubi est' | quae cura mei prior esse.....
 (XI, 422.)

quand le petit membre est le premier ;

- 6) $\underline{1} \overline{\cup\cup}^2 | \overline{\cup\cup}^3$
 $\dots \cup^6 \cup$
 $\dots$ in isto
 Corpore sit | dubito'
 (III, 612.)

quand il est le second. Dans le second cas, les deux types correspondants sont :

- 7) $\overline{\cup\cup}^4 | \overline{\cup\cup}^5 \overline{\cup\cup}^6 \cup$
 $\underline{1} \cup$
 $\dots$ retices' | nec mutua nostris
 Dicta.....
 (I, 655.)

avec le petit membre au début, et

- 8) $\cup \overset{2}{\cup} \cup \overset{2}{\cup} \cup \overset{4}{\cup} \cup \cup \overset{5}{\cup} \cup$
 suo propior sceleri est | magis horret (X, 46o.)

avec le petit membre en seconde place. Aucun des quatre types formés par les exemples D ne présente un petit membre qui commence ou finisse avec le vers : c'est la différence qui sépare ces exemples des exemples C.

Elle suffit à expliquer la fréquence de ceux-ci, la rareté de ceux-là. En effet, la coupe initiale ou finale du vers, qui forme à elle seule la classe I, est en théorie la plus importante du vers, et en fait la plus fréquemment représentée. C'est elle que nous trouvons le plus souvent, non seulement à l'intérieur du groupe, entre les membres, mais au début et à la fin. Prenons à part les groupes dont les membres sont séparés par une coupe de la classe III : trihéminère (types 1, 2, 5 et 6) ou hephthémimère (types 3, 4, 7 et 8) : la plupart d'entre eux doivent commencer et finir avec le vers ; parmi ceux qui n'ont pas cette double coïncidence, la plupart doivent en avoir au moins une, soit au début, soit à la fin : voilà ce que la théorie fait prévoir, et ce que l'expérience vérifie. Dans cet ensemble de groupes, séparons ceux dont le petit membre contient 2 temps marqués (types 1, 2, 3, 4) de ceux dont le petit membre en contient 1 (types 5, 6, 7, 8). Nous n'avons à tenir compte que du petit membre, puisque le grand nous est inconnu, et doit être traité comme indéterminé. Parmi les différentes étendues que peut recevoir le petit membre, les plus fréquentes doivent être celles qui assurent la coïncidence du début ou de la fin du groupe avec le début ou la fin du vers. En énumérant plus haut les huit types possibles de petits membres, nous avons vu, que seuls répondent à cette condition les groupes à membre de 2 temps marqués, dans deux cas sur quatre (types 1 et 4). Il est naturel qu'ils soient les plus fréquents, et les autres, les groupes à membre de 1 temps marqué, les plus

rares. C'est là un résultat de l'ordre d'importance assigné aux coupes par la structure rythmique même de l'hexamètre.

Pour plus de clarté, rappelons brièvement l'anomalie des nombres C/B et D/B, qui composent le tableau de la page 499, et l'explication que nous venons d'en proposer.

1° *Question*. — Le nombre des groupes où le repos est relativement long (groupes C, à membre de 2 temps marqués) devrait aller en décroissant en même temps que l'importance des coupes ; les groupes où le repos est relativement court (groupes D, à membre de 1 temps marqué) devraient être plus nombreux pour les coupes moins importantes. En fait, ni l'une ni l'autre de ces deux progressions, la première décroissante, la seconde croissante, ne se développe régulièrement ; elles sont toutes deux interrompues à la ligne III (coupes séparées par deux temps marqués du début ou de la fin du vers) par un nombre trop fort dans la première, trop faible dans la seconde.

2° *Réponse*. — Ces faits paraissent d'abord démentir la loi sur laquelle sont fondées nos prévisions, et qui sert de base à toute notre étude : l'attraction des repos importants du discours vers les coupes importantes du vers. Mais il n'en est rien ; ces exceptions n'ont point de portée générale ; elles s'expliquent par des circonstances particulières. En effet, la durée des repos étudiés est fondée sur la relation d'étendue de deux membres donnés : or, ce n'est point la relation des membres, qui explique l'anomalie des exemples à coupe III (trihémimère, hephthémimère, etc.), l'abondance surprenante des groupes C (à membre de 2 temps marqués), la rareté surprenante des groupes D (à membre de 1 temps marqué) ; l'explication se trouve dans l'étendue du petit membre pris à part, sans aucune considération du plus grand. L'anomalie résulte de l'aptitude des membres qui contiennent 2 temps marqués à remplir exactement l'espace compris entre la trihémimère et le début du vers, entre l'hephthémimère et la fin. Cette coïncidence entre

l'étendue des membres de 2 temps marqués et celle des subdivisions ternaires de l'hexamètre justifie les nombres anormaux dont nous avons à rendre compte ; mais elle n'a rien à voir avec la loi générale de concordance des repos du discours et des repos du vers, dont elle vient ici modifier les résultats ; celle-ci demeure intacte, et n'est point affaiblie par une exception qui s'explique en dehors d'elle.

L'explication qui précède contient toutefois une contradiction apparente, qu'il faut signaler et résoudre. Le classement des coupes du vers en quatre catégories d'importance différente n'y est-il pas interprété d'une façon illogique, et développé en deux conclusions contradictoires ? C'est, en effet, cette théorie qui nous permet d'affirmer que les deux progressions C/B et D/B (p. 499) doivent être en principe régulières, la première décroissante, la seconde croissante ; et c'est grâce à cette même théorie, que nous expliquons l'anomalie du troisième nombre, qui rend ces deux progressions irrégulières en fait.

Malgré l'apparence, les deux propositions ne se contredisent pas. Rappelons en effet la conséquence que nous avons tirée de la théorie : les repos du discours de la classe C, relativement importants puisque le plus petit membre contient deux temps marqués, doivent être plus fréquents aux coupes II qu'aux coupes III, parce que les coupes II (exemple : la penthémimère) sont plus importantes que les coupes III (exemple : l'hephthémimère). L'importance du repos du discours est déterminée par l'étendue des deux membres qu'il sépare : on voit donc intervenir ici deux membres, et une seule coupe qui se trouve entre eux, une coupe *médiane*. Formulons maintenant le fait que nous avons constaté, et son explication : les repos du discours de la classe C sont plus fréquents aux coupes III qu'aux coupes II, parce que le membre de deux temps marqués, s'il est limité par une coupe III (l'hephthémimère, par exemple), peut être contigu par son autre extrémité à la coupe initiale ou finale du vers. Désormais, il n'est plus ques-

tion de *deux membres*, ni de *la coupe médiane* dont la durée est définie par le rapport des deux membres, mais *d'un seul membre et des deux coupes* qui l'entourent, ses deux coupes *limites*. Ainsi, l'induction théorique tirée de la loi d'attraction s'applique à des membres associés par deux et à des coupes médianes isolées : l'explication des faits tirée de la même loi s'applique à des membres isolés et à des coupes limites associées par deux. Il n'est donc pas possible d'opposer l'induction à l'explication, de détruire l'une par l'autre. La loi d'attraction, observée dans des faits différents, produit des conséquences différentes ; rien de plus naturel.

Les éléments du rythme poétique, membres et coupes, peuvent être analysés, en effet, selon deux systèmes opposés : par membres associés et coupes isolées (coupes médianes), ou bien par membres isolés et coupes associées (coupes limites). Dès l'Introduction (p. 41), nous avons choisi le premier, et c'est en leur fonction de coupes médianes, d'après le rapport des deux membres, que nous avons, dans tous les chapitres précédents, défini et classé les repos des Métamorphoses. Pour les repos courts de l'étendue relative, nous avons dû renoncer au système suivi jusque là, et prendre l'autre : les groupes à repos courts ont été caractérisés, non par le rapport des deux membres, mais par l'étendue d'un seul d'entre eux, le plus petit. Il y a là, sans doute, une disparate : nous en avons donné plus haut (p. 492) les raisons ou les excuses. Mais, une fois admise la définition des repos par l'étendue d'un membre isolé, il est légitime de faire intervenir cette même étendue pour expliquer les difficultés qui se présentent.

Les nombres surprenants qui démentent la loi d'attraction, qui accusent une fréquence ou une rareté anormale de certains repos à certaines coupes, résultent précisément de ce que nous avons défini les repos courts de l'étendue relative comme des coupes limites, par la longueur d'un seul des membres, puis distingué ces repos en catégories, de manière à avoir cette lon-

gueur exactement déterminée : repos avant ou après un membre de 2 temps marqués (C), repos avant ou après un membre de 1 temps marqué (D). Il se trouve qu'aux coupes de la classe III (hephthémimère, etc.), les repos relativement longs (repos C) sont beaucoup trop nombreux, et les repos relativement courts (repos D) beaucoup trop rares. Pourquoi ? Parce que, si le petit membre contient 2 temps marqués (repos C), la coupe III, prise comme une des coupes limites du membre, admet comme autre coupe limite la coupe finale du vers ; au contraire, si le petit membre contient 1 temps marqué (repos D), l'une de ces coupes limites exclut l'autre. Mais supposons que la durée des repos soit rapportée à l'étendue des deux membres pris ensemble, ou du moins, pour indiquer la condition la plus générale, la moins rigoureuse, supposons que cette durée soit définie sans que l'étendue d'un des membres soit désignée avec précision : alors aucune des anomalies que nous venons de rencontrer ne se produit. En effet, les coupes limites de chaque membre ne sont alors nulle part connues toutes deux à la fois ; par conséquent, les motifs de disposition du groupe fondés sur la recherche de telle coupe limite, qui exige telle autre coupe limite à l'autre extrémité du membre, demeurent sans effet.

Observons par exemple les repos courts de l'étendue relative sans distinction de durée, tous réunis en une seule masse (désignée par la lettre B, p. 497). Il est naturel que leur disposition, indiquée dans le tableau de cette même page, soit conforme à la loi d'attraction, car ils ne donnent point prise à la force qui vient contrarier cette loi, c'est-à-dire à l'influence de la coupe finale du vers considérée comme coupe limite, attirant à elle l'autre extrémité du membre. On connaît les effets de cette force. Aux coupes de la classe III (trihémimère, hephthémimère, etc.) elle fait affluer en trop grand nombre les repos des groupes dont le petit membre contient 2 temps marqués (repos C), tandis qu'elle en écarte presque tous les repos des

groupes dont le petit membre contient 1 temps marqué (repos D). Aux coupes de la classe IV (coupe au premier trochée, coupe au cinquième trochée, etc.), elle multiplie ceux-ci et raréfie ceux-là. Mais parmi les groupes en question (B), ne se trouvent ni groupes à petit membre de 2 temps marqués (C), ni groupes à petit membre de 1 temps marqué (D), puisque ces deux sortes de groupes ne sont pas encore distinguées l'une de l'autre ; l'influence de la coupe finale du vers ne peut donc pas s'exercer. En d'autres termes, on trouve les groupes C et les groupes D confondus ensemble, et comme l'influence de la coupe finale attire les uns vers certaines coupes en même temps qu'elle en détourne les autres, ces deux effets opposés se détruisent et disparaissent.

Dans les repos courts de l'étendue relative pris sans distinction (repos B), les forces qui émanent de la coupe finale considérée comme coupe limite demeurent sans effet parce qu'elles se détruisent. Mais il y a des cas où elles ne s'exercent même pas : c'est ce qui se produit toutes les fois que la coupe limite qui occupe l'autre extrémité du membre n'est pas déterminée, c'est-à-dire toutes les fois que la longueur d'un des membres n'est pas définie indépendamment de l'autre. Il en est ainsi pour les courts repos de l'étendue totale (v. p. 379). Leur distribution est conforme à la loi d'attraction, et cela, non seulement quand on en observe l'ensemble (tableau p. 382), mais encore quand on en distingue les différentes espèces (tableau p. 384). Les nombres du second tableau, comme ceux du premier, forment des séries croissantes ou décroissantes, suivant les cas, mais toujours régulières. Cette régularité s'explique parce que la distance exacte du point de séparation des membres (coupe médiane) aux limites du groupe (coupes limites), c'est-à-dire l'étendue de chaque membre pris à part, n'est point précisée ; les différents groupes sont, au contraire, toujours définis par l'étendue totale, c'est-à-dire par la longueur des deux membres pris ensemble.

Quelle est, en somme; la signification des nombres que nous venons de réunir et de commenter ? Ils nous démontrent que les repos les plus courts de l'étendue relative se rencontrent d'ordinaire avec les repos les plus courts du vers. Cette coïncidence s'accuse par la succession constamment croissante, ou constamment décroissante, des nombres qui composent les tableaux ci-dessus. Il s'y rencontre, il est vrai, des résultats inattendus, mais ces anomalies ont leur explication particulière, et ne diminuent pas la valeur démonstrative de l'ensemble.

C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE).

α) Résultats généraux.

La loi d'attraction, appliquée aux repos longs de l'étendue relative, a pour effet de les attirer vers les coupes longues du vers. Nous avons maintenant à l'examiner sous ce nouvel aspect, à observer si les faits lui apportent une confirmation ou un démenti. Les repos longs sont, nous l'avons dit plus haut (p. 490), les repos entre membres égaux. Quant aux coupes, nous les classerons ici comme partout ailleurs en quatre catégories désignées par les chiffres I, II, III, IV. Soit A le nombre total des repos entre propositions qui se rencontrent à chacune des quatre catégories de coupes, et B le nombre des repos longs. L'inconnue de la relation $\frac{B}{A} = \frac{x}{100}$ nous indique la fréquence relative des repos longs aux différentes coupes. C'est cette inconnue qui se trouve désignée dans le tableau suivant :

COUPES.	B/A =
Classe I	15 %
» II	25 »
» III	9 »
» IV	7 »

Les repos B sont des repos très longs du discours. Si la loi d'attraction est vraie, ces repos doivent se rencontrer plus souvent avec les coupes les plus importantes du vers, c'est-à-dire entrer pour une plus large part dans le nombre total des repos entre propositions que l'on trouve à ces coupes. Aussi le nombre qui correspond à la relation B/A doit-il être plus grand pour les coupes fortes, et plus petit pour les coupes faibles. Si l'on dispose, comme dans le tableau précédent, les quatre classes de coupes par ordre d'importance décroissante, et que l'on écrit en face du signe de chaque classe, le nombre B/A qui appartient à cette classe, il faut, pour démontrer la loi d'attraction, que les quatre nombres se présentent suivant une progression décroissante.

C'est là, en effet, le cas des trois derniers nombres : le nombre II est plus grand que le nombre III, et le nombre III que le nombre IV ; quant au nombre I, qui est plus grand que les nombres III et IV, mais plus petit que le nombre II, il fait exception à la loi. Nous nous occuperons plus tard de cette exception, et nous chercherons à l'expliquer ; achevons auparavant d'examiner la partie régulière de la progression.

β) *Comparaison des repos de l'étendue relative avec les repos de l'étendue totale : puissance croissante de l'attraction.*

Les nombres qui composent cette partie peuvent en effet servir, non seulement à déceler l'affinité des repos longs pour les coupes fortes, mais à en mesurer la puissance. Cette affinité, qui traduit la force même de l'attraction, paraîtra d'autant plus grande que la décroissance des quatre nombres est plus rapide, qu'ils présentent à qui les compare des différences plus sensibles. A cet égard, les nombres en question ne signifient rien, si on les observe en eux-mêmes ; mais ils prennent un sens si on les compare aux repos correspondants (repos longs) de l'étendue totale.

Au tableau de la page 425, les différences des trois derniers nombres sont les suivantes : 1 (de II à III) et 4 (de III à IV), ensemble 5. Les repos longs de l'étendue relative présentent des différences beaucoup plus fortes : $16 + 2 = 18$ (p. 508). Il faut bien conclure de là que l'attraction s'exerce plus fortement sur les repos longs de l'étendue relative que sur les repos longs de l'étendue totale ; et ce résultat paraîtra très naturel, si l'on considère et le caractère de l'attraction, qui est d'autant plus puissante que les repos ont une plus grande durée, et la nature des repos représentés par les nombres.

Parmi les repos longs de l'étendue totale, il ne s'en trouve aucun qui atteigne la plus grande longueur possible ; étant donné un repos extrêmement long, par exemple le repos d'un groupe de 30 vers, nous pouvons toujours concevoir, et rencontrer ailleurs, un repos plus long. D'ailleurs, le groupe des repos longs de l'étendue totale, tel que nous l'avons défini, ne comprend pas seulement des repos très supérieurs à la moyenne, par exemple des repos dont les membres mesurent 10 vers, 13 vers et plus ; il en comprend aussi qui dépassent la moyenne de très peu, par exemple les repos entre membres de 5 ou 6 vers. Pris ensemble, les repos très longs et les repos moins longs se fondent en une longueur médiocre ; à cette longueur médiocre des repos correspond une attraction médiocrement intense, qui produit entre les nombres de repos attribués aux quatre classes de coupes des différences assez faibles. Les repos longs de l'étendue relative ont tous la même durée, puisqu'ils correspondent tous à la même relation des membres, qui est l'égalité parfaite ; et cette durée est très longue, très supérieure à la durée moyenne, qui est celle des repos entre membres moyennement inégaux. Les repos longs, entre membres égaux, ne sont pas seulement très longs, mais aussi longs que possible : puisque la longueur du repos grandit en même temps que diminue l'inégalité des membres, nous ne saurions concevoir de longueur plus grande que celle des repos

entre membres exactement égaux. Ainsi, les repos longs de l'étendue totale ont, pris ensemble, une longueur médiocre, pris à part, une longueur toujours inférieure à la plus grande possible ; les repos longs de l'étendue relative ont tous une longueur très grande, et même la plus grande possible. Comme l'attraction croît avec la longueur des repos, on trouve nécessairement, et pour deux raisons, une attraction plus intense dans ceux-ci que dans ceux-là.

Nous avons constaté plus haut (p. 498) la même différence entre les repos courts de l'étendue relative et les repos courts de l'étendue totale : les nombres qui mesurent la puissance de l'attraction sont plus grands dans l'étendue relative. Toutefois, l'interprétation de ces nombres pouvait alors paraître douteuse, et nous l'avions ajournée jusqu'au moment où des résultats semblables seraient obtenus pour les longs repos. Ces résultats, nous les possédons maintenant : il est désormais certain que l'attraction se fait plus vivement sentir dans les repos courts de l'étendue relative que dans les repos courts de l'étendue totale.

Mais une difficulté se présente : nous ne pouvons pas expliquer la différence des repos courts, comme celle des repos longs, par la nature différente des objets comparés. Les deux groupes, repos courts de l'étendue totale et repos courts de l'étendue relative, contiennent l'un et l'autre, plusieurs durées, plusieurs catégories : dans l'un et dans l'autre, on trouve des repos aussi courts que possible, aussi vivement attirés que possible vers les coupes faibles : soit, pour l'étendue totale, les repos entre deux membres qui contiennent un seul temps marqué chacun, ou même un seul temps marqué à eux deux ; pour l'étendue relative, les repos avant ou après un membre qui ne contient qu'un temps marqué, ou même qui n'en contient pas. Il est cependant nécessaire de rattacher ces deux faits semblables : progrès de l'attraction dans les repos courts de l'étendue relative, progrès de l'attraction dans les repos

longs de l'étendue relative, à la même explication : voici celle qui paraît convenir à l'un et à l'autre.

Les repos de l'étendue totale dépendent de l'observation des membres réunis, et les repos de l'étendue relative de la comparaison des membres distingués ; les premiers se présentent donc avant les seconds. Entre ceux-ci et ceux-là, il se fait en nous, par l'exercice, une sorte de progrès : nous percevons plus intensément le rapport des rythmes, les affinités respectives des différentes durées de repos pour les différentes coupes. Ainsi, la grandeur croissante de l'attraction dans les repos de l'étendue relative, comparés aux repos de l'étendue totale, résulte bien de la nature même des repos, à condition d'entendre par ce mot, non point leur durée, mais le procédé d'observation des membres qui permet de la définir.

Quand nous avons observé le progrès de l'attraction dans les repos longs de l'étendue relative tout seuls, avant d'avoir songé à en rapprocher les repos courts, nous avons expliqué ce fait par une autre cause, par la durée très longue de ces repos. Mais les deux explications, l'une fondée sur la durée des repos, l'autre fondée sur l'accoutumance qui nous rend plus sensible la relation du discours et du vers, se laissent aisément concilier, et n'en forment en réalité qu'une seule. Le fait le plus général, c'est un progrès dans notre aptitude à percevoir les impressions rythmiques : elle se fortifie par l'exercice, et se trouve plus grande dans l'observation des repos de l'étendue relative. Examiné en détail, ce progrès se traduit par deux conséquences différentes, d'ailleurs également nécessaires : d'une part, nous percevons des impressions analogues avec plus d'intensité, d'autre part, nous percevons des impressions plus intenses. La première se manifeste à la fois dans les repos longs et dans les repos courts ; elle produit un renforcement de l'attraction qui, commune aux uns et aux autres, attire les uns vers les coupes fortes et les autres vers les coupes faibles ; elle contient donc l'explication la plus générale qui se puisse

donner de la différence que nous avons observée en comparant les repos de l'étendue relative aux repos de l'étendue totale, dans la répartition de ces deux sortes de repos entre les coupes. Quant au progrès dans l'intensité des impressions perçues, il ne peut se reconnaître que dans les repos longs, et même dans les repos les plus longs ; en effet, les repos de l'étendue totale nous présentent déjà les repos les plus courts possibles, les impressions de brièveté les plus intenses, les plus éloignées de la durée moyenne. Au contraire, c'est seulement dans les repos de l'étendue relative, que nous sommes capables de saisir des repos qui ont la durée la plus longue possible. Nous les mettons alors à part des autres, en rejetant au nombre des durées moyennes tous ceux qui n'ont pas cette durée absolue et parfaite, et nous composons avec eux seuls le groupe des repos longs : auparavant, dans les repos de l'étendue totale, nous n'avions pu embrasser nulle part la longueur la plus grande possible ; l'effort de notre perception n'avait produit en nous que des repos parfois très longs, jamais tels qu'ils ne puissent pas être inférieurs à d'autres ; aussi nous avait-il fallu comprendre dans le groupe des repos longs, faute de pouvoir isoler la durée absolument longue, des longueurs inégales, dont les plus faibles touchent de près la longueur moyenne.

Ainsi, nous devenons plus sensibles aux impressions rythmiques à mesure que notre oreille s'exerce davantage à les percevoir. Nous venons de constater ce progrès dans les repos de l'étendue relative, et en particulier dans l'attraction. Mais celle-ci n'est pas la seule force qui produise le rythme : les repos longs n'éprouvent pas seulement une attraction vers les coupes fortes, mais encore une répulsion vers les coupes faibles ; nous verrons bientôt, en observant cette seconde force, qu'elle est, elle aussi, plus intense dans les repos de l'étendue relative que dans les repos de l'étendue totale, parce que les premiers se présentent plus tardivement à notre observation (v. plus loin, même section, fin du paragraphe 7).

Enfin, les repos de l'étendue relative ne sont pas les seuls qui s'offrent à nous dans la seconde période de notre analyse, après que nous avons isolé et comparé les deux membres du groupe : à ce moment, nous percevons aussi les repos de l'ordre des membres, qui se mesurent, non par la grandeur de l'inégalité, mais par la disposition des masses rythmiques inégales. Il est naturel de supposer dès maintenant, que le progrès de l'activité rythmique, la puissance croissante de l'attraction et de la répulsion, se feront sentir dans les repos de l'ordre des membres comme dans les repos de l'étendue relative, si on les rapproche, eux aussi, des repos de l'étendue totale. Nous trouverons plus tard cette induction confirmée par les nombres qui nous permettent de mesurer l'intensité des forces rythmiques (v. plus loin, chapitre v, section B, paragraphe β , au début).

Il nous faut auparavant terminer l'étude des repos longs de l'étendue relative. Nous avons reconnu, s'exerçant sur eux, la force appelée attraction ; elle s'accuse par la décroissance régulière des quantités de repos attribuées aux trois dernières classes de coupes. Il nous reste à décrire la force antagoniste, la répulsion. Nous n'avons pas seulement à en dénoncer l'existence : elle se manifeste par l'anomalie du nombre attribué (p. 508) à la coupe de la première classe, à la coupe finale ; nous devons expliquer comment elle s'exerce, et en quoi les repos de l'étendue relative diffèrent, à cet égard, des repos de l'étendue totale.

γ) Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion.

Le résultat obtenu pour la classe I est, nous l'avons signalé déjà, en contradiction avec les autres, et avec la loi d'attraction. Cette loi exige que la progression des nombres considérés soit régulièrement décroissante, c'est-à-dire que le plus grand

nombre appartienne à la classe I, le plus grand après celui-ci à la classe II, et ainsi de suite. En réalité, le nombre de la classe I (15) est plus petit que celui de la classe II (25). Il faut expliquer cette anomalie.

Auparavant, nous en rapprocherons un autre fait, qui n'est pas à la vérité contraire à la loi d'attraction, mais qui n'est pas expliqué par elle. En observant les différences des nombres affectés aux quatre classes de coupes, on peut mesurer l'intensité de l'attraction. Opérons cette mesure en même temps dans tous les repos qui correspondent à l'étendue relative des membres, les repos courts que nous avons étudiés tout à l'heure (v. p. 497), et les repos longs que nous étudions maintenant, et comparons les résultats obtenus. Il convient d'exclure de la comparaison les nombres I des deux colonnes B/A : celle des repos longs (p. 508) et celle des repos courts (p. 497). En effet, le nombre I des repos longs est plus petit que l'un des trois suivants, alors qu'il devrait être le plus long de tous ; il fait apparaître, non pas l'attraction, qui aurait pour effet d'attirer les repos les plus longs vers la coupe la plus forte, mais une répulsion qui les en éloigne ; il ne peut pas servir à mesurer la force de l'attraction ; il doit disparaître des calculs que nous proposons à cet effet, et avec lui l'objet que nous aurions à lui opposer, le nombre I des repos courts. Restent les nombres II, III et IV des deux tableaux, la partie régulière des deux progressions, régulièrement croissante dans l'une, régulièrement décroissante dans l'autre. Les différences de II à III, de III à IV, sont pour les repos courts $24 + 5 = 29$, pour les repos longs $16 + 2 = 18$, donc beaucoup plus faibles dans ceux-ci.

Réunissons maintenant les enseignements que les nombres nous apportent ; considérons les faits que ces nombres traduisent, c'est-à-dire les effets de l'attraction : nous constatons que l'attraction se trouve, dans les repos longs, *détruite* à la coupe finale, *affaiblie* aux autres coupes.

En étudiant les repos longs qui correspondent à l'étendue totale des membres, nous avons déjà observé, et ces anomalies numériques, et les faits qu'elles représentent, et la cause qui les explique. Les repos des groupes qui dépassent quatre vers ont, en effet, une tendance à s'éloigner de la coupe finale : leur nombre est donc moins grand à cette coupe, et la différence entre ce nombre et le suivant (le nombre des repos attribués aux coupes de la classe II) est plus faible que ne le fait prévoir la loi d'attraction ; tel est l'*affaiblissement* en ce qui concerne la coupe finale. Le mouvement qui entraîne ces repos ne les transporte pas seulement hors de la coupe finale, mais aussi loin que possible de celle-ci, c'est-à-dire vers les coupes faibles (classes III et IV) ; les nombres affectés à ces coupes sont accrus d'autant, ils se trouvent moins différents l'un de l'autre, et moins différents l'un et l'autre du nombre qui les précède (celui de la classe II) : voilà l'*affaiblissement* aux trois dernières classes de coupes. Supposons que l'éloignement des repos longs pour la coupe finale atteigne sa plus grande intensité : alors il ne restreint pas seulement la supériorité de grandeur du nombre I sur les nombres II ou même III et IV, il rend ce nombre plus petit que celui ou ceux qui le suivent ; il n'y a plus seulement rapprochement entre les quatre termes de la progression décroissante, mais leur ordre même est bouleversé ; l'effet de l'attraction, qui impose la grandeur décroissante des nombres, n'est pas seulement atténué, il est *détruit*.

La force qui éloigne les repos longs de la coupe finale vers les coupes faibles, nous l'avons appelée *répulsion* ; elle est produite par l'incompatibilité de nature et de voisinage qui existe entre ces repos et les valeurs rythmiques indéterminées, c'est-à-dire la coupe finale elle-même prise dans son caractère d'indétermination, et les repos indéterminés dont cette coupe est le siège naturel. La répulsion ne détruit pas l'attraction : elle s'exerce concurremment avec elle ; le même repos long contient en

effet deux repos distincts : l'un qui s'oppose aux valeurs déterminées, et qui est soumis à l'attraction, l'autre qui s'oppose aux valeurs indéterminées et qui est soumis à la répulsion. Les nombres de la statistique représentent les effets combinés des deux forces : quand la répulsion est inférieure en puissance, elle ne fait qu'affaiblir les effets de sa rivale ; quand elle l'emporte, elle les détruit.

Nous avons observé plus haut (pp. 443, 446, 448, 451) la répulsion directement, dans les vers mêmes du poète : nous avons constaté qu'elle s'y trouve en effet, et comment elle s'y exerce. Il est inutile de renouveler l'expérience à propos des repos qui correspondent à l'étendue relative des membres. Pour montrer que la répulsion est présente dans ces repos comme dans ceux du chapitre précédent, il suffit de considérer l'exercice de la répulsion tel que nous l'avons décrit : on reconnaît qu'il dépend de la grandeur même du repos long, qui détermine sa relation avec les repos moyens et avec les valeurs indéterminées, mais non pas du procédé de mesure par lequel nous estimons cette grandeur : peu importe qu'elle soit mesurée par l'addition, la comparaison ou la disposition des membres.

Tout d'abord, en décrivant la répulsion dans le chapitre précédent, en résumant la description dans celui-ci (ci-dessus, p. 516), nous n'avons eu presque nulle part à indiquer la nature du repos, s'il s'agissait de l'étendue totale, de l'étendue relative ou de l'ordre des membres. Voilà qui démontre le caractère universel de la répulsion, commune aux trois ordres de repos. Mais il faut pousser la démonstration plus loin, et considérer les éléments rythmiques que la répulsion met en jeu.

Ce sont d'abord les repos longs eux-mêmes, et les repos moyens : en comparant les uns aux autres, notre attention se concentre sur les premiers, et c'est ce surcroît d'attention qui provoque le conflit entre eux et les valeurs indéterminées. Pour que la répulsion s'exerce, il suffit donc à ce moment qu'il y ait

des repos longs et des repos moyens, et que l'attention s'attache aux premiers plus qu'aux autres. Ces conditions se rencontrent dans les repos de l'étendue relative aussi bien que dans les repos de l'étendue totale. Elles dépendent, en effet, du rapport des objets, et non point de leur nature intime ; elles supposent faite la mesure des repos, mais n'imposent point tel procédé de mesure, l'addition des membres plutôt que leur comparaison. Le moment décisif, dans l'exercice de la répulsion, c'est la rencontre des repos longs avec les valeurs indéterminées. Celles-ci comprennent la coupe indéterminée (coupe finale) et les repos indéterminés du discours : mais nous ne nous occuperons que de ceux-ci ; il sera question de l'autre plus loin. Les repos longs sont présents dans l'ordre de l'étendue relative comme dans l'ordre de l'étendue totale. Quant aux repos indéterminés, ils appartiennent aussi bien à l'un qu'à l'autre. En effet, par leur nature, ils se dérobent à toute appréciation ; si nous essayons de leur appliquer à toute force l'un des procédés de mesure employés pour les autres repos, ils se prêtent également à tous ; le même repos indéterminé contient trois indéterminations : l'une quant à l'étendue totale, qui le rend comparable aux repos de l'étendue totale, l'autre quant à l'étendue relative, etc. Parmi les éléments de la répulsion, il nous reste à examiner ceux qui appartiennent au vers : la coupe finale en tant qu'indéterminée, et les coupes à l'intérieur du vers réparties en quatre degrés d'importance. Il est évident que les coupes du vers s'opposent en même nombre et avec la même disposition aux trois sortes de repos du discours, et qu'elles ne sont nullement liées à l'un d'entre eux. Nous avons établi dès le début de notre travail, que le rythme du vers est, non seulement distinct du rythme du discours, mais complètement indépendant de lui.

Ainsi, toutes les impressions rythmiques dont l'enchaînement détermine la répulsion, se trouvent dans les repos qui correspondent à l'étendue relative. Il faut en conclure, non

que la répulsion peut s'y exercer, mais qu'elle ne peut pas ne pas s'y exercer. Elle nous apporte donc l'explication des anomalies statistiques que nous avons signalées.

Pour achever de démontrer qu'elle existe, et qu'elle produit les effets décelés par ces anomalies, nous pouvons recourir ici à la même combinaison de nombres que nous avons employée plus haut (v. p. 426). La répulsion émane des valeurs indéterminées : supprimons celles-ci (il suffit d'ailleurs de supprimer les seuls repos indéterminés) : nous ferons disparaître la répulsion, et, si vraiment ils dépendent d'elle, les effets contraires à la loi d'attraction. Cette suppression peut être opérée, non pas dans les repos du poème, mais dans les nombres qui les représentent. Nous avons appelé B le nombre des repos longs, A le total des repos ; appelons A' le même total diminué des repos indéterminés ; comparons les nombres affectés aux quatre classes de coupes dans l'ancienne progression B/A (p. 508) et dans la nouvelle progression B/A' :

COUPES.	B/A' =
Classe I	29 %
» II	25 »
» III	9 »
» IV	7 »

La progression B/A' est régulière : la classe I reçoit le nombre le plus grand de repos ; l'infraction la plus notable à la loi générale, celle que nous avons appelée *destruction*, disparaît en même temps que les repos indéterminés : c'est qu'elle est produite par leur influence¹.

1. Mais l'affaiblissement ne disparaît pas : les nombres II, III et IV des relations B/A' sont identiques aux nombres II, III et IV des relations B/A ; leurs différences sont donc les mêmes (et inférieures de la même quantité à celles des nombres qui leur correspondent dans le tableau statistique des repos courts (p. 497). On constate d'ailleurs la même persistance de l'affaiblissement, la même identité des nombres II, III et IV, quand les relations B/A et B/A' sont appliquées aux repos longs de l'étendue totale (v. chapitre précédent, p. 425 et p. 427). Elle s'explique également bien pour les deux sortes de repos.

La répulsion se fait donc sentir dans les repos qui se mesurent par la comparaison des membres, comme dans ceux qui se mesurent par leur addition. Observons-en de plus près les effets.

La répulsion se manifeste, nous le savons, sous deux aspects, avec deux intensités différentes. La répulsion *faible*, inférieure en puissance à l'attraction, ne fait que diminuer les différences des nombres attribués aux quatre classes de coupes (*affaiblissement*). La répulsion *forte*, supérieure à l'attraction, bouleverse la relation régulière que celle-ci établit entre l'ordre d'importance des coupes et l'ordre de grandeur des nombres : la coupe I reçoit, par exemple, non pas le plus grand nombre, mais le second ou le troisième par ordre de grandeur (*destruction*). Parmi les repos longs de l'étendue totale, on distingue plusieurs durées, plusieurs catégories : repos des groupes de 5, 6, 8 vers, de 10 vers, de 13 vers et au-dessus. La répulsion faible et la répulsion forte se présentent suivant l'ordre naturel des choses : la première, quand on observe la longueur médiocre, celle qui se compose de toutes les autres réunies, et

Nous savons depuis longtemps que les repos indéterminés sont très rares à l'intérieur du vers. Si nous prenons les repos attribués aux coupes II, III et IV, et si nous substituons au total A le total A', qui est le même moins les repos indéterminés, il est certain que nous ne produirons aucun changement, puisque A' est presque identique à A. L'épreuve qui résulte de la comparaison des relations B/A et B/A' n'est donc légitime que si l'on y admet, et même comme objet principal d'attention, la coupe finale, c'est-à-dire le nombre I. Quant à l'identité permanente des nombres II, III et IV, elle traduit dans les nombres la très grande rareté des repos indéterminés à l'intérieur du vers.

L'interprétation de cette identité, en ce qui concerne la répulsion, est la suivante. Elle ne signifie pas que la répulsion n'a point de part dans l'attribution des repos déterminés aux coupes autres que la coupe finale ; elle signifie que les repos déterminés sont dirigés vers ces coupes par l'influence des repos indéterminés réunis à la coupe finale, et non par celle des repos indéterminés égarés dans l'intérieur du vers. Ces derniers repos ne sauraient avoir aucune part dans la disposition du rythme : ils sont trop peu nombreux, d'abord, et ensuite nous reconnaissons en les percevant qu'ils font exception à l'usage ordinaire du poète. En somme, l'identité des nombres II, III et IV démontre que l'exercice de la répulsion est tel que nous l'avons décrit, que le conflit entre repos longs et valeurs indéterminées se produit à la coupe finale, et se propage de là aux autres coupes.

qui rappelle encore à l'oreille la durée des repos moyens ; la seconde, quand on isole les très grandes longueurs, les plus éloignées de la moyenne et par conséquent les plus surprenantes.

Dans les repos qui correspondent à l'étendue relative, il n'y a qu'une seule catégorie, qui comprend tous les repos des groupes à membres égaux, et eux seuls. Cette catégorie unique correspond aux catégories multiples des repos qui se mesurent à l'étendue totale des membres. Avant d'avoir observé les faits, nous admettons également qu'elle soit traitée, ou comme la réunion de toutes celles-ci, comme une longueur médiocre, en recevant le plus faible degré de répulsion, ou comme certaines d'entre elles, par exemple les plus remarquables, étant soumise alors à la répulsion la plus forte. En observant le poème, en dénombrant les repos, nous constatons dans les repos longs de l'étendue relative la répulsion forte, celle qui, non seulement atténue, mais détruit les effets de l'attraction : la progression décroissante des nombres réunis page 508 est, non seulement resserrée, mais bouleversée. Il faut expliquer pourquoi ces repos subissent la répulsion forte, et non la répulsion faible.

Pour trouver la raison de ce fait, nous considérerons en même temps les deux sortes de repos qui sont traités de même par le poète : d'une part, les repos les plus longs dans l'ordre de l'étendue totale, ceux des groupes de 10 vers, de 13 vers et plus ; d'autre part, dans l'ordre de l'étendue relative, les repos de l'unique catégorie, ceux des groupes à membres égaux.

Quand nous lisons des vers, nous sommes d'abord contents d'en apprécier sommairement le rythme. Nous établissons parmi les éléments qui le composent les distinctions les plus générales, les plus nécessaires. Les coupes se trouvent alors réparties en quatre classes, les repos en trois groupes : repos courts, repos moyens, repos longs. Cette analyse nous permet déjà d'apercevoir plus ou moins clairement la loi générale du

rythme poétique, la loi d'attraction. Mais celle-ci ne nous intéresse pas en ce moment ; tournons nos regards vers la loi secondaire de répulsion, c'est-à-dire vers les repos longs. A ce moment, ils forment à nos yeux une masse compacte d'objets confus, nous ne distinguons point entre eux ; de leurs différents caractères, nous ne retenons que ce qu'il faut pour les distinguer des repos moyens. Le repos d'un groupe de 10 vers (étendue totale) a alors pour nous la même durée que le repos d'un groupe de 5 vers, c'est-à-dire la durée médiocre commune à tous les repos longs, différente de celle des repos moyens, mais assez voisine de celle-ci pour lui être très aisément comparée. Le repos d'un groupe à membres égaux (étendue relative) demeure présent à notre esprit pendant une durée juste suffisante pour dépasser de peu celle d'un repos moyen ; cette durée équivaut à la durée médiocre des repos de l'étendue totale. Quel que soit l'ordre auquel appartiennent les repos, étendue totale ou étendue relative, il n'y a pour tous les repos longs qu'une seule durée médiocre, voisine des repos moyens. Mais l'intensité de la répulsion grandit, nous l'avons constaté, avec la durée des repos, avec la différence qui sépare cette durée de celle des repos moyens. A ce moment d'appréciation sommaire, la durée des repos longs est médiocre, et la différence qui les sépare des repos moyens est faible : aussi tous les repos longs sans distinction, en particulier ceux des groupes de 10 ou 13 vers (étendue totale), ceux des groupes à membres égaux (étendue relative), éprouvent-ils seulement la répulsion à son degré le plus faible.

Mais un lecteur qui a le goût des vers ne se contente pas d'en percevoir confusément le rythme. Il sait que le poète en a disposé les éléments avec soin, afin de lui être agréable, et que plus son appréciation sera attentive et approfondie, plus son plaisir sera grand. Aussi ne se contente-t-il pas de séparer, parmi les repos qui correspondent à l'étendue totale, les repos longs des repos moyens ; il veut distinguer, dans les repos

longs eux-mêmes, différentes durées. Alors, les repos des groupes de 5, 6, 8, 10, 13 vers se dégagent de la durée médiocre qui tout à l'heure les enveloppait tous ; ils se disposent en une série ordonnée, dans laquelle la durée du repos grandit en même temps que la longueur des membres. Avec la durée du repos grandit aussi la quantité d'attention qu'il exige, l'opposition entre lui et les valeurs déterminées, et enfin l'intensité de la répulsion. Ainsi, les repos les plus longs, quand ils nous sont exactement connus, se trouvent distingués des autres, non seulement par leur durée plus longue, plus différente des repos moyens, mais par une répulsion plus intense, celle que nous avons appelée répulsion forte.

Dans les repos longs de l'étendue relative, l'appréciation exacte que demande notre oreille ne peut se faire en comparant les durées longues entre elles, car il n'y a qu'une seule longue durée, celle des repos entre membres égaux ; mais elle se fait en comparant les durées longues réelles à la durée idéale la plus longue possible. Soit a le repos observé, A et B ses membres : $A^a = B$. Tout d'abord, nous percevons le repos long a , et nous constatons qu'il dépasse en longueur les repos moyens. Ensuite, nous cherchons à en déterminer plus exactement la durée ; il ne se rencontre aucune autre durée longue, a' , a'' , etc., à laquelle nous puissions la comparer ; malgré cela, nous demeurons attentifs, et nous prolongeons l'examen du repos afin de parvenir au résultat cherché. Cet examen une fois terminé, nous avons reconnu que tous les repos longs ont la même durée, mais aussi qu'ils ont tous la durée la plus longue qu'un repos de leur nature puisse avoir. En effet, dans l'ordre de l'étendue relative, la durée des repos grandit en même temps que la ressemblance entre les longueurs des membres. On ne peut concevoir de ressemblance plus parfaite que l'exacte égalité, ni de durée plus longue que celle du repos entre membres exactement égaux. Ainsi, la durée du repos long a se trouve enfin déterminée, non parce qu'il est plus long

que tel autre, mais parce qu'il est aussi long que possible. Mais pendant que se prolongeait notre étude, la durée du repos se prolongeait aussi, et son rapport aux repos moyens se modifiait. Au début de notre observation, le repos long avait sa longueur *minima* ; il était tout voisin des repos moyens, séparé d'eux seulement par un léger surcroît de durée. A la fin, le repos long a sa longueur *maxima*, non pas celle qui suffit à le distinguer des repos moyens, mais celle qui est nécessaire pour le rendre semblable au repos idéal, au plus long repos concevable ; il nous paraît alors très différent des repos moyens, aussi différent que possible. Observons maintenant la répulsion. Elle grandit en même temps que la durée du repos, que sa distance aux repos moyens. Le repos long mal connu, provisoire, était soumis à la répulsion faible ; mais le même repos bien connu, dans son aspect rythmique définitif, est soumis à la répulsion forte, et c'est elle qui manifeste ses effets dans le poème.

Que l'on observe, dans l'ordre de l'étendue totale, les repos les plus longs pris à part, ou, dans l'ordre de l'étendue relative, les repos longs tous réunis parce qu'ils ont tous la même longueur, on voit la répulsion faible et la répulsion forte se succéder dans le même ordre, et avec la même relation d'importance. La première apparaît d'abord ; mais elle se transforme vite en répulsion forte, et les effets médiocres qui correspondent à sa médiocre puissance ne sont pas ceux qui déterminent le rythme du vers. La répulsion forte n'apparaît qu'après un peu de temps, et au prix d'un peu d'effort ; mais elle dépasse, absorbe et fait oublier la première, en s'annexant les effets de celle-ci et en y ajoutant les siens propres. Chacun des repos que nous venons d'étudier traverse en effet deux périodes. D'abord, nous prenons une vue confuse des éléments du rythme ; nous distinguons le repos long des repos moyens, sans approfondir sa nature ; nous lui attribuons la quantité tout juste nécessaire de durée et d'attention. Ensuite, nous nous efforçons d'obtenir

la connaissance complète du repos, d'accuser autant que possible les différences qui le distinguent des autres repos, soit longs, soit moyens ; nous lui accordons autant de durée et d'attention que nous le pouvons faire sans l'égaliser aux autres repos qui en méritent plus que lui, ou bien même, à défaut d'autres repos plus longs, toute la durée et toute l'attention possibles. C'est seulement quand la connaissance complète du repos est obtenue, par un effort conscient ou inconscient, que nous nous sentons maîtres du rythme ; alors seulement le poète commence à composer ses vers, le lecteur à les apprécier. Dans la période de perception confuse se produit entre les repos et les valeurs indéterminées la répulsion faible, celle qui est inférieure en puissance à l'attraction ; dans la période de connaissance complète se produit la répulsion forte, supérieure à l'attraction : c'est donc cette dernière répulsion qui donne leur forme aux vers du poète, c'est elle que le lecteur y reconnaît.

Il est facile d'isoler dans le poème lui-même les deux périodes d'appréciation, les deux appréciations du même repos. L'épreuve réussit pour n'importe quel vers et pour n'importe quel repos. Nous ne reviendrons pas aux repos de l'étendue totale ; mais voici deux repos longs de l'étendue relative (*a*), c'est-à-dire deux repos dont les membres sont égaux parce qu'ils contiennent le même nombre d'unités rythmiques (temps marqués) :

Ille cauis hausto spargit me puluere palmis |^a
Inque uicem fuluae tactu flauescit harenae

(IX, 35-36.)

Digredimur paulum |^a rursusque ad bella coimus

(IX, 42.)

Nous faisons d'abord de ces vers une lecture superficielle, celle qui conviendrait à un passage de prose, et qui permet de connaître le sens des mots, le sujet du récit. Le repos *a* est déjà distinct des autres, mais il dure très peu de temps. Les

perceptions acquises ne nous permettent pas, nous le sentons, d'apprécier le rythme des vers. La seconde lecture (qui pour un lecteur expérimenté est la seule) est plus lente, plus attentive. Nous nous arrêtons beaucoup plus longtemps au repos *a*, et nous discernons mieux le caractère propre de sa durée, qui lui vient de l'égalité des membres. La voix accuse même, semble-t-il, deux nuances distinctes : la durée plus longue, supérieure, et de beaucoup, aux repos moyens, et la durée très longue, aussi longue que nous pouvons la percevoir, non seulement dans ce groupe, mais dans n'importe quel autre. En effet, non seulement nous donnons au repos *a* toute sa durée, aux deux membres toute leur distance, mais nous ajoutons à cette durée un léger surcroît, comme pour ajourner le second membre et exciter l'attention. Cet artifice du débit ne se rencontre que dans les groupes à membres égaux : il distingue l'égalité parfaite, semblable partout à elle-même, de toutes les inégalités, même très légères.

Les périodes principales de la répulsion se déroulent de la même manière dans les repos très longs de l'étendue totale et dans les repos longs de l'étendue relative : la répulsion, d'abord très faible (répulsion faible), y grandit nécessairement, et s'y établit enfin dans toute sa force (répulsion forte). Mais, à prendre dans le détail les opérations accomplies par notre sens rythmique, on trouve entre eux certaines différences.

La première de ces opérations, c'est l'appréciation des repos très longs (étendue totale) ou des repos longs (étendue relative) par rapport aux repos moyens. Cette appréciation se fait d'autant mieux, que l'on trouve dans l'un et l'autre cas des éléments accessoires qui permettent de mieux mesurer la différence des objets comparés. Ainsi, dans l'ordre de l'étendue totale, le groupe des repos longs pris ensemble, qui comprend à la fois les repos très longs, ceux des membres de 10 ou 13 vers, et les repos les moins longs, ceux des membres de 5, 6 vers, etc., et qui les réunit en un type de longueur médiocre,

s'intercale, et forme un intermédiaire, entre les repos moyens et les repos très longs. Dans l'ordre de l'étendue relative, on trouve un intermédiaire analogue, mais non pas identique. Le groupe des repos longs n'y comprend qu'une seule durée ; ce sont les mêmes repos, qui revêtent d'abord la longueur médiocre, ensuite la longueur très grande, qui nous paraissent d'abord très voisins, ensuite très éloignés des repos moyens. Entre ceux-ci et les repos longs pris dans leur très grande longueur, sous leur forme définitive, la transition s'établit par l'intermédiaire de ces mêmes repos longs tels qu'ils se sont présentés d'abord, avec leur longueur médiocre. Cette image première est repoussée au loin quand se forme la seconde, qui seule entre dans la composition et dans l'appréciation du vers ; mais elle demeure dans notre souvenir, et nous aide à mesurer exactement celle qui la remplace. En définitive, le repos à durée médiocrement longue et le repos à durée très longue, bien que distingués par nous, correspondent à un seul et même objet ; ils sont perçus au même endroit du poème, et déterminés par les mêmes membres. Au contraire, les repos médiocres et les repos très longs de l'étendue totale sont des objets différents, au moins en partie ; on peut distinguer dans le poème lui-même les repos qui appartiennent à l'un des groupes et pas à l'autre, les couples de membres qui produisent la longueur médiocre et jamais la longueur très grande. Ainsi, à prendre les impressions que contient le vers réel, celles de l'étendue relative sont plus simples que celles de l'étendue totale, et cette simplicité se fait sentir jusque dans le détail de la répulsion.

On y découvre une autre différence, que nous avons reconnue ailleurs (p. 509 et suiv.) entre ces deux ordres de repos. Dans les repos de l'étendue relative, les impressions recueillies sont plus intenses, et le sens rythmique plus actif. Ces repos nous obligent à percevoir, en effet, la durée la plus longue possible : nous savons que nous ne trouverons dans aucun autre poème des repos plus longs que les repos entre membres égaux ; aussi

nous leur accordons toute la durée, toute l'attention dont nous sommes capables. Au contraire, la longueur totale des membres est sans limite ; quelle que soit la durée d'un repos de l'étendue totale, que ses membres mesurent 15, 20 ou 30 vers, nous pouvons toujours lui opposer l'image d'un repos plus long, et nous ménageons notre effort en conséquence. Mais la répulsion dépend de la durée des repos et en revêt les caractères : aussi la répulsion est-elle plus intense dans les repos de l'étendue relative que dans les repos de l'étendue totale : ceux-ci n'éprouvent jamais la répulsion la plus forte possible, et ceux-là l'éprouvent toujours.

Si l'on écarte ces différences, c'est-à-dire l'intensité plus grande qu'elle manifeste, et la moindre complexité de ses éléments, la répulsion s'exerce sur les repos de l'étendue relative comme sur les repos de l'étendue totale ; elle y conserve la même nature, et y produit les mêmes effets. C'est elle qui y combat l'attraction, et qui crée, dans les nombres de la statistique, les anomalies que nous avons eu à expliquer. Dans l'étendue relative, comme dans l'étendue totale, elle est le plus souvent inférieure à l'attraction : c'est celle-ci qui l'emporte partout ailleurs qu'à la coupe finale, c'est elle qui détermine l'ordre de grandeur de la plupart des nombres qui indiquent la distribution des repos.

CHAPITRE V

REPOS CORRESPONDANT A L'ORDRE DES MEMBRES

- A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS ; SIMPLICITÉ CROISSANTE DES DEUX GROUPES (p. 529).
- B) REPOS COURTS ; ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 535). — α) Résultats généraux (p. 535). — β) Comparaison des repos courts de l'ordre des membres avec les repos courts de l'étendue totale et de l'étendue relative ; puissance croissante de l'attraction (p. 536).
- C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 541). — α) Résultats généraux (p. 541). — β) Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 542). — γ) Dépendance réciproque des repos courts et des repos longs de l'ordre des membres (p. 560). — δ) Comparaison des repos longs de l'ordre des membres avec les repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative ; derniers effets de la répulsion (p. 567).

Le rythme du discours contient une troisième et dernière espèce de repos, ceux que nous avons appelés repos de l'ordre des membres ; ils correspondent à l'ordre dans lequel se succèdent les deux membres inégaux d'un groupe donné. Ces repos sont-ils régis par la même loi que les autres ? laissent-ils paraître la même concordance du discours et du vers, qui tend à réunir ensemble les repos longs des deux rythmes aussi bien que les repos courts ? Telle est la plus importante des questions auxquelles nous devons répondre.

A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS ; SIMPLICITÉ CROISSANTE DES DEUX GROUPES.

La réponse ne peut manquer d'être la même que pour les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative, et il semble

que dans le cas présent nous devons l'obtenir avec moins d'effort.

En effet, pour distinguer les repos courts et les repos longs du discours, et délimiter ces deux groupes, il nous a fallu, dans les chapitres précédents, chercher hors de la théorie rythmique un moyen légitime, et le justifier auprès du lecteur. Au contraire, le classement des repos qui dépendent de l'ordre des membres se fait en vertu de la théorie rythmique elle-même. Nous savons déjà, que les repos longs sont ceux des groupes descendants, où le plus long membre précède le plus petit ; les repos courts, ceux des groupes ascendants, où le plus petit membre précède le plus long (v. Introduction, p. 93). Voilà pour les repos du discours. Quant aux repos du vers, leur classement ne change pas, quelle que soit la nature des repos du discours qui s'offrent à la comparaison : c'est le classement en quatre degrés d'importance ; nous l'avons déjà exposé plus d'une fois.

Les repos de l'ordre des membres diffèrent des autres repos du discours par un caractère très important, qui est leur grande simplicité. Les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative ont, du moins en théorie, une durée infiniment variable ; pour les repos de l'ordre des membres, le nombre des durées ou des catégories de repos différentes est déterminé, et limité à deux. Prenons les repos dont la durée se mesure à la longueur des deux membres réunis (étendue totale) ; le nombre de ces longueurs est, en théorie, illimité : on trouve des groupes de 3, 4, 5, 6 temps marqués, 1, 2, 10, 20 hexamètres, et l'on peut en concevoir de 40, 50, 60, etc. ; le nombre des repos mesurés par ces longueurs est illimité lui aussi. Il en est de même, si l'on détermine la durée du repos par la relation des deux membres (étendue relative) ; si le premier membre contient 1 temps marqué, le second peut en contenir 1, 2, 10, 50, 100, etc., et ce sont là autant de relations différentes, et autant de repos différents ; la longueur du premier membre est d'ail-

leurs illimitée comme celle du second, et l'on conçoit ainsi une infinité de relations possibles, une infinité de repos. Représentons-nous maintenant les repos dont la durée varie suivant que le groupe commence par le petit membre :

Viximus innocuae ; | si mentior, arida perdam
Quas habeo frondes et caesa securibus urar.

(IX, 373-374.)

ou par le grand :

Siqua fides miseris, hoc me per numina iuro
Non meruisse nefas : | patior sine crimine poenam.

(IX, 371-372.)

tout en demeurant indépendante des autres caractères des membres, soit réunis, soit isolés. Les relations des membres qui déterminent la durée des repos sont au nombre de deux, sans plus : il faut bien que le groupe commence par l'un des membres ou par l'autre. Chacune de ces relations prise à part n'admet aucune variété, aucune distinction : le petit membre est ou n'est pas le premier ; il ne l'est pas plus ou moins ; dans tous les groupes où il précède l'autre, le repos de l'ordre des membres a la même durée. Ainsi, le nombre des durées se réduit, dans le possible et dans le réel, à deux. Si l'on sépare les repos longs et les repos courts, chaque groupe ne comprend qu'une seule durée, qui est la même dans tous les exemples.

Au lieu d'embrasser toutes les durées de repos, observons seulement ceux qui se signalent à l'attention de l'auditeur par leur insigne longueur ou leur insigne brièveté, et qui à ce titre ont seuls place dans notre étude. Dans ces groupes choisis, nous constatons encore, de l'étendue totale à l'étendue relative, de l'étendue relative à l'ordre des membres, une simplicité croissante. Les repos courts de l'étendue totale sont les repos des groupes dont les membres réunis contiennent moins de 6 temps marqués ; cet ensemble se compose de 5 sortes de groupes ou de 5 durées de repos : groupes de 1, 2, 3, 4 et 5 temps marqués. Quant aux repos longs, ce sont ceux des groupes

dont la longueur dépasse 4 hexamètres : le nombre des repos longs est donc illimité en théorie ; en réalité, le repos le plus long des *Métamorphoses* mesure 25 hexamètres : il se trouve à la fin du vers XV, 564, et sépare l'un de l'autre les deux membres du groupe qui occupe les vers 552 à 576. En consultant d'autres poèmes, on n'y trouverait sans doute pas beaucoup de repos plus longs que celui-ci ; nous pouvons donc estimer à une vingtaine le nombre des durées qui composent en fait la série des repos longs de l'étendue totale¹. Les repos longs de l'étendue relative sont limités, en principe et en fait, à une seule catégorie : celle des repos entre membres égaux, et les repos courts à deux : celle des groupes dont le petit membre contient 2 temps marqués, et celle des groupes dont le petit membre en contient 1. Ainsi, les deux séries de repos notables de l'étendue totale admettent ensemble 26 espèces différentes de repos ; les repos notables de l'étendue relative sont au nombre de 3 seulement. Chaque espèce de repos traduit une impression différente reçue par l'auditeur ; ainsi, le nombre des impressions rythmiques remarquables est beaucoup moins grand pour celles qui dépendent de l'étendue relative des membres que pour celles qui dépendent de leur étendue totale. Il est moins grand encore pour les repos de l'ordre des membres que pour les repos de l'étendue relative, puisque les repos notables, qui sont en même temps tous les repos possibles, s'y ramènent à 2 durées.

Cet appauvrissement progressif des trois sortes d'impressions rythmiques : étendue totale, étendue relative, ordre des membres, s'explique par l'ordre dans lequel elles se présentent à l'attention de l'auditeur. L'oreille embrasse d'abord les deux membres réunis, et à ce moment reconnaît et mesure le repos de l'étendue totale ; ensuite, elle sépare les deux membres l'un

1. Repos des groupes de 5, 6, 7... 25 hexamètres, soit dans les *Métamorphoses* 21 types de repos longs.

de l'autre, et les compare l'un à l'autre ; alors apparaissent les repos qui dépendent de cette appréciation comparative, et dont elle détermine la durée : d'abord le repos de l'étendue relative, ensuite le repos de l'ordre des membres. Nous avons décrit dans l'Introduction (p. 86), avec plus de détails, comment se succèdent et s'enchaînent les trois ordres d'impressions rythmiques : il nous suffit maintenant de renvoyer le lecteur à ce passage.

Quand se présente à nous le repos de l'étendue totale, notre attention, ou plutôt notre aptitude à distinguer, est encore toute fraîche : nous nous prêtons à percevoir des impressions différentes, et même nous les recherchons : la riche variété des repos de l'étendue totale satisfait ce premier effort. Mais, après l'avoir donné, nous ne pouvons plus le renouveler pour les deux autres aspects du repos ; nous nous trouvons désormais incapables d'ajouter un grand nombre de faits aux faits déjà perçus. Parmi les repos longs et courts de l'étendue relative et de l'ordre des membres, nous ne retenons donc plus que ceux qui sont tout près de la limite extrême de brièveté ou de longueur. Le nombre des nuances à distinguer ne peut d'ailleurs être inférieur à deux (un repos long, un repos court), sans quoi il n'y aurait pas de comparaison possible entre les repos du discours et les repos du vers : cette extrême simplicité est atteinte par les repos qui s'offrent à l'attention en dernier lieu, les repos de l'ordre des membres. Quant aux repos de l'étendue relative, ils comprennent trois durées ou trois impressions rythmiques notables ; ce nombre n'est pas le produit du hasard ; il approche de très près le nombre le plus petit que l'on puisse concevoir (2), puisqu'il n'en diffère que de 1 unité ; cependant il ne se confond pas avec lui, et il permet à l'oreille de distinguer, quant au nombre des impressions notables, les repos de l'étendue relative et les repos de l'ordre des membres. Nous avons besoin, en effet, pour ménager notre attention, de reconnaître les trois sortes de repos qui com-

posent le rythme du discours à des signes aussi simples et aussi commodes que possible. Nous les distinguons d'abord l'un de l'autre par la relation des membres, qui sert à les mesurer, et qui est différente pour chacun d'eux ; mais pour observer cet indice, il faut un effort de définition, d'analyse. Nous les distinguons aussi par le nombre des impressions notables qu'ils nous envoient : les repos de l'étendue totale sont les repos à impressions nombreuses ; les repos de l'étendue relative sont les repos à impressions très peu nombreuses, et les repos de l'ordre des membres les repos à impressions aussi peu nombreuses que possible. Cette différence de complexité est, pour ainsi dire, matérielle et superficielle ; elle se perçoit sans effort, et s'ajoute, pour plus de clarté, à la différence de nature, qui est plus importante et plus subtile.

D'ailleurs, si les trois repos du discours diffèrent par leur nature, par leur ordre d'apparition et par la variété des nuances, ils sont également indépendants, et également dignes d'attention (v. p. 95). Nous nous attachons aussi volontiers à l'un qu'à l'autre, et nous avons conscience de mal connaître le rythme du discours, si nous ne possédons pas les trois éléments qui le composent. Chacun des repos se détermine par sa mesure propre, sans rien devoir à aucun autre : nous apprécions la longueur des deux membres réunis en négligeant le rapport des deux longueurs ; par contre, s'il s'agit de déterminer ce rapport, l'étendue totale du groupe ne nous apporte aucun secours, et elle ne se trouve même pas, à ce moment, présente à notre pensée.

Avant de diviser les repos de l'ordre des membres en longs et courts, pour étudier séparément ces deux espèces, il faut signaler un dernier caractère propre à ces repos. La fréquence des repos d'un groupe donné, repos longs ou repos courts, se détermine en comparant le nombre des repos du groupe (B) au nombre total des repos (A). C'est l'opération que nous avons déjà répétée maintes fois, et que nous appliquerons encore dans

le cas présent. Mais toutes les pauses du discours, soit entre propositions, soit entre mots, ne contiennent pas un repos de l'ordre des membres. La période est ascendante quand le plus petit membre précède l'autre, et descendante quand il le suit : elle n'a l'un ou l'autre caractère que s'il y a un membre plus petit et l'autre plus grand ; quand les membres sont égaux, le couple est indifférent : le repos qui se mesure à l'ordre des membres est insaisissable, inexistant. Il faut donc, lorsqu'il s'agit des repos de l'ordre des membres, exclure du total A les repos entre membres égaux. Ils sont par nature incapables de contenir un repos de cette nature, soit long soit court ; or, l'opération que nous nous proposons de faire, la division de A par B, consiste en somme à comparer le nombre des repos réels, longs ou courts, au nombre des repos possibles. Nous choisirons donc pour terme de comparaison du nombre B, qui désigne suivant les cas les repos longs ou courts de l'ordre des membres, non point le total A, qui nous a servi pour les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative, mais le total A', qui diffère de A en ce qu'il ne contient pas les couples à membres égaux.

Cette remarque faite, nous mettrons à part les repos courts et les repos longs, et nous les étudierons successivement, en commençant par les premiers.

B) REPOS COURTS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE).

α) Résultats généraux.

Si l'on observe les repos des couples où l'ordre est ascendant, les résultats obtenus par le calcul de la relation $\frac{B}{A'} = \frac{x}{100}$ sont les suivants pour les quatre classes de couples :

COUPES.	$B/A^4 =$
Classe I	35 %
» II	55 »
» III	61 »
» IV	67 »

Ces résultats sont conformes aux prévisions que l'on peut fonder sur la loi de concordance du discours et du vers. Puisque les repos des groupes ascendants sont des repos courts, ils doivent, en vertu de cette loi, se rencontrer le plus fréquemment aux repos du vers qui ont la plus faible durée. Et en effet, si l'on dispose les coupes du vers par ordre de durée décroissante, comme dans le tableau ci-dessus, les nombres qui leur correspondent, et qui indiquent la fréquence des repos courts de l'ordre des membres, grandissent constamment de la première classe à la dernière. La loi d'attraction est donc aussi nettement confirmée par l'emploi des repos de ce genre, qu'elle l'est par la distribution des repos courts de l'étendue totale et de l'étendue relative.

β) *Comparaison des repos courts de l'ordre des membres avec les repos courts de l'étendue totale et de l'étendue relative : puissance croissante de l'attraction.*

Les nombres du tableau ci-dessus contiennent encore d'autres enseignements, qui apparaissent quand on considère, non plus ces nombres eux-mêmes, mais les différences qui sont entre eux. Si l'on ajoute ces différences l'une à l'autre, le total obtenu mesure la puissance de l'attraction, puisque c'est l'attraction qui rend inégale l'affinité des repos observés pour les quatre classes de coupes, et qui fait attribuer à celles-ci des quantités de repos différentes. Si l'on isole ces différences pour les comparer entre elles, les quatre classes de coupes se trouvent comparées elles aussi quant à leur affinité pour les repos courts

de l'ordre des membres : si par exemple la plus petite différence se trouve entre la classe II et la classe III, c'est que l'aptitude des coupes II à recevoir ces repos est plus semblable à celle des repos III qu'à celle des repos I ; si la plus petite différence se trouve entre la classe I et la classe II, la répartition des coupes fondée sur la comparaison de leur traitement doit être établie d'autre manière.

Les différences relevées dans le tableau précédent sont les suivantes : du nombre I au nombre II : 20 ; du nombre II au nombre III : 6 ; du nombre III au nombre IV : 6 ; au total : $20 + 6 + 6 = 32$. Les repos courts de l'étendue relative ont des variations de fréquence presque aussi grandes : $2 + 24 + 5 = 31$ (v. p. 497), ceux de l'étendue totale des variations beaucoup plus faibles : $4 + 9 + 1 = 14$ (v. p. 382). Nous avons déjà signalé et interprété ailleurs (p. 511) la différence entre ces deux dernières sortes de repos : elle signifie que l'attraction, mesurée par la grandeur du total, est plus intense pour les repos qui se présentent plus tard à notre observation. Cette conclusion est confirmée par les repos de l'ordre des membres : nous les percevons en dernier lieu ; or, le total des différences est plus grand pour eux que pour chacun des deux autres repos. Mais cette troisième donnée nous apprend en outre, combien est irrégulier l'accroissement de l'attraction : celle-ci grandit beaucoup entre les repos de l'étendue totale et les repos de l'étendue relative, car l'écart est grand entre les nombres 14 et 31 ; mais elle grandit très peu entre les repos de l'étendue relative et les repos de l'ordre des membres, car les nombres 31 et 32 diffèrent aussi peu que possible.

La croissance irrégulière de l'attraction tient à la nature des repos, au moment où chacun d'eux prend place dans la suite de nos perceptions. Si l'on mesure le temps écoulé à la différence de nos opérations mentales, il s'écoule un long temps entre l'apparition des repos de l'étendue totale et celle des repos de l'étendue relative, et l'attraction a tout loisir de s'ac-

croître ; au contraire, les repos de l'étendue relative et les repos de l'ordre des membres se succèdent de très près. En effet, les repos de l'étendue totale se présentent au moment où nous embrassons ensemble les deux membres du couple rythmique ; ce moment forme la première période dans notre analyse du rythme ; elle est occupée tout entière par les repos du premier genre. Ensuite, nous isolons les membres et nous les comparons : cette deuxième période réunit les deux dernières sortes de repos, repos de l'étendue relative et repos de l'ordre des membres. D'ailleurs, leurs rapports sont complexes : ils sont à la fois successifs et simultanés. Les repos de l'étendue relative précèdent les autres, car pour constater si le petit membre est le premier ou le second, il faut avoir constaté que les membres sont inégaux, et par conséquent avoir observé la relation de leurs grandeurs. Cependant, l'image des repos de l'ordre des membres peut se former avant que celle des repos de l'étendue relative soit complètement achevée, car pour décider que l'un des membres est plus grand que l'autre, il est inutile de savoir au juste de combien celui-ci l'emporte. Ainsi, l'observation des repos de l'étendue relative commence avant l'observation des repos de l'ordre des membres ; mais elles se poursuivent toutes deux en même temps. Ces deux sortes de repos occupent donc, dans notre étude du rythme, des moments très voisins, et la puissance de l'attraction ne saurait varier de l'un à l'autre.

En définissant les repos longs et les repos courts de l'ordre des membres, nous avons embrassé d'ensemble (p. 530) la composition des deux groupes de repos dignes d'étude, repos longs et repos courts, dans les trois sortes de repos : étendue totale, etc. Le résultat de cette comparaison s'est trouvé le même que nous venons d'obtenir en considérant la puissance de l'attraction qui s'exerce sur les repos courts : les repos de l'étendue totale diffèrent beaucoup des autres, car les catégories de repos qui composent le groupe des repos longs et le

groupe des repos courts y sont beaucoup plus nombreuses ; au contraire, les repos de l'étendue relative et les repos de l'ordre des membres se ressemblent beaucoup : les repos courts et les repos longs y comprennent très peu de durées différentes.

Il est naturel, semble-t-il, de rapprocher ces deux caractères : la puissance de l'attraction, qui unit le rythme du discours au rythme du vers, et le nombre des nuances rythmiques qui se font sentir dans le rythme du discours. On aperçoit entre eux une sorte de compensation, d'équilibre : moins notre attention a de nuances à distinguer, plus nettement elle les distingue. Les différences de durée des repos, et par suite les différences dans leur attribution aux différentes coupes, sont moins grandes dans l'étendue totale, parce que nous avons beaucoup de repos à percevoir ; elles sont plus grandes dans l'étendue relative et dans l'ordre des membres, parce que les repos y sont moins variés ; elles sont presque également grandes dans ces deux derniers ordres, parce que les catégories de repos y sont presque en même nombre.

Les nombres 14, 31, 32, formés en additionnant, dans chaque ordre de repos, les différences qui séparent les nombres de repos courts attribués aux quatre classes de coupes, nous ont révélé tous les enseignements qu'ils contenaient ; le principal est, qu'il y a plus de ressemblance entre les repos de l'étendue relative et les repos de l'ordre des membres qu'entre ces deux ordres et le premier. Il faut maintenant analyser les trois totaux, et considérer isolément les nombres qui les composent ; ceux-ci nous donnent le moyen de comparer entre elles les quatre classes de coupes, et de rapprocher celles qui reçoivent les quantités de repos les moins différentes.

Le résultat de cette étude n'est pas le même que le classement obtenu par la comparaison des totaux : celui-ci met à part l'étendue totale ; celui-là met à part l'ordre des membres. Si l'on prend, en effet, les repos courts de l'étendue totale

(p. 382) et de l'étendue relative (p. 497), on observe, entre les coupes, les différences suivantes :

	ÉTENDUE TOTALE.	ÉTENDUE RELATIVE.
de la classe I à la classe II	4	2
» » » II » » » III	9	24
» » » III » » » IV	I	5

Dans les deux cas, la différence la plus grande se trouve entre la classe II et la classe III ; les coupes des classes I et II forment groupe ensemble, et de même les coupes III et IV. Au contraire, pour les repos de l'ordre des membres, les différences sont (p. 536) :

	ORDRE DES MEMBRES.
de la classe I à la classe II	20
» » » II » » » III	6
» » » III » » » IV	6

La classe I diffère donc plus des trois autres que celles-ci ne diffèrent entre elles : le premier groupe comprend la classe I toute seule, et le second groupe les trois autres.

On constate ainsi, que dans les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative, il y a rapprochement de la classe I et de la classe II, et dans les repos de l'ordre des membres, isolement de la classe I. La distinction qui s'établit par là entre ces derniers repos et les autres est un détail qui n'importe pas à la loi d'attraction, et à la rigueur nous ne sommes pas tenu d'en rendre compte : la loi d'attraction est satisfaite, si dans les trois ordres de repos le nombre des repos courts va grandissant à mesure que diminue la durée des coupes ; elle ne prévoit pas de combien doit être l'accroissement, ni entre quelles coupes il doit se faire sentir davantage. Cependant, il faut aller au-delà de notre obligation, et, autant que possible, ne laisser inexpliqué aucun fait du rythme poétique. En ce moment, nous ne possédons pas d'explication, pour justifier l'isolement de la classe I, propre aux repos de l'ordre des membres. Mais nous ne désespérons pas d'en trouver une ; bien que le fait en

question intéresse les repos courts, ce sont peut-être les repos longs qui nous la fourniront. Il y a en effet entre les deux groupes de repos (et seulement dans les repos de l'ordre des membres) une telle solidarité, que la distribution des uns dépend de celle des autres, et en reproduit l'exacte image. Nous pourrions donc essayer par la suite d'expliquer les données de la distribution des repos courts comme les effets indirects d'une cause lointaine qui les atteint par l'intermédiaire des repos longs, et qui s'exerce d'abord sur ceux-ci. Ainsi, l'étude des repos courts s'achèvera seulement dans l'étude des repos longs, que nous devons maintenant entreprendre.

C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE).

α) Résultats généraux.

Les repos longs sont ceux des couples de membres dans lesquels l'ordre est descendant, c'est-à-dire où le membre le plus grand précède le plus petit. Notre étude consiste d'abord à comparer les quatre nombres obtenus, un pour chaque classe de coupes, par le calcul de la proportion $\frac{B}{A'} = \frac{x}{100}$. B est le nombre des repos des groupes descendants, A' le nombre total des repos diminué du nombre des repos entre membres égaux. Nous avons indiqué plus haut (p. 534) pourquoi il faut, en étudiant les repos de l'ordre des membres, substituer le nombre A' au total complet A, qui joue le même rôle à l'égard des autres repos.

COUPES.	B/A' =
Classe I	20 9/10
» II	41 »
» III	36 »
» IV	31 »

Ces résultats sont, dans l'ensemble, conformes à la loi d'attraction, qui établit la concordance du discours et du vers, et dont l'effet est de réunir, d'un rythme à l'autre, les repos longs avec les repos longs, les repos courts avec les repos courts. Pour les repos longs, dont il s'agit ici, l'attraction se manifeste quand le nombre des repos diminue avec l'importance des coupes, quand la progression des nombres est décroissante. La décroissance s'observe, en effet, dans trois des nombres sur quatre, les trois derniers. Le nombre I, celui qui correspond à la coupe finale du vers, fait exception à la loi.

β) *Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion.*

Nous avons constaté dans certains repos longs de l'étendue totale, et dans les repos longs de l'étendue relative, une anomalie toute semblable : le nombre I, qui devrait être plus grand que tous les autres, est inférieur à un ou plusieurs d'entre eux. L'attraction est détruite en ce qui concerne la classe I : aussi avons-nous appelé ce fait *destruction*.

Dans les repos longs étudiés précédemment, l'attraction n'est pas seulement *détruite* à la classe I, mais encore *affaiblie* aux autres coupes. Cherchons si cet *affaiblissement* se rencontre aussi dans les repos longs de l'ordre des membres. Pour le découvrir, additionnons les différences des nombres II, III et IV du tableau ci-dessus : ce total indique l'intensité de l'attraction qui s'exerce sur les repos longs ; il est de $5 + 5 = 10$. Mesurons par le même procédé l'intensité de l'attraction dans les repos courts (p. 536) ; le total obtenu est $6 + 6 = 12$. L'attraction est donc plus faible dans les premiers que dans les seconds.

Il est inutile de rappeler ici, comment on découvre la cause commune de l'affaiblissement et de la destruction, c'est-à-dire l'influence des valeurs indéterminées sur les repos longs, la

répulsion qui entraîne ceux-ci loin de la coupe finale vers les coupes faibles. Les éléments que met en jeu la répulsion, les périodes qu'elle traverse, sont dans l'ensemble les mêmes pour les repos de l'ordre des membres que pour les autres ; mais il nous faut signaler les différences qui distinguent ces repos.

Tous les repos des groupes descendants ont la même durée : aussi tous les repos longs de l'ordre des membres sont-ils semblables, et compris dans une seule catégorie. Cette simplicité ne se trouve pas dans les repos longs de l'étendue totale, qui comprennent un grand nombre de durées différentes ; mais nous l'avons déjà observée dans les repos longs de l'étendue relative. A propos de ces repos, nous avons déterminé quels changements l'unité de durée produisait dans l'exercice de la répulsion (v. p. 526 et suiv.) ; comme ce caractère est commun aux repos de l'ordre des membres et aux repos de l'étendue relative, la description faite à propos de ceux-ci convient également à ceux-là. L'unique durée nous apparaît d'abord relativement courte, très voisine de celle des repos moyens, ensuite très différente de ces repos, relativement longue, et même identique à la durée la plus longue possible. C'est cette dernière forme qui existe en nous au moment où se crée le rythme poétique, c'est elle qui détermine l'intensité de la répulsion. En effet, les repos longs de l'ordre des membres, qui forment une catégorie unique, sont traités comme les repos les plus longs de l'étendue totale pris à part : ils sont soumis à la répulsion forte, et en subissent les deux effets : affaiblissement et destruction.

L'unité de durée se trouve dans les repos de l'étendue relative, comme dans les repos de l'ordre des membres. Mais il est un caractère propre à ceux-ci : l'absence des repos moyens, suppléés par les repos courts.

La répulsion n'est autre chose que la conséquence, observée dans le rythme poétique, de la répugnance qui éloigne les uns des autres les repos longs et les valeurs indéterminées. Cet

éloignement vient des attitudes différentes que nous prenons à l'égard de ces deux objets : notre attention s'attache aux premiers, et se détourne des secondes. Cet appel de l'attention vers les repos longs se produit quand nous les comparons avec d'autres repos qui nous paraissent moins intéressants. Ces autres repos, ce sont, pour les repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative, les repos moyens, ceux qui n'appartiennent ni au groupe des repos longs ni au groupe des repos courts. Les repos longs de l'étendue totale sont ceux des couples dont les membres ont ensemble une étendue supérieure à 4 vers, les repos courts ceux des couples dont les membres ont ensemble une étendue inférieure à 6 temps marqués ou 1 vers ; entre les deux s'intercalent des repos qui ne répondent ni à l'une ni à l'autre définition : ceux des groupes de 1, 2, 3 vers, etc. De même pour l'étendue relative : il y a des repos qui ne se trouvent ni entre membres égaux, comme les repos longs, ni avant ou après un membre comprenant moins de 3 temps marqués, comme les repos courts.

Quand les repos moyens existent, ils sont plus propres que les repos courts à nous faire apprécier la durée des repos longs, et la quantité d'attention qu'ils méritent. C'est aux repos moyens que nous nous adressons de préférence pour obtenir le terme de comparaison nécessaire. D'abord, les repos moyens sont, par leur durée, plus voisins des repos longs que les repos courts : lorsque nous essayons de prendre la mesure des repos longs, il nous est plus commode de choisir, pour nous en aider, l'objet qui se présente le premier à nous. Nous n'avons aucun motif d'aller chercher, au-delà des repos moyens, les repos courts ; nous avons des raisons, au contraire, pour les tenir à l'écart autant que possible. En effet, dans notre appréciation du rythme poétique, le premier moment est employé à isoler les repos du discours et les coupes du vers ; la séparation faite, les coupes nous apparaissent divisées en quatre degrés d'importance. Pour rapprocher de nouveau les éléments du discours

et les éléments du vers, et en percevoir les rapports, c'est-à-dire le rythme poétique dans son détail, il faut établir entre les repos une distinction parallèle et aussi simple. C'est ainsi que s'opère le classement des repos en longs, moyens et courts, les deux extrêmes étant plus éloignés l'un de l'autre qu'ils ne sont l'un et l'autre de leur intermédiaire. A mesure que se précise notre connaissance du rythme, nous constatons une sorte d'incompatibilité entre les repos longs et les repos courts : elle leur vient de ce qu'ils sont dirigés par des affinités opposées, les premiers vers les coupes fortes, les seconds vers les coupes faibles ; au contraire, les repos moyens n'ont pas de tendance nettement accusée. Aussi les rapprochons-nous sans peine des repos longs ou des repos courts, tandis que nous nous accoutumons à traiter ces deux sortes de repos comme des objets éloignés, situés hors de vue l'un de l'autre.

D'ailleurs, leur différence s'agrandit à mesure que nous prenons d'eux une connaissance plus exacte, que nous voyons se définir les limites des deux groupes et leur composition. Notre connaissance une fois complète, nous aurions quelque peine à mettre en comparaison les repos longs de l'étendue totale ou de l'étendue relative avec les repos courts, à tirer de ceux-ci une appréciation plus précise de ceux-là. Ce serait là du moins une opération complexe, que nous n'avons pas le temps de faire dans le premier effort que nous impose la perception du rythme. En effet, les repos longs et les repos courts de l'étendue totale n'ont pas la même mesure : les premiers se mesurent au nombre des vers, et les seconds au nombre des temps marqués ; or, dans le premier moment où nous opposons l'un à l'autre deux repos donnés, nous n'avons pas le loisir de rechercher la relation qui existe entre le pied et le vers. De plus, les repos longs et les repos courts ne comprennent pas le même nombre de durées, de catégories. Les repos courts peuvent avoir 5 durées différentes, suivant que les membres réunis contiennent 1, 2, 3, 4 ou 5 temps marqués ; les repos

longs peuvent en avoir un nombre indéterminé, car le nombre des vers contenus dans les membres est illimité. Si nous voulons comparer les repos longs tous ensemble aux repos courts tous ensemble, il faut composer l'unité de chacun des groupes, et cette opération n'est pas la même pour les deux ; si nous voulons comparer certains repos longs à certains repos courts, il faut rechercher, sans règle certaine, lesquels se correspondent le mieux. Les mêmes difficultés s'opposent à la comparaison des repos longs et des repos courts de l'étendue relative : différence de définition, différence de composition. Les premiers se définissent en comparant les deux membres, les seconds en déterminant la longueur du plus petit ; les premiers comprennent une seule catégorie, et les seconds deux. Ainsi, les repos courts de l'étendue totale ou de l'étendue relative ne peuvent servir à l'appréciation des repos longs ; aussi le rôle de terme de comparaison n'incombe-t-il pas à eux, mais aux repos moyens.

Au contraire, dans les repos de l'ordre des membres, il n'y a pas de repos moyens. Tous les repos de cet ordre appartiennent, soit aux groupes dans lesquels le petit membre précède le grand (repos courts), soit à ceux dans lesquels le grand membre précède le petit (repos longs) ; l'inégalité des membres étant donnée, il n'y a pas de troisième position, d'intermédiaire possible. Cependant, nous avons besoin de prendre connaissance des repos longs, et par conséquent de les comparer avec un autre objet ; faute de cette connaissance et de cette comparaison, la relation de ces repos et des coupes du vers, le rythme poétique lui-même, nous échapperait en partie. Nous sommes donc obligés de faire appel aux repos courts : c'est entre eux et les repos longs que s'établit la comparaison.

Il est vrai que, par une compensation nécessaire, les deux objets se laissent cette fois aisément comparer ; ils ne présentent pas les mêmes différences que dans les deux autres ordres de repos. Pour les définir l'un et l'autre, il suffit de considérer

un seul et même caractère : la place du petit membre (ou du grand) ; dès leur définition, ils se présentent ensemble à la pensée, et ils ont entre eux un rapport simple : celui du contraire au contraire. En outre, les deux groupes de repos comprennent chacun une seule durée : ils sont homogènes ; pour les rapprocher, il n'est besoin ni d'en réunir ni d'en dissocier les différentes catégories. La comparaison des repos longs de l'ordre des membres avec les repos courts est donc possible, et même facile.

Mais il reste une autre condition à remplir, pour que se produise la répulsion, avec les résultats numériques que la statistique nous a révélés : c'est que les repos longs soient plus dignes d'intérêt et d'attention que l'objet auquel ils sont comparés. Cet avantage leur appartient en effet, en droit par leur nature, en fait par leur rareté. La tendance naturelle de notre esprit est de concevoir le plus petit nombre, la grandeur la plus faible, avant la plus forte ; il y a surprise quand la réalité nous les présente dans l'ordre inverse, quand le membre le plus grand précède le plus petit (v. Introduction, p. 94). Cet accident doit être rare ; et en effet, dans les Métamorphoses, on ne trouve que 60 couples de ce genre contre 100 couples dans lesquels l'ordre normal est respecté.

Une fois la comparaison établie, et l'attention fixée sur les repos longs, la répulsion s'ensuit, telle que nous l'avons décrite dans les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative : rencontre des repos longs et des valeurs indéterminées, conflit, renvoi des repos longs vers les coupes faibles. Les repos de l'ordre des membres ne se distinguent que par le choix du terme de comparaison ; la différence est peu importante, et c'est en somme la même répulsion que nous avons observée jusqu'ici dans les trois ordres de repos.

Mais, pour expliquer la répartition des repos de l'ordre des membres entre les coupes, il faut admettre une répulsion nouvelle, qui leur est propre.

La même cause doit produire les mêmes effets : or, la répulsion commune aux trois ordres produit, du moins en ce qui concerne la coupe finale (classe I), des effets assez différents dans les repos de l'étendue totale, de l'étendue relative et de l'ordre des membres. La faiblesse du nombre I, c'est-à-dire l'amointrissement de l'attraction, est beaucoup plus sensible dans la dernière espèce de repos que dans les deux premières. En effet, parmi les repos longs de l'étendue relative (v. p. 508), ceux de la classe I sont moins nombreux que ceux de la classe II, mais plus nombreux que ceux des classes III et IV : le nombre I vient au second rang. Parmi les nombres qui représentent les repos longs de l'étendue totale (v. p. 431), le nombre I occupe chaque fois le dernier rang dans l'ordre de grandeur, mais il prend place très près des autres : dans la série G/B, qui correspond aux groupes de 13 vers, il est égal au nombre IV, qui est avec lui le plus petit de tous ; dans la série F/B (groupes de 10 vers), il ne diffère de ce nombre que par 1 unité¹. Au contraire, parmi les repos longs de l'ordre des membres (v. p. 541), non seulement ceux de la classe I sont moins nombreux que ceux des trois autres classes, mais le nombre I est inférieur de 11 unités au plus petit des trois autres. Il faut ajouter que la distance de ce dernier (nombre IV) au précédent (nombre III), et de celui-ci au plus grand de tous (nombre II) est beaucoup plus petite que la distance du nombre IV au nombre I : elle n'est que de 5 unités. Ainsi, l'amointrissement du nombre I (c'est le fait que nous avons appelé *destruction*) est beaucoup plus sensible dans les repos de l'ordre des membres que dans les autres. Il faut donc supposer que chez eux, l'attraction est combattue par une force autre que la répulsion issue du rapprochement des repos longs avec les

1. Encore faut-il, pour découvrir parmi les repos de l'étendue totale des cas où la succession constamment décroissante des quatre nombres soit bouleversée, observer à part les repos *les plus longs* ; mais ce bouleversement n'apparaît pas si l'on prend ensemble *tous les repos longs* (v. p. 425).

repos courts ou moyens (appelons-la répulsion *commune*), par une répulsion *particulière* qui s'ajoute à l'autre et en accroît la puissance.

Pour faire apparaître cette force nouvelle, il suffit de supprimer la répulsion commune par la même combinaison de nombres que nous avons opérée dans les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative. Cette suppression n'est autre chose qu'une évaluation détournée. Si, après avoir supprimé la répulsion commune, le nombre I redevient tel que l'exige la loi de concordance du discours et du vers, c'est-à-dire le plus grand de tous, c'est que cette répulsion est le seul obstacle qui empêche l'attraction de s'exercer avec un plein effet ; ou du moins nous n'avons plus aucun motif d'en supposer un autre. Si, la répulsion commune une fois supprimée, l'attraction des repos vers la coupe finale demeure trop faible, c'est qu'elle est contrariée par une autre force, dont nous aurons à chercher l'origine.

Pour supprimer la répulsion commune, il faut, on l'a vu, supprimer le caractère indéterminé de la coupe finale ; pour supprimer ce caractère, il suffit d'en supprimer les effets, c'est-à-dire de mettre à l'écart par la pensée tous les repos indéterminés du discours. Au lieu de calculer le nombre qui mesure l'attraction par le rapport du nombre des repos longs (B) au total des repos diminué (seulement dans les repos de l'ordre des membres) des repos entre membres égaux, soit A^1 , nous l'établirons en comparant le nombre B à ce même total diminué en outre du nombre des repos indéterminés : appelons-le A'^1 . Les nombres qui, pour les différentes coupes, indiquent la proportion de B à A'^1 sont les suivants :

COUPES.	$B/A'^1 =$
Classe I	37 %
» II	42 »
» III	36 »
» IV	31 »

Le nombre I est beaucoup plus grand dans la série B/A'' que dans la série B/A' (v. pp. 541, 549) : il n'y est plus le dernier par ordre de grandeur ; mais il n'est que le second, et non le premier. Interprétons ces résultats en considérant les faits que représentent les nombres. Leur signification est la suivante : quand on supprime la répulsion commune aux trois ordres de repos, l'attraction gagne beaucoup en puissance ; mais elle n'a pas encore toute la puissance que la théorie du rythme fait présumer ; il se trouve donc, pour la combattre, une deuxième force de répulsion, différente de celle que nous avons observée auparavant dans les repos de l'étendue totale et de l'étendue relative, et reconnue ensuite dans les repos de l'ordre des membres.

Rappelons les phases de la répulsion commune aux trois sortes de repos, et nous verrons apparaître la répulsion particulière à ces derniers repos.

Pour arriver à la perception du rythme poétique, nous faisons les opérations suivantes, que nous avons reconnues nécessaires dans les trois ordres de repos également : d'abord distinguer le discours et le vers ; puis analyser les éléments rythmiques du vers ; ensuite analyser les éléments rythmiques du discours, c'est-à-dire les repos de l'espèce étudiée : étendue totale, étendue relative, ordre des membres ; enfin, après connaissance complète des éléments du discours et du vers, rapprochement des uns et des autres, examen de la répartition des repos entre les coupes. Quant à la répulsion commune, elle s'opère en partie dans la troisième phase (appréciation des repos longs par rapport aux repos moyens ou courts), en partie dans la quatrième (conflit entre les repos longs et la coupe finale).

Dans les repos de l'ordre des membres, les deux premières phases (séparation du discours et du vers, étude distincte du vers) ne contiennent aucune opération qui ne se présente aussi dans les autres repos, car elles se produisent avant que nous

ayons constaté quel est l'ordre de repos considéré. Mais au début de la troisième phase (étude du repos du discours) se produit une opération nouvelle, qui est propre aux repos de l'ordre des membres, et qui contient en elle l'origine de la répulsion particulière : c'est la comparaison entre les repos à définir et les repos *indifférents*. Elle se place avant même le moment où nous distinguons, parmi les repos à définir, les longs et les courts. Quels sont ces repos indifférents? Le repos de l'ordre des membres est défini et mesuré par l'accélération ou le ralentissement qui résulte de l'inégalité de ceux-ci. Soient deux groupes d'impressions, deux masses rythmiques inégales : nous inclinons naturellement à les disposer par ordre de grandeur croissante (v. Introduction, p. 94). Quand le plus petit membre du couple précède le plus grand :

Vi'ximus in'nocuae' : |^a si men'tior, a'rida per'dam
 Quas' habeo' frondes' et cae'sa secu'ribus u'rar.
 (IX, 373-374.)

nous reconnaissons qu'ils appartiennent au même système rythmique. nous les rattachons l'un à l'autre, en abrégant le repos qui les sépare (accélération). Quand le membre le plus grand précède le plus petit :

Si' qua fides' miseris', hoc me' per nu'mina iu'ro
 Non' meruis'se nefas' : |^b patior' sine cri'mine poe'tnam.
 (IX, 371-372.)

nous sommes tentés d'admettre dans le premier moment qu'ils appartiennent à deux systèmes différents, que le premier membre fait corps avec un autre plus court, le second avec un autre plus long ; nous les séparons l'un de l'autre en allongeant le repos (ralentissement). C'est ainsi que le repos de l'ordre des membres est court dans l'inégalité croissante (*a*), long dans l'inégalité décroissante (*b*). Mais pour qu'il y ait un repos de l'ordre des membres, il faut qu'il y ait inégalité ; c'est l'inégalité des membres qui forme le caractère essentiel

et constitutif des repos. Or il se rencontre des groupes dans lesquels cette inégalité fait défaut, et qui n'ont pas de repos de l'ordre des membres : ce sont les groupes à membres égaux :

Digredimur paulum |^c rursusque ad bella coimus
(IX, 42.)

Le repos *c*, dès que nous voulons lui appliquer la définition fondée sur le caractère ascendant ou descendant du groupe, et mesurer sa durée, se dérobe à notre appréciation : c'est un repos *indifférent*.

Pour n'avoir point de durée appréciable, il n'en existe pas moins, et tient sa place dans notre perception du rythme. Au moment où nous isolons des autres repos les repos de l'ordre des membres, et par le fait même de prêter attention au caractère d'inégalité qui les constitue, nous voyons se distinguer, et se présenter à la fois, deux sortes de repos : d'une part, ceux dans lesquels l'impression d'« ordre des membres » existe et se mesure (repos *a* et *b*), d'autre part, ceux dans lesquels cette impression n'existe pas, les repos indifférents (*c*). Les repos courts (*a*) et longs (*b*) ne sont pas encore distincts : nous n'en percevons que le caractère commun. Mais tels qu'ils sont, réunis en un premier objet confus *ab*, nous appliquons à les reconnaître tous les moyens dont nous disposons déjà. En effet, notre analyse des faits rythmiques est conduite avec zèle et minutie : elle doit en fin de compte nous procurer un plaisir, et un plaisir d'autant plus grand qu'elle aura été plus complète. C'est pourquoi, dès que nous percevons ensemble les repos *ab* et les repos *c*, nous les rapprochons et nous les comparons l'un à l'autre. Comme notre objet présent est d'apprécier les repos de l'ordre des membres, notre attention se porte vers les repos qui contiennent l'impression rythmique à étudier, et se détourne de ceux qui ne la contiennent pas.

Comparés aux repos indifférents, les repos de l'ordre des membres, pris tous sans distinction de longueur ou de brièveté, nous paraissent importants, dignes d'intérêt. Ils prennent ainsi le caractère que nous nommons indifféremment importance, intérêt, appel d'attention, et qui est la condition nécessaire (mais non suffisante) pour que la répulsion se produise. Après avoir été comparés aux repos indifférents, les repos de l'ordre des membres se rencontreront avec les valeurs indéterminées : à cause de l'attention qui s'attache à eux, ils entreront en conflit avec elles, ils seront détournés de la coupe finale vers les coupes faibles, et cet enchaînement d'opérations rythmiques constitue la répulsion *particulière* aux repos de l'ordre des membres. Mais les dernières d'entre ces opérations : la rencontre des repos avec les valeurs indéterminées et leur distribution entre les coupes, se produisent assez longtemps après les premières, qui sont la comparaison avec les repos indifférents et l'appel d'attention. Après celles-ci, avant celles-là, se déroulent les premières phases de la répulsion *commune* aux trois ordres de repos.

L'appréciation des repos de l'étendue totale et de l'étendue relative se fait plus simplement, parce qu'ils n'éprouvent point la répulsion *particulière* ; celle-ci suppose que les repos, définis quant à leur nature, mais non classés encore, sont comparés avec des repos indifférents, qui ont une nature négative, auxquels manque le caractère constitutif des repos observés : or, partout ailleurs que dans les repos de l'ordre des membres, le terme nécessaire à la comparaison, les repos indifférents, fait défaut. Les repos de l'étendue totale sont définis par l'addition du second membre au premier : dans tous les groupes il est possible de faire cette addition, et d'obtenir la mesure exacte du repos en réunissant les éléments rythmiques contenus dans les deux membres. Les repos de l'étendue relative sont définis par la relation des membres : égalité ou inégalité, peu importe ; or tous les groupes admettent

cette comparaison des membres, et tous les repos ont une étendue relative. Ainsi, dans les repos de l'étendue relative et de l'étendue totale, après avoir reconnu la nature du repos, nous n'avons d'autre moyen de pousser plus loin notre connaissance, que de distinguer les repos en longs, moyens et courts, et de comparer ces différentes espèces entre elles. Mais cette comparaison échappe à la répulsion particulière, dont le temps est passé et dont les éléments font défaut : elle appartient déjà à la répulsion commune, dont elle forme le premier acte.

Revenons aux repos de l'ordre des membres, et à la répulsion particulière. Observons les premières opérations qui la constituent : la comparaison entre les repos de l'ordre des membres proprement dits, soit les repos entre membres inégaux, et les repos indifférents, c'est-à-dire les repos entre membres égaux, puis l'appel d'attention qui met les premiers en lumière. Elles se produisent avant que les repos longs aient été distingués des repos courts, et par conséquent elles sont communes aux uns et aux autres. Cependant les effets derniers de la répulsion particulière, ceux qui se manifestent dans le poème même, c'est-à-dire la répartition inégale des repos entre les coupes, au détriment de la coupe finale et au bénéfice des coupes faibles, ne peuvent atteindre que les repos longs, et non pas les repos courts.

C'est que la comparaison avec les repos indifférents et l'appel d'attention, sont les conditions nécessaires de la répulsion, mais non les conditions suffisantes. Entre le premier moment de la répulsion, l'appréciation comparative du repos déterminé long ou court, et le dernier moment, la répartition des repos entre les coupes, se place un moment intermédiaire : le rapprochement et le conflit entre les repos déterminés et les valeurs indéterminées. En étudiant de près la répulsion dans les premiers repos où nous l'avons rencontrée, c'est-à-dire dans les repos de l'étendue totale, nous avons expliqué pour-

quoi le conflit suppose le rapprochement : c'est que nous ne percevons pas l'opposition, la répugnance réciproque de deux impressions rythmiques, si elles n'ont pas été au préalable réunies dans notre pensée ; et elles n'y sont réunies que si elles ont un caractère commun (v. p. 445). Les repos longs déterminés et les valeurs indéterminées ont en commun le caractère de longue durée (v. p. 359 et p. 445) ; au contraire, la brièveté des repos courts les éloigne des unes et des autres ; entre eux et les valeurs indéterminées, elle empêche tout contact, et par conséquent tout conflit. Une fois distingués, les différents repos du discours, repos courts, moyens, longs, indéterminés, se présentent à notre pensée dans l'ordre où nous les disposons ici, ordre fondé sur leurs différentes durées : les repos indéterminés y sont donc très voisins des repos longs, et très éloignés des repos courts. Quant à l'élément indéterminé contenu dans le vers, c'est-à-dire la coupe finale, son image rythmique se trouve nécessairement associée à celle des repos longs, parce que la coupe finale a une durée déterminée longue en même temps qu'une durée indéterminée, et qu'à ce titre elle attire les repos longs du discours ; mais ce caractère même en éloigne les repos courts : il nous empêche d'embrasser jamais du même coup d'œil les impressions issues des repos courts et celles que nous envoie la coupe finale.

Quand on observe, non plus la théorie du rythme, mais les faits de versification des *Métamorphoses*, et les nombres qui les représentent, on ne découvre dans les repos courts de l'ordre des membres, aucun effet de la répulsion. En effet, la loi générale d'attraction s'applique aux repos courts des trois ordres comme aux repos longs ; mais elle détermine en eux des affinités inverses : les repos courts sont attirés vers les coupes faibles, éloignés des coupes fortes. La loi secondaire de répulsion exerce sur tous les repos la même influence : elle les entraîne loin de la coupe finale, et en général loin des

coupes fortes vers les coupes faibles. Attraction et répulsion se combattent dans les repos longs, s'associent dans les repos courts. Si la répulsion s'exerçait sur les repos courts de l'ordre des membres, elle s'y ferait sentir, non pas comme dans les repos longs en modifiant l'ordre de grandeur des nombres déterminé par l'attraction, ou du moins en atténuant leurs différences, mais au contraire en confirmant cet ordre, en augmentant ces différences, en rendant l'inégalité des nombres plus apparente. Or, la progression des quatre nombres qui indiquent la distribution des repos courts entre les coupes, ne décroît guère plus rapidement dans les repos de l'ordre des membres (p. 536) que dans les repos de l'étendue relative (p. 497). Si l'on additionne les différences des nombres, on trouve pour ceux-ci le total 31, pour ceux-là le total 32, deux résultats presque identiques. Les principes de disposition des repos courts, les forces qui les entraînent vers les différentes coupes, sont donc les mêmes pour les uns et pour les autres, et comme les repos courts de l'étendue relative ne sont point soumis à la répulsion, les repos courts de l'ordre des membres y échappent aussi.

Les repos longs de l'ordre des membres, au contraire, subissent deux répulsions : la répulsion particulière et la répulsion commune. Il nous reste à observer comment se rattachent l'une à l'autre, se succèdent ou se confondent, ces deux manifestations de la même force.

Pour les mieux comparer, nous les séparerons d'abord complètement : cette séparation complète s'obtient grâce au pouvoir d'analyse que nous exerçons sur les objets réels. Parmi les éléments des deux répulsions, il en est qui sont propres à l'une ou à l'autre : nous enregistrons leur distinction ; il en est de communs aux deux : nous en détachons autant d'images distinctes qu'il en faut pour isoler toutes les opérations auxquelles ils prennent part. L'analyse des deux forces nous conduit au résultat que voici. Les éléments de la répulsion particulière

sont : les repos longs de l'ordre des membres, les repos indifférents, qui leur servent de terme de comparaison, les valeurs indéterminées (repos indéterminés et coupe finale), les coupes déterminées du vers. Les éléments de la répulsion commune sont : les repos longs de l'ordre des membres, les repos courts, qui leur servent de terme de comparaison, les valeurs indéterminées, les coupes déterminées du vers. Les deux répulsions ont donc en commun tous les objets qu'elles engagent, à l'exception d'un seul : le terme de comparaison dont nous nous servons pour apprécier les repos longs. Quant aux combinaisons dans lesquelles entrent ces différents objets, elles sont les mêmes pour les deux forces, soit : l'appréciation comparative des repos longs (en négligeant la différence des termes de comparaison), l'appel d'attention qui en résulte, le conflit des repos longs avec les valeurs indéterminées, leur distribution entre les coupes.

Cette analyse ne reproduit pas exactement les opérations de notre sens rythmique. Il faut les observer au moment même où elles se produisent et engendrent le rythme. Alors, les opérations qui composent la répulsion particulière ou la répulsion commune apparaissent tantôt successives et distinctes, tantôt simultanées et réunies, jamais confondues de telle sorte que l'une dispense de l'autre. Il en est de même pour les effets des deux forces : ils s'ajoutent l'un à l'autre pour n'en former qu'un seul, mais ils ne se confondent pas, ils ne disparaissent pas l'un dans l'autre. Les repos longs de l'ordre des membres se présentent d'abord unis aux repos courts, et sont opposés conjointement avec eux aux repos indifférents : c'est leur première appréciation comparative ; elle appartient à la répulsion particulière, elle fait naître, au bénéfice des repos longs, un premier appel d'attention. Ensuite, la connaissance des repos longs devient plus précise : ils sont distingués des repos courts, et comparés avec eux ; cette seconde comparaison est l'origine de la répulsion commune ; elle se termine par un nouvel appel

d'attention. Quand les repos longs sont complètement connus, ils entrent en contact avec les valeurs indéterminées ; les deux images que nous avons reçues des mêmes repos longs, l'une opposée aux repos indifférents, l'autre opposée aux repos courts, se réunissent en une seule ; les deux quantités d'attention qu'ils ont recueillies au cours de leurs deux comparaisons successives s'ajoutent l'une à l'autre en un seul total. Il n'y a donc qu'un seul rapprochement entre repos longs et valeurs indéterminées, et un seul conflit, dont l'intensité est déterminée par la quantité totale d'attention concentrée sur les repos longs. La répartition des repos longs entre les coupes du vers s'opère de même en une fois, d'un seul mouvement ; leur répugnance pour les coupes fortes, leur affinité pour les coupes faibles, sont en proportion de l'incompatibilité qui les éloigne des valeurs indéterminées, et cette incompatibilité elle-même dépend de la quantité d'attention qu'ils ont reçue. Ainsi, la répulsion particulière et la répulsion commune se réunissent en une seule, mais sans rien perdre chacune de sa puissance ; elles produisent un seul effet, mais l'effet total équivaut exactement à la somme que donneraient les deux effets distincts. Les nombres qui traduisent les faits de versification tels qu'ils sont dans le poème (v. p. 541) nous présentent l'effet total, la répulsion complète ; mais nous pouvons en dégager d'autres nombres (v. p. 549) qui font apparaître les effets distincts des deux répulsions isolées.

Le mécanisme de la répulsion est donc plus complexe, et ses conséquences plus importantes, dans les repos de l'ordre des membres que dans les autres ; mais c'est la même répulsion qui agit sur tous les repos du discours. Nous pouvons maintenant embrasser d'ensemble les faits qui relèvent de la répulsion, et leurs principaux caractères.

D'abord, ils ne sont ni anormaux ni exceptionnels, comme ils nous avaient paru l'être à première vue. Nous avons présenté la première, et non seulement comme loi générale, mais

comme loi unique, la loi d'attraction, l'affinité des repos longs pour les coupes fortes, et des repos courts pour les coupes faibles : aussi les faits qui échappent à cette loi, ceux qui accusent une affinité des repos longs pour les coupes faibles au détriment des coupes fortes, nous ont-ils paru contraires aux principes mêmes du rythme poétique. En réalité, ils trouvent leur explication dans ces principes comme les autres, et à défaut d'expérience, on pourrait les en déduire par raisonnement, comme les autres. La théorie du rythme nous apprend qu'il y a dans le discours et dans le vers des valeurs déterminées, repos et coupes, d'importance inégale : après avoir mis en parallèle ces deux séries de valeurs, on est conduit tout naturellement à supposer l'affinité réciproque des valeurs équivalentes : c'est la loi d'attraction. Mais, de plus, dès notre premier examen des faits rythmiques, nous apercevons dans le discours et dans le vers des valeurs indéterminées, et les motifs d'une répugnance inévitable entre celles-ci et les valeurs déterminées longues : cette répugnance est la cause nécessaire et suffisante de la répulsion. Ainsi, la loi de répulsion est aussi naturelle, aussi nécessaire que la loi d'attraction. Nous pourrions, si elle le méritait, la démontrer par des preuves aussi nombreuses et aussi variées ; il serait facile de recourir, pour le faire, non seulement à l'étude *statistique* des nombres, telle que nous l'avons présentée, mais à l'étude *particulière* de certains passages, pris à part, et observés par la méthode logique dans les détails mêmes du sens qu'ils renferment. Pour approprier cet examen à la loi de répulsion, il suffirait de comparer des repos déterminés avec des repos indéterminés, au lieu que l'épreuve logique de la loi d'attraction se fait en comparant des repos déterminés entre eux (v. p. 468).

Mais nous n'avons soumis la loi d'attraction à l'épreuve logique que pour les repos de l'étendue totale : il nous a paru convenable d'y soustraire entièrement la loi de répulsion, afin que cette deuxième loi se trouve exposée moins longuement

que la première. La force d'attraction l'emporte, en effet, de beaucoup sur la force de répulsion, et par son intensité et par le nombre des repos qu'elle atteint. Seuls les repos longs sont soumis à la répulsion ; encore celle-ci, qui émane de la coupe la plus longue et se concentre sur les repos les plus longs, décroît-elle très rapidement en même temps que la longueur de la coupe et du repos : à la coupe finale et pour les repos les plus longs, la répulsion est plus puissante que l'attraction ; partout ailleurs, elle est inférieure à celle-ci, et en atténue les effets sans les détruire. Aussi, même après une étude complète de la répulsion, nous paraît-il légitime de présenter la loi d'attraction comme la première et la plus importante, et, à prendre les choses de très haut, comme la seule loi du rythme poétique. Cependant, nous avons décrit en détail les faits de répulsion, parce qu'ils ont une utilité supérieure à leur nombre et à leur importance. Ils apportent dans le rythme, non de l'imprévu, mais de la complexité ; pour leur assigner leur origine et leur place, il nous a fallu observer le rythme de plus près. Nous avons eu à considérer, non seulement les faits de versification du poème, ou les nombres qui les représentent, mais encore les opérations de notre esprit qui les produisent. Ces opérations embrassent à la fois l'attraction et la répulsion : en étudiant cette deuxième force, nous avons acquis, de la première même et de l'ensemble du rythme, une connaissance plus complète.

γ) *Dépendance réciproque des repos courts et des repos longs
de l'ordre des membres.*

Jusqu'ici, nous avons considéré en eux-mêmes les nombres qui indiquent la répartition des repos longs entre les coupes ; mais il y a profit à comparer cette répartition avec celle des autres repos, d'abord les repos courts de l'ordre des membres, en-

suite les repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative.

Rapprochons le tableau de la page 536, qui contient les nombres de repos courts attribués aux différentes coupes, du tableau de la page 541, qui contient les nombres de repos longs attribués aux différentes coupes. Les nombres qui composent les deux tableaux sont presque parfaitement symétriques : cette symétrie apparaît si l'on considère, non pas les nombres eux-mêmes, mais les différences de deux nombres consécutifs. Nous appelons, comme nous l'avons fait souvent, nombre I le nombre des repos qui occupent les coupes (la coupe) de la classe I, et ainsi de suite. Les différences des nombres dans les deux tableaux sont les suivantes :

				RC ¹	RL ²
du nombre I	au nombre II			20	21
»	»	II	»	6	5
»	»	III	»	6	5

Ainsi, tous les nombres correspondants sont les mêmes à une unité près.

Cet accord s'explique parce que tous les repos de l'ordre des membres sont ou courts (entre membres à ordre ascendant) ou longs (entre membres à ordre descendant); on ne trouve pas parmi eux de repos qui ne soient ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire de repos moyens. Il en résulte entre les nombres correspondants des deux groupes une relation mathématique nécessaire, qui fait que ces nombres dépendent l'un de l'autre et se déterminent réciproquement. Représentons par 100 le total A' (v. p. 535 et p. 541) qui comprend tous les repos, à la seule exception des repos entre membres égaux; représentons par II RC le nombre des repos courts appartenant aux coupes de la classe II, et par II RL le nombre des repos longs appartenant à la même classe; leur relation est :

$$\text{II, RC} + \text{II, RL} = 100.$$

1. RC = repos courts.

2. RL = repos longs.

En attribuant des désignations semblables aux nombres de la classe suivante, nous pouvons écrire de même :

$$\text{III, RC} + \text{III, RL} = 100.$$

Il suffit de rapprocher les deux relations pour observer que la différence de II RC à III RC doit être égale à la différence de II RL à III RL. En effet, II RC s'ajoutant à II RL compose le même total que III RC s'ajoutant à III RL : par conséquent, si II RC est plus petit que III RC d'une quantité n , inversement II RL sera plus grand que III RL d'une quantité égale n' . Si l'on compare les nombres de la classe III (III RC et III RL) à ceux de la classe IV (IV RC et IV RL), on trouve naturellement entre ces quatre termes la même dépendance qu'entre les précédents. Quant aux nombres de la classe I, il faut, pour les admettre dans une comparaison du même genre, leur faire subir une addition qui sera justifiée tout à l'heure ; mais cela fait, la comparaison se poursuivrait sans encombre.

Dans la réalité, les données des deux tableaux, p. 536 et p. 541, ne présentent pas la coïncidence parfaite qui résulte de leur relation mathématique. D'abord, les différences des nombres de repos qui se correspondent ne sont pas parfaite-

1. Voici des exemples qui démontreront et éclaireront ce raisonnement :

1^o) Exemple mathématique :

$$\begin{cases} 36 + 64 = 100 \\ 99 + 1 = 100 \end{cases}$$

d'où l'on tire :

$$\begin{aligned} 99 - 36 &= 63 \\ 64 - 1 &= 63. \end{aligned}$$

2^o) Exemple algébrique :

$$\begin{cases} x + y = 100 \\ x' + y' = 100 \end{cases}$$

d'où :

$$x + y = x' + y'$$

d'où :

$$\frac{x + y}{x' + y} = \frac{x' + y'}{x' + y}$$

d'où :

$$\frac{x}{x'} = \frac{y'}{y}$$

ment égales dans les repos longs et dans les repos courts (dans ceux-ci, la différence du nombre I au nombre II est plus faible de 1 unité ; la différence du nombre II au nombre III, celle du nombre III au nombre IV, sont chacune de 1 unité plus fortes). Ensuite, si l'on ajoute les deux nombres qui appartiennent à la même classe, l'un pour les repos courts, l'autre pour les repos longs, on trouve pour les trois dernières classes (il sera question plus loin de la première), des nombres très voisins de 100, mais pas tout à fait égaux à ce total :

$$\text{II, RC} + \text{II, RL} = 96$$

$$\text{III, RC} + \text{III, RL} = 97$$

$$\text{IV, RC} + \text{IV, RL} = 98.$$

Ces deux irrégularités ne sont ni indépendantes ni fortuites : la seconde explique la première, et elles s'expliquent l'une et l'autre par une même cause.

Prenons d'abord la première, la différence des quatre nombres occupant dans les deux tableaux réunis deux lignes consécutives, par exemple les nombres II et III des repos courts et les nombres II et III des repos longs. Il faut d'abord laisser de côté les deux nombres I, qui ne sauraient être rapprochés. En effet, le nombre I des repos courts s'harmonise avec les trois suivants, et les quatre termes de la progression vont régulièrement en croissant ; au contraire, le nombre I des repos longs se distingue des trois autres : il est plus petit que le suivant, tandis que les trois autres forment une progression régulièrement décroissante. Il y a là, pour ainsi dire, un obstacle de principe, qui nous empêche de traiter le rapport du nombre I au nombre II dans les repos courts et le rapport du nombre I au nombre II dans les repos longs comme des objets exactement comparables¹. Quant à la diminution des

1. La ressemblance des deux nombres I n'est cependant pas due au hasard. Elle est l'effet d'une certaine relation qui existe entre eux et que nous montrerons plus

différences des nombres II et III, III et IV dans les repos longs comparés aux repos courts, nous en avons indiqué plus haut la cause : c'est la répulsion, en d'autres termes l'influence des repos indéterminés, qui combat l'attraction et atténue la différence des coupes, mais qui ne se fait sentir que dans les repos longs.

La seconde des irrégularités à expliquer, la différence entre le nombre 100 et chacun des totaux formés, dans les deux tableaux réunis, par deux nombres occupant la même ligne (exemple : II RC + II RL), se ramène précisément à la même cause : l'influence des repos indéterminés. Le déficit à combler disparaît en faisant intervenir ces repos, et par leur intervention seulement.

Tous les nombres que nous observons sont obtenus en comparant au total A' le nombre des repos longs ou courts attribués à une certaine classe de coupes (B) ; la relation mathématique, que nous supposons absolue, et que nous constatons approximative, entre les deux groupes de repos, se fonde sur cette hypothèse, que le total A' comprend seulement des repos courts et des repos longs de l'ordre des membres, ce qui nous permet d'écrire :

$$B \text{ (repos courts)} + B \text{ (repos longs)} = A' = 100.$$

C'est là une quasi-vérité, si l'on prend les trois dernières classes de coupes, une erreur, si l'on prend la première. En effet, le total A' ou 100 comprend autre chose que des repos courts ou des repos longs de l'ordre des membres : il comprend des repos indéterminés.

Ces repos sont très peu nombreux aux coupes II, III et IV : aussi la somme des deux nombres B est-elle, pour ces trois classes, inférieure de peu à 100 ; de plus, ils sont plus fré-

loin (p. 577). C'est pourquoi nous leur avons donné place dans le tableau ci-dessus. A la vérité, leur relation est beaucoup moins étroite que celle des autres nombres, et l'explication qu'elle fournit beaucoup moins complète.

quents aux coupes les plus fortes : aussi les deux nombres B de la classe II réunis forment-ils un total plus petit (96) que les deux nombres B de la classe III (97), et ceux-ci un total plus petit que les deux derniers (98).

A la coupe finale (classe I), les repos indéterminés sont en très grand nombre. La somme des deux nombres I obtenus, l'un pour les repos courts (p. 536), l'autre pour les repos longs (p. 541), est par conséquent très inférieure à 100. La relation réelle de ces nombre est :

$$a) \quad I, RC + I, RL = (35 + 20) = 55$$

très différente de la relation

$$b) \quad I, RC + I, RL = 100$$

qui rendrait l'un solidaire de l'autre, et l'un et l'autre également distants des nombres II qui occupent dans les tableaux comparés la ligne suivante. La différence entre les deux relations suffit à expliquer pourquoi il n'y a pas de symétrie entre les deux nombres I, pourquoi le nombre I des repos courts se trouve le plus petit dans une progression croissante, et le nombre I des repos longs le plus petit dans une progression décroissante. Que les repos indéterminés soient la cause de ce désordre, on peut le démontrer par un calcul simple. Ces repos occupent les 44 pour 100 du total A¹ : or, en ajoutant ce nombre 44 au nombre 55 de la relation a, on la rend presque identique à la relation b ; par suite, on établit la dépendance réciproque des deux nombres I, et on rend presque complète la correspondance des deux tableaux auxquels ils appartiennent. Il y a, il est vrai, un écart de 1 unité entre le total $55 + 44 = 99$ et le total $A^1 = 100$. Cette différence doit être négligée, comme toutes les différences très faibles que l'on peut relever, dans des calculs de ce genre, entre les résultats réels et les résultats prévus. Elles viennent de ce que nous avons négligé, en calculant la relation B/A' (et ailleurs les

autres relations analogues), les décimales des quotients : cette omission ne peut manquer de produire à la longue des erreurs légères, qui ne rendent pas moins certaines les conclusions fondées sur ces calculs.

La correspondance que nous venons de constater entre les repos courts et les repos longs de l'ordre des membres n'existe pas dans les repos de l'étendue totale ou de l'étendue relative. Les différences que nous trouvons entre les nombres qui représentent ces repos, longs ou courts, sont tout à fait dissemblables. Ainsi, pour les repos de l'étendue totale, les différences des nombres I à II, II à III, III à IV, sont pour les repos courts (v. le tableau p. 382) :

$$4 + 9 + 1 = 14$$

pour les repos longs (p. 425) :

$$2 + 1 + 4 = 7.$$

Ce fait s'explique par la nature du total A, — et non plus A', qui remplace A dans les repos de l'ordre des membres seuls. Le total A comprend, outre les repos longs et les repos courts, deux éléments étrangers. L'un d'eux est le même que dans les repos de l'ordre des membres : il se compose des repos indéterminés. Le nombre de ces repos est, nous le savons, négligeable pour trois classes de coupes sur quatre ; de plus, si ce nombre nous est inconnu aussi longtemps que nous considérons seulement les repos de l'étendue totale, ou de l'étendue relative, ou de l'ordre des membres, nous pouvons le connaître en nous reportant au chapitre où les repos indéterminés sont étudiés à part. Mais la seconde inconnue du total A est formée par les repos moyens, qui ne donnent pas de prise aux lois rythmiques, qui n'ont ni définition ni caractère propre, qui ne forment pas un groupe distinct, et que nous n'avons dénombrés nulle part dans notre étude. Ces repos s'interposent, pour ainsi dire, entre les repos longs et courts réunis et le total

A ou 100, et nous empêchent d'établir aucun rapport entre les deux groupes de repos. Quand on veut constituer dans les repos de l'étendue totale ou de l'étendue relative la relation mathématique des nombres correspondants des deux groupes, comme nous l'avons fait tout à l'heure pour les repos de l'ordre des membres, il faut toujours, même si l'on néglige les repos indéterminés, y admettre les repos moyens sous la forme de l'inconnue x . On écrira par exemple :

$$\text{II, RC} + \text{II, RL} + x = A = 100.$$

Une telle relation signifie précisément qu'il n'y a pas de relation concevable entre le nombre des repos courts et le nombre des repos longs.

Ainsi, la dépendance réciproque des repos courts et des repos longs n'existe que dans les repos de l'ordre des membres. Elle s'explique par la nature de ces repos, par leur définition qui supprime les repos moyens ; elle en est la conséquence nécessaire, et à ce titre, il peut paraître inutile de l'exposer et de la justifier longuement. Mais cette solidarité des deux groupes a tout de même quelque importance : elle nous permettra peut-être, bien qu'elle ne soit pas complète, de trouver dans les repos longs l'explication d'un caractère que nous avons constaté dans les repos courts, et qui reste encore à expliquer : la différence profonde entre la coupe finale et les coupes des trois autres classes (v. p. 540).

δ) *Comparaison des repos longs de l'ordre des membres avec les repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative : derniers effets de la répulsion.*

Avant de considérer à nouveau ce détail, il faut nous engager dans la dernière partie de notre étude, c'est-à-dire faire la comparaison des repos longs de l'ordre des membres avec les

repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative. Les objets à comparer sont : d'abord le total des différences qui séparent l'un de l'autre les nombres consignés aux tableaux des pages 425, 508 et 541, car les trois totaux ainsi obtenus mesurent l'intensité de l'attraction ; ensuite le détail de ces différences prises chacune isolément, car elles nous permettent de discerner entre les quatre classes de coupes des affinités qui les rapprochent ou les séparent. Ces deux études ont d'ailleurs une importance inégale : la première seule intéresse directement la loi d'attraction.

Nous avons déjà fait des comparaisons semblables, soit dans le même chapitre (la comparaison des repos courts de l'ordre des membres avec les autres repos courts), soit dans le précédent (la comparaison des repos longs de l'étendue relative avec les repos longs de l'étendue totale, p. 510). Elles étaient l'une et l'autre plus simples que celle-ci, parce que nous n'avons pas eu à y tenir compte de la force opposée à l'attraction, la force de répulsion. En effet, dans les repos courts la répulsion ne s'exerce pas ; et dans les repos longs de l'étendue relative comparés aux repos longs de l'étendue totale, son influence disparaît, à cause de la simplicité des termes à comparer (deux et non pas trois) et de la netteté de leur différence (v. p. 510).

Nous avons appris en outre, dans le chapitre précédent, qu'il fallait, pour rendre la comparaison plus solide, faire entrer dans le total des différences celles des trois derniers nombres, et non celle du nombre I au nombre II ; en effet, dans les trois progressions les trois derniers nombres se succèdent toujours en ordre régulièrement croissant, tandis que le nombre I y occupe, quant à la grandeur, des places différentes. Il faut appliquer ici la même précaution : en considérant le total des différences, nous traiterons à part les trois derniers nombres, sans toutefois négliger le premier.

Les différences des trois derniers nombres dans les repos

longs des trois ordres sont résumées dans le tableau suivant :
 (ET = étendue totale ; ER = étendue relative ; OM = ordre
 des membres).

	ET	ER	OM
du nombre II au nombre III	1	16	5
» » III » » IV	4	2	5
	5	18	10

L'attraction a pour effet, nous le savons, d'augmenter la différence entre les classes de coupes, et la répulsion de la diminuer : ce principe nous permet d'interpréter les résultats numériques que nous venons de constater, et de les mettre d'accord avec les données déjà acquises sur la formation du rythme poétique. Le total des différences est plus grand pour les repos de l'ordre des membres que pour les repos de l'étendue totale : nous avons là une preuve de plus à l'appui d'un fait maintes fois observé : c'est que l'intensité de l'attraction s'accroît en même temps que notre expérience des faits rythmiques, à mesure que nous en connaissons de nouveaux. Cette conclusion ne s'accorde pas, semble-t-il, avec le rapport que présentent, dans le tableau ci-dessus, le total 18 attribué aux repos de l'étendue relative, et le total 10 attribué aux repos de l'ordre des membres. Le second est plus faible que le premier. Faut-il croire que l'attraction, prise seule, a diminué de force dans le temps que les repos de l'ordre des membres succèdent aux repos de l'étendue relative ? Non ; une autre explication se présente, si l'on tient compte de la répulsion, et elle met tous les nombres d'accord. Des repos de l'étendue relative aux repos de l'ordre des membres, l'attraction continue de croître ; mais la répulsion, qui la combat et l'atténue, s'accroît-elle aussi, et beaucoup plus, de telle façon que le résultat de leur conflit est une diminution de la différence entre les coupes. Ce fait, ainsi interprété, confirme l'exposé de la répulsion tel qu'il a été présenté plus haut : nous avons admis en effet, que le plus grand accroissement de la répulsion,

l'apport de la répulsion particulière s'ajoutant à la répulsion commune, se produit au moment où nous distinguons entre la relation de grandeur des membres (étendue relative) et l'ordre des membres inégaux (ordre des membres), pour nous attacher à ce dernier rapport. Si la répulsion particulière apparaissait plus tôt, au moment où nous cessons d'embrasser les deux membres réunis, et où nous commençons de les comparer l'un à l'autre, elle atteindrait les repos de l'étendue relative, et le total des différences serait plus petit pour ces repos que pour les repos de l'étendue totale. Si maintenant on prend l'attraction et la répulsion toutes deux au premier et au dernier terme de leur développement, on constate, d'abord que l'attraction a malgré tout grandi plus que la répulsion, du moins quant aux trois dernières classes de coupes : c'est pourquoi le nombre total des différences dans les repos de l'ordre des membres est plus grand que le nombre correspondant des repos de l'étendue totale ; ensuite, que l'attraction l'emporte, à la fin comme au début, sur la répulsion ; c'est pourquoi il subsiste une différence sensible entre les nombres attribués aux différentes coupes.

Le nombre affecté à la classe I, c'est-à-dire à la coupe finale, ne figure pas, et ne peut pas figurer, dans le total des différences tel que nous venons de l'établir pour les trois sortes de repos. En effet, les trois progressions qui composent les tableaux des pages 425, 508, 541 devant être, étant réellement pour la plus grande part régulièrement décroissantes, ces différences ont été obtenues en soustrayant le nombre le plus près de la fin du nombre qui le précède : par exemple le nombre IV du nombre III, et ainsi de suite. Pour obtenir la différence déterminée par le nombre I, il aurait donc fallu soustraire de ce nombre le nombre II. Or cette opération est impossible dans les deux derniers tableaux, puisque le nombre I y est plus petit que le nombre II.

Cependant, les trois nombres I ont leur signification, comme

les autres. Mais pour la reconnaître, pour les rapprocher, c'est-à-dire pour comparer chacun d'eux avec les nombres voisins, il faut prendre un procédé de comparaison moins rigoureux. Nous n'opposerons pas le nombre I au nombre II, ni à l'un quelconque des deux autres, mais à l'ensemble des trois : nous n'essaierons pas d'évaluer au juste la différence qui les en sépare, nous nous contenterons d'observer la place qu'il occupe parmi eux dans l'ordre des grandeurs. A cet égard, la différence des trois nombres I est très apparente et très instructive. Dans les repos de l'étendue totale, il est, par ordre de grandeur, le premier ; dans les repos de l'étendue relative, le second ; dans les repos de l'ordre des membres, le dernier. Ainsi, le nombre des repos longs attribués à la classe I est, par rapport aux autres classes, de moins en moins considérable à mesure que l'on pousse plus loin l'observation du rythme poétique. Comment cette diminution s'explique-t-elle ? Ce n'est pas que l'attraction elle-même soit de moins en moins puissante : nous savons au contraire, par l'étude des repos courts et par l'étude des repos longs des autres classes, qu'elle va en augmentant toujours d'intensité. C'est que, pour les repos de la classe I, la répulsion augmente plus que l'attraction, qu'elle se trouve dès les repos de l'étendue relative plus puissante qu'elle, au point d'abaisser le nombre des repos de la classe I au-dessous de l'un des trois autres, et que sa prédominance s'accroît encore par la suite. Tel est le progrès de la répulsion, en ce qui concerne la coupe finale : d'une part, croissance régulière ; d'autre part, supériorité sur sa rivale dès le moment où commence la distinction et la comparaison des deux membres (étendue relative, ordre des membres).

Nous avons observé, pour les autres coupes, un mouvement plus tardif et moins rapide : si la répulsion y croît plus vite que l'attraction, c'est seulement dans les repos de l'ordre des membres, et là même elle demeure inférieure en puissance à

l'attraction. Ainsi, la répulsion a une force plus grande, et l'accroît plus vite, à la coupe finale qu'aux autres coupes : mais cette différence est toute naturelle et toute nécessaire, puisque c'est à la coupe finale que la répulsion prend son origine, c'est de là qu'elle se répand sur l'ensemble du vers. Il résulte encore de la nature des deux forces, que la répulsion se manifeste surtout quand on observe la coupe finale, et l'attraction quand on observe les autres coupes.

A prendre ensemble les enseignements fournis par les quatre classes de coupes, on reconnaît que les forces qui créent le rythme, l'attraction et la répulsion, augmentent l'une et l'autre d'intensité plus ou moins régulièrement, plus ou moins également, à mesure que nous les connaissons mieux. Cette croissance est conforme à celle même de notre sens rythmique, qui par l'exercice devient de plus en plus capable de les saisir, et aussi à la simplicité croissante des trois ordres de repos, qui nous permet de concentrer notre attention sur un plus petit nombre d'objets.

Il ne nous reste plus qu'à distinguer entre les différences dont nous venons de considérer le total, tel qu'il se trouve dans les repos longs des trois ordres, et à essayer de fonder sur elles une sorte de classement des différentes coupes. Le résultat ne saurait être aussi important ni aussi complet que celui que nous venons d'obtenir par l'étude des différences réunies : nous l'avons déjà éprouvé tout à l'heure en faisant la même tentative à propos des repos courts.

En effet, le rapprochement des trois sortes de repos ne fait découvrir entre elles aucune ressemblance notable. Réunissons en un seul tableau les données relatives aux repos longs ; nous y désignerons par ET les repos de l'étendue totale, par ER les repos de l'étendue relative, par OM les repos de l'ordre des membres.

COUPES.	ET	ER	OM
Classe I	13	15	20
» II	11	25	41
» III	10	9	36
» IV	6	7	31

Pour l'étendue totale, les trois premières classes sont séparées l'une de l'autre par les différences 2 (du nombre I au nombre II) et 1 (du nombre II au nombre III), et toutes trois de la dernière par une différence de 4 unités; elles se séparent donc assez nettement de celle-ci, mais elles sont trop voisines pour que l'on puisse établir une subdivision dans le groupe qu'elles forment, et isoler l'une d'entre elles. Les nombres de l'étendue relative ne se prêtent à l'observation qu'une fois disposés dans l'ordre de grandeur croissante, c'est-à-dire après avoir interverti les nombres II et I. Cela fait, ils apparaissent distingués par les différences suivantes : 10 (de II à I), 6 (de I à III), 2 (de III à IV). Ainsi, dans les repos de l'étendue relative, les coupes II sont à part, recevant de beaucoup le plus de repos; les coupes III et IV reçoivent à peu près le même nombre de repos, et sont étroitement unies ensemble; entre ces deux groupes, la coupe I (finale) demeure isolée, plus voisine du premier que du second. Les repos de l'ordre des membres, une fois les nombres établis dans l'ordre II, III, IV, I, qui est celui de la grandeur croissante, présentent les différences : 5 (de II à III), 5 (de III à IV), 11 (de IV à I). La classe I se distingue des autres, parce qu'elle a de beaucoup le plus petit nombre de repos; les trois autres sont unies par une association à la fois étroite, car leur différence est faible, comparée à celle qui isole la première, et homogène, car elles sont à distance égale les unes des autres.

Chaque ordre de repos a donc, si l'on considère les différences des nombres, ses caractères qui lui sont propres. Les repos de l'ordre des membres ont pour caractères distinctifs : l'isolement de la coupe finale, inférieure aux autres quant au

nombre des repos, et l'égalité des différences entre les autres coupes. Il n'est pas difficile de trouver l'explication de ces caractères dans la nature des repos représentés par les nombres.

Les repos de l'ordre des membres sont ceux où la répulsion surgit de deux sources à la fois, et se trouve de beaucoup la plus puissante. Or les effets de la répulsion sont de diminuer le nombre des repos longs à la coupe finale, et d'atténuer la différence des nombres de repos attribués aux autres coupes. Quand la répulsion atteint une certaine intensité, le premier effet se manifeste en ce que le nombre qui correspond à la coupe finale se trouve de beaucoup inférieur aux autres, et le second, en ce que les autres coupes sont séparées par des différences, non seulement faibles, mais encore à peu près équivalentes. Ce sont là précisément les faits que nous venons de constater. Les différences des nombres qui représentent les repos longs de l'ordre des membres sont, par conséquent, en harmonie avec la nature de ces repos. Nous ne pouvons pas dire que celle-ci les produit nécessairement tels que nous les trouvons, car si elle fait prévoir la grande puissance de la répulsion, elle n'en détermine pas la mesure. Mais nous pouvons affirmer qu'elle les explique, et cette conclusion satisfait l'esprit. En effet, les lois du rythme ressemblent aux autres lois qui gouvernent les actions humaines : elles imposent à tous les hommes la même direction, mais leur impulsion n'est pas sur tous également puissante ; aussi devons-nous être contents d'expliquer leurs effets, sans prétendre les prévoir, du moins quand il s'agit d'un homme isolé, ou d'un petit nombre d'hommes.

L'explication obtenue pour les repos longs peut se transmette aux repos courts, puisqu'il y a entre eux, nous l'avons observé, une certaine dépendance. Mais cette dépendance est beaucoup moins étroite pour la coupe finale que pour les autres : cette coupe nous présente donc un problème distinct et plus complexe.

Les nombres attribués aux classes II, III et IV dans les repos courts de l'ordre des membres sont presque complètement déterminés (v. p. 561) par les nombres qui leur correspondent dans la distribution des repos longs. Aussi n'ont-ils pas besoin d'une explication distincte : ils reçoivent de ceux-ci directement les deux caractères qui sont communs aux uns et aux autres : la faiblesse relative et l'égalité des différences qui, dans les deux progressions, séparent chaque nombre du suivant. Mais ces deux caractères sont produits par la répulsion ; et ainsi, par suite de la dépendance réciproque des repos longs et des repos courts, c'est l'effet de la répulsion qui se trouve transmis de ceux-là à ceux-ci, et qui fournit l'explication commune aux deux groupes de repos.

Entre le nombre I du tableau des repos courts et le nombre I du tableau des repos longs, il n'y a pas, nous l'avons constaté plus haut (p. 565), la corrélation nécessaire qui unit les autres nombres. Aussi n'est-il pas permis de considérer le premier comme la conséquence directe et nécessaire du second. Pour justifier le nombre de repos courts attribué à la coupe finale, et la grande différence qui le sépare des autres nombres du même tableau, le moyen le plus simple est de passer par l'intermédiaire de ceux-ci, qui ont déjà reçu plus haut leur explication.

L'éloignement du nombre I est la condition nécessaire, la conséquence indirecte, du rapprochement des trois autres : car ce rapprochement n'apparaîtrait pas, si la différence du nombre I au nombre II n'était pas plus grande que l'une quelconque des autres différences. A la vérité, cette condition d'éloignement serait également bien remplie par deux aspects opposés du nombre I : s'il était beaucoup plus grand que les autres, et s'il était beaucoup plus petit ; mais l'effet de l'attraction, la seule force qui s'exerce directement sur les repos courts, est de les éloigner de la coupe finale : aussi le nombre I ne peut-il en réalité se distinguer des autres que par sa peti-

tesse. La relation du nombre I aux autres nombres, telle qu'elle est consignée autable au de la page 536 (v. aussi p. 561) est donc suffisamment expliquée, puisqu'elle est la seule possible. Quant à l'explication, elle est au fond la même pour le nombre I que pour les autres, puisqu'elle se transmet d'eux à lui : ils sont tous rattachés à la répulsion, et nous présentent tous des effets plus ou moins lointains de cette force.

Mais il est possible de décrire autrement le rapport des quatre données qui composent le tableau des repos courts, en donnant plus d'importance aux objets eux-mêmes, et moins aux nombres qui les représentent, et qui en contiennent une image à la fois très simple et très obscure.

Les trois dernières classes de coupes ont, en effet, un caractère qui leur est commun, et qui manque à la première : c'est la dépendance réciproque des repos qui leur sont attribués et des repos longs correspondants. La ressemblance des trois dernières classes, la différence entre elles et la première, se traduisent nécessairement dans les nombres de repos qui leur sont attribués : c'est pourquoi les trois derniers nombres sont rapprochés l'un de l'autre, et éloignés du premier. Si les repos courts et les repos longs des trois dernières classes sont en exacte corrélation, de telle façon qu'il est possible, pour ainsi parler, de les déduire les uns des autres, c'est qu'ils obéissent à la même loi du rythme, l'attraction, dont la force les entraîne tous du même mouvement, dirigeant les uns vers les coupes faibles, et les autres vers les coupes fortes. En effet, l'attraction règne sans partage sur les repos courts ; et pour les repos longs, même restreinte par la poussée contraire de la répulsion, elle demeure, partout ailleurs qu'à la coupe finale, c'est-à-dire aux trois autres classes de coupes, la puissance dominante, celle qui détermine l'ordre de grandeur des nombres. La prédominance de l'attraction sur les repos longs et courts des trois dernières classes s'explique, à son tour, par la rareté des repos indéterminés à l'intérieur du vers ; car la répulsion, la force

opposée à l'attraction, n'est pas autre chose que l'influence des repos indéterminés.

Ces repos contiennent donc en eux la cause dernière qui explique la distribution des repos courts de l'ordre des membres aux trois dernières classes, et indirectement à la première classe elle-même. En retrouvant les repos indéterminés au terme de cette explication, nous comprenons mieux l'importance des nombres, et le lien étroit qui les unit aux objets qu'ils représentent : nous nous souvenons, en effet, que ces repos ont figuré déjà dans les premiers calculs par lesquels les nombres ont accusé la dépendance réciproque des repos longs et des repos courts des trois dernières classes (v. pp. 564 et 565).

Pour achever la comparaison des repos courts de l'ordre des membres avec les repos longs, il ne nous reste plus qu'à mettre en rapport directement les nombres I des deux tableaux, c'est-à-dire les nombres de repos attribués à la coupe finale. La relation de ces nombres nous apparaît sans même que nous la cherchions : dans l'un et l'autre tableau, le nombre I est très éloigné des autres, et forme à lui seul un groupe distinct.

Il faut chercher, mais l'on trouve sans peine, la ressemblance des objets qui justifie la relation des nombres. Tandis que les repos courts et les repos longs des trois dernières classes obéissent tous à une attraction plus ou moins intense, à la coupe finale, au contraire, l'attraction ne domine que les repos courts ; c'est la répulsion qui régit les repos longs. Les repos des deux groupes, pris aux trois dernières classes de coupes, se ressemblent ; pris à la première classe, ils s'opposent : mais cette opposition même, qui est propre aux repos de la coupe finale, les rapproche entre eux et les distingue des autres ; elle justifie donc la symétrie des nombres qui, dans les tableaux statistiques, correspondent à ces repos.

Ces nombres sont d'ailleurs l'image exacte des objets qu'ils mesurent : ils traduisent à la fois le caractère de ressemblance, qui apparaît si on compare ces repos aux autres, et le carac-

tère d'opposition, qui efface la ressemblance quand on les prend isolément. La ressemblance est accusée par la grande distance qui sépare l'un et l'autre nombre I des nombres II, III et IV ; l'opposition, par les places différentes qu'ils occupent l'un et l'autre dans les deux progressions : si l'on observe l'ordre des grandeurs, le nombre I des repos courts est le premier, le plus faible, d'une progression croissante, au contraire le nombre I des repos longs est le dernier, le plus faible, d'une progression décroissante.

Ainsi, les différences des nombres qui composent les tableaux statistiques où sont décrits les repos de l'ordre des membres, s'expliquent par le jeu des deux forces qui engendrent le rythme, attraction et répulsion, et nous en révèlent les derniers effets. En observant les faits du rythme dans l'ordre où la nature les présente à notre perception, nous avons reconnu qu'ils s'expliquaient tous par ces deux mêmes causes. A mesure que nous possédions des faits plus nombreux, ces causes elles-mêmes agissaient avec plus de puissance, et se laissaient plus exactement connaître : nous savons maintenant à quels objets chacune d'elles étend son empire, et comment elle l'exerce. Nous avons acquis ainsi à la fois la connaissance complète des faits dont nous nous sommes proposé de rendre compte, et la connaissance complète des causes qui les produisent. Notre étude du rythme sera terminée, quand nous aurons présenté les conclusions, ou plutôt les vues générales, qu'elle nous a suggérées.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

LES LOIS DU RYTHME. LA SCIENCE DU RYTHME

- A) LES LOIS DU RYTHME : POUVOIR QU'ELLES EXERCENT SUR LES ÉLÉMENTS RYTHMIQUES ET SUR LE POÈTE (p. 579).
- B) ESQUISSE D'UNE DESCRIPTION COMPLÈTE DU RYTHME POÉTIQUE DANS LES MÉTAMORPHOSES (p. 595).
- C) COMMENT ÉTUDIER LE RYTHME POÉTIQUE CHEZ D'AUTRES POÈTES LATINS, DANS D'AUTRES LANGUES (p. 614).
- D) LA « VERSIFICATION », OBJET D'ÉTUDE DISTINCT DE LA MÉTRIQUE ET DE LA GRAMMAIRE (p. 617).

A) LES LOIS DU RYTHME : POUVOIR QU'ELLES EXERCENT SUR LES ÉLÉMENTS RYTHMIQUES ET SUR LE POÈTE.

Dans l'Introduction de notre travail, nous avons défini les faits à étudier, les éléments qui les composent, les moyens qui permettent de les mesurer et de les classer. Dans la partie principale, nous avons d'abord décrit les faits de versification les plus notables des Métamorphoses (Description), ensuite nous avons tenté de les expliquer (Explication). La Description n'a d'autre objet que de reproduire exactement tous les faits qu'elle embrasse : elle se suffit à elle-même, et ne conduit à aucune conclusion. Au début de l'Explication, nous avons admis à titre d'hypothèse, qu'il existait une loi simple pour

déterminer les rencontres entre repos du discours et repos du vers, qui composent le rythme poétique. C'est la loi d'*attraction* : les repos les plus courts du discours ont tendance à se rencontrer avec les repos les plus courts du vers, et de même les repos les plus longs du discours avec les repos les plus longs du vers. A la fin de notre travail, cette loi se trouve être, non plus une hypothèse, mais une vérité, fortifiée de toutes les preuves que peut lui apporter l'examen d'une seule œuvre poétique. La démonstration ainsi faite est le résultat principal de notre effort ; car la loi d'attraction contient l'essentiel du rythme : c'est elle qui donne à la plupart des faits de versification leur existence et leur raison d'être.

Mais que vaut le résultat auquel nous sommes arrivé ? En essayant d'expliquer par une seule loi le rythme poétique, n'avons-nous pas détruit la diversité et la richesse qu'il présente à l'oreille ?

L'affinité réciproque du vers et du discours, telle que l'impose la loi d'attraction, est produite par l'instinct, et non par la volonté du poète ; par conséquent, elle se présente nécessairement chez tous les poètes. Quant au rapport établi par la loi entre les repos et les coupes, c'est le plus simple qui se puisse concevoir : dès que nous avons classé les repos et les coupes par ordre de durée, il nous paraît évident qu'il y aura le plus souvent rencontre entre ceux et celles qui occupent, dans l'ordre des durées, des places semblables. Cependant, tant que nous considérons l'exposé pur et simple de la loi, aussi longtemps que nous ne l'éprouvons pas par l'étude détaillée des faits, elle ne nous satisfait pas ; alors même qu'elle nous paraît certaine, ses caractères de nécessité et de simplicité nous inquiètent. Si l'attraction s'exerce indépendamment de la volonté du poète, il est à craindre qu'elle ne produise chez tous les mêmes effets. Si l'attraction des éléments rythmiques de valeur équivalente est la seule et unique, la rigoureuse loi du rythme, il est à craindre que toute la théorie du rythme

ne tienne en quelques mots, nécessaires pour l'exposer, et en quelques chiffres, nécessaires pour la démontrer. Ainsi, la nécessité de la loi en rendrait les effets partout uniformes, et sa simplicité en réduirait l'exposé à quelques mots. Et par suite, autant les impressions que la poésie nous transmet sont abondantes et variées, autant leur explication serait sèche et monotone.

Après avoir rapproché la théorie et les faits, nous savons qu'il n'y a pas entre ceux-ci et celle-là un tel contraste : la théorie, fondée sur la loi d'attraction, et accrue des compléments nécessaires, éclaircit les faits et les ramène à l'unité ; mais elle en embrasse tous les détails, et en respecte toutes les nuances. La nécessité de la loi n'impose pas l'uniformité aux individus qui l'appliquent ; sa simplicité n'exclut pas une certaine complexité ; sa sécheresse n'existe que quand on la réduit à son exposé le plus général : mais cet exposé peut être agrandi en un tableau complet, où sont reproduits tous les faits du rythme poétique. La loi d'attraction, mise à l'épreuve, apparaît exempte des trois défauts que l'on peut redouter : uniformité, simplicité trop grande, sécheresse. L'épreuve se trouve faite dans tout le cours de notre travail ; mais il faut la résumer ici, en reprenant chacun des défauts apparents de la loi d'attraction : uniformité, simplicité, pauvreté, ou plutôt chacun des mérites qu'elle possède réellement : variété, complexité, richesse.

1° *Variété.*

Les principes du rythme dépendent des conditions mêmes dans lesquelles nos perceptions sont reçues et disposées. C'est l'instinct du poète, et non sa volonté, qui les applique, qui établit l'estimation des repos et des coupes, et qui réunit les éléments de durée semblable. Un vers, un groupe de vers, se trouvent ainsi créés sans aucun effort d'activité réfléchie ; les

combinaisons et les calculs n'interviennent que pour achever l'œuvre de la nature. Si les lois du rythme résultent de la nature même du poète et de la poésie, il est certain qu'aucun poète ne peut s'y soustraire : la définition des repos et des coupes, l'attraction réciproque du discours et du vers, sont les mêmes pour tous.

Mais il ne s'ensuit pas que ces lois aient partout des effets entièrement semblables. Cette diversité résulte de la loi d'attraction elle-même. La loi impose en effet l'attraction, la direction du mouvement qui entraîne les repos du vers et les repos du discours ; elle ne détermine pas la force de l'attraction, la puissance du mouvement. Les repos longs du discours sont attirés le plus souvent vers les repos longs du vers : de cette proposition même, il résulte que tous ne le sont pas, que des exceptions sont permises, et même nécessaires. Le nombre de ces exceptions n'est pas limité. Soient les repos dont les membres réunis occupent plus de quatre hexamètres ; pour que la loi soit satisfaite, il suffit que la plupart d'entre eux soient attribués aux coupes les plus importantes, la coupe finale ou la penthémimère ; le poète reste donc libre d'en attribuer une proportion plus ou moins grande aux autres coupes, telles que l'hephthémimère ou la coupe au cinquième trochée. Il est maître aussi de régler, non seulement le nombre, mais la place ou la grandeur des exceptions. Ainsi, l'hephthémimère et la coupe au cinquième trochée ont l'une et l'autre une durée relativement faible, mais celle-ci une durée plus faible que celle-là : tous les repos qui correspondent à des membres de plus de quatre hexamètres, et qui se rencontrent avec ces deux coupes, font exception à la loi ; mais les repos de cette espèce placés au cinquième trochée sont les plus éloignés de la règle commune, ils contiennent, pour ainsi dire, l'exception la plus forte. Représentons-nous le groupe des repos longs à répartir entre l'hephthémimère et le cinquième trochée, et supposons le poète prêt à opérer la répartition : la loi d'attraction l'oblige

à réserver le plus grand nombre des repos pour la première coupe, mais elle lui permet de restreindre ce nombre de telle manière que la différence des deux coupes soit faible ; alors les repos longs au cinquième trochée, les exceptions les plus remarquables, seront en nombre relativement grand.

Ainsi, la loi du rythme garantit une part de liberté au poète, et par conséquent elle établit une part de différence entre les poètes. A prendre en particulier un certain repos du discours ayant une longue durée, le poète est libre de le placer en n'importe quel endroit du vers ; et deux poètes, ayant à faire emploi de ce même repos, pourraient le placer en deux endroits différents. Prenons même l'ensemble des repos de longue durée tels que nous venons de les définir, c'est-à-dire les repos dont les membres réunis mesurent plus de quatre hexamètres : alors la liberté du poète se trouve moins grande, nous pouvons prévoir la grandeur relative des quantités de repos qu'il attribuera aux coupes d'importance différente ; mais nous ne pouvons pas prévoir la grandeur des différences qui sépareront ces quantités, et il est probable que, dans deux poèmes donnés, ces différences ne seront pas les mêmes. Le poète nous paraît de moins en moins libre, à mesure que nous embrassons à la fois un plus grand nombre de faits : mais il n'est jamais entièrement esclave de la loi. En appliquant les mêmes principes rythmiques que les autres, il en tire des conséquences différentes ; ces différences, soit d'ensemble, soit de détail, sont autant de traits qui lui appartiennent en propre, et qui permettent de le reconnaître.

2° *Complexité.*

La loi d'attraction établit entre le discours et le vers une relation très simple : elle réunit, en effet, les repos de durée équivalente, ceux dont la correspondance apparaît manifeste à

l'esprit aussitôt que nous rapprochons le discours et le vers pour composer le rythme. Il importe que la loi principale du rythme soit simple, acceptée sans résistance et même sans effort. Pour le poète, le rythme n'a pas sa raison d'être en lui-même : il est le moyen d'exprimer d'une façon plus frappante les idées et les sentiments. Si la loi du rythme était complexe, si l'agencement en était pénible, s'il fallait, par exemple, faire se rencontrer les repos longs du discours avec les coupes faibles, et les repos courts avec les coupes fortes, le poète n'aurait plus le temps de penser aux objets qu'il veut décrire ; tout au moins, leur image cesserait d'être précise et intéressante à ses yeux avant qu'il eût choisi les mots qui les expriment. Le calcul tuerait l'inspiration : or, c'est l'inspiration, en d'autres termes l'émotion, l'intérêt que le poète prend aux choses, qui fait naître en lui le rythme. D'ailleurs, la poésie ne s'adresse pas seulement aux critiques, aux philosophes, mais à tout le monde ; du moins à tous ceux qui ont l'esprit assez libre pour s'y rendre attentifs, le sens rythmique assez juste et assez exercé pour la distinguer de la prose. Les vers ne sont pas faits pour être étudiés à force de temps et de peine, mais pour être goûtés à la lecture, ou plutôt à l'audition, car ils sont toujours *entendus* et jamais *lus*. Pour être compris de tous, et sans trop d'effort, il est nécessaire que le rythme repose sur un principe simple.

Mais la simplicité du rythme n'est pas monotonie, parce que la loi d'attraction est atténuée et compliquée par d'autres lois moins importantes.

Parmi les repos du discours, il s'en trouve qui échappent presque entièrement à sa puissance et qui sont gouvernés par une loi qui leur est propre : ce sont les repos indéterminés (v. Partie III, chapitre 2, p. 354). Ils occupent une faible part de notre attention, car ils se dérobent à toute mesure précise ; mais ils occupent une grande part de notre temps, car ils sont nombreux et ont tous une longue durée. L'influence de ces repos et de la loi qui les régit se fait sentir jusque sur les

autres, sur les repos déterminés, et vient y tempérer la rigueur de la loi d'attraction. Ainsi, les repos qui ont une durée déterminée, mais longue, éprouvent l'action des valeurs rythmiques indéterminées sous la forme d'une *répulsion*, qui les entraîne dans le sens contraire à l'attraction, c'est-à-dire vers les coupes faibles ; à la vérité, dans presque tous les cas, l'attraction demeure la plus puissante : le rôle de la répulsion n'est pas, en effet, de la détruire, mais d'en rendre le jeu plus libre et plus varié. Parmi les repos du discours qui sont les plus reconnaissables à l'oreille, et qui forment les éléments principaux du rythme, repos indéterminés, repos de longue durée, repos de courte durée, ces derniers seuls tombent complètement, ou à peu près, sous l'empire de la loi d'attraction.

D'ailleurs, la complexité du rythme n'est pas produite seulement par les atténuations apportées à la loi principale, elle résulte aussi de la variété des éléments qui le composent. Ces éléments sont les coupes du vers et les repos du discours. Les coupes de l'hexamètre dactylique, c'est-à-dire les points où l'oreille peut y percevoir une pause forte ou faible, sont au nombre de 17, y compris la coupe finale. Les repos du discours sont mesurés par la longueur des membres, soit réunis, soit comparés ; or, on peut concevoir des longueurs de membres infiniment variées, et les repos sont, par conséquent, en théorie du moins, infiniment variés. Chaque repos du discours peut se rencontrer avec chaque coupe du vers : ainsi, les faits de versification produits par la rencontre des repos et des coupes se multiplient à la fois en raison du grand nombre des unes et en raison du nombre illimité des autres.

3° Richesse.

Il faut considérer maintenant, non plus le mécanisme du rythme, mais les faits de versification qu'il produit dans un

poème donné et dans différents poèmes. La loi d'attraction nous oblige-t-elle à distinguer tous les faits du rythme, permet-elle de les décrire tous ? Oui, elle nous rend cette description complète à la fois nécessaire et facile.

Voici pour la nécessité. Étant donné un certain repos du discours, il nous est impossible de prévoir, d'après la loi générale, avec quel repos du vers le poète le fera se rencontrer. Aussi ne pouvons-nous pas nous dispenser, quand nous voulons étudier le rythme d'un poème, de recourir aux vers eux-mêmes, d'observer et de recueillir les faits de versification qui y sont contenus. En outre, quand nous connaissons l'emploi que fait d'un certain repos un certain poète, la loi ne nous permet pas de conclure qu'un autre poète lui assignera la même place dans le vers. L'étude d'une œuvre poétique ne nous dispense donc point d'étudier toutes les autres.

Ainsi, la connaissance des lois du rythme ne remplace ni l'examen ni la description des œuvres poétiques. En revanche, nous pouvons, grâce à elle, classer les faits de versification, et distinguer les différents aspects qu'ils revêtent quand on les associe avec un nombre plus ou moins grand de faits analogues.

Aussitôt qu'on a constaté l'attraction réciproque des repos et des coupes de durée semblable, le classement des repos (éléments rythmiques du discours), des coupes (éléments rythmiques du vers) et des « faits de versification » (combinaisons des repos et des coupes) s'ensuit nécessairement. Il faut classer les coupes et les repos par ordre de durée, durée croissante ou décroissante, peu importe, pourvu que le même ordre soit observé pour les deux objets à comparer ; quant aux faits de versification, il faut les classer suivant qu'ils sont plus ou moins conformes à la loi, suivant qu'il y a plus ou moins d'équivalence entre la durée de la coupe et celle du repos. Dans notre étude, le classement des coupes par ordre de durée ou d'importance est établi une fois pour toutes dès le début (Partie I

[Introduction], p. 29) : le classement des différents repos est assuré, à mesure qu'ils se présentent à l'observation, par la distinction des repos longs et des repos courts (v. au début des chapitres 2, 3, 4 et 5 de la Partie III) ; le classement des faits de versification est exposé dans l'étude *statistique* et complété par l'étude *particulière* des faits qui font exception à la loi générale (v. Partie III, chapitre 1 [Préambule], p. 352).

Les faits de versification nous intéressent plus que les éléments qui les composent, les repos et les coupes. Aussi doivent-ils être soumis à une description plus complète. C'est encore la loi d'attraction qui nous en fournit le plan.

Nous avons vu que la loi paraît restreindre d'autant plus la liberté du poète, qu'on l'observe dans un plus grand nombre de faits à la fois. Aussi faut-il, pour mesurer et l'obéissance que le poète accorde à la loi et la résistance qu'il lui oppose, embrasser les faits, tantôt par groupes plus ou moins nombreux, tantôt isolément. Selon qu'ils sont associés à un plus ou moins grand nombre d'autres, les faits de versification peuvent et doivent être présentés sous trois aspects différents :

a) *Nombres.*

Les *nombres* sont connus dès que l'on a opéré parmi les repos les distinctions les plus simples et les plus sommaires, c'est-à-dire dès que les trois sortes de repos : repos qui correspondent à l'étendue totale des membres, repos qui correspondent à l'étendue relative des membres, repos qui correspondent à l'ordre des membre (v. Introduction, p. 85, et Partie III, p. 348), ont été séparées l'une de l'autre, et dans chacune d'elles les repos longs des repos courts. Grâce aux nombres, on connaît quelle quantité de repos longs ou courts est attribuée aux différentes coupes, et l'on obtient directement la démonstration de la loi. En revanche, les nombres ne laissent point paraître

les faits de versification dans toute leur variété, avec tous les caractères qui les distinguent les uns des autres, c'est-à-dire la coupe du vers et la longueur des membres : en effet, les groupes considérés, repos longs ou courts, embrassent le plus souvent plusieurs longueurs de membres différentes.

A l'égard des nombres, la loi permet des prévisions nombreuses et précises, pourvu qu'on tienne compte, non seulement de la prescription même qu'elle contient, mais des tendances de notre esprit qui la produisent, et des impressions auxquelles elle s'applique. Nous pouvons prévoir d'abord, pour chaque sorte de repos, la grandeur relative des nombres qui correspondent aux différentes coupes ; ensuite, en comparant les trois sortes de repos, soit la grandeur relative du total obtenu en additionnant les différences qui séparent les nombres, soit (dans certains cas du moins) la grandeur relative des différences qui séparent chaque nombre du suivant. Nous avons indiqué les nombres obtenus pour chaque sorte de repos dans le chapitre qui lui est réservé (Partie III, chapitres 2, 3, 4 et 5) ; ils forment le contenu de l'*étude statistique*.

b) *Types*.

Quand nous avons tiré des nombres tous les enseignements qu'ils contiennent, nous n'abandonnons pas pour cela les groupes de repos représentés par eux, mais nous essayons d'en pousser plus loin l'étude. Parmi les repos longs, nous distinguons les différentes nuances de longueur, et parmi les repos courts, les différentes nuances de brièveté. L'étendue des membres, qui mesure la durée du repos du discours, nous est connue alors, non plus par à peu près, mais exactement. Quant à l'autre élément du fait de versification, la coupe du vers, nous le possédons depuis longtemps : car, alors même que les faits de versification étaient associés par larges groupes

et traduits en nombres, nous n'avons point réuni les repos attribués aux coupes de durée différente ; nous avons toujours distingué les repos qui se rencontraient avec des coupes de la première classe, de la seconde classe, etc. Le repos du discours, mesuré par la longueur des membres, et la coupe du vers, ce sont là les deux composantes du fait de versification : connaissant l'une et l'autre, nous connaissons le fait de versification lui-même, le *type rythmique*, qui se retrouve identique dans un nombre de vers plus ou moins grand. Les faits de versification contiennent en eux tout le poème, si on le réduit à ses caractères rythmiques. A mesure que nous lisons les Métamorphoses, nous pouvons ramener chaque vers, chaque groupe de vers, à un type rythmique donné, et n'en retenir autre chose que ce type tout seul : nous sommes certains de ne rien négliger qui intéresse directement le rythme.

A propos de chaque fait de versification ainsi distingué de tous les autres, quelle prévision permet la loi générale ? Puisqu'il doit y avoir d'ordinaire accord entre la durée du repos et celle de la coupe, on conclut de là qu'un fait de versification donné se rencontrera fréquemment s'il présente cet accord, et rarement s'il ne le présente pas, d'autant plus rarement qu'il y a plus de contraste entre le repos et la coupe, et même jamais si le contraste est très grand. Mais cette prévision est beaucoup moins assurée que celles que l'on peut former en considérant les nombres. Il est probable que tel repos court se rencontrera le plus souvent avec les coupes faibles ; mais cela n'est pas certain, et si le contraire se produit, s'il y a pour un certain repos court majorité de rencontres anormales avec les coupes fortes, nous ne pouvons tirer de ce fait aucune objection contre la loi. En effet, il nous faudrait observer d'abord les autres repos courts qui ont une durée à peu près semblable à celui-ci : nous verrions qu'ils n'ont pas le nombre de rencontres anormales auxquelles ils ont droit, qu'ils sont

toujours ou presque toujours associés à une coupe faible ; alors la régularité des autres repos compense l'irrégularité du premier, et si nous prenons l'ensemble des repos courts, les nombres qui les représentent et sur lesquels se fonde la démonstration de la loi, nous trouvons en définitive un résultat qui la confirme.

Pour décrire exactement le rythme d'un poème, les Métamorphoses par exemple, il faut découvrir et noter tous les types rythmiques ou faits de versification qui s'y trouvent, du moins tous les plus importants (v. Partie II, p. 146). Dans notre étude, ils sont réunis, et occupent une partie distincte : c'est le « Dictionnaire » (Partie II, chapitre 2). Les éléments du fait de versification, la longueur des membres, qui définit la durée du repos, la place au milieu ou aux extrémités du vers, qui détermine la durée de la coupe, peuvent être tous deux notés au moyen de nombres. Il est donc possible de traduire les faits de versification en un langage conventionnel, qui permet de les désigner exactement par des signes très courts. Nous avons essayé de composer un langage de ce genre, et nous l'avons employé dans le Dictionnaire (v. Partie II, chapitre 1).

c) *Vers.*

La connaissance des types rythmiques ne donne pas seulement l'appréciation exacte de chacun d'eux pris à part ; elle permet, elle impose même, de les embrasser tous d'un seul coup d'œil. Ils se répartissent alors en deux espèces : ceux dans lesquels il y a accord entre la durée du repos et celle de la coupe, les faits conformes à la loi, les faits *homogènes* (v. pp. 362, 464), et ceux dans lesquels il y a désaccord entre le repos et la coupe, les exceptions à la loi, les faits *hétérogènes*, les *effets de versification* (v. aussi p. 15). Des « faits de versification » proprement dits, nous n'avons plus rien à apprendre :

la loi d'attraction les admet et les explique entièrement. Quant aux « *effets de versification* », ils font exception à la loi, ils en diminuent l'autorité ; nous avons donc à justifier leur existence, à montrer quelles circonstances particulières les produisent : tant que les anomalies n'auront pas été ainsi justifiées, la loi ne sera pas complètement démontrée.

Pour expliquer les anomalies, il ne suffit pas de considérer les types rythmiques qui les présentent, il faut se reporter aux passages mêmes où le poète les a employés : l'étude des *vers* succède ainsi à l'étude des *types*, de même qu'auparavant l'étude des *types* a remplacé l'étude des *nombres*. L'explication cherchée est contenue, non dans les caractères rythmiques : durée du repos, durée de la coupe, mais dans les caractères logiques : idées exprimées, objets décrits, émotions ressenties. L'anomalie rythmique se trouve justifiée et ramenée à la loi, quand il est démontré qu'elle a pour but et pour résultat légitime de surprendre l'auditeur et d'exciter son attention. Cette explication dernière, sans laquelle la loi d'attraction demeure incomplète, est située en dehors des faits proprement rythmiques. Il est donc impossible de donner une théorie complète du rythme, sans faire appel à autre chose qu'à lui ; c'est que le rythme ne suffit pas à lui-même : il n'est que le moyen par lequel le poète exprime ses pensées et ses émotions.

Il semble bien que nous soyons parvenus dans l'étude du rythme à la dernière période, à l'extrême détail. En effet, nous avons sous les yeux, non seulement tous les faits de versification, mais même, pour chacun d'eux, les différents exemplaires qui s'en trouvent dans un poème donné, bien que ces exemplaires soient, quant à leurs caractères rythmiques, de tout point semblables l'un à l'autre. Pour mesurer l'empire qu'exerce la loi sur ces exemplaires tous identiques du même fait, c'est-à-dire sur chaque vers du poète, il faut déterminer quelle prévision elle permet à leur égard. Étant donné un certain vers, pouvons-nous prévoir qu'il recevra tel fait de

versification, que tel repos donné y sera associé à telle coupe, ou telle coupe donnée à tel repos ? Nous avons vu que nous ne le pouvions pas : c'est précisément cette incertitude qui garantit la liberté du poète. Si nous prenons, outre le rythme, les éléments qui le complètent, c'est-à-dire les éléments logiques, le contenu du discours, nous pouvons du moins former la prévision suivante : c'est que dans chaque vers, chaque fait de versification est conforme à la loi ; ou bien, s'il y est contraire, il l'est par une intention préméditée et justifiée du poète. Y a-t-il dans cette prévision quelque contrainte qui le blesse ? Non, car aucun poète ne peut prétendre à se soustraire aux lois du rythme ; aucun n'a le droit d'y manquer, ni faute d'attention, ni faute de génie.

Pour démontrer la loi d'attraction, nous avons à considérer en détail les anomalies du rythme, et à les expliquer. Pour que la démonstration soit valable, il suffit qu'elle soit donnée pour quelques-unes d'entre elles. Dans notre travail, nous avons cité seulement les plus instructives : elles sont réunies dans l'*étude particulière* ou *étude des anomalies*, qui forme, avec l'*étude statistique*, l'exposé complet de la loi d'attraction¹. C'est que nous avons voulu étudier le rythme poétique en général, à propos des Métamorphoses, et non point décrire le rythme des Métamorphoses en particulier. S'il s'agissait de donner cette description, il ne serait point permis de choisir : il faudrait réunir toutes les anomalies rythmiques, les classer par ordre d'intensité, en mettant à part les plus contraires à la loi, les expliquer toutes ; en outre, montrer quelles sont les idées, les images, les émotions, qui les suggèrent le plus souvent, et comment ces idées, ces images, ces émotions, sont traduites par le rythme.

C'est ainsi, qu'en prenant la loi d'attraction pour guide, on

1. Encore n'avons-nous fait l'étude « particulière » des anomalies rythmiques que dans les premiers chapitres (2 et 3) de la Partie III.

peut embrasser, sous tous leurs aspects, tous les faits de versification que contient une œuvre poétique. Mais la loi d'attraction nous conduit plus loin encore : elle rattache ensemble tous les poèmes, et nous engage à les considérer l'un après l'autre.

Tant que nous avons observé les effets de la loi chez un seul poète, ni la loi ni le poète ne nous sont complètement connus. Il faut en effet, pour que la démonstration de la loi soit rigoureuse, qu'elle ait été faite sur plusieurs exemples. Sans doute, ce n'est point par hasard que l'on trouve dans les *Métamorphoses*, tant de faits conformes au principe de l'attraction : ils sont si nombreux et si probants qu'on peut conclure sans témérité que l'*Énéide* ou les *Argonautiques*, par exemple, n'en contiendraient guère moins. Cependant, l'étude de ces deux poèmes est le seul moyen d'établir en toute certitude, et cette conclusion, et la loi d'attraction elle-même. A étudier les *Métamorphoses*, non pas toutes seules, mais par comparaison avec l'*Énéide*, on gagne de mieux connaître, non seulement le principe de la loi, mais encore le détail : on apprend, par exemple, de combien les nombres qui mesurent la différence d'importance des coupes et la puissance de l'attraction varient suivant les poètes, jusqu'à quelles limites peut s'étendre le domaine dans lequel la répulsion l'emporte sur sa rivale, jusqu'à quel point peut être poussé, dans les effets de versification, le contraste entre le discours et le vers.

En outre, si les comparaisons sont nécessaires pour bien connaître la théorie du rythme, elles le sont encore davantage pour bien connaître les œuvres où nous l'observons. S'en tenir aux *Métamorphoses*, c'est ne rien avoir, ou du moins, c'est avoir un exemplaire du rythme de l'hexamètre qui tient lieu de tous les autres, et qui ne se distingue pas d'eux : on ignore ce qui est, pour ainsi dire, le rythme d'Ovide, c'est-à-dire tous les caractères propres à ce poète. Les comparaisons qui les feraient connaître doivent

s'étendre à tous les détails dont se compose l'étude du poème isolé : les *nombres* des tableaux statistiques, qui varient d'une œuvre à l'autre, mais sans doute dans une assez faible mesure; les *types* rythmiques, où l'on trouve plus de différences, les plus rares d'entre eux étant plus ou moins rares, tantôt présents, tantôt absents ; enfin les *vers* qui contiennent les effets de versification : c'est là que les différences sont les plus grandes, car la loi du rythme permet d'employer le même effet pour la description d'objets très différents.

Plus grand est le nombre des poèmes appelés en comparaison, plus la vérité du principe général d'attraction se trouve solidement établie, plus les détails d'application propres à chacun d'eux se trouvent complètement distingués. En suivant toutes les conséquences de la loi d'attraction, nous arrivons à posséder peu à peu, non seulement tous les détails d'une œuvre, mais les œuvres de tous les poètes.

Revenons, pour conclure, aux caractères généraux de cette loi. A n'en prendre que l'exposé le plus général, nous avons pu douter qu'elle garantît la connaissance des détails et des individus. A la considérer en détail, ces doutes disparaissent. La loi d'attraction, complétée par les lois accessoires du rythme (principe de disposition propre aux repos indéterminés, principe de répulsion propre aux repos de longue durée), nous apporte l'explication des faits, le moyen de les classer et même de distinguer les plus remarquables : voilà pour son utilité. Elle ne nous dispense d'étudier ni aucun fait ni aucun individu : voilà pour sa richesse. Comme elle nous présente les faits sous plusieurs aspects, avec plus ou moins de détails, par groupes plus ou moins vastes, elle nous fait connaître également bien l'individu et la loi, le général et le particulier, le principe et l'application. Quand nous embrassons les groupes les plus nombreux, les faits sous leurs aspects les plus sommaires, c'est la loi qui apparaît ; quand nous prenons les faits isolément, et dans leur détail, c'est l'individu qui se révèle.

D'ailleurs, il s'en faut que nous ayons encore mesuré dans toute son étendue le domaine où s'exerce la loi d'attraction, le principe qui produit le rapprochement entre les éléments analogues du discours et du vers. Outre les faits de versification, tels que nous les avons définis jusqu'ici, et étudiés dans notre travail, il y a d'autres combinaisons du discours et du vers qui méritent d'être connues. Celles-là encore paraissent être soumises à la loi d'attraction, à condition de modifier dans l'exposé de cette loi l'idée de durée, qui est commune aux repos et aux coupes et qui permet de les comparer. Il convient de définir brièvement ces relations nouvelles du vers et du discours, afin d'exposer dans son entier la théorie du rythme poétique, et d'en démontrer l'unité.

B) ESQUISSE D'UNE DESCRIPTION COMPLÈTE DU RYTHME POÉTIQUE DANS LES MÉTAMORPHOSES.

Le rythme poétique comprend tous les faits qui présentent les deux caractères suivants : 1° faire appel à notre appréciation de la *durée*, soit remplie (membres), soit vide (repos) ; 2° comprendre deux parties composantes, dont l'une appartient au discours et l'autre au vers, et qui se présentent à nous, non point isolées, mais associées et combinées. Le premier de ces deux caractères distingue ce qui est rythmique de ce qui ne l'est point ; le second distingue ce qui relève à la fois du vers et du discours de ce qui appartient en propre et en entier, soit à l'un, soit à l'autre. Ainsi définis, les faits du rythme poétique se divisent en trois groupes : faits *proprement rythmiques*, faits *métriques*, faits *logiques*. Ces noms ne sont qu'à demi satisfaisants ; mais ils nous suffisent, puisque nous ne voulons que définir sommairement et énumérer les objets qu'ils désignent.

Les faits *proprement rythmiques* sont, par exemple, les faits

de versification, qui occupent seuls la partie principale de notre travail. Le vers et le discours contribuent tous deux à les composer, et ils leur apportent tous deux des éléments purement rythmiques, des repos ; ces repos sont définis, tantôt par la longueur variable des membres qu'ils séparent (repos du discours), tantôt — application différente du même procédé — par la place qu'ils occupent dans un membre donné de longueur invariable (repos du vers).

Les faits *métriques*, ce sont les coupes du vers, considérées chacune isolément. Pour ramener le vers hexamètre aux lois les plus générales du rythme, nous l'avons réduit à la succession des six temps marqués ; la durée des coupes se mesure alors à la répartition qu'elles déterminent entre les temps marqués : toutes les coupes qui produisent la même répartition, par exemple toutes celles qui divisent les 6 temps marqués en deux groupes égaux de 3, appartiennent à la même classe, et sont équivalentes. Mais quand on considère, outre les temps marqués, les durées longues et brèves qui composent les pieds, le vers hexamètre dactylique se distingue alors des autres séries rythmiques, et même des autres vers. En même temps, les différentes coupes d'une même classe se distinguent l'une de l'autre, et prennent chacune son caractère propre. Pour en donner cette définition précise, il faut sortir du domaine de la rythmique générale, et entrer dans le détail de la métrique latine : les coupes ne sont plus alors des éléments *rythmiques*, mais des éléments *métriques*. Sous ce nouvel aspect, il faut les mettre de nouveau en rapport avec les repos du discours, et observer comment elles se prêtent à les recevoir. C'est là une partie nouvelle du rythme poétique, dans laquelle se trouvent comparées, non plus les différentes classes de coupes, mais les différentes coupes d'une même classe.

Enfin, le discours, de même que le vers, contient autre chose que du rythme : il contient des éléments *logiques*, des idées, des images exprimées par les mots qui composent les membres.

Nous n'avons pas à traiter ces éléments en eux-mêmes, mais dans la mesure où ils déterminent le rythme du discours, et en particulier la durée des repos : nous pouvons expliquer en effet par des motifs logiques, pourquoi tel repos est plus long que les repos voisins, pourquoi les repos d'un certain groupe de mots ont, à importance égale, plus de durée que les repos d'un autre groupe. Nous obtenons ainsi, en faisant appel aux éléments logiques du discours, des repos complexes : ils sont bien des repos, et par conséquent ils appartiennent au rythme ; mais ils sont expliqués par l'intelligence, en même temps que perçus par l'oreille : appelons-les *repos logiques*. Les repos logiques, de même que les repos rythmiques du discours, se rencontrent avec les coupes du vers : l'étude du rythme poétique ne serait pas complète, si elle ne comprenait pas ces combinaisons de repos logiques et de repos du vers.

Ainsi, le domaine du rythme poétique se divise en trois parties : la première comprend les faits rythmiques proprement dits, ceux où ne se trouve que du *rythme* ; la seconde, les faits métriques, ceux où le *rythme* est complété par le *mètre* ; la troisième, les faits logiques, dans lesquels le *rythme* est complété par le *sens*. Nous allons tracer aussi brièvement que possible le plan d'étude qui convient à ces trois ordres de faits.

1° *Faits rythmiques proprement dits.*

Les faits rythmiques proprement dits sont les faits de versification. Ils ont été étudiés longuement au cours de notre ouvrage, et nous ne rappellerons pas ici la méthode employée pour les exposer et les expliquer.

Mais il faut observer que nous n'avons pas compris dans notre enquête tous les faits de versification ; nous en avons exclus un grand nombre, à la vérité les moins importants. En effet, nous avons décidé dès le début de retenir seulement les

repos entre propositions et d'abandonner les repos à l'intérieur des propositions (v. p. 17). La raison de ce choix est évidente : les faits de versification sont, dans un poème aussi long que les *Métamorphoses*, beaucoup trop nombreux pour qu'on puisse les traiter tous à la fois (v. p. 19). Mais entre les repos exclus (repos à l'intérieur des propositions) et les repos admis (repos entre propositions), s'il y a une différence quant à la syntaxe, il n'y en a point quant au rythme ; les uns et les autres se prêtent à composer des faits de versification semblables, contenant les mêmes éléments unis par le même rapport (v. p. 18). Les faits de versification qui contiennent des repos à l'intérieur des propositions sont donc soumis à la même loi que les autres et doivent être étudiés par la même méthode. Aussi la loi d'attraction ne sera-t-elle complètement démontrée, que lorsqu'elle aura été confirmée par ces faits de versification ; on observera, sinon tous, du moins un certain nombre d'entre eux à titre d'exemples, et l'étude où ils figureront devra contenir les mêmes parties que l'étude des repos entre propositions : une Description ou Dictionnaire et une Explication.

2° *Faits métriques.*

Selon la théorie rythmique du vers hexamètre (v. p. 29), les coupes se répartissent en quatre classes ; les coupes des différentes classes ont des durées différentes, les coupes de la même classe ont la même durée.

Quand on essaye de distinguer l'une de l'autre les coupes d'une même classe, on est amené à poser à propos des coupes le même problème que nous avons posé à propos des classes, c'est-à-dire à rechercher l'affinité qui les unit aux repos du discours. Par exemple, la classe II comprend : la coupe penthémimère, la coupe après le troisième trochée, la coupe après le troisième dactyle ; la question à résoudre est celle-ci : com-

ment se distribuent entre ces trois coupes les repos du discours, soit tous ensemble, soit certains d'entre eux. Il faut même rendre la question plus précise, en y mentionnant le principe de l'attraction, et la compléter en ajoutant : est-il vrai que les repos les plus longs se rencontrent le plus souvent avec les coupes les plus longues ?

Pour répondre à cette question, il faut posséder le classement des repos par ordre de durée, et le classement des coupes par ordre de durée. Le premier, nous l'avons déjà établi pour faire la comparaison des classes, et nous n'avons aucune raison de le modifier pour la comparaison des coupes. Le second, nous ne le connaissons pas, puisqu'il dépend, non point des conditions rythmiques communes à tous les vers, mais des conditions propres à l'hexamètre dactylique latin : or, nous n'avons pas eu à nous en occuper dans notre travail. Mais, si l'on veut étudier, à propos des coupes prises à part, les relations du discours et du vers, il est indispensable d'établir, par ordre de durée, un classement particulier entre les coupes d'une même classe. Ainsi, parmi les trois coupes de la classe II : la penthémimère, la coupe au troisième trochée, la coupe au troisième dactyle, on déterminera laquelle a la plus longue durée et se prête par conséquent le mieux à recevoir, soit les repos du discours en général, soit les plus longs repos en particulier ; ensuite, on comparera de même les deux coupes mises au second rang. Cela fait, on rapprochera la distribution des repos selon la loi et la distribution des repos selon les faits, et l'on constatera si elles sont conformes ou contraires. Le travail de classement et de rapprochement doit être fait, non seulement pour la classe II, mais pour les classes III et IV ; on sait que la classe I comprend une seule coupe, la coupe finale.

Quand on réduit le rythme de l'hexamètre à la succession des six temps marqués, il n'est besoin que d'une seule opération, et très simple, pour distinguer les quatre classes de

coupes et déterminer la durée relative de chacune d'elles ; cette opération, c'est la répartition des temps marqués en groupes plus ou moins nombreux, suivis de pauses plus ou moins longues. Si l'on embrasse tous les éléments rythmiques de l'hexamètre, et si l'on veut distinguer entre les différentes coupes de chaque classe, il ne faut point espérer y parvenir par une analyse d'ensemble du vers, et il faut s'attendre à rencontrer d'autres nuances de durée que celles qui correspondent aux quatre classes. Il est à prévoir que pour chaque classe de coupes on aura à résoudre un problème distinct. Ainsi, les coupes de la classe II, la penthémimère, la coupe au troisième trochée, et la coupe au troisième dactyle, sont toutes trois au milieu du vers. Mais les coupes de la classe III se subdivisent en deux groupes : les unes sont situées plus près du début du vers (la trihémimère, la coupe après le deuxième trochée, la coupe après le deuxième dactyle) ; les autres sont situées plus près de la fin (l'hepthémimère, la coupe après le quatrième trochée, la coupe après le quatrième dactyle ou bucolique). La classe III contient donc une complication qui n'existe pas dans la classe II : après avoir étudié séparément chaque groupe de coupes ou subdivision, il faudra le comparer à l'autre. Voici un autre exemple des difficultés nouvelles qui se présenteront. Les coupes étant réunies et réparties en quatre classes, on reconnaît que chaque classe a de l'affinité pour une certaine durée de repos, soit les longs, soit les courts. Quand on comparera entre elles les coupes d'une même classe, on reconnaîtra que certaines coupes n'admettent aucun repos du discours, ou, pour rendre le mot repos plus précis, aucun des repos où se produit un arrêt sensible de la pensée et de la voix. Nous n'avons pas à rechercher ici les principes métriques qui s'appliquent au détail des coupes. Indiquons, à titre d'exemples, les deux plus simples, les plus faciles à reconnaître et à justifier. Dans les classes II et III, la plus longue durée, et de beaucoup, appartient à la coupe qui suit le temps mar-

qué : penthémimère, hephthémimère, etc.¹. Dans la classe IV, la coupe la plus forte est la plus éloignée du début ou de la fin du vers : ainsi, la coupe après le premier dactyle a une durée plus longue que la coupe après le premier trochée.

En réunissant toutes les règles de ce genre, on obtiendra un classement complet de toutes les coupes, et l'on verra se produire entre le discours et le vers des rapports nouveaux, que nous n'avons pas eu à observer, mais qui doivent trouver place dans une étude complète du rythme poétique.

3° *Faits logiques.*

Dans tous les repos du discours, à tous les endroits où se rejoignent et se séparent deux membres quelconques, on distingue sans peine un repos du *rythme* et un repos *logique*.

Soit le repos *a* :

Ut cecidit fortuna Phrygum, capit inpius ensem
Rex Thracum, iuguloque sui demisit alumni ; |^a
Et tamquam tolli cum corpore crimina possent,
Exanimem scopulo subiectas misit in undas.

(XIII, 435-438.)

Le repos rythmique *a* est perçu par l'oreille ; il est déterminé par les impressions rythmiques contenues dans les deux membres : le nombre des longues et des brèves, le nombre des temps marqués. Le repos logique *a* est perçu par l'intelligence, en comprenant dans ce mot toute notre faculté de comprendre, de sentir, et d'imaginer ; il correspond aux impressions logiques que les mots des deux membres nous envoient. On sait que le repos rythmique du discours se rencontre et se combine avec le repos du vers, et l'on connaît la loi qui les

1. Nous avons indiqué, dans notre thèse complémentaire, quelques-unes des raisons qui expliquent ce fait.

unit. Mais le repos logique du discours, par cela seul qu'il est un repos, entre lui aussi en rapport avec le repos du vers, et leur rencontre est un élément nouveau du rythme poétique. Il faut observer comment se produit cette rencontre, et en particulier si le repos logique obéit comme le repos rythmique au principe général de l'attraction. Est-il vrai que les repos logiques les plus longs se rencontrent d'ordinaire avec les coupes les plus fortes, et les repos logiques les plus courts avec les coupes les plus faibles?

En essayant de répondre à cette question, on peut embrasser tous les caractères des rencontres entre repos logiques et repos du vers. Mais il faut distinguer d'abord deux repos logiques de nature différente : le *repos de syntaxe* et le *repos de sens*. En effet, le repos *a* peut être considéré, soit comme un repos entre deux propositions, soit comme un repos entre deux groupes de notions et d'images. Dans le premier cas, il sera défini : le repos entre deux propositions unies par la conjection *et*, et dont les verbes sont au même temps (*demisit, misit*). Dans le second cas, il sera défini : le repos entre les deux actions désignées principalement par les verbes *demisit, misit*, et accessoirement par leurs compléments. Le repos de syntaxe et le repos de sens se combinent tous deux avec le repos du vers, mais leurs combinaisons sont différentes ; ils obéissent tous deux à la loi d'attraction, mais il faut l'exprimer dans les deux cas de façon différente. Aussi convient-il de les étudier l'un après l'autre.

a) *Repos de Syntaxe.*

Pour établir une relation entre le repos de syntaxe et le repos du vers, il faut leur trouver un point de contact, un caractère commun. Quand on compare le repos rythmique du discours avec le repos du vers, ce caractère commun est celui

de la durée. Mais la durée est appréciée par l'oreille : le repos de syntaxe s'adresse non pas à l'oreille, mais à l'intelligence : il ne peut donc pas avoir de durée, à prendre le mot dans son sens propre. Cependant, le repos de syntaxe peut être mesuré, et présente des nuances différentes : il nous paraît se prolonger plus ou moins ; ainsi, nous reconnaissons que le repos *a* est plus long, plus considérable, que tous les autres repos de la période. On peut donc appliquer au repos de syntaxe la notion de longueur, de durée, à condition de la transporter dans l'ordre logique. Pour éviter toute confusion entre la durée logique et la durée rythmique, nous appellerons la première *importance*, et nous dirons que le repos logique a une importance plus ou moins grande.

Peut-on découvrir dans le repos du vers ce même caractère d'importance ? Sans aucune peine, car l'importance du repos du vers n'est autre chose que sa durée ; ou plutôt, l'importance est en proportion de la durée : la première se reconnaît et se mesure en même temps que la seconde. Ainsi, le repos de syntaxe et le repos du vers ont tous deux une *importance* variable, et la loi d'attraction se formule à leur égard de la façon suivante : les repos les plus importants du discours se rencontrent-ils le plus souvent avec les repos les plus importants du vers ?

La première opération à faire pour résoudre ce problème, c'est de classer par ordre d'importance les repos du discours et les repos du vers. Pour les repos du vers, le classement par ordre d'importance se fait sans difficulté : il est le même que le classement par ordre de durée, qui nous est connu depuis longtemps. La coupe finale est la plus importante de toutes ; puis viennent les coupes au milieu du vers, et ainsi de suite. Au contraire, les repos de syntaxe présentent une grande difficulté, qui se reconnaîtra mieux en les comparant aux repos rythmiques du discours. Le repos rythmique a une durée fixe. Le repos rythmique au point

a (v. plus haut, p. 601) est mesuré dans tous les vers où il se rencontre par le même nombre de durées de brève ou de temps marqués : le nombre de durées ou de temps contenu dans les deux membres. Au contraire, l'importance d'un même repos syntactique varie sans cesse, et dans de très larges limites. Ainsi, le repos *a* est déterminé par la relation syntactique des membres qu'il sépare : coordination par *et*, identité de mode et de temps dans les deux verbes correspondants ; mais cette même relation, qui produit au vers XIII, 436 un repos d'assez grande importance, en produira un très faible dans un autre passage. Cette incertitude se fait sentir plus ou moins dans tous les repos de syntaxe : elle ne permet pas qu'on les réunisse, comme nous l'avons fait pour les repos rythmiques du discours, en un seul tableau de classement, où ils seraient disposés par ordre d'importance, et où chacun d'eux aurait place.

L'importance du repos de syntaxe se détermine donc tout autrement que la durée du repos rythmique. Le repos rythmique est défini une fois pour tous les passages où l'on trouve les mêmes longueurs de membres ; on l'apprécie en le comparant à l'ensemble formé par tous les autres, ce qui revient à concentrer l'attention sur lui tout seul. Par exemple, le repos rythmique *a* est considéré, non pas comme le repos à la fin du vers XIII, 436, mais comme le repos entre deux membres dont chacun mesure la longueur de deux hexamètres ; ce repos, je l'apprécie en le comparant à la fois au repos dont les membres contiennent chacun un demi-hexamètre, à celui dont les membres contiennent chacun un hexamètre, et ainsi de suite, en général à tous les autres repos dont l'image rythmique collective est présente à ma pensée.

Au contraire, mis en présence du repos syntactique *a*, je dois déterminer, non pas l'importance du repos qui correspond à la coordination par *et* avec identité des formes verbales, mais l'importance du repos qui correspond à cette relation

syntactique dans le vers XIII, 436 en particulier. De plus, je ne puis faire cette détermination par rapport à l'ensemble des autres repos syntactiques, qui tous réunis ne font qu'une image confuse ; je dois isoler comme terme de comparaison l'un d'entre eux, qui se trouve alors prendre autant d'importance que le repos à comparer lui-même. Le repos de comparaison doit être choisi parmi ceux qui se laissent le plus aisément rapprocher du repos à apprécier : à cette condition répondent ceux qui lui ressemblent le plus, ou bien quant à leur place, c'est-à-dire les plus voisins de lui, ou bien quant à leur nature, c'est-à-dire ceux dont les membres ont la même relation syntactique. Pour mesurer l'importance du repos syntactique *a*, je le comparerai au repos *b*, qui est situé au début du même vers :

Ut cecidit fortuna Phrygum, capit inpius ensem
Rex Thracum, |^b iuguloque sui demisit alumni ; |^a

ou bien au repos *c*, dont les membres sont également réunis par *et*, et contiennent également deux formes verbales identiques :

Cumque suis Gryneus inmanem sustulit aram
Ignibus, |^c et medium Lapitharum iecit in agmen,
Depressitque duos Brotean et Orion.

(XII, 260-262.)

En procédant ainsi pour tous les repos à mesurer, on obtient, non pas comme pour les repos rythmiques du discours, un seul classement, où tous les repos sont disposés par ordre d'importance, mais un très grand nombre de classements distincts, comprenant chacun deux repos dont l'un est plus important que l'autre. Ces classements par couples permettent d'apprécier l'importance qui convient à la nature du repos de syntaxe, une importance toute passagère et toute relative, celle du repos *a* du vers XIII, 436, par rapport au repos *c* du vers XII, 261. Mais ce caractère d'une importance limitée au repos d'un certain passage par rapport au repos d'un autre

passage, suffit pour établir le rapprochement entre les repos syntactiques du discours et les coupes du vers, et chercher la loi qui règle leurs relations.

On prendra deux repos du discours accouplés, par exemple les repos *a* et *b* ; on observera lequel des deux est le plus important : dans le cas présent *a* l'emporte sur *b*. Ensuite, on prendra les coupes du vers où sont placés les deux repos en question : ce sont la trihémimère pour *b*, la coupe finale pour *a* ; l'ordre d'importance des coupes est déterminé par la structure du vers, et complètement indépendant du discours : or la coupe finale est plus importante que la trihémimère. Enfin, l'on constatera si l'ordre d'importance des coupes répond à l'ordre d'importance des repos. Dans les exemples choisis, il y a accord entre le vers et le discours : au repos le plus important est attribuée la coupe la plus importante.

Les comparaisons de ce genre permettent de rechercher si la loi d'attraction s'applique aux repos syntactiques comme aux repos rythmiques, et de la démontrer par les deux moyens dont nous disposons : étude statistique et étude particulière des anomalies. Pour obtenir une démonstration de la loi fondée sur des nombres, on établira pour un très grand nombre de repos différents des comparaisons semblables à celle que nous venons de faire pour les repos *a* et *b*, en déterminant l'ordre d'importance de deux repos syntactiques donnés, puis l'ordre d'importance des coupes qu'ils occupent. Ensuite, on prendra le résultat d'ensemble de ces opérations, on calculera combien de fois l'ordre d'importance des coupes est conforme à celui des repos, et combien de fois il en diffère. Si les cas d'accord sont beaucoup plus nombreux que les cas de désaccord, c'est que la loi d'attraction s'applique aux repos de syntaxe comme aux repos du rythme, et que les plus importants d'entre eux ont tendance à se rencontrer avec les repos les plus importants du vers. La démonstration de la loi par l'étude particulière, c'est-à-dire par l'examen des caractères

non seulement rythmiques, mais logiques, des faits les plus remarquables, se fera après le dénombrement statistique, en prenant à part les cas les moins nombreux, c'est-à-dire les cas de désaccord entre l'importance relative des repos syntactiques et l'importance relative des coupes. Pour que la loi générale soit reconnue vraie, il faut et il suffit que les exceptions nous paraissent préméditées par le poète, et justifiées par le sens : l'opposition entre le discours et le vers ne doit exister que dans des passages exceptionnels, vers lesquels le poète veut diriger et retenir l'attention du lecteur.

Ainsi, la loi d'attraction peut exister dans les repos syntactiques comme dans les repos rythmiques elle ; peut y être exposée et démontrée par les mêmes moyens. Il n'en reste pas moins, entre ces deux sortes de repos, les différences que nous avons constatées plus haut. Elles rendent les repos syntactiques moins intéressants que les autres. En effet, le repos syntactique, à cause de son importance constamment variable, est un objet d'observation complexe et décevant ; en outre, comme il faut toujours considérer à la fois deux repos de syntaxe, l'attention se partage entre eux, et chacun d'eux en reçoit une plus faible part.

Aussi rechercherons-nous parmi les repos de syntaxe ceux qui ressemblent le plus aux repos du rythme, c'est-à-dire ceux dont l'importance est relativement constante, et qui se passent relativement bien d'un terme de comparaison. Nous voyons alors se détacher de la masse certains *types syntactiques*, certains repos dont l'importance est, sinon toujours, du moins le plus souvent, la même : grande pour les uns, petite pour les autres. Par exemple, le repos entre la proposition principale et la proposition subordonnée complétive est le plus souvent faible, surtout si la subordonnée précède la principale ; au contraire, le repos est le plus souvent fort entre deux propositions indépendantes, quand la deuxième est elle-même précédée d'une subordonnée commençant par *cum*, *dum*, etc. Nous

n'avons pas ici à faire l'étude détaillée des repos de syntaxe, mais seulement à en esquisser le plan ; aussi ne pouvons-nous citer d'autres exemples de types syntactiques. Ces types se découvrent plus nombreux et plus précis quand, aux caractères de la syntaxe proprement dite, on ajoute ceux du style. Ainsi, le repos est presque toujours faible entre deux propositions réunies par des conjonctions répétées, telles que *et... et, aut... aut* ; le repos qui précède un discours direct est presque toujours fort quand la proposition précédente contient l'annonce du discours sous la forme d'un adverbe ou pronom démonstratif (*sic, haec [uerba]*).

Les types syntactiques, grâce à leur valeur constante, permettent de confirmer ou d'infirmer facilement la loi d'attraction. Supposons que l'on ait réuni tous ou presque tous les exemples de plusieurs types donnés. Si la loi est vraie, les types à repos faible se rencontreront le plus souvent avec des coupes faibles, et les types à repos fort avec des coupes fortes ; de plus, jamais un type à repos faible ne se rencontrera avec une coupe forte, ni inversement un type à repos fort avec une coupe faible, sans que cette anomalie ne soit justifiée par le sens du passage. Enfin, la valeur des types syntactiques, l'importance forte ou faible du repos qu'ils définissent, dépend de leur nature même, et non de l'estimation arbitraire du poète. Aussi forment-ils des points fixes, auxquels on peut s'attacher pour comparer entre eux les différents poètes : sans doute ils se trouveront attribuer les mêmes coupes aux mêmes relations syntactiques ; quant aux différences de détail qui se trouveront entre eux, on les relèvera avec soin, car elles feront connaître autant de caractères propres à chacun.

b) *Repos de sens.*

Le repos de sens est fondé directement, sans aucun inter-

médiaire ni de rythme ni de syntaxe, sur le contenu des membres, sur les idées et les objets présents, au moment où se produit le repos, dans la pensée du poète.

Soit le repos de sens *c*, déjà cité plus haut (p. 605) :

Proximus ut steterat spectans altaria uultu
Fumida terribili 'cur non 'ait' utimur istis',
Cumque suis Gryneus inmanem sustulit aram

261 Ignibus, |^c et medium Lapitharum iecit in agmen,
Depressitque duos Brotean et Orion.

(XII, 258-262.)

Ce repos, pris comme repos de sens, sera défini : le repos entre deux actions du même personnage, l'action de prendre une arme et l'action de frapper. On trouve dans le même livre, à peu de distance du repos *c*, un autre repos *d* qu'on en peut rapprocher :

Ecce rapit mediis flagrantem Rhoetus ab aris

272 Pruniceum torrem, |^d dextraque a parte Charaxi
Tempora perstringit fuluo protecta capillo.

(XII, 271-273.)

La définition du repos *c* convient aussi bien au repos *d* ; il y a même entre les deux armes dont il est question une certaine ressemblance : la première (v. 261) est « un autel avec le feu qui brûle dessus », la seconde (v. 272) est « un tison en flammes pris au milieu de l'autel ».

Il semble tout d'abord qu'il y ait plus d'utilité, et même plus d'agrément, à étudier les repos de sens du discours que les repos syntactiques ou rythmiques : comme ils nous présentent des objets concrets, ils satisfont mieux notre imagination ; et comme ils nous présentent les objets mêmes que le poète a voulu décrire, ils permettent de mieux expliquer les emplois qu'il fait du rythme poétique. Mais avant de rapprocher les repos de sens des repos du vers, il faut les classer, les diviser en catégories en rapprochant ceux qui se ressemblent. Il est

impossible, en effet, d'apprécier exactement la rencontre d'un repos de sens avec un repos du vers sans recourir à une comparaison, c'est-à-dire sans faire appel à un autre repos de sens aussi semblable que possible au premier.

Alors, quand on observe un nombre assez grand de repos de sens, on s'aperçoit que le classement cherché est impossible. D'abord, on trouve rarement deux repos aussi voisins l'un de l'autre que les repos *c* et *d*, c'est-à-dire assez pour que leur rapprochement soit instructif; ensuite, même parmi ceux-là, on n'en trouve point qui se ressemblent tout à fait. Tout à l'heure, en définissant les repos *c* et *d*, nous n'avons retenu que leurs caractères communs; mais ils ont aussi de grandes différences : des deux personnages agissants, Gryneus et Rhoetus, le premier nous est mieux connu, et nous intéresse davantage; des deux actions, la première est beaucoup plus extraordinaire que la seconde, et elle a des conséquences beaucoup plus émouvantes. Ou bien le classement des repos de sens sera fondé sur les traits les plus généraux des actions décrites, et l'on rapprochera souvent des repos qui ne se ressemblent guère; ou bien il sera fait en tenant compte du détail, et l'on ne trouvera que bien peu de repos à rapprocher. Arbitraire ou incomplet, il ne rendra presque aucun service.

Ainsi, l'étude du rythme poétique, dans les repos de sens comme dans les autres, exige la comparaison des repos, et la considération du sens ne permet guère de choisir les repos à comparer. On est conduit naturellement à pallier ce défaut par un artifice, à fortifier la ressemblance du sens, qui n'est jamais complète, par une ressemblance de forme. On choisira les repos du discours *c* et *d* pour les rapprocher en même temps des repos du vers, d'abord parce qu'il y a une ressemblance certaine entre les deux actions décrites, et c'est là un caractère qui appartient au repos de sens, mais aussi à cause des ressemblances de la syntaxe et du rythme. En effet, les propositions séparées par les repos sont dans les deux passages

des coordonnées réunies par une conjonction copulative : les membres qui mesurent la durée des repos ont à peu près la même étendue : 3 hexamètres moins un temps marqué pour le repos *c* (v. 261), 3 hexamètres pleins pour le repos *d* (v. 272). En quoi consisterait alors le classement des repos du discours ? Il serait mixte ; il comprendrait un caractère du fond, le repos de sens, qui serait tenu pour le plus important, puisque c'est lui qu'on se propose d'étudier, et un caractère de la forme, repos de la syntaxe ou repos du rythme. Des deux caractères de forme, on s'attachera de préférence au dernier, et l'on négligera plus ou moins le repos syntactique, parce que les repos du rythme se laissent mesurer et classer avec plus de précision : deux repos du rythme sont complètement ressemblants, ou nettement différents ; deux repos de syntaxe peuvent (et c'est le cas le plus fréquent) se ressembler par les caractères principaux en différant par de nombreux détails.

Voici donc les repos du discours classés selon deux principes à la fois, l'un qui est d'une appréciation délicate et variable : le sens, l'autre qui est d'une appréciation facile et certaine : le rythme. Dans la recherche des passages à comparer, notre attention ne manquera pas de se détourner peu à peu du sens, bien qu'il soit en principe le caractère le plus important, pour s'attacher au rythme. Nous chercherons, non pas des repos de sens comparables avec ressemblance du rythme, mais des repos du rythme semblables avec analogie du sens. Les deux termes de rapprochement principaux seront : le repos rythmique du discours et le repos du vers, c'est-à-dire les deux éléments du fait de versification. Ainsi, l'étude du repos de sens se confondra avec l'étude des faits de versification, dont nous avons résumé dans cette conclusion même, et appliqué dans tout l'ensemble de notre travail, les principes et le plan.

Le repos rythmique du discours étant une fois associé au repos de sens, il ne retient pas seulement une part d'attention

plus grande que celui-ci : il le rejette tout à fait au second plan, et finit par le faire évanouir. Quand nous mettons en présence le repos du sens tout seul et la coupe du vers, le problème à résoudre est le suivant : pourquoi tel repos du sens se rencontre-t-il avec telle coupe ? Le repos de sens est alors un des deux objets principaux de notre recherche. Dès que nous y avons fait place au repos du rythme, ce repos rejoint la coupe par-dessus le repos du sens, et la retient pour lui tout entière. Le problème devient : pourquoi tel repos du rythme se rencontre-t-il avec telle coupe ? Il est impossible, sans doute, de résoudre cette question sans considérer le contenu des membres, c'est-à-dire les éléments mêmes qui servent à définir le repos du sens ; mais, si on voit le repos du sens figurer dans la discussion du problème, et l'occuper même tout entière, il n'a plus de place, ni dans l'énoncé, ni dans la conclusion.

Or, quand les caractères du sens ne se trouvent plus en comparaison directe avec la coupe, ils cessent de posséder l'unité et la cohésion que nous leur avons donnée en les enfermant dans la notion de *repos*. Pour composer le repos de sens tel que nous l'avons défini d'abord, il faut analyser les deux notions séparées par le repos, dégager leurs caractères principaux, en former une seule notion, assez complexe pour se faire distinguer, assez simple pour être exprimée en peu de mots. Mais, pour justifier la rencontre du repos rythmique avec la coupe, il est inutile d'assembler les détails avec tant de rigueur et de méthode : il suffit de retenir ceux-là seulement qui contribuent à expliquer l'effet produit par le rythme, et de les énoncer dans l'ordre le plus convenable à l'explication projetée. Dès lors, nous n'avons plus à considérer un repos du sens, mais des détails du sens, en nombre infini et sans ordre.

Ainsi s'évanouit le repos de sens. C'est un fantôme, qui égare tout d'abord ceux qui entreprennent l'étude du rythme poétique ; à la longue, ils reconnaissent qu'ils ne peuvent la mener à bien sans s'attacher à quelque chose de plus solide, à

un caractère de la forme tel que le repos du rythme, assez simple et assez précis pour être traduit en nombres.

Il resterait à montrer à quel titre et à quel moment les caractères du sens, les idées, les sentiments et les images contenues dans les mots, interviennent dans l'étude du fait de versification composé par la rencontre du repos rythmique du discours avec la coupe du vers. Mais ces deux questions ont reçu plus haut leur réponse. Le rythme est un moyen de description ; aussi les caractères du rythme n'ont-ils pas leur explication complète, tant que l'on n'a pas considéré les objets qu'ils décrivent. Les faits de versification se présentent sous trois formes distinctes, que nous rencontrons successivement au cours du chemin qui réunit la loi générale du rythme aux vers composés par le poète : ce sont les nombres, les types rythmiques, et les vers. Les nombres sont des éléments de calcul et de statistique, obtenus par le classement des faits de versification. Les types rythmiques sont les faits de versification eux-mêmes, définis par la longueur des membres et par la coupe du vers. Ni les nombres ni les types rythmiques ne laissent reconnaître les mots et leur contenu. Pour distinguer les caractères du sens, il faut prendre à part les différents passages, les différents vers, dans lesquels figure un même fait de versification. Nous possédons alors les faits du rythme tels que la nature nous les offre, tels que notre oreille les perçoit. C'est alors aussi, qu'ils sont le plus nombreux et le plus complexes, et qu'il faut le plus long travail pour les ramener tous à la loi générale d'attraction. Leur complexité est produite surtout par la présence des mots chargés de leur sens ; mais le mal apporte avec lui son remède : c'est le contenu des mots qui nous explique pourquoi tel fait est conforme à la loi, pourquoi tel autre lui est contraire, et qui nous démontre ainsi la domination directe ou indirecte de la loi d'attraction sur tous les faits du rythme poétique.

C) COMMENT ÉTUDIER LE RYTHME POÉTIQUE CHEZ D'AUTRES
POÈTES LATINS, DANS D'AUTRES LANGUES.

Nous embrassons maintenant tout l'ensemble du rythme poétique, tel que nous le présentent les *Métamorphoses*. Nous y distinguons trois objets différents : les faits proprement rythmiques, c'est-à-dire les faits de versification ; les faits métriques, c'est-à-dire les coupes du vers prises une à une et rapprochées des repos du discours ; les faits logiques, c'est-à-dire les relations syntactiques, et, dans la mesure où on peut les définir, les notions mêmes contenues dans le discours, les unes et les autres considérées par rapport aux coupes du vers. Cette division peut être d'ailleurs simplifiée. Les faits métriques ont la même nature que les faits rythmiques : comme eux, ils n'empruntent, soit au vers soit au discours, que du rythme ; ils ne se laissent distinguer d'eux que par la nécessité qu'ils nous imposent d'observer dans le détail un certain type de vers. Aussi les faits métriques se rattachent-ils aux faits rythmiques par une dépendance toute naturelle : la comparaison des différentes coupes d'une même classe succède tout naturellement à la comparaison des différentes classes de coupes. Les faits logiques forment ainsi une province distincte, par leur nature, puisqu'ils sont les seuls où les caractères logiques prennent place au premier plan, et aussi par leur importance, qui est beaucoup moindre. Nous avons reconnu, en effet, que les repos syntactiques du discours exigent une observation plus attentive que les repos rythmiques pour un résultat moins sûr ; et quant aux repos du sens, toutes les remarques solides qu'ils permettent de faire peuvent être présentées à propos des faits de versification.

Dans tous les poèmes latins écrits en hexamètres dactyliques, les éléments du rythme poétique sont les mêmes que

dans les Métamorphoses, et se prêtent à la même étude. Nous savons d'ailleurs (p. 593), que l'étude d'un certain poème ne peut donner tous ses résultats si on le prend tout seul, et qu'il faut tôt ou tard le comparer avec d'autres.

Supposons que le rythme poétique des Métamorphoses ait été décrit aussi complètement que possible, et que l'on veuille ensuite connaître le rythme poétique de l'Enéide. Cette recherche se fera en comparant l'Enéide aux Métamorphoses, et en résolvant pour le premier poème les mêmes questions que nous avons proposées pour le second. On observera, par exemple, si dans les deux le rythme du discours et le rythme du vers sont unis par la même loi d'attraction, si tel fait de versification y est aussi fréquent ou aussi rare. Voilà pour les faits rythmiques proprement dits. La distribution des repos du discours entre les différentes coupes d'une classe donnée s'y fait-elle de même? Voilà pour les faits métriques. Enfin, pour en venir aux éléments logiques : trouve-t-on la même affinité entre telle relation syntactique et telle coupe? trouve-t-on le même emploi d'une certaine anomalie rythmique, d'un certain effet de versification, pour décrire une certaine émotion, un certain objet? En répondant à ces questions, on verrait s'accuser le caractère de chaque ouvrage, et les différences qui le séparent de l'autre. S'il y en a, le plan proposé permet de découvrir et de noter les plus faibles; or, nous savons d'avance qu'il y en a, et de grandes : à la lecture même, on s'aperçoit déjà que l'aspect rythmique de l'Enéide ne ressemble pas à celui des Métamorphoses. Encore les deux poèmes ont-ils été composés à peu près en même temps, et contiennent-ils l'un et l'autre beaucoup de récits et de descriptions. Les différences du rythme seraient sans doute encore plus sensibles si l'on comparait avec les Métamorphoses un poème très différent par le genre, comme les Satires d'Horace, ou par l'époque, comme les fragments d'Ennius ou les poèmes de Claudien.

Observons maintenant des ouvrages dont les vers sont différents de l'hexamètre, par exemple les distiques de l'Art d'Aimer, ou les trimètres iambiques de Sénèque. Les éléments du rythme poétique y sont, malgré cela, les mêmes : repos du discours et coupes du vers ; les repos s'y mesurent également par le nombre des durées de brève ou des temps marqués contenus dans les membres ; les coupes y sont également classées par ordre d'importance, suivant la division et la subdivision des groupes de temps marqués. L'étude du rythme peut donc s'y faire d'après le même plan qui a paru convenir aux Métamorphoses, et comprend les mêmes parties. Les différences ne se manifestent que dans le détail des éléments métriques, car le nombre et le classement des coupes du vers varie naturellement, d'abord avec le nombre et la composition des pieds, ensuite par le groupement de certains vers en unités métriques plus étendues, systèmes ou strophes.

D'ailleurs, quelle que soit la langue, quelle que soit la matière métrique employée par le poète, qu'il considère les syllabes réunies en pieds ou isolées, qu'il distingue les syllabes en brèves et longues, accentuées et atones, ou attribue à toutes la même valeur, les éléments essentiels du rythme poétique sont partout semblables à ceux que l'on trouve dans les Métamorphoses. Toujours se fait la distinction du discours et du vers ; toujours la durée du repos du discours se mesure à la longueur des membres ; toujours le vers se laisse subdiviser de manière à permettre le classement des coupes ; toujours les repos du discours et les coupes du vers, après avoir été isolés et définis séparément, peuvent être rapprochés de nouveau, et se trouvent alors combinés suivant une loi simple. Aussi pourrait-on appliquer à tous les poèmes de toutes les langues le plan d'étude que nous avons tracé pour les Métamorphoses, à condition d'y apporter les changements de détail qui répondent aux différences des langues et des vers. Partout il nous révélera, et les lois générales du rythme,

toujours identiques à elles-mêmes, et la variété infinie de leurs applications, toujours différentes, comme le génie même des poètes.

D) LA « VERSIFICATION », OBJET D'ÉTUDE DISTINCT
DE LA MÉTRIQUE ET DE LA GRAMMAIRE.

Les faits mentionnés, soit dans cette conclusion, soit dans les chapitres qui la précèdent, ont un caractère distinctif, qui appartient à eux tous, et à eux seuls : c'est qu'ils intéressent à la fois le discours et le vers. Il n'y en a pas qui ne possède cette double nature. En observant les faits que nous avons appelés faits *rythmiques proprement dits*, c'est-à-dire les faits de versification qui comprennent les repos du discours et les coupes du vers réunies à plusieurs en une même classe, on voit le discours et le vers s'y manifester avec une égale importance. Quand on entre dans le détail des faits *métriques*, en distinguant une à une les différentes coupes, l'attention est attirée d'abord sur le vers : mais le discours n'est point négligé, puisque l'étude des coupes se fait en considérant les repos du discours attribués à chacune d'elles. Enfin, si l'on s'attache aux rapports *logiques*, ceux de la syntaxe et du sens, c'est le discours qui se présente à l'observateur avant le vers, puisque c'est dans le discours que sont choisis les objets à étudier ; mais le travail à accomplir est précisément de mettre ces caractères du discours en rapport avec les éléments du vers.

Ainsi, alors même que nous parlons de caractères métriques et logiques, nous désignons par ces mots des caractères métriques qui n'excluent point le discours et des caractères logiques qui n'excluent point le vers. En vertu de leur double nature, ces faits appartiennent à la fois à la grammaire (syntaxe, stylistique et rhétorique comprises) et à la métrique. Ils

n'appartiennent donc ni à l'une ni à l'autre, mais à un troisième objet d'étude, qui, ayant une existence distincte, a droit aussi à un nom distinct. Nous proposons d'appeler *Versification* ce domaine intermédiaire, qui comprend toutes les relations du vers et du discours. Le mot, ainsi employé, a un sens plus large que dans l'expression technique de « faits de versification », par laquelle nous avons désigné la rencontre des éléments rythmiques les plus généraux du discours et du vers ; il a un sens plus précis que dans le langage courant, où le mot de « versification » s'applique à tout ce qui concerne la composition des vers, y compris la prosodie et la métrique.

A la vérité, pour embrasser le domaine entier de la Versification, il faudrait considérer, dans leurs rapports avec le vers, non seulement les mots et les syllabes, c'est-à-dire la logique et le rythme, mais les lettres mêmes qui composent les unes et les autres, c'est-à-dire l'*harmonie* du discours. Mais les faits harmoniques occupent une place séparée, vers laquelle il nous est interdit de jeter en ce moment les yeux ; en effet, ils se distinguent bien nettement des faits rythmiques, les seuls que nous nous soyons proposé d'étudier. Les faits rythmiques contiennent tous, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut (p. 595), l'idée d'une durée divisée en parties comparables, les unes remplies d'impressions perçues (membres), les autres vides (repos). Les faits harmoniques ont pour caractères, non pas les divisions de la durée, mais les modes d'émission des différentes voyelles et consonnes. D'ailleurs, les faits harmoniques ne prennent place dans l'étude que nous avons appelée Versification, que s'ils sont mis en rapport avec les éléments rythmiques du vers ; dès que cette condition précise cesse d'être remplie, ils font retour à la science générale du style, qui ne doit point considérer la poésie à part de la prose.

Dans les limites que nous venons de lui assigner, la « Versification » enferme un grand nombre de faits différents. Nous

n'avons pas voulu décrire, bien loin de là, tous ceux que contiennent les Métamorphoses. Nous avons négligé les faits d'ordre logique, pour nous attacher seulement aux faits du rythme, les plus simples de beaucoup, et ceux pour lesquels le rapport du discours au vers est le plus apparent. Parmi ceux-là même, nous avons choisi, pour en faire l'objet de notre travail, ceux que nous avons nommés « faits de versification », parce qu'ils sont les plus importants, les plus faciles à mesurer et à classer.

Nous nous sommes efforcé de ne pas étendre la description des faits, qui est œuvre proprement philologique, au détriment de leur explication, qui relève à bien des égards de la psychologie et de l'esthétique. En outre, dans la description comme dans l'explication, nous avons atténué les traits propres à la langue, au vers, au poète des Métamorphoses, et accusé les traits communs à toute poésie.

CORRECTIONS

Page 18, ligne 27,
au lieu de :

Silua coronat aquas cingens latus omne

lire :

Silua coronat aquas | cingens latus omne

Page 143, ligne 2,
au lieu de :

on

lire :

ou

Page 303, colonne 1, ligne 3,
au lieu de :

(5 ex.)

lire :

(4 ex.)

Page 313, titre courant,
au lieu de :

X+

lire :

X¹⁴

Page 303, colonne 1, ligne 5,
supprimer :

76.

Page 317, colonne 1, ligne 2,
ajouter après celle-ci :

[1169^{bis}] $0^{16} > 0^{16-9}$ (1 ex.)

X, 76.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

PRINCIPES GÉNÉRAUX

- A) LES ÉLÉMENTS DU RYTHME POÉTIQUE (p. 1). — a) Objet du présent travail (p. 1). — b) Distinction du repos du discours et du repos du vers (p. 6). — c) « Fait de versification », « effet de versification », « rythme poétique » (p. 13). — d) Exclusion des repos situés à l'intérieur des propositions (p. 16). — e) Qu'est ce que l' « importance » des repos ? (p. 21).
- B) LES REPOS DU VERS : MESURE ET CLASSEMENT (p. 25).
- C) LES REPOS DU DISCOURS : MESURE ET CLASSEMENT. REPOS EXCLUS DE L'ÉTUDE (p. 31). — a) Repos du discours comparé au repos du vers (p. 31). — b) Repos logique et repos rythmique (p. 34). — c) Mesure des repos : relation de la durée du repos à la longueur des membres (p. 39). — d) Détermination de la longueur des membres (p. 79). — e) Triple nature du repos ; étendue totale, étendue relative, ordre des membres (p. 85). — f) Repos indéterminés (p. 101). — g) Repos exclus de l'étude (p. 108).
- D) LES FAITS DE VERSIFICATION : MESURE ET CLASSEMENT (p. 123). — a) Application aux faits de versification des connaissances acquises quant à leurs éléments composants (p. 123). — b) Classement des faits de versification (p. 137).
- E) CONCLUSION. — LE PROBLÈME DU RYTHME POÉTIQUE BRIÈVEMENT RÉSUMÉ. POURQUOI IL EST ÉTUDIÉ DANS LES MÉTAMORPHOSES. DIVISION DU LIVRE (p. 139).

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION

CHAPITRE I

PROJET D'UN DICTIONNAIRE DES FAITS DE VERSIFICATION

- A) COMMENT PRÉSENTER LES FAITS ÉTUDIÉS (p. 145). — a) Nécessité d'une liste complète ou Dictionnaire des faits de versification. Comment l'ordonner (p. 145). — b) Utilité d'une notation conventionnelle (p. 149).

- B) ESQUISSE D'UNE NOTATION CONVENTIONNELLE (p. 152). — a) Son principe : notation par un même signe du repos du vers et du repos du discours (p. 152). — b) Notation du repos du vers pris à part (p. 162). — c) Notation du fait de versification par trois signes réunis : sa « formule » (p. 165). — d) Cas particuliers ; attribution du signe d'égalité (p. 171). — e) Signes du repos indéterminé et de l'élosion (p. 179).
- C) PLAN DU DICTIONNAIRE (p. 197). — a) Son principe : prédominance du repos du vers sur le repos du discours (p. 197). — b) Classement suivant le repos du vers (p. 200). — c) Sous-classement suivant le repos du discours (p. 204).

CHAPITRE II

DICTIONNAIRE DES FAITS DE VERSIFICATION

TROISIÈME PARTIE

EXPLICATION

CHAPITRE I

PRÉAMBULE

- a) L' « *Explication* » des faits distincte de leur « *Description* » (p. 347). — b) Loi générale des faits de versification : attraction réciproque du discours et du vers (p. 349). — c) Étude d'ensemble (étude *statistique*) et étude détaillée des exceptions (étude *particulière*) (p. 351).

CHAPITRE II

REPOS INDÉTERMINÉS

- A) DÉFINITION (p. 354).
 B) ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 355).
 C) ÉTUDE DÉTAILLÉE DES EXCEPTIONS (ÉTUDE PARTICULIÈRE) (p. 361). — a) Première espèce (p. 363). — b) Deuxième espèce (p. 371).

CHAPITRE III

REPOS CORRESPONDANT A L'ÉTENDUE TOTALE
DES MEMBRES

SECTION A : REPOS COURTS

- a) Définition (p. 379). — b) Étude d'ensemble (statistique) (p. 382). — c) Étude détaillée des exceptions (étude *particulière*) (p. 384). — α) Première espèce (p. 384). — β) Deuxième espèce (p. 396).

SECTION B : REPOS LONGS

- a) Définition (p. 417). — b) Étude d'ensemble (statistique) (p. 423). — α) Les longs repos en un seul groupe (p. 424). — β) Différentes catégories de longs repos (p. 429). — γ) Explication des nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 438). — c) Étude détaillée des exceptions (étude particulière) (p. 463). — α) Première espèce : repos qui présentent des résultats statistiques contraires à la loi générale (p. 469). — β) Première espèce : suite (p. 475). — γ) Deuxième espèce : repos qui présentent des résultats statistiques conformes à la loi générale (p. 480).

CHAPITRE IV

REPOS CORRESPONDANT A L'ÉTENDUE RELATIVE
DES MEMBRES

- A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS (p. 489).
 B) REPOS COURTS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 496). — α) Résultats généraux (p. 496). — β) Distinction des différentes catégories (p. 498).
 C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 508). — α) Résultats généraux (p. 508). — β) Comparaison des repos de l'étendue relative avec les repos de l'étendue totale : puissance croissante de l'attraction (p. 509). — γ) Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 514).

CHAPITRE V

REPOS CORRESPONDANT A L'ORDRE DES MEMBRES

- A) DÉFINITION DES REPOS LONGS ET DES REPOS COURTS ; SIMPLICITÉ CROISSANTE DES DEUX GROUPES (p. 529).
 B) REPOS COURTS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 535). — α) Résultats généraux (p. 535). — β) Comparaison des repos courts de l'ordre des membres avec les repos courts de l'étendue totale et de l'étendue relative : puissance croissante de l'attraction (p. 536).
 C) REPOS LONGS : ÉTUDE D'ENSEMBLE (STATISTIQUE) (p. 541). — α) Résultats généraux (p. 541). — β) Nombres contraires à la loi d'attraction : répulsion (p. 542). — γ) Dépendance réciproque des repos courts et des repos longs de l'ordre des membres (p. 560). — δ) Comparaison des repos longs de l'ordre des membres avec les repos longs de l'étendue totale et de l'étendue relative ; derniers effets de la répulsion (p. 567).

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

LES LOIS DU RYTHME. LA SCIENCE DU RYTHME

- A) LES LOIS DU RYTHME ; POUVOIR QU'ELLES EXERCENT SUR LES ÉLÉMENTS RYTHMIQUES ET SUR LE POÈTE (p. 579).

- B) ESQUISSE D'UNE DESCRIPTION COMPLÈTE DU RYTHME POÉTIQUE DANS LES MÉTAMORPHOSES (p. 595).
 C) COMMENT ÉTUDIER LE RYTHME POÉTIQUE CHEZ D'AUTRES POÈTES LATINS, DANS D'AUTRES LANGUES (p. 614).
 D) LA « VERSIFICATION », OBJET D'ÉTUDE DISTINCT DE LA MÉTRIQUE ET DE LA GRAMMAIRE (p. 617).

VU

le 27 juin 1910 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

